COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLUTARQUE

ŒUVRES MORALES

TOME VII — PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉS DE MORALE
(27-36)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR

JEAN DUMORTIER
Professeur aux Facultés catholiques de Lille

AVEC LA COLLABORATION DE
JEAN DEFRADAS
Professeur à l'Université de Paris X-Nanterre



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1975

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui, après le décès de M. J. Defradas, a chargé M. R. Klaerr d'en faire la révision et d'en assurer la correction, en collaboration avec M. J. Dumortier.

AVANT-PROPOS

L'édition critique et la traduction des traités sont dues à une étroite collaboration entre les auteurs de ce volume. Les notices et les notes sont plus particulièrement l'œuvre du chanoine Jean Dumortier.

NOTE SUR LA TRADITION MANUSCRITE

Des dix traités publiés dans ce volume, six appartiennent au groupe des *Œuvres Morales* proprement dites (1 à 21 du *corpus* de Planude) : *de cohibenda ira* (9), *de curiositate* (10), *de tranquillitate animi* (11), *de fraterno amore* (13), *de garrulitate* (14), *animine an corporis...* (19). Les principaux manuscrits qui les contiennent en totalité ou en partie se répartissent dans les familles et les groupes suivants :

1° L C y G W X υ J K F O V
2° Y N M¹ l q D R S h i Z a b n v w
3° M² α A E

La première famille représente la tradition la plus ancienne, dont le manuscrit le plus vénérable est le palimpseste L, malheureusement mutilé et souvent défectueux, dont C est une copie plus lisible. Le meilleur manuscrit, qui en reste très proche, est G, auquel se rattachent W, X et υ, puis J et K, issus d'un même archétype, enfin F et V.

La seconde famille, souvent en désaccord avec la première, comprend d'abord le groupe YNM¹lq, puis, découlant d'un même archétype, le groupe DRShi, dans lequel R et S sont souvent semblables, ainsi que h et i, qui ont une source commune, puis Zabn, a et b ayant une source commune, proche de Z, enfin v et w, semblables entre eux.

Quant à la troisième famille, c'est celle de la tradition planudéenne, dont le premier témoin est M², corrigé par Planude, et qui semble en être le modèle.

La tradition du *de virtute morali* (52) est moins riche, mais les manuscrits des trois familles l'ont conservé.

An virtus (55), *an vitiositas* (45) et *de amore prolis* (46), moins souvent conservés par l'ensemble de nos manuscrits, apparaissent dans deux manuscrits anciens et jumeaux, voisins de L C : U et H.

Le tableau suivant montre quels manuscrits ont conservé les différents traités : ils sont groupés par affinité et une majuscule grecque, que l'on trouvera dans l'index des sigles, permet de désigner chacun des ensembles qui présentent des leçons analogues.

27 (55 Plan.) : U H y L C J K g n B α A E
28 (52 Plan.) : G O V q X J c d Z a b υ α A E B n t
29 (9 Plan.) : L C G k y W Ricc. X υ V J K
Y l q N M D R S h i a b n
α A E v w
30 (11 Plan.) : même tradition que 29+Z.
31 (13 Plan.) : L C G k y W Sen. X υ J K
Y l q N M D R S h i Z a b n
α A E v w
32 (46 Plan.) : U H y L C X g c n B α A E
33 (45 Plan.) : U H y L C g c d n α A E
34 (19 Plan.) : L C G k y W Ricc. X υ J K
P Q Y l q N M D S h Z n α A E
35 (14 Plan.) : L C G y W Ricc. X υ J K Y l q N M
D h i Z a b n α A E
36 (10 Plan.) : L C G W k V Ricc. X Λ υ J K Y l q N M
Z a b n D R S h i
α A E v w

INDEX SIGLORVM

A	Parisinus gr. 1671, xiii^{e} (1296).
B	Parisinus gr. 1675, xv^{e} s.
C	Parisinus gr. 1955, xi^{e}-xii^{e} s.
D	Parisinus gr. 1956, xi^{e}-xii^{e} s.
E	Parisinus gr. 1672, xiv^{e}, paulo post ann. 1302.
F	Parisinus gr. 1957, xi^{e} s.
G	Barberinianus gr. 182, xi^{e} s.
H	Palatinus Heidelb. gr. 283, xi^{e}-xii^{e} s.
J	Ambrosianus gr. 881, xiii^{e} s.
K	Vaticanus gr. 1309, xiv^{e}-xv^{e} s.
L	Laurentianus 69, 13, xe s.
M	Mosquensis SS. Synodi gr. 501, xii^{e} s.
N	Mosquensis SS. Synodi gr. 502, xii^{e} s.
O	Ambrosianus gr. 528, xiii^{e} s.
P	Patavinus, Biblioth. Univers. 560, xii^{e}-xiii^{e} s.
Q	Athous Dochiarii, 268, xiv^{e} s.
R	Mazarineus 4458, xiv^{e} s.
Ricc.	Riccardianus 45, xiii^{e} s.
S	Vaticanus gr. 264, xiv^{e} s.
Sen.	Senensis H VI 9, xvi^{e} s.
U	Urbinas gr. 97, x^{e}-xi^{e} s.
V	Marcianus gr. 427, xiv^{e} s.
W	Vindobonensis phil. gr. 129, xii^{e} s.
X	Marcianus gr. 250, xi^{e} et xiv^{e} s.
Y	Marcianus gr. 249, xi^{e}-xii^{e} s.
Z	Marcianus gr. 511, xiv^{e} s.
a	Ambrosianus gr. 689, xv^{e} s.
b	Bruxellensis 18967, xv^{e} s.
c	Lond. Harleianus 5692, xv^{e} s.

d	Laurentianus 56, 2, xv^e^ s.
g	Palatinus Vatic. gr. 170, xv^e^ s.
h	Lond. Harleianus 5612, xv^e^ s.
i	Laurentianus 56, 4, xv^e^ s.
k	Laurentianus 80, 28 et 29, xv^e^ s.
l	Laurentianus 56, 5, xiv^e^ s.
n	Neapolitanus III E 28, xv^e^ s.
p	Palatinus Vatic. gr. 178, xv^e^ s.
q	Vaticanus gr. 1010, xiv^e^ s.
t	Urbinas gr. 100, xve s.
v	Vindobonensis phil. gr. 46, xve s.
w	Vindobonensis phil. gr. 36, xve s.
y	Vaticanus gr. 1009, xive s.
α	Ambrosianus gr. 859, paulo ante 1296.
β	Vaticanus gr. 1013, xive s.
γ	Vaticanus gr. 139, xiiie s.
υ	Urbinas gr. xive s.
Γ	= L C G X¹ J¹ K υ (pour le traité n° 29) = L C G W X J¹ K υ (30) = L C¹ G W J² K (31) = L C G W X J K (35) = L C G W X V J K υ Λ (36)
Δ	= D Θ (29, 30, 31, 35, 36) = DZ (34)
Θ	= Z υ b (28) = ab (29) = Zab (30,31) = Za (35, 36)
Λ	= recensio byzantina, xiie-xive s.
Π	= α A E (27, 28, 33) = α A (29, 30, 31, 34, 35, 36) = α A β γ E (32)
Π²	= A B γ E (32) = AE (33)
Σ	= DRShi (29, 30, 31, 36) = Dhi (35)
Φ	= O V q (28) φ = OV (28)
Ψ	= JKgnBΠ (27) = X J c α A E Z υ B n t (28)

27

LA VERTU PEUT-ELLE S'ENSEIGNER ?

(AN VIRTUS DOCERI POSSIT)

(*PLAN.* 55)

NOTICE

Il est généralement reconnu que cet opuscule appartient à un groupe d'écrits qui se présentent comme inachevés, et que seul le souci de ne rien perdre de l'œuvre de Plutarque nous a pieusement conservés. Si le thème en varie d'un ouvrage à l'autre, les ouvrages intitulés *An virtus doceri possit* (439 A - 440 C), *De amore prolis* (493 A - 497 E), *An vitiositas ad infelicitatem sufficiat* (498 A - 500 A), *De invidia et odio* (536 E - 538 E), *De latenter vivendo* (1128 A - 1130 E) nous apparaissent tous dans leur brièveté et leurs imperfections comme des notes de lecture, des réflexions personnelles, au mieux comme des fragments, des ébauches auxquels Plutarque a négligé de donner une forme définitive en vue de la publication. L'intérêt de ce premier opuscule ne réside pas non plus dans la profondeur ou l'originalité de la pensée, car nous ne trouvons ici que des remarques inspirées par le bon sens commun. « A graceful exercise in popular philosophy » note W. C. Helmbold (Loeb, VI, 2).

Le Socrate du *Ménon* estime que la vertu ne peut être l'objet d'une véritable science, sinon elle serait transmissible à coup sûr, mais qu'elle apparaît chez ses possesseurs comme le résultat d'une faveur divine (*Ménon* 100 B) ; Plutarque, lui, en appelle à un argument *a fortiori* : si les arts mineurs sont transmis par l'instruction, comment cet art supérieur ne le serait-il pas ? Les philosophes modernes qui voient dans l'apprentissage l'origine de la valeur en tous ordres ne pourraient que donner raison à notre auteur. Quoi qu'il en soit,

nous pouvons saisir sur le vif comment Plutarque travaille. Il vient de lire le *Clitophon;* un passage a retenu son attention, la tirade que Clitophon, non sans malice, prête à Socrate et qui commence par l'apostrophe : « Hommes ! » (407 C) ; il la transcrit ou mieux la résume, puis se laisse aller à son inspiration ; il improvise en notant tous les traits ou anecdotes que lui fournit sa prodigieuse mémoire, sans grand souci de structurer son exposé. Nous le lisons cependant sans ennui, car Plutarque connaît son métier d'écrivain.

Le deuxième livre des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné contient un discours de Vertu au jeune homme nouvellement arrivé à la cour des Valois. Robert Aulotte a relevé dans ce discours des ressemblances nombreuses avec les enseignements de Plutarque. « Dans le détail même des prescriptions, dit-il, les rencontres sont frappantes. Dénonciation, comme dans le *De discernendo amico ab adulatore*, des flatteurs, personnages subtils et dangereux, infâmes entremetteurs que l'on couvre de noms hypocritement adoucis. Invitation, comme dans le *An virtus doceri possit* à ramener le vice à l'ignorance du bien et à considérer qu'il suffit souvent d'être informé du mal pour en être prémuni :

« Hai et cognoi le vice avant qu'il soit venu[1]. » (1381)

Agrippa d'Aubigné, on le voit, n'avait pas négligé de lire le modeste essai dont il est ici question.

1. Robert Aulotte, *Amyot et Plutarque*, Genève, 1965, p. 264.

LA VERTU PEUT-ELLE S'ENSEIGNER?

1 Quand nous discutons de la vertu, la question pour nous se pose de savoir si prudence, pratique de la justice, art de bien vivre sont ou non matière d'enseignement; et ensuite nous sommes surpris de la multitude des réalisations des orateurs, des pilotes, des musiciens, des architectes, des agriculteurs, alors que l'on se borne à citer les noms des gens de bien comme on le fait pour les Centaures, les Géants, les Cyclopes; surpris de ne pouvoir trouver dans la réalité un acte irréprochable au regard de la vertu, un caractère à l'abri de la passion, une vie exempte de souillure; étonnés que tout ce que la nature produit spontanément d'excellent voit son excellence effacée par bien des éléments étrangers, comme un fruit dont la pulpe ne serait pas débarrassée de sa matière ligneuse[1] et sauvage. Les hommes apprennent à toucher la lyre, à danser, à déchiffrer les lettres, à cultiver le sol, à monter à cheval et même, quoi d'étonnant à cela, ils apprennent à se chausser, à s'habiller; on leur enseigne à servir le vin[2], à faire la cuisine. Sans instruction on ne peut s'y livrer de façon utile, et la fin de toutes ces activités, l'art de bien vivre échapperait à l'enseignement, à la raison, à l'art, irait de soi!

2 Hommes[3]! Pourquoi dire qu'on ne peut enseigner la vertu, et ainsi l'abolir? Si apprendre c'est faire naître,

1. Plutarque pense sans doute aux noix et à leur coque.
2. Y a-t-il ici une réminiscence de Xénophon, *Cyr.*, I, 3, 9 ?
3. Cette exclamation et en partie le développement qui suit sont empruntés au *Clitophon* (407 C), un dialogue platonicien contesté par certains philologues modernes, mais non par Plutarque. On peut en rapprocher *De Stoic. repugn.* 1039 D et *De vitioso pudore* 534 E.

1 Περὶ τῆς ἀρετῆς βουλευόμεθα καὶ διαποροῦμεν εἰ
διδακτόν ἐστι τὸ φρονεῖν, τὸ δικαιοπραγεῖν, τὸ εὖ ζῆν·
εἶτα θαυμάζομεν εἰ ῥητόρων μὲν ἔργα καὶ κυβερνητῶν
καὶ ἁρμονικῶν καὶ οἰκοδόμων καὶ γεωργῶν μυρί' ἐστίν,
ἀγαθοὶ δ' ἄνδρες ὀνομάζονται καὶ λέγονται μόνον, ὡς B
ἱπποκένταυροι καὶ γίγαντες καὶ κύκλωπες, ἔργον δ'
ἀμεμφὲς εἰς ἀρετὴν [καὶ ἀκέραιον] οὐκ ἔστιν εὑρεῖν οὐδὲ
πάθους ἀκέραιον ἦθος οὐδ' ἄθικτον αἰσχροῦ βίον, ἀλλ' εἰ
καί τι καλὸν ἡ φύσις αὐτομάτως ἐκφέρει, τοῦτο πολλῷ τῷ
ἀλλοτρίῳ, καθάπερ ὕλῃ καρπὸς ἀγρίᾳ καὶ ἀκαθάρτῳ μιγνύ-
μενος, ἐξαμαυροῦται; Ψάλλειν μανθάνουσιν οἱ ἄνθρωποι
καὶ ὀρχεῖσθαι καὶ ἀναγινώσκειν γράμματα καὶ γεωργεῖν
καὶ ἱππεύειν· καὶ τί δεινόν; ὑποδεῖσθαι μανθάνουσι,
περιβάλλεσθαι, οἰνοχοεῖν διδάσκουσιν, ὀψοποιεῖν· ταῦτ'
ἄνευ τοῦ μαθεῖν οὐκ ἔστι χρησίμως ποιεῖν, δι' ὃ δὲ C
ταῦτα πάντα, τὸ εὖ βιοῦν, ἀδίδακτον καὶ ἄλογον καὶ
ἄτεχνον καὶ αὐτόματον;

2 Ὦ ἄνθρωποι, τί τὴν ἀρετὴν λέγοντες ἀδίδακτον εἶναι ποιοῦμεν ἀνύπαρκτον; Εἰ γὰρ ἡ μάθησις γένεσίς

439 A 1 Tit. om. L ‖ εἰ Cy^{1}UH : ὅτι Ψ (y^{2}) ‖ περὶ ἀρετῆς εἰ διδακτέον ἡ ἀρετή Lamprias ‖ ἐν ἄλλῳ ante εἰ add. B ‖ 5 καὶ ἁρμονικῶν om. Ψ ‖ οἰκοδόμων : -νόμων Cy ‖ μυρί' ἐστίν Amyot y^{1} : μυρία δ' ἐστίν ‖ B 3 καὶ ἀκέραιον del. Wyttenbach ‖ 4 οὐδ' : καὶ Ψ ‖ βίον Pohlenz : βίου ‖ καὶ ἀκέραιον post βίον add. UHLCy ‖ 7 οἱ om. Π exp. C^{2} ‖ 9 καὶ τί δεινόν UHLC^{1}y : om. Ψ ‖ 10 περιβάλλεσθαι : περιβ- καὶ ἀλείφεσθαι U^{1} καὶ περιβ. ἀλείφ. LCy καὶ περιβ. καὶ ἀλείφ. H ‖ C 2 εὖ om. UHC^{1}y^{1}.

empêcher d'apprendre c'est tuer. Cependant, comme dit Platon, ce n'est point pour le pied boiteux d'un vers, dont le rythme ne s'accorde pas avec celui de la lyre, qu'un frère entre en guerre contre son frère, qu'un ami a un différend avec son ami, que des cités nourrissent de l'animosité contre d'autres cités et se font ou subissent des maux extrêmes. On ne peut pas dire non plus que la prononciation d'un mot produise la discorde dans un État, à propos par exemple de la double accentuation du mot Telchines[1], ni dans un ménage que la querelle naisse entre mari et femme pour une question de trame et de chaîne[2]. Personne cependant n'entreprendrait d'ourdir de la toile, de lire un livre, de toucher une lyre, sans l'avoir appris, quoiqu'il puisse le faire sans éprouver un grand dommage : il craint simplement de se couvrir de ridicule, car « il vaut mieux, selon Héraclite, dissimuler son ignorance »[3]. Mais chacun se croit capable de gouverner sa maison, de contracter mariage, de se mêler de politique ou de remplir une charge, sans avoir appris au préalable à bien se comporter envers femme, enfants, serviteur, concitoyen, administré ou magistrat[4]. A la vue d'un enfant qui bâfrait, Diogène donna un soufflet au pédagogue ; il imputait à bon droit la faute, non à celui qui n'avait pas appris, mais à celui qui n'avait pas fait la leçon. Il n'est pas possible de se servir congrûment en société d'une assiette ou d'une coupe, si l'on n'a point appris dès l'enfance, comme dit Aristophane[5],

« A ne point se tortiller, ni être gourmand,
à ne point se croiser les jambes »,

mais on admet que les relations familiales, civiques, conjugales, quotidiennes, administratives soient irréprochables sans qu'on ait appris comment se comporter les uns avec les autres !

Aristippe, à qui l'on demandait s'il était partout, répartit en riant : « Dans ce cas je dépense inutilement le prix du trajet, s'il est vrai que je sois partout ! »[6]

ἐστιν, ἡ τοῦ μαθεῖν κώλυσις ἀναίρεσις. Καίτοι γ', ὥς
φησιν ὁ Πλάτων, διὰ τὴν τοῦ ποδὸς πρὸς τὴν λύραν
ἀμετρίαν καὶ ἀναρμοστίαν οὔτ' ἀδελφὸς ἀδελφῷ πολεμεῖ,
οὔτε φίλος φίλῳ διαφέρεται, οὔτε πόλεις πόλεσι δι' ἀπεχ-
θείας γινόμεναι τὰ ἔσχατα [κακὰ] δρῶσί τε καὶ πάσχουσιν
ὑπ' ἀλλήλων, οὐδὲ περὶ προσῳδίας ἔχει τις εἰπεῖν στάσιν D
ἐν πόλει γενομένην, ποτέρως Τελχινας ἀναγνωστέον,
οὐδ' ἐν οἰκίᾳ διαφορὰν ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς ὑπὲρ κρόκης
ἢ στήμονος· ἀλλ' ὅμως οὔτ' ἂν ἱστὸν οὔτε βιβλίον ἢ
λύραν ὁ μὴ μαθὼν μεταχειρίσαιτο, καίπερ εἰς οὐδὲν μέγα
βλαβησόμενος, ἀλλ' αἰδεῖται γενέσθαι καταγέλαστος
— « ἀμαθίην γάρ Ἡράκλειτός φησι, κρύπτειν ἄμεινον » —,
οἶκον δὲ καὶ γάμον καὶ πολιτείαν καὶ ἀρχὴν οἴεται
καλῶς μεταχειρίζεσθαι ⟨μὴ παισὶ μαθὼν ὀρθῶς συμ-
φέρεσθαι⟩, μὴ γυναικί, μὴ θεράποντι, μὴ πολίτῃ, μὴ
ἀρχομένῳ, μὴ ἄρχοντι ; Παιδὸς ὀψοφαγοῦντος ὁ Διογένης
τῷ παιδαγωγῷ κόνδυλον ἔδωκεν, ὀρθῶς οὐ τοῦ μὴ μαθόντος,
ἀλλὰ τοῦ μὴ διδάξαντος τὸ ἁμάρτημα ποιήσας. Εἶτα E
παροψίδος μὲν ἢ κύλικος οὐκ ἔστι κοινωνεῖν ἐπιδεξίως, ἂν
μὴ μάθῃ τις εὐθὺς ἐκ παίδων ἀρξάμενος, ὡς Ἀριστοφάνης,
« μὴ κιχλίζειν μηδ' ὀψοφαγεῖν μηδ' ἴσχειν τὼ πόδ' ἐπαλ-
λάξ », οἴκου δὲ καὶ πόλεως καὶ γάμου καὶ βίου καὶ ἀρχῆς
κοινωνίαν ἀνέγκλητον ἐνδέχεται γενέσθαι μὴ μαθόντων
ὅντινα χρὴ τρόπον ἀλλήλοις συμφέρεσθαι ;

Ὁ Ἀρίστιππος ἐρωτηθεὶς ὑπό τινος· « Πανταχοῦ σὺ ἄρ'
εἶ ; » γελάσας « Οὐκοῦν, ἔφη, παραπόλλυμι τὸ ναῦλον,

439 C 8 ἀμετρίαν : καὶ ἀμ. UH ‖ 10 γινόμεναι UHCyg : γενόμεναι ‖ κακὰ del. Pohlenz ‖ D 2 πόλει : πόλεσι LC^1y^1 ‖ γενομένην LCn^2 : γινομένην ‖ ποτέρως Τελχινας Wilamowitz : πότερον Τελχῖνας uel τέλχινας ‖ 7 ἀμαθίην $UHCy^1$: -ίαν Ψ ‖ 9 μεταχειρίζεσθαι Ψ : -σεσθαι UH -σασθαι cett. ‖ 9-10 μὴ παισὶ μαθὼν ὀρθῶς συμφέρεσθαι ante μὴ γυναικὶ add. Pohlenz ‖ 10 μὴ γυναικὶ ad ἄρχοντι om. Ψ ‖ 12 κόνδυλον : δάκτυλον Ψ ‖ μαθόντος Amyot : μανθάνοντος ‖ E 7 χρὴ : δεῖ C (L iam deest) ‖ 8 ὡς (ὁ add. H) ἀριστοφάνης τὸ σόφισμα τοῦτο ἀληθὲς ποιεῖ οὐκ ἀληθές ἐστι post τινος add. UHC^1.

Alors quoi ! Ne diras-tu pas toi aussi : « Si les hommes ne deviennent pas meilleurs par l'instruction, on dépense inutilement le salaire payé aux pédagogues. » ? Ils sont les premiers à prendre les enfants en charge dès le sevrage et, comme les nourrices pétrissent le corps de leurs mains[1], ils disciplinent le caractère par des habitudes et dirigent les premiers pas sur le sentier de la vertu. Le Laconien, à qui l'on demandait ce qu'il apportait aux enfants dont il était le pédagogue, répondit : « Je leur rends les belles actions agréables »[2]. Cependant qu'enseignent les pédagogues ? A marcher dans les rues les yeux baissés, à ne toucher aux salaisons que d'un doigt, mais à manger avec deux doigts poisson, pain et viande[3], à s'asseoir de telle façon, à retrousser son manteau de telle autre[4].

3 Alors quoi ! Quelle différence y a-t-il entre dire que dartre et panaris seraient du ressort de la médecine, mais que pleurésie, fièvre et folie ne le seraient pas et soutenir que, pour les menus devoirs de l'enfance, il existe des écoles, des cours, des préceptes, mais que pour les grandes et suprêmes obligations il suffit de la routine irréfléchie et du pur hasard ? Il serait ridicule de dire qu'avant de souquer sur les avirons, il faut l'avoir appris, mais qu'on peut piloter un navire sans en avoir été instruit au préalable ! Celui qui de la même façon admet que les autres arts requièrent un enseignement, mais refuse d'accorder à la vertu le sien, semble agir à l'encontre des Scythes. Ce peuple, nous dit Hérodote[5], aveugle ses serviteurs pour leur faire baratter le lait, tandis que cet homme donne l'œil de la raison aux arts serviles et domestiques, mais le dénie

1. Plutarque songe ici à un passage de la *République* (377 C). Cf. *De liberis educandis*, 3 E.
2. Le même apophtegme revient en *De virtute morali*, 452 D.
3. Le texte paraît corrompu. Il faut sans doute entendre qu'en faisant son marché on ne doit pas palper la marchandise qui est exposée en vente, mais simplement l'effleurer du doigt. Pour constater la fermeté de la chair, car certaines salaisons étaient avariées (Arist., *Acharniens*, 1101), un doigt suffit.

εἴ γε πανταχοῦ εἰμι ». Τί οὖν ; Οὐκ ἂν εἴποις καὶ αὐτός ·
« Εἰ μὴ γίνονται μαθήσει βελτίονες ἄνθρωποι, παραπόλ- F
λυται ὁ μισθὸς τῶν παιδαγωγῶν » ; Πρῶτοι γὰρ οὗτοι
παραλαμβάνοντες ἐκ γάλακτος, ὥσπερ αἱ τίτθαι ταῖς
χερσὶ τὸ σῶμα πλάττουσιν, οὕτω τὸ ἦθος ῥυθμίζουσι, τοῖς
ἔθεσιν εἰς ἴχνος τι πρῶτον ἀρετῆς καθιστάντες. Καὶ ὁ
Λάκων ἐρωτηθεὶς τί παρέχει παιδαγωγῶν, « Τὰ καλά,
ἔφη, τοῖς παισὶν ἡδέα ποιῶ ». Καίτοι τί διδάσκουσιν οἱ
παιδαγωγοί ; Κεκυφότας ἐν ταῖς ὁδοῖς περιπατεῖν, ἑνὶ
δακτύλῳ τοῦ ταρίχους ἅψασθαι, δυσὶ τοῦ ἰχθύος, | σίτου, 440
κρέως, οὕτω καθῆσθαι, τὸ ἱμάτιον οὕτως ἀναλαβεῖν.

8 Τί οὖν ; Ὁ λέγων λειχῆνος ἰατρικὴν εἶναι καὶ παρωνυχίας, πλευρίτιδος δὲ καὶ πυρετοῦ καὶ φρενίτιδος μὴ εἶναι, τί διαφέρει τοῦ λέγοντος ὅτι τῶν μικρῶν καὶ παιδικῶν καθηκόντων εἰσὶ διδασκαλεῖα καὶ λόγοι καὶ ὑποθῆκαι, τῶν δὲ μεγάλων καὶ τελείων ἄλογος τριβὴ καὶ περίπτωσίς ἐστιν ; Ὡς γὰρ ὁ λέγων ὅτι δεῖ κώπην ἐλαύνειν μαθόντα ⟨κυβερνᾶν δὲ καὶ μὴ μαθόντα⟩ γελοῖός ἐστιν, οὕτως ὁ μὲν τῶν ἄλλων ἀπολείπων τεχνῶν μάθησιν, ἀρετῆς δ' ἀναιρῶν, τοὐναντίον ἔοικε τοῖς Σκύθαις ποιεῖν. Ἐκεῖνοι μὲν γάρ, ὥς φησιν Ἡρόδοτος, τοὺς οἰκέτας ἐκτυφλοῦσιν ὅπως γάλα δονῶσιν αὐτοῖς, οὗτος δὲ ταῖς δούλαις καὶ ὑπηρέτισι τέχναις ὥσπερ ὄμμα τὸν λόγον

439 F 2 πρῶτοι Reiske : πρῶτον || οὗτοι Stegmann : οὕτω || 3 παραλαμβάνοντες UHCy^1 : λαμβάνοντες Ψ || 4 τὸ ἦθος om. Ψ || 6 παρέχει om. C^1 unde τίς HC παιδαγωγῶν ἐπαινεῖται ὁ τὰ y^1 || 7 ποιῶ JK$^{corr.}$ gαA^{1}nC^{2}B : ποιῶν || καίτοι τί Pohlenz τί sec. Emperius (qui καίτοι) : καὶ αὐτοί || 9 τοῦ ταρίχους Cy^1 U^2 : τοῦ τάριχος H τὸ τάριχος U^1 τὸ τάριχον Ψy^2 || F 9-440 A 1 τοῦ ἰχθύος σίτου κρέως Helmbold : τὸν ἰχθῦν σῖτον κρέας || 2 καθῆσθαι : καθῆσαι J^{1}K καθίσαι g κνᾶσθαι Π C^{2}ny^2 Ducas || 6 καθηκόντων UH : καθηκόντως || διδασκαλεῖα : διδασκάλια UH διδασκαλίαι Cyg || 8 ὅτι UHCy^1 : om. cet. || 9 κυβερνᾶν δὲ καὶ μὴ μαθόντα Amyot Jannotius : μὴ μαθ. y om. cet. || 13 γάλα δονῶσιν Amyot : παραδῶσιν || αὐτοῖς : αὐτούς y || 14 δούλαις : βουλαῖς UHC.

à la vertu. Cependant, quand le fils de Chabrias[1] demandait au stratège Iphicrate ce qu'il était : archer, peltaste, cavalier ou hoplite, il s'entendit répondre : « Rien de tout cela, mais celui qui commande à eux tous. » Il est ridicule de soutenir que le tir à l'arc, le combat de l'hoplite, le jet de la fronde, l'équitation ressortissent à l'enseignement, mais que l'art du stratège et la conduite des armées se rencontrent chez les premiers venus et sans qu'on le leur apprenne. Plus ridicule encore est celui qui soutient que seule la prudence ne s'enseigne pas, sans laquelle les autres arts sont dépourvus d'avantages et de profit. Si la prudence est le principe directeur et organisateur de tous les arts, l'ordre qui assigne à chacun sa place en vue de l'utilité, quel agrément trouver dans un repas où les enfants seraient stylés et experts à

« Découper ou rôtir, et puis servir le vin[2] »,

mais où l'improvisation et le désordre règneraient chez ceux qui les dirigent[3] ?

ἐντιθεὶς τῆς ἀρετῆς ἀφαιρεῖ. Καίτοι γ' ὁ στρατηγὸς B Ἰφικράτης πρὸς τὸν Χαβρίου [Καλλίαν] ἐρωτῶντα καὶ λέγοντα· « Τίς εἶ ; Τοξότης ; Πελταστής ; Ἱππεύς ; Ὁπλίτης ; » « Οὐδείς, ἔφη, τούτων, ἀλλὰ τούτοις πᾶσιν ὁ ἐπιτάττων ». Γελοῖος οὖν ὁ λέγων ὅτι τοξικὴ καὶ ὁπλιτικὴ καὶ τὸ σφενδονᾶν καὶ τὸ ἱππεύειν διδακτόν ἐστι, στρατηγικὴ δὲ καὶ τὸ στρατηγεῖν ὡς ἔτυχε παραγίνεται καὶ οἷς ἔτυχε μὴ μαθοῦσιν. Οὐκοῦν ἔτι γελοιότερος ὁ μόνην τὴν φρόνησιν μὴ διδακτὴν ἀποφαίνων, ἧς ἄνευ τῶν ἄλλων τεχνῶν ὄφελος οὐδὲν οὐδ' ὄνησίς ἐστιν. Εἰ δ' ἡγεμὼν αὕτη καὶ κόσμος οὖσα πασῶν καὶ τάξις εἰς τὸ χρήσιμον ἕκαστον καθίστησιν, ... αὐτίκα τίς δείπνου χάρις, ἠσκημένων C καὶ μεμαθηκότων παίδων « δαιτρεῦσαι καὶ ὀπτῆσαι καὶ οἰνοχοῆσαι, » εἰ μὴ διάθεσις μηδὲ τάξις εἴη πρὸς τοὺς διοικοῦντας ; ...

440 B 2 Καλλίαν sec. Dumortier || 5 δ' y : om. UH ante τούτοις pos. Ψ || 7 στρατηγική Wyttenbach : στρατήγημα UHC¹y¹ στρατηγός J¹Kg στρατηγία cet. || 8 καὶ ad μαθοῦσιν om. ΨC² || C 3 τάξις : UHJKg : πρᾶξις C¹y¹ διάταξις cet. || 4 διοικοῦντας coni. Dumortier : διακονοῦντας.

28

DE LA VERTU MORALE

(DE VIRTUTE MORALI)

(*PLAN.* 52)

NOTICE

L'œuvre.

A côté des opuscules moraux qui nous enseignent la pratique des devoirs concernant la vie de famille : *De fraterno amore, De amore prolis*, ou la vie en société : *De garrulitate, De curiositate*, Plutarque a composé deux traités théoriques sur la vertu morale : *An virtus doceri possit, De virtute morali*. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur s'efforce de réfuter les thèses de la psychologie stoïcienne. Pour les disciples de Zénon, en effet, « l'unité de l'hégémonique entraîne l'unité de la vertu. La forme fondamentale en est la prudence (φρόνησις), qui est la science des biens et des maux ; et ceci introduit, dans le prolongement du Socratisme, l'élément intellectualiste que Chrysippe devait développer particulièrement. Les autres vertus n'en sont que des aspects, qui s'appellent justice (δικαιοσύνη), s'il s'agit de répartition, courage (ἀνδρεία), s'il s'agit d'endurance, tempérance (σωφροσύνη), s'il s'agit de choix. »[1]

Dès le préambule, Plutarque distingue la vertu morale de la vertu contemplative, et se demande si le principe de l'une et de l'autre est unique, comme le veulent les Stoïciens, ou s'il est double et, dans ce dernier cas, si la vertu est incorporée à cette raison ou si elle participe à l'autorité de la raison. Il passe ensuite en revue les opinions des philosophes qui affirment l'unité de la vertu sous des noms divers et,

1. P.-M. Schuhl, *Les Stoïciens*, p. xxviii (Paris 1962).

allant plus loin, veulent que la passion elle-même soit la raison, mais une raison vicieuse et dépravée. Il s'élève, pour sa part, contre cette conception, en s'appuyant sur l'autorité de Platon. L'âme de l'homme, qui est une copie de celle de l'univers, doit, elle aussi, admettre la diversité et se composer de deux facultés : l'une intelligente et rationnelle, l'autre passionnelle et irrationnelle, mais cette dernière, selon l'*Éthique à Nicomaque*, se divisera, à son tour, en deux appétits : l'appétit concupiscible et l'appétit irascible. L'expérience quotidienne nous apprend que l'irrationnel (l'irascible) peut se soumettre au rationnel : ne sommes-nous pas capables de dominer nos propres émotions, et des instruments de musique, tout matériels, ne sont-ils pas susceptibles de nous émouvoir? La vertu morale introduit donc la raison dans le domaine des passions, c'est-à-dire dans le domaine de l'irrationnel, mais elle discipline ces passions, sans prétendre les détruire. Nous atteignons ici la pensée profonde de Plutarque, qui est celle de l'humanisme. Les passions sont des forces qu'il serait vain et, au surplus, fâcheux de faire disparaître. La raison sera spéculative et méritera le nom de science ou de sagesse, quand elle s'appliquera aux réalités qui existent absolument et en dehors de nous, mais délibérative et pratique, quand elle aura pour objet nos émotions : on l'appellera alors la prudence. Elle se proposera de corriger les excès des passions, car elle est un juste milieu. On peut la comparer à l'accord musical. L'homme tempérant domine avec sérénité les passions, l'homme maître de soi doit lutter contre elles pour les maintenir dans l'obéissance. L'homme qui n'est pas maître de soi fait preuve de faiblesse dans cette lutte, l'intempérant s'abandonne sans combat à l'emprise des passions. Plutarque illustre ces distinctions par des citations poétiques. Il combat ensuite l'opinion de ceux qui prétendent, contre toute évidence, que l'âme tour à tour se porte vers les passions ou leur résiste par un soudain revirement, sans qu'il y ait lutte entre deux principes opposés, le rationnel et

l'irrationnel. Selon lui, ce changement du désir en jugement et du jugement en désir est une hypothèse gratuite. Au fort de la passion, le jugement subsiste. Et quand notre raison délibère, elle ne combat pas contre elle-même, mais applique son raisonnement à divers objets. Elle ne subit pas non plus de contrainte en choisissant une opinion entre plusieurs, ni ne souffre dans sa lutte, comme c'est pour elle le cas quand elle doit réprimer les passions. Il peut y avoir perplexité dans le choix des opinions, mais quand une opinion l'emporte, elle détruit l'opinion opposée, sans en éprouver de peine. En certains cas l'amour et la colère sont des passions légitimes, qui se mettent au service de la raison ; en d'autres, ils la combattent et deviennent illégitimes. Toutes les passions ne sont donc pas mauvaises et certaines coexistent avec la raison, qui loin de les détruire se contente de les discipliner. La passion est différente du jugement : tantôt elle se joint à lui, tantôt elle entre en dissidence. Toutes les erreurs ne sont pas égales : entre les passions il y a des différences notoires, mais cela tient non à l'élément irrationnel, mais aux divers jugements que l'on applique à ces passions. Chrysippe le reconnaît lui-même. L'expression « se dominer » n'a de sens que dans la dualité de l'âme, composée d'un élément rationnel et d'un élément irrationnel. L'homme participe donc à la raison et à la passion. Son devoir n'est pas de retrancher mais d'émonder, et de se servir de ses passions pour donner de la vigueur aux vertus. C'est l'excès qui est nuisible en tout. Plutarque, prêtre de Delphes, se soumet ici à la sagesse apollinienne.

En dépit des répétitions et des redites, l'ouvrage se lit sans déplaisir et on peut raisonnablement penser que cet opuscule, s'il n'est point le chef-d'œuvre de Plutarque, n'est point indigne de l'écrivain de Chéronée[1].

1. Citons pour mémoire le jugement de Hartman, que nous rapporte W. C. Helmbold dans l'édition Loeb des *Œuvres morales* (VI, 17, note a) : « Multo... Chaeronensi indignior hic libellus, quem ut ad finem perlegas, quantum tibi est taedii devorandum ! »

L'originalité de Plutarque.

La vertu morale, qui se confondait pour Homère avec la valeur propre du guerrier au Conseil ou sur le champ de bataille, devint pour Solon le mérite du bon citoyen et se transforma en civisme et en patriotisme. Socrate, qui s'intéresse surtout à la vie morale de l'homme privé, y voit la connaissance de l'intérêt véritable de l'individu. Pour lui, la vertu est science, le savant est sage et le sage est bon. Aussi la vertu peut-elle s'enseigner. Mais, comme l'observe Aristote dans la *Grande Morale* (1182 B), il fait ainsi bon marché de la partie irrationnelle de l'âme et supprime la passion et le caractère moral ἀναιρεῖ καὶ πάθος καὶ ἦθος. Platon, dans la *République* (439 D-441 A), distingue d'abord dans l'âme deux principes, celui par lequel l'âme raisonne, le rationnel, et celui par lequel elle aime, éprouve la faim et la soif, est transportée de passion pour tous les plaisirs, l'irrationnel ou concupiscible. Il y ajoute un troisième principe, distinct des deux autres, la colère qui parfois entre en lutte contre les désirs et parfois s'y associe. La raison doit commander à l'âme tout entière, mais il appartient à la colère de la seconder. Il admet donc en définitive trois parties en l'âme : le rationnel λογιστικόν, l'irascible θυμοειδές, le concupiscible ἐπιθυμητικόν ; à ces trois parties de l'âme correspondent trois vertus, la prudence φρόνησις, le courage ἀνδρεία, la tempérance σωφροσύνη. Le concours de ces trois vertus réalise l'harmonie dans l'âme. Elles-mêmes se résument dans la vertu de justice δικαιοσύνη, qui procure le véritable bonheur à l'individu comme à la cité, dont les philosophes sont prudents, les guerriers courageux, les artisans tempérants. La recherche d'Aristote suppose dans l'âme deux parties, l'une irrationnelle et l'autre rationnelle, mais dans la première est opérée une distinction entre les fonctions de la vie végétative qui échappent totalement à la pensée et celles de la vie passionnelle, les impulsions ὁρμαί ou appétits ἐπιθυμίαι qui tantôt se plient à l'autorité de la raison et tantôt y résistent. C'est le

domaine des vertus morales, qui sont des habitudes acquises par la volonté libre et qui facilitent la pratique du bien moral. Il y a lieu de les distinguer des vertus proprement intellectuelles comme la science, l'intelligence, la tempérance : σοφία σύνεσις σωφροσύνη. Dans ces perspectives, la partie rationnelle ou dianoétique de l'âme a une double fonction à remplir ; l'une scientifique ou théorique concerne le nécessaire : c'est le domaine de l'intelligence et de la science ; l'autre morale et pratique a pour objet le contingent, c'est du ressort de la tempérance. L'homme dans le premier cas se décide pour la vérité et abandonne l'erreur par nécessité et sans combat intérieur, mais dans le second cas, il doit faire un choix parfois douloureux entre deux objets ou deux actes qui le sollicitent. La vertu morale est essentiellement une disposition préférentielle ἕξις προαιρετική pour le bien moral. Or celui-ci n'est pas un extrême, sinon du point de vue ontologique, mais une « médiété » μεσότης entre deux extrêmes également fâcheux, et ce juste milieu est relatif à chacun de nous : chaque homme doit donc pratiquer par rapport à lui-même chaque vertu. Il lui appartient de fixer ce juste milieu, car la « médiété » diffère selon les individus et pour chaque individu selon les circonstances dans lesquelles il se trouve placé. C'est le domaine de la vertu de tempérance. Vertu dianoétique, la tempérance prépare et coordonne toutes les activités morales. Les Stoïciens proposent à l'individu de retrouver en lui-même la raison de la Nature et de l'exprimer par des actes ; mais cela n'est possible que si le jugement demeure lucide, or les passions ne peuvent que nous aveugler ; elles sont donc radicalement mauvaises et doivent être extirpées à tout prix ; elles n'ont aucune signification positive pour l'acte vertueux. Pour Zénon, ce sont des impulsions irrationnelles, contraires à la nature, qui se portent aux excès. Pour Chrysippe, elles sont des jugements faux. Le Sage vise donc à conquérir l'ἀπάθεια qui est l'absence de passions. Parvenu à ce sommet, l'homme est en possession de l'immutabilité divine, il ressemble à Dieu

lui-même. La vertu doit donc être recherchée pour elle-même, comme bien propre à l'homme. Elle n'est pas ravalée au niveau des moyens utiles pour atteindre le bonheur ; elle se confond avec le bonheur. La raison aura donc un triple rôle à remplir : elle exercera son pouvoir tour à tour dans le domaine du désir en montrant à l'homme que toute réalité indépendante de nous ἀπροαίρετον ne doit provoquer ni aversion, ni désir ; dans le domaine de la propension et de la répulsion ὁρμή, ἀφορμή, il faut garder la mesure et accomplir le devoir καθῆκον ; dans le domaine du jugement enfin, nous devons affermir la constance du jugement dans les représentations. Notre liberté s'exerce donc en un triple domaine, celui des passions, celui des tendances, celui des assentiments.

La doctrine stoïcienne qui enseignait que la vertu du Sage était identique à la vertu de Dieu et que celui qui possède une vertu les possède toutes n'est pas si éloignée de la doctrine de Platon qui recommande la fuite du monde d'ici-bas pour devenir autant qu'il est possible semblable à Dieu. Si Dieu est suprêmement juste, rien ne lui ressemble davantage que l'homme qui est le plus juste (*Théétète* 176 B-C). Par contre, la doctrine péripatéticienne prenait le contre-pied de celle de Platon, puisqu'elle considérait la vertu comme la fonction propre d'un être, ce qui exclut toute assimilation à un autre être, fût-il Dieu lui-même.

Plutarque, dans cette œuvre de jeunesse qu'est le *De virtute morali*, se sépare donc de Platon comme des Stoïciens pour suivre l'enseignement d'Aristote. On peut en être surpris, mais il faut bien le constater. Son livre de chevet, quand il compose son traité, est l'*Éthique à Nicomaque*. Il a pu aussi s'inspirer de ce qu'il est convenu d'appeler l'*Éthique à Eudème*, mais qui est en réalité une œuvre d'Eudème, un commentaire d'Aristote.

Nous retrouvons cependant Plutarque du côté de Platon, quand il s'agit de réfuter les philosophes qui prônent l'unité de la vertu et qui, soucieux de préserver la simplicité de l'âme, confondent la partie rationnelle

de l'âme et sa partie irrationnelle. Cela lui paraît une simplification abusive et contraire à l'expérience psychologique de chacun d'entre nous. Nous constatons une fois de plus que Plutarque est le partisan du bon sens, de la juste mesure. Il sent profondément la dualité de notre être intérieur, dualité qui tient à notre double nature matérielle et spirituelle. Il n'a garde pour autant de nous rappeler que l'âme humaine ressemble à l'âme du monde et qu'elle est formée « sur des principes et des nombres pareils. » Il en déduit que l'âme humaine n'est pas simple, ni sujette à des passions semblables.

Plutarque pose en principe que si l'homme est composé d'une âme et d'un corps, l'âme aussi est double : elle se divise en deux éléments, l'un rationnel et l'autre irrationnel, et après Aristote, il distingue en ce dernier élément une partie passionnelle qui peut être contrôlée par la raison, et une partie végétative qui normalement lui échappe. Mais ensuite il se pose le problème de savoir comment le rationnel peut agir sur l'irrationnel. Il ne peut évidemment le résoudre ; toutefois par des comparaisons diverses : mouvements du corps provoqués par un acte de volonté ou une émotion, dressage des animaux, sons obtenus d'objets inanimés, il s'efforce d'en montrer la possibilité dans le domaine des passions. Mais notre auteur s'intéresse au premier chef aux rapports qui doivent exister entre la raison et les passions. Et là il s'en prend aux Stoïciens qui, dans la ligne du Socratisme, faisaient bon marché de l'irrationnel. Pour le philosophe de Chéronée, au contraire, l'homme ne doit pas se mutiler. Il n'a pas à détruire les passions pour pratiquer la vertu, mais à les discipliner, à se servir d'elles pour atteindre à ce but. Quand il distingue le domaine du nécessaire, celui de la spéculation pure, où triomphe sans conteste la raison, et le domaine du contingent, où le jugement a besoin de l'impulsion des passions pour être réalisé, Plutarque suit les vues d'Aristote. Il ne s'en éloigne guère quand il appelle la vertu juste milieu, mais il témoigne d'une

certaine originalité quand il s'efforce de distinguer la maîtrise de soi, ἐγκράτεια et la tempérance, σωφροσύνη. La première est une vertu mineure qui ne laisse pas sans souffrances ni regrets celui qui l'exerce, alors que la seconde, en rendant les passions parfaitement dociles à la raison, est source de bonheur pour celui qui la possède. La tempérance est donc la vertu suprême, comme la justice l'était pour Platon. Mais tandis que cette dernière était une vertu sociale par excellence, utile à la cité comme à l'individu, la première est essentiellement une vertu privée, celle de l'homme qui a rompu les liens qui le reliaient à la cité. L'humanisme de Plutarque est celui d'une époque où la vertu civique n'avait plus la primauté. Dans l'empire romain, aussi bien, la cité n'était plus qu'un municipe ou une ville sujette, et ses habitants ne se sentaient plus citoyens de plein droit. L'homme a pris le pas sur le citoyen. Aux yeux de Plutarque la vertu morale n'est pas non plus un héroïsme pour des âmes placées « hors de l'ordre commun » et qui n'hésitent pas à mutiler la nature humaine pour atteindre l'idéal qu'elles se sont forgé, la conformité avec l'ordre de la nature universelle ; il s'agit bien plutôt d'un humanisme, d'une sagesse dans laquelle les honnêtes gens de tous les temps et de tous les pays pourront trouver la règle d'une vie harmonieuse et heureuse[1].

1. Daniel Babut a donné de ce traité une traduction, accompagnée d'une riche introduction et d'un excellent commentaire (Les Belles Lettres, Paris, 1969).

DE LA VERTU MORALE

1 A propos de la vertu appelée morale et réputée telle, c'est du point de vue dont elle se distingue le mieux de la vertu contemplative, — le fait qu'elle a pour matière la passion et pour forme la raison — que je me propose de dire quelle est son essence et comment elle parvient à l'existence, et aussi de savoir si la partie de l'âme qui en est le siège est réglée par sa raison propre ou si elle participe à une raison étrangère et, dans ce dernier cas, si elle y participe à la manière des éléments qui sont mélangés au mieux, ou plutôt si elle est comme soumise à une autorité supérieure et participe, peut-on dire, à la puissance de l'autorité qui la dirige. Qu'une vertu puisse aussi exister et demeurer parfaitement immatérielle et pure de tout alliage, je pense en effet que c'est évident ; il est bon toutefois de parcourir rapidement les opinions des philosophes, moins pour en faire simplement l'histoire, que pour rendre plus claire et plus ferme ma propre opinion par l'exposé préalable des leurs.

2 Ménédème d'Érétrie[1] supprimait la multiplicité et la diversité des vertus : il n'y en avait qu'une, selon lui, sous plusieurs noms. Tempérance, courage et justice n'exprimaient qu'une seule et même chose, comme c'est le cas pour mortel et homme. Ariston de Chios[2] de son côté établissait que la vertu était une quant à son essence, et il l'appelait la santé, mais en se référant à son objet il la voyait multiple et diverse, comme si l'on voulait appeler candeur notre vision des objets blancs, noirceur celle des objets noirs, et

Περὶ τῆς ἠθικῆς λεγομένης ἀρετῆς καὶ δοκούσης, ᾧ δὴ μάλιστα τῆς θεωρητικῆς διαφέρει, τῷ τὸ μὲν πάθος ὕλην ἔχειν, τὸν δὲ λόγον εἶδος, εἰπεῖν πρόκειται τίνα τ' οὐσίαν ἔχει καὶ πῶς ὑφίστασθαι πέφυκε· καὶ πότερον οἰκείῳ λόγῳ κεκόσμηται τὸ δεδεγμένον μόριον αὐτὴν τῆς ψυχῆς ἢ μετέσχηκεν ἀλλοτρίου· καὶ εἰ μετέσχηκε, πότερον ὡς τὰ μεμιγμένα πρὸς τὸ βέλτιον, ἢ μᾶλλον ὡς ἐπιστασίᾳ τινὶ χρώμενον καὶ ἀρχῇ μετέχειν λέγεται τῆς τοῦ ἄρχοντος δυνάμεως. Ὅτι μὲν γὰρ δύναται καὶ ἀρετὴ γεγονέναι καὶ μένειν παντάπασιν ἄυλος καὶ ἄκρατος, οἶμαι δῆλον E εἶναι. Βέλτιον δὲ βραχέως ἐπιδραμεῖν καὶ τὰ τῶν ἑτέρων, οὐχ ἱστορίας ἕνεκα μᾶλλον ἢ τοῦ σαφέστερα γενέσθαι τὰ οἰκεῖα καὶ βεβαιότερα προεκτεθέντων ἐκείνων.

2 Μενέδημος μὲν ὁ ἐξ Ἐρετρίας ἀνῄρει τῶν ἀρετῶν καὶ τὸ πλῆθος καὶ τὰς διαφοράς, ὡς μιᾶς οὔσης καὶ χρωμένης πολλοῖς ὀνόμασι· τὸ γὰρ αὐτὸ σωφροσύνην καὶ ἀνδρείαν καὶ δικαιοσύνην λέγεσθαι, καθάπερ βροτὸν καὶ ἄνθρωπον. Ἀρίστων δ' ὁ Χῖος τῇ μὲν οὐσίᾳ μίαν καὶ αὐτὸς ἀρετὴν ἐποίει καὶ ὑγίειαν ὠνόμαζε· τῷ δὲ πρός F τί πως διαφόρους καὶ πλείονας, ὡς εἴ τις ἐθέλοι τὴν ὅρασιν ἡμῶν λευκῶν μὲν ἀντιλαμβανομένην λευκοθέαν καλεῖν, μελάνων δὲ μελανοθέαν ἤ τι τοιοῦτον ἕτερον. Καὶ

440 D 10 ἀρετὴ : ἀρετὴν Πnt ‖ E 1 ἄυλος καὶ ἄκρατος Pohlenz : ἄυλον (ἄλογον GΘBA²) καὶ ἄκρατον ‖ F 1 ὑγίειαν G : ὑγείαν ‖ τῷ : τὸ ΦX¹ ‖ δέ om. G ‖ 4 μελανοθέαν Gb : μελανθέαν.

ainsi de suite. La vertu s'appelle prudence quand elle examine ce qu'il faut faire ou ne pas faire, tempérance quand elle règle les appétits et fixe aux plaisirs des bornes de mesure et d'opportunité, justice quand elle préside aux relations et aux contrats des hommes entre eux : c'est ainsi que le couteau est toujours le même, bien qu'il coupe tantôt ceci et tantôt cela, et le feu, unique en sa nature, quoiqu'il exerce son action sur des matières différentes. Il semble que Zénon de Kition penche aussi un peu de ce côté, lorsqu'il appelle la prudence justice, s'il faut partager, tempérance s'il faut choisir, courage s'il faut supporter. Ceux qui défendent les positions de Zénon[1] veulent qu'il ait ici par la prudence désigné la science. Chrysippe[2], lui, se plaçant au point de vue qualitatif, estime qu'à une qualité particulière correspond une vertu et sans y penser il éveille, suivant l'expression de Platon[3], un « essaim de vertus », ni familières, ni même connues. De même que de l'homme courageux il fait dériver le courage, du doux la douceur, et la justice du juste, il tire du gracieux la gracieuseté, de l'honorable l'honorabilité, du grand la grandeur, du beau la beauté, et il postule d'autres vertus comme dextérité, affabilité, enjouement, encombrant ainsi sa philosophie sans nécessité d'une foule de noms insolites.

3 Tous ces philosophes[4] cependant s'accordent sur ce principe que la vertu est une disposition de la partie directrice de l'âme et une faculté produite par la raison ou plutôt qu'elle est la raison conséquente avec elle-même, ferme et constante. Ils ne croient pas que la faculté passionnelle et irrationnelle soit distincte de

1. Zénon fr. 201, Von Arnim, *Stoic. Vet. Frag.* I, p. 48. *De fortuna*, 97 E ; *De stoic. repug.*, 1034 C.
2. Chrysippe. Von Arnim, *ibid.* III, p. 59.
3. Platon, *Ménon*, 72 A ; *De amic. multitudine*, 93 B.
4. Von Arnim, *ibid.* I, pp. 49-50 ; III, p. 111.

γὰρ ἡ ἀρετὴ ποιητέα μὲν ἐπισκοποῦσα καὶ μὴ ποιητέα
κέκληται φρόνησις, ἐπιθυμίαν δὲ κοσμοῦσα | καὶ τὸ 441
μέτριον καὶ τὸ εὔκαιρον ἐν ἡδοναῖς ὁρίζουσα σωφροσύνη,
κοινωνήμασι δὲ καὶ συμβολαίοις ὁμιλοῦσα τοῖς πρὸς
ἑτέρους δικαιοσύνη · καθάπερ τὸ μαχαίριον ἓν μέν ἐστιν,
ἄλλοτε δ' ἄλλο διαιρεῖ, καὶ τὸ πῦρ ἐνεργεῖ περὶ ὕλας
διαφόρους μιᾷ φύσει χρώμενον. Ἔοικε δὲ καὶ Ζήνων εἰς
τοῦτό πως ὑποφέρεσθαι ὁ Κιτιεύς, ὁριζόμενος τὴν φρόνησιν
ἐν μὲν ἀπονεμητέοις δικαιοσύνην, ἐν δ' αἱρετέοις σωφρο-
σύνην, ἐν δ' ὑπομενετέοις ἀνδρείαν · ἀπολογούμενοι
δ' ἀξιοῦσιν ἐν τούτοις τὴν ἐπιστήμην φρόνησιν ὑπὸ τοῦ
Ζήνωνος ὠνομάσθαι. Χρύσιππος δὲ κατὰ τὸ ποιὸν ἀρετὴν B
ἰδίᾳ ποιότητι συνίστασθαι νομίζων ἔλαθεν αὑτὸν κατὰ
τὸν Πλάτωνα « σμῆνος ἀρετῶν » οὐ συνηθῶν οὐδὲ γνω-
ρίμων ἐγείρας · ὡς γὰρ παρὰ τὸν ἀνδρεῖον ἀνδρείαν, καὶ
παρὰ τὸν πρᾶον πραότητα, καὶ δικαιοσύνην παρὰ τὸν
δίκαιον, οὕτω παρὰ τὸν χαρίεντα χαριεντότητας καὶ παρὰ
τὸν ἐσθλὸν ἐσθλότητας, καὶ παρὰ τὸν μέγαν μεγαλότητας,
καὶ παρὰ τὸν καλὸν καλότητας ἑτέρας τε τοιαύτας
ἐπιδεξιότητας, εὐαπαντησίας, εὐτραπελίας, ἀρετὰς τιθέ-
μενος πολλῶν καὶ ἀτόπων ὀνομάτων οὐδὲν δεομένην
ἐμπέπληκε ⟨τὴν⟩ φιλοσοφίαν.

3 Κοινῶς δ' ἅπαντες οὗτοι τὴν ἀρετὴν τοῦ ἡγεμονικοῦ C
τῆς ψυχῆς διάθεσίν τινα καὶ δύναμιν γεγενημένην ὑπὸ
λόγου, μᾶλλον δὲ λόγον οὖσαν αὐτὴν ὁμολογούμενον καὶ
βέβαιον καὶ ἀμετάπτωτον ὑποτίθενται · καὶ νομίζουσιν
οὐκ εἶναι τὸ παθητικὸν καὶ ἄλογον διαφορᾷ τινι καὶ

440 F 6 ἐπιθυμίαν : ἐπιθυμίας G ‖ 441 A 5 ἄλλοτε δ' ἄλλο : ἄλλο δὲ ἄλλοτε G ‖ 7 Κιτιεύς : Κιττιεὺς Ψ ‖ 8 αἱρετέοις Gt^{2} : διαιρετέοις (διαιρέτοις Zb) ‖ B 2 ἰδίᾳ ΦJcdX^{3}A^{2}bt : ἰδίαν ‖ 6-8 χαριεντότητας — ἐσθλότητας — μεγαλότητας — καλότητας : χαριεντότητα — ἐσθλότητα — μεγαλότητα — καλότητα ΠtBn ‖ 8 τε : δὲ GΦX^{1}ΘB ‖ 11 τὴν add. Hartman ‖ C 3 ὁμολογού-μενον : -γοῦσι G.

la faculté rationnelle par une différence de nature, mais que c'est la même partie de l'âme qu'ils appellent précisément intelligence et faculté directrice qui change et se transforme du tout au tout dans les états passionnels et les changements dus à son état ou à ses dispositions, et qu'elle devient vice ou vertu, sans qu'il y ait rien d'irrationnel en elle, mais qu'elle est dite irrationnelle quand le débordement des impulsions rendu puissant et triomphant l'emporte vers un acte insolite, contraire au choix de la raison. Ils veulent que la passion elle-même soit la raison, mais la raison vicieuse et dépravée qui, par l'effet d'un jugement médiocre et perverti, a acquis force et vigueur.

Tous ces philosophes semblent ne pas se rendre compte de la manière dont chacun de nous est véritablement double et composé[1] ; ils n'ont pas distingué la seconde dualité, mais simplement celle qui est la plus évidente, le mélange que réalisent l'âme et le corps. Que l'âme soit elle-même et à l'intérieur d'elle-même un composé dont la nature est double et les parties dissemblables, puisque sa partie irrationnelle a été, comme un second corps, unie et adaptée à la raison par quelque nécessité naturelle, même Pythagore[2], semble-t-il, ne l'a pas ignoré, à en juger par son goût pour la musique ; il l'avait introduite dans l'âme en vue de la charmer, de la séduire[3], car il s'était aperçu qu'elle n'était pas totalement docile à l'enseignement scientifique, ni susceptible de quitter le vice par raison, mais qu'elle-même réclamait l'aide d'un autre moyen de persuasion, de formation, d'apprivoisement, sans quoi elle serait intraitable et rebelle à la philosophie.

Cependant, d'une façon claire, ferme et sans équivoque, c'est Platon qui s'est rendu compte d'une part que l'âme de notre monde[4] n'est ni simple, ni incomposée, ni uniforme, mais qu'elle est un mélange

1. *De facie in orbe lunae*, 943 A ; *De com. not.*, 1083 C.
2. Pythagore avait découvert les rapports numériques déterminant les principaux intervalles de l'échelle musicale, d'où il fut conduit à interpréter le monde comme un tout grâce aux nombres.

φύσει [ψυχῆς] τοῦ λογικοῦ διακεκριμένον, ἀλλὰ τὸ αὐτὸ
τῆς ψυχῆς μέρος, ὃ δὴ καλοῦσι διάνοιαν καὶ ἡγεμονικόν,
δι᾿ ὅλου τρεπόμενον καὶ μεταβάλλον ἔν τε τοῖς πάθεσι
καὶ ταῖς καθ᾿ ἕξιν ἢ διάθεσιν μεταβολαῖς κακίαν τε
γίνεσθαι καὶ ἀρετήν, καὶ μηδὲν ἔχειν ἄλογον ἐν ἑαυτῷ,
λέγεσθαι δ᾿ ἄλογον, ὅταν τῷ πλεονάζοντι τῆς ὁρμῆς
ἰσχυρῷ γενομένῳ καὶ κρατήσαντι πρός τι τῶν ἀτόπων
παρὰ τὸν αἱροῦντα λόγον ἐκφέρηται· καὶ γὰρ τὸ πάθος D
εἶναι λόγον πονηρὸν καὶ ἀκόλαστον, ἐκ φαύλης καὶ
διημαρτημένης κρίσεως σφοδρότητα καὶ ῥώμην προσ-
λαβόντα.

Ἔοικε δὲ λαθεῖν τούτους ἅπαντας, ᾗ διττὸς ἡμῶν ὡς
ἀληθῶς ἕκαστός ἐστι καὶ σύνθετος· τὴν γὰρ ἑτέραν
διπλόην οὐ κατεῖδον, ἀλλὰ τὴν ψυχῆς καὶ σώματος μῖξιν
ἐμφανεστέραν οὖσαν. Ὅτι δ᾿ αὐτῆς ἔστι τῆς ψυχῆς ἐν
ἑαυτῇ σύνθετόν τι καὶ διφυὲς καὶ ἀνόμοιον, ὥσπερ ἑτέρου
σώματος τοῦ ἀλόγου πρὸς τὸν λόγον ἀνάγκῃ τινὶ καὶ
φύσει συμμιγέντος καὶ συναρμοσθέντος, εἰκὸς μέν ἐστι E
μηδὲ Πυθαγόραν ἀγνοῆσαι, τεκμαιρομένοις τῇ περὶ
μουσικὴν σπουδῇ τοῦ ἀνδρός, ἣν ἐπηγάγετο τῇ ψυχῇ
κηλήσεως ἕνεκα καὶ παραμυθίας, ὡς οὐ πᾶν ἐχούσῃ διδασ-
καλίᾳ καὶ μαθήμασιν ὑπήκοον οὐδὲ λόγῳ μεταβλητὸν ἐκ
κακίας, ἀλλά τινος ἑτέρας πειθοῦς συνεργοῦ καὶ πλάσεως
καὶ τιθασεύσεως δεόμενον, εἰ μὴ παντάπασι μέλλοι
φιλοσοφίᾳ δυσμεταχείριστον εἶναι καὶ ἀπειθές.

Ἐμφανῶς μέντοι καὶ βεβαίως καὶ ἀναμφιδόξως Πλάτων
συνεῖδεν ὅτι τούτου τε τοῦ κόσμου τὸ ἔμψυχον οὐχ ἁπλοῦν F
οὐδ᾿ ἀσύνθετον οὐδὲ μονοειδές ἐστιν, ἀλλ᾿ ἐκ τῆς ταὐτοῦ καὶ

441 C 6 ψυχῆς del. Hartman ‖ τοῦ λογικοῦ : τοῦ λόγου ΘΒ τῆς λογικῆς φ ‖ D 3-4 προσλαβόντα ΠΘntX[3] : -λαβούσης ‖ 5 τούτους : τοῦτο τούς Ψ ‖ E 2 τεκμαιρομένοις : -μένους Ψ excepto X[1] ‖ 4-5 διδασκαλίᾳ καὶ μαθήμασιν : -αλίας καὶ -ματος φ ‖ 7 μέλλοι : μέλλει Gb ‖ F 1 τε Pohlenz : γε ‖ 2 τῆς om. ΠnbB.

du principe d'identité et de celui du changement : d'un côté elle est toujours gouvernée de façon identique et suit dans sa marche un ordre régulier et souverain, et de l'autre elle est divisée en mouvements et révolutions opposées et sans but et donne naissance à la différence, au changement, à la dissemblance pour les corruptions et les générations qui se produisent sur la terre ; de son côté, l'âme de l'homme[1] est une partie ou une copie de celle de l'univers, elle est disposée selon des principes et des nombres pareils à ceux de l'univers, elle n'est donc pas simple, ni homogène, mais a deux facultés, l'une intelligente et rationnelle, faite par nature pour maîtriser l'homme et le gouverner ; l'autre passionnelle et irrationnelle, sujette à bien des égarements et des désordres, qui réclame un vérificateur de comptes. Cette dernière se divise à son tour en deux parties, dont l'une, inclinant naturellement à être toujours avec le corps et à servir le corps, est appelée concupiscible, tandis que l'autre, tantôt prêtant son concours au corps et tantôt prêtant main-forte à la raison contre lui, est appelée irascible. Platon[2] prouve la différence surtout par la résistance que la raison et l'intelligence offrent à la partie concupiscible et à la partie irascible, en montrant que c'est leur altérité qui les fait souvent désobéir et s'opposer à la partie la meilleure.

Aristote[3] a fait le plus grand cas de ces principes, comme on le voit dans ses écrits, mais par la suite[4] il a joint la partie irascible à la partie concupiscible, dans la pensée que la colère est une sorte d'appétit et un désir de représailles[5] ; mais jusqu'au bout il a persisté

4. *De anima*, 432 A 25 ; *Magna moralia*, 1182 A 24 ; *Ethica Eudemia*, 1219 B 28 ; *Ethica Nicomachea*, 1102 A 29. Dans l'*Éthique à Eudème*, sont distinguées deux parties de l'âme qui participent à la raison : l'une qui ordonne et l'autre qui obéit. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote dit que l'âme comporte une partie douée de raison et une autre privée de raison ; que cette dernière comporte à son tour une autre partie commune à tous les êtres vivants : le principe de la nutrition et du développement.

5. Aristote, *De anima*, 403 A 30. « La définition d'Aristote n'est pas très éloignée de la nôtre : il dit que la colère est un désir de rendre le mal pour le mal. » remarque Sénèque (*De ira*, I, 3, 3).

τῆς τοῦ ἑτέρου μεμιγμένον δυνάμεως, πῇ μὲν ἀεὶ κατὰ
ταὐτὰ κοσμεῖται καὶ περιπολεῖ μιᾷ τάξει κράτος ἐχούσῃ
χρώμενον, πῇ δ' εἴς τε κινήσεις καὶ κύκλους σχιζόμενον
ὑπεναντίους καὶ πλανητούς, ἀρχὴν διαφορᾶς καὶ μεταβολῆς
καὶ ἀνομοιότητος ἐνδίδωσι ταῖς περὶ γῆν φθοραῖς
καὶ γενέσεσιν, ἥ τ' ἀνθρώπου ψυχή, μέρος τι ἢ μίμημα
τῆς τοῦ παντὸς οὖσα καὶ συνηρμοσμένη κατὰ λόγους καὶ
ἀριθμοὺς ἐοικότας ἐκείνοις, | οὐχ ἁπλῆ τίς ἐστιν οὐδ' 442
ὁμοιοπαθής, ἀλλ' ἕτερον μὲν ἔχει τὸ νοερὸν καὶ λογιστικόν,
ᾧ κρατεῖν τοῦ ἀνθρώπου κατὰ φύσιν καὶ ἄρχειν προσῆκόν
ἐστιν, ἕτερον δὲ τὸ παθητικὸν καὶ ἄλογον καὶ πολυπλανὲς
καὶ ἄτακτον ἐξεταστοῦ δεόμενον· οὗ πάλιν διχῇ μεριζομένου,
τὸ μὲν ἀεὶ σώματι βούλεσθαι συνεῖναι καὶ σῶμα
θεραπεύειν πεφυκὸς ἐπιθυμητικὸν κέκληται, τὸ δ' ἔστι
μὲν ᾗ τούτῳ προστιθέμενον, ἔστι δ' ᾗ τῷ λογισμῷ παρέχον
ἰσχὺν ἐπὶ τοῦτο καὶ δύναμιν θυμοειδές. Ἀποδείκνυσι δὲ
τὴν διαφορὰν μάλιστα τῇ τοῦ λογιζομένου καὶ φρονοῦντος
ἀντιβάσει πρὸς τὸ ἐπιθυμοῦν καὶ ⟨τὸ⟩ θυμούμενον, ὡς
τῷ ἕτερ' εἶναι πολλάκις ἀπειθοῦντα καὶ δυσμαχοῦντα B
πρὸς τὸ βέλτιον.

Ταύταις ἐχρήσατο ταῖς ἀρχαῖς ἐπὶ πλεῖστον Ἀριστοτέλης,
ὡς δῆλόν ἐστιν ἐξ ὧν ἔγραψεν· ὕστερον δὲ τὸ μὲν
θυμοειδὲς τῷ ἐπιθυμητικῷ προσένειμεν, ὡς ἐπιθυμίαν
τινὰ τὸν θυμὸν ὄντα καὶ ὄρεξιν ἀντιλυπήσεως, τῷ μέντοι
παθητικῷ καὶ ἀλόγῳ μέχρι παντὸς ὡς διαφέροντι τοῦ

441 F 3 δυνάμεως : φύσεως Plato et *Moralia* 1012 C ‖ 4 κοσμεῖται : κοσμεῖ τε Π (exc. $α^1$) t^1nZb κοσμεῖταί τε υB ‖ περιπολεῖ : περιπολεῖται ΘΒ ‖ 6 ἀρχὴν διαφορᾶς : ἄρχειν διαφοραῖς JcΘΒ ‖ 6-7 καὶ μεταβολῆς ... φθοραῖς om. Ψ (add. t^2) ‖ 8 τι ἢ Helmbold : ἤτοι Φ ἢ τί (vel τι) cet. ‖ μίμημα : τμῆμα Gt^2 τίμημα cdt^1 ‖ 10 ἐκείνοις : ἐκείνῳ φ ‖ 442 A 1 τίς : τις $ΠtJ^2$ τι X om. cet. ‖ 5 ἐξεταστοῦ van Herwerden : ἐξ ἑαυτοῦ ‖ 8 τούτῳ : τούτων Φ ‖ τῷ λογισμῷ : τῶν -μῶν Φ ‖ 11 τὸ add. Hartman ‖ ὡς τῷ Apelt : ὡς τὸ φ ὥστε ‖ B 1 ἕτερ' : ἕτερον φ ‖ 2 βέλτιον A : βέλτιστον ‖ 3 πλεῖστον ΘΒ : πλέον cet.

à traiter la partie irrationnelle, siège des passions, comme distincte de la partie rationnelle, non que cette partie soit totalement irrationnelle comme la partie sensitive, nutritive ou végétative de l'âme, car toutes ces parties sont totalement indociles et sourdes à la raison, sont comme des excroissances de la chair, parfaitement implantées dans le corps, tandis que la partie qui est le siège des passions, si elle est totalement privée d'une raison propre, est toutefois naturellement portée à écouter la raison et l'intelligence et à se tourner de leur côté, à se plier à leurs désirs, à s'y conformer, à moins qu'elle ne soit absolument corrompue par un plaisir grossier et une vie de débauche.

4 Ceux qui s'étonnent qu'elle soit irrationnelle et obéisse néanmoins à la raison ne réfléchissent pas, je crois, au pouvoir de la raison,

« à sa grandeur, à sa portée[1] »

pour gouverner et conduire, non pas avec une méthode dure et inflexible, mais souple, avec une insinuante persuasion qui arrive à ses fins mieux que toute espèce de contrainte et de violence. La respiration assurément, les nerfs, les os et les autres parties du corps sont irrationnels, mais, quand l'impulsion est donnée, que la raison secoue en quelque sorte les rênes, voilà que tout est tendu, ramassé, que tout obéit. A-t-on l'idée de courir ? Les jambes sont prêtes à se détendre. L'envie de lancer ou de saisir ? Les mains entrent en action. Le poète nous représente excellemment la sympathie et la conformité de l'irrationnel avec la raison, quand il écrit :

« Ainsi, ses belles joues fondaient en flots de larmes,
tandis qu'elle pleurait l'époux assis près d'elle !
Le cœur d'Ulysse avait pitié de ces sanglots,
mais ses yeux demeuraient, sans ciller des paupières,
ou de corne ou de fer. Le succès de sa ruse
voulait qu'il refoulât ses larmes[2]. »

1. Euripide, fr. 898, 3, Nauck². Le poète célèbre la puissance d'Aphrodite et le passage a été abondamment cité par les auteurs anciens.

λογιστικοῦ χρώμενος διετέλεσεν, οὐχ ὅτι παντελῶς ἄλογόν ἐστιν, ὥσπερ τὸ αἰσθητικὸν ἢ τὸ θρεπτικὸν καὶ φυτικὸν τῆς ψυχῆς μέρος · ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὅλως ἀνήκοα λόγου καὶ κωφὰ τρόπον τινὰ τῆς σαρκὸς ἐκβεβλάστηκε καὶ περὶ τὸ σῶμα παντελῶς καταπέφυκε, τὸ δὲ παθητικὸν C
οἰκείου λόγου στέρεται καὶ ἄμοιρόν ἐστιν, ἄλλως δὲ τοῦ λογιζομένου καὶ φρονοῦντος εἰσακούειν καὶ τρέπεσθαι πρὸς ἐκεῖνο καὶ ὑπείκειν καὶ κατασχηματίζεσθαι πέφυκεν, ἐὰν μὴ τέλεον ᾖ διεφθαρμένον ὑφ' ἡδονῆς ἀμαθοῦς καὶ ἀκολάστου διαίτης.

4 Οἱ δὲ θαυμάζοντες ὅπως ἄλογον μέν ἐστι, λόγου δ' ὑπήκοον οὔ μοι δοκοῦσι τοῦ λόγου περινοεῖν τὴν δύναμιν « ὅση πέφυκε καὶ ἐφ' ὅσον διέρχεται » τῷ κρατεῖν καὶ ἄγειν, οὐ σκληραῖς οὐδ' ἀντιτύποις ἀγωγαῖς, ἀλλὰ τυπικαῖς καὶ τὸ ἐνδόσιμον καὶ πειθήνιον ἁπάσης ἀνάγκης καὶ βίας ἐχούσαις ἀνυσιμώτερον. Ἐπεὶ καὶ πνεῦμα δήπου καὶ νεῦρα καὶ ὀστᾶ καὶ τὰ λοιπὰ μέρη τοῦ σώματος D
ἄλογ' ἐστίν, ἀλλ' ὅταν ὁρμὴ γένηται, σείσαντος ὥσπερ ἡνίας τοῦ λογισμοῦ πάντα τέταται καὶ συνῆκται καὶ ὑπακούει · καὶ πόδες τε θεῖν διανοηθέντος εὔτονοι καὶ χεῖρες εἰς ἔργον καθίστανται βαλεῖν ἢ λαβεῖν ὁρμήσαντος. Ἄριστα δ' ὁ ποιητὴς τὸ συμπαθοῦν καὶ συγκατασχηματιζόμενον τῷ λόγῳ τοῦ ἀλόγου παρίστησι διὰ τούτων ·

« ὣς τῆς τήκετο καλὰ παρήια δακρυχεούσης,
κλαιούσης ἑὸν ἄνδρα παρήμενον · αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
θυμῷ μὲν γοόωσαν ἑὴν ἐλέαιρε γυναῖκα,
ὀφθαλμοὶ δ' ὡς εἰ κέρα ἕστασαν ἠὲ σίδηρος E
ἀτρέμας ἐν βλεφάροισι, δόλῳ δ' ὅ γε δάκρυα κεῦθεν · »

442 B 10 φυτικὸν : φυσι- JcΘ || C 12 ἐχούσαις : ἐχούσης ΦX^{1}ΘB^{1} || D 3 τέταται : τέτακται GqJcX^{1}ΘntB || 4 εὔτονοι : ἕπονται $O^{2}V^{1}t^{1}X^{2}$ καὶ ἕπονται J || 10 θυμῷ : θυμῶν φ || E 2 δ' ὅ γε G : δέ τε JcbB δέ γε cet.

Tant il tenait sous la sujétion de son jugement sa respiration, son sang et ses larmes. La preuve en est aussi que près de belles filles ou de beaux garçons que la raison ou la loi nous interdisent de toucher, le sexe se contracte et se replie gardant le calme et la tranquillité. C'est en particulier le cas des amoureux, s'ils apprennent par la suite qu'ils sont épris à leur insu de leur sœur ou de leur fille ; dès que s'est tapi le désir au contact de la raison, le corps donne aux membres une tenue conforme à la raison. Souvent même, après avoir goûté avec grand plaisir à des aliments ou à de la viande, si l'on s'aperçoit ou si l'on apprend qu'on a mangé des mets impurs ou interdits, ce n'est pas le jugement seul qui est assailli de tristesse et de remords : le corps, que cette idée retourne et alourdit, est saisi de nausées et de vomissements. Je crains de paraître donner à mon exposé une forme trop séduisante et trop puérile, si j'énumère psaltérions, lyres, harpes, flûtes et autres instruments qui, accordés et harmonisés par les artifices de la musique aux passions de l'homme, l'accompagnent, quoique privés d'âme, dans la joie et dans le deuil, chantent avec lui et participent à ses débauches, traduisent les jugements, les passions, la morale de ceux qui les touchent. On affirme cependant que Zénon[1] de même, se rendant au théâtre avec ses disciples, lors d'un récital d'Amébée[2], leur dit : « Allons apprendre quelle voix musicale possèdent les boyaux, les nerfs, les bois, les os, quand ils participent à la raison, au nombre, à l'ordre. » Mais, laissant cela de côté, j'aurais plaisir à apprendre de mes contradicteurs si à la vue de chiens, de chevaux, d'oiseaux domestiques que l'habitude, l'élevage, le dressage amènent à émettre des sons intelligibles, et qui dociles à la parole font des tours ou prennent des attitudes ou agissent de manière

1. Zénon, fr. 299 ; Von Arnim, *Stoic. vet. frag.* I, 67 ; *De anim. procreatione in Timaeo,* 1029 E.
2. *Vie d'Aratos,* 17 ; Athénée, XIV, 623 D ; Élien, *Var. Hist.*, 3, 30.

οὕτως κατήκοον εἶχε τῆς κρίσεως καὶ τὸ πνεῦμα καὶ τὸ
αἷμα καὶ τὸ δάκρυον. Δηλοῦσι δὲ καὶ παρὰ καλαῖς καὶ
καλοῖς, οἵων οὐκ ἐᾷ λόγος οὐδὲ νόμος θιγεῖν, αἰδοίων
φυγαὶ καὶ ἀναχωρήσεις ἡσυχίαν ἀγόντων καὶ ἀτρεμούντων.
Ὃ μάλιστα συμβαίνει τοῖς ἐρῶσιν, εἶτ' ἀκούσασιν ὡς
ἀδελφῆς ἐρῶντες ἢ θυγατρὸς ἠγνοήκασιν· ἅμα γὰρ ἔπτηξε
τὸ ἐπιθυμοῦν ἁψαμένου τοῦ λόγου καὶ τὸ σῶμα τὰ μέλη
συνευσχημονοῦντα τῇ κρίσει παρέσχε. Σιτίοις γε μὴν
πολλάκις καὶ ὄψοις μάλ' ἡδέως προσενεχθέντες, ἂν F
αἴσθωνται καὶ μάθωσιν αὐτοὺς τῶν μὴ καθαρῶν τι μηδὲ
νομίμων ἐδηδοκότας, οὐ τῇ κρίσει μόνον ἐπιτίθεται τὸ
λυποῦν καὶ δάκνον, ἀλλὰ καὶ τὸ σῶμα τῇ δόξῃ συνδια-
τρεπόμενον καὶ ἀναπιμπλάμενον ἔμετοι καὶ ἀνατροπαὶ
ναυτιώδεις ἴσχουσι. Δέδοικα δὲ μὴ δόξαιμι παντάπασιν
ἐπαγωγὰ καὶ νεαρὰ τῷ | λόγῳ περαίνειν, ψαλτήρια διεξιὼν 443
καὶ λύρας καὶ πηκτίδας καὶ αὐλοὺς καὶ ὅσα μουσικῆς
προσῳδὰ καὶ προσήγορα μηχανησαμένης ἀνθρωπίνοις
πάθεσιν ἄψυχα συνήδεται καὶ συνεπιθρηνεῖ καὶ συνᾴδει
καὶ συνακολασταίνει, τὰς κρίσεις ἀναφέροντα καὶ τὰ πάθη
καὶ τὰ ἤθη τῶν χρωμένων. Καίτοι καὶ Ζήνωνά φασιν
εἰς θέατρον ἀνιόντα κιθαρῳδοῦντος Ἀμοιβέως πρὸς
τοὺς μαθητάς «Ἴωμεν, εἰπεῖν, ὅπως καταμάθωμεν οἵαν
ἔντερα καὶ νεῦρα καὶ ξύλα καὶ ὀστᾶ λόγου καὶ ἀριθμοῦ
μετασχόντα καὶ τάξεως ἐμμέλειαν καὶ φωνὴν ἀφίησιν.»
Ἀλλὰ ταῦτ' ἐάσας ἡδέως ἂν αὐτῶν πυθοίμην εἰ κύνας B
καὶ ἵππους καὶ ὄρνιθας οἰκουροὺς ὁρῶντες ἔθει καὶ τροφῇ
καὶ διδασκαλίᾳ φωνάς τε συνετὰς καὶ πρὸς λόγον ὑπηκόους
κινήσεις καὶ σχέσεις ἀποδιδόντας καὶ πράξεις τὸ μέτριον

442 E 5 οἵων Capps : ὧν || 8 ἅμα Reiske : ἀλλὰ || ἔπτηξε : ἔπτηξας φ || 9 μέλη Bernardakis : μέρη || 10 συνευσχημονοῦντα : εὐσχημ- GX^{3}a^{1} || F 3 ἐπιτίθεται Z^{1} Reiske : ἐπιτίθενται || 5 ἀνατροπαὶ Φ : δια- || 443 A 4 συνήδεται Amyot Reiske : συνῆλθε || 8 οἵαν : οἷα Gn || 9 ἀριθμοῦ Ψq : ῥυθμοῦ Gφ.

réglée pour notre utilité, si en lisant Homère[1], qui raconte qu'Achille :

« stimule les chevaux et les guerriers »

pour la bataille, ils s'étonnent encore et doutent que l'élément qui en nous s'irrite et désire, s'attriste et se réjouit, obéisse à la raison, soit affecté par elle et partage ses dispositions tout naturellement, cet élément qui n'est pas logé loin d'elle, qui n'en est pas détaché, qui n'est pas pétri de l'extérieur, ni imprimé par la contrainte des coups, mais qui lui est naturellement adapté, perpétuellement associé, qui a poussé avec elle et s'est imprégné d'elle par habitude.

Voilà pourquoi on a bien fait de créer le mot de « moral » (êthos)[2], car, pour en donner ici une idée schématique, le moral est une qualité de l'irrationnel, et ce nom est donné parce que l'irrationnel reçoit cette qualité et différenciation par l'habitude (éthos), quand il est façonné par la raison : celle-ci ne veut pas détruire entièrement la passion, ce ne serait d'ailleurs ni possible, ni opportun[3], mais lui imposer une limite et un ordre, et introduire les vertus morales qui ne sont pas absence de passion, mais proportion entre passions et juste milieu[4], et elle fait cela grâce à la prudence qui ramène la faculté de l'élément passionnel à une disposition pleine d'urbanité. On dit en effet qu'il y a dans l'âme trois ordres de faits[5], la faculté, la passion, la disposition acquise. La faculté est le principe et la matière de la passion, par exemple la tendance à la colère, à la réserve, à la hardiesse ; la passion est par ailleurs le mouvement de la faculté, comme la colère, la honte, l'audace ; la disposition acquise est la force organisée, grâce à l'habitude, de la faculté irrationnelle : c'est le vice, si la passion a été mal dirigée par la raison ; la vertu, si elle l'a bien été.

5 Mais puisque l'on ne fait pas de toute vertu un juste milieu, ni ne l'appelle morale, il faudrait parler de la différence, en remontant aux principes. Il y a des choses

καὶ τὸ χρήσιμον ἡμῖν ἐχούσας, Ὁμήρου τ' ἀκούοντες τὸν
Ἀχιλλέα λέγοντος « ὀτρύνειν ἵππους τε καὶ ἀνέρας »
ἐπὶ τὴν μάχην, ἔτι θαυμάζουσι καὶ διαποροῦσιν εἰ τὸ
θυμούμενον ἐν ἡμῖν καὶ ἐπιθυμοῦν καὶ λυπούμενον καὶ
ἡδόμενον ὑπακούειν τε τῷ φρονοῦντι καὶ πάσχειν ὑπ' αὐτοῦ
καὶ συνδιατίθεσθαι πέφυκεν, οὐκ ἀποικοῦν οὐδ' ἀπεσχοινισ-
μένον οὐδὲ πλασσόμενον ἔξωθεν οὐδὲ τυπούμενον ἀνάγκαις C
τισὶν ἢ πληγαῖς, ἀλλὰ φύσει μὲν ἐξηρτημένον, ἀεὶ δ' ὁμιλοῦν
καὶ συντρεφόμενον καὶ ἀναπιμπλάμενον ὑπὸ συνηθείας.

Διὸ καὶ καλῶς ὠνόμασται τὸ ἦθος. Ἔστι μὲν γάρ, ὡς
τύπῳ εἰπεῖν, ποιότης τοῦ ἀλόγου τὸ ἦθος, ὠνόμασται
γὰρ ὅτι τὴν ποιότητα ταύτην καὶ τὴν διαφορὰν ἔθει
λαμβάνει τὸ ἄλογον ὑπὸ τοῦ λόγου πλαττόμενον, οὐ
βουλομένου τὸ πάθος ἐξαιρεῖν παντάπασιν (οὔτε γὰρ
δυνατὸν οὔτ' ἄμεινον), ἀλλ' ὅρον τινὰ καὶ τάξιν ἐπιτιθέντος
αὐτῷ καὶ τὰς ἠθικὰς ἀρετάς, οὐκ ἀπαθείας οὔσας, ἀλλὰ
συμμετρίας παθῶν καὶ μεσότητας, ἐμποιοῦντος· ἐμποιεῖ D
δὲ τῇ φρονήσει τὴν τοῦ παθητικοῦ δύναμιν εἰς ἕξιν
ἀστείαν καθιστάς. Τρία γὰρ δὴ ταῦτά φασι περὶ τὴν ψυχὴν
ὑπάρχειν, δύναμιν, πάθος, ἕξιν. Ἡ μὲν οὖν δύναμις ἀρχὴ
καὶ ὕλη τοῦ πάθους, οἷον ὀργιλότης, αἰσχυντηλία, θαρρα-
λεότης· τὸ δὲ πάθος κίνησίς τις ἤδη τῆς δυνάμεως, οἷον
ὀργή, θάρσος, αἰδώς [θράσος]· ἡ δ' ἕξις ἰσχὺς καὶ κατασκευὴ
τῆς περὶ τὸ ἄλογον δυνάμεως ἐξ ἔθους ἐγγενομένη, κακία
μέν, ἂν φαύλως, ἀρετὴ δ', ἂν καλῶς ὑπὸ τοῦ λόγου
παιδαγωγηθῇ τὸ πάθος.

5 Ἐπεὶ δ' οὐ πᾶσαν ἀρετὴν μεσότητα ποιοῦσιν οὐδ'
ἠθικὴν καλοῦσι, λεκτέον ἂν εἴη περὶ τῆς διαφορᾶς ἀρξα- E
μένοις ἄνωθεν. Ἔστι τοίνυν τῶν πραγμάτων τὰ μὲν ἁπλῶς

443 B 5 τ' Reiske : δ' || 10-C 1 ἀπεσχοινισμένον Π : ἀπεσχισμένον || 6 γὰρ ΘΒ : δὲ cet. || 10 ἀπαθείας G^1X^1Π : ἀπαθεῖς || D 7 θράσος del. Reiske || 8 ἐγγενομένη : ἐγγινομένη Jc (-ης) Πn || E 2 ἁπλῶς Stob. : πῶς G ὅπως cet.

qui existent absolument et d'autres qui existent relativement à nous. Existent absolument la terre, le ciel, les étoiles, la mer ; existent relativement à nous ce qui est bon ou mauvais, ce qu'il faut rechercher ou éviter, ce qui est agréable ou pénible. La raison[1] ayant pour objet de sa contemplation ces deux catégories, quand elle s'attache à ce qui existe absolument, elle est scientifique et contemplative ; à ce qui existe relativement à nous, elle est délibérative et pratique. La vertu dans ce dernier cas est la prudence, dans le premier la science. La prudence[2] diffère de la science en ceci : quand la faculté contemplative opère une conversion pour s'adapter à ce qui est pratique et passionnel, il est rationnel que la prudence intervienne. Voilà pourquoi la prudence requiert une contingence, tandis que la science n'en a nul besoin, pas plus que de la délibération, pour atteindre sa propre fin, car elle s'exerce sur des objets qui sont toujours les mêmes et ne changent pas. Le géomètre ne délibère pas pour savoir si les angles internes du triangle sont égaux à deux droits, il le sait. La délibération concerne ce qui est tantôt ainsi et tantôt autrement, mais non ce qui est sûr et immuable. Ainsi l'intelligence contemplative, qui s'exerce sur ce qui est primordial, permanent, sur ce qui a toujours une nature identique, exempte de mutation, est par le fait même affranchie de la délibération. S'il est souvent nécessaire que la prudence qui s'abaisse à des matières pleines d'erreur et de confusion se mêle au contingent et recoure dans les cas obscurs à la délibération, il faut d'autre part que, tout en accueillant la délibération, elle agisse désormais dans l'application pratique en compagnie de l'élément irrationnel qu'elle entraîne dans ses jugements. Ils ont en effet besoin d'impulsion. Or cette impulsion est produite grâce à la passion par la nature morale, mais elle requiert la raison pour la déterminer, afin que sa présence soit mesurée et qu'elle n'aille ni au delà, ni en deçà de la juste mesure ; car l'élément passionnel et irrationnel a des mouvements tantôt trop violents

ἔχοντα, τὰ δὲ πῶς ἔχοντα πρὸς ἡμᾶς· ἁπλῶς μὲν οὖν
ἔχοντα γῆ, οὐρανός, ἄστρα, θάλασσα, πῶς δ' ἔχοντα πρὸς
ἡμᾶς ἀγαθόν, κακόν, αἱρετόν, φευκτόν, ἡδύ, ἀλγεινόν.
Ἄμφω δὲ τοῦ λόγου θεωρητικοῦ ὄντος τὸ μὲν περὶ τὰ
ἁπλῶς ἔχοντα μένον ἐπιστημονικὸν καὶ θεωρητικόν ἐστι,
τὸ δ' ἐν τοῖς πῶς ἔχουσι πρὸς ἡμᾶς βουλευτικὸν καὶ
πρακτικόν· ἀρετὴ δὲ τούτου μὲν ἡ φρόνησις, ἐκείνου δ' ἡ
σοφία. Διαφέρει δὲ σοφίας φρόνησις, ᾗ τοῦ θεωρητικοῦ
πρὸς τὸ πρακτικὸν καὶ παθητικὸν ἐπιστροφῆς καὶ σχέσεώς F
τινος γενομένης ὑφίσταται κατὰ λόγον ἡ φρόνησις. Διὸ
φρόνησις μὲν τύχης δεῖται, σοφία δ' οὐ δεῖται πρὸς τὸ
οἰκεῖον τέλος οὐδὲ βουλῆς· ἔστι γὰρ περὶ τὰ ἀεὶ κατὰ
ταὐτὰ καὶ ὡσαύτως ἔχοντα. Καὶ καθάπερ ὁ γεωμέτρης
οὐ βουλεύεται περὶ τοῦ τριγώνου | εἰ δυεῖν ὀρθαῖς ἴσας 444
ἔχει τὰς ἐντὸς γωνίας ἀλλ' οἶδεν — αἱ γὰρ βουλαὶ περὶ τῶν
ἄλλοτ' ἄλλως ἐχόντων, οὐ περὶ τῶν βεβαίων καὶ ἀμετα-
πτώτων —, οὕτως ὁ θεωρητικὸς νοῦς περὶ τὰ πρῶτα καὶ
μόνιμα καὶ μίαν ἀεὶ φύσιν ἔχοντα μὴ δεχομένην μεταβολὰς
ἐνεργῶν ἀπήλλακται τοῦ βουλεύεσθαι· τὴν δὲ φρόνησιν
εἰς πράγματα πλάνης μεστὰ καὶ ταραχῆς καθιεῖσαν
ἐπιμίγνυσθαι τοῖς τυχηροῖς πολλάκις ἀναγκαῖόν ἐστι
καὶ τῷ βουλευτικῷ χρῆσθαι περὶ τῶν ἀδηλοτέρων, τῷ δὲ
πρακτικῷ τὸ βουλευτικὸν ἐκδεχομένην ἐνεργεῖν ἤδη καὶ
τοῦ ἀλόγου συμπαρόντος καὶ συνεφελκομένου ταῖς
κρίσεσιν. Ὁρμῆς γὰρ δέονται· τὴν δ' ὁρμὴν τῷ πάθει B
ποιεῖ τὸ ἦθος, λόγου δεομένην ὁρίζοντος, ὅπως μετρία
παρῇ καὶ μήθ' ὑπερβάλλῃ μήτ' ἐγκαταλείπῃ τὸν καιρόν.
Τὸ γὰρ δὴ παθητικὸν καὶ ἄλογον κινήσεσι χρῆται, ταῖς
μὲν ἄγαν σφοδραῖς καὶ ὀξείαις, ταῖς δὲ μαλακωτέραις ἢ

443 E 3 ἁπλῶς Stob. : πῶς GΦ ὅπως cet. ‖ 7 ἁπλῶς Stob. : πῶς GΦJ^2eX^1 ὅπως cet. ‖ μένον Amyot : μόνον ‖ F 1 ἐπιστροφῆς : ΠΘ$t^1X^3B^2$ Stob. : ὑποστρ- cet. ‖ 2 γενομένης : γινο- G^1V ‖ 4-5 περὶ τὰ ἀεὶ κατὰ ταὐτὰ καὶ Amyot Wyttenbach : περὶ τὰ αὐτὰ καὶ τὰ ἀεὶ ΘΒ περὶ τὰ ἀεὶ καὶ τὰ αὐτὰ cet. ‖ 444 B 2 δεομένην : -ον V.

et tantôt plus mous et plus indolents qu'il ne convient. De là vient que chacun de nos actes n'a jamais qu'une manière de réussir, mais plusieurs d'échouer[1]. On touche le but purement et simplement, mais on le manque d'une manière ou d'une autre, en dépassant la bonne distance ou en restant en deçà. C'est donc la tâche naturelle de la raison pratique d'éliminer les fautes de mesure des passions et leurs dissonances. Quand par infirmité ou mollesse, crainte ou hésitation, l'impulsion se relâche et reste en deçà du bien, alors la raison entre en scène pour la ranimer et l'exciter. Quand au contraire cette impulsion s'emporte hors des limites, dans un flot puissant et désordonné, la raison modère sa violence et l'apaise. En limitant le mouvement passionnel, elle produit dans l'élément irrationnel les vertus morales, qui sont des justes milieux entre le défaut et l'excès. Il ne faut pas prétendre que toute vertu consiste en un juste milieu. Il en est une, indépendante de l'irrationnel et résidant dans l'intelligence pure et inaccessible aux passions, qui est un extrême, se suffisant à soi-même, et une faculté de la raison ; par là nous est procuré le bien tout divin et envié entre tous de la science ; la seconde, qui est sous la contrainte du corps et qui réclame, par Zeus, pour sa fin pratique le ministère des passions comme celui d'un instrument, qui n'est pas destruction ni abolition de l'élément irrationnel de l'âme, mais mise en ordre et en valeur de ces passions, est un extrême par le pouvoir et la qualité, mais un juste milieu au regard de la quantité, parce qu'elle supprime ce qui est excessif ou déficient.

6 Mais le moyen terme peut être conçu de diverses manières[2]. Ainsi ce qui est composé tient le milieu entre deux substances simples, comme le gris entre le blanc et le noir ; ce qui contient et est contenu tient le milieu entre ce qu'il contient et ce dans quoi il est contenu, comme huit entre douze et quatre ; ce qui ne participe à aucun des deux extrêmes, comme l'indifférent

1. *Éthique à Nicomaque*, 1106 B 26.
2. *Éthique à Nicomaque*, 1106 A 28.

προσήκει καὶ ἀργοτέραις. Ὅθεν ἕκαστον ὧν πράττομεν
ἀεὶ μοναχῶς μὲν κατορθοῦται, πλεοναχῶς δ' ἁμαρτάνεται·
τὸ γὰρ βαλεῖν τὸν σκοπὸν ἕν ἐστι καὶ ἁπλοῦν, ἀστοχοῦσι
δ' ἄλλοτ' ἄλλως, ὑπερβάλλοντες τὸ μέτριον ἢ προαπο-
λείποντες. Τοῦτ' οὖν τοῦ πρακτικοῦ λόγου κατὰ φύσιν
ἔργον ἐστί, τὸ ἐξαιρεῖν τὰς ἀμετρίας τῶν παθῶν καὶ C
πλημμελείας. Ὅπου μὲν γὰρ ὑπ' ἀρρωστίας καὶ μαλακίας
ἢ δέους καὶ ὄκνου προενδίδωσιν ἡ ὁρμὴ καὶ προαπολείπει
τὸ καλόν, ἐνταῦθα πάρεστιν ἐξεγείρων καὶ ἀναρριπίζων,
ὅπου δὲ πάλιν ἐκφέρεται ῥυεῖσα πολλὴ καὶ ἄτακτος,
ἐκεῖ τὸ σφοδρὸν ἀφαιρεῖ καὶ ἵστησιν. Οὕτως δ' ὁρίζων
τὴν παθητικὴν κίνησιν ἐμποιεῖ τὰς ἠθικὰς ἀρετὰς περὶ
τὸ ἄλογον, ἐλλείψεως καὶ ὑπερβολῆς μεσότητας οὔσας.
Οὐ γὰρ ἅπασαν ἀρετὴν μεσότητι γίνεσθαι ῥητέον· ἀλλ' ἡ
μὲν ἀπροσδεὴς τοῦ ἀλόγου καὶ περὶ τὸν εἰλικρινῆ καὶ
ἀπαθῆ νοῦν συνισταμένη [σοφία καὶ φρόνησις], αὐτοτελής D
τίς ἐστιν ἀκρότης τοῦ λόγου καὶ δύναμις, ᾗ τὸ θειότατον
ἐγγίνεται τῆς ἐπιστήμης καὶ μακαριώτατον, ἡ δ' ἀναγκαία
διὰ τὸ σῶμα καὶ δεομένη νὴ Δία τῆς παθητικῆς ὥσπερ
ὀργανικῆς ὑπηρεσίας ἐπὶ τὸ πρακτικόν, οὐκ οὖσα φθορὰ
τοῦ ἀλόγου τῆς ψυχῆς οὐδ' ἀναίρεσις, ἀλλὰ τάξις καὶ
διακόσμησις, ἀκρότης μέν ἐστι τῇ δυνάμει καὶ τῇ ποιότητι,
τῷ ποσῷ δὲ μεσότης γίνεται, τὸ ὑπερβάλλον ἐξαιροῦσα καὶ
τὸ ἐλλεῖπον.

6 Ἐπεὶ δὲ πολλαχῶς τὸ μέσον — καὶ γὰρ τὸ κεκρα-
μένον τῶν ἀκράτων μέσον, ὡς λευκοῦ καὶ μέλανος τὸ
φαιόν· καὶ τὸ περιέχον καὶ περιεχόμενον τοῦ περιεχο- E
μένου καὶ περιέχοντος, ὡς τῶν δώδεκα καὶ τεττάρων τὰ
ὀκτώ· καὶ τὸ μηδετέρου τῶν ἄκρων μετέχον, ὡς ἀγαθοῦ

444 B 7 ἁμαρτάνεται Emperius : ἁμαρτάνει ‖ C 3 προενδίδωσιν : Amyot-Turnèbe : προσενδίδωσιν ‖ D 1 σοφία καὶ φρόνησις del. Patzig ‖ 4 νὴ Δία τῆς Reiske : τῆς GB διὰ τῆς codd.

entre le bon et le mauvais. D'aucune de ces manières de parler la vertu ne doit être appelée un juste milieu car elle n'est pas le mélange des vices, elle ne contient pas ce qui est au-dessous, en étant contenue par ce qui est au-dessus de la mesure convenable ; elle n'est pas non plus entièrement affranchie des impulsions passionnelles, dans lesquelles se trouvent le plus et le moins. On parle principalement de l'existence de juste milieu pour la vertu par comparaison avec celle des sons et de leurs accords. Ce juste milieu qui est une note musicale juste, comme la *nètè* et l'*hypatè*[1], évite le son trop aigu de l'une et le son trop grave de l'autre. La vertu qui est un mouvement et une faculté concernant l'irrationnel enlève à l'impulsion relâchement et tension, et en général le plus et le moins, et ramène chacune des passions à la mesure et la met à l'abri du reproche. Ainsi par exemple on dit que le courage[2] est juste milieu entre la lâcheté et la hardiesse, dont l'une est défaut et l'autre excès d'ardeur ; que la générosité est juste milieu entre la parcimonie et la prodigalité ; la douceur, entre l'insensibilité et la cruauté ; que la tempérance et la justice le sont aussi elles-mêmes, celle-ci ne s'attribuant dans les contrats ni plus ni moins que ce qui lui revient, celle-là en ramenant sans cesse les appétits au juste milieu entre l'insensibilité et la débauche.

Dans ce dernier cas assurément, l'irrationnel nous permet, croyons-nous, de voir clairement ce qui le sépare du rationnel, et nous montre que la passion est toute différente de la raison. La maîtrise de soi ne se distinguerait pas de la tempérance, ni l'absence de maîtrise, au regard des plaisirs et des appétits, de la débauche, si c'était la même partie de l'âme qui eût pour fonctions naturelles de désirer et de juger. En réalité il y a tempérance, quand la raison guide et a bien en main le passionnel comme un animal doux et docile aux rênes, le soumettant dans ses appétits et l'obligeant

2. *Éthique à Nicomaque*, 1107 A 33 et surtout 1115 B 28 sqq.

καὶ κακοῦ τὸ ἀδιάφορον —, τούτων μὲν οὐδενὶ τῶν τρόπων ἡ ἀρετὴ προσρητέα μεσότης. Οὔτε γὰρ μῖγμα τῶν κακιῶν ἐστιν, οὔτ' ἐμπεριέχουσα τοὔλαττον ἐμπεριέχεται τῷ πλεονάζοντι τοῦ προσήκοντος οὔτ' ἀπήλλακται παντάπασι τῶν παθητικῶν ὁρμῶν, ἐν αἷς τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττόν ἐστι. Γίνεται δὲ μεσότης καὶ λέγεται μάλιστα τῇ περὶ φθόγγους καὶ ἁρμονίας ὁμοίως· ἐκείνη τε γὰρ ἐμμελὴς οὖσα φωνή, καθάπερ ἡ νήτη καὶ ὑπάτη, τῆς μὲν τὴν ὀξύτητα, τῆς δὲ τὴν βαρύτητα τὴν ἄγαν διαπέ- F
φευγεν· αὕτη τε κίνησις οὖσα καὶ δύναμις περὶ τὸ ἄλογον τὰς ἐκλύσεις καὶ τὰς ἐπιτάσεις καὶ ὅλως τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον ἐξαιρεῖ τῆς ὁρμῆς, | εἰς τὸ μέτριον καὶ ἀναμάρτητον 445
καθιστᾶσα τῶν παθῶν ἕκαστον. Αὐτίκα τὴν μὲν ἀνδρείαν μεσότητά φασιν εἶναι δειλίας καὶ θρασύτητος, ὧν ἡ μὲν ἔλλειψις, ἡ δ' ὑπερβολὴ τοῦ θυμοειδοῦς ἐστι· τὴν δ' ἐλευθεριότητα μικρολογίας καὶ ἀσωτίας, πραότητα δ' ἀναλγησίας καὶ ὠμότητος· αὐτήν τε σωφροσύνην καὶ δικαιοσύνην, τὴν μὲν περὶ τὰ συμβόλαια μήτε πλέον νέμουσαν αὑτῇ τοῦ προσήκοντος μήτ' ἔλαττον, τὴν δ' εἰς τὸ μέσον [ἀπαθείας] ἀναισθησίας καὶ ἀκολασίας ἀεὶ τὰς ἐπιθυμίας καθιστᾶσαν.

Ἐν ᾧ δὴ καὶ μάλιστα δοκεῖ τὸ ἄλογον τῆς πρὸς τὸ λογικὸν διαφορᾶς αὐτοῦ παρέχειν κατανόησιν, καὶ B
δεικνύειν τὸ πάθος ὡς ἕτερόν τι κομιδῇ τοῦ λόγου ἐστίν. Οὐ γὰρ ἂν διέφερε σωφροσύνης ἐγκράτεια καὶ ἀκολασίας ἀκρασία περὶ τὰς ἡδονὰς καὶ τὰς ἐπιθυμίας, εἰ ταὐτὸν ἦν τῆς ψυχῆς ᾧ ἐπιθυμεῖν ᾧ τε κρίνειν πέφυκε. Νῦν δὲ σωφροσύνη μέν ἐστιν οὗ τὸ παθητικὸν ὥσπερ εὐήνιον θρέμμα καὶ πρᾶον ὁ λογισμὸς ἡνιοχεῖ καὶ μεταχειρίζεται, περὶ τὰς ἐπιθυμίας χρώμενος ὑπείκοντι καὶ

444 E 5 προσρητέα : προσείη ἂν ΠΘΒtX² || F 2 αὕτη Reiske : αὐτή || 445 A 9 ἀπαθείας secl. Pohlenz || B 1 διαφορᾶς αὐτοῦ : αὐτοῦ διαφ. ZB || 5 ᾧ ... ᾧ Wyttenbach : ὃ ... ὃ cΠtX².

à accepter de plein gré la juste mesure et les bienséances. Mais l'homme qui se maîtrise[1] dirige le désir par la force et l'empire de la raison ; il le dirige non sans douleur, ni par persuasion, mais, quand il se jette de côté et regimbe, en le frappant et en agissant sur le mors, il le brutalise pour ainsi dire et le tire en arrière, en proie à une lutte intérieure tumultueuse. Platon[2] nous en donne une image avec l'attelage de l'âme où le cheval mauvais combat contre son compagnon de joug meilleur que lui et cause de graves difficultés au cocher qui est forcé sans cesse de se rejeter en arrière et de tendre les guides avec vigueur,

« pour ne point lâcher les rênes de pourpre »,

selon l'expression de Simonide[3]. Aussi veut-on que la maîtrise de soi, loin d'être une vertu parfaite[4], soit moins qu'une vertu. Car elle n'est pas un juste milieu qui résulte d'un accord entre le pire et le meilleur ; elle n'a pas retranché de la passion l'excès, et l'appétit concupiscible, refusant d'obéir et de s'entendre avec la partie intelligible de l'âme, mais lui causant de la peine et en subissant d'elle, maintenu par la seule contrainte, comme dans un état de rébellion, ne cohabite avec elle qu'en ennemi malveillant :

« La cité se remplit des fumées de l'encens,
mais aussi de péans et de gémissements[5]. »

Telle est l'âme de l'homme maître de soi par suite de sa disparité et de sa dualité. Pour les mêmes raisons on s'imagine que l'absence de maîtrise est quelque chose de moins grave qu'un vice, tandis que la débauche est un vice achevé. Elle comporte en effet à la fois passion mauvaise et raison mauvaise : sous l'influence de la première l'homme est amené par l'appétit à se conduire honteusement ; sous l'influence de la seconde qui par perversion de jugement se joint aux appétits, il perd jusqu'au sentiment de ses fautes. L'absence de maîtrise, au contraire, grâce à la raison, garde son juge-

1. *Éthique à Nicomaque*, 1151 B 33.
2. Platon, *Phèdre*, 253 C sqq.

δεχομένῳ τὸ μέτριον καὶ τὸ εὔσχημον ἑκουσίως, ὁ δ' ἐγκρατὴς ἄγει μὲν ἐρρωμένῳ τῷ λογισμῷ καὶ κρατοῦντι τὴν ἐπιθυμίαν, ἄγει δ' οὐκ ἀλύπως οὐδὲ πειθομένην, ἀλλὰ πλαγίαν καὶ ἀντιτείνουσαν, οἷον ὑπὸ πληγῆς καὶ χαλινοῦ C
καταβιαζόμενος καὶ ἀνακρούων, ἀγῶνος ὢν ἐν ἑαυτῷ καὶ θορύβου μεστός· οἷον ὁ Πλάτων ἐξεικονίζει περὶ τὰ τῆς ψυχῆς ὑποζύγια, τοῦ χείρονος πρὸς τὸ βέλτιον ζυγομαχοῦντος ἅμα καὶ τὸν ἡνίοχον διαταράττοντος ἀντέχειν ὀπίσω καὶ κατατείνειν ὑπὸ σπουδῆς ἀναγκαζόμενον ἀεί, « μὴ βάλῃ φοίνικας ἐκ χειρῶν ἱμάντας » κατὰ Σιμωνίδην. Ὅθεν οὐδ' ἀρετὴν ἀξιοῦσιν αὐτοτελῆ τὴν ἐγκράτειαν, ἀλλ' ἔλαττον ἀρετῆς εἶναι· μεσότης γὰρ οὐ γέγονεν ἐκ συμφωνίας τοῦ χείρονος πρὸς τὸ βέλτιον οὐδ' ἀνῄρηται τοῦ πάθους τὸ ὑπερβάλλον, οὐδὲ πειθόμενον οὐδ' ὁμολογοῦν τῷ φρονοῦντι τῆς ψυχῆς τὸ D
ἐπιθυμοῦν, ἀλλὰ λυποῦν καὶ λυπούμενον καὶ καθειργόμενον ὑπ' ἀνάγκης, ὥσπερ ἐν στάσει δυσμενὲς καὶ πολέμιον συνοικεῖ·

« πόλις δ' ὁμοῦ μὲν θυμιαμάτων γέμει,
ὁμοῦ δὲ παιάνων τε καὶ στεναγμάτων »

ἡ τοῦ ἐγκρατοῦς ψυχὴ διὰ τὴν ἀνωμαλίαν καὶ τὴν διαφοράν. Κατὰ ταὐτὰ δ' οἴονται καὶ τὴν ἀκρασίαν ἔλαττόν τι κακίας εἶναι, παντελῆ δὲ κακίαν τὴν ἀκολασίαν. Αὕτη μὲν γὰρ ἔχουσα καὶ πάθος φαῦλον καὶ λόγον, ὑφ' οὗ μὲν ἐξάγεται τῷ ἐπιθυμεῖν πρὸς τὸ αἰσχρόν, ὑφ' οὗ δὲ τῷ κακῶς κρίνειν προστιθεμένου ταῖς ἐπιθυμίαις καὶ τὴν αἴσθησιν ἀποβάλλει τῶν ἁμαρτανομένων· ἡ δ' ἀκρασία E
τῷ μὲν λόγῳ σῴζει τὴν κρίσιν ὀρθὴν οὖσαν, τῷ δὲ πάθει

445 B 9-10 τὸ μέτριον... ἐρρωμένῳ om. Ψ || 11 ἄγει δ' οὐκ ἀλύπως : ἐγκράτειαν δὲ οὐκ ἀλύπως ἄγει X¹ΘBt || C 8 ἀξιοῦσιν αὐτοτελῆ G : αὐτοτελῆ ἀξ. || D 6 στεναγμάτων : στεμμάτων G¹ || 8 ταὐτὰ : ταῦτα Gbu || 11 τῷ¹ : τὸ ΦJcXΘ || E 1 ἀποβάλλει : -βάλοι Φ.

ment droit, serait-elle emportée[1] par une passion plus forte que la raison à agir à l'encontre de ce jugement. C'est par là qu'elle diffère de la débauche. Ici la raison a le dessous devant la passion, là elle ne combat même pas ; ici elle suit les désirs qu'elle condamne, là, elle marche à leur tête et s'en fait l'avocat ; ici elle prend plaisir à être complice des fautes qui se commettent, là elle s'en attriste ; ici elle se laisse emporter de plein gré vers le mal, là elle trahit malgré elle le bien. Comme dans les actions qui sont faites sous leur influence, on ne trouve pas une différence moins évidente dans les paroles qu'elles inspirent. Voici en effet les propos des débauchés :

« Est-il joie ou plaisir sans Aphrodite d'or ?
Ah ! puissé-je être mort, quand j'en perdrai souci ![2] »

Et cet autre de dire :

« Manger, boire et trouver Aphrodite !
Tout le reste est pour moi accessoire ![3] »,

comme si de toute son âme il acquiesçait aux voluptés et qu'il fût miné par elles. Et tout autant que les deux autres, celui qui a dit :

« Oh ! laisse-moi mourir, c'est là mon intérêt[4] »,

avait le jugement aussi malade que sa passion.

Les propos inspirés par le manque de maîtrise sont bien différents :

« J'ai toute ma raison ; ma nature m'entraîne[5] »,

et

« Voici, hélas ! un mal que Dieu envoie aux hommes,
De connaître le bien et de ne pas le faire[6] »,

et encore

« A présent mon cœur cède et ne résiste plus,
Comme l'ancre accrochée dans le sable, à la houle[7] »,

1. *Quaest. conv.* 705 C-E.
2. Mimnerme, frg. I, 1-2 (éd. Diehl) ; Stobée IV, p. 439, 5, présente βίος - - ἄτερ pour χάρις - - ἄνευ.

φέρεται παρὰ τὴν κρίσιν ἰσχύοντι τοῦ λόγου μᾶλλον.
Ὅθεν διαφέρει τῆς ἀκολασίας · ὅπου μὲν γὰρ ἡττᾶται τοῦ
πάθους ὁ λογισμός, ὅπου δ' οὐδὲ μάχεται, καὶ ὅπου μὲν
ἀντιλέγων ἕπεται ταῖς ἐπιθυμίαις, ὅπου δ' ὑφηγεῖται
συναγορεύων, καὶ ὅπου μὲν ἡδομένῳ κοινωνεῖν ὑπάρχει
τῶν ἁμαρτανομένων, ὅπου δ' ἀχθομένῳ · καὶ ὅπου μὲν ἑκὼν
φέρεται πρὸς τὸ αἰσχρόν, ὅπου δὲ προδίδωσιν ἄκων τὸ
καλόν · ὡς τοῖς πραττομένοις ὑπ' αὐτῶν, οὐχ ἧττον δὲ καὶ
τοῖς λεγομένοις ἔνεστιν ἡ διαφορὰ κατάδηλος. Ἀκολάστων
μὲν γὰρ αἵδε φωναί · F

« Τίς δὲ χάρις, τί δὲ τερπνὸν ἄνευ χρυσῆς Ἀφροδίτης ;
Τεθναίην, ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι » ·

καὶ ἕτερος ·

« τὸ φαγεῖν, τὸ πιεῖν, τὸ τῆς Ἀφροδίτης τυγχάνειν,
τὰ δ' ἄλλα προσθήκας ἅπαντ' ἐγὼ καλῶ »

φησίν, | ὥσπερ ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς συνεπινεύων ταῖς ἡδο- 446
ναῖς καὶ ὑπερειπόμενος. Οὐχ ἧττον δὲ τούτων ὁ εἰπών ·

« ἔα μ' ἀπολέσθαι · τοῦτο γάρ μοι συμφέρει »

τὴν κρίσιν ἔχει τῷ πάθει συννοσοῦσαν. Αἱ δὲ τῆς ἀκρασίας
ἕτεραι καὶ διαφέρουσαι ·

« γνώμην ἔχοντά μ' ἡ φύσις βιάζεται »

καὶ

« αἰαῖ, τόδ' ἤδη θεῖον ἀνθρώποις κακόν,
ὅταν τις εἰδῇ τἀγαθόν, χρῆται δὲ μή »

καὶ

« εἴκει γὰρ ἤδη θυμὸς οὐδ' ἔτ' ἀντέχει,
θινῶδες ὡς ἄγκιστρον ἀγκύρας σάλῳ »,

445 F 2 χάρις : βίος Stob. ‖ ἄνευ : ἄτερ Stob. ‖ 3 μέλοι G Stob. : μέλει ‖ 5 τὸ φαγεῖν τὸ πιεῖν : τὸ πιεῖν τὸ φαγεῖν G ‖ 446 A 6 μ' ἡ : με ΦcΘtBX[2] ‖ 8 τόδ' ἤδη *Moralia* 33 E : τὸ δὴ ‖ 11 εἴκει F.G.Schmidt : ἕλκει.

appelant avec assez de justesse « ancre accrochée dans le sable » le raisonnement qui ne retient pas, par manque de fermeté, et qui abandonne le jugement à l'inconsistance et à la mollesse de l'âme. Une image toute voisine est exprimée en ces vers :

« Je suis comme un navire attaché au rivage
Par des filins. Le vent souffle et nos câbles sont faibles[1]. »

Il appelle câbles les jugements qui résistent aux actions laides et sont ensuite rompus par la passion, comme par un vent violent. Le débauché, en réalité, vogue à pleines voiles vers les plaisirs ; entraîné qu'il est par ses appétits, il s'abandonne et suit la même direction qu'eux, tandis que celui qui n'a pas de maîtrise louvoie, avec le vif désir de ne pas couler et de passer au travers de la passion, mais il est englouti et s'échoue contre le mal. Ainsi Timon brocardait Anaxarque :

« Hardie et sûre d'elle, dans toutes ses impulsions se montrait l'ardeur cynique d'Anaxarque, lui qui, en connaissance de cause, dit-on, était un misérable ; mais la nature le poussait dans le mauvais sens, sous le fouet du plaisir, la nature qui fait trembler tant de sages[2]. »

Le savant n'est pas maître de soi, il est tempérant, et l'ignorant n'est pas sans maîtrise de soi, il est débauché. Car le premier aime le beau ; le second ne hait pas le laid. L'absence de maîtrise est donc le signe d'une âme de sophiste, douée de raison, mais cette raison est incapable de s'en tenir aux justes décisions qu'elle a prises.

7 Entre l'absence de maîtrise et la débauche voilà les différences ; la maîtrise de soi et la tempérance ont à leur tour des oppositions correspondantes. Le remords, la tristesse, l'indignation n'ont pas encore abandonné la

1. Fr. trag. ades. 380. Nauck².
2. Timon, frg. 58 Diels. Partiellement cité en *De vitioso pudore*, 529 A, *Quaest. conv.*, 705 D.

θινῶδες ἄγκιστρον οὐ φαύλως λέγων τὸ μὴ κάτοχον τοῦ λογισμοῦ μηδ' ἀραρός, ἀλλὰ μανότητι τῆς ψυχῆς καὶ μαλακίᾳ προιέμενον τὴν κρίσιν. Οὐ πόρρω δὲ τῆς εἰκόνος ταύτης κἀκεῖνα εἴρηται· B

« ναῦς ὥς τις ἐκ μὲν γῆς ἀνήρτημαι βρόχοις,
πνεῖ δ' οὖρος, ἡμῖν δ' οὐ κρατεῖ τὰ πείσματα· »

πείσματα γὰρ λέγει τὰς ἀντεχούσας κρίσεις πρὸς τὸ αἰσχρόν, εἶθ' ὥσπερ ὑπὸ πνεύματος πολλοῦ ῥηγνυμένας τοῦ πάθους. Τῷ γὰρ ὄντι πλησίστιος μὲν ἐπὶ τὰς ἡδονὰς ὁ ἀκόλαστος ὑπὸ τῶν ἐπιθυμιῶν φέρεται καὶ δίδωσιν ἑαυτὸν καὶ συγκατευθύνει· πλάγιος δ' ὁ ἀκρατής, οἷον ἐξαναφέρειν γλιχόμενος καὶ διωθεῖσθαι τὸ πάθος, ὑποσύρεται καὶ περιπίπτει περὶ τὸ αἰσχρόν· ὡς Ἀνάξαρχον ἐσίλλαινε Τίμων·

« ἐν δὲ τὸ θαρσαλέον τε καὶ ἐμμενὲς ὅππῃ ὀρούσαι
φαίνετ' Ἀναξάρχου κύνεον μένος· ὅς ῥα καὶ εἰδώς,
ὡς φάσαν, ἄθλιος ἔσκε, φύσις δέ μιν ἔμπαλιν ἦγεν C
ἡδονοπλήξ, ἣν πλεῖστοι ὑποτρείουσι σοφιστῶν. »

Οὔτε γὰρ ὁ σοφὸς ἐγκρατής, ἀλλὰ σώφρων, οὔθ' ὁ ἀμαθὴς ἀκρατής, ἀλλ' ἀκόλαστος· ὁ μὲν γὰρ ἥδεται τοῖς καλοῖς, ὁ δ' οὐκ ἄχθεται τοῖς αἰσχροῖς. Σοφιστικῆς οὖν ψυχῆς ἡ ἀκρασία λόγον ἐχούσης οἷς ἔγνωκεν ὀρθῶς ἐμμένειν μὴ δυνάμενον.

7 Ἡ μὲν οὖν ἀκρασία τοιαύτας ἔχει διαφορὰς πρὸς τὴν ἀκολασίαν, ἡ δ' ἐγκράτεια πρὸς τὴν σωφροσύνην αὖθις αὖ τὰς ἀντιστρόφους ἀναλόγως. Τὸ γὰρ δάκνον καὶ τὸ λυποῦν καὶ τὸ ἀγανακτοῦν οὔπω τὴν ἐγκράτειαν

446 B 2 ἀνήρτημαι G : ἀνήρτηται ‖ 3 δ' οὐ κρατεῖ Turnèbe : δ' εὐκρατεῖ ‖ 9-10 ὑποσύρεται GJc Reiske : ὑποσύρει ‖ 12 ἐμμενὲς : ἐμμανὲς GΠnt ‖ 13 φαίνετ' : φαίνεται Jc ‖ ὅς ῥα Xylander, *Moralia* 705 D : ὃν ῥα ΦcΘBX[3] ὃν δ ῥὰ J ὅρα Π ‖ C 2 ὑποτρείουσι : -τρέουσι ΦΘBt ‖ 8 τοιαύτας Reiske : ταύτας.

maîtrise de soi, mais dans l'âme de l'homme tempérant il règne en toute occasion égalité d'humeur, calme, santé, grâce auxquels l'élément irrationnel s'harmonise et se mêle avec le raisonnement, bien discipliné, comme il l'est, par une douce persuasion. On dirait à la vue de cet homme :

« Soudain la brise tombe ; un calme sans haleine
s'établit sur les flots qu'un dieu vient endormir[1] »,

car la raison a étouffé les mouvements violents, fous, furieux des désirs, et ceux dont le besoin s'impose à la nature, elle les a rendus sympathiques, soumis, favorables et prêts à coopérer à ses décisions pratiques, les empêchant de précéder le raisonnement, ou de se laisser aller, de faire du désordre, de désobéir, et faisant que chaque impulsion se laisse bien guider,

« comme un poulain sevré gambade près de sa mère[2] »,

et confirme le mot que Xénocrate[3] avait prononcé à propos des philosophes authentiques : ils sont les seuls à faire volontairement ce que les autres font sous la contrainte de la loi, comme les chiens sous la menace d'un coup ou les chats quand ils entendent du bruit : se détourner de leurs plaisirs et soupçonner le danger.

Qu'il y ait dans l'âme le sentiment d'une telle altérité, d'une telle différence au regard des appétits comme s'il y avait une force qui les combattît et les contredît, cela est évident. On trouve cependant des philosophes[4] pour affirmer que la passion n'est pas essentiellement différente de la raison et que ce n'est pas une différence et une discorde entre deux éléments, mais seulement la conversion d'une raison unique vers deux objets, cela à notre insu, à cause de la soudaineté et rapidité du

1. *Odyssée* 12, 168.
2. Sémonide, frg. 5. *De profect. in virt.*, 84 D ; *De tuenda sanitate*, 136 A. ; *An seni resp. ger. sit*, 790 F ; *De esu carnium*, 997 A.
3. Frg. 3. *Adversus Colotem*, 1124 E.
4. Von Arnim, *Stoic. vet. frag.* III, 111.

ἀπολέλοιπε· τῆς δὲ σώφρονος ψυχῆς τὸ πανταχόθεν D
ὁμαλὲς καὶ ἄσφυκτον καὶ ὑγιαῖνον ᾧ συνήρμοσται καὶ συγκέκραται τὸ ἄλογον πρὸς τὸν λογισμὸν εὐπειθείᾳ καὶ πραότητι θαυμαστῶς κεκοσμημένον, εἴποις δ' ἂν ἐπιβλέψας·

« δὴ τότ' ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη
ἔπλετο νηνεμίη, κοίμησε δὲ κύματα δαίμων »,

τὰ σφοδρὰ καὶ περιμανῆ καὶ οἰστρώδη κινήματα τῶν ἐπιθυμιῶν τοῦ λόγου κατασβέσαντος, ὧν δ' ἡ φύσις ἀναγκαίως δεῖται, ταῦθ' ὁμοπαθῆ καὶ ὑπήκοα καὶ φίλα καὶ συνεργὰ πεποιημένου ταῖς πρακτικαῖς προαιρέσεσιν ὥστε μὴ προεκθεῖν τοῦ λογισμοῦ μηδ' ὑπενδιδόναι μηδ'
ἀτακτεῖν μηδ' ἀπειθεῖν, ἀλλὰ πᾶσαν ὁρμὴν εὐάγωγον E
οὖσαν, « ἄθηλον ἵππῳ πῶλον ὣς ἅμα τρέχειν », ἐπιβεβαιοῦσαν τὸν Ξενοκράτους λόγον ὃν ἐκεῖνος εἶπε περὶ τῶν ἀληθῶς φιλοσοφούντων, ὅτι μόνοι ποιοῦσιν ἑκουσίως ἃ ποιοῦσιν ἄκοντες οἱ λοιποὶ διὰ τὸν νόμον, ὥσπερ ὑπὸ πληγῆς κύνες ἢ γαλαῖ ψόφῳ, τῶν ἡδονῶν ἀποτρεπόμενοι καὶ πρὸς τὸ δεινὸν ὑποβλέποντες.

Ὅτι μὲν οὖν γίνεταί τις ἐν τῇ ψυχῇ τοιαύτης ἑτερότητος αἴσθησις καὶ διαφορᾶς περὶ τὰς ἐπιθυμίας, ὥς τινος μαχομένου καὶ τἀναντία λέγοντος αὐταῖς, οὐκ ἄδηλόν
ἐστιν. Ἔνιοι δέ φασιν οὐχ ἕτερον εἶναι τοῦ λόγου τὸ F
πάθος οὐδὲ δυεῖν διαφορὰν καὶ στάσιν, ἀλλ' ἑνὸς λόγου τροπὴν ἐπ' ἀμφότερα, λανθάνουσαν ἡμᾶς ὀξύτητι καὶ
τάχει μεταβολῆς | οὐ συνορῶντας ὅτι ταὐτόν ἐστι τῆς 447

446 D 3 πρὸς τὸν λογισμὸν : καὶ τὸ λογικόν G ‖ 4 θαυμαστῶς Amyot : θαυμαστῇ ‖ εἴποις δ' Capps : εἴποις ‖ 7 κοίμησε GcX[1] : κοίμισσε ‖ 10 ὁμοπαθῆ G : ὁμοιοπαθῆ ‖ E 4 ποιοῦσιν : ἀνύουσιν G[1] ‖ 6 κύνες G : κυνὸς ‖ γαλαῖ G : γαλῆς ΦcΘB γαλεοῦ JΠntX[3] ‖ ψόφῳ GX[1-4]J[2]A[1]γnt : ψόφου ΦcΘB φόβῳ J[1]A[2]EX[8] φόβου α[1] ‖ 7 ὑποβλέποντες G : ἀπο- ‖ 8 ἑτερότητος G Wyttenbach : στερρότητος ‖ 9 διαφορᾶς Reiske : διαφορὰ ‖ 447 A 1 συνορῶντας O[2]J[1]α[1]A[1] : -τες.

changement : nous ne voyons pas que c'est par la même partie de l'âme que nous désirons et que nous regrettons, que nous nous emportons et que nous craignons, que nous sommes entraînés vers le laid par l'attrait des plaisirs et que nous résistons à cet entraînement. L'appétit en effet, la colère, la peur et tous les autres sentiments analogues sont des opinions et jugements pervers qui ne naissent pas dans l'une des deux parties de l'âme ; ce sont des inclinations et des complaisances, des assentiments et des impulsions de la faculté directrice tout entière, et en un mot des activités qui changent en un instant et ressemblent à l'impétuosité des petits enfants[1] dont la fureur et la violence sont instables et incertaines du fait de leur faiblesse.

Mais cette doctrine, en premier lieu, va à l'encontre de l'évidence et du témoignage du sentiment. Personne en effet ne sent en soi-même le changement du désir en jugement, ni inversement du jugement en désir, ni ne cesse d'aimer quand sa raison lui dit qu'il faut contenir son amour et le combattre, et il ne renonce pas non plus à raisonner et à juger, quand amolli par le désir il s'abandonne à l'amour. Résistant par la raison à la passion, il est encore en pleine passion, et inversement dominé par la passion il perçoit par la raison la faute qu'il commet : par la passion il n'a pas détruit la raison, ni par la raison il ne s'est libéré de la passion, mais, entraîné aussi bien vers l'une que vers l'autre, il est au milieu d'elles et participe aux deux. Ceux donc qui croient que la partie directrice devient tantôt le désir et tantôt le raisonnement qui s'oppose au désir ne sont pas éloignés de ceux qui croient que le chasseur et le gibier ne sont pas deux êtres, mais une seule et même personne qui en vertu d'un changement tantôt est le gibier et tantôt devient le chasseur. Ces derniers vont contre l'évidence, les autres contredisent le témoignage du

1. *De cohibenda ira*, 458 D.

ψυχῆς ᾧ πέφυκεν ἐπιθυμεῖν καὶ μετανοεῖν, ὀργίζεσθαι καὶ δεδιέναι, φέρεσθαι πρὸς τὸ αἰσχρὸν ὑφ' ἡδονῆς καὶ φερομένης πάλιν αὐτῆς ἐπιλαμβάνεσθαι· καὶ γὰρ ἐπιθυμίαν καὶ ὀργὴν καὶ φόβον καὶ τὰ τοιαῦτα πάντα δόξας εἶναι καὶ κρίσεις πονηράς, οὐ περὶ ἕτερον τι γινομένας τῆς ψυχῆς μέρος, ἀλλ' ὅλου τοῦ ἡγεμονικοῦ ῥοπὰς καὶ εἴξεις καὶ συγκαταθέσεις καὶ ὁρμὰς καὶ ὅλως ἐνεργείας τινὰς οὔσας ἐν ὀλίγῳ μεταπτώτας, ὥσπερ αἱ τῶν παιδίων ἐπιδρομαὶ τὸ ῥαγδαῖον καὶ τὸ σφοδρὸν ἐπισφαλὲς ὑπ' ἀσθενείας καὶ ἀβέβαιον ἔχουσι.

Ταῦτα δὲ πρῶτον μὲν παρὰ τὴν ἐνάργειάν ἐστι καὶ τὴν
αἴσθησιν. Οὐδεὶς γὰρ ἐν ἑαυτῷ τοῦ ἐπιθυμοῦντος αἰσθά- B
νεται μεταβολὴν εἰς τὸ κρῖνον οὐδὲ τοῦ κρίνοντος αὖ πάλιν εἰς τὸ ἐπιθυμοῦν, οὐδὲ παύεται μὲν ἐρῶν, ὅτε λογίζεται καθεκτέον εἶναι τὸν ἔρωτα καὶ διαμαχετέον πρὸς αὐτόν, ἐξίσταται δὲ πάλιν τοῦ λογίζεσθαι καὶ κρίνειν, ὅταν ἐνδιδῷ μαλασσόμενος ὑπὸ τῆς ἐπιθυμίας· ἀλλὰ καὶ τῷ λόγῳ πρὸς τὸ πάθος ἀντιβαίνων ἐν τῷ πάθει ἐστὶν ἔτι, καὶ πάλιν κρατούμενος ὑπὸ τοῦ πάθους διορᾷ τῷ λογισμῷ τὸ ἁμαρτανόμενον, καὶ οὔτε τῷ πάθει τὸν λόγον ἀνῄρηκεν οὔτε τῷ λογίζεσθαι τοῦ πάθους ἀπήλλακται, φερόμενος δ' ἑκατέρωσε μέσος ἀμφοῖν καὶ κοινός ἐστιν.
Οἱ δὲ νῦν μὲν ἐπιθυμίαν γίνεσθαι τὸ ἡγεμονικόν, νῦν δὲ C
τὸν ἀντιταττόμενον τῇ ἐπιθυμίᾳ λογισμὸν ὑπολαμβάνοντες, οὐδὲν ἀπέχουσι τῶν μὴ δύο τὸν κυνηγὸν εἶναι καὶ τὸ θηρίον ὑπολαμβανόντων, ἀλλὰ ταὐτὸ σῶμα χρώμενον μεταβολῇ νῦν μὲν εἶναι θηρίον, νῦν δὲ γίνεσθαι κυνηγόν· ἐκεῖνοί τε γὰρ ἐμφανές τι παρορῶσιν, οὗτοί τε πρὸς τὴν

447 A 2 ᾧ : ὃ JΠtX³ || 6 ἕτερον Amyot : ἓν || 9 παιδίων Z : παίδων || 11 ἔχουσι : ἔχουσαι V || 12 ἐνάργειαν O²ΠΘtX³ : ἐνέργειαν || B 3 ὅτε : ὁπότε ΠtB ὁπόταν Z πότε υ || C 2 ὑπολαμβάνοντες : ἀντιλ- cX¹ΘB.

sentiment qui en eux a conscience non du changement d'un seul et même être mais de la contestation et du combat de deux êtres ensemble.

Eh quoi ! nous objectent-ils, la faculté délibérante de l'homme n'est-elle pas souvent partagée et tiraillée entre des avis qui sont opposés sur ce qui est utile, et elle n'en est pas moins unique? Oui, assurément, leur répondrons-nous, mais les cas sont différents. Ici la partie intellectuelle de l'âme ne combat pas contre elle-même : elle recourt seulement à une faculté unique et s'applique à différents raisonnements, ou plutôt il n'y a qu'un seul raisonnement qui s'exerce sur divers objets, comme sur des matières différentes. Aussi n'y a-t-il pas de douleur présente dans les raisonnements si la passion en est absente, et on ne subit pas de contrainte qui force pour ainsi dire à choisir une direction contraire à son propre avis, si la passion, par Zeus, ne s'y rattache furtivement, comme au fléau d'une balance. Car il arrive souvent que ce ne soit pas un raisonnement qui s'oppose à un raisonnement, mais l'ambition, la rivalité, l'intrigue, la jalousie ou la crainte, et l'on croit à une contestation dans les raisons, comme en ce vers :

« Honteux de refuser, ils craignent d'accepter[1]. »

Et encore :

« Il est affreux d'être égorgé, mais c'est glorieux !
Ne point mourir, c'est lâcheté, mais quel plaisir[2] ! »

C'est aussi dans les procès concernant les contrats que l'intrusion des passions cause les plus grandes pertes de temps, et dans les conseils des princes ceux qui parlent pour gagner leur faveur soutiennent moins l'un des deux avis qu'ils ne s'associent à une passion à l'encontre du raisonnement sur ce qui est utile. Voilà pourquoi, dans les gouvernements aristocratiques, les autorités ne laissent pas les orateurs s'exprimer avec passion. Le raisonnement sans passion penche directement vers la justice, mais si la passion intervient, la partie de

1. *Iliade*, 7, 93.
2. Euripide, frg. 854 Nauck[2]

αἴσθησιν ἀντιμαρτυροῦσιν, οὐχ ἑνός τινος μεταβολῆς, ἀλλὰ δυεῖν ἅμα μάχης καὶ διαφορᾶς ἐν αὐτοῖς αἰσθανομένην.

« Τί οὖν ; φασίν, οὐχὶ καὶ τὸ βουλευόμενον τοῦ ἀνθρώπου πολλάκις διχοφορεῖ καὶ πρὸς ἐναντίας ἀνθέλκεται δόξας περὶ τοῦ συμφέροντος, ἀλλ' ἕν ἐστι » ; « Πάνυ D
μὲν οὖν, φήσομεν, ἀλλὰ τὸ συμβαῖνον οὐχ ὅμοιον. » Οὐ γὰρ μάχεται πρὸς ἑαυτὸ τῆς ψυχῆς τὸ φρονοῦν, ἀλλὰ μιᾷ χρώμενον δυνάμει διαφόρων ἐφάπτεται λογισμῶν· μᾶλλον δ' εἷς λογισμὸς ἔστιν ἐν πράγμασι γινόμενος ἑτέροις, ὥσπερ ὕλαις διαφερούσαις. Ὅθεν οὔτε λύπη τοῖς ἄνευ πάθους λογισμοῖς ἔνεστιν, οὔθ' ὥσπερ ἐκβιαζόμενοι παρὰ γνώμην αἱροῦνται θάτερον, ἂν μὴ νὴ Δία λανθάνῃ πάθος τι προσηρτημένον ὥσπερ ἐπὶ ζυγοῦ. Καὶ γὰρ τοῦτο συμβαίνει πολλάκις, οὐ λογισμοῦ τινος πρὸς λογισμόν, ἀλλὰ φιλοτιμίας ἢ φιλονεικίας ἢ χάριτος ἢ ζηλοτυπίας ἢ δέους ἀντιβαίνοντος, οἴεσθαι λόγων εἶναι δυεῖν διαφοράν, E
ὥσπερ ἐν τούτοις·

« αἴδεσθεν μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ' ὑποδέχθαι· »

καὶ

« τὸ μὲν σφαγῆναι δεινόν, εὔκλειαν δ' ἔχει,
τὸ μὴ θανεῖν δὲ δειλόν, ἡδονὴ δ' ἔνι »·

καὶ περὶ τὰς κρίσεις τῶν συμβολαίων ὑποτρέχοντα τὰ πάθη τὴν πλείστην ἐμποιεῖ διατριβήν· καὶ περὶ τὰ συμβούλια τῶν βασιλέων οἱ πρὸς χάριν λέγοντες, οὐ δυεῖν κρίσεων τῇ ἑτέρᾳ συναγορεύουσιν, ἀλλὰ πάθει τινὶ προστίθενται παρὰ τὸν τοῦ συμφέροντος λογισμόν. Διὸ τοὺς ῥήτορας ἐν ταῖς ἀριστοκρατίαις οἱ ἄρχοντες οὐκ ἐῶσι παθαίνεσθαι· ῥέπει γὰρ εὐθεῖαν ῥοπὴν ὁ ἀπαθὴς λογισμὸς ἐπὶ τὸ F
δίκαιον, ἂν δὲ πάθος ἐγγένηται, μάχην ποιεῖ καὶ διαφορὰν

447 C 8 αὐτοῖς G[1] : αὑτοῖς vel ἑαυτοῖς ‖ αἰσθανομένην : αἰσθανόμεθα c αἰσθανόμενοι Πt ‖ E 1 λόγων G[1]Z[1] : διὰ λόγων ‖ 7 κρίσεις : κρίσεις δὲ Πt.

l'âme sensible au plaisir et à la souffrance est en désaccord et en lutte avec l'élément qui juge et délibère ; sinon pourquoi, dans les spéculations philosophiques, nul sentiment de peine n'apparaît-il quand on est amené sous l'influence des autres à changer souvent d'avis? Aristote lui-même[1], Démocrite et Chrysippe ont abandonné sans trouble ni remords, et même avec plaisir, des opinions qui les séduisaient auparavant. C'est qu'à la partie spéculative et scientifique de l'âme aucune passion ne fait obstacle et que l'élément irrationnel reste tranquille sans se mêler à ces questions. Voilà pourquoi, dès que le vrai apparaît, le raisonnement abandonne l'erreur pour pencher avec joie vers le vrai, car c'est en lui-même et non en autrui que réside la faculté d'adopter une croyance et d'en changer. Mais dans le domaine pratique, les délibérations, décisions, arbitrages étant, chez la plupart des gens, passionnels, font obstacle et créent mille difficultés à la raison : elle est arrêtée, désorientée devant l'irrationnel qui s'oppose à elle avec le concours d'un plaisir, d'une crainte, d'un chagrin, d'un désir. En pareil cas la décision revient à la sensibilité, puisqu'elle est en contact avec les deux. En effet, si l'un triomphe, il ne détruit pas l'autre, mais l'entraîne de force à sa suite malgré sa résistance. Celui qui se reproche à lui-même d'être amoureux recourt à la raison contre la passion, dans l'idée que toutes deux existent conjointement dans l'âme, comme si serrant dans sa main un autre organe qui serait enflé, il sentait qu'il s'agit de deux parties différentes. En revanche dans les délibérations et spéculations dépourvues de passion, objet le plus fréquent de la partie spéculative, si les raisons demeurent égales, il n'y a pas jugement, mais aporie, c'est-à-dire arrêt de l'esprit en suspens devant les probabilités opposées. Mais si la balance penche d'un côté, l'opinion qui triomphe abolit définitivement l'autre au point qu'on ne ressent aucune douleur et qu'on n'éprouve pas de sourde prévention contre l'opinion acceptée. En un mot, quand un raisonnement semble s'opposer à un autre raisonnement, on n'a pas le sentiment de deux choses

τὸ ἡδόμενον καὶ τὸ ἀλγοῦν πρὸς τὸ κρῖνον καὶ τὸ βουλευόμενον. Ἐπεὶ διὰ τί τοῖς ἐν φιλοσοφίᾳ σκέμμασιν οὐ πρόσεστι τὸ μετὰ λύπης ὑπὸ τῶν ἑτέρων ἄγεσθαι καὶ μετατίθεσθαι πολλάκις, ἀλλ᾽ αὐτός τ᾽ | Ἀριστοτέλης, 448
Δημόκριτός τε καὶ Χρύσιππος ἔνια τῶν πρόσθεν αὐτοῖς ἀρεσκόντων ἀθορύβως καὶ ἀδήκτως καὶ μεθ᾽ ἡδονῆς ἀφεῖσαν ; Ὅτι τῷ θεωρητικῷ καὶ μαθηματικῷ τῆς ψυχῆς πάθος οὐδὲν ἀνθέστηκεν, ἀλλ᾽ ἀτρεμεῖ καὶ οὐ πολυπραγμονεῖ τὸ ἄλογον ἐν τούτοις· διὸ πρὸς τὸ ἀληθὲς ὁ λογισμός, ὅταν φανῇ, προέμενος τὸ ψεῦδος ἀσμένως ἀπέκλινεν· ἐν αὐτῷ γὰρ ἔστιν οὐκ ἐν ἑτέρῳ τὸ πειθόμενον καὶ μεταπειθόμενον. Αἱ δὲ πραγματικαὶ βουλαὶ καὶ κρίσεις καὶ δίαιται τῶν πολλῶν ἐμπαθεῖς οὖσαι δυσοδίαν τῷ λόγῳ παρέχουσι καὶ δυσκολίαν, ἐνισχομένῳ καὶ ταραττομένῳ περὶ τὸ ἄλογον, ἀνταῖρον αὐτῷ μεθ᾽ ἡδονῆς B
τινος ἢ δέους ἢ λύπης ἢ ἐπιθυμίας. Καὶ τούτων κριτήριον ἡ αἴσθησίς ἐστιν ἀμφοτέρων ἐφαπτομένη· καὶ γὰρ ἂν περιγένηται θάτερον, οὐκ ἀνῄρηκε θάτερον, ἀλλ᾽ ἐφέλκεται καταβιαζόμενον καὶ ἀντιτεῖνον. Ὁ γὰρ νουθετῶν αὑτὸν ἐρῶντα χρῆται τῷ λογισμῷ πρὸς τὸ πάθος, ὡς ἀμφοτέρων ἐνόντων ἅμα τῇ ψυχῇ, καθάπερ χειρὶ φλεγμαῖνον ἕτερον μέρος πιέζων καὶ δυεῖν ὄντων καὶ διαφερόντων ἐπαισθανόμενος. Ἐν μέντοι ταῖς ἀπαθέσι βουλαῖς καὶ σκέψεσιν, οἵας ἔχει μάλιστα τὸ θεωρητικόν, ἂν μὲν ἴσαι μένωσιν, οὐ γέγονε κρίσις, ἀλλ᾽ ἀπορία, στάσις οὖσα καὶ μονὴ C
διανοίας ὑπ᾽ ἐναντίων πιθανῶν· ἂν δὲ ῥοπὴ γένηται πρὸς θάτερον, ἡ κρατήσασα τὴν ἑτέραν λέλυκεν, ὥστε μὴ λυπεῖν μηδ᾽ ὑπεναντιοῦσθαι πρὸς τὴν δόξαν. Ὅλως δὲ λογισμοῦ μὲν ἀντικεῖσθαι λογισμῷ δοκοῦντος, οὐ

448 A 6 διὸ πρὸς α^{1}ΠΘnB : διόπερ ‖ 7 φανῇ G^{1}J^{corr}Πn : φαίνῃ ΦX^{1}ΘB φαίνηται J^{1}cX^{3} ‖ τὸ : ἐπὶ τὸ J^{1}cα^{1}X^{3}t ‖ B 8 διαφερόντων : -φερομένων G^{1} ‖ C 1 μονὴ G : μόνη ‖ 2 πιθανῶν G Wyttenbach : παθῶν.

distinctes, mais d'une seule qui apparaît dans des représentations différentes. L'irrationnel combat-il la raison, lui dont la nature n'est ni de vaincre ni de succomber sans douleur, alors le conflit divise immédiatement l'âme en deux et rend la différence éclatante.

8 Ce n'est pas seulement quand il le combat, mais plus encore quand il se subordonne à lui, que l'on peut voir la différence entre le principe passionnel et le rationnel. Il est en effet possible de concevoir de l'amour pour un garçon noble et doué pour la vertu, mais aussi pour un garçon médiocre et débauché ; il arrive également de se mettre en colère sans raison contre ses propres enfants et contre ses parents, et de le faire justement contre ses ennemis et les tyrans pour défendre contre eux parents et enfants : dans un cas on sent le conflit et la différence entre la passion et la raison ; dans l'autre, la soumission et la subordination de la passion qui penche du côté de la raison et lui prête son concours. De même encore, après avoir contracté un mariage légitime, un honnête homme se propose de témoigner à sa femme des égards et d'avoir avec elle des rapports conformes à la justice et à la tempérance, mais si avec le temps la vie commune enfante la passion, l'époux sent que grâce au raisonnement s'accroissent son amour et son affection. De même aussi des jeunes gens rencontrant des maîtres cultivés commencent à les suivre avec zèle pour leur utilité, mais ensuite ils éprouvent de l'amitié pour eux et, de familiers et de disciples qu'ils étaient, prennent le nom d'amoureux et le sont vraiment. Il en va de même pour les magistrats dans les cités quand ils sont bons, de même aussi pour les voisins et les alliés de la famille : ils commencent par se fréquenter comme il se doit et par utilité, puis insensiblement ils sont portés à s'aimer, quand le raisonnement a attiré et convaincu l'élément passionnel. Mais celui qui a dit :

γίνεται δυεῖν καὶ ἑτέρων αἴσθησις, ἀλλ' ἑνός τινος ἐν διαφόροις γινομένου φαντασίαις· ὅταν δὲ τὸ ἄλογον μάχηται τῷ λογισμῷ, μήτε κρατεῖν ἀλύπως μήτε κρατεῖσθαι πεφυκός, εὐθὺς εἰς δύο διίστησι τῇ μάχῃ τὴν ψυχὴν καὶ ποιεῖ τὴν διαφορὰν πρόδηλον.

8 Οὐ μόνον τοίνυν ἀπὸ τῆς μάχης, ἀλλ' οὐδὲν ἧττον D ἀπὸ τῆς ἀκολουθίας κατίδοι τις ἂν τὴν παθητικὴν ἀρχὴν τῆς λογιστικῆς ἑτέραν οὖσαν. Ἐπεὶ γὰρ ἔστι μὲν ἐρᾶν εὐφυοῦς πρὸς ἀρετὴν καὶ γενναίου παιδός, ἔστι δὲ φαύλου καὶ ἀκολάστου, συμβαίνει δὲ θυμῷ χρῆσθαι μὲν ἀλόγως πρὸς παῖδας αὐτοῦ καὶ γονεῖς, χρῆσθαι δ' ὑπὲρ γονέων καὶ παίδων δικαίως πρὸς πολεμίους καὶ τυράννους, ὥσπερ ἐκεῖ μάχης καὶ διαφορᾶς τοῦ πάθους πρὸς τὸν λογισμὸν αἴσθησις ἔστιν, οὕτως ἐνταῦθα πειθοῦς καὶ ἀκολουθίας, οἷον ἐπιρρέποντος καὶ συνεπιδιδόντος. Ἔτι τοίνυν καὶ γυναῖκα γήμας κατὰ νόμους ἀνὴρ ἐπιεικὴς διανοεῖται E περιέπειν καὶ συνεῖναι δικαίως καὶ σωφρόνως, χρόνῳ δὲ τῆς συνηθείας ἐντεκούσης πάθος αἰσθάνεται τῷ λογισμῷ τὸ φιλεῖν καὶ τὸ ἀγαπᾶν ἐπιτεινόμενον. Ὥσπερ αὖ καὶ νέοι διδασκάλοις ἐπιτυχόντες ἀστείοις ὑπὸ χρείας τὸ πρῶτον ἕπονται καὶ ζηλοῦσιν, ὕστερον δὲ καὶ φιλοῦσιν, ἀντὶ γνωρίμων καὶ μαθητῶν ἐρασταὶ καλούμενοι καὶ ὄντες. Τὸ δ' αὐτὸ συμβαίνει καὶ πρὸς ἄρχοντας ἐν πόλεσι χρηστοὺς καὶ γείτονας καὶ κηδεστάς· ἀρξάμενοι γὰρ ὑπὸ χρείας τινὸς καθηκόντως ἀλλήλοις ὁμιλεῖν, ἔπειτα λανθάνουσιν εἰς τὸ φιλεῖν ὑποφερόμενοι συνεπισπασαμένου F τοῦ λογισμοῦ καὶ συναναπείσαντος τὸ παθητικόν. Ὁ δ' εἰπών·

448 C 9 εἰς Reiske : ὡς ‖ D 3 λογιστικῆς GOJ[1]cX[1]α[1]υ : λογικῆς ‖ 4 ἔστι : ἔτι G[s] ‖ 10 ἐπιρρέποντος Wyttenbach : ἐπιρρέοντος ‖ Ἔτι Reiske : ἐπεὶ ‖ E 5 ἐπιτυχόντες : ἐντυχ- JΠn ἐπεντ- c ‖ 10 καθηκόντως ΠB : καθήκοντος.

« ... et la honte ; il en est deux. Si la première
n'est point mauvaise, l'autre est le fléau des maisons[1] »,

n'avait-il pas évidemment perçu en lui-même que cette passion se subordonne souvent à la raison et contribue avec elle au bon ordre, mais que souvent aussi par des hésitations et tergiversations irraisonnées elle fait perdre des occasions d'agir ?

9 A cette thèse nos contradicteurs eux-mêmes font quelques concessions à cause de son évidence, mais ils appellent la honte réserve, le plaisir joie, la peur circonspection. Nul ne peut les blâmer de cet euphémisme, s'ils réservent ces dernières appellations à ces mêmes passions quand elles se joignent à la raison, et les premières quand elles combattent avec violence contre elle. Mais quand ils sont convaincus d'erreur par leurs larmes, leur tremblement, leur changement de couleur, et que néanmoins ils ne parlent pas de chagrin ni de peur, mais de componction et de confusion, quand ils appellent par euphémisme ardeurs leurs passions, ils semblent avec leur vocabulaire fabriquer des justifications et des échappatoires plus dignes de sophistes que de philosophes[2]. Pourtant, quand ils nomment[3] ces joies, ces volitions, cette circonspection passions légitimes et non absence de passions, ils usent bien d'un vocabulaire correct. Car la passion légitime naît quand la raison ne détruit pas la passion, mais l'apaise et la règle dans les âmes tempérantes. Qu'éprouvent les hommes médiocres et sans maîtrise de soi, quand leur jugement leur dit d'aimer leur père et leur mère plutôt que leur mignon ou leur bonne amie et qu'ils en sont incapables, mais que, s'il leur dit d'aimer leur maîtresse ou leur flatteur, ils le font aussitôt ? Si la passion était le jugement, l'amour et la haine devraient suivre le jugement qui dit d'aimer ou de haïr, mais en fait il arrive tout le contraire, la passion se mettant du côté

1. Euripide (*Hippolyte*, 385-386) prête ces mots à Phèdre, en se souvenant d'un vers d'Hésiode, *Travaux*, 318, emprunté à l'*Iliade* 24, 45 : « la honte qui est grand dommage ou grand profit. »

« αἰδώς τε · δισσαὶ δ' εἰσίν, ἡ μὲν οὐ κακή,
ἡ δ' ἄχθος οἴκων »,

ἆρ' οὐ δῆλός ἐστι συνῃσθημένος ἐν ἑαυτῷ τοῦτο τὸ πάθος πολλάκις μὲν ἀκολουθοῦν τῷ λόγῳ καὶ συγκατακοσμούμενον, πολλάκις δὲ παρὰ τὸν λόγον ὄκνοις καὶ μελλήσεσι | καιροὺς καὶ πράγματα λυμαινόμενον ; 449

9 Οἷς καὶ αὐτοὶ τρόπον τινὰ διὰ τὴν ἐνάργειαν ὑπείκοντες αἰδεῖσθαι τὸ αἰσχύνεσθαι καλοῦσι καὶ τὸ ἥδεσθαι χαίρειν καὶ τοὺς φόβους εὐλαβείας, ταύτην μὲν οὐδενὸς ἂν αἰτιασαμένου τὴν εὐφημίαν, εἰ τὰ αὐτὰ πάθη προστιθέμενα μὲν τῷ λογισμῷ τούτοις καλοῦσι τοῖς ὀνόμασι, μαχόμενα δὲ καὶ βιαζόμενα τὸν λογισμὸν ἐκείνοις · ὅταν δὲ δακρύοις ἐλεγχόμενοι καὶ τρόμοις καὶ χρόας μεταβολαῖς ἀντὶ λύπης καὶ φόβου δηγμούς τινας καὶ συνθροήσεις λέγωσι καὶ προθυμίας τὰς ἐπιθυμίας ὑποκορίζωνται, σοφιστικὰς δοκοῦσιν οὐ φιλοσόφους δικαιώσεις καὶ B
ἀποδράσεις ἐκ τῶν πραγμάτων μηχανᾶσθαι διὰ τῶν ὀνομάτων. Καίτοι πάλιν αὐτοὶ τάς τε χαρὰς ἐκείνας καὶ τὰς βουλήσεις καὶ τὰς εὐλαβείας εὐπαθείας καλοῦσιν, οὐκ ἀπαθείας, ὀρθῶς ἐνταῦθα χρώμενοι τοῖς ὀνόμασι · γίνεται γὰρ εὐπάθεια τοῦ λογισμοῦ τὸ πάθος οὐκ ἀναιροῦντος, ἀλλὰ κοσμοῦντος καὶ τάττοντος ἐν τοῖς σωφρονοῦσιν. Οἱ δὲ φαῦλοι καὶ ἀκρατεῖς τί πάσχουσιν, ὅταν τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα κρίναντες φιλεῖν ἀντὶ τοῦ ἐρωμένου καὶ τῆς ἐρωμένης μὴ δύνωνται, τὴν δ' ἑταίραν καὶ τὸν κόλακα κρίναντες εὐθὺς καὶ φιλῶσιν ; Εἰ γὰρ τὸ πάθος ἦν κρίσις, ἔδει τῇ τοῦ φιλεῖν χρῆναι καὶ μισεῖν κρίσει τὸ φιλεῖν C
ἕπεσθαι καὶ τὸ μισεῖν · νυνὶ δὲ συμβαίνει τἀναντία, ταῖς

448 F 7-8 μὲν ... πολλάκις om. Ψ etiam δὲ JcΠX^{s}ntb || 449 A 2 οἷς καὶ αὐτοὶ Turnèbe : οἱ καὶ αὐτοῖς || ἐνάργειαν GE^{2} : ἐνέργειαν || 5 ἂν om. JcB || 8 μεταβολαῖς : -βολὰς G^{1} || 9 συνθροήσεις Haupt : συνθόρσεις G^{1} συνεόρσεις || B 1 δικαιώσεις Amyot : διακαύσεις || 9 καὶ τὴν μητέρα om. Ψ.

de certains jugements, désobéissant aux autres. Voilà pourquoi ils disent eux-mêmes[1], forcés par les faits, que tout jugement n'est pas une passion, mais seulement celui qui met en branle une impulsion violente et excessive, convenant ainsi que sont différentes en nous la faculté de juger et celle de se passionner, comme le moteur et le mobile. Chrysippe lui-même, qui en maints passages définit l'endurance et la maîtrise de soi comme des états qui suivent le choix de la raison, Chrysippe est visiblement contraint par les faits de convenir qu'en nous ce qui se subordonne est différent de ce à quoi il se subordonne s'il est persuadé ou qu'au contraire il combat s'il n'est pas persuadé.

10 Quand ils soutiennent[2] que toutes les erreurs et toutes les fautes sont égales, si sur tel ou tel point ils ne tiennent pas compte de la réalité, ce n'est pas le moment de les réfuter ; mais dans le cas des passions en particulier, il est évident qu'ils contredisent ouvertement la raison. Selon eux toute passion est une faute, tout homme qui s'afflige ou s'effraie ou désire est en faute : or on voit de grandes différences entre les passions selon leur plus grande ou leur moindre intensité. Qui soutiendrait que la frayeur de Dolon[3] fût égale à celle d'Ajax[4] qui « souvent faisait demi-tour » et ne s'éloignait que pas à pas des ennemis : « c'est à peine s'il meut une jambe après l'autre » ? Ou du chagrin de Platon après la mort de Socrate, celui d'Alexandre[5] qui, à cause de Clitos, voulait se détruire lui-même? Les chagrins en effet s'accroissent sans mesure, quand ils sont contre l'ordre des choses[6] ; le malheur inopiné est plus pénible que celui qui est dans l'ordre des choses, si l'on s'attendait à voir quelqu'un couler des jours heureux et être admiré de tous et que l'on apprît qu'il a été mis à la torture, ainsi que Parménion l'apprit de Philotas[7]. Mais dira-t-on que la colère de Nicocréon contre Anaxarque[8] était égale à celle de Magas[9] contre

μὲν προστιθεμένου τοῦ πάθους κρίσεσι, ταῖς δ' ἀπειθοῦντος. Ἧι καί φασιν αὐτοί, τῶν πραγμάτων ἐκβιαζομένων, οὐ πᾶσαν εἶναι κρίσιν πάθος, ἀλλὰ τὴν κινητικὴν ὁρμῆς βιαίου καὶ πλεοναζούσης, ὁμολογοῦντες ἕτερον εἶναι τὸ κρῖνον καὶ τὸ πάσχον ἐν ἡμῖν ὥσπερ τὸ κινοῦν καὶ τὸ κινούμενον. Αὐτός τε Χρύσιππος, ἐν πολλοῖς ὁριζόμενος τὴν καρτερίαν καὶ τὴν ἐγκράτειαν ἕξεις ἀκολουθητικὰς τῷ αἱροῦντι λόγῳ, δῆλός ἐστιν ὑπὸ τῶν πραγμάτων ὁμολογεῖν ἀναγκαζόμενος ὡς ἕτερόν ἐστι τὸ ἀκολουθοῦν ἐν ἡμῖν τοῦ ᾧ ἀκολουθεῖ πειθόμενον, ἢ πάλιν μάχεται μὴ πειθόμενον. D

10 Ἴσα τοίνυν τὰ ἁμαρτήματα πάντα καὶ πάσας τιθέμενοι τὰς ἁμαρτίας, εἰ μὲν ἄλλῃ πῃ παρορῶσι τὸ ἀληθές, οὐκ ἔστι καιρὸς ἐν τῷ παρόντι διελέγχειν, ἐν δὲ τοῖς πάθεσι φαίνονται κομιδῇ παρὰ τὴν ἐνάργειαν ἐνιστάμενοι τῷ λόγῳ. Πᾶν μὲν γὰρ πάθος ἁμαρτία κατ' αὐτούς ἐστι, καὶ πᾶς ὁ λυπούμενος ἢ φοβούμενος ἢ ἐπιθυμῶν ἁμαρτάνει· μεγάλαι δὲ τῶν παθῶν διαφοραὶ κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον ὁρῶνται. Τίς γὰρ ἂν φαίη τὸν Δόλωνος φόβον ἴσον εἶναι τῷ Αἴαντος « ἐντροπαλιζομένου » καὶ βάδην ἀπιόντος ἐκ τῶν πολεμίων, « ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβοντος » ; Ἢ τῇ Πλάτωνος ἐπὶ Σωκράτει τελευτήσαντι E
λύπῃ τὴν Ἀλεξάνδρου διὰ Κλεῖτον αὐτὸν ἀνελεῖν ὁρμήσαντος ; Ἐπιτείνονται γὰρ οὐ μετρίως καὶ τῷ παρὰ λόγον αἱ λῦπαι, καὶ τὸ παρ' ἐλπίδα σύμπτωμα τοῦ κατὰ λόγον ὀδυνηρότερον· εἰ προσδοκῶν εὐημεροῦντα καὶ θαυμαζόμενον ὄψεσθαι πύθοιτο κατεστρεβλωμένον, ὡς Φιλώταν Παρμενίων. Θυμῷ δὲ τίς ἂν εἴποι πρὸς Ἀνάξαρχον ἴσῳ κεχρῆσθαι Νικοκρέοντα καὶ πρὸς Φιλήμονα Μάγαν,

449 C 5 κινητικὴν : κινητὴν φ || D 5 πάθεσι Reiske : πλείοσι || ἐνάργειαν : ἐνέρ- qcuB || E 3 τῷ : τὸ Gt[2] || παρὰ λόγον JΠ : παράλογον GX[1]t[2] παραλόγῳ cet. || 6 κατεστρεβλωμένον : καταστρεβλούμενον ΘB.

Philémon, bien qu'ils aient été insultés tous les deux? Le premier fit assommer et écraser avec des pilons de fer Anaxarque, tandis que le second se borna à faire poser par le bourreau une épée nue sur le cou de Philémon, puis le renvoya. Voilà pourquoi Platon[1] a appelé la colère les nerfs de l'âme, parce qu'elle se tend sous l'effet de la dureté et se relâche sous l'effet de la douceur.

Ils affirment[2], pour éluder ces sortes de difficultés, que l'intensité, la violence des passions n'est pas l'effet du jugement qui serait responsable de l'erreur, mais soutiennent que les blessures, les contractions, les dilatations de l'âme peuvent être plus ou moins grandes selon l'influx de l'irrationnel. Il est clair cependant qu'il y a des différences pour les jugements aussi. Les uns jugent que la pauvreté n'est pas un mal, les autres qu'elle est un mal et même un grand mal, d'autres encore un très grand mal au point de se précipiter du haut des rochers ou dans la mer[3]. Les uns croient que la mort n'est pas un mal sinon pour les biens dont elle nous prive, les autres pour les châtiments éternels et les horribles punitions des Enfers. Les uns aiment la santé du corps parce qu'elle est utile et selon la nature ; selon l'opinion des autres, elle est le plus grand bien du monde et ce n'est ni

« la joie de posséder postérité, richesse »,

ni

« l'autorité du roi, égalant l'homme aux Dieux[4] ; »

et pour finir ils estiment même que la vertu est inutile et sans profit en l'absence de la santé. On voit que, dans les jugements eux-mêmes, les uns commettent plus d'erreurs, les autres moins.

Ce n'est pas le moment de réfuter ces opinions, mais on peut en retenir qu'ils concèdent eux-mêmes que l'irrationnel diffère du jugement, puisque de leur propre aveu il rend la passion plus grande et plus forte. Ils disputent, il est vrai, sur le nom et le terme, mais

ἀμφοτέρους λοιδορηθέντας ὑπ' αὐτῶν; Ὁ μὲν γὰρ ὑπέροις σιδηροῖς κατέπτισε καὶ κατέκοψεν ἐκεῖνον· ὁ δὲ τῷ Φιλήμονι τὸν δήμιον ἐκέλευσεν ἐπὶ τὸν τράχηλον F
ἐπιθεῖναι γυμνὴν τὴν μάχαιραν εἶτ' ἀφεῖναι. Διὸ καὶ νεῦρα τῆς ψυχῆς τὸν θυμὸν ὁ Πλάτων προσεῖπεν ὡς ἐπιτεινόμενόν τε πικρίᾳ καὶ πραότητι χαλώμενον.

Ταῦτα τοίνυν καὶ τὰ τοιαῦτα διακρουόμενοι τὰς ἐπιτάσεις τῶν παθῶν καὶ τὰς σφοδρότητας οὔ φασι γίνεσθαι κατὰ τὴν κρίσιν | ἐν ᾗ τὸ ἁμαρτητικόν, ἀλλὰ τὰς δήξεις 450
καὶ τὰς συστολὰς καὶ τὰς διαχύσεις εἶναι τὰς τὸ μᾶλλον καὶ τὸ ἧττον τῷ ἀλόγῳ δεχομένας. Καίτοι καὶ περὶ τὰς κρίσεις φαίνονται γινόμεναι διαφοραί. Τήν τε γὰρ πενίαν οἱ μὲν οὐ κακόν, οἱ δὲ καὶ μέγα κρίνουσι κακόν, οἱ δέ γε καὶ μέγιστον, ὥστε καὶ κατὰ τῶν πετρῶν καὶ κατὰ τῆς θαλάττης ὠθεῖν ἑαυτούς· τόν τε θάνατον οἱ μὲν ἀγαθῶν στερήσει μόνον, οἱ δὲ καὶ τιμωρίαις αἰωνίοις ὑπὸ γῆν καὶ κολασμοῖς φρικώδεσι κακὸν εἶναι νομίζουσιν· ἥ τε τοῦ σώματος ὑγίεια τοῖς μὲν ὡς κατὰ φύσιν καὶ χρήσιμον ἀγαπᾶται, τοῖς δὲ τῶν ὄντων δοκεῖ μέγιστον ἀγαθόν· οὔτε γὰρ « πλούτου χάρις ἢ τεκέων » οὔτε « τᾶς ἰσοδαί- B
μονος ἀνθρώποις βασιληίδος ἀρχᾶς », τελευτῶντες δὲ καὶ τὴν ἀρετὴν ἀνωφελῆ καὶ ἀνόνητον ἡγοῦνται τοῦ ὑγιαίνειν μὴ παρόντος· ὥστε φαίνεσθαι καὶ περὶ τὰς κρίσεις αὐτὰς τοὺς μὲν μᾶλλον, τοὺς δ' ἧττον ἁμαρτάνοντας.

Ἀλλ' οὐ τοῦτο νῦν διελεγκτέον, ἐκεῖνο δ' ἐκ τούτου ληπτέον ὅτι συγχωροῦσι καὶ αὐτοὶ τῆς κρίσεως ἕτερον εἶναι τὸ ἄλογον, καθ' ὅ φασι γίνεσθαι τὸ πάθος σφοδρότερον καὶ μεῖζον, ἐρίζοντες πρὸς τοὔνομα καὶ τὸ ῥῆμα, τὰ

449 E 10 κατέπτισε G : κατέπτισσε ‖ κατέκοψεν GΦ : κατέκοπτεν ‖ 450 A 1 δήξεις Gt² Amyot : λήξεις ‖ 3 ἀλόγῳ Gt² : λόγῳ ‖ B 1 χάρις Pohlenz : χάριν ‖ 4 ὑγιαίνειν : ὑγιαίνοντος φ ‖ 7 διελεγκτέον : διαλεκτέον JXΠυ ‖ 9 καθ' ὅ : καθὰ c καθὼς J.

ils s'accordent sur le fond des choses avec ceux qui démontrent que l'élément passionnel et irrationnel diffère de celui qui raisonne et qui juge. Dans son traité sur l'*Incohérence*, Chrysippe[1] a dit que « La colère est aveugle : souvent elle ne nous permet pas de voir l'évidence ; souvent aussi elle obscurcit nos perceptions ». Puis un peu plus loin : « Les passions surviennent en effet et renversent les raisonnements et tout ce qui leur apparaît étranger, et nous poussent avec violence vers des actions contraires à la raison ». Il s'autorise ensuite du témoignage de Ménandre[2] :

« Malheureux que je suis ! Où était ma raison ?
En quel endroit du corps, quand nous choisissions
non ce parti, mais l'autre ? »

Et plus loin Chrysippe ajoute encore : « A-t-on la nature d'un animal raisonnable, on fait en tout usage de sa raison et obéit à son gouvernement, mais souvent, entraînés par une impulsion plus forte, nous rejetons la raison[3]. » Il reconnaît ainsi ce qui résulte de la différence entre la passion et la raison.

Sinon il est ridicule, comme dit Platon[4], de prétendre qu'un même homme soit supérieur à lui-même et au rebours inférieur à lui-même, et qu'il soit en même temps le plus fort et le moins fort.

11 Comment serait-il possible que le même individu soit supérieur et inférieur, domine et soit dominé, si en quelque sorte chacun n'était pas double par nature, avec en soi-même les deux éléments le meilleur et le pire. Ainsi celui qui tient le pire asservi au meilleur est maître de lui, il est supérieur à lui-même ; mais celui qui laisse le meilleur suivre docilement la partie déréglée et irrationnelle de l'âme, on dit qu'il est inférieur à lui-même, qu'il manque de maîtrise et que son état est contre nature.

Selon la nature en effet il convient que le raisonnement, qui est divin, conduise l'élément irrationnel et lui

1. Von Arnim, *Stoic. vet. frag.*, III, 94.
2. Frag. 742 Koerte.

δὲ πράγματα διδόντες τοῖς διαφέρειν τὸ παθητικὸν καὶ ἄλογον τοῦ λογιζομένου καὶ κρίνοντος ἀποφαινομένοις. Ἐν δὲ τοῖς περὶ Ἀνομολογίας ὁ Χρύσιππος εἰπὼν ὅτι C « τυφλόν ἐστιν ἡ ὀργὴ καὶ πολλάκις μὲν οὐκ ἐᾷ ὁρᾶν τὰ ἐκφανῆ, πολλάκις δὲ τοῖς καταλαμβανομένοις ἐπιπροσθεῖ », μικρὸν προελθών, « τὰ γὰρ ἐπιγινόμενα, φησί, πάθη ἐκκρούει τοὺς λογισμοὺς καὶ τὰ ὡς ἑτέρως φαινόμενα, βιαίως προωθοῦντα ἐπὶ τὰς ἐναντίας πράξεις » · εἶτα χρῆται μάρτυρι τῷ Μενάνδρῳ λέγοντι ·

« οἴμοι τάλας ἔγωγε, ποῦ ποθ' αἱ φρένες
ἡμῶν ἐκεῖνον ἦσαν ἐν τῷ σώματι
τὸν χρόνον, ⟨ὃν⟩ οὐ ταῦτ', ἀλλ' ἐκεῖν' ᾑρούμεθα ; »

Καὶ πάλιν ὁ Χρύσιππος προελθὼν « τοῦ λογικοῦ, φησί, D ζῴου φύσιν ἔχοντος προσχρῆσθαι εἰς ἕκαστα τῷ λόγῳ καὶ ὑπὸ τούτου κυβερνᾶσθαι, πολλάκις ἀποστρέφεσθαι αὐτὸν ἡμᾶς ἄλλῃ βιαιοτέρᾳ φορᾷ χρωμένους », ὁμολογῶν τὸ συμβαῖνον ἐκ τῆς πρὸς τὸν λόγον τοῦ πάθους διαφορᾶς.

« Επεὶ καὶ γελοῖόν ἐστιν, ᾗ Πλάτων φησίν, αὐτόν τινα λέγειν αὑτοῦ κρείττονα καὶ πάλιν χείρονα, καὶ τὸν μὲν κρατοῦνθ' ἑαυτοῦ, τὸν δὲ μὴ κρατοῦντα. » **11** Πῶς γὰρ οἷόν τε τὸν αὐτὸν αὑτοῦ κρείττον' εἶναι καὶ χείρονα ἢ κρατεῖν ἅμα καὶ κρατεῖσθαι, μὴ τρόπον τινὰ διττοῦ πεφυκότος ἑκάστου καὶ τὸ μὲν χεῖρον ἐν ἑαυτῷ, τὸ δὲ βέλτιον ἔχοντος ; E Οὕτως γὰρ ὁ μὲν τοῦ βελτίονος ὑπηκόῳ τῷ χείρονι χρώμενος ἐγκρατὴς ἑαυτοῦ καὶ κρείττων ἐστίν, ὁ δὲ τῷ ἀκολάστῳ καὶ ἀλόγῳ τῆς ψυχῆς ἑπόμενον περιορῶν καὶ ὑπηρετοῦν τὸ κρεῖττον ἥττων ἑαυτοῦ καὶ ἀκρατὴς λέγεται καὶ παρὰ φύσιν διακείμενος.

Φύσει γὰρ προσήκει θεῖον ὄντα τὸν λογισμὸν ἡγεῖσθαι καὶ ἄρχειν τοῦ ἀλόγου τοῦ τὴν γένεσιν αὐτόθεν ἔχοντος

450 C 8 ποθ' αἱ Grotius : ποτε ‖ 9 ἦσαν : εἰσὶν G ‖ 10 ὃν post χρόνον add. Reiske ‖ ᾑρούμεθα Xylander : αἱρούμεθα ‖ E 8 τοῦ[2] Φ : καί.

commande, puisque ce dernier tire son origine directement du corps et que sa naissance le porte à s'y assimiler, à partager ses passions, à s'en pénétrer, car il est enfoncé dans le corps et tout mêlé à lui, comme le prouvent les impulsions[1] que les objets corporels mettent en branle ou arrêtent, qui reprennent vigueur ou se relâchent selon les changements du corps. Voilà pourquoi les jeunes gens sont vifs et impétueux, brûlants et fous dans leurs désirs, à cause de l'abondance et de la chaleur du sang, tandis que chez les vieillards le principe de l'élément concupiscible, qui a son siège dans le foie[2], s'éteint, s'amenuise, perd sa force, et que prend vigueur au contraire la raison, quand se flétrit avec le corps l'élément passionnel. Ceci assurément détermine aussi les mœurs et le caractère des animaux au regard des passions. Ce n'est sans doute pas de la rectitude, ni de la médiocrité de leurs opinions que proviennent chez les uns la force de résistance et l'impétuosité devant les dangers qui se présentent, et chez les autres, ces effrois qui les paralysent, ces dérobades de l'âme : ce sont les facultés qui régissent le sang, la respiration et l'ensemble du corps, qui créent la variété des passions. L'élément passionnel en effet pousse sur la chair comme d'une racine et en tire sa qualité et sa constitution. Chez l'homme les impulsions passionnelles qui affectent le corps et l'émeuvent sont dénoncées par les pâleurs[3], les rougeurs, les tremblements, les battements de cœur, et par contre les épanouissements dans l'espoir et l'attente des plaisirs ; mais quand la partie intellectuelle, sans le secours des passions et d'elle-même s'émeut, le corps se tient tranquille et demeure sans s'associer, ni participer lui-même à l'activité de l'esprit, sauf dans le cas où celui-ci s'attacherait en même temps au passionnel et ferait aussi intervenir l'irrationnel. Il y a donc là une nouvelle preuve que ces parties de l'âme sont deux et qu'elles diffèrent l'une de l'autre par leurs facultés.

ἐκ τοῦ σώματος ᾧ καὶ συνεξομοιοῦσθαι καὶ κοινωνεῖν
παθῶν καὶ ἀναπίμπλασθαι πέφυκεν, ἐνδεδυκὸς αὐτῷ καὶ
καταμεμιγμένον, ὡς δηλοῦσιν αἱ ὁρμαὶ πρὸς τὰ σωματικὰ
κινούμεναι καὶ ἱστάμεναι καὶ σφοδρότητας ἐν ταῖς τοῦ
σώματος μεταβολαῖς καὶ ἀνέσεις λαμβάνουσαι. Δι' ὃ νέοι F
μὲν [καὶ] ὀξεῖς καὶ ἰταμοὶ περί τε τὰς ὀρέξεις διάπυροι
καὶ οἰστρώδεις αἵματος πλήθει καὶ θερμότητι, τῶν δὲ
πρεσβυτῶν ἡ περὶ τὸ ἧπαρ ἀρχὴ τοῦ ἐπιθυμητικοῦ
κατασβέννυται καὶ γίνεται μικρὰ καὶ ἀσθενής, ἰσχύει δὲ
μᾶλλον ὁ λόγος τοῦ παθητικοῦ τῷ σώματι συναπομα-
ραινομένου. Τοῦτο δ' ἀμέλει καὶ τὰς τῶν θηρίων ἠθοποιεῖ
πρὸς τὰ πάθη φύσεις. | Οὐ γὰρ ὀρθότητι δοξῶν οὐδὲ 451
φαυλότητι δήπου τοῖς μὲν ἀλκαὶ καὶ ὁρμαὶ πρὸς τὰ
φαινόμενα δεινὰ παρίστανται, τοῖς δ' ἀμήχανοι πτοῖαι καὶ
φυγαὶ τῆς ψυχῆς· ἀλλ' αἱ περὶ τὸ αἷμα καὶ τὸ πνεῦμα καὶ
τὸ σῶμα δυνάμεις τὰς τῶν παθῶν διαφορὰς ποιοῦσιν,
ὥσπερ ἐκ ῥίζης τοῦ παθητικοῦ τῆς σαρκὸς ἀναβλαστά-
νοντος καὶ συναναφέροντος τὴν ποιότητα καὶ τὴν κρᾶσιν.
Τοῦ δ' ἀνθρώπου ταῖς μὲν παθητικαῖς ὁρμαῖς τὸ σῶμα
συμπαθοῦν καὶ συγκινούμενον ἐλέγχουσιν ὠχρότητες,
ἐρυθήματα, τρόμοι, πηδήσεις καρδίας, διαχύσεις αὖ πάλιν
ἐν ἐλπίσιν ἡδονῶν καὶ προσδοκίαις· ὅταν δὲ μὴ μετὰ B
πάθους, ἀλλ' αὐτὸ καθ' αὑτὸ κινῆται τὸ διανοητικόν,
ἡσυχίαν ἄγει τὸ σῶμα καὶ καθέστηκεν οὔτε κοινωνοῦν οὔτε
μετέχον αὐτὸ τῆς ἐνεργείας τοῦ φρονοῦντος, εἰ τοῦ
παθητικοῦ μὴ συνεφάπτοιτο μηδὲ συμπαραλαμβάνοι τὸ
ἄλογον· ὥστε καὶ τούτῳ δύ' ὄντα δηλοῦσθαι καὶ διαφέ-
ροντα ταῖς δυνάμεσιν ἀλλήλων.

450 E 9 ᾧ Π : ὃ JcXBT om. cet. || 12 καὶ ἱστάμεναι om. Ψ || F 2 καὶ post μὲν del. Pohlenz || 451 A 3-4 καὶ φυγαὶ GX^{1} : καὶ φύσαι b ἐμπέφυνται O καὶ φόβοι cet. || 7 κρᾶσιν Camerarius : κρίσιν || B 4 μετέχον αὐτὸ Φb : μετὸν αὐτῷ G$J^{2}X^{3}$ZυB μεστὸν αὐτῷ J^{1}Πt || 5 παθητικοῦ $X^{rec.}$ Reiske μαθητικοῦ X^{1} μαθηματικοῦ cet. || μὴ Φ : om. cet. || 6 καὶ τούτῳ δύ' ὄντα GΘB : καὶ τὰ τοῦτο λύοντα O καὶ τοῦτο λύοντα Vq$Xα^{1}$ καὶ τοῦτο δύο ὄντα $Jcα^{corr.}$Πt.

12 D'une façon générale parmi les êtres — c'est eux qui le disent et c'est évident[1] — les uns sont gouvernés par une disposition acquise, les autres par la nature, ceux-ci par une âme irrationnelle, ceux-là par une âme douée de raison et d'intelligence ; l'homme entre dans tous ces cas et il est exposé à toutes les différences que j'ai mentionnées. Il est en effet maintenu par sa disposition acquise, nourri par la nature ; il fait usage de la raison et de l'intelligence ; il a donc aussi quelque part à l'irrationnel et porte en lui le principe de la passion qui n'est pas un élément adventice mais nécessaire, qui ne doit pas être détruit absolument, mais qui requiert d'être cultivé et éduqué. Ainsi le travail de la raison n'est-il pas un travail de Thrace, ni de Lycurgue[2], il ne consiste pas à couper[3], à détruire dans la passion les éléments utiles avec ceux qui sont nuisibles, mais comme le dieu de fécondité[4] et celui des vignes[5], à émonder ce qu'il y a de sauvage, à retrancher ce qui est luxuriant, puis à cultiver et à disposer ce qui est utile. Ceux qui ont peur de s'enivrer ne renversent pas leur vin sur le sol[6]; ceux qui craignent ce qui peut troubler n'éliminent pas la passion, mais ils la tempèrent. Chez les bœufs et les chevaux, on empêche les écarts et les ruades, non les mouvements et l'activité ; ainsi la raison fait usage des passions, une fois qu'elles sont domptées et apprivoisées, sans leur couper les nerfs[7] et totalement exciser dans l'âme l'élément qui se subordonne à elle. Mais, comme dit Pindare :

« Pour le char le cheval, le bœuf pour la charrue ;
pour qui trame la mort contre le sanglier
il faut savoir trouver un chien tenace[8]. »

Beaucoup plus utile qu'eux cependant est toute la portée des passions, quand elles sont aux côtés de la raison et donnent une vigueur accrue aux vertus ; la colère, si elle est modérée, seconde le courage ; la haine du mal la justice, avec l'aide de la juste indignation[9] contre ceux qui jouissent d'un succès immérité, quand, l'âme

12 Καθόλου δὲ τῶν ὄντων αὐτοί τέ φασι καὶ δῆλόν
ἐστιν ὅτι τὰ μὲν ἕξει διοικεῖται, τὰ δὲ φύσει, τὰ δ' ἀλόγῳ
ψυχῇ, τὰ δὲ καὶ λόγον ἐχούσῃ καὶ διάνοιαν, ὧν ὁμοῦ τι
πάντων ὁ ἄνθρωπος μετέσχηκε καὶ γέγονεν ἐν πάσαις ταῖς
εἰρημέναις διαφοραῖς· καὶ γὰρ ἕξει συνέχεται καὶ φύσει C
τρέφεται καὶ λόγῳ χρῆται καὶ διανοίᾳ. Μέτεστιν οὖν αὐτῷ
καὶ τοῦ ἀλόγου καὶ σύμφυτον ἔχει τὴν τοῦ πάθους ἀρχήν,
οὐκ ἐπεισόδιον, ἀλλ' ἀναγκαίαν οὖσαν, οὐδ' ἀναιρετέαν
παντάπασιν, ἀλλὰ θεραπείας καὶ παιδαγωγίας δεομένην.
Ὅθεν οὐ Θρᾴκιον οὐδὲ Λυκούργειον τοῦ λόγου τὸ ἔργον
ἐστί, συνεκκόπτειν καὶ συνδιαφθείρειν τὰ ὠφέλιμα τοῖς
βλαβεροῖς τοῦ πάθους, ἀλλ' ᾗπερ ὁ φυτάλμιος θεὸς καὶ
ὁ ἡμερίδης, τὸ ἄγριον κολοῦσαι καὶ ἀφελεῖν τὴν ἀμετρίαν,
εἶτα τιθασεύειν καὶ παρίστασθαι τὸ χρήσιμον. Οὔτε γὰρ
οἶνον οἱ φοβούμενοι τὸ μεθύειν ἐκχέουσιν οὔτε πάθος οἱ D
δεδιότες τὸ ταρακτικὸν ἀναιροῦσιν, ἀλλὰ κεραννύουσι.
Καὶ γὰρ βοῶν καὶ ἵππων τὰ πηδήματα καὶ τοὺς ἀφηνιασ-
μούς, οὐ τὰς κινήσεις οὐδὲ τὰς ἐνεργείας ἀφαιροῦσι, καὶ
τοῖς πάθεσι δεδαμασμένοις χρῆται καὶ χειροήθεσιν ὁ
λογισμός, οὐκ ἐκνευρίσας οὐδ' ἐκτεμὼν παντάπασι τῆς
ψυχῆς τὸ ὑπηρετικόν. « Ὑφ' ἅρμασι, γάρ, ἵππος, ὥς
φησι Πίνδαρος, ἐν δ' ἀρότρῳ βοῦς·

κάπρῳ δὲ βουλεύοντα φόνον κύνα χρὴ τλάθυμον ἐξευρεῖν »·

ὧν πολὺ χρησιμώτερα τὰ τῶν παθῶν θρέμματα τῷ λογισμῷ
συμπαρόντα καὶ συνεντείνοντα ταῖς ἀρεταῖς, ὁ θυμὸς τῇ
ἀνδρείᾳ μέτριος ὤν, ἡ μισοπονηρία τῇ δικαιοσύνῃ καὶ E
ἡ νέμεσις ἐπὶ τοὺς παρ' ἀξίαν εὐτυχοῦντας, ὅταν ἅμ' ἀνοίᾳ

451 B 9 διοικεῖται : διοικοῦνται G ‖ 10 ὁμοῦ τι : ὁμοῦ τε ΦΘΒ ‖ C 7 συνδιαφθείρειν : -διαφέρειν G^{1}φX^{1}B διαφθείρειν J^{1} ‖ 8 ᾗπερ : ὥσπερ O εἴπερ V ‖ 8-9 καὶ ὁ Helmbold : καὶ ‖ 10 παρίστασθαι Gt^{3} : παριστάναι G^{2} περιίστασθαι cet. ‖ D 9 βουλεύοντα : βουλεύοντι JcΠX^{rec}·t ‖ 11 συνεντείνοντα GΦ : συνεπεκ- c συνεπικ- J συνεπι- cet.

toute brûlante d'insolence et de folie[1], ils ont besoin qu'on les arrête. Séparer de l'amitié la tendance à l'amour[2], du sentiment d'humanité la pitié, la sympathie dans la joie et la douleur de la bienveillance véritable en les arrachant, en les dissociant[3], qui le pourrait? C'est se tromper que de bannir avec la folie amoureuse l'amour, mais il n'est pas raisonnable non plus de blâmer le commerce à cause de la cupidité : c'est imiter ceux qui proscrivent la course à cause des chutes, le tir à cause des tirs trop longs[4] ou qui détestent absolument le chant à cause de ceux qui chantent faux. Comme dans le domaine des sons, la musique ne produit pas l'harmonie en supprimant les sons graves et les sons aigus[5], comme dans celui des corps, la médecine ne produit pas la santé en détruisant le chaud et le froid, mais par un dosage savant du mélange, ainsi naît dans l'âme la moralité, quand modération et juste mesure sont introduites par la raison dans les facultés et les émotions passionnelles. Ce qui fait ressembler l'âme à un corps enflé et brûlant, c'est l'excès de la douleur, de la joie ou de la peur, mais non la joie, ni la souffrance, ni la peur. Homère, en disant fort bien :

« Le brave, lui, jamais ne change de couleur
et ne se trouble pas de manière excessive[6] »,

n'élimine pas la frayeur, mais l'excès de frayeur ; il ne veut pas que le courage dégénère en fureur, l'audace en témérité. Aussi dans le plaisir faut-il supprimer l'excès du désir et dans la légitime défense la haine excessive du mal, car on sera ainsi non pas insensible mais sage, non pas sauvage et cruel mais juste. Si toutes les passions étaient complètement éliminées, à supposer que cela fût possible[7], la raison serait chez bien des

1. Platon, *Lois*, 716 A, réprouve cet homme qui, grisé par l'orgueil, exalté par la richesse, les honneurs ou encore la beauté physique associée à la jeunesse et à la folie, a l'âme en feu.

2. La correction proposée par D. Babut (καὶ φιλοστοργίας) n'est pas fondée : le mot φιλοστοργία, signifie « sentiments affectueux, amour », et non, à lui seul « amour de sa progéniture », ce qui est précisé par « εἰς τὰ ἔκγονα ».

καὶ ὕβρει φλεγόμενοι τὴν ψυχὴν ἐπισχέσεως δέωνται.
Φιλίας δὲ φιλοστοργίαν ἢ φιλανθρωπίας ἔλεον ἢ τὸ
συγχαίρειν καὶ συναλγεῖν εὐνοίας ἀληθινῆς οὐδὲ βουλό-
μενος ἄν τις ἀποσπάσειεν οὐδ' ἀποτήξειεν. Εἰ δ' οἱ τὸν
ἔρωτα τῇ ἐρωτομανίᾳ συνεκβάλλοντες ἁμαρτάνουσιν,
οὐδ' οἱ τὴν ἐμπορίαν διὰ τὴν φιλαργυρίαν ψέγοντες
κατορθοῦσιν, ἀλλ' ὅμοιόν τι πράττουσι τοῖς τὸ τρέχειν
διὰ τὸ προσπταίειν καὶ τὸ βάλλειν διὰ τὸ ὑπερβάλλειν
ἀναιροῦσι καὶ πρὸς τὸ ᾄδειν τὸ παράπαν διὰ τὸ ἀπᾴδειν F
ἀπεχθῶς ἔχουσιν. Οἷον γὰρ ἐν φθόγγοις μουσικὴ τὸ ἐμμελὲς
οὐκ ἀναιρέσει βαρύτητος καὶ ὀξύτητος, ἐν δὲ σώμασιν
ἰατρικὴ τὸ ὑγιεινὸν οὐ φθορᾷ θερμότητος καὶ ψυχρότητος,
ἀλλὰ συμμετρίαις καὶ ποσότησι κραθεισῶν ἀπεργάζεται,
τοιοῦτον ἐν ψυχῇ τὸ ἠθικὸν ἐγγενομένης ὑπὸ λόγου ταῖς
παθητικαῖς δυνάμεσι καὶ κινήσεσιν ἐπιεικείας καὶ μετριό-
τητος. | Οἰδοῦντι γὰρ ἔοικε καὶ φλεγμαίνοντι σώματι 452
τὸ περιαλγοῦν καὶ περιχαρὲς καὶ περίφοβον τῆς ψυχῆς,
οὐ τὸ χαῖρον οὐδὲ τὸ λυπούμενον οὐδὲ τὸ φοβούμενον·
καὶ καλῶς Ὅμηρος εἰπών·

> « τοῦ δ' ἀγαθοῦ οὔτ' ἂρ τρέπεται χρὼς οὔδε τι λίην
> ταρβεῖ »

τὸν φόβον οὐκ ἀφεῖλεν, ἀλλὰ τὸν ἄγαν φόβον, ὅπως ἀνδρεία
μὴ ἀπόνοια καὶ θαρραλεότης μὴ θρασύτης γένηται. Διὸ
καὶ περὶ τὰς ἡδονὰς τὴν ἄγαν ἀφαιρετέον ἐπιθυμίαν καὶ
περὶ τὰς ἀμύνας τὴν ἄγαν μισοπονηρίαν. Οὕτω γὰρ ὁ μὲν
οὐκ ἀναίσθητος, ἀλλὰ σώφρων, ὁ δὲ δίκαιος, οὐκ ὠμὸς
οὐδὲ πικρὸς ἔσται· τῶν δὲ παθῶν παντάπασιν ἀναιρε- B
θέντων, εἰ καὶ δυνατόν ἐστιν, ἐν πολλοῖς ἀργότερος ὁ

451 E 8 ἐμπορίαν Madvig : ἐπιθυμίαν ‖ F 5 κραθεισῶν : κραθεῖσα Φ ‖ 6 τὸ ἠθικὸν G : τὸν οἶκον $J^{1}cX^{1}$ τὸ νικῶν cet. ‖ 452 A 1 Οἰδοῦντι $J^{1}cO^{2}$: οἰδῶντι ‖ 2 περίφοβον Turnèbe : περικαλύπτον c περίλυπον cet. ‖ 5 τι : τοι O τε $\alpha^{corr.}$ ‖ 11 ἀναίσθητος Amyot : ἀνάλγητος.

gens paresseuse et inattentive, comme le pilote quand le vent tombe. Les législateurs ont sans doute prévu cela, qui mettent dans leurs constitutions l'ambition et l'émulation entre citoyens, et qui éveillent et excitent le courage et l'ardeur de combattre contre les ennemis par le son des trompettes et des flûtes[1]. Dans le cas des poèmes, comme dit Platon[2], l'inspiré, le possédé des Muses ridiculise l'artiste raffiné, mais dans les combats aussi l'élément passionnel et l'inspiration divine sont irrésistibles et invincibles. C'est, selon Homère, ce que les dieux inspirent aux hommes :

> « Il dit, puis il insuffle au pasteur des peuples
> une puissante ardeur[3]. »

et

> « Une telle fureur prouve qu'un dieu l'habite[4]. »

Il semble que les dieux ajoutent la passion à la raison comme une excitation et un véhicule[5]. En vérité, nous pouvons voir souvent les Stoïciens exciter les jeunes gens par des louanges et souvent les gourmander par des reproches : il en naît dans le premier cas du plaisir, et du chagrin dans le second. Blâme et réprimande engendrent honte et repentir, dont l'un s'apparente au chagrin, l'autre à la crainte[6]. C'est de ces moyens surtout qu'ils font usage pour la correction du coupable. C'est le sens de la remarque de Diogène[7] devant qui on louait Platon : « Qu'a-t-il donc de remarquable cet homme, qui philosophant depuis si longtemps n'a jamais chagriné personne ? » On ne pourrait pas affirmer que les sciences, selon le mot de Xénocrate[8], donnent prise à la philosophie, comme on peut le dire des passions de la jeunesse : honte, appétit, repentir, plaisir, chagrin, ambition ; grâce à elles la raison et la loi exercent une emprise appropriée et salutaire pour mettre efficacement le jeune homme sur la bonne route. Aussi le pédagogue

1. En sens opposé, *De cohibenda ira*, 458 E.
2. Platon, *Phèdre*, 245 A ; *Ion*, 533 A sq.
3. *Iliade*, 15, 262, où il s'agit d'Apollon et d'Hector.
4. *Iliade*, 5, 185, où il est question de Diomède.

λόγος καὶ ἀμβλύτερος ὥσπερ κυβερνήτης πνεύματος ἐπιλείποντος. Ταῦτα δ' ἀμέλει καὶ οἱ νομοθέται συνιδόντες ἐμβάλλουσιν εἰς τὰς πολιτείας καὶ φιλοτιμίαν καὶ ζῆλον πρὸς ἀλλήλους, πρὸς δὲ τοὺς πολεμίους καὶ σάλπιγξι καὶ αὐλοῖς ἐπεγείρουσι καὶ αὔξουσι τὸ θυμοειδὲς καὶ μάχιμον. Οὐ γὰρ μόνον ἐν ποιήμασιν, ᾗ φησιν ὁ Πλάτων, τὸν τεχνίτην καὶ διηκριβωμένον ὁ μουσόληπτος καὶ κατάσχετος ἀποδείκνυσι γελοῖον, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς μάχας τὸ παθητικὸν καὶ τὸ ἐνθουσιῶδες ἀνυπόστατόν ἐστι καὶ ἀήττητον· C
ὃ καὶ τοὺς θεοὺς Ὅμηρος ἐμποιεῖν φησι τοῖς ἀνθρώποις·

« ὣς εἰπὼν ἔμπνευσε μένος μέγα ποιμένι λαῶν· »

καὶ

« οὐχ ὅ γ' ἄνευθε θεοῦ τάδε μαίνεται »,

καθάπερ ὅρμημα τῷ λογισμῷ καὶ ὄχημα τὸ πάθος προστιθέντας. Αὐτούς γε μὴν τούτους ὁρᾶν ἔστι πολλάκις μὲν ἐπαίνοις τοὺς νέους παρορμῶντας, πολλάκις δὲ νουθεσίαις κολάζοντας, ὧν τῷ μὲν ἕπεται τὸ ἥδεσθαι, τῷ δὲ τὸ λυπεῖσθαι — καὶ γὰρ ἡ νουθεσία καὶ ὁ ψόγος ἐμποιεῖ μετάνοιαν καὶ αἰσχύνην ὧν τὸ μὲν λύπη τῷ γένει, τὸ δὲ φόβος ἐστί —, καὶ τούτοις μάλιστα χρῶνται πρὸς τὰς ἐπανορθώσεις. Ἧι καὶ Διογένης ἐπαινουμένου Πλάτωνος· D
« Τί δ' ἐκεῖνος, εἶπεν, ἔχει σεμνόν, ὃς τοσοῦτον χρόνον φιλοσοφῶν οὐδένα λελύπηκεν ; » Οὐ γὰρ οὕτως τὰ μαθήματα φαίη τις ἄν, ὡς ἔλεγε Ξενοκράτης, λαβὰς εἶναι φιλοσοφίας, ὡς τὰ πάθη τῶν νέων, αἰσχύνην, ἐπιθυμίαν, μετάνοιαν, ἡδονήν, λύπην, φιλοτιμίαν· ὧν ἐμμελῆ καὶ σωτήριον ἁφὴν ἁπτόμενος ὁ λόγος καὶ ὁ νόμος εἰς τὴν προσήκουσαν ὁδὸν ἀνυσίμως καθίστησι τὸν νέον. Ὥστε

452 B 3-4 ἐπιλείποντος : -λιπόντος cΠ ‖ 5 καί[1] om. c ‖ C 3 ἔμπνευσε : ἐνέπνευσε G ἔπνευσε υb ‖ 6-7 προστιθέντας ΠΘX[8]t : -τες ‖ D 2 ἔχει : εἶχε ΦcΘB.

laconien[1] n'avait-il pas tort de dire qu'il donnerait à son élève l'amour du beau et la haine du laid : il n'est point de plus haute ni de plus belle fin à proposer pour l'éducation digne d'un homme libre.

μὴ κακῶς εἰπεῖν τὸν Λάκωνα παιδαγωγὸν ὅτι ποιήσει τὸν παῖδα τοῖς καλοῖς ἥδεσθαι καὶ ἄχθεσθαι τοῖς αἰσχροῖς, οὗ μεῖζον οὐδέν ἐστιν οὐδὲ κάλλιον ἀποφῆναι τέλος ἐλευθέρῳ προσηκούσης παιδείας.

29

DU CONTRÔLE DE LA COLÈRE

(DE COHIBENDA IRA)

(*PLAN.* 9)

NOTICE

Analyse.

L'œuvre « morale » intitulée Περὶ ἀοργησίας, De l'absence de colère, ou selon le titre latin, qui en exprime mieux le contenu, *De cohibenda ira*, Du contrôle de la colère, se présente comme un dialogue entre deux romains, Sylla et Fundanus, qui étaient les disciples de Plutarque.

Sylla félicite son ami Fundanus d'avoir su calmer sa fougue naturelle et lui demande, au cours d'une promenade, de lui apprendre les secrets de la bénignité qu'il a ainsi conquise. Celui-ci rappelle d'abord une maxime de Musonius, selon laquelle ceux qui veulent vivre de façon salutaire doivent se soigner toute leur vie. La raison sans doute calme les passions, mais la colère expulse la raison quand se déchaîne la passion de l'emportement. Il faut donc pour lutter contre la colère avoir fait au préalable provision de philosophie. Avec le temps, et si l'on n'y prend garde, la colère se transforme en irritabilité. Néanmoins elle n'est point incurable, à condition de ne pas la laisser se développer en nous. Si tel bon mot, certain sourire peuvent la provoquer, il faut la réprimer sur le champ. Socrate prenait un visage riant, lorsqu'il sentait gronder en lui la colère.

Le premier moyen de résister à cette passion, c'est de ne pas l'écouter : y céder ne serait pas s'en débarrasser ou l'affaiblir, mais la rendre plus tyrannique. Il faut également se retirer de la compagnie, car l'homme irrité n'a d'égards pour personne. Fundanus s'est mis également à observer la colère chez les autres : le triste

spectacle qu'ils offrent à l'observateur est un antidote certain : les traits du visage sont bouleversés, les paroles, les cris, les hurlements émis déshonorent l'homme et font donc prendre en dégoût cette passion. Observer les gens en colère permet aussi de comprendre la nature de la colère : ce qui échappe à tous ceux qui la confondent avec la force ou la grandeur d'âme, avec la haine du mal. En réalité elle n'est rien de tout cela, mais faiblesse et bassesse. Non sans finesse, Plutarque nous le rappelle : « Les femmes sont plus colériques que les hommes, les malades que les gens bien portants, les vieillards que les hommes d'âge mûr, les infortunés que les gens heureux ».

La lecture édifiante de traits de modération de philosophes, voire de tyrans, ne peut avoir aussi qu'un effet lénifiant, sédatif. Ce sont de nobles exemples de maîtrise de soi pour les simples particuliers et pour les profanes. Le recours à la colère s'avère inopérant dans la plupart des cas et a même perdu souvent les gens emportés, qu'ils fussent conducteurs d'armées ou faiseurs de harangues. Nos serviteurs sont les plus aptes à nous fournir l'occasion de dominer notre colère, car ils n'excitent chez nous ni jalousies, ni frayeurs. Plutarque nous fait part ici, sans doute, de son expérience personnelle. Il est même préférable de rendre vicieux nos serviteurs en usant de trop d'indulgence envers eux que de s'aigrir soi-même en voulant les redresser à tout prix. D'ailleurs plus fait douceur que violence, car cette dernière produit la dissimulation, non l'amélioration du coupable. Temporiser, savoir écouter est d'excellente méthode. Le jugement sait alors trouver le châtiment adéquat, alors que la colère grossit les sujets d'irritation.

Tels sont les moyens de se prémunir contre les fautes que fait commettre la colère. Pour la guérir, il faut remonter à ses causes, dont la première est l'idée que l'on conçoit d'être méprisé de ceux que nous estimons, de ceux-là mêmes qui nous sont inférieurs, sinon des animaux ! L'amour-propre, mais aussi l'excès de confort et de luxe nous rendent impatients et prompts

à la colère. Soyons plus simples, plus cordiaux, plus sobres et nous serons moins irritables. Garder sa bonne humeur devant les événements rend faciles et doux devant les domestiques et *a fortiori* vis-à-vis de nos amis et de nos inférieurs. Cette égalité d'âme qui sait tout prendre *du bon côté* sera une arme efficace contre la colère. Ne soyons pas dupes des mots : l'emportement n'est pas une vertueuse indignation, mais un ramassis de passions. La bienveillance enfin que nous portons naturellement à notre entourage ne doit pas nous incliner à épouser ses querelles, à entériner ses jugements *a priori*. Mettre des bornes à sa curiosité doit permettre aussi de garder le calme. On s'exercera enfin à passer quelques jours sans céder à la colère, puis à garder la sérénité durant un laps de temps qui soit de plus en plus considérable, afin de progresser réellement dans la patience.

De toutes les vertus morales, celle que prône le plus notre auteur est assurément la sérénité, à laquelle il consacrera d'ailleurs un traité. Il a horreur de la violence sous toutes ses formes. Il est un de ces doux dont il est dit qu'ils posséderont la terre. S'il n'a pas été un des maîtres du monde, il a du moins gagné une large audience parmi ses compatriotes épris de paix et les Romains saturés de guerres. Il a trop de sensibilité, trop de finesse aussi pour admettre une ataraxie inhumaine, mais il se refuse à penser que l'homme ne puisse maîtriser ses passions qui le ravalent au-dessous de la bête, et il s'ingénie à nous prodiguer les conseils d'une expérience qui fut la sienne et qui lui a permis d'être pleinement homme, sans plus. Qu'il nous soit permis de conclure avec Montaigne cette analyse, quand il dit dans ses *Essais* (II, 31) : « Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il juge des actions humaines ».

La date et la forme.

Le dialogue *Du contrôle de la colère* fut sans doute écrit sous le règne de Domitien (81-96), à Chéronée, où Plutarque était venu se fixer après son

second voyage à Rome[1]. On a classé ce dialogue parmi ceux qui sont « franchement dramatiques, sans cadre narratif »[2], c'est-à-dire sans mise en scène, comme c'est le cas pour celui qui est intitulé *Sur les oracles de la Pythie*, pour n'en point citer d'autres. Il faut néanmoins ajouter ceci : « Dans sa forme, c'est un dialogue, mais à part le début et la fin il est aussi peu dramatique que les dernières œuvres de Platon »[3].

Les sources.

Dans cet essai, l'auteur n'a pas l'ambition de nous apprendre ce qu'est la colère en elle-même, mais de nous enseigner les moyens de réprimer cette passion. Sa position est donc bien différente de celle qu'adopte Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, où il est dit expressément : « L'homme qui se met en colère pour des motifs valables et contre qui le mérite, ajoutons encore au moment et durant le temps voulus, obtient notre approbation. Cet homme pourra être appelé doux de caractère, puisque la douceur de caractère est louable : l'homme doux veut, en effet, se garder des troubles de l'âme et se refuse à être le jouet de la passion, il obéit aux ordres de la raison et, dans la mesure où le veut la raison, il se permet la colère dans les circonstances et durant le temps que cette raison approuve. »[4]. Plutarque est-il donc de l'avis des Stoïciens dont le sage est capable d'accomplir son devoir avec le secours de la seule raison et qui condamnaient sans appel toute passion ? Ce serait mal connaître notrc auteur, qui est l'ennemi de toute outrance ; Plutarque est éclectique : il prend son bien où il le trouve. D'ailleurs au premier siècle « bien des sectes se rapprochent sur le terrain de

1. C. P. Jones, *Towards a chronology of Plutarch's works*, Journal of Roman studies 56, 1966, p. 61-62, place notre traité sûrement après 92-93, peut-être avant 100. R. Flacelière, *Sagesse de Plutarque*, p. 28, n'est point d'un avis différent.

2. Schmid-Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, 2, 1, 493.

3. W. C. Helmbold, *Plutarch's Moralia*, VI, 90.

4. *Éthique à Nicomaque*, 4, 5, 3. 1125 B 31 - 1126 A 3.

la morale et l'épicurisme paraît d'accord avec le Portique sur la nécessité et les moyens de réprimer la colère »[1]. Cent ans plus tôt, en 59 avant Jésus-Christ, dans une lettre à son frère Quintus, Cicéron témoigne du grand nombre d'auteurs qui avaient traité cette question. « Je n'entreprendrai point de t'exposer ce que les plus grands philosophes disent de la colère, car je ne veux pas être trop long et, d'autre part, il ne manque pas d'ouvrages qui puissent aisément t'en instruire. »[2]. Plutarque n'avait donc que l'embarras du choix pour étayer sa thèse, et il serait vain de rechercher tous les écrivains dont il peut être tributaire. Il semble pourtant qu'il en est un dont il ait subi au premier chef l'influence, c'est Hiéronymos de Rhodes, ce philosophe et historien de la littérature qui vécut à Athènes entre les années 290-230 et se plaça sous la protection d'Antigone Gonatas. Hiéronymos avait d'abord appartenu à l'école péripatéticienne, mais il s'en était séparé pour fonder une école éclectique. Parmi ses ouvrages, on cite un traité, auquel Plutarque a emprunté son titre. Cet auteur aimait illustrer ses exposés de traits variés, plus ou moins historiques, selon une méthode chère aussi à Plutarque[3]. Si l'on se souvient que Hiéronymos est cité expressément par Plutarque (454 F) qui sur un point précis s'écarte de cet auteur, mais reconnaît volontiers aussi toute sa dette envers lui, si l'on songe que Sénèque, dans le *De ira* (I, 19, 2-3), le nomme également, si l'on se rappelle enfin que l'on peut mettre en parallèle maintes fois[4] Plutarque et Sénèque sur le sujet qui

1. Sénèque, *Dialogues*, I, p. xviii (Édit. Bourgery, C.U.F.).
2. Cicéron, *Correspondance*, I, p. 217 (Édit. Constans, C.U.F.) XXX (Q.Fr. I, 1).
3. The extant frs illustrate chiefly his love of literary gossip. (The Oxford cl. Dic.).
4. Il y a exactement quinze passages parallèles que voici : 455 A-B = III, 13, 3 ; 455 C = III, 10, 3 ; 455 F = II, 35, 1-2 ; 456 A = II, 36, I-3 ; 457 E = III, 22, 2 ; 458 B = III, 17 1 ; 458 C = II, 34, 1 ; 458 D = I, 19, 2-3 ; 458 E = II, 34, 6 ; 458 F = III, 22, 4-5 ; 459 A = III, 5, 4 ; 460 C = I, I7-I8 ; 46I B = II, 25, 4 ; 46I C = II, 25, 1 ; 464 B = II, 26, 2 ; III, 11, 1.

nous occupe, on peut penser que Hiéronymos fut pour nos deux écrivains une source commune. Quant aux éloges distribués à Antigone en ce dialogue, en particulier en 458 F, où Plutarque ainsi que Sénèque attribuent au protecteur de Hiéronymos un trait qu'une autre tradition, mentionnée par Plutarque lui-même (176 E), attribue à Agathocle, ces éloges semblent bien avoir pour origine Hiéronymos lui-même. Mais on a pensé à chercher dans d'autres directions les sources de Plutarque. P. Rabbow a avancé le nom de Poseidonios, un stoïcien, tandis que M. Pohlenz songeait à des influences péripatéticiennes. Le problème des sources ne sera sans doute jamais complètement résolu, puisque les auteurs qu'a dû consulter ou dont a pu s'inspirer Plutarque ne nous sont plus accessibles. On admettra du moins avec Daniel Babut[1] les deux constatations suivantes : *a)* Plutarque utilise certains matériaux stoïciens ; *b)* mais ceux-ci ne couvrent pas l'ensemble du texte et, surtout, leur emploi n'entraîne aucune concession majeure au stoïcisme, qui permette d'assigner l'ensemble du traité à l'influence du Portique. » Les rapprochements avec Sénèque nous ramènent à Hiéronymos, un philosophe éclectique précisément. C'est qu'en effet toutes ces concordances de détail établissent moins une inspiration philosophique qu'une identité de méthode, celle qui consiste à puiser, sans souci d'originalité, dans le trésor d'observations que les philosophes ou les auteurs tragiques ou comiques ont pu constituer. Ces richesses appartiennent à tous, car elles sont tombées dans le domaine commun. Si Plutarque en vient à condamner la colère, il ne parle pas en stoïcien qui prônerait la vertu d'apathie, mais tout simplement en moraliste qui veut engager ses lecteurs à réprimer en eux cette passion. La condamnation qu'il porte n'est d'ailleurs pas sans appel, puisqu'il conseille à ceux que la haine du mal a entraînés à la colère « d'exclure de celle-ci ce qu'elle a d'excessif et d'immodéré » (451 E).

1. Daniel Babut, *Plutarque et le Stoïcisme*, Paris, 1969, p. 94.

Nous retrouvons ici la sagesse de Plutarque qui répudie tout excès et préfère cultiver la métriopathie plutôt que l'apathie, qui conseille d'utiliser les passions plutôt que de les extirper. Il savait que dans la plupart des cas et pour la plupart des gens cela s'avère d'ailleurs impossible[1].

1. On pourra consulter :

M. Pohlenz, *Über Plutarchs Schrift* περὶ ἀοργησίας, *Hermes*, t. 31 (1896), p. 321 sqq. ; Id., *Ibid.*, t. 40 (1905), p. 292, 1.

A. Schlemm, *Über die Quellen der plutarchischen Schrift* περὶ ἀοργησίας, *Hermes*, t. 38 (1903), p. 587 sqq.

P. Rabbow, *Antike Schriften über Seelenheilung*, I, *Die Therapie des Zornes*, Leipzig-Berlin, 1914, p. 56 sqq.

C. P. Jones, *Towards a chronology of Plutarch's works*, *Journal of Roman Studies*, t. 56 (1966).

H. Mounard, *Plutarque. « De cohibenda ira ». Introduction, texte et traduction, notes.* 1959.

D. Babut, *Plutarque et le Stoïcisme*, Paris, 1969.

DU CONTRÔLE DE LA COLÈRE

1 SYLLA[1] : Un excellent procédé, selon moi, Fundanus[2], que celui des peintres qui, après un certain laps de temps, examinent de nouveau leur œuvre avant de l'achever : à en détacher ainsi leurs yeux, à l'apprécier plusieurs fois, ils posent sur elle un regard neuf, plus prompt à saisir la menue dissemblance, qui échappe à une contemplation continue et familière. Sans doute il ne nous est point possible de nous aborder nous-mêmes après un certain laps de temps, en nous quittant au préalable et en interrompant la continuité de notre conscience, et c'est là surtout ce qui rend chaque homme plus mauvais juge de soi que d'autrui. Mais il y aurait un second moyen, celui d'aller voir après un certain laps de temps nos amis et de nous soumettre pareillement à leur examen, non pour savoir si nous avons vieilli rapidement ou si notre condition physique est meilleure ou pire, mais si notre caractère et nos mœurs le sont, si le temps a ajouté quelque qualité ou supprimé quelque défaut. Pour ma part, voici un an que je suis arrivé à Rome et quatre mois que je te fréquente et je ne trouve pas du tout surprenant qu'avec les qualités que t'a données la nature, tu aies accompli de tels progrès et sois si avancé, mais quand je vois ce caractère si violent, si prompt à s'enflammer devenu si débonnaire et si docile à la raison, il me vient à l'esprit de dire :

« Oh ! là là ! Il s'est bien radouci ![3] »

Mais cette douceur ne comporte pas de paresse ni de relâchement ; comme la terre ameublie, elle offre une surface sans aspérités et de la profondeur, qualités

1 ΣΥΛ. Καλῶς μοι δοκοῦσιν, ὦ Φουνδάνε, ποιεῖν οἱ ζωγράφοι διὰ χρόνου τὰ ἔργα πρὶν ἢ συντελεῖν ἐπισκοποῦντες· ὅτι τὴν ὄψιν αὐτῶν ἀφιστάντες τῇ πολλάκις κρίσει ποιοῦσι καινὴν καὶ μᾶλλον ἁπτομένην τῆς παρὰ μικρὸν διαφορᾶς ἣν ἀποκρύπτει τὸ συνεχὲς καὶ τὸ σύνηθες. | Ἐπεὶ τοίνυν οὐκ ἔστιν αὐτὸν αὑτῷ διὰ χρόνου 453 προσελθεῖν χωρὶς γενόμενον καὶ διαστήσαντα τῆς συνεχείας τὴν αἴσθησιν,' ἀλλὰ τοῦτ' ἐστὶ τὸ μάλιστα ποιοῦν ἕκαστον αὑτοῦ φαυλότερον κριτὴν ἢ ἑτέρων, δεύτερον ἂν εἴη τὸ τοὺς φίλους ἐφορᾶν διὰ χρόνου καὶ παρέχειν ὁμοίως ἐκείνοις ἑαυτόν, οὐκ εἰ γέρων γέγονε ταχὺ καὶ τὸ σῶμα βέλτιον ἢ χεῖρον ἔσχηκεν, ἀλλὰ τὸν τρόπον καὶ τὸ ἦθος ἐπισκοπεῖν, εἴ τι χρηστὸν ὁ χρόνος προστέθεικεν ἢ τῶν φαύλων ἀφῄρηκεν. Ἐγὼ γοῦν ἐνιαυτῷ μὲν ἀφιγμένος εἰς Ῥώμην δευτέρῳ, συνὼν δέ σοι μῆνα τουτονὶ πέμπτον, τὸ μὲν ἐξ ὑπαρχόντων δι' εὐφυΐαν ἀγαθῶν ἐπίδοσιν γεγονέναι τοσαύτην καὶ αὔξησιν οὐ πάνυ θαυμαστὸν ἡγοῦμαι, τὸ B δὲ σφοδρὸν ἐκεῖνο καὶ διάπυρον πρὸς ὀργὴν ὁρῶντί μοι πρᾶον οὕτως καὶ χειρόηθες τῷ λογισμῷ γεγενημένον ἐπέρχεται πρὸς τὸν θυμὸν εἰπεῖν·

«ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ μαλακώτερος.»

Αὕτη δ' ἡ μαλακότης οὐκ ἀργίαν οὐδ' ἔκλυσιν, ἀλλ' ὥσπερ ἡ κατειργασμένη γῆ λειότητα καὶ βάθος ἐνεργὸν

452 F 4 ἀφιστάντες : ἐφιστ. L ‖ τῇ πολλάκις : πολ. τῇ G ‖ 6 διαφορᾶς : forsan διαφθορᾶς Amyot ‖ 453 A 7 ἀλλὰ τὸν G : ἀλλὰ καὶ τόν.

propices pour agir en lieu et place de cet emportement et de cette aigreur d'antan. Voilà pourquoi il est clair également que si cette fougue a perdu sa verdeur, cela n'est pas dû à la flétrissure de l'âge, ni à un mouvement spontané, mais à un traitement opéré par de sages propos. Cependant, à te dire la vérité, quand notre compagnon Éros[1] m'en fit part, je le soupçonnais de témoigner, par bienveillance, de qualités qui n'existaient pas chez toi, mais devaient exister chez des gens de bonne éducation, quoique, tu le sais, il ne soit point homme à sacrifier sa manière de voir à une pure complaisance. Aujourd'hui Éros est lavé de l'accusation de faux témoignage ; et toi, puisque la promenade nous en fournit le loisir, décris-nous cette sorte de traitement médical, dont l'usage t'a permis de rendre ton humeur docile aux rênes, délicate, douce et soumise à la raison.

FUNDANUS : Ne vois-tu donc pas, trop empressé Sylla, que toi aussi tu négliges, par bienveillance et amitié pour nous, quelque trait de notre caractère? Éros, lui non plus, n'a pas souvent un cœur qui reste en place gardant ce calme dont parle Homère[2], mais il a un cœur que la haine des méchants exacerbe, et il est donc naturel que nous lui paraissions plus doux, comme lors du changement d'échelle musicale certaines notes aiguës, par rapport à d'autres notes aiguës, prennent la place de notes graves.

SYLLA : Les deux hypothèses sont fausses, Fundanus ; exécute-toi, dis-je, et fais-nous plaisir.

2 FUNDANUS : Eh bien ! Parmi les belles maximes de Musonius[3] que nous avons retenues, il en est une, Sylla, que voici : il faut se soigner sans cesse, si l'on veut vivre de façon salutaire ! Car, à la différence de l'ellébore, la raison ne doit pas être évacuée avec la maladie après

1. Éros, d'après son nom un esclave, devait en réalité être un affranchi et le secrétaire de Fundanus, comme Tiron l'était de Cicéron. Il est cité aussi en *De tranquillitate animi*, 464 E.

2. *Odyssée*, 20, 23, où Ulysse s'efforce de garder son calme devant le dévergondage des servantes. Ce passage est encore cité en *De garrulitate*, 506 B.

3. Fragment 36 Hense.

ἐπὶ τὰς πράξεις ἔσχηκεν ἀντὶ τῆς φορᾶς ἐκείνης καὶ τῆς ὀξύτητος. Διὸ καὶ δῆλόν ἐστιν οὐ παρακμῇ τινι δι' ἡλικίαν τὸ θυμοειδὲς οὐδ' αὐτομάτως ἀπομαραινόμενον, ἀλλ' ὑπὸ λόγων τινῶν χρηστῶν θεραπευόμενον. Καίτοι — τὸ γὰρ ἀληθὲς εἰρήσεται πρὸς σέ — ταῦθ' ἡμῖν Ἔρως ὁ ἑταῖρος ἀπαγγέλλων ὕποπτος ἦν τὰ μὴ προσόντα, πρέποντα δὲ C
προσεῖναι τοῖς καλοῖς κἀγαθοῖς δι' εὔνοιαν ἐπιμαρτυρεῖν, καίπερ, ὡς οἶσθα, οὐδαμῇ πιθανὸς ὢν τι πρὸς χάριν ὑφίεσθαι τοῦ δοκοῦντος. Ἀλλὰ νῦν ἐκεῖνός τε τῶν ψευδομαρτυριῶν ἀφεῖται, καὶ σύ, τῆς ὁδοιπορίας σχολὴν διδούσης, ὥσπερ ἰατρείαν τινὰ σεαυτοῦ δίελθ' ἡμῖν, ᾗ χρησάμενος οὕτως εὐήνιον καὶ ἁπαλὸν καὶ τῷ λόγῳ πρᾶον καὶ ὑπήκοον ἐποιήσω τὸν θυμόν.

ΦΟΥΝΔ. Εἶτ' οὐ σκοπεῖς, ὦ προθυμότατε Σύλλα, μὴ καὶ αὐτὸς εὐνοίᾳ καὶ φιλίᾳ τῇ πρὸς ἡμᾶς παρορᾷς τι τῶν ἡμετέρων ; Ἔρωτι μὲν γὰρ οὐδ' αὐτῷ πολλάκις ἔχοντι κατὰ χώραν ἐν τῇ Ὁμηρικῇ πείσῃ μένοντα τὸν θυμόν, D
ἀλλὰ τραχύτερον ὑπὸ μισοπονηρίας εἰκός ἐστι πραοτέρους ἡμᾶς φανῆναι, καθάπερ ἐν διαγραμμάτων μεταβολαῖς νῆταί τινες πρὸς ἑτέρας νήτας τάξιν ὑπατῶν λαμβάνουσιν.

ΣΥΛ. Οὐδέτερα τούτων ἔστιν, ὦ Φουνδάνε· ποίει δ' ὡς λέγω, χαριζόμενος ἡμῖν.

2 ΦΟΥΝΔ. Καὶ μὴν ὧν γε μεμνήμεθα Μουσωνίου καλῶν ἕν ἐστιν, ὦ Σύλλα, τὸ δεῖν ἀεὶ θεραπευομένους βιοῦν τοὺς σῴζεσθαι μέλλοντας. Οὐ γὰρ ὡς ἐλλέβορον, οἶμαι, δεῖ θεραπεύσαντα συνεκρεῖν τῷ νοσήματι τὸν λόγον, ἀλλ' ἐμμένοντα τῇ ψυχῇ συνέχειν τὰς κρίσεις καὶ

453 B 8 φορᾶς : φθορᾶς LC ‖ C 3 τι Amyot : τῷ LCG^{1}X^3 DRSΘ : τὸ cet. ‖ 6 σεαυτοῦ post διέλθε pos. Gi δίελθ' ἡμῖν ante ὥσπερ pos. WYM^{1}Σ ὡς δίελθ' ἡμῖν ἰατρ. τινὰ σεαυτοῦ Θ ‖ 7 καὶ^1 om. D ‖ ἁπαλὸν Hartman Pohlenz : ἁπλοῦν ‖ 10 καὶ^1 om. W ‖ D 2 τραχύτερον : ταχύτερον Rh ‖ 4 νῆται : νῆταί τε X ‖ ὑπατῶν Hatzidakis : ὑπάτων ‖ 10 συνεκρεῖν Madvig : συνεκφέρειν.

traitement, mais demeurer en l'âme et contenir, surveiller les jugements. Son pouvoir ne ressemble pas à celui des remèdes mais à celui des aliments sains, car elle procure un excellent tempérament et donne du ressort à ceux qui en usent habituellement. Les conseils et les admonitions qu'on adresse aux passions, quand elles sont dans leur vigueur et turgescence, n'opèrent que difficilement, avec peine, et ne se distinguent pas des aromates qui réveillent les épileptiques quand ils tombent du haut mal, sans les débarrasser toutefois de leur maladie. Cependant, si les autres passions, même portées à leur paroxysme, cèdent en quelque sorte à la raison et la laissent apporter du dehors son secours dans l'âme, la colère non seulement, comme dit Mélanthios[1] :

« Expulse la raison et commet des horreurs, »

mais encore après l'avoir chassée de chez soi et mise à la porte définitivement, comme les gens qui se font brûler avec leur maison, elle remplit tout l'intérieur de trouble, de fumée et de bruit, au point de ne voir ni d'entendre personne qui lui soit utile. Aussi l'on verra un navire abandonné par son équipage, sur mer[2], en pleine tempête, recevoir un pilote du dehors, plutôt qu'un homme agité par une furieuse colère accueillir un conseil étranger, s'il n'a pas en lui-même, tout prêt, un raisonnement qui lui soit propre. Mais comme ceux qui s'attendent à un siège rassemblent ce qui est utile et en font des provisions, quand ils ont perdu tout espoir de secours extérieurs, de même surtout faut-il recevoir longtemps à l'avance, de la philosophie, des secours contre la colère et les transporter dans l'âme, car au moment du besoin nous ne pourrons pas facilement les y faire pénétrer. L'âme n'entend pas ce qui vient du dehors à cause du tumulte, si elle n'a pas, comme chef de nage, sa propre raison en elle, qui perçoit finement

1. Il s'agit de Mélanthios de Rhodes (150 av. J.-C.), Snell, 131, fr. 1. Ce vers est encore cité en *De sera num. vind.*, 551 A.
2. *Non posse suav. vivi sec. Ep.*, 1103 C.

φυλάσσειν. Φαρμάκοις γὰρ οὐκ ἔοικεν, ἀλλὰ σιτίοις ὑγιει- E
νοῖς ἡ δύναμις αὐτοῦ, μετ' εὐτονίας ἕξιν ἐμποιοῦσα
χρηστὴν οἷς ἂν γένηται συνήθης· αἱ δὲ πρὸς ἀκμάζοντα τὰ
πάθη καὶ οἰδοῦντα παραινέσεις καὶ νουθεσίαι σχολῇ μὲν
ἀνύτουσι καὶ μόλις, οὐδενὶ δὲ τῶν ὀσφραντῶν διαφέρουσιν,
ἃ τοὺς ἐπιληπτικοὺς ἐγείροντα πίπτοντας οὐκ ἀπαλλάττει
τοῦ νοσήματος. Ὅμως δὲ τὰ μὲν ἄλλα καὶ παρ' ὃν ἀκμάζει
καιρὸν ἁμωσγέπως ὑπείκει καὶ παρίησι βοηθοῦντα λόγον
ἔξωθεν εἰς τὴν ψυχήν, ὁ δὲ θυμὸς οὐχ, ᾗ φησιν ὁ Μελάνθιος·

«τὰ δεινὰ πράσσει τὰς φρένας μετοικίσας,»

ἀλλ' ἐξοικίσας τελείως καὶ ἀποκλείσας, ὥσπερ οἱ συνεμπι-
πράντες ἑαυτοὺς ταῖς οἰκίαις, πάντα ταραχῆς καὶ καπνοῦ F
καὶ ψόφου μεστὰ ποιεῖ τὰ ἐντός, ὥστε μήτ' ἰδεῖν μήτ'
ἀκοῦσαι τῶν ὠφελούντων. Διὸ μᾶλλον ἐν πελάγει καὶ
χειμῶνι ναῦς ἔρημος ἀναλήψεται κυβερνήτην ἔξωθεν
ἢ | προσδέξεται λόγον ἀλλότριον ἄνθρωπος ἐν θυμῷ καὶ 454
ὀργῇ σαλεύων, ἂν μὴ παρεσκευασμένον ἔχῃ τὸν οἰκεῖον
λογισμόν. Ἀλλ' ὥσπερ οἱ πολιορκίαν προσδεχόμενοι
συνάγουσι καὶ παρατίθενται τὰ χρήσιμα τὰς ἔξωθεν ἐλπίδας
ἀπεγνωκότες, οὕτω μάλιστα δεῖ τὰ πρὸς τὸν θυμὸν
βοηθήματα πόρρωθεν λαμβάνοντας ἐκ φιλοσοφίας κατα-
κομίζειν εἰς τὴν ψυχὴν ὡς, ὅταν ὁ τῆς χρείας ἀφίκηται
καιρός, μὴ ῥᾳδίως παρεισάγειν δυνησομένους. Οὐδὲ γὰρ
ἀκούει τῶν ἐκτὸς ἡ ψυχὴ διὰ τὸν θόρυβον, ἐὰν μὴ καθάπερ
κελευστὴν ἔνδοθεν ἔχῃ τὸν αὑτῆς λόγον ὀξέως δεχόμενον

453 E 2 εὐτονίας Pohlenz Kronenberg : εὐμενείας bX^3 εὐνείας a εὐνοίας DG^1 εὐγενείας cet. ‖ 4 οἰδοῦντα : οἰδῶντα WX^{3}υ YNJMa^{1}h ‖ 5 ἀνύτουσι : ἀνύουσι G^3 ‖ οὐδενὶ : οὐδὲν NRΔ ‖ δὲ om. LC ‖ 6 πίπτοντας : καταπίπ. Θ ‖ 8 βοηθοῦντα λόγον : λόγον βοηθ. Θ ‖ 11 τελείως : τελέως LC ‖ F 1-2 καπνοῦ καὶ ψόφου : ψόφου καὶ κ. J ‖ 2 ποιεῖ : μεταποιεῖ X^{1}Y^{1}M^1 ‖ ἰδεῖν : ἰδεῖν τι GY^{3}Δ ‖ 3 διό : διὸ καὶ Δ ‖ 3-4 πελάγει καὶ χειμῶνι Γ : χειμῶνι καὶ π- ‖ 454 A 4 χρήσιμα : χρήματα RS^1 ἐπιτήδεια Δ ‖ 6 βοηθήματα : βοηθοῦντα LC ‖ λαμβάνοντας : -τες Θ ‖ 10 ἔνδοθεν : ἔνδον G.

et comprend chacun des ordres donnés ; mais quand elle entend des paroles douces et lénitives, elle les méprise, tout en étant par ailleurs exaspérée contre ceux qui la pressent avec rudesse. La colère est sourcilleuse, présomptueuse, en un mot difficilement ébranlée par autrui et, comme une tyrannie solidement établie, elle doit trouver en elle-même, sous son propre toit et dans sa propre famille, l'auteur de sa chute.

3 Assurément, si la colère persiste et que ses éclats soient fréquents, cela crée en l'âme une disposition mauvaise qu'on appelle irritabilité[1] et qui finit par l'emportement, l'aigreur, la morosité, quand l'humeur est ulcérée, susceptible, querelleuse, pour des futilités, comme un fer faible et mince qui est rayé ; mais le jugement qui s'oppose sur le champ à la colère et la réprime, ne guérit pas seulement la colère présente, il rend encore l'âme ferme et impassible désormais. Il m'est arrivé en tout cas, pour avoir résisté deux ou trois fois à la colère, de faire l'expérience des Thébains, qui, après avoir une première fois[2] repoussé les Lacédémoniens réputés invincibles, ne furent plus, dorénavant, vaincus par eux sur le champ de bataille. J'eus le sentiment qu'il était possible de triompher par le raisonnement : je voyais non seulement qu'une effusion d'eau froide met fin à la colère, comme l'a raconté Aristote[3], mais qu'une application de peur l'éteint, et, par Zeus, que survienne une joie et voilà, selon Homère[4], «guérie», dissipée la colère chez force gens ; si bien qu'il me venait à l'esprit que cette passion n'est point du tout incurable, du moins pour qui le veut.

Dans ses commencements elle n'est pas toujours grande et vigoureuse : c'est une plaisanterie, un bon mot, un sourire, un hochement de tête, mille baga-

1. Platon, *République*, 411 B-C. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1126 A.

2. Ce fut à la bataille de Leuctres (371 av. J.-C.). Le patriotisme de Plutarque perce ici.

3. On ne sait à quelle œuvre d'Aristote il est fait ici allusion. On a pensé à *Problemata*, X 60 (898 A) et à *De partibus animalium*, II 4 (651 A).

καὶ συνιέντα τῶν παραγγελλομένων ἕκαστον· ἀκούσασα B δὲ τῶν μὲν ἠρέμα καὶ πράως λεγομένων καταφρονεῖ, πρὸς δὲ τοὺς ἐνισταμένους τραχύτερον ἐρεθίζεται. Καὶ γὰρ ὑπερήφανος καὶ αὐθάδης καὶ ὅλως ὑφ' ἑτέρου δυσκίνητος ὁ θυμὸς ὤν, ὥσπερ ὀχυρὰ τυραννὶς ἐξ ἑαυτῆς ἔχειν ὀφείλει σύνοικον καὶ συγγενὲς τὸ καταλῦον.

3 Ἡ μὲν οὖν συνέχεια τῆς ὀργῆς καὶ τὸ προσκρούειν πολλάκις ἕξιν ἐμποιεῖ πονηρὰν τῇ ψυχῇ, ἣν ὀργιλότητα καλοῦσιν, εἰς ἀκραχολίαν καὶ πικρίαν καὶ δυσκολίαν τελευτῶσαν, ὅταν ἑλκώδης καὶ μικρόλυπος ὁ θυμὸς γένηται καὶ φιλαίτιος ὑπὸ τῶν τυχόντων ὡς σίδηρος C ἀσθενὴς καὶ λεπτὸς ἀναχαρασσόμενος, ἡ δὲ παραχρῆμα ταῖς ὀργαῖς ἐνισταμένη καὶ πιέζουσα κρίσις οὐ τὸ παρὸν ἰᾶται μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸ λοιπὸν εὔτονον ποιεῖ καὶ δυσπαθῆ τὴν ψυχήν. Ἐμοὶ γοῦν συνέβη δὶς ἢ τρὶς ἐνστάντι πρὸς ὀργὴν τὸ τῶν Θηβαίων παθεῖν, οἳ τὸ πρῶτον ὠσάμενοι Λακεδαιμονίους ἀηττήτους εἶναι δοκοῦντας οὐδεμίαν ὕστερον ἡττήθησαν ὑπ' αὐτῶν μάχην· φρόνημα γὰρ ἔσχον ὡς κρατεῖν ἔστι τῷ λογισμῷ. Ἑώρων δ' οὐ μόνον ψυχροῦ κατασκεδαννυμένου λήγουσαν ὀργήν, ὡς Ἀριστοτέλης ἱστόρησεν, ἀλλὰ καὶ φόβου προσαχθέντος ἀποσβεννυμένην· καὶ νὴ Δία χαρᾶς ἐπιγενομένης ἄφνω, καθ' Ὅμηρον, D « ἰάνθη » καὶ διεχύθη πολλοῖς ὁ θυμός. Ὥστε μοι παρίστατο μὴ παντελῶς ἀβοήθητον εἶναι τοῖς γε βουλομένοις τὸ πάθος.

Οὐδὲ γὰρ ἀρχὰς ἔχει μεγάλας ἀεὶ καὶ ἰσχυράς, ἀλλὰ καὶ σκῶμμα καὶ παιδιὰ καὶ τὸ γελάσαι τινὰ καὶ τὸ διανεῦσαι

454 B 4-5 δυσκίνητος ὁ θυμὸς ὢν G : ὁ θυμὸς δυσ. ὢν ‖ 7-8 συνέχεια ... πολλάκις om. X (habet υ) ‖ C 2 ἀσθενὴς καὶ λεπτὸς : λεπτὸς καὶ ἀ. Π ‖ 3 ταῖς : καὶ LC[1] ‖ 8 ἡττήθησαν ὑπ' αὐτῶν : ὑπ' αὐτῶν ἡτ. G ‖ 9 ἑώρων δ' οὐ μόνον : οὐ μόνον δ' ἑ. Θ ‖ D 2 πολλοῖς : πολὺς L.

telles pareilles qui mettent bien des gens en colère. Ainsi quand Hélène s'adressant à sa nièce lui dit :

« Vierge de longue date, Électre... »

elle l'excitait à lui répondre :

« La raison te vient tard après ta triste fugue ![1] »

Callisthène irrita Alexandre en disant, alors que l'on faisait circuler une grande coupe : « Je ne veux pas après avoir bu de l'Alexandre avoir besoin d'Asclépios ! »[2]

4 De même donc qu'il est facile d'éteindre la flamme qui a pris à une fourrure de lièvre[3], à des mèches, à un tas d'ordures, mais qu'elle vienne à s'attaquer à des matières denses et qui ont de l'épaisseur, elle consume et a tôt fait de ruiner

« Par sa vigueur, le fier labeur des architectes »,

comme dit Eschyle[4] ; tout de même celui qui prête attention à la colère dans ses débuts et voit qu'elle fume et s'enflamme peu à peu à partir de cancans ou de plaisanteries ordurières, n'a pas besoin de se tracasser et bien souvent, par le silence même et par le mépris, il y met fin. A ne point alimenter le feu, on l'éteint, à ne pas nourrir sa colère naissante, à ne pas l'attiser en soi, on se protège contre elle et on l'étouffe. Je ne suis donc pas de l'avis de Hiéronymos[5], si utiles par ailleurs que soient ses dits et ses conseils, quand il affirme qu'on ne s'aperçoit pas de la naissance de la colère, mais seulement de son existence et de sa réalité, tant cela est rapide. Aucune passion en effet, quand elle s'amasse et s'émeut, n'a une naissance et une progression aussi visibles. Homère est un maître expérimenté, qui peint par ces mots Achille tout soudain attristé de la nouvelle qui lui est venue :

1. Euripide, *Oreste*, 72, 99 (Trad. Méridier, C.U.F.).

2. On entend généralement, d'après *Quaest. conv.*, 624 A : après avoir bu la coupe d'Alexandre. Nous croyons qu'il faut comprendre : boire de l'Alexandre, comme Dicéopolis avait bu de l'Euripide en guise de cordial (*Acharniens*, 484). Mais on se rappellera aussi que le roi s'identifiait volontiers à Dionysos, dieu du vin. La plaisanterie devenait sarcasme.

καὶ πολλὰ τοιαῦτα πολλοὺς εἰς ὀργὴν καθίστησιν, ὥσπερ ἡ Ἑλένη τὴν ἀδελφιδῆν προσαγορεύσασα·

« παρθένε μακρὸν δὴ μῆκος Ἠλέκτρα χρόνου »

παρώξυνεν εἰπεῖν·

« ὀψέ γε φρονεῖς εὖ, τότε λιποῦσ' αἰσχρῶς δόμους· »

καὶ τὸν Ἀλέξανδρον ὁ Καλλισθένης εἰπών, τῆς μεγάλης
κύλικος περιφερομένης· « Οὐ βούλομαι πιὼν Ἀλεξάνδρου E
Ἀσκληπιοῦ δεῖσθαι. » 4 Καθάπερ οὖν τὴν φλόγα θριξὶ λαγῴαις ἀναπτομένην καὶ θρυαλλίσι καὶ συρφετῷ ῥᾴδιόν ἐστιν ἐπισχεῖν, ἐὰν δ' ἐπιλάβηται τῶν στερεῶν καὶ βάθος ἐχόντων, ταχὺ διέφθειρε καὶ συνεῖλεν « ὑψηλὸν ἡβήσασα τεκτόνων πόνον », ὥς φησιν Αἰσχύλος, οὕτως ὁ τῷ θυμῷ προσέχων ἐν ἀρχῇ καὶ κατὰ μικρὸν ἔκ τινος λαλιᾶς καὶ βωμολοχίας συρφετώδους ὁρῶν καπνιῶντα καὶ διακαιόμενον οὐ μεγάλης δεῖται πραγματείας, ἀλλὰ πολλάκις
αὐτῷ τῷ σιωπῆσαι καὶ καταμελῆσαι κατέπαυσε. Καὶ F
γὰρ τὸ πῦρ ὁ μὴ παρασχὼν ὕλην ἔσβεσε, καὶ ὀργὴν ὁ μὴ θρέψας ἐν ἀρχῇ καὶ μὴ φυσήσας ἑαυτὸν ἐφυλάξατο καὶ καθεῖλεν. Οὐκ ἤρεσκεν οὖν μοι, καίπερ ἄλλα χρήσιμα λέγων καὶ παραινῶν, ὁ Ἱερώνυμος, ἐν οἷς οὔ φησι γινομένης, ἀλλὰ γεγενημένης καὶ οὔσης αἴσθησιν ὀργῆς εἶναι διὰ τὸ τάχος. Οὐθὲν γὰρ οὕτω τῶν παθῶν συλλεγόμενον καὶ διακινούμενον ἔχει τὴν γένεσιν ἐμφανῆ καὶ τὴν αὔξησιν.
| Ὡς δὴ καὶ Ὅμηρος ἐμπείρως διδάσκει, λυπηθέντα μὲν 455
εὐθὺς ἐξαίφνης ποιῶν τὸν Ἀχιλλέα τοῦ λόγου προσπεσόντος, ἐν οἷς λέγει·

454 E 1 πιὼν om. Θ || Ἀλεξάνδρου Amyot-Xylander ex. *Moralia* 624 A : Ἀλεξάνδρῳ D qui antea προπιὼν Ἀλέξανδρε cet. || 3 συρφετῷ : συρφετοῖς C || 5 ἡβήσασα Salmasius : εἰκάσασα C ἡβάσασα cet. || 8 καπνιῶντα LCG^{1}M^{3}ΠbX^3 καπνίοντα WX^{1}J^{1}K^{1}Y^{1}N^{1}M^{1}S^1 καπνίζοντα VK^{1}γρN^{2}Y^{2}DRΘ καπνείοντα G^2 || F 1 αὐτῷ τῷ : αὐτῷ τὸ υX^1 αὐτὸ τὸ WYM^{1}Rh || 4 ἤρεσκεν GJ^{1}KΔY^3 : ἤρκεσεν || 5 γινομένης GKX^{3}Y^3 α$^{corr.}$: γεν- || 6 καὶ om. D.

« Il dit, et le chagrin,
de son nuage noir, vite enveloppe Achille[1]. »

Mais il le montre s'irritant lentement contre Agamemnon et s'enflammant par une foule de propos[2]. Si quelqu'un, dès le début, avait empêché leur débit ou s'était interposé, la querelle n'aurait pas pris un tel développement et une telle ampleur. Aussi toutes les fois que Socrate[3] sentait qu'il s'emportait contre un de ses amis, manœuvrant,

« comme avant la tempête on gagne un cap marin[4] »,

il baissait la voix, prenait un visage souriant, adoucissait son regard et de la sorte, en penchant de l'autre côté, par un mouvement contraire à la passion, il se gardait de toute chute et de toute défaite.

5 Il y a en effet, mon compagnon, un premier moyen de renverser le tyran qu'est la colère, c'est de ne pas lui obéir, de ne pas l'écouter quand elle commande de crier fort, de jeter des regards terribles, de se débattre, mais au contraire de rester paisible, de ne point accroître sa passion, comme on ferait d'une maladie, par des convulsions et des hurlements. Si les pratiques de l'amour, comme de venir en bruyant cortège, de donner une sérénade, de couronner la porte de fleurs[5], procurent une sorte d'allègement, qui n'est point sans grâce ni poésie[6] :

« Je suis venu, mais sans crier : « Un tel ! »
ou « Fils d'un tel ! », et j'ai baisé le seuil.
Si c'est un crime, eh bien ! je suis coupable ! »

si la permission octroyée aux affligés de pleurer, de se lamenter entraîne avec les larmes une grande partie de la douleur, la colère, elle, est encore attisée par les actes et les paroles de ceux qui y sont en proie.

Dans ces conditions le mieux est de rester impassible ou bien de se réfugier, de se cacher, de faire mouiller sa nef dans une eau calme, comme des gens avertis par les prodromes de l'épilepsie[7], pour ne point tomber, ou plutôt pour ne pas tomber sur autrui. Nous tombons

« ὣς φάτο · τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα, »

θυμούμενον δὲ βραδέως τῷ Ἀγαμέμνονι καὶ διὰ λόγων πολλῶν ἐκκαιόμενον · οὓς εἴ τις ὑφεῖλεν αὐτῶν ἐν ἀρχῇ καὶ διεκώλυσεν, οὐκ ἂν ἔσχεν αὔξησιν ἡ διαφορὰ τηλικαύτην καὶ μέγεθος. Ὅθεν ὁ Σωκράτης ὁσάκις αἴσθοιτο κινουμένου τραχύτερον αὑτοῦ πρός τινα τῶν φίλων, « πρὸ χείματος ὥστ' ἀνὰ ποντίαν ἄκραν » στελλόμενος, ἐνεδίδου τε τῇ φωνῇ καὶ διεμειδία τῷ προσώπῳ καὶ τὸ βλέμμα B
πραότερον παρεῖχε, τῷ ῥέπειν ἐπὶ θάτερα καὶ πρὸς τοὐναντίον ἀντικινεῖσθαι τῷ πάθει διαφυλάττων ἑαυτὸν ἀπτῶτα καὶ ἀήττητον.

5 Ἔστι γάρ τις, ὦ ἑταῖρε, πρώτη καθάπερ τυράννου κατάλυσις τοῦ θυμοῦ, μὴ πείθεσθαι μηδ' ὑπακούειν προστάττοντος αὐτοῦ καὶ μέγα βοᾶν καὶ δεινὸν βλέπειν καὶ κόπτειν ἑαυτόν, ἀλλ' ἡσυχάζειν καὶ μὴ συνεπιτείνειν ὥσπερ νόσημα ῥιπτασμῷ καὶ διαβοήσει τὸ πάθος. Αἱ μὲν γὰρ ἐρωτικαὶ πράξεις, οἷον ἐπικωμάσαι καὶ ᾆσαι καὶ στεφανῶσαι θύραν, ἔχουσιν ἁμωσγέπως κουφισμὸν οὐκ ἄχαριν οὐδ' ἄμουσον ·

« ἐλθὼν δ' οὐκ ἐβόησα τίς ἢ τίνος, ἀλλ' ἐφίλησα
τὴν φλιήν. Εἰ τοῦτ' ἔστ' ἀδίκημ', ἀδικῶ », C

αἵ τε τοῖς πενθοῦσιν ἐφέσεις τοῦ ἀποκλαῦσαι καὶ ἀποδύρασθαι πολύ τι τῆς λύπης ἅμα τῷ δακρύῳ συνεξάγουσιν · ὁ δὲ θυμὸς ἐκριπίζεται μᾶλλον οἷς πράττουσι καὶ λέγουσιν οἱ ἐν αὐτῷ καθεστῶτες. Ἀτρεμεῖν οὖν κράτιστον ἢ φεύγειν καὶ ἀποκρύπτειν καὶ καθορμίζειν ἑαυτοὺς εἰς ἡσυχίαν, ὥσπερ ἐπιληψίας ἀρχομένης συναισθανομένους, ἵνα μὴ

455 A 7 διαφορὰ : διαφθορὰ WY[1]NM[1] || 8 ὁσάκις om. Θ || 10 χείματος ex. *Moralia* 129 A 503 A : κύματος || ὥστ' ἀνὰ ex. 129 A 503 A : ὡς ἀνὰ Θ ὥς τινα cet. || B 1 τε om. LC[1]hΘ || 6 ὑπακούειν : ἀκούειν G[1] || 7 καὶ μέγα Rh : μέγα || 9 ῥιπτασμῷ : ῥαπτισμῷ G[1] || C 1 φλιήν GDY[8]M[2]α[1] : φλιάν J[1]K φίλην Lc[1]X[1]VM[1] αΥΡ ASΘ φιλίην WυNYRh || 6 ἑαυτοὺς Bernardakis : ἑαυτόν.

surtout et le plus souvent sur nos amis, car si nous n'aimons pas tout le monde, ni ne haïssons tout le monde, ni ne redoutons tout le monde, il n'est rien qui ne soit à l'abri des atteintes ou des entreprises de la colère ; et nous nous irritons contre nos ennemis et nos amis, nos enfants et nos parents[1], les Dieux mêmes par Zeus, les animaux et les objets inanimés, comme le fit Thamyras[2],

«brisant la corne aux ligatures d'or,
brisant l'harmonie de sa lyre
aux cordes tendues,»

comme Pandaros se jurant avec imprécation de brûler son arc, après l'avoir

«de ses propres mains mis en pièces[3].»

Xerxès de son côté infligea à la mer le fer rouge et les verges[4], et adressa au mont Athos une lettre[5] : « Divin Athos, qui t'élèves jusqu'au ciel, ne crée pas dans le champ de mes travaux des rochers énormes, qui ne se laissent pas travailler, sinon je te taillerai toi-même et te jetterai dans la mer. » Bien des effets de la colère sont effrayants, mais bien d'autres aussi sont ridicules : voilà pourquoi on la hait et on la méprise entre toutes les passions. Il est utile d'examiner ce double aspect.

6 Pour ma part, sans savoir si je faisais bien, voici comment j'ai commencé le traitement et comme les Laconiens observent sur les hilotes la nature de l'ivresse[6], j'ai observé la colère sur les autres. Et d'abord, de même que, d'après Hippocrate[7], il s'agit d'une maladie très grave quand le visage du malade est très altéré, de même en voyant des gens mis par la colère tout à fait hors d'eux-mêmes, changer de visage, de couleur, de démarche, de voix[8], je m'en fis une image

1. Sénèque, *De ira*, III, 43, 1 : « Pourquoi t'irriter contre ton esclave, contre ton maître, contre ton roi, contre ton client ? »
2. Sophocle, fr. 223 Nauck². *Iliade*, 2, 594-600.
3. *Iliade*, 5, 216 (trad. Flacelière).
4. Hérodote, 7, 35.
5. Hérodote, 7, 24. L'historien ne parle point de lettre à l'Athos.

πέσωμεν, μᾶλλον δ' ἐπιπέσωμεν· ἐπιπίπτομεν δὲ τοῖς φίλοις μάλιστά γε καὶ πλειστάκις. Οὐ γὰρ πάντων ἐρῶμεν οὐδὲ πᾶσι φθονοῦμεν οὐδὲ πάντας φοβούμεθα, θυμῷ δ' ἄθικτον οὐδὲν οὐδ' ἀνεπιχείρητον, ἀλλ' ὀργιζόμεθα καὶ πολεμίοις καὶ φίλοις καὶ τέκνοις καὶ γονεῦσι καὶ θεοῖς D νὴ Δία καὶ θηρίοις καὶ ἀψύχοις σκεύεσιν, ὡς ὁ Θαμύρας,

« ῥηγνὺς χρυσόδετον κέρας,
ῥηγνὺς ἁρμονίαν χορδοτόνου λύρας, »

καὶ ὁ Πάνδαρος αὑτῷ καταρώμενος, εἰ μὴ τὰ τόξα καταπρήσειε « χερσὶ διακλάσσας ». Ὁ δὲ Ξέρξης καὶ τῇ θαλάττῃ στίγματα καὶ πληγὰς ἐνέβαλλε καὶ πρὸς τὸ ὄρος ἐξέπεμπεν ἐπιστολάς· « Ἄθω δαιμόνιε οὐρανόμηκες, μὴ ποιεῖν ἐν ἐμοῖς ἔργοις λίθους μεγάλους καὶ δυσκατεργάστους· εἰ δὲ μή, τεμὼν ῥίψω σ' αὐτὸν εἰς θάλασσαν. » Πολλὰ γάρ ἐστι τοῦ θυμοῦ φοβερά, πολλὰ δὲ καὶ γελοῖα· διὸ καὶ μισεῖται καὶ καταφρονεῖται μάλιστα τῶν παθῶν. E Ἀμφότερα δ' ἐσκέφθαι χρήσιμον.

6 Ἐγὼ γοῦν εἰ μὲν ὀρθῶς οὐκ οἶδα, ταύτην δὲ τῆς ἰατρείας ἀρχὴν ποιησάμενος, ὥσπερ οἱ Λάκωνες ἐν τοῖς εἵλωσι τὸ μεθύειν οἷόν ἐστι, κατεμάνθανον τὴν ὀργὴν ἐν ἑτέροις. Καὶ πρῶτον μέν, ᾗ φησιν Ἱπποκράτης χαλεπωτάτην εἶναι νόσον ἐν ᾗ τοῦ νοσοῦντος ἀνομοιότατον αὑτῷ γίνεται τὸ πρόσωπον, οὕτως ὁρῶν ὑπ' ὀργῆς ἐξισταμένους μάλιστα καὶ μεταβάλλοντας ὄψιν, χρόαν, βάδισμα,

455 C 8 δὲ τοῖς : δέ γε τ. ΣΘ ‖ 9 γε : τε Δ ‖ 10 πᾶσι : ἐπὶ πᾶσι LCW ‖ D 1-2 καὶ θεοῖς ... σκεύεσιν om. WNY^{1}M^{1}DR ‖ 2 νὴ Δία om. J^{1}KVΘY^3 ‖ θαμύρας G^1 : θάμυρις ‖ 3 ῥηγνὺς ... κέρας om. X^1 ‖ 7 ἐνέβαλλε : ἐνέβαλε WJΠa ‖ 8 οὐρανόμηκες Emperius : οὐρανομήκη (-ίκη D -ήκει υ) ‖ 9 μὴ ποιεῖν om. LC ‖ ποιεῖν X^{1}M^{1}Πh^{2}D : ποίει ‖ 10 τεμὼν om. X^1 (non υ) ‖ σ' (uel σὲ) αὐτὸν LC^{2}ΘM^{2}Π : αὐτὸν C^{1}υ σὲ cet. ‖ εἰς : εἰς τὴν LCυJΠ ‖ E 3-4 τῆς ἰατρείας GJ^{1}KX^3 : τὴν ἰατρείαν ‖ 5 οἷόν ἐστι om. Θ ‖ 5-6 τὴν ὀργὴν ἐν ἑτέροις : ἐν ἑ. τ. ὀ. LC ‖ 6 ᾗ Amyot : ἣν ‖ 7 εἶναι om. Θ.

typique de cette passion et je supportai avec peine la pensée d'être jamais vu de mes amis, de ma femme ou de mes filles aussi effrayant et l'esprit aussi dérangé, de présenter même un aspect sauvage et inaccoutumé, de proférer des sons rauques et discordants, comme ceux de mes familiers que j'avais rencontrés incapables, sous l'empire de la colère, de conserver leur caractère, leur maintien, leur affabilité, leur entregent, leur aménité en société. L'orateur Caius Gracchus[1], qui était d'humeur difficile et de verbe trop véhément, avait une petite flûte pour donner le ton, de celles dont la tonalité sert aux musiciens pour faire monter par degrés ou diminuer la voix ; un serviteur la tenait quand Caïus parlait et, debout derrière lui, lui donnait le ton doux et mesuré, grâce auquel il rameutait ses cris et ôtait à sa voix sa sonorité rauque et colérique : tout comme pour le bouvier

« le roseau jointoyé de cire
en écho résonne
d'un ton somnolent[2], »

il charmait et apaisait la colère de l'orateur. Pour moi, si j'avais un domestique qui eût le sens de la mesure et de la finesse, je ne me fâcherais pas, si dans mes accès de colère, il me présentait un miroir[3], comme on le présente bien inutilement aux gens après leur bain ; car de se voir hors de son naturel et tout bouleversé n'est pas un petit moyen pour discréditer cette passion. On raconte en effet, par manière de plaisanterie, qu'Athèna jouant de la flûte se vit reprise par le satyre, sans toutefois y prêter attention[4] :

1. *Vie des Gracques*, 2. Ce serviteur s'appelait Licinius.
2. Eschyle, *Prométhée*, 574-575.
3. Sénèque, *De ira*, II, 36, 1-3. Cette leçon du miroir remontait à Sextius, un Stoïcien, qui avait fondé une école de philosophie à Rome au commencement de l'ère chrétienne. Sénèque suivit les leçons de Sextius le jeune.

φωνήν, οἷον εἰκόνα τοῦ πάθους ἀπεματτόμην ἐμαυτῷ,
πάνυ δυσχεραίνων εἰ φοβερὸς οὕτως καὶ παρακεκινηκὼς
ὁρῶμαί ποτε τοῖς φίλοις καὶ τῇ γυναικὶ καὶ τοῖς θυγατρίοις, F
οὐ μόνον ἰδεῖν ἄγριος καὶ ἀσυνήθης, ἀλλὰ καὶ φωνὴν
ἀπηνῆ καὶ τραχεῖαν ἀφιείς· ὥσπερ ἑτέροις τῶν συνήθων
ἐνετύγχανον οὐκ ἦθος, οὐ μορφήν, οὐ λόγου χάριν, οὐ
τὸ πιθανὸν καὶ προσηνὲς ἐν ὁμιλίᾳ δυναμένοις ὑπ' ὀργῆς
διαφυλάττειν. | Γαΐῳ μὲν οὖν Γράκχῳ τῷ ῥήτορι καὶ 456
τὸν τρόπον ὄντι χαλεπῷ καὶ περιπαθέστερον λέγοντι
διηρμοσμένον ἦν συρίγγιον ᾧ τὴν φωνὴν οἱ ἁρμονικοὶ
σχέδην ἐπ' ἀμφότερα διὰ τῶν τόνων ἄγουσι, καὶ τοῦτ'
ἔχων οἰκέτης αὐτοῦ λέγοντος ὄπισθεν ἑστὼς ἐνεδίδου
τόνον ἐπιεικῆ καὶ πρᾶον, ᾧ τὴν κραυγὴν ἀνεκαλεῖτο καὶ
τὸ τραχὺ καὶ τὸ θυμικὸν ἀφῄρει τῆς φωνῆς, ὥσπερ ὁ τῶν
βουκόλων

« κηρόπλαστος ὀτοβεῖ δόναξ
ἀχέτας ὑπνοδόταν νόμον, »

ἐπιθέλγων καὶ καθιστὰς τὴν ὀργὴν τοῦ ῥήτορος· ἐμοὶ
δ' εἴ τις ἐμμελὴς καὶ κομψὸς ἀκόλουθος ἦν, οὐκ ἂν
ἠχθόμην αὐτοῦ προσφέροντος ἐπὶ ταῖς ὀργαῖς ἔσοπτρον, B
ὥσπερ ἐνίοις προσφέρουσι λουσαμένοις ἐπ' οὐδενὶ χρησίμῳ.
Τὸ γὰρ αὐτὸν ἰδεῖν παρὰ φύσιν ἔχοντα καὶ συντεταραγμένον οὐ μικρόν ἐστιν εἰς διαβολὴν τοῦ πάθους. Καὶ
γὰρ τὴν Ἀθηνᾶν λέγουσιν οἱ παίζοντες αὐλοῦσαν ὑπὸ
τοῦ σατύρου νουθετεῖσθαι καὶ μὴ προσέχειν·

455 F 3 ἑτέροις : ἑτέρους LC ‖ 4 ἐνετύγχανον : ἐτύγχανον DJ ‖ 4-5 οὐ τὸ : οὔτε LCWX^1 οὔτε τι YNRh ‖ 5 δυναμένοις : δυνάμενος LC ‖ 456 A 3 ἦν : ἦν τι Δ ‖ 4 σχέδην GS^2 : σχολὴν ‖ 6 ἀνεκαλεῖτο : ἐνεκ. LCWX^{1}YM (corr. α) R ‖ 7 τὸ^2 om. Δ ‖ 9 ὀτοβεῖ : ὀττοβεῖ M^{2}ΠDhX^{3}a ὠοτοκεῖ L ὠτοκεῖ C ὀτοκεῖ υ ‖ 10 ὑπνοδόταν GMX^3 : -δέταν ‖ 12 καὶ κομψὸς om. D ‖ B 3 γὰρ Δ : δ' ‖ 3-457 A 9 παρὰ ... λελυπηκόσιν om. N ‖ 4-5 καὶ γὰρ : καὶ γὰρ καὶ J ‖ 6 τοῦ om. Rh.

« Ne te sied cette pose, abandonne la flûte,
prends tes armes et remets ta mâchoire d'aplomb[1], »

mais quand elle eut contemplé son image dans une eau courante, elle s'en fâcha et abandonna sa flûte. Pourtant comme consolation de la laideur, cet art possède la justesse du son, et Marsyas[2], à ce qu'il semble, recourut à un caveçon de cuir, tant pour contenir la véhémence du souffle que pour corriger ou cacher la difformité de son visage.

« Il adapta l'or éclatant contre ses joues
velues, et sur sa bouche énorme une courroie
par derrière attachée[3]. »

Mais si la colère gonfle et distend le visage laidement, elle fait émettre des sons plus laids et plus déplaisants encore,

« Faisant vibrer dans l'âme les cordes qui
ne devraient pas vibrer[4]. »

Quand la mer, soulevée par les vents, rejette de la mousse[5] et des algues, on dit qu'elle se nettoie, mais la colère jette à la côte, quand l'âme chavire, un ramassis de paroles violentes et incontrôlées, dont ceux qui les profèrent sont les premiers à être salis et couverts d'infamie : on croit qu'ils les ont toujours en eux-mêmes, qu'ils en sont pleins et qu'ils les découvrent sous l'effet de la colère. Aussi, comme dit Platon[6], ils paient une lourde amende pour une légère affaire, une parole, car ils passent pour être des ennemis, des médisants, des gens de mauvais caractère.

7 Quand je vois donc et que j'observe cela, il m'arrive de poser en principe et de me rappeler justement à moi-même que si c'est un bien dans la fièvre, c'en est un plus grand encore dans la colère d'avoir la langue molle et lisse, car pour les gens fiévreux, si la langue n'est pas dans son état naturel, c'est un mauvais signe, sans être pour autant la cause du mal, mais si

1. Fr. trag. ades. 381 Nauck[2].
2. *Quaest. conv.*, 713 D.

« οὔ τοι πρέπει τὸ σχῆμα · τοὺς αὐλοὺς μέθες
καὶ θὤπλα λάζευ καὶ γνάθους εὐθημόνει, »

θεασαμένην δὲ τοῦ προσώπου τὴν ὄψιν ἐν ποταμῷ τινι
δυσχερᾶναι καὶ προέσθαι τοὺς αὐλούς · καίτοι παραμυθίαν
ἡ τέχνη τῆς ἀμορφίας ἔχει τὴν ἐμμέλειαν. Καὶ ὁ Μαρσύας,
ὡς ἔοικε, φορβειᾷ τινι καὶ περιστομίοις [βίᾳ] τοῦ πνεύματος
τὸ ῥαγδαῖον ἐγκαθεῖρξε καὶ τοῦ προσώπου κατεκόσμησε C
καὶ ἀπέκρυψε τὴν ἀνωμαλίαν,

« χρυσῷ δ' αἰγλήεντι συνήρμοσεν ἀμφιδασείας
κόρσας καὶ στόμα λάβρον ὀπισθοδέτοισιν ἱμᾶσιν · »

ἡ δ' ὀργὴ φυσῶσα καὶ διατείνουσα τὸ πρόσωπον ἀπρεπῶς
ἔτι μᾶλλον αἰσχρὰν ἀφίησι καὶ ἀτερπῆ φωνὴν

« κινοῦσα χορδὰς τὰς ἀκινήτους φρενῶν. »

Τὴν μὲν γὰρ θάλασσαν, ὅταν ἐκταραχθεῖσα τοῖς πνεύμασι
τὰ βρύα καὶ τὸ φῦκος ἀναβάλλῃ, καθαίρεσθαι λέγουσιν ·
ἃ δ' ὁ θυμὸς ἐκβράσσει τῆς ψυχῆς περιτρεπομένης ἀκό-
λαστα καὶ πικρὰ καὶ σπερμολόγα ῥήματα, τοὺς λέγοντας
πρώτους καταρρυπαίνει καὶ καταπίμπλησιν ἀδοξίας, ὡς
ἀεὶ μὲν ἔχοντας ἐν αὑτοῖς ταῦτα καὶ πλήρεις ὄντας, ὑπὸ D
δὲ τῆς ὀργῆς ἀνακαλυπτομένους. Διὸ « κουφοτάτου
πράγματος, ὥς φησιν ὁ Πλάτων, λόγου βαρυτάτην
ζημίαν » τίνουσιν, ἐχθροὶ καὶ κακολόγοι καὶ κακοήθεις
δοκοῦντες εἶναι. 7 Ταῦτ' οὖν ὁρῶντί μοι καὶ παρα-
φυλάττοντι συμβαίνει τίθεσθαι καὶ διαμνημονεύειν ἐπιεικῶς
πρὸς ἐμαυτόν, ὡς ἀγαθὸν μέν ἐστιν ἐν πυρετῷ, κρεῖττον
δ' ἐν ὀργῇ τὴν γλῶτταν ἁπαλὴν ἔχειν καὶ λείαν. Ἡ μὲν
γὰρ τῶν πυρεττόντων ἐὰν μὴ κατὰ φύσιν σχῇ, σημεῖόν

456 B 8 θὤπλα LC : τ' ὅπλα uel θ' ὅπλα || 11 ἐμμέλειαν LCbX[3] : εὐμ. || 12 φορβειᾷ : φορβιᾷ Θ || βίᾳ del. Dübner || C 4 λάβρον : λαῦρον GWRhΘ || 8 τοῖς πνεύμασι : τῷ πνεύματι Θ || D 3 φησιν ὁ Πλάτων : φησι Πλάτων ΓΘ || 4 ὥς φ. Π. post τίνουσιν pos. Θ || ἐχθροὶ : αἰσχροὶ D[mg] || 6 καὶ διαμνημονεύειν : καὶ μὴ δ. LC || 9 σχῇ LCG[4]X[1]JYMh : ἔχῃ cet.

la langue des gens en colère devient rêche et sale, et s'épanche en discours déplacés, elle produit une insolence qui crée une haine inexpiable et dénonce une malveillance secrète. Le vin pur ne provoque aucune intempérance, aucune brouille aussi graves que celles de la colère, et si le rire et la plaisanterie ont là leur part, on trouve ici un mélange de fiel. Quand on boit, l'homme silencieux est pénible et se montre grossier vis-à-vis des convives, mais dans la colère rien n'est plus respectable que le calme, comme le conseille Sapphô[1] :

« Quand se répand dans le cœur la colère,
gardez-vous de la langue aux vains aboiements. »

8 Observer constamment les gens pris de colère ne permet pas seulement de se livrer à ces réflexions, mais encore de comprendre les autres caractères de la colère : elle n'est point noble, ni virile ; elle est sans fierté ni grandeur ; la plupart cependant prennent sa turbulence pour de l'efficacité, ses menaces pour de l'audace, son entêtement pour de la force ; quelques autres même tiennent sa cruauté pour un exploit, son opiniâtreté pour de la constance, et pour de la haine du mal son humeur atrabilaire[2], mais bien à tort. En effet les actes, les mouvements, les attitudes des gens en colère dénoncent alors beaucoup de petitesse et de faiblesse, non seulement dans les cas où ils battent de petits enfants, se montrent durs envers de faibles femmes et s'imaginent devoir corriger chiens, chevaux, mulets[3], comme Ctésiphon le boxeur qui croyait juste de rendre à son mulet ruade pour ruade, mais encore dans les boucheries perpétrées par les tyrans, la bassesse qui se révèle dans leur cruauté, la passivité qu'on voit dans leurs actions ressemblent aux morsures des serpents qui, enflammés par la vive douleur qu'ils ressentent, font pénétrer leur

1. Frag. 134 Reinach, 158 Lobel-Page.
2. *De cohibenda ira*, 462 E ; *De fraterno amore*, 482 C ; Sénèque. *De ira*, I, 20, 1.
3. Sénèque, *De ira*, III, 27, 1.

ἐστι πονηρὸν οὐκ αἴτιον, ἡ δὲ τῶν θυμουμένων τραχεῖα
καὶ ῥυπαρὰ γενομένη καὶ ῥυεῖσα πρὸς λόγους ἀτόπους E
ἔχθρας ἀνηκέστου δημιουργὸν ὕβριν ἐκφέρει καὶ δυσμενείας
ὑπούλου κατήγορον. Οὐδὲν γὰρ ὁ ἄκρατος ἀκόλαστον
οὕτω καὶ δυσχερὲς ὡς ὁ θυμὸς ἀναδίδωσι, κἀκεῖνα μὲν
γέλωτι καὶ παιδιᾷ μέλει, ταῦτα δὲ χολῇ κέκραται· καὶ
παρὰ πότον μὲν ὁ σιωπῶν ἐπαχθὴς τοῖς συνοῦσι καὶ
φορτικός, ἐν ὀργῇ δὲ σεμνότερον οὐδὲν ἡσυχίας, ὡς ἡ
Σαπφὼ παραινεῖ· « σκιδναμένης ἐν στήθεσιν ὀργῆς πεφυ-
λάχθαι γλῶσσαν μαψυλάκαν. »

8 Οὐ ταῦτα δὲ μόνον ἐπιλογίζεσθαι δίδωσι τὸ προσέχειν
ἀεὶ τοῖς ἁλισκομένοις ὑπ' ὀργῆς, ἀλλὰ καὶ τὴν ἄλλην τοῦ
θυμοῦ κατανοεῖν φύσιν, ὡς οὐκ εὐγενὴς οὐδ' ἀνδρώδης F
οὐδ' ἔχουσα φρόνημα καὶ μέγεθός ἐστιν, ἀλλὰ δοκεῖ τοῖς
πολλοῖς τὸ ταρακτικὸν αὐτοῦ πρακτικὸν καὶ τὸ ἀπει-
λητικὸν εὐθαρσὲς εἶναι καὶ τὸ ἀπειθὲς ἰσχυρόν. Ἔνιοι δὲ
καὶ τὴν ὠμότητα μεγαλουργίαν καὶ τὸ δυσπαραίτητον
εὐτονίαν καὶ μισοπονηρίαν τὸ δύσκολον οὐκ ὀρθῶς τίθεν-
ται· τὰ γὰρ ἔργα καὶ τὰ κινήματα καὶ τὰ σχήματα
μικρότητα πολλὴν καὶ ἀσθένειαν κατηγορεῖ, | οὐ μόνον 457
ἐν οἷς παιδάρια σπαράττουσι καὶ πρὸς γύναια διαπικραί-
νονται καὶ κύνας καὶ ἵππους καὶ ἡμιόνους οἴονται δεῖν
κολάζειν, ὡς Κτησιφῶν ὁ παγκρατιαστὴς ἀντιλακτίσαι
τὴν ἡμίονον ἀξιῶν, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς τυραννικὰς μιαιφο-
νίας τῷ πικρῷ τὸ μικρόψυχον αὐτῶν καὶ τῷ δρῶντι τὸ
πεπονθὸς ἐνορώμενον ἔοικε τοῖς δήγμασι τῶν ἑρπετῶν,
ὅταν διακαῇ καὶ περιώδυνα γένηται, τὴν φλεγμονὴν

456 E 1 γενομένη ΜΠX^3 : γιν. ‖ 2 ἐκφέρει : ἐφεῦρε ΣΘ ‖ 4 ἀναδίδωσι M^2ΠΘS^2 : ἀναδείκνυσι ‖ 7-8 ὡς ἡ Σαπφὼ παραινεῖ GΔS : οὔσης ἄμφω παραινεῖν (-εῖ LCX) ‖ 8 σκιδναμένης ἐν στ. ὀργῆς Δ : δυναμένης ἐν στ. (om. ὀργῆς) ‖ στήθεσιν : στήθεσσι G^2XYM ‖ 9 μαψυλάκαν : -λακταν ΜΘ ‖ 11 ἀεὶ τοῖς : αὐτοῖς DJ ἀεὶ τὸ πρ. τοῖς R ‖ 457 A 2 σπαράττουσι : πράττουσι C^1 ‖ 3 οἴονται δεῖν : δεῖν οἴ. C.

brûlure dans ceux qui les ont fait souffrir. De même en effet que l'enflure est le résultat d'un grand coup sur le corps, de même dans les âmes les plus tendres la propension à faire souffrir les autres produit une colère d'autant plus forte que leur faiblesse est plus grande[1]. Voilà pourquoi les femmes sont plus irritables que les hommes, les malades que les gens bien portants, les vieillards que les hommes dans la force de l'âge, les infortunés que les gens heureux. Ce qu'il y a de plus irritable, c'est l'avare envers son intendant, le gourmand envers son cuisinier, le jaloux envers sa chère petite femme, le glorieux quand il est décrié ; mais les plus fâcheux, ce sont

« les hommes trop épris des honneurs, des partis,
vrais fléaux des cités »,

selon Pindare[2]. Ainsi c'est dans la partie de l'âme qui est le plus chagrinée et le plus touchée à cause de sa faiblesse[3] que surgit surtout la colère, qui ne ressemble pas, comme on l'a dit[4], aux nerfs de l'âme, mais à des réflexes et des spasmes d'une âme qui réagit avec trop de violence, par instinct de préservation.

9 Si les tristes exemples n'offraient qu'un tableau déplaisant mais nécessaire, quand je représente ceux qui se livrent à la colère avec douceur et mansuétude comme un concert et un spectacle de choix, je commence par mépriser ceux qui disent :

« Un homme est ta victime ! cet homme le souffrirait ?[5] »

Et :

« Piétine-le, mets ton pied sur sa nuque,
colle-le contre terre ![6] »

et autres paroles de provocation, par lesquelles certains transportent mal à propos la colère du gynécée dans l'appartement des hommes[7]. Le courage viril qui s'accorde pour tout le reste avec la justice, ne rivalise avec elle, selon moi, que pour annexer la douceur, qui lui reviendrait plutôt. S'il est arrivé même à des

ἀπερειδομένων σφοδρὰν τοῖς λελυπηκόσιν. Ὡς γὰρ οἴδημα μεγάλης ἐστὶν ἐν σαρκὶ πληγῆς πάθος, οὕτως ἐν ταῖς μαλακωτάταις ψυχαῖς ἡ πρὸς τὸ λυπῆσαι ἔνδοσις B ἐκφέρει μείζονα θυμὸν ἀπὸ μείζονος ἀσθενείας. Διὸ καὶ γυναῖκες ἀνδρῶν ὀργιλώτεραι καὶ νοσοῦντες ὑγιαινόντων καὶ γέροντες ἀκμαζόντων καὶ κακῶς πράττοντες εὐτυχούντων. Ὀργιλώτατος γὰρ ὁ φιλάργυρος πρὸς τὸν οἰκονόμον, ὁ γαστρίμαργος πρὸς τὸν ὀψοποιόν, ὁ ζηλότυπος πρὸς τὸ γύναιον, ὁ κενόδοξος κακῶς ἀκούσας· χαλεπώτατοι δ' « ἄγαν φιλοτιμίαν μνώμενοι ἐν πόλεσιν ἄνδρες · ἱστᾶσιν ἄλγος ἐμφανές », κατὰ Πίνδαρον. Οὕτως ἐκ τοῦ λυπουμένου [μάλιστα] τῆς ψυχῆς καὶ πάσχοντος ἀνίσταται μάλιστα δι' ἀσθένειαν ὁ θυμός, οὐχὶ νεύροις, ὥς τις εἶπε, τῆς ψυχῆς ἐοικώς, ἀλλ' ἐπιτάμασι καὶ σπάσμασιν ἐν ταῖς ἀμυντικαῖς C ὁρμαῖς σφοδρότερον ἐξανισταμένης.

9 Τὰ μὲν οὖν φαῦλα παραδείγματα τὴν θέαν οὐκ εὔχαριν, ἀλλ' ἀναγκαίαν μόνον εἶχε· τοὺς δ' ἠπίως καὶ λείως ὁμιλοῦντας ὀργαῖς κάλλιστα μὲν ἀκούσματα, κάλλιστα δὲ θεάματα ποιούμενος ἄρχομαι καταφρονεῖν τῶν λεγόντων·

« ἄνδρ' ἠδίκησας · ἄνδρ' ἀνεκτέον τόδε ; »

Καί·

« βαῖνε λάξ, ἐπὶ τραχήλου βαῖνε, καὶ πέλα χθονί, »

καὶ τἄλλα παροξυντικὰ δι' ὧν ἔνιοι τὸν θυμὸν ἐκ τῆς γυναικωνίτιδος εἰς τὴν ἀνδρωνῖτιν οὐκ εὖ μετοικίζουσιν. Ἡ γὰρ ἀνδρεία κατὰ τἄλλα τῇ δικαιοσύνῃ συμφερομένη D περὶ μόνης μοι δοκεῖ διαμάχεσθαι τῆς πραότητος ὡς αὐτῇ μᾶλλον προσηκούσης. Ἀνθρώπων μὲν γὰρ κρατῆσαι

457 A 9 σφοδράν Δ : σφόδρα (καὶ σφόδρα R) ‖ B 3-4 ὑγιαινόντων ... πράττοντες om. D ‖ 8 ἱστᾶσιν GX[3]J[2] : ἢ στάσιν ‖ 10 μάλιστα ante τῆς del. Helmbold ‖ C 1 ἐπιτάμασι : -τάγμασι YG[3] ‖ 2 ἐξανισταμένης : -μενος G[1]W -μένοις M[2] ‖ 9 καὶ om. W ‖ D 3 αὑτῇ Capps : αὐτῇ ‖ μὲν γὰρ W : γὰρ ΝΔ μὲν cet.

médiocres de triompher de meilleurs qu'eux, ériger dans son âme un trophée sur la colère — un redoutable adversaire selon Héraclite[1], car

« ce qu'elle veut avoir elle l'achète au prix de la vie » —

cela appartient à une force puissante, victorieuse, qui a vraiment contre les passions le jugement pour nerfs et tendons[2].

Aussi je m'attache toujours à recueillir et à relire non seulement les traits de modération des philosophes que les gens dépourvus de sens prétendent ne pas avoir de fiel[3], mais surtout ceux des rois et des tyrans. Par exemple celui d'Antigone[4] à l'adresse de ses soldats qui vitupéraient contre lui près de sa tente, dans l'idée qu'il ne les entendait pas : il glissa son bâton sous la toile au dehors et leur dit : « Eh bien ! n'irez-vous pas plus loin pour dire du mal de moi ? ». L'achéen Arcadion[5] qui disait sans cesse du mal de Philippe et conseillait de fuir,

« pour arriver enfin chez un peuple où Philippe
demeurât inconnu »,

se montra pour une raison quelconque en Macédoine ; les amis du roi pensaient qu'il fallait sans faute le châtier, mais Philippe lui réserva un accueil courtois et lui envoya des présents d'hospitalité ; il fit demander ensuite quels propos Arcadion tenait aux Grecs ; comme tous attestaient que notre homme était devenu son panégyriste et un panégyriste merveilleux, il leur dit : « Je suis donc meilleur médecin que vous ! » Comme on avait déblatéré contre lui aux Jeux Olympiques[6] et que certains soutenaient que les Grecs devraient s'en repentir, eux qui bien traités par Philippe disaient du mal de lui, il répliqua : « Que feront-ils, s'ils sont maltraités ? ». La conduite de Pisistrate[7] à l'égard de

1. Diels-Kranz, *FVS*, B 85. Il semble que Plutarque interprète Héraclite dans un sens un peu large. Dans son édition des Fragments *(Die Fragmente des Heraklit*[2]*)* B. Snell traduit : « Mit der Begierde zu kämpfen ist schwer ; was sie will, erkauft sie mit der Seele ». Il s'agit donc d'un appétit quelconque. *Coriolan*, 22 ; *Amatorius*, 755 D.

καὶ χείροσι βελτιόνων ὑπῆρξε, τὸ δ' ἐν ψυχῇ στῆσαι
κατὰ θυμοῦ τρόπαιον (ᾧ χαλεπὸν εἶναι μάχεσθαι φησὶν
Ἡράκλειτος· « ὅ τι γὰρ ἂν θέλῃ, ψυχῆς ὠνεῖται »)
μεγάλης ἐστὶ καὶ νικητικῆς ἰσχύος, ὥσπερ νεῦρα καὶ
τόνους ἀληθῶς ἐπὶ τὰ πάθη τὰς κρίσεις ἐχούσης. Διὸ καὶ
συνάγειν ἀεὶ πειρῶμαι καὶ ἀναγινώσκειν οὐ ταῦτα δὴ
μόνα τὰ τῶν φιλοσόφων, οὕς φασι χολὴν οὐκ ἔχειν οἱ
νοῦν ⟨οὐκ⟩ ἔχοντες, ἀλλὰ μᾶλλον τὰ τῶν βασιλέων καὶ
τυράννων· οἷον Ἀντιγόνου τὸ πρὸς τοὺς στρατιώτας E
ἐστί· τοὺς παρὰ τὴν σκηνὴν λοιδοροῦντας αὐτὸν ὡς οὐκ
ἀκούοντα· τὴν γὰρ βακτηρίαν ὑποβαλὼν ἔξω· « Παπαί,
εἶπεν, οὐ πορρωτέρω ποι τραπόμενοι κακῶς ἐρεῖθ'
ἡμᾶς ; » Ἀρκαδίωνος δὲ τοῦ Ἀχαιοῦ τὸν Φίλιππον ἀεὶ
κακῶς λέγοντος καὶ φεύγειν παραινοῦντος,

« εἰσόκε τοὺς ἀφίκηται οἳ οὐκ ἴσασι Φίλιππον »,

εἶτά πως ἐν Μακεδονίᾳ φανέντος, ᾤοντο δεῖν οἱ φίλοι
κολάσαι καὶ μὴ περιιδεῖν· ὁ δὲ Φίλιππος ἐντυχὼν αὐτῷ
φιλανθρώπως καὶ ξένια καὶ δῶρα πέμψας ἐκέλευσεν
ὕστερον πυνθάνεσθαι τίνας λόγους ἀπαγγέλλοι πρὸς
τοὺς Ἕλληνας· ὡς δὲ πάντες ἐμαρτύρουν ἐπαινέτην αὐτοῦ F
γεγονέναι τὸν ἄνδρα θαυμάσιον· « Ἐγὼ τοίνυν, ἔφη,
βελτίων ἰατρὸς ὑμῶν. » Ἐν Ὀλυμπίοις δὲ βλασφημίας
περὶ αὐτοῦ γενομένης καί τινων λεγόντων ὡς οἰμῶξαι
προσήκει τοὺς Ἕλληνας, ὅτι εὖ πάσχοντες ὑπὸ τοῦ
Φιλίππου κακῶς αὐτὸν λέγουσι· « Τί οὖν, ἔφη, ποιήσουσιν, ἂν κακῶς πάσχωσι ; » Καλὰ δὲ καὶ Πεισιστράτου

457 D 4 ἐν ψυχῇ : ἐν τῇ ψ. LCGΘ ‖ 5 μάχεσθαι LCGb : δια- ‖ 6 θέλῃ : θέλῃς ΓM^1 ‖ 10 μόνα : μόνον LCYM ‖ οὕς : τοὺς LCυ om. J ‖ χολὴν : σχολὴν LC^{2}R^1 ‖ 11 οὐκ add. Reiske ‖ E 2 ἐστί· τοὺς GS^3 : τοὺς DbN ὅτι τοὺς cet. ‖ 3 γὰρ Γ (exc. J)YNΔ (post βακτ.) : om. cet. ‖ 4 πορρωτέρω : πόρρω DRSΘ ‖ ποι MD : που ‖ 5-6 λιππον — παραι om. LC^1 ‖ 11 ἀπαγγέλλοι : -έλοι WRS^{1}ια^1 -έλλει GXV ‖ F 7 πάσχωσι : πάθωσι Δ ‖ καὶ om. LC.

Thrasybule, celle de Porsenna à l'égard de Mucius[1], celle de Magas[2] à l'égard de Philémon sont également belles. En public, en plein théâtre, Magas avait été bafoué par ce dernier dans une comédie[3] :

« Voici pour toi, Magas, une lettre du Roi ! —
Oh ! mon pauvre Magas, tu ne sais pas tes lettres ! »

Or il captura Philémon, jeté à la côte par la tempête, près de Paraitonion[4]. Il ordonna alors à un soldat de se borner à toucher d'une épée nue le cou de Philémon, puis de se retirer courtoisement. De son côté il lui fit parvenir, le traitant en gamin écervelé, des osselets et une balle, et il le laissa partir. Ptolémée pour railler l'ignorance d'un maître d'école, lui avait demandé quel était le père de Pélée. A quoi l'autre répondit : « Dis-moi d'abord quel était le père de Lagos. »[5] Le brocard visait l'obscurité de la naissance du roi, et tout le monde s'indigna de cette répartie que l'on jugeait incongrue et déplacée. Mais Ptolémée reprit : « S'il n'est point royal d'être brocardé, il ne l'est pas non plus de brocarder. » Alexandre se surpassa en cruauté vis-à-vis de Callisthène et de Clitos[6] ; aussi Poros[7], devenu son prisonnier, lui demanda-t-il de le traiter en roi. Et à la question : « Mais encore ? » il répliqua : « Dans le mot roi, tout est compris ! ». Voilà pourquoi on appelle le roi des dieux Meilichios (doux comme le miel), tandis que les Athéniens, je crois, l'appellent Maimactès (violent)[8]. Par contre la correction des coupables ressortit aux Érinyes et aux démons, non à la divinité, ni aux dieux de l'Olympe.

10 Lorsque Philippe eut rasé Olynthe[9], quelqu'un dit de lui : « Oui ! Mais ce roi ne pourrait pas reconstruire une cité aussi grande ! » On peut dire la même chose à la colère : « Tu peux renverser, détruire et abattre, mais relever, sauver, épargner, fortifier, c'est le propre de la

1. Il s'agit de Mucius Scaevola, à qui Porsenna rendit son épée et la liberté. *Vie de Publicola*, 17. *Parallela minora*, 305 F.

2. Magas était le demi-frère de Ptolémée II. Il était sans doute meilleur militaire que fin lettré. Ptolémée le redoutait parce qu'il avait du crédit parmi les soldats. *Vie de Cléomène*, 54.

τὰ πρὸς Θρασύβουλον καὶ Πορσίννα | τὰ πρὸς Μούκιον 458 καὶ Μάγα τὰ πρὸς Φιλήμονα· δημοσίᾳ γὰρ ὑπ' αὐτοῦ κωμῳδηθεὶς ἐν θεάτρῳ·

« Παρὰ τοῦ βασιλέως γράμμαθ' ἥκει σοι, Μάγα —
Μάγα κακόδαιμον, γράμματ' οὐκ ἐπίστασαι ; »

Λαβὼν ὑπὸ χειμῶνος εἰς Παραιτόνιον ἐξενεχθέντα στρατιώτην μὲν ἐκέλευσε γυμνῇ μαχαίρᾳ θιγεῖν τοῦ τραχήλου μόνον εἶτα κοσμίως ἀπελθεῖν, ἀστραγάλους δὲ καὶ σφαῖραν ὡς παιδαρίῳ νοῦν οὐκ ἔχοντι προσπέμψας ἀφῆκε. Πτολεμαῖος δὲ γραμματικὸν εἰς ἀμαθίαν ἐπισκώπτων ἠρώτησε τίς ὁ τοῦ Πηλέως πατὴρ ἦν· κἀκεῖνος· « Ἂν σὺ πρότερον εἴπῃς, ἔφη, τίς ὁ τοῦ Λάγου· » τὸ δὲ σκῶμμα B τῆς δυσγενείας ἥπτετο τοῦ βασιλέως, καὶ πάντες ἠγανάκτησαν ὡς οὐκ ἐπιτήδειον ὂν καὶ ἄκαιρον· ὁ δὲ Πτολεμαῖος « Εἰ μὴ τὸ φέρειν, ἔφη, σκωπτόμενον, οὐδὲ τὸ σκώπτειν βασιλικόν ἐστιν. » Ἀλέξανδρος δὲ πικρότερος αὐτοῦ γέγονεν ἐν τοῖς περὶ Καλλισθένη καὶ Κλεῖτον. Ἧι καὶ Πῶρος ἁλοὺς παρεκάλει χρήσασθαι βασιλικῶς αὐτῷ· καὶ πυθομένου « Μή τι πλέον ; » « Ἐν τῷ βασιλικῶς, ἔφη, πάντ' ἔνεστι. » Διὸ καὶ τῶν θεῶν τὸν βασιλέα « Μειλίχιον », Ἀθηναῖοι δὲ « Μαιμάκτην » οἶμαι καλοῦσι· τὸ δὲ κολαστικὸν ἐρινυῶδες καὶ δαιμονικόν, οὐ θεῖον οὐδ' C ὀλύμπιον.

10 Ὥσπερ οὖν ἐπὶ τοῦ Φιλίππου τις εἶπε κατασκάψαντος Ὄλυνθον· « Ἀλλ' οὐκ ἂν ἀνοικίσαι γε πόλιν ἐκεῖνος δύναιτο τηλικαύτην, » οὕτως ἔστιν εἰπεῖν πρὸς τὸν θυμόν· « Ἀνατρέψαι μὲν δύνασαι καὶ διαφθεῖραι καὶ καταβαλεῖν,

457 F 8 Πορσίννα DVK : πορσίνα Γ (exc. J) hΘ περσίνα LC πορσύνα JY πορσήνα RS || 458 A 4 Μάγα : Μάγας L || 6-7 στρατιώτην : -ώτῃ ΝΠ || 7 θιγεῖν : οἴγειν υ || B 1 ἔφη om. Σ (exc. h) || 3 ὂν καὶ ἄκαιρον E. Schwartz : ὄντα φέρειν VΜΠ ὄντα χαίρειν cet. || ὁ δὲ Γ (exc. J) : καὶ ὁ || C 1 θεῖον : θεῖον δὲ WYMRh || 4 ἀνοικίσαι Rei. : οἰκίσαι || ἐκεῖνος ante οἰκ. pos. VΜΠ || 6 καταβαλεῖν : -λαβεῖν LC[1].

douceur, du pardon, de la modération, l'œuvre de Camille, de Métellus[1], d'Aristide, de Socrate ; planter ses dents dans sa victime est le propre des fourmis et des rats[2] ». Néanmoins, même à ne considérer que le souci de se défendre, je trouve que le recours à la colère demeure sans effet la plupart du temps, car il se dépense en morsure des lèvres[3], grincement des dents, courses éperdues, malédictions comportant des menaces insensées : c'est ressembler aux gamins[4] qui dans les courses sont incapables de doser leurs efforts et s'effondrent avant de toucher le but vers lequel ils tendent, spectacle ridicule. Aussi n'est-elle pas sans portée la réplique d'un Rhodien au licteur du général romain, qui criait et se montrait arrogant : « Je ne me soucie pas de tes paroles, mais de son silence. » Quand Sophocle[5] eut armé Néoptolème et Eurypyle, il dit :

« Dans le cercle formé par les armes d'airain
ils se précipitèrent sans jactance injurieuse. »

Certains Barbares empoisonnent le fer de leurs flèches, mais la valeur n'a pas besoin de fiel ; elle a été trempée par la raison. Les traits de la colère et de la folie sont fragiles et pourris. Les Lacédémoniens[6] en tout cas calment par des flûtes l'emportement des combattants et sacrifient aux Muses avant la guerre, pour que demeure en eux la raison. Quand ils ont fait tourner le dos à l'ennemi, ils ne le poursuivent pas, mais ils rameutent leur emportement[7] qui ressemble à des poignards symétriques, faciles à retirer de la plaie[8]. La colère au contraire en a perdu des milliers avant la vengeance, tels Cyrus et le thébain Pélopidas[9], mais

1. Il s'agit sans doute de Q. Caecilius Metellus Macedonicus. *Reg. et Imp. Apopht.*, 202 A.

2. Sénèque fait cette remarque : « C'est d'un esprit chétif et misérable de riposter à un coup de dent : les rats et les fourmis, si tu approches la main, allongent le museau ; les êtres faibles se croient blessés quand on les touche. » *De ira*, II, 34, 1.

3. « Quel besoin as-tu, dit Hiéronymus, quand tu veux battre quelqu'un, de te mordre d'abord les lèvres. » Sénèque, *De ira*, I, 19, 3.

4. *De virtute morali*, 447 A.

ἀναστῆσαι δὲ καὶ σῶσαι καὶ φείσασθαι καὶ καρτερῆσαι
πραότητός ἐστι καὶ συγγνώμης καὶ μετριοπαθείας, καὶ
Καμίλλου καὶ Μετέλλου καὶ Ἀριστείδου καὶ Σωκράτους·
τὸ δ' ἐμφῦναι καὶ δακεῖν μυρμηκῶδες καὶ μυῶδες». Οὐ
μὴν ἀλλὰ καὶ πρὸς ἄμυναν [ἅμα] σκοπῶν τὸν δι' ὀργῆς
τρόπον ἄπρακτον εὑρίσκω τὰ πολλά,⟨ἅμα⟩ δήγμασι χειλῶν D
καὶ πρίσεσιν ὀδόντων καὶ κεναῖς ἐπιδρομαῖς καὶ βλασφη-
μίαις ἀπειλὰς ἀνοήτους ἐχούσαις καταναλισκόμενον,
εἶθ' ὥσπερ ἐν τοῖς δρόμοις τὰ παιδία τῷ μὴ κρατεῖν
ἑαυτῶν προκαταπίπτοντα τοῦ τέλους ἐφ' ὃ σπεύδει
γελοίως. Ὅθεν οὐ φαύλως ὁ Ῥόδιος πρὸς ὑπηρέτην τοῦ
Ῥωμαίων στρατηγοῦ βοῶντα καὶ θρασυνόμενον· «Οὐ
μέλει μοι τί σὺ λέγεις, ἀλλὰ τί τῆνος σιγῇ.» Καὶ τὸν
Νεοπτόλεμον ὁ Σοφοκλῆς καὶ τὸν Εὐρύπυλον ὁπλίσας·
«Ἄκομπ' ἀλοιδόρητα, φησίν, ἐρρηξάτην ἐς κύκλα
χαλκέων ὅπλων.» Τὸν μὲν γὰρ σίδηρον ἔνιοι τῶν βαρ-
βάρων φαρμάσσουσιν, ἡ δ' ἀνδρεία χολῆς οὐ δεῖται·
βέβαπται γὰρ ὑπὸ τοῦ λόγου· τὸ δὲ θυμικὸν καὶ μανικὸν E
εὐπερίθραυστόν ἐστι καὶ σαθρόν. Ἀφαιροῦσι γοῦν αὐλοῖς
τὸν θυμὸν οἱ Λακεδαιμόνιοι τῶν μαχομένων, καὶ Μούσαις
πρὸ πολέμου θύουσιν ὅπως ὁ λόγος ἐμμένῃ· καὶ τρεψάμενοι
τοὺς πολεμίους οὐ διώκουσιν, ἀλλ' ἀνακαλοῦνται τὸν
θυμόν, ὥσπερ τὰ σύμμετρα τῶν ἐγχειριδίων εὐανακό-
μιστον ὄντα καὶ ῥᾴδιον. Ὀργὴ δὲ μυρίους προανεῖλε τῆς
ἀμύνης, ὡς Κῦρον καὶ Πελοπίδαν τὸν Θηβαῖον. Ἀγαθοκλῆς

458 C 7-8 σῶσαι ... ἐστι om. N ‖ 11 ἅμα del. Capps ‖ D 1 ἅμα add. Capps ‖ δήγμασι : δήγματα LC ‖ 2 πρίσεσιν : πρήσεσιν $G^2X^1Y^1$ ‖ 3 ἐχούσαις : ἐχούσης Σ (exc. S^1i) Θ ‖ 5 ἐφ' ὃ : ἐφ' ᾧ Γ (exc. G) N ‖ 8 σύ om Rh ‖ τί σὺ λέγεις : τί λέγεις σύ φησιν D ‖ τί τῆνος σιγῇ : τη (τῆι C^1X) τίνος σιγῇ (-ῆι X) LCX$υ^1$hK τί κεῖνος σιγᾷ WJ^1D$υ^2$Θ ‖ σιγῇ : σιγή Y ‖ 10 Ἄκομπ' Badham : ἐκόμπασεν ‖ E 1 βέβαπται : βέβλαπται $G^4WX^1J^1Y^1M^1R$ ‖ 2 εὐπε-ρίθραυστόν : εὐπερίθριπτον Rh (-θρυπτον S^2) ‖ σαθρόν : σαπρόν Θ ‖ γοῦν : γὰρ Θ ‖ 6-7 εὐανακόμιστον ... ῥᾴδιον : -κόμιστα ... ῥᾴδια LN^2 -στα etiam C.

Agathocle[1], insulté par les assiégés, le supportait avec douceur, et comme l'un d'eux disait : « Potier, où prendras-tu l'argent pour payer tes mercenaires ? », il se mit à rire et répondit : « Quand j'aurai pris votre ville. » Du haut de leurs remparts, certains se moquaient d'Antigone[2] à cause de sa laideur, mais lui de leur dire alors : « Et moi qui croyais avoir les traits réguliers ! ». Quand il eut pris leur ville, il fit vendre les railleurs, en protestant qu'il en parlerait à leurs maîtres, s'ils se moquaient encore de lui.

Mais je vois des avocats, voire des orateurs, commettre sous l'effet de la colère de graves erreurs. Aristote[3] raconte que les amis du samien Satyros lui avaient bouché les oreilles avec de la cire quand il plaidait, de peur que la colère provoquée par les injures de ses ennemis ne lui fît perdre le fil de son discours. Mais nous-mêmes le châtiment d'un esclave coupable n'est-il pas souvent hors de notre portée ? Car ils s'évadent par crainte des menaces qu'on profère[4]. Ce que disent les nourrices aux petits enfants : « Ne pleure pas et tu l'auras ! » cela il faut le dire à son emportement et on en tirera profit : « Ne te presse pas, ne crie pas, ne te hâte pas, et ce que tu veux arrivera plus sûrement et mieux. » Un père qui voit son enfant entreprendre de fendre ou de tailler un objet avec un canif, prend le canif et fait le travail ; de même le raisonnement soustrait la vengeance à l'emportement et châtie lui-même sans erreur, ni dommage, mais avec profit celui qui le mérite, au lieu de se châtier soi-même, à sa place, comme le fait souvent la colère[5].

11 Mais comme toutes les passions réclament une accoutumance qui dompte en quelque sorte et soumette par l'exercice l'élément irrationnel et indocile de l'âme, c'est contre la colère, de préférence à toute autre, que nos serviteurs nous donnent l'occasion de nous exercer.

1. *Reg. et Imp. Apopht.*, 176 E. Diodore de Sicile, 20, 63. Agathocle était fils d'un potier.

δὲ πράως ἔφερε λοιδορούμενος ὑπὸ τῶν πολιορκουμένων, καί τινος εἰπόντος· « Κεραμεῦ, πόθεν ἀποδώσεις τοῖς ξένοις F τὸν μισθόν ; » ἐπιγελάσας· « Αἶκα ταύταν ἐξέλω. » Καὶ τὸν Ἀντίγονον ἀπὸ τοῦ τείχους τινὲς εἰς ἀμορφίαν ἔσκωπτον· ὁ δὲ πρὸς αὐτούς· « Καὶ μὴν ἐδόκουν εὐπρόσωπος εἶναι »· λαβὼν δὲ τὴν πόλιν ἐπίπρασκε τοὺς σκώπτοντας, μαρτυράμενος ὅτι πρὸς τοὺς δεσπότας ἕξει τὸν λόγον, ἂν πάλιν αὐτὸν λοιδορῶσιν. Ὁρῶ δὲ καὶ συνηγόρους σφαλλομένους ὑπ' ὀργῆς μεγάλα καὶ ῥήτορας. Ἀριστοτέλης δ' ἱστορεῖ Σατύρου τοῦ Σαμίου τοὺς φίλους | ἐμφράξαι τὰ ὦτα κηρῷ δίκην ἔχοντος, ὅπως μὴ συγχέῃ 459 τὸ πρᾶγμα διὰ θυμὸν ὑπὸ τῶν ἐχθρῶν λοιδορούμενος. Αὐτοὺς δ' ἡμᾶς οὐ πολλάκις ἐκφεύγει τὸ κολάσαι πλημμελήσαντα δοῦλον ; Ἀποδιδράσκουσι γὰρ τὰς ἀπειλὰς καὶ τοὺς λόγους δείσαντες. Ὅπερ οὖν αἱ τίτθαι πρὸς τὰ παιδία λέγουσι· « Μὴ κλαῖε, καὶ λήψῃ », τοῦτο πρὸς τὸν θυμὸν οὐκ ἀχρήστως λεκτέον· « Μὴ σπεῦδε μηδὲ βόα μηδ' ἐπείγου, καὶ μᾶλλον ἃ θέλεις γενήσεται καὶ βέλτιον. » Καὶ γὰρ παῖδα πατὴρ ἰδὼν ἐπιχειροῦντά τι σιδηρίῳ διελεῖν ἢ περιτεμεῖν αὐτὸς λαβὼν τὸ σιδήριον ἐποίησε, καὶ τοῦ θυμοῦ τὴν τιμωρίαν παρελόμενος ὁ λογισμὸς αὐτὸς ἀσφαλῶς καὶ ἀβλαβῶς καὶ ὠφελίμως ἐκόλασε τὸν ἄξιον, B οὐχ ἑαυτὸν ὥσπερ ὁ θυμὸς ἀντ' ἐκείνου πολλάκις.

11 Πάντων δὲ τῶν παθῶν ἐθισμοῦ δεομένων οἷον δαμάζοντος καὶ καταθλοῦντος ἀσκήσει τὸ ἄλογον καὶ δυσπειθές, οὐ πρὸς ἄλλο μᾶλλον ἔστιν ἐγγυμνάσασθαι τοῖς οἰκέταις ἢ πρὸς τὸν θυμόν. Οὔτε γὰρ φθόνος οὔτε

458 F 2 αἶκα : αἶκε WXJM[2] ΠRΘ αἴκεα D αἴκαε V || ταύταν : ταύτην C (sed corr.) WVJYΣΘ || 3 τοῦ om. XK[1]YNh || 6 μαρτυράμενος : -ρόμενος WD || 8 συνηγόρους Kaltwasser : κυνηγούς || 9 τοῦ σαμίου G Stob : om. cet. || 459 A 1 ἔχοντος : ἔχοντας WYNhΠ || 9 παῖδα πατὴρ ἰδὼν : παῖδ' ἰδὼν π. ΝΣΘ || 10 περιτεμεῖν Γ : τεμεῖν || 11 παρελόμενος ὁ : ὁ παρ. Δ || ὁ λογισμὸς G : om. cet. || B 2 ὁ θυμὸς : ὁ θυμούμενος Δ.

Car, s'ils n'excitent en nous ni jalousie, ni frayeur, ni rivalités à leur égard, ils font naître des colères incessantes, qui causent des heurts nombreux et entraînent de nombreux faux-pas — dus à notre pouvoir absolu — comme sur un terrain glissant, sans rien qui nous retienne ou nous fasse obstacle. Un pouvoir sans contrôle ne peut, au fort de la passion, s'exercer sans commettre de fautes, si nous n'avons pas une main de fer dans un gant de velours et ne tenons bon contre les mille criailleries d'une femme ou d'amis qui nous reprochent notre atonie et notre mollesse. C'est par eux surtout que, moi aussi, je fus excité contre mes domestiques, sous prétexte qu'ils devenaient vicieux si je ne les châtiais pas. Cependant j'ai fini par comprendre qu'il était préférable de les rendre pires par indulgence que de se fausser soi-même par aigreur et emportement pour redresser autrui. En second lieu, comme je voyais beaucoup d'esclaves que l'absence de châtiments rendait souvent confus d'être mauvais et qui commençaient à se réformer après avoir été pardonnés plutôt qu'après avoir été punis, qui, par Zeus, obéissaient aux uns au doigt et à l'œil avec plus de zèle qu'aux autres qui employaient les coups et les marques au fer rouge, je me persuadais que la raison a plus d'autorité sur les esprits que l'emportement. Car il n'en va pas comme a dit le poète[1] :

« Où se trouve la crainte est aussi le respect. »

Bien au contraire la frayeur qui rend sage naît en ceux qui ont le sens du respect. Les coups continuels et impitoyables ne produisent pas le repentir après la faute, mais plutôt, avant la faute, le souci de ne pas se faire voir. En troisième lieu, je me dis et me redis à moi-même que notre maître à l'arc ne nous a pas défendu de tirer, mais de manquer le but[2], et que pareillement apprendre à châtier avec à propos, mesure, utilité, dignité, ne nous interdira pas de punir. J'essaie donc de réprimer la

φόβος οὔτε φιλοτιμία τις ἐγγίνεται πρὸς αὐτούς, ὀργαὶ δὲ
συνεχεῖς πολλὰ ποιοῦσαι προσκρούματα καὶ σφάλματα
διὰ τὴν ἐξουσίαν ὥσπερ ἐν ὀλισθηρῷ χωρίῳ μηδενὸς
ἐνισταμένου μηδὲ κωλύοντος ὑποφέρουσαι. Οὐ γὰρ ἔστιν
ἀναμάρτητον ἐν πάθει τὸ ἀνυπεύθυνον κατασχεῖν μὴ
πολλῇ τὴν ἐξουσίαν ἐμπεριλαβόντα πραότητι μηδὲ πολλὰς C
ὑπομείναντα φωνὰς γυναικὸς καὶ φίλων ἐγκαλούντων
ἀτονίαν καὶ ῥᾳθυμίαν. Οἷς μάλιστα παρωξυνόμην καὶ
αὐτὸς ἐπὶ τοὺς οἰκέτας ὡς τῷ μὴ κολάζεσθαι διαφθειρο-
μένους. Ὀψὲ μέντοι συνεῖδον ὅτι πρῶτον μὲν ἐκείνους
ἀνεξικακίᾳ χείρονας ποιεῖν βέλτιόν ἐστιν ἢ πικρίᾳ καὶ
θυμῷ διαστρέφειν ἑαυτὸν εἰς ἑτέρων ἐπανόρθωσιν· ἔπειτα
πολλοὺς ὁρῶν αὐτῷ τῷ μὴ κολάζεσθαι πολλάκις αἰδου-
μένους κακοὺς εἶναι καὶ μεταβολῆς ἀρχὴν τὴν συγγνώμην
μᾶλλον ἢ τὴν τιμωρίαν λαμβάνοντας, καὶ νὴ Δία δου-
λεύοντας ἑτέροις ἀπὸ νεύματος σιωπῇ [καὶ] προθυμότερον
ἢ μετὰ πληγῶν καὶ στιγμάτων ἑτέροις, ἐπειθόμην ἡγεμο- D
νικώτερον εἶναι τοῦ θυμοῦ τὸν λογισμόν. Οὐ γάρ, ὡς ὁ
ποιητὴς εἶπεν, « ἵνα γὰρ δέος, ἔνθα καὶ αἰδώς », ἀλλὰ
τοὐναντίον αἰδουμένοις ὁ σωφρονίζων ἐγγίνεται φόβος· ἡ
δὲ συνεχὴς πληγὴ καὶ ἀπαραίτητος οὐ μετάνοιαν ἐμποιεῖ
τοῦ κακουργεῖν, ἀλλὰ τοῦ λανθάνειν πρόνοιαν μᾶλλον.
Τρίτον ἀεὶ μνημονεύων καὶ διανοούμενος πρὸς ἐμαυτὸν
ὡς οὔθ' ὁ τοξεύειν ἡμᾶς διδάξας ἐκώλυσε βάλλειν, ἀλλὰ
μὴ διαμαρτάνειν, οὔτε τῷ κολάζειν ἐμποδὼν ἔσται τὸ
διδάσκειν εὐκαίρως τοῦτο ποιεῖν καὶ μετρίως καὶ ὠφελίμως
καὶ πρεπόντως, πειρῶμαι τὴν ὀργὴν ἀφαιρεῖν μάλιστα τῷ

459 B 7 δὲ : δὲ καὶ ΜΠ ‖ 8 προσκρούματα WNDhΘ : -κρούσ- cet. ‖ 9 χωρίῳ om. JΣΘ ‖ 10 ὑποφέρουσαι : ὑπερθέσθαι Θ ‖ C 1 πολλῇ Δ : πολλὴν ‖ 2 γυναικὸς : γυναικῶν D ‖ 6 ἢ om. X^{1}υ ‖ 8 πολλοὺς : καὶ π. LC ‖ 10 νὴ Δία om. Θ ‖ 11 σιωπῇ : καὶ σιωπῆς Δ ‖ καὶ del. Schwartz post Hartman ‖ D 1 στιγμάτων : μαστίγων WVJ^{1} (non K) S ‖ ἑτέροις : ἑτέρους DΘ ‖ ἐπειθόμην : ἐπυθόμην Θ ‖ 1-2 ἡγεμονικώτερον : -ώτατον Θ ‖ 7 μεμονεύων : δια- LC ‖ 9 μὴ om. Γ (exc. J).

colère surtout en n'empêchant pas les coupables de plaider leur cause et en les écoutant. Le temps en effet crée pour la passion un délai et un atermoiement qui l'apaisent, et le jugement trouve une manière convenable de punir, et d'une gravité adaptée à la faute; mais de plus il ne reste aucun prétexte à celui qui reçoit une punition de s'opposer à la correction, s'il est châtié non par colère, mais avec preuves à l'appui. On évite aussi ce qui est le plus honteux, qu'il y ait plus de justice dans les paroles de l'esclave que dans celles du maître.

De même donc que Phocion[1] ne laissa pas les Athéniens se révolter prématurément après la mort d'Alexandre, ni y croire trop vite, mais leur dit : « S'il est mort aujourd'hui, citoyens d'Athènes, il le sera encore demain et le restera après-demain ! » de même je crois que celui qui se hâte par colère de châtier doit se dire à lui-même : « Si cet homme est coupable aujourd'hui, il le sera encore demain et le restera après-demain ! » Il n'y a point d'inconvénient qu'il soit puni plus tard, mais bien si, châtié précipitamment, il doit passer à jamais pour innocent : ce qui est déjà arrivé souvent. Lequel d'entre nous est assez sévère pour fouetter et châtier un esclave, parce que quatre ou neuf jours plus tôt il a laissé brûler le rôti, a renversé la table ou obéi trop mollement? Cependant c'est pour cette raison, quand cela est de fraîche date, que nous nous troublons et nous montrons blessants, intraitables. Comme les corps à travers le brouillard, ainsi les choses paraissent plus grandes vues à travers la colère.

Voilà pourquoi nous devons nous presser de fermer les yeux sur des faits semblables, et une fois à l'abri de la passion, libres de tout soupçon, il nous faut, si la raison voit clairement et posément le mal, nous occuper de la punition sans la négliger, ni y renoncer, comme renoncent à leur nourriture des gens sans appétit[2]. Rien ne porte autant à châtier dans la colère que de ne

2. Selon Aulu-Gelle I, 26, cité par Montaigne (*Essais* II, 31) Plutarque aurait ainsi « tout froidement et tout rassis » fait fouetter un esclave vicieux.

μὴ παραιρεῖσθαι τῶν κολαζομένων τὴν δικαιολογίαν, E
ἀλλ' ἀκούειν. Ὅ τε γὰρ χρόνος ἐμποιεῖ τῷ πάθει διατριβὴν
καὶ μέλλησιν ἐκλύουσαν, ἥ τε κρίσις εὑρίσκει καὶ τρόπον
πρέποντα καὶ μέγεθος ἁρμόττον κολάσεως· ἔτι δ' οὐχ
ὑπολείπεται πρόφασις τῷ διδόντι δίκην ἀντιτείνειν πρὸς
τὴν ἐπανόρθωσιν, ἂν μὴ κατ' ὀργήν, ἀλλ' ἐξελεγχθεὶς
κολάζηται· τό τ' αἴσχιστον οὐ πρόσεστι, φαίνεσθαι
δικαιότερα τοῦ δεσπότου λέγοντα τὸν οἰκέτην. Ὥσπερ
οὖν ὁ Φωκίων μετὰ τὴν Ἀλεξάνδρου τελευτὴν οὐκ ἐῶν
προεξανίστασθαι τοὺς Ἀθηναίους οὐδὲ ταχὺ πιστεύειν,
« Εἰ σήμερον, εἶπεν, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τέθνηκε, καὶ F
αὔριον ἔσται καὶ εἰς τρίτην τεθνηκώς, » οὕτως οἶμαι δεῖν
ὑποβάλλειν ἑαυτῷ τὸν σπεύδοντα δι' ὀργὴν ἐπὶ τὴν
τιμωρίαν· « Εἰ σήμερον οὗτος ἠδίκηκε, καὶ αὔριον ἔσται
καὶ εἰς τρίτην ἠδικηκώς »· καὶ δεινὸν οὐδὲν εἰ δώσει δίκην
βράδιον, ἀλλ' εἰ ταχὺ παθὼν ἀεὶ φανεῖται μὴ ἀδικῶν·
ὅπερ ἤδη συμβέβηκε πολλάκις. Τίς γὰρ ἡμῶν οὕτω δεινός
ἐστιν ὥστε μαστιγοῦν καὶ κολάζειν δοῦλον, ὅτι πέμπτην
ἢ δεκάτην ἡμέραν | προσέκαυσε τοὖψον ἢ κατέβαλε τὴν 460
τράπεζαν ἢ βράδιον ὑπήκουσε ; Καὶ μὴν ταῦτ' ἐστὶν ἐφ' οἷς
εὐθὺς γενομένοις καὶ προσφάτοις οὖσι ταραττόμεθα καὶ
πικρῶς καὶ ἀπαραιτήτως ἔχομεν. Ὡς γὰρ δι' ὁμίχλης
τὰ σώματα, καὶ δι' ὀργῆς τὰ πράγματα μείζονα φαίνεται.
Διὸ δεῖ ταχὺ συμμύειν ἐπὶ τῶν ὁμοίων καὶ τοῦ πάθους
ἔξωθεν ὄντας ἀνυπόπτως, ἂν καθαρῷ τῷ λογισμῷ καὶ
καθεστῶτι φαίνηται μοχθηρόν, ἐπιστραφῆναι καὶ μὴ
προέσθαι τότε μηδ' ἀφεῖναι τὴν κόλασιν ὥσπερ σιτίων
ἀνορέκτους γεγονότας. Οὐδὲν γὰρ οὕτως αἴτιόν ἐστι τοῦ

459 E 3 ἐκλύουσαν : -ουσιν LC[1] || 7 τό τ' : Δ : τὸ δ' || F 4 ἠδίκηκε : ἠδίκησε LCXYM || 8 μαστιγοῦν καὶ κολάζειν : κολ. καὶ μασ. VMΠ || 460 A 6 δεῖ : δὴ X || συμμύειν ἐπὶ Amyot : συμμνημονεύειν || 7 ὄντας Benseler : ὄντα || 8 φαίνηται μοχθηρόν : μοχ. φαί. Θ || 8-9 καὶ ... ἀφεῖναι om. N || 9 σιτίων LCGS : σιτίον.

pas châtier quand elle est passée et de manquer de nerf : c'est être dans les dispositions d'esprit des rameurs paresseux qui restent au mouillage par beau temps, puis s'exposent au danger de naviguer quand il y a du vent. Nous aussi qui condamnons la raison pour son atonie et sa mollesse à châtier, nous nous pressons d'agir à la légère sous l'empire d'une colère comme sous l'effet d'une bourrasque. La nourriture, il est conforme à la nature d'en prendre quand on a faim ; la vengeance, il faut la consommer quand on n'en est ni affamé, ni altéré, sans avoir besoin de la colère pour en relever le goût, et au moment où l'appétit s'en est le plus éloigné, en recourant au raisonnement pour se forcer. Aristote[1] raconte que de son temps, en Étrurie, les esclaves étaient fouettés au son de la flûte ; ce n'est pas ainsi qu'il faut agir : se rassasier de vengeance par plaisir comme par un appétit de jouissance, être joyeux de châtier, puis regretter de l'avoir fait[2] ; cela est bestial, ceci efféminé. Il faut au contraire, sans douleur comme sans plaisir, assurer la punition au temps de la raison, sans laisser de prétexte à l'emportement.

12 Cela paraîtra peut-être non la guérison de la colère, mais délai, précaution contre les fautes qu'elle fait commettre. Toutefois si l'enflure de la rate n'est qu'un symptôme de la fièvre, quand elle diminue elle fait baisser la fièvre, comme le dit Hiéronymos. Au reste en remontant à l'origine de la colère elle-même, je vis que des causes différentes mettaient en colère les différents individus, mais que probablement pour tous il y avait l'idée d'être méprisé ou négligé[3]. Voilà pourquoi il faut aider ceux qui veulent éviter la colère en distinguant le plus possible l'action incriminée d'un acte de dédain ou d'insolence, et en l'imputant à l'ignorance,

1. Frag. 608 (éd. Rose).
2. Sénèque, *De ira*, I, 17-18 ; *De sera num. vind.* 550 E.
3. Aristote, *Rhétorique*, 2, 3 (1380 A) : « Puis donc que l'on se met en colère contre ceux qui dédaignent, et que le dédain est chose volontaire, il est manifeste qu'à l'égard des personnes qui ne font aucune des choses susdites, ou les font ou paraissent les faire involontairement, l'on est calme » (trad. M. Dufour. C.U.F.).

παρούσης ὀργῆς κολάζειν, ὡς τὸ παυσαμένης μὴ κολάζειν, B
ἀλλ' ἐκλελύσθαι, καὶ ταὐτὸν πεπονθέναι τοῖς ἀργοῖς
κωπηλάταις, οἳ γαλήνης ὁρμοῦσιν, εἶτα κινδυνεύουσιν
ἀνέμῳ πλέοντες. Καὶ γὰρ ἡμεῖς τοῦ λογισμοῦ κατεγνω-
κότες ἀτονίαν καὶ μαλακίαν ἐν τῷ κολάζειν, σπεύδομεν
παρόντι τῷ θυμῷ καθάπερ πνεύματι παραβόλως. Τροφῇ
μὲν γὰρ ὁ πεινῶν κατὰ φύσιν χρῆται, τιμωρίᾳ δ' ὁ μὴ
πεινῶν μηδὲ διψῶν αὐτῆς μηδ' ὥσπερ ὄψου πρὸς τὸ
κολάσαι τοῦ θυμοῦ δεόμενος, ἀλλ' ὅταν πορρωτάτω τοῦ
ὀρέγεσθαι γένηται προσάγων τὸν λογισμὸν ἀναγκαίως.
Οὐ γάρ, ὡς Ἀριστοτέλης ἱστορεῖ κατ' αὐτὸν ἐν Τυρρηνίᾳ C
μαστιγοῦσθαι τοὺς οἰκέτας πρὸς αὐλόν, οὕτω πρὸς
ἡδονὴν δεῖ καθάπερ ἀπολαύσματος ὀρέξει τῆς τιμωρίας
ἐμφορεῖσθαι καὶ χαίρειν κολάζοντας, ⟨κολάσαντας δὲ⟩
μετανοεῖν, ὧν τὸ μὲν θηριῶδες, τὸ δὲ γυναικῶδες· ἀλλὰ καὶ
λύπης καὶ ἡδονῆς χωρὶς ἐν τῷ τοῦ λογισμοῦ χρόνῳ τὴν
δίκην κομίζεσθαι μὴ ὑπολείποντας τῷ θυμῷ πρόφασιν.

12 Αὕτη μὲν οὖν ἴσως οὐκ ὀργῆς ἰατρεία φανεῖται,
διάκρουσις δὲ καὶ φυλακὴ τῶν ἐν ὀργῇ τινος ἁμαρτημάτων.
Καίτοι καὶ σπληνὸς οἴδημα σύμπτωμα μέν ἐστι πυρετοῦ,
πραυνόμενον δὲ κουφίζει τὸν πυρετόν, ὥς φησιν Ἱερώνυμος. D
Ἀλλ' αὐτῆς γε τῆς ὀργῆς ἀναθεωρῶν τὴν γένεσιν, ἄλλους
ὑπ' ἄλλων αἰτιῶν ἐμπίπτοντας εἰς αὐτὴν ἑώρων, οἷς
ἐπιεικῶς ἅπασι δόξα τοῦ καταφρονεῖσθαι καὶ ἀμελεῖσθαι
παραγίνεται. Διὸ καὶ τοῖς παραιτουμένοις ὀργὴν δεῖ
βοηθεῖν πορρωτάτω τὴν πρᾶξιν ὀλιγωρίας ἀπάγοντας καὶ

460 B 1 ὡς ... κολάζειν om. M^1a ‖ 2 ἐκλελύσθαι : -ῆσθαι M^2ΠΘ ‖ ταὐτὸν : ταὐτὸ GM (non Π) ‖ 3 ὁρμοῦσιν C^1D : ὀργῆς N ὁρμῶσιν cet. ‖ 6 παραβόλως : παραβόλω uel παραβόλωι GXJYMRhΘ ‖ 7 γὰρ ΔM^2Π : οὖν G om. cet. ‖ C 1 κατ' αὐτὸν : κατὰ τὸν C^1WX^1υYR καταταυτὸν Da ‖ 4 κολάσαντας δὲ Amyot-Reiske : δὲ VJ$\alpha^{corr.}$ Π εἶτα Δ καὶ κολάζοντας G om. cet. ‖ 5 γυναικῶδες : οὐ θηριῶδες Θ ‖ καὶ om. WM^1ΣΘ ‖ 7 κομίζεσθαι Rei. : κολάζεσθαι ‖ ὑπολείποντας Bern. : -λείποντος Da -λείποντα cet. ‖ D 2 αὐτῆς : αὐτὸς C ‖ 3 ἐμπίπτοντας εἰς αὐτὴν : εἰς αὐτὴν ἐμ. Θ ‖ 5-6 δεῖ βοηθεῖν : βοη- δεῖ Θ.

à la fatalité, à la passion, à un fâcheux concours de circonstances. Ainsi Sophocle[1] :

« Car l'esprit, ô mon roi, si vigoureux soit-il,
ne résiste au malheur, mais il s'évanouit. »

Tout en rejetant sur Erreur l'enlèvement de Briséis, Agamemnon[2]

« entend se racheter et pour cela donner
une immense rançon. »

La prière n'est point le fait de qui méprise : en se montrant humble, l'offenseur dissipe l'impression du dédain ; mais il ne faut pas que l'offensé attende cela, il doit s'appliquer le mot de Diogène[3] : « Ceux-ci se moquent de toi, Diogène ! » — « Mais je ne suis pas moqué ! » et ne pas se croire méprisé, mais plutôt mépriser celui-là, dans la pensée qu'il commet une faute imputable à sa faiblesse ou à sa légèreté, sa mollesse ou sa grossièreté, sa vieillesse ou sa jeunesse. De toute façon il faut laver d'un tel soupçon amis et serviteurs, car s'ils nous méprisent, ce n'est point qu'ils nous tiennent pour incapables ou inactifs, mais, à cause de notre douceur et de notre bienveillance, ils méprisent les uns notre bonté, les autres notre affection. En réalité nous montrons de la rudesse non seulement envers notre femme, nos esclaves, nos amis dans l'idée qu'ils nous méprisent, mais, de colère, souvent nous nous colletons avec des cabaretiers, des matelots, des palefreniers ivres, cela parce que nous croyons en être méprisés, et nous nous fâchons contre des chiens qui aboient, des ânes qui nous heurtent[4]. Un homme voulait frapper un ânier, celui-ci lui cria : « Je suis Athénien ! » Alors il se mit à frapper l'âne et à le bourrer de coups, tout en disant : « Toi, du moins, tu n'es pas Athénien ! ».

1. *Antigone*, 563-564. Le texte est cité dans *Phocion* avec les mêmes variantes (1).
2. *Iliade*, 19, 138.
3. *Fabius Maximus*, 10 ; Diogène Laërce, VI, 54 ; Sénèque, *De ira*, II, 32, 2.

θρασύτητος, εἰς ἄγνοιαν ἢ ἀνάγκην ἢ πάθος ἢ δυστυχίαν
τιθεμένους · ὡς Σοφοκλῆς ·

> « ἀλλ' οὐ γάρ, ὦναξ, οὐδ' ὃς ἂν βλάστῃ μένει
> νοῦς τοῖς κακῶς πράξασιν, ἀλλ' ἐξίσταται. »

Καὶ τῆς Βρισηίδος τὴν ἀφαίρεσιν εἰς τὴν Ἄτην ἀναφέρων
ὁ Ἀγαμέμνων ὅμως « ἂψ ἐθέλει ἀρέσαι, δόμεναί τ' ἀπε- E
ρείσι' ἄποινα · » καὶ γὰρ τὸ δεῖσθαι τοῦ μὴ καταφρονοῦντός
ἐστι, καὶ ταπεινὸς φανεὶς ὁ ἀδικήσας ἔλυσε τὴν τῆς
ὀλιγωρίας δόξαν. Οὐ δεῖ δὲ ταῦτα περιμένειν τὸν ὀργιζό-
μενον, ἀλλὰ τὸ τοῦ Διογένους · « Οὗτοί σου καταγελῶσιν,
ὦ Διόγενες · » « Ἐγὼ δ' οὐ καταγελῶμαι. » λαμβάνειν
ἑαυτῷ, καὶ καταφρονεῖσθαι μὴ νομίζειν, ἀλλὰ μᾶλλον
ἐκείνου καταφρονεῖν, ὡς δι' ἀσθένειαν [ἢ πλημμέλειαν] ἢ
προπέτειαν ἢ ῥᾳθυμίαν ἢ ἀνελευθερίαν ἢ γῆρας ἢ νεότητα
πλημμελοῦντος. Οἰκέταις δὲ καὶ φίλοις ἀφετέον τὸ τοιοῦτο
παντάπασιν · οὐ γὰρ ὡς ἀδυνάτων οὐδ' ὡς ἀπράκτων,
ἀλλὰ δι' ἐπιείκειαν ἢ δι' εὔνοιαν οἱ μὲν ὡς χρηστῶν, οἱ F
δ' ὡς φιλούντων καταφρονοῦσι. Νυνὶ δ' οὐ μόνον πρὸς
γυναῖκα καὶ δούλους καὶ φίλους ὡς καταφρονούμενοι
τραχέως ἔχομεν, ἀλλὰ καὶ πανδοκεῦσι καὶ ναύταις καὶ
ὀρεωκόμοις μεθύουσι πολλάκις ὑπ' ὀργῆς συμπίπτομεν
οἰόμενοι καταφρονεῖσθαι, καὶ κυσὶν ὑλακτοῦσι | καὶ ὄνοις 461
ἐμβάλλουσι χαλεπαίνομεν · ὡς ἐκεῖνος ὁ βουλόμενος
τύπτειν τὸν ὀνηλάτην, εἶτ' ἀνακραγόντος ὅτι « Ἀθηναῖός
εἰμι · » « Σὺ δέ ⟨γ'⟩ οὐκ εἶ Ἀθηναῖος », τὸν ὄνον λέγων
ἔτυπτε καὶ πολλὰς ἐνεφόρει πληγάς.

460 D 7 ἄγνοιαν Rei. : ἄνοιαν ‖ 9-10 ἀλλ' οὐ γὰρ ... πράξασιν : οὐ γάρ ποτ' ... πράσσουσιν Sophocle ‖ 9 ὃς : ὡς WX^{1}υNYM^1 ‖ 11 τὴν^2 om. WYNM^{1}Σ ‖ E 1 ἐθέλει : ἐθέλειν GX -λω D ‖ 7 ἑαυτῷ : ἐπαυτῷ N ἐν ἑαυτῷ D ‖ 8 ἢ πλημμέλειαν om. a del. Stegmann ‖ 10 τοιοῦτο : τοιοῦτον SM^2 (non Π) G ‖ 11 οὐδ' ὡς ἀπράκτων om. a ‖ F 3 γυναῖκα : γυναῖκας R ‖ φίλους καὶ δούλους JW ‖ 461 A 3 ὅτι om. ΓS^{2mg} : ‖ 4 δέ γ' Cobet : μέν τ' X^2 δὲ Θ δὲ μὲν D μὲν cet.

13 En vérité les colères continuelles et fréquentes, qui peu à peu se rassemblent en notre âme comme un essaim d'abeilles ou un nid de guêpes, ont dans l'amour-propre et l'humeur acariâtre, alliés au luxe et à la mollesse, leur origine. Aussi n'est-il pas de plus grand viatique que la cordialité et la simplicité, pour être doux envers domestiques, femme et amis, chez quiconque peut s'accommoder des circonstances et n'avoir pas besoin de maintes superfluités. Mais

« qui n'aime pas les mets trop rôtis, trop bouillis,
trop d'assaisonnements, trop peu, ni juste assez,
au point d'en faire compliment[1] »,

qui ne boirait que boissons glacées[2], ne mangerait pas d'un pain venu du marché, ne goûterait pas un aliment dans de la vaisselle de terre cuite toute simple, ne dormirait pas sur un matelas s'il n'est rebondi, soulevé comme une mer agitée dans ses profondeurs[3], mais mène à la baguette les serveurs pour les rendre plus prompts — courant, criant, suant lui-même — comme s'ils apportaient des cataplasmes destinés à des furoncles[4], s'asservit à un genre de vie maladif, chicaneur, grognon, cet homme donc, à son insu, comme sous l'effet d'une toux continuelle, provoque en lui par ces innombrables mécontentements une sorte de plaie suppurante qui le prédispose à la colère. Il faut donc habituer le corps à la bonne humeur par la frugalité, en se suffisant à soi-même, car ceux qui ont peu de besoins éprouvent peu de déceptions.

1. Fr. com. adesp. 334 Kock.

2. Sénèque, *De ira*, II, 25, 4 : « Supportera-t-il la faim et, pendant les campagnes d'été la soif, celui qui se fâche contre un esclave qui a mal fait fondre la neige d'un sorbet ? » (trad. Bourgery. C.U.F.).

3. Comparaison emphatique et style boursouflé. Fuhrmann, *Les images de Plutarque*, p. 275.

4. La comparaison de Plutarque signifie sans doute que dans le cas de maladie les délais ne sont pas de rigueur, mais qu'il faut se presser. Un cataplasme doit être brûlant pour produire son effet.

13 Καὶ μὴν τάς γε συνεχεῖς καὶ πυκνὰς καὶ κατὰ μικρὸν ἐν τῇ ψυχῇ συλλεγομένας ὀργὰς μάλιστα φιλαυτία καὶ δυσκολία μετὰ τρυφῆς καὶ μαλακίας οἷον σμῆνος ἢ σφηκιὰν ἡμῖν ἐντίκτουσι. Διὸ μεῖζον οὐδὲν εὐκολίας καὶ ἀφελείας ἐφόδιον εἰς πρᾳότητα πρὸς οἰκέτας καὶ γυναῖκα καὶ φίλους τῷ δυναμένῳ συμφέρεσθαι τοῖς παροῦσι καὶ μὴ δεομένῳ πολλῶν καὶ περιττῶν.

« Ὁ δ' οὔτ' ἄγαν ὀπτοῖσιν οὔθ' ἑφθοῖς ἄγαν B
οὔθ' ἧττον οὔτε μᾶλλον οὔτε διὰ μέσου
ἠρτυμένοισι χαίρων ὥστ' ἐπαινέσαι »,

χιόνος δὲ μὴ παρούσης οὐκ ἂν πιὼν οὐδ' ἄρτον ἐξ ἀγορᾶς φαγὼν οὐδ' ὄψου γευσάμενος ἐν λιτοῖς ἢ κεραμεοῖς σκεύεσιν οὐδὲ κοιμηθεὶς ἐπὶ στρωμνῆς μὴ οἰδούσης ὥσπερ θαλάττης διὰ βάθους κεκινημένης, ῥάβδοις δὲ καὶ πληγαῖς τοὺς περὶ τράπεζαν ὑπηρέτας ἐπιταχύνων μετὰ δρόμου καὶ βοῆς καὶ ἱδρῶτος ὥσπερ φλεγμοναῖς καταπλάσματα κομίζοντας, ἀσθενεῖ καὶ φιλαιτίῳ καὶ μεμψιμοίρῳ δουλεύων διαίτῃ καθάπερ ὑπὸ βηχὸς ἐνδελεχοῦς, [ἢ] προσκρουμάτων πολλῶν ἔλαθεν ἑλκώδη καὶ καταρροικὴν C
διάθεσιν περὶ τὸ θυμοειδὲς ἀπεργασάμενος. Ἐθιστέον οὖν τὸ σῶμα δι' εὐτελείας πρὸς εὐκολίαν αὔταρκες ἑαυτῷ γινόμενον · οἱ γὰρ ὀλίγων δεόμενοι πολλῶν οὐκ ἀποτυγχάνουσι.

461 A 7-8 φιλαυτία ... δυσκολία : -τίαι ... -λίαι G || 10 γυναῖκα : γυναῖκας ΝΣΘ || B 1 οὔθ' ἑφθοῖς : οὔτ' ἑφθοῖς CGNJX^{3}i (ὀφθ. h) : οὔτ' εὐθύς WX^{1}υYV^{1}M^{1} || 4 οὐδ' Stegmann : οὔτε || 5 κεραμεοῖς : ἐν κ. ΝΣΘ || κεραμεοῖς : -μέοις GX^{1} -μείοις N || 6 οἰδούσης M^{2}ΠD S^{2}hΘ : -ώσης cet. || 7 ὥσπερ : μηδ' ὥσπερ Δ || 8 τοὺς ... ὑπηρέτας GΔV^{2}X^{3} : τοῖς ... ὑπηρέταις || 9 φλεγμοναῖς Δ : φλεγμονῶν ΜΠ φλεγμαίνων cet. (φλεγμαίνοντι X^{3}) || 11 καθάπερ : καὶ κ. Θ || ἢ del. Salmasius || C 1 προσκρουμάτων LC WYJDRM^{1} : προσκρουσ. cet.

Ce n'est pas terrible, pour commencer par la nourriture, de prendre en silence ce qui se présente, de ne pas s'irriter fort, de n'être pas de mauvaise humeur, de ne pas servir à ses amis et à soi-même ce plat peu ragoûtant qu'est la colère.

« Il ne serait jamais de repas plus fâcheux[1] ! »

quand pour un plat brûlé, qui sente la fumée, ou soit trop peu salé, pour un pain trop rassis[2], on bat ses serviteurs et injurie sa femme.

Arcésilas[3] traitait à sa table ses amis et quelques étrangers. Quand on servit le repas, le pain brillait par son absence, car les enfants avaient négligé d'en acheter. Lequel d'entre nous en cette occasion n'eût point fait par ses cris s'entr'ouvrir les murailles ! Lui sourit et dit : « Quel bonheur que le philosophe soit un franc buveur ![4] » Socrate, au sortir de la palestre, avait emmené chez lui Euthydème. Xanthippe survient courroucée, les injurie et finit par renverser la table[5]. Euthydème vivement piqué se levait pour se retirer quand Socrate lui dit : « Avant-hier, j'étais chez toi, quand une poule, entrée en voletant, a fait exactement la même chose, sans que moi je me sois fâché ! » Il faut recevoir ses amis de bonne humeur, le visage riant, avec amabilité, et non froncer les sourcils, ni faire trembler et frissonner ses serviteurs. Il faut s'habituer à recourir, sans faire de manières, à tous les ustensiles, sans se servir de l'un de préférence à l'autre : quelques personnes, quoiqu'elles en aient plusieurs, ne prennent jamais qu'une seule tasse, comme on le dit de Marius, ou un rhyton, et ne boiraient pas dans un autre. Elles agissent de la sorte pour des fioles à huile et des racloirs, préférant l'un à tous les autres. Que vienne à se briser un de ces ustensiles, ou à se perdre, ils le supportent avec peine et châtient leurs esclaves. Celui qui est enclin

3. Arcésilas (315-241) est le fondateur de la Moyenne Académie. Il avait été d'abord l'élève de Théophraste, à Athènes, puis il fut gagné par Crantor à l'école platonicienne et devint, à la mort de Cratès, le chef de l'Académie. Il batailla contre le stoïcisme et sa théorie de la perception, mais il en vint à dénier toute valeur à la perception et tomba dans le scepticisme.

Καὶ δεινὸν οὐδὲν ἀρξαμένους ἀπὸ τῆς τροφῆς σιωπῇ
χρήσασθαι τοῖς παρατυγχάνουσι, καὶ μὴ πολλὰ χολου-
μένους καὶ δυσκολαίνοντας ἀτερπέστατον ὄψον ἐμβαλεῖν
ἑαυτοῖς καὶ φίλοις τὴν ὀργήν·

« δόρπου δ' οὐκ ἄν πως ἀχαρίστερον ἄλλο γένοιτο »,

διὰ πρόσκαυσιν ἢ καπνὸν ἢ ἁλῶν ἔνδειαν ἢ ψυχρότερον
ἄρτον οἰκετῶν τυπτομένων καὶ λοιδορουμένης γυναικός.
Ἀρκεσιλάου δὲ μετὰ ξένων τινῶν ἑστιῶντος τοὺς φίλους D
παρετέθη τὸ δεῖπνον, ἄρτοι δ' οὐκ ἦσαν ἀμελησάντων
πρίασθαι τῶν παίδων· ἐφ' ᾧ τίς οὐκ ἂν ἡμῶν διέστησε
τοὺς τοίχους κεκραγώς; Ὁ δὲ μειδιάσας « Οἷόν ἐστιν,
ἔφη, τὸ συμποτικὸν εἶναι τὸν σοφόν ». Τοῦ δὲ Σωκράτους
ἐκ παλαίστρας παραλαβόντος τὸν Εὐθύδημον ἡ Ξανθίππη
μετ' ὀργῆς ἐπιστᾶσα καὶ λοιδορηθεῖσα τέλος ἀνέτρεψε
τὴν τράπεζαν, ὁ δ' Εὐθύδημος ἐξαναστὰς ἀπῄει περίλυπος
γενόμενος· καὶ ὁ Σωκράτης « Παρὰ σοὶ δ', εἶπεν, οὐ
πρῴην ὄρνις τις εἰσπτᾶσα ταὐτὸ τοῦτ' ἐποίησεν, ἡμεῖς δ'
οὐκ ἠγανακτήσαμεν; » Δεῖ γὰρ σὺν εὐκολίᾳ καὶ γέλωτι
καὶ φιλοφροσύνῃ τοὺς φίλους δέχεσθαι, μὴ τὰς ὀφρῦς E
συνάγοντας μηδὲ φρίκην καὶ τρόμον ἐμβάλλοντας τοῖς
ὑπηρετοῦσιν. Ἐθιστέον δὲ καὶ σκεύεσιν εὐκόλως ὁμιλεῖν
ἅπασι καὶ μὴ τῷδε μᾶλλον ἢ τῷδε χρῆσθαι· καθάπερ
ἔνιοι πολλῶν παρόντων ἓν ἐξελόμενοι κανθάριον, ὡς
Μάριον ἱστοροῦσιν, ἢ ῥυτὸν οὐκ ἂν ἑτέρῳ πίοιεν. Οὕτω
δὲ καὶ πρὸς ληκύθους ἔχουσι καὶ πρὸς στλεγγίδας,
ἀγαπῶντες ἐκ πασῶν μίαν, εἶθ' ὅταν συντριβῇ τι τούτων
ἢ ἀπόληται, βαρέως φέρουσι καὶ κολάζουσιν. Ἀφεκτέον

461 C 6-7 καὶ ... παρατυγχάνουσι om. WV ‖ 6 ἀρξαμένους Rei : -μενον ‖ 7 χρήσασθαι : χρῆσθαι LC^{1} ‖ 7-8 χολουμένους M^{2}ΠΔ : φοβουμένους cet. ‖ 11 ἁλῶν : ἄλλων G^{1}W ‖ D 2 παρετέθη : παρετίθη N παρετίθει WYV^{1}RS^{1}hM (corr. α) παρετίθετο ΔX^{3} ‖ 7 τέλος om. Δ ‖ 9 καὶ ὁ Σ. : Σ. δὲ W ‖ E 2 συνάγοντας ... ἐμβάλλοντας : συνάγοντα ... ἐμβαλόντα G^{1} ἐμβάλλοντα X^{1}υ ‖ 6 ἱστοροῦσιν ἢ ῥυτὸν G^{3} : ἱστοροῦσι νήρυτον cet. ‖ ἑτέρῳ : ἐν ἑ. Θ ‖ 9 βαρέως φέρουσι : φερ. βα. Θ.

à la colère doit renoncer à avoir des objets rares et de valeur en fait de coupes, cachets, pierres précieuses, car leur perte le met hors de ses gonds plus que celle des ustensiles courants et usuels. Voilà pourquoi, comme Néron avait fait faire un château de poupe[1] de forme octogonale qui offrait un spectacle merveilleux par sa beauté et sa richesse, Sénèque lui dit : « Tu as prouvé que tu étais pauvre, car si tu viens à le perdre, tu ne pourras plus en avoir un pareil ! ». Et en effet il arriva que le navire s'engloutit et que le château de poupe fut perdu. Néron se souvint alors des paroles de Sénèque et supporta cette perte avec plus de modération.

Garder sa bonne humeur devant les ennuis rend facile et doux envers ses domestiques, mais si on la garde envers ses domestiques, on la gardera évidemment aussi envers ses amis et ses inférieurs. Nous voyons les esclaves récemment achetés s'informer non si leur acheteur est superstitieux ou jaloux, mais s'il est coléreux[2]. En bref, que vienne s'y mêler la colère, même la chasteté de leur épouse devient insupportable aux maris, l'amour de leur mari aux épouses, l'intimité mutuelle aux amis. Ainsi ni le mariage, ni l'amitié ne sont supportables avec la colère ; mais sans la colère même l'ivresse est chose légère. La baguette du dieu[3] est suffisante pour corriger l'homme ivre, à moins que l'emportement ne survienne et ne rende le vin pur cruel et fou au lieu d'être libérateur et dansant[4]. La folie toute seule est traitée par l'ellébore[5], mais si elle se mêle à la colère, elle crée drames et tragédies.

14 Il ne faut donner place à la colère ni dans les jeux : elle fait succéder la haine à la bonne camaraderie,

1. Ce château de poupe est analogue à celui où se trouvait Agrippine, lors de l'attentat de Baïes. Tacite, *Ann.* XIV, 5.
2. Plutarque, *De calumnia*, fr. 153 Sandbach.
4. Ces deux épithètes sont propres à Dionysos *Lyaios* et *Choreios*.
5. Anticyre, ville de Phocide sur le golfe de Corinthe, était réputée pour son ellébore.

οὖν τῷ πρὸς ὀργὴν φαύλως ἔχοντι καὶ τῶν σπανίων καὶ
περιττῶν, οἷον ἐκπωμάτων καὶ σφραγίδων καὶ λίθων
πολυτελῶν· ἐξίστησι γὰρ ἀπολλύμενα μᾶλλον τῶν F
εὐπορίστων καὶ συνήθων. Διὸ καὶ τοῦ Νέρωνος ὀκτάγωνόν
τινα σκηνὴν ὑπερφυὲς κάλλει καὶ πολυτελείᾳ θέαμα
κατασκευάσαντος· «Ἤλεγξας, ἔφη ὁ Σενέκας, πένητα
σεαυτόν· ἐὰν γὰρ ταύτην ἀπολέσῃς, ἑτέραν οὐ κτήσῃ
τοιαύτην.» | Καὶ μέντοι καὶ συνέπεσε τοῦ πλοίου κατα- 462
δύντος ἀπολέσθαι τὴν σκηνήν· ὁ δὲ Νέρων ἀναμνησθεὶς
τοῦ Σενέκα μετριώτερον ἤνεγκεν. Ἡ δὲ πρὸς τὰ πράγματ'
εὐκολία καὶ πρὸς οἰκέτας εὔκολον ποιεῖ καὶ πρᾶον· εἰ δὲ
πρὸς οἰκέτας, δῆλον ὅτι καὶ πρὸς φίλους καὶ πρὸς ἀρχο-
μένους. Ὁρῶμεν δὲ καὶ δούλους νεωνήτους περὶ τοῦ
πριαμένου πυνθανομένους, οὐκ εἰ δεισιδαίμων οὐδ' εἰ
φθονερός, ἀλλ' εἰ θυμώδης, καὶ ὅλως σὺν ὀργῇ μηδὲ
σωφροσύνην ἄνδρας γυναικῶν μηδ' ἔρωτα γυναῖκας
ἀνδρῶν ὑπομένειν δυναμένας μηδὲ συνήθειαν ἀλλήλων
φίλους· οὕτως οὔτε γάμος οὔτε φιλία μετ' ὀργῆς ἀνεκτόν. B
Ἀλλὰ χωρὶς ὀργῆς καὶ μέθη κοῦφόν ἐστιν· ὁ γὰρ τοῦ
θεοῦ νάρθηξ ἱκανὸς κολαστὴς τοῦ μεθύοντος, ἂν μὴ
προσγενόμενος ὁ θυμὸς ὠμηστὴν καὶ μαινόλην ἀντὶ
λυαίου καὶ χορείου ποιήσῃ τὸν ἄκρατον. Καὶ τὴν μανίαν
αὐτὴν καθ' αὑτὴν ἡ Ἀντίκυρα θεραπεύει, μιχθεῖσα δ' ὀργῇ
τραγῳδίας ποιεῖ καὶ μύθους.

14 Δεῖ δὲ μήτε παίζοντας αὐτῇ διδόναι τόπον — ἔχθραν γὰρ ἐπάγει τῇ φιλοφροσύνῃ —, μήτε κοινολογουμένους

461 E 10 καί[1] om. D ‖ 11 δυσπορίστων post ἐκπωμάτων add. G ‖ καὶ λίθων om. D ‖ 462 A 1 καί[2] om. G ‖ 2 δὲ : δὲ καὶ D ‖ 7 οὐκ εἰ : ἀλλ' οὐκ εἰ LC ‖ 8 θυμώδης : θυμοειδὴς Γ (K[1], non J) ‖ σὺν ὀργῇ om. WYNJM[1] VRS[1]h ‖ B 1 ἀνεκτόν : ἀνεκτέον D ‖ 4 μαινόλην : μαινώλην Y ‖ 5 λυαίου : λυσίου ΘDΥΡ· ‖ χορείου : χορίου V χωρίου LC[1]X[1]YN[1]R (γρ. ληναίου καὶ χορείου in mg. S[2]) ha ‖ 6 αὑτὴν : αὐτὴ Γ (ex. αὐτῆι X, -τῇ υJ) WYMα ‖ ὀργῇ : ὀργὴ GX[1]A ἡ ὀργή Θ.

ni dans les entretiens : elle transforme en amour des querelles celui des belles-lettres, ni dans les tribunaux : elle ajoute au pouvoir l'insolence, ni dans l'éducation : elle crée le découragement et l'aversion pour la littérature[1], ni dans le succès : elle accroît la jalousie, ni dans les revers : elle supprime la pitié quand vous témoignez de l'humeur et de l'hostilité à ceux qui compatissent à vos maux. Tel Priam[2] :

« Allez à la male heur, infâmes scélérats !
N'avez-vous pas de quoi gémir dans vos maisons,
Plutôt que de venir ici me tourmenter? »

Au contraire la bonne humeur est tantôt une aide, tantôt une parure, tantôt un agrément et elle triomphe par la douceur de toute espèce d'emportement et de mauvaise humeur. Ainsi Euclide[3] à qui son frère avait dit à la suite d'un différend : « Que je meure, si je ne me venge de toi ! » répondit : « Et moi que je meure, si je ne te persuade ! » Sur-le-champ il convertit son frère et le fit changer d'attitude. Insulté par un amateur de pierres précieuses qui avait la manie des cachets de grand prix, Polémon[4] ne répondit rien, mais se mit à prêter attention à un de ses cachets et à l'étudier. Tout ravi l'homme lui dit : « Ne le regarde pas de la sorte, mais en pleine lumière, et il te paraîtra bien plus beau encore ! » Aristippe irrité contre Eschine[5] répondit à quelqu'un qui lui avait dit : « Aristippe, où est votre amitié? » — « Elle dort, mais je vais la réveiller. » Et il se rendit chez Eschine à qui il déclara : « Me crois-tu en tous points si infortuné et si incurable de ne pouvoir encourir tes reproches? » Eschine repartit alors : « Il n'est rien de surprenant, si, m'étant supérieur en tout, en ceci aussi tu as vu avant moi où était le devoir. »

1. *Phédon*, 89 D.
2. *Iliade*, 24, 239-240 (trad. Flacelière).
3. *De fraterno amore*, 489 D. Il s'agit non du mathématicien, mais d'Euclide de Mégare, un disciple de Socrate et le fondateur de l'école de Mégare. Cf. J. Humbert, *Socrate et les petits socratiques*, p. 272-277.

— φιλονεικίαν γὰρ ἐκ φιλολογίας ἀπεργάζεται —, μήτε δικάζοντας — ὕβριν γὰρ τῇ ἐξουσίᾳ προστίθησι —, μήτε παιδεύοντας — ἀθυμίαν γὰρ ἐμποιεῖ καὶ μισολογίαν —, μήτ' εὐτυχοῦντας — αὔξει γὰρ τὸν φθόνον —, μήτε δυστυχοῦντας· C
ἀφαιρεῖ γὰρ τὸν ἔλεον, ὅταν δυσκολαίνωσι καὶ μάχωνται τοῖς συναχθομένοις· ὡς Πρίαμος·

« Ἔρρετε, λωβητῆρες, ἐλεγχέες· οὔ νυ καὶ ὑμῖν
οἴκοι ἔστι γόος, ὅτι μ' ἤλθετε κηδήσοντες ; »

Ἡ δ' εὐκολία τοῖς μὲν βοηθεῖ, τὰ δ' ἐπικοσμεῖ, τὰ δὲ συνηδύνει, περιγίνεται δὲ τῇ πραότητι καὶ θυμοῦ καὶ δυσκολίας ἁπάσης. Ὥσπερ Εὐκλείδης, τοῦ ἀδελφοῦ πρὸς αὐτὸν ἐκ διαφορᾶς εἰπόντος· « Ἀπολοίμην, εἰ μή σε τιμωρησαίμην », « Ἐγὼ δέ, φήσας, ἀπολοίμην, εἰ μή σε πείσαιμι » διέτρεψε παραχρῆμα καὶ μετέθηκε. Πολέμων D
δὲ λοιδοροῦντος αὐτὸν ἀνθρώπου φιλολίθου καὶ περὶ σφραγίδια πολυτελῆ νοσοῦντος ἀπεκρίνατο μὲν οὐδέν, τῶν σφραγιδίων δ' ἑνὶ προσεῖχε τὸν νοῦν καὶ κατεμάνθανεν· ἡσθεὶς οὖν ὁ ἄνθρωπος « Μὴ οὕτως, εἶπεν, ὦ Πολέμων, ἀλλ' ὑπ' αὐγὰς θεῶ, καὶ πολύ σοι βέλτιον φανεῖται. » Ὁ δ' Ἀρίστιππος ὀργῆς αὐτῷ πρὸς Αἰσχίνην γενομένης καί τινος εἰπόντος· « Ὦ Ἀρίστιππε, ποῦ ὑμῶν ἡ φιλία ; » « Καθεύδει, φησίν, ἐγὼ δ' αὐτὴν ἐγερῶ, » καὶ τῷ Αἰσχίνῃ προσελθὼν εἶπεν· « Οὕτω σοι δοκῶ παντάπασιν ἀτυχής τις εἶναι καὶ ἀνήκεστος, ὥστε μὴ νουθεσίας τυχεῖν ; » Ὁ δ' Αἰσχίνης· « Οὐδέν, ἔφη, θαυμαστόν, E
εἰ πρὸς πάντα μου τῇ φύσει διαφέρων κἀνταῦθα τὸ δέον πρότερος συνεῖδες. »

462 B 10 φιλολογίας : -νεικίας LC^1 ‖ C 2 ἀφαιρεῖ : ἀφαιρεῖται WYMhN^2 ‖ μάχωνται : -ονται X^{1}Θ ‖ 3 Πρίαμος : ὁ Π. R (non S) Θ ‖ 5 οἴκοι G : om. cet. ‖ ἔστι : ἔνι R (non S) ἔνεστι Hom. plurimi ‖ γόος : δέος WNYM^{1}Sh δύος R λόγος D ‖ 10 τιμωρ. ... σε om. υRΘ ‖ D 1 πείσαιμι : σπείσαιμι Y (unde σε in σοι corr.^{2}) hJ^{1}K^2 ‖ 5 ὦ : ὁ YD^1 ‖ E 3 πρότερος : πρότερον LCX^{1}YNΣM^1.

« Une femme, bien plus un enfant nouveau-né
renverserait plus aisément un sanglier
tout hérissé, le flattant d'une jeune main,
que ne le ferait un lutteur[1] »,

nous apprivoisons des animaux sauvages et les domestiquons, nous portons dans nos bras louveteaux et lionceaux[2], et puis nous repoussons sous l'empire de la colère enfants, amis, familiers ; contre domestiques et concitoyens nous lâchons comme un fauve notre emportement, en le travestissant sous le nom de haine du mal[3], mais tout de même, je crois, que pour les autres passions et maladies de l'âme, nous avons beau appeler l'une prévoyance, l'autre générosité, telle autre encore piété, nous ne pouvons nous débarrasser d'aucune.

15 Cependant, de même que Zénon[4] disait que le sperme était une composition et un mélange extraits des puissances de l'âme, ainsi l'emportement est un mélange des semences[5] de toutes les passions : il est extrait du chagrin, du plaisir, de l'insolence, et, s'il emprunte à la jalousie la joie devant le malheur d'autrui, il est pire encore que la peur, car il s'efforce à l'envi non pas de ne point souffrir lui-même, mais de souffrir à condition d'écraser autrui ! Du désir il a naturellement ce qu'il y a de plus odieux, si c'est précisément la propension à chagriner autrui. Voilà pourquoi, si en nous approchant de la maison des débauchés, nous entendons une joueuse de flûte matinale et nous voyons « de la boue vineuse, des débris de couronnes », comme

1. Fr. trag. ades. 383 Nauck².
2. *De fraterno amore*, 482 C.; Sénèque, *De ira*, II, 31, 6.
3. *De virtute morali*, 449 A ; *De cohibenda ira*, 456 F.
4. Von Arnim, *Stoic. Vet. Frag.* 128.
5. La moelle est un mélange de semences diverses (*Timée*, 73 C) ; Sénèque, *De ira*, III, 5, 3-5.

« Καὶ γὰρ κάπρον φριξαύχεν' οὐ μόνον γυνή,
παῖς δ' ἂν νεογνὸς χειρὶ προσκνήθων νέᾳ
κλίνοι παλαιστοῦ παντὸς εὐμαρέστερον » ·

ἀλλ' ἡμεῖς ἀγριαίνοντα τιθασεύομεν ζῷα καὶ πραύνομεν, λυκιδεῖς καὶ σκύμνους λεόντων ἐν ταῖς ἀγκάλαις περιφέροντες, εἶτα τέκνα καὶ φίλους καὶ συνήθεις ἐκβάλλομεν ὑπ' ὀργῆς, οἰκέταις δὲ καὶ πολίταις τὸν θυμὸν ὥσπερ θηρίον ἐφίεμεν, οὐ καλῶς ὑποκοριζόμενοι μισοπονηρίαν, ἀλλ' ὥσπερ, οἶμαι, τῶν ἄλλων παθῶν τῆς ψυχῆς καὶ F
νοσημάτων τὸ μὲν πρόνοιαν, τὸ δ' ἐλευθεριότητα, τὸ δ' εὐσέβειαν καλοῦντες οὐδενὸς ἀπαλλαγῆναι δυνάμεθα.

15 Καίτοι, καθάπερ ὁ Ζήνων ἔλεγε τὸ σπέρμα σύμμιγμα καὶ κέρασμα τῶν τῆς ψυχῆς δυνάμεων ὑπάρχειν ἀπεσπασμένον, οὕτως ἔοικε τῶν παθῶν πανσπερμία | τις ὁ θυμὸς 463
εἶναι. Καὶ γὰρ λύπης ἀπέσπασται καὶ ἡδονῆς καὶ ὕβρεως, καὶ φθόνου μὲν ἔχει τὴν ἐπιχαιρεκακίαν, φόβου δὲ καὶ χείρων ἐστίν · ἀγωνίζεται γὰρ οὐχὶ μὴ παθεῖν αὐτός, ἀλλὰ παθεῖν κακῶς ἐπιτρίψας ἕτερον · ἐπιθυμίας δ' αὐτῷ τὸ ἀτερπέστατον ἐμπέφυκεν, εἴ γε δὴ τοῦ λυπεῖν ἕτερον ὄρεξίς ἐστι. Διὸ τῶν μὲν ἀσώτων ταῖς οἰκίαις προσιόντες αὐλητρίδος ἀκούομεν ἑωθινῆς, καί « πηλόν, ὥς τις εἶπεν, οἴνου καὶ σπαράγματα στεφάνων » καὶ κραιπαλῶντας

462 E 5 δ' : τ' LC || 6 κλίνοι Nauck : κλίνει LC κλῖναι cet. || 8-9 περιφέροντες : -φέρομεν Θ || 9 εἶτα : εἶτα καὶ ΜΠ || καὶ φίλους καὶ συνήθεις : καὶ συν. καὶ φίλ. L (non C) || 10 τὸν om. WYN[1]RhMα[1] || 11 μισοπονηρίαν : -ία CυNR -ίαι W || F 1 ὥσπερ : ὡς LC || τῆς Δ : om. cet. || 5-6 ἀπεσπασμένον : ἀπεστιασμένον GWYNRh ἀπεστιωσμ. C ἀφεστιασμ. JKS[3] || 462 F 6 - 463 A 2 ἔοικε ... εἶναι : ἔοικε τῶν ἀγαθῶν παθῶν πανσπερμία τις ἡ ἀοργησία τῶν δὲ πονηρῶν ὁ θυμὸς εἶναι Θ || εἶναι ὁ θυμός G || 3 φόβου G[4] : φθόνου D φόνου cet. || καὶ om. W || 4 χείρων : χεῖρον Wυ[1]M[1] || 6 in ἐμπέφυκεν desinit X fol. 179 || δὴ om. G[1] || 9 κραιπαλῶντας : -οῦντας LC.

a dit quelqu'un[1], et des compagnons avinés sur le pas de la porte, mais les lavures des gens amers et atrabilaires, tu les verras sur le visage des domestiques, sur leurs stigmates, sur leurs entraves.

« Toujours sur la maison de l'homme coléreux
c'est le chant de la plainte qui vient s'abattre seul[2] »,

celui des intendants qu'on y fouette, des petites servantes qu'on torture, si bien qu'on doit gémir, devant le spectacle des tristesses causées par la colère, au sein des désirs et des voluptés.

16 Toutefois les hommes à qui il arrive d'être souvent saisis d'une véritable indignation par haine du vice doivent éviter tant l'excès et la violence de cette colère qu'une trop grande confiance dans leur entourage[3]. Il n'est point d'autre cause qui excite plus l'emportement que de découvrir un misérable en un homme qu'on avait jugé excellent ou d'avoir un démêlé fâcheux avec celui qu'on avait cru son ami. Tu sais sans doute combien par caractère je suis enclin à la bienveillance et à la confiance à l'égard des hommes. Tout comme ceux qui marchent sur un sol qui se dérobe, plus je m'appuie sur l'amitié, plus je me trompe et m'afflige de broncher. Retrancher de l'amitié cette ardeur trop sensible, j'en serais incapable, mais à ma confiance excessive, je pourrais mettre pour frein la prudence de Platon. « S'il loue le mathématicien Hélicon, dit-il, c'est comme on peut louer un animal changeant par nature »[4], et il redoute que les enfants bien élevés dans la cité, une fois devenus des hommes et des semences d'hommes[5] ne finissent par révéler, par quelque biais, la faiblesse de leur nature. Mais quand Sophocle soutient que :

« A fouiller la vie des mortels
on trouvera surtout laideurs[6] »,

1. Sophocle, Frag. 783 (éd. Pearson) = Nauck[2], Soph. fr. 715.
2. Fr. trag. ades. 387 Nauck[2] ; *De curiositate*, 518 BC.
3. *Phédon*, 89 D.

ὁρῶμεν ἐπὶ θύραις ἀκολούθους· τὰ δὲ τῶν πικρῶν ἐκκλύσ-
ματα καὶ δυσκόλων ἐν τοῖς προσώποις τῶν οἰκετῶν ὄψει
καὶ τοῖς στίγμασι καὶ ταῖς πέδαις· « ἀεὶ δ' ἀοιδῶν μοῦνος B
ἐν στέγαις » ὀργίλου ἀνδρός « κωκυτὸς ἐμπέπτωκε »,
μαστιγουμένων ἔνδον οἰκονόμων καὶ στρεβλουμένων θερα-
παινίδων, ὥστε τοῦ θυμοῦ τὰς λύπας ἐν ταῖς ἐπιθυμίαις
καὶ ταῖς ἡδοναῖς οἰκτείρειν ὁρῶντας.

16 Οὐ μὴν ἀλλ' ὅσοις γε συμβαίνει διὰ μισοπονηρίαν
ἀληθῶς ἁλίσκεσθαι πολλάκις ὑπ' ὀργῆς, τὸ ἄγαν ἀφαιρε-
τέον αὐτῆς καὶ τὸ ἄκρατον ἅμα τῇ σφοδρᾷ πίστει περὶ
τῶν συνόντων. Αὕτη γὰρ αὔξει μάλιστα τῶν αἰτιῶν τὸν
θυμόν, ὅταν ἢ χρηστὸς ὑποληφθεὶς ἀναφανῇ μοχθηρὸς ἢ
φιλεῖν δόξας ἐν διαφορᾷ τινι καὶ μέμψει γένηται. Τὸ δ' C
ἐμὸν ἦθος οἶσθα δήπουθεν ἡλίκαις ῥοπαῖς φέρεται πρὸς
εὔνοιαν ἀνθρώπων καὶ πίστιν. Ὥσπερ οὖν οἱ κατὰ κενοῦ
βαίνοντες, ὅσῳ μᾶλλον ἐπερείδω τῷ φιλεῖν ἐμαυτόν,
ἁμαρτάνω μᾶλλον καὶ σφαλλόμενος ἀνιῶμαι· καὶ τοῦ μὲν
φιλεῖν ἀπαρύσαι τὸ ἐμπαθὲς ἄγαν καὶ πρόθυμον οὐκ ἂν
ἔτι δυνηθείην, τοῦ δὲ πιστεύειν σφόδρα χρησαίμην ἂν
ἴσως χαλινῷ τῇ Πλάτωνος εὐλαβείᾳ· καὶ γὰρ Ἑλίκωνα
τὸν μαθηματικὸν οὕτως ἐπαινεῖν φησιν ὡς φύσει εὐμετά-
βολον ζῷον, καὶ τοὺς τεθραμμένους ἐν τῇ πόλει καλῶς
δεδιέναι μὴ ἄνθρωποι καὶ σπέρματα ἀνθρώπων ὄντες D
ἐκφήνωσί που τῆς φύσεως τὴν ἀσθένειαν. Ὁ δὲ Σοφοκλῆς
λέγων ὅτι

« τὰ πλεῖστα φωρῶν αἰσχρὰ φωράσεις βροτῶν »

463 A 10-11 ἐκκλύσματα Michael (*Moralia* 1089 B) : ἐκκαλύσματα Γ (exc. J) M^{1}Rh -λύματα WA^{1} -λύμματα cet. || B 7 ἀληθῶς om. G^{1} || 10 μοχθηρὸς : πονηρὸς Wυ || C 3 κενοῦ : καινοῦ ΘX$^{suppl.}$ σχοίνου α$^{rec.}$ || 4 ὅσῳ Rei. : ὅπου || τῷ : τὸ LCMRh || 9 μαθηματικὸν : μαθητικὸν WRh || 10 τοὺς τεθραμμένους ἐν τῇ πόλει : τοὺς ἐν τῇ π. τεθ. Θ || D 1 σπέρματα ἀνθρώπων : ἀνθ. σπερ. Υ || 2 ἐκφήνωσι : ἐμφ. LCM || που om. L || 4 φωρῶν : φορῶν C^{1}ND.

il me semble nous outrager et trop nous mutiler! Néanmoins cette manière morose de juger, cet esprit de censure nous rend plus amènes dans la colère, car ce qui nous met hors de nous c'est l'événement brutal et inattendu[1]. Il nous faut donc, selon Panaitios, redire le mot qu'avait prononcé Anaxagore[2] à la mort de son fils : « Je savais que je l'avais engendré mortel », et prononcer chaque fois que se commettent des fautes qui nous irritent : « Je savais que je n'avais pas acheté un philosophe comme esclave ; je savais que je n'avais pas acquis un ami avec mon voisin [3]; je savais que j'avais une femme qui était femme. » Si l'on répète sans cesse le mot de Platon : « Ne suis-je pas tel, moi aussi? »[4] et que l'on rentre en soi-même et que l'on glisse dans les reproches de la réserve, on éprouvera peu de haine du vice à l'égard d'autrui, en voyant que l'on a soi-même bien besoin d'indulgence. Mais en réalité chacun de nous, en punissant avec colère, prend la voix d'Aristide et de Caton : « Ne vole pas ! Ne mens pas ! Pourquoi es-tu paresseux? » Et ce qui est le plus laid de tout, nous faisons à des gens en colère des reproches avec colère et nous punissons avec emportement des manquements commis par emportement ; mais à l'encontre des médecins qui

« par un remède amer purgent une bile amère[5] »,

nous accroissons leur bile et la troublons davantage.

Quand donc j'en viens à ces réflexions, je m'efforce aussi de mettre des bornes à ma curiosité. Scruter toutes choses, épier et tirer au grand jour toute occupation de ses domestiques, toute activité de ses amis, tout emploi du temps de son fils, tout chuchotement de son épouse produit des colères nombreuses, continuelles, quotidiennes, dont le couronnement est de rendre le carac-

1. *De virtute morali*, 449 E ; Sénèque, *De ira*, II, 31, 1.
2. *De tranquillitate animi*, 474 D ; *Consolatio ad Apollonium*, 118 D ; Poseidonios ap. *Galien*, V, 418 (éd. Kuhn) ; Cicéron, *Tusculanes*, III, 30, 58 ; Élien, *Varia Historia*, 3, 2 ; S. Jean Chrysostome, *in Mat.* XXXI, 5 (*P.G.*, LVII, 376) ; *in Joan.* LXII, 5 (*P.G.*, LIX, 348).

ἄγαν ἔοικεν ἡμῖν ἐπεμβαίνειν καὶ κολούειν. Οὐ μὴν
ἀλλὰ τὸ δύσκολον τοῦτο τῆς κρίσεως καὶ φιλαίτιον
εὐκολωτέρους ποιεῖ ταῖς ὀργαῖς· ἐκστατικὸν γάρ ἐστι
τὸ ἄφνω καὶ τὸ ἀπροσδόκητον· δεῖ δ', ὥς που καὶ
Παναίτιος ἔφη, χρῆσθαι τῷ Ἀναξαγόρου, καὶ καθάπερ
ἐκεῖνος ἐπὶ τῇ τελευτῇ τοῦ παιδὸς εἶπεν· « Ἤιδειν ὅτι θνητὸν
ἐγέννησα », τοῦτο τοῖς παροξύνουσιν ἑκάστοτ' ἐπιφωνεῖν
ἁμαρτήμασιν· « Ἤιδειν ὅτι σοφὸν οὐκ ἐπριάμην δοῦλον » —
« ᾔδειν ὅτι γείτονα φίλον οὐκ ἐκτησάμην » — « ᾔδειν ὅτι τὴν E
γυναῖκα γυναῖκ' εἶχον. » Ἂν δὲ κἀκεῖνό τις ἐπιφθεγγόμενος
ἀεὶ τὸ τοῦ Πλάτωνος· « Ἦ που ἄρ' ἐγὼ τοιοῦτος ; » ἔξωθεν
εἴσω τὸν λογισμὸν ἀναστρέφῃ καὶ παρεμβάλλῃ ταῖς μέμψεσι
τὴν εὐλάβειαν, οὐ πολλῇ χρήσεται μισοπονηρίᾳ πρὸς
ἑτέρους πολλῆς ὁρῶν ἑαυτὸν συγγνώμης δεόμενον. Νῦν
δ' ἕκαστος ἡμῶν ὀργιζόμενος καὶ κολάζων Ἀριστείδου
φωνὰς ἐπιφέρει καὶ Κάτωνος· « Μὴ κλέπτε », « μὴ ψεύδου »,
« διὰ τί ῥᾳθυμεῖς ; » Καὶ ὃ δὴ πάντων αἴσχιστόν ἐστιν,
ὀργιζομένοις ἐπιτιμῶμεν μετ' ὀργῆς καὶ τὰ διὰ θυμὸν
ἡμαρτημένα θυμῷ κολάζομεν, οὐχ ὥσπερ ἰατροὶ « πικρῷ F
πικρὰν κλύζουσι φαρμάκῳ χολήν », ἀλλὰ μᾶλλον ἐπι-
τείνοντες καὶ προσεκταράττοντες. Ὅταν οὖν ἐν τούτοις
γένωμαι τοῖς ἐπιλογισμοῖς, ἅμα τι πειρῶμαι καὶ τοῦ
πολυπράγμονος ἀφαιρεῖν. | Τὸ γὰρ ἐξακριβοῦν ἅπαντα 464
καὶ φωρᾶν καὶ πᾶσαν ἕλκειν εἰς μέσον ἀσχολίαν οἰκέτου
καὶ πρᾶξιν φίλου καὶ διατριβὴν υἱοῦ καὶ ψιθυρισμὸν
γυναικὸς ὀργὰς φέρει πολλὰς καὶ συνεχεῖς καὶ καθημε-
ρινὰς ὧν δυσκολία τρόπου καὶ χαλεπότης τὸ κεφάλαιόν

463 D 5 κολούειν : κωλύειν ΣΘ ‖ 7 ποιεῖ : ποιεῖται D ‖ 8 τὸ[2] om. Δh ‖ 9 Ἀναξαγόρου GS[1] : -όρᾳ cet. ‖ 10-12 Ἤιδειν... ἁμαρτήμασιν om. Y ‖ 11 ἑκάστοτ' Stegmann : ἕκαστον ‖ E 1 γείτονα φίλον Defradas : ἀπαθῆ τὸν φίλον ΔM[2]Π καὶ τὸν ἄφιλον cet. ‖ 3 τὸ om. ΝΣΘ ‖ Ἦ που : ἤπου ποτὲ Γ (exc. J) S[2] μήπη Θ ‖ ἄρ' : ἆρα YMJα γὰρ S ἂν R ‖ 4 ἀναστρέφῃ καὶ παρεμβάλλῃ : -φει καὶ -λει WNS ‖ 8 μὴ ψεύδου : καὶ μὴ ψ. G μηδὲ ψ. υ ‖ F 1 ἰατροί : οἱ ἰ. JΔ.

tère atrabilaire et insupportable. Le dieu, dit Euripide,

« s'intéresse aux choses d'importance
mais abandonne au sort les vétilles[1] ; »

pour moi je ne crois pas qu'un homme intelligent doive s'en remettre pour quoi que ce soit au sort, ou s'en désintéresser, mais il doit se décharger en toute confiance de ceci sur sa femme, de cela sur ses serviteurs, sur ses amis, comme un magistrat sur ses intendants, ses comptables, ses régisseurs, et traiter rationnellement les affaires d'importance capitale. Comme une écriture menue blesse la vue, les petites affaires en provoquant trop de tension, aiguillonnent et troublent l'irritabilité qui prend ainsi un mauvais pli[2] pour les affaires importantes.

Outre toutes ces considérations, j'estimais grande et divine cette maxime d'Empédocle[3] : « Observe le jeûne, en fait de méchanceté ! » et je louais comme non dépourvus de grâce et de philosophie ces engagements et ces vœux de renoncer une année durant aux plaisirs d'amour et au vin, pour honorer la divinité par la continence, ou encore de fuir le mensonge pendant un laps de temps déterminé, en s'observant sur la manière d'être sincère en toute chose légère ou sérieuse. Je comparais ensuite mon vœu avec ceux-là, dans la pensée qu'il n'était pas moins agréable à la divinité, ni moins sacré, d'abord de passer quelques jours sans me mettre en colère, des jours sans ivresse et sans vin pour ainsi dire, comme si j'offrais des libations sobres, au miel[4] ; puis un mois ou deux, m'éprouvant moi-même peu à peu, avec le temps je progressais dans la patience,

1. Euripide, frag. 974 Nauck[2] ; cf. *Praecepta ger. reipubl.*, 811 D. Lucain, 5, 340.

2. Sénèque (*De ira*, II, 26, 2) parle du livre écrit trop fin que nous jetons ou plein de fautes que nous déchirons » (trad. Bourgery. C.U.F.) et ailleurs (III, 11, 1) dit « qu'il n'est pas bon de tout voir, de tout entendre. Fermons les yeux sur bien des offenses : la plupart ne nous atteignent pas parce qu'on les ignore. Tu ne veux pas être irascible ! Ne sois pas curieux. » (trad. Bourgery. C.U.F.)

3. Diels-Kranz, *FVS*, B 144.

ἐστιν. Ὁ μὲν οὖν θεός, ὡς Εὐριπίδης φησί, « τῶν ἄγαν ἅπτεται, τὰ μικρὰ δ' εἰς τύχην ἀφεὶς ἐᾷ · » ἐγὼ δὲ τῇ τύχῃ μὲν οὐδὲν οἶμαι δεῖν ἐπιτρέπειν οὐδὲ παρορᾶν τὸν νοῦν ἔχοντα, πιστεύειν δὲ καὶ χρῆσθαι τὰ μὲν γυναικί, τὰ δ' οἰκέταις, τὰ δὲ φίλοις, οἷον ἄρχοντ' ἐπιτρόποις τισὶ καὶ λογισταῖς καὶ διοικηταῖς, αὐτὸν ἐπὶ τῶν κυριωτάτων ὄντα τῷ λογισμῷ καὶ μεγίστων. Ὡς γὰρ τὰ λεπτὰ γράμματα B
τὴν ὄψιν, οὕτω τὰ μικρὰ πράγματα μᾶλλον ἐντείνοντα νύττει καὶ ταράττει τὴν ὀργήν, ἔθος πονηρὸν ἐπὶ τὰ μείζονα λαμβάνουσαν.

Ἐπὶ πᾶσι τοίνυν τὸ μὲν τοῦ Ἐμπεδοκλέους μέγα καὶ θεῖον ἡγούμην, τὸ « νηστεῦσαι κακότητος », ἐπῄνουν δὲ κἀκείνας ὡς οὐκ ἀχαρίστους οὐδ' ἀφιλοσόφους ἐν εὐχαῖς ὁμολογίας, ἀφροδισίων ἐνιαυτὸν ἁγνεῦσαι καὶ οἴνου, τιμῶντας ἐγκρατείᾳ τὸν θεόν, ἢ ψευδολογίας πάλιν ἀπέχεσθαι χρόνον ὡρισμένον, αὐτοῖς προσέχοντας πῶς ἀληθεύσομεν ἔν τε παιδιᾷ καὶ μετὰ σπουδῆς ἁπάσης · C
εἶτα ταύταις τὴν ἐμαυτοῦ παρέβαλλον εὐχὴν ὡς οὐχ ἧττον θεοφιλῆ καὶ ἱεράν, ἡμέρας πρῶτον ὀλίγας ἀοργήτους οἷον ἀμεθύστους καὶ ἀοίνους διαγαγεῖν, ὥσπερ νηφάλια καὶ μελίσπονδα θύοντα, εἶτα μῆν' ἕνα καὶ δύο, καὶ πειρώμενος ἐμαυτοῦ κατὰ μικρὸν οὕτως τῷ χρόνῳ προύβαινον

464 A 7 ἀφεὶς : ἀνεὶς *Moralia* 811 D ‖ τῇ : καὶ X$^{suppl.}$ καὶ τῇ V om. Θ ‖ 8 δεῖν om. Θ ‖ 10 ἄρχοντ' Xylander : ἄρχοντα ἀρχόντων Δ ἄρχουσιν ἀρχόντων cet. ‖ B 4 μείζονα : μείζω D ‖ 6 θεῖον : θαυμαστόν Θ ‖ ἡγούμην post τοίνυν (5) pos. N ‖ 7 κἀκείνας : κἀκείνους VX$^{suppl.}$K^{1}b ‖ οὐκ ἀχαρίστους : ἀχρήστους Θ ‖ ἐν : τὰς ἐν Δ ‖ 8 ὁμολογίας : ὁμιλίας YNVX$^{suppl.}$M^{1}Rh JK^{a} ὁμολογίας ὁμιλίας C^{1}D ὁμιλίας ὁμιλίας Θ ‖ ἀφροδισίων ἐνιαυτὸν : ἐν. ἀφρ. VX$^{suppl.}$ MΠ post ἐν. denuo ἀφροδισίων C^{1} ‖ 10 ἀπέχεσθαι : ἀποσχέσθαι Da ‖ C 1 ἀληθεύσομεν : -σαιμεν G ‖ τε Δ : γε cet. ‖ 2 παρέβαλλον : -έβαλον CGX$^{suppl.}$MJRh ‖ εὐχὴν Wyttenbach : ψυχὴν ‖ 3 ἱεράν Amyot : ἱερὰς uel ἱερᾶς ‖ ὀλίγας om. G, post ἀοργ. habet Π ‖ 4 διαγαγεῖν : διάγειν C^{1} ‖ ἔγνων post διαγαγεῖν add. Δ ‖ 5 θύοντα : θύων DNb ‖ μῆν' ἕνα van Herwerden : μῆνα ‖ καὶ^{s} CGυ : ante τῷ pos. Rh om. cet.

me contraignant à faire attention et à garder l'affabilité dans mes propos et la sérénité, à rester pur de paroles méchantes ou d'actes déplacés et d'une passion qui, pour un petit plaisir sans agrément, cause de grands troubles et le plus honteux des repentirs. Ainsi, comme je le pense, avec le concours divin, l'expérience me rendait manifeste ce jugement que cette affabilité, cette douceur, cette humanité ne sont pas plus favorables, plus amicales, plus exemptes de chagrin pour l'entourage que pour ceux-là mêmes qui les possèdent.

εἰς τὸ πρόσθεν τῆς ἀνεξικακίας, ἐγκρατῶς προσέχων καὶ διαφυλάττων μετ' εὐφημίας ἵλεω καὶ ἀμήνιτον ἐμαυτόν, ἁγνεύοντα καὶ λόγων πονηρῶν καὶ πράξεων ἀτόπων καὶ πάθους ἐφ' ἡδονῇ μικρᾷ καὶ ἀχαρίστῳ ταραχάς τε μεγάλας καὶ μεταμέλειαν αἰσχίστην φέροντος. Ὅθεν, οἶμαι, καὶ θεοῦ
τι συλλαμβάνοντος, ἐσαφήνιζεν ἡ πεῖρα τὴν κρίσιν D
ἐκείνην ὅτι τὸ ἵλεων τοῦτο καὶ πρᾶον καὶ φιλάνθρωπον οὐδενὶ τῶν συνόντων εὐμενές ἐστιν οὕτω καὶ φίλον καὶ ἄλυπον ὡς αὐτοῖς τοῖς ἔχουσιν.

464 C 7 πρόσθεν : πρόσθε Yh ‖ 8 ἵλεω : ἵλεων VX^suppl.Π ‖ ἐμαυτὸν : ἑαυτὸν Θ ‖ D 1 τι om. VX^suppl.Π ‖ 2 ἵλεων GYM² ΠVX^suppl. τῷ ἵλεῳ N ‖ 3 καὶ[1] om. Θ καὶ[3] om. NRh.

30

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME

(DE TRANQUILLITATE ANIMI)

(*PLAN.* 11)

NOTICE

Le titre de l'ouvrage.

Le mot εὐθυμία, employé par Plutarque et avant lui par Démocrite et le stoïcien Panaitios dans le titre de leur traité, est une expression prégnante. Chez Plutarque en particulier, le terme semble inclure « l'aptitude à affronter la fortune hostile avec égalité d'humeur, mais aussi l'idée plus active d'entrain et même de joie. »[1]. A la même époque, l'auteur des *Actes des Apôtres* emploie des mots tirés de la même racine quand il décrit l'état d'âme de Paul plaidant avec confiance sa cause devant Félix, ou quand il nous montre ce même Paul encourageant ses compagnons au fort d'une tempête[2]. Cicéron, parlant de l'ouvrage de Démocrite Περὶ εὐθυμίης s'exprime ainsi : *Democriti autem securitas, quae est animi tanquam tranquillitas, quam appellant* εὐθυμίαν[3]. — Et Sénèque écrit de son côté : *hanc stabilem animi sedem Graeci euthymiam vocant, de qua Democriti volumen egregium est, ego tranquillitatem voco*[4]. Quiétude, équilibre de l'âme, sérénité, paix intérieure, joie, vie heureuse même, *beata vita* pour reprendre l'expression de Cicéron dans le passage précité, tout cela est impliqué dans le mot εὐθυμία.

1. R. H. Barrow, *Plutarch and his times* (Londres 1967).
2. *Actes des Apôtres*, 24, 10 ; 25, 22, 25, 36.
3. Cicéron, *De finibus*, 4, 9, 23.
4. Sénèque, *De tranquillitate animi*, 2, 3.

Les prédécesseurs de Plutarque.

Démocrite (vers 460-370) avait composé quelques ouvrages de morale, dont le principal semble avoir été le Περὶ εὐθυμίης. Sénèque en faisait grand cas, nous l'avons vu, et Cicéron l'avait lu de son côté. De cette œuvre il ne nous reste que des fragments dont certains ne sont pas même authentiques, mais on peut en restituer les thèmes majeurs. « C'est une protestation contre la πολυπραγμοσύνη qui, dans la capitale de la civilisation de la confédération attique, était à cette époque, comme nous le savons par Thucydide, le principe directeur de l'existence, un pragmatisme qu'avait combattu Euripide, pendant que le Périclès de Thucydide menait campagne contre les ἀπράγμονες, Démocrite prit énergiquement le parti des *Spirituels*, les ἀπράγμονες... Contre la dépravation morbide d'un volontarisme matérialiste, qui provenait de la politique attique de puissance maritime et se rendait toujours plus intolérable aux alliés ioniens, un ionien embrasse le parti des ἀπράγμονες. On y trouve le modèle de la noble humanité, dont Euripide avec Ion et l'Amphion d'*Antiope* a créé les premiers types dans des drames émouvants. »[1] L'ouvrage de Démocrite ne se présentait sans doute pas sous une forme didactique à la ferme contexture, mais tel un recueil de sentences ordonnées autour d'un thème central, à l'imitation des recueils de Phocylide ou de Théognis. Ce devait être un tissu de réflexions personnelles, orné de citations de poètes. Plutarque se montrait sensible au style de Démocrite, qui avait selon lui « grande allure et un vocabulaire divin »[2]. Il lui arrive de citer dans son traité ce philosophe, à trois reprises[3], mais sans jamais le nommer. S'il jugeait superflu de le faire, c'est qu'il croyait que Paccius, son correspondant, avait l'ouvrage entre les mains. On sait que le pythagoricien Thrasylos, l'astrologue de l'empereur Tibère, avait édité l'œuvre de Démocrite.

1. Schmid-Stählin, *Ges. der griech. Literatur*, I, 5, 287.
2. *Quaest. conv.*, 683 A.
3. *De tranquillitate animi*, 465 C ; 466 A ; 466 F.

Panaitios (vers 180-110) nous est surtout connu par Cicéron et par Sénèque. Ces deux écrivains se sont inspirés de son Περὶ εὐθυμίας, l'un dans le *De officiis*, l'autre dans le *De tranquillitate animi*. Il ne nous reste du philosophe de Rhodes que de rares fragments[1]. Nous savons néanmoins qu'il prônait un idéal tout pénétré d'humanisme, bien éloigné du rigorisme fanatique des anciens Stoïciens, mais tout proche de la sagesse hellénique.

Les sources de Plutarque.

Nombreux furent les philologues qui s'ingénièrent à découvrir les sources du traité de Plutarque. Ils s'engagèrent d'ailleurs en diverses directions. Au siècle dernier, dans un article consacré à l'écrit de Démocrite sur le même sujet et paru en 1879[2], R. Hirzel montra que les rapports entretenus par le traité de Plutarque et le *De tranquillitate animi* de Sénèque avec plusieurs fragments de Démocrite nous engagent à penser que Panaitios était l'auteur dont ces écrivains s'étaient inspirés. Il soutint même que l'on pouvait recourir à Plutarque pour compléter la collection des fragments de Démocrite. Quelque vingt ans plus tard paraissaient deux articles consacrés à Ariston de Chios. Le premier était dû à R. Heinze et avait pour titre *Ariston von Chios bei Plutarch und Horaz*[3], le second, *Ariston bei Plutarch*[4] avait pour auteur O. Hense. Les deux philologues voyaient dans ce disciple de Zénon le modèle qu'aurait imité l'écrivain de Chéronée. Le malheur est que ce stoïcien n'a laissé pour tout héritage littéraire que quelques lettres, et que nous restons dans le domaine de l'hypothèse. En 1905, M. Pohlenz estimait de son côté qu'il fallait se tourner vers un ouvrage d'inspiration épicurienne. En 1908, G. Siefert nous ramène à Démocrite et Panaitios. De l'œuvre perdue de ce dernier, on

1. Modestus van Straaten, *Panaetii Rhodii fragmenta.*
2. *Hermes*, XIV, 354.
3. *Rheinisches Museum*, XLV (1890), 497 sqq. et 541 sqq.
4. *Hermes*, XL (1905), 275.

peut selon ce philologue se faire une idée exacte en comparant le *De officiis* de Cicéron, le *De tranquillitate animi* de Sénèque et le Περὶ εὐθυμίας de Plutarque[1]. Démocrite aurait inspiré Panaitios, la source de Plutarque comme de Sénèque. Dans l'édition des *Plutarchi Moralia* qu'il publiait en 1929, M. Pohlenz devait se rallier aux vues de Siefert, non sans éprouver le regret nostalgique de l'original épicurien[2]. Modestus van Straaten allait en 1946 mettre en doute les affirmations de Siefert[3]. L'auteur néerlandais niait résolument toute influence directe et notoire de Panaitios sur Plutarque. Mais à son tour H. Broecker devait reprendre la question et s'efforcer avec beaucoup d'acribie et de finesse de reconstituer le traité attribué à Panaitios[4]. Le tableau qu'il dresse à la page 203 de son ouvrage est suggestif à cet égard. Sans doute se défend-il de retrouver tout Panaitios uniquement dans Plutarque, mais il minimise autant que faire se peut l'originalité du Thébain au profit du Rhodien. Il ne lui permet notamment de lire Épicure et Démocrite que par les yeux de l'écrivain stoïcien. Sénèque, moins pressé par le temps, ferait même montre de plus d'indépendance à l'égard de leur commun modèle. Il conclut de façon péremptoire : « *Plutarchum praeter libellum Panaetii nullum alium adhibuisse ad suum librum conscribendum* ». C'est selon nous faire trop bon marché de l'érudition de Plutarque qui craignait plus que tout autre d'être l'homme d'un seul livre. La mention des notes

1. *Plutarchs Schrift* Περὶ εὐθυμίας, Programm Pforta (Com. phil. Ienense VI, 1).
2. *Plutarchi Moralia*, Teubner, 1929, 3, 187.
3. *Panétius, sa vie, ses écrits et sa doctrine avec une édition des fragments*, Amsterdam, 3e édit., 1962.
4. *Animadversiones ad Plutarchi libellum* Περὶ εὐθυμίας, Bonn, 1954. Le même effort de reconstitution du traité perdu de Panaitios était tenté à la même époque par Alberto Grilli dans son ouvrage intitulé *Il problema della vita contemplativa nel mondo greco-romano* Milan-Rome 1953, effort recommencé par la suite dans *La data di composizione del* Περὶ εὐθυμίας di Panezio (*Acme*, IX, 1956) et dans *Studi Paneziani* (*Stud. ital. di filol. clas.* XXIX, 1957).

de lecture ὑπομνήματα dont il est question au chapitre 1 de notre traité ne nous autorise pas non plus à réduire l'activité littéraire de Plutarque à la transposition pure et simple dans son œuvre du traité d'un seul auteur. Que Panaitios avec lequel Plutarque avait tant d'affinités l'ait inspiré, cela ne fait aucun doute, mais il est imprudent d'aller plus loin dans la voie des affirmations. Plutarque reconnaît volontiers sa dette envers les écrivains qu'il utilise, mais son comportement habituel et la nature vraiment mélangée de sa terminologie philosophique nous interdisent de penser qu'il ait suivi exclusivement un ou même deux modèles[1].

Le *De tranquillitate animi* et le *De cohibenda ira*.

Dans ces deux ouvrages Plutarque traite de la tranquillité de l'âme et des moyens de réfréner la colère, ce qui apparaît bien comme les deux volets d'un même diptyque. On peut donc présumer sans risque de se tromper beaucoup que ces deux traités ont dû être composés vers la même époque, à un moment où Plutarque s'intéressait à cette question. La mention de Fundanus, un illustre sénateur romain, disciple de Musonius et ami de Plutarque, dans le premier et le second traité permet à Helmut Broecker dans l'ouvrage précité de retrouver l'ordre de succession des deux traités de Plutarque. Dans le *De tranquillitate*, il est question de l'impatience dont témoigne Fundanus et qui contraint son correspondant à composer avec trop de précipitation son traité. Dans le *De cohibenda*, nous voyons Sylla féliciter ce même Fundanus d'être parvenu avec tant de bonheur à réfréner sa colère et lui demander le secret de cette réussite[2]. Ce progrès dans la maîtrise de soi a dû demander un certain temps au vertueux Fundanus. Ce laps de temps serait précisément l'intervalle qui sépare les deux traités. Si l'on ne peut entrer dans plus de

1. On consultera W. C. Helmbold dans l'édition Loeb des *Moralia* (1962), VI, 164.
2. *De tranquillitate animi*, 464 E ; *De cohibenda ira*, 453 C.

précisions, on est en droit de penser que le *De cohibenda ira* est postérieur chronologiquement au *De tranquillitate*. Nous présentons néanmoins les deux traités dans l'ordre inverse, pour des raisons de commodité et suivant l'usage qui remonte à Henri Estienne.

Il n'est point possible de retrouver le plan suivi par Plutarque dans ce traité et il faut se borner à indiquer les principales idées émises par l'auteur. Après la formule de salutation, Plutarque s'excuse d'envoyer à son ami non un véritable traité, mais de simples notes tirées de ses lectures. Nous ne pouvons donc nous attendre de sa part à une composition rigoureuse, qui n'est d'ailleurs pas dans ses habitudes. Pour garder la sérénité de l'âme, il nous faut au préalable exercer notre raison à maîtriser la partie irrationnelle de notre être, le domaine des passions. C'est donc une discipline qu'il faut s'imposer de longue date, pour calmer en temps voulu les mouvements irréfléchis que nous sentons en nous. Ceci dit, Plutarque commence par écarter l'objection de ceux qui confondent sérénité et oisiveté, comme le font les Épicuriens en interprétant à contresens la pensée de Démocrite. L'inaction en effet jette souvent dans le désespoir les hommes épris de gloire et d'ambition, mais il appartient surtout aux gens capables de se tenir en repos de se livrer en temps voulu aux occupations utiles, car s'abstenir de faire le bien est aussi démoralisant que d'accomplir le mal. Il n'est d'ailleurs point d'existence qui soit à l'abri des misères de ce monde, car nous portons en nous la cause de notre inquiétude, comme un malade le mal qui le mine sourdement, mais au sein de toutes nos occupations, la sagesse peut nous rendre la vie agréable. La source de la sérénité se trouve donc en nous-mêmes, à condition de purifier notre âme afin que les choses extérieures puissent nous convenir. Il suffit de nous accommoder aux circonstances indépendantes de notre volonté, sans nous laisser griser par le succès ni abattre par l'infortune. Les exemples les plus illustres comme les plus variés nous inspireront du courage pour cela en nous montrant

l'attitude que savent prendre les grands personnages du passé quand ils sont plongés dans le malheur. Si nous supportons difficilement les défauts de nos amis, voire de nos ennemis, nous devons néanmoins prendre les hommes tels qu'ils sont et nous en servir au mieux, tout comme l'artisan sait utiliser les outils défectueux qu'il a sous la main, sans attendre même qu'ils soient redressés. Sachons aussi éviter de nous impatienter au spectacle de nos misères et de nos fautes. Ce mécontentement pourra être taxé d'égoïsme, lorsque la méchanceté d'autrui s'exercera à nos dépens. Plutarque revient alors à ses propos concernant les affaires et les biens matériels. On gardera la sérénité si l'on songe aux biens que l'on garde, au lieu de se tourmenter pour ceux que l'on a perdus, si l'on pense aux biens communs à tous les hommes et qui sont sans prix : la vie, la santé, le soleil qui nous éclaire. C'est l'envie qui nous rend malheureux, alors qu'il suffirait d'un regard jeté sur de plus misérables que nous pour recouvrer la sérénité. C'est aussi notre ambition qui nous empêche de jouir légitimement des biens très réels que nous possédons. Nous oublions de vivre en face de nous-mêmes pour égarer nos regards autour de nous. La félicité d'autrui d'ailleurs n'est souvent qu'un leurre, et cette vérité doit nous consoler de nos propres maux.

Plutarque aborde alors un nouveau sujet. Pour conserver la tranquillité de l'âme, il ne faut pas tendre vers un but qui nous soit inaccessible et parler ensuite de malchance si nous ne pouvons l'atteindre. On ne chasse pas un lièvre avec un bœuf. On ne peut non plus désirer posséder des biens qui s'excluent mutuellement, comme l'acquisition des connaissances qui requiert la solitude et l'exercice des affaires qui demande que nous nous mêlions aux hommes. Il faut choisir sagement ce qui nous convient. Nous sommes ramenés ensuite aux dons de la fortune, dont il avait été précédemment question. Le souvenir des biens que nous avons possédés peut concourir à la sérénité, tout comme l'oubli de nos infortunes passées. Ce sont là deux aspects complé-

mentaires de la réalité. Il faut savoir opérer un mélange, un dosage savant des biens et des maux inhérents à notre condition humaine. Il est bon aussi de nous souvenir que les richesses sont périssables et transitoires, et il ne faut pas s'attendre que les hommes demeurent toujours identiques à eux-mêmes à notre égard. S'il est normal d'espérer le bonheur, il faut s'attendre au pire, car alors le malheur pour avoir été prévu nous frappera moins rudement. Bien souvent d'ailleurs c'est notre imagination qui nous rend malheureux, plutôt que la réalité. Le Destin ne peut nous ravir notre bonheur, car le bien suprême, la vertu, réside en nous. Si nous ne craignons pas la mort, nous acquerrons définitivement la sérénité pour notre vie. Ce qui passe dans l'opinion des gens pour fâcheux ou redoutable ne l'est souvent pas réellement. Regardons le Destin en face : il ne peut rien contre notre vertu, quels que soient les malheurs susceptibles de nous accabler. Les biens extérieurs sont incapables eux-mêmes de nous procurer une sérénité aussi profonde que la pureté de l'âme. La vie dans ces conditions vaut la peine d'être vécue. Et Plutarque termine son traité en nous montrant la racine même de cette sérénité, le spectacle du monde qui révèle au Sage les Idées éternelles : « Car le monde est le temple le plus saint et le plus digne de Dieu ». Nous y voyons « les images sensibles des essences intelligibles ». L'homme désormais peut jouir du présent, se souvenir du passé avec reconnaissance et s'avancer avec confiance vers l'avenir.

Si Plutarque a paru suivre les Stoïciens dans tel ou tel de ses développements, il se retrouve platonicien pour nous livrer le fond de sa pensée.

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME

Plutarque à Paccius salut ![1]

1 C'est trop tard que j'ai reçu ta lettre, par laquelle tu m'invitais à t'écrire sur la tranquillité de l'âme et sur certains passages du Timée[2] qui réclament une exégèse plus approfondie. Presque au même moment notre compagnon Éros[3] eut une raison impérieuse de s'embarquer aussitôt pour Rome, car il venait de recevoir une lettre du Clarissime Fundanus, une lettre pressante comme son auteur[4]. Je n'avais point le temps à mon gré pour me mettre à ce que tu désirais, mais je ne supportais pas non plus l'idée que cet homme, arrivant de chez nous, se montrât à toi les mains absolument vides. J'ai donc rassemblé des notes que j'avais prises pour mon usage personnel sur la tranquillité de l'âme, dans la pensée que tu ne cherchais pas non plus dans ce discours une lecture qui mît sa coquetterie dans le beau style[5], mais un secours pratique, en me félicitant aussi de voir qu'avec des amitiés consulaires et une gloire qui ne le cède en rien à celle des orateurs du Forum, tu n'as point éprouvé le sort du Mérops de la tragédie, et qu'on ne peut te dire comme à ce roi :

« La foule et ses bravos t'ont grisé[6] »

et fait oublier les affections naturelles, mais que pour l'avoir souvent entendu dire tu te souviens que le brodequin sénatorial[7] ne débarrasse point de la goutte, ni l'anneau précieux du panaris[8], ni le bandeau royal de la migraine. Comment donc trouver dans les richesses, la gloire, le crédit à la cour une aide contre les chagrins de l'âme et la houle de la vie[9], si

Πλούταρχος Πακκίῳ εὖ πράττειν.

1 Ὀψέ σου τὴν ἐπιστολὴν ἐκομισάμην ἐν ᾗ παρεκάλεις
περὶ εὐθυμίας σοί τι γραφῆναι καὶ περὶ τῶν ἐν Τιμαίῳ
δεομένων ἐπιμελεστέρας ἐξηγήσεως. Ἅμα δέ πως τὸν
ἑταῖρον ἡμῶν Ἔρωτα κατελάμβανεν αἰτία τοῦ πλεῖν
εὐθὺς εἰς Ῥώμην, παρὰ Φουνδάνου τοῦ κρατίστου γράμ-
ματα δεδεγμένον, οἷος ἐκεῖνος, ἐπιταχύνοντα. Μήτε δὲ
χρόνον ἔχων, ὡς προῃρούμην, γενέσθαι πρὸς οἷς ἐβούλου F
μήθ' ὑπομένων κεναῖς παντάπασι τὸν ἄνδρα χερσὶν ὀφθῆ-
ναί σοι παρ' ἡμῶν ἀφιγμένον, ἀνελεξάμην περὶ εὐθυμίας
ἐκ τῶν ὑπομνημάτων ὧν ἐμαυτῷ πεποιημένος ἐτύγχανον,
ἡγούμενος καὶ σὲ τὸν λόγον τοῦτον οὐκ ἀκροάσεως ἕνεκα
θηρωμένης καλλιγραφίαν, | ἀλλὰ χρείας βοηθητικῆς 465
ἐπιζητεῖν καὶ συνηδόμενος ὅτι καὶ φιλίας ἔχων ἡγεμονικὰς
καὶ δόξαν οὐδενὸς ἐλάττονα τῶν ἐν ἀγορᾷ λεγόντων τὸ
τοῦ τραγικοῦ Μέροπος οὐ πέπονθας, οὐδ' ὡς ἐκεῖνον
« εὐδαιμονίζων [ὁ] ὄχλος ἐξέπληξέ ⟨σε⟩ » τῶν φυσικῶν
παθῶν, ἀλλὰ πολλάκις ἀκηκοὼς μνημονεύεις ὡς οὔτε
ποδάγρας ἀπαλλάττει κάλτιος οὔτε δακτύλιος πολυτελὴς
παρωνυχίας οὐδὲ διάδημα κεφαλαλγίας. Πόθεν γε δὴ
πρὸς ἀλυπίαν ψυχῆς καὶ βίον ἀκύμονα χρημάτων ὄφελος
ἢ δόξης ἢ δυνάμεως ἐν αὐλαῖς, ἂν μὴ τὸ χρώμενον

464 F 1 προῃρούμην : -ηγούμην $LC^{1}WXJYMRh$ ‖ 465 A 5 ὁ del. Meineke ‖ ἐξέπληξε : ἐξέπληττε α Π ‖ σε add. Meziriacus ‖ 7 κάλτιος Xylander : καλτίκιος $Cu^{2}VY^{1}M\Pi D^{2}S^{2}\Theta$ πατρίκιος cet.

leur usage n'est point agréable à leurs possesseurs et si le désir des biens absents nous escorte toujours[1]? Comment, sinon par la raison qui est habituée et exercée à maîtriser rapidement la partie passionnelle et irrationnelle de l'âme[2], qui s'égare souvent, et à ne pas la laisser s'échapper, emportée loin des biens présents[3]? Xénophon[4] conseillait de songer aux dieux et de les honorer, surtout quand on est heureux, pour qu'en cas de besoin nous puissions invoquer avec confiance ces dieux dont l'amitié et la bienveillance nous sont déjà acquises. Il en va de même des arguments qui remédient aux passions. Il faut s'y appliquer avant d'éprouver les passions, si l'on a du bon sens, afin que, préparés de longue date, ils se montrent plus efficaces. Tout comme les chiens hargneux[5] sont excités par n'importe quelle voix et ne sont calmés que par une seule, celle qui leur est familière, ainsi les passions de l'âme, quand elles sont devenues sauvages, ne peuvent aisément s'apaiser, si des arguments habituels et familiers ne sont là pour maîtriser leur excitation.

2 Celui donc qui a dit que « pour jouir de la tranquillité de l'âme on ne devait pas se mêler de beaucoup d'affaires, ni privées, ni publiques[6] », commence par nous rendre coûteuse la tranquillité de l'âme, puisqu'elle s'achète au prix de l'inaction. Comme à un malade, il conseille à chacun :

« Demeure, infortuné, sans bouger, sur ta couche ![7] »

Cependant la perte de conscience est pour le corps un triste remède contre la souffrance ; mais il ne se montre pas meilleur médecin pour l'âme[8], celui qui par la paresse, la mollesse, la trahison envers les amis, les parents, la patrie supprime ce qui la trouble et l'attriste. Ensuite il est faux de dire que jouissent de la tranquillité de l'âme ceux qui n'ont pas beaucoup d'activités. Les femmes à ce compte devraient être plus tranquilles

εὐχάριστον ᾖ τοῖς ἔχουσι καὶ τὸ τῶν ἀπόντων [μὴ] δεόμενον B
ἀεὶ παρακολουθῇ ; Τί δὲ τοῦτ' ἐστὶν ἄλλο ἢ λόγος εἰθισ-
μένος καὶ μεμελετηκὼς τοῦ παθητικοῦ καὶ ἀλόγου τῆς
ψυχῆς ἐξισταμένου πολλάκις ἐπιλαμβάνεσθαι ταχὺ καὶ μὴ
περιορᾶν ἀπορρέον καὶ καταφερόμενον ἀπὸ τῶν παρόντων ;
Ὥσπερ οὖν ὁ Ξενοφῶν παρῄνει τῶν θεῶν εὐτυχοῦντας
μάλιστα μεμνῆσθαι καὶ τιμᾶν ὅπως, ὅταν ἐν χρείᾳ
γενώμεθα, θαρροῦντες αὐτοὺς παρακαλῶμεν ὡς εὐμενεῖς
ὄντας ἤδη καὶ φίλους, οὕτω καὶ τῶν λόγων ὅσοι πρὸς τὰ
πάθη βοηθοῦσι δεῖ πρὸ τῶν παθῶν ἐπιμελεῖσθαι τοὺς
νοῦν ἔχοντας, ἵν' ἐκ πολλοῦ παρεσκευασμένοι μᾶλλον
ὠφελῶσιν. Ὡς γὰρ οἱ χαλεποὶ κύνες πρὸς πᾶσαν ἐκταρατ- C
τόμενοι βοὴν ὑπὸ μόνης καταπραΰνονται τῆς συνήθους,
οὕτω καὶ τὰ πάθη τὰ τῆς ψυχῆς διαγριαινόμενα καταπαῦσαι
ῥᾳδίως οὐκ ἔστιν, ἂν μὴ λόγοι παρόντες οἰκεῖοι καὶ
συνήθεις ἐπιλαμβάνωνται τῶν ταραττομένων.

2 Ὁ μὲν οὖν εἰπὼν ὅτι « δεῖ τὸν εὐθυμεῖσθαι μέλλοντα
μὴ πολλὰ πρήσσειν μήτε ἰδίῃ μήτε ξυνῇ », πρῶτον μὲν
ἡμῖν πολυτελῆ τὴν εὐθυμίαν καθίστησι, γινομένην ὤνιον
ἀπραξίας · οἷον ἀρρώστῳ παραινῶν ἑκάστῳ ·

« μέν', ὦ ταλαίπωρ', ἀτρέμα σοῖς ἐν δεμνίοις. »

Καίτοι κακὸν μὲν ἀναισθησία σώματι φάρμακον ἀπονίας,
οὐδὲν δὲ βελτίων ψυχῆς ἰατρὸς ὁ ῥᾳθυμίᾳ καὶ μαλακίᾳ D
καὶ προδοσίᾳ φίλων καὶ οἰκείων καὶ πατρίδος ἐξαιρῶν τὸ
ταραχῶδες αὐτῆς καὶ λυπηρόν. Ἔπειτα καὶ ψεῦδός ἐστι τὸ
εὐθυμεῖν τοὺς μὴ πολλὰ πράσσοντας. Ἔδει γὰρ εὐθυμοτέ-

465 B 1 ᾖ Π^{2}Θ : om. cet. || τὸ om. ΔJ || μὴ del. Dumortier || 5 ἀπὸ : ὑπὸ ΜΠΔ || C 5 ἐπιλαμβάνωνται : -νονται GVab || 6 εὐθυμεῖσθαι Γ (exc. J)S^2 Stob. : εὐθυμεῖν cet. || 7 μὴ : μήτε C^{2}WXM^{2}ΠZ || ἰδίῃ : ἰδίᾳ Jhab Stob. || 10 ἀτρέμα : ἀτρέμας LC^{2}G^{1}WJNS Stob. || 11 ἀναισθησία — ἀπονίας w^2 Stob. : ἀναισθησίας — (ἀπονοία NV) — ἀπονία cet. || D 1 βελτίων : βελτίω Stob. || ὁ Δ Stob. : om. cet. || 2 ἐξαιρῶν (Mor. 466 C) : ἐξαίρων cod. Stob. || 3 ψεῦδός : τὸ ψ. G.

que les hommes, puisqu'elles sont la plupart du temps à leur ménage[1]. En réalité, si Borée

« ne pénètre point de son souffle la vierge au corps délicat »,

comme dit Hésiode[2], les chagrins, les troubles, les inquiétudes causés par les jalousies, les superstitions, les rivalités, les lubies, plus qu'on ne saurait dire, s'insinuent dans le gynécée[3]. Laërte vivait en solitaire depuis vingt ans à la campagne,

« N'ayant à ses côtés qu'une vieille servante,
Seule pour lui servir le boire et le manger[4] ; »

mais il avait beau fuir sa patrie[5], sa maison, sa royauté, il cohabitait toujours avec son chagrin dans l'inaction et le découragement. L'inaction elle-même plonge souvent certains dans le découragement, tel cet homme :

« Pendant ce temps, assis près des sveltes vaisseaux,
Le divin Péléide, Achille aux pieds légers,
Rumine sa colère. A l'assemblée où l'homme
Acquiert un grand renom, il ne va plus jamais,
Plus jamais au combat ; il consume son cœur
A demeurer oisif, il regrette le cri
De guerre et de bataille[6]. »

Il en souffre vivement et dit en s'indignant :

« Puisque auprès de mes nefs
Je reste, de la terre inutile fardeau[7]... »

Voilà pourquoi Épicure[8] lui-même pense que les hommes épris de gloire et d'ambition ne doivent pas se tenir en repos, mais suivre leur nature en prenant part à la vie politique et en se livrant à des activités publiques, car faute d'activité, ils seraient naturellement plus troublés et plus malheureux, en n'obtenant point ce qu'ils désirent. Homme étrange que cet Épicure, qui exhorte à s'occuper des affaires publiques non ceux qui en sont capables, mais les gens qui sont incapables de se tenir en repos ! Il faut déterminer la tranquillité de l'âme, non point

ρας εἶναι γυναῖκας ἀνδρῶν οἰκουρίᾳ τὰ πολλὰ συνούσας · νυνὶ δ' ὁ μὲν βορέας

« διὰ παρθενικῆς ἀπαλόχροος οὐ διάησιν »,

ὥς φησιν Ἡσίοδος, λῦπαι δὲ καὶ ταραχαὶ καὶ κακοθυμίαι διὰ ζηλοτυπίας καὶ δεισιδαιμονίας καὶ φιλοτιμίας καὶ κενῶν δοξῶν, ὅσας οὐκ ἂν εἴποι τις, εἰς τὴν γυναικωνῖτιν ὑπορρέουσιν · ὁ δὲ Λαέρτης εἴκοσιν ἔτη καθ' αὑτὸν ἐν ἀγρῷ διαιτώμενος « γρηὶ σὺν ἀμφιπόλῳ ἥ οἱ βρῶσίν τε E
πόσιν τε παρτίθει », τὴν μὲν πατρίδα καὶ τὸν οἶκον καὶ τὴν βασιλείαν ἔφυγε, τὴν δὲ λύπην μετ' ἀπραξίας καὶ κατηφείας ἀεὶ συνοικοῦσαν εἶχεν. Ἐνίους δὲ καὶ τὸ μὴ πράσσειν αὐτὸ πολλάκις εἰς ἀθυμίαν καθίστησιν, ὡς τοῦτον ·

« αὐτὰρ ὁ μήνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισι
διογενὴς Πηλέως υἱός, πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς ·
οὔτε ποτ' εἰς ἀγορὴν πωλέσκετο κυδιάνειραν,
οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον, ἀλλὰ φθινύθεσκε φίλον κῆρ
αὖθι μένων, ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε · »

καὶ λέγει περιπαθῶν ἐπὶ τούτῳ καὶ ἀσχάλλων αὐτός · F

« ἀλλ' ἧμαι παρὰ νηυσὶν ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης. »

Ὅθεν οὐδ' Ἐπίκουρος οἴεται δεῖν ἡσυχάζειν, ἀλλὰ τῇ φύσει χρῆσθαι πολιτευομένους καὶ πράσσοντας τὰ κοινὰ τοὺς φιλοτίμους καὶ φιλοδόξους, ὡς μᾶλλον ὑπ' ἀπραγμοσύνης | ταράττεσθαι καὶ κακοῦσθαι πεφυκότας, ἂν ὧν 466
ὀρέγονται μὴ τυγχάνωσιν. Ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν ἄτοπος οὐ τοὺς δυναμένους τὰ κοινὰ πράσσειν προτρεπόμενος, ἀλλὰ τοὺς ἡσυχίαν ἄγειν μὴ δυναμένους · δεῖ δὲ μὴ πλήθει

465 D 7 διάησιν : διάεισιν G[1]W ‖ 9 φιλοτιμίας : -κοσμίας WS[2] ‖ καὶ[3] om. LC[1] ‖ E 1 σὺν ἀμφ. γρ. LC ‖ 2 παρτίθει W : παρετίθει cet. ‖ 4 μὴ om. G[1] ‖ 8 Πηλέως : Πηλέος G[2]D ‖ 10 ἐς : εἰς LXDΠ ‖ 11 πτόλεμόν : πόλεμον LGJYNΠDΘ ‖ F 1 καὶ[1] om. LC[1] ‖ 466 A 2 ὀρέγονται : -ωνται WJNMΠSh Stob.

d'après la multitude ou le petit nombre des occupations, mais d'après leur beauté ou leur laideur, comme aussi le découragement, car négliger d'accomplir de belles actions n'est pas moins, comme on l'a dit[1], attristant et démoralisant que d'en accomplir de mauvaises.

3 A ceux en effet qui tiennent pour un aphorisme qu'il est un seul genre de vie à l'abri du chagrin, pour certains la vie des paysans[2], ou celle des célibataires, ou celle des rois, il suffit de rappeler ce que dit Ménandre[3] :

« Je croyais, pour ma part, Phanias, que les riches
Qui n'ont pas, eux, à emprunter, ne geignent pas
Durant la nuit, ne disent point : pauvre de moi !
Se retournant dans tous les sens, et qu'ils jouissent
D'un doux sommeil, bien agréable... »

Puis il continue en ces termes, quand il voit les riches en proie aux mêmes maux que les pauvres :

« Ils sont donc frère et sœur, le chagrin et la vie :
La vie de volupté l'a pris pour associé,
Comme il est aux côtés de la noble existence
et qu'il vieillit auprès de l'indigente vie. »

Mais comme les poltrons qui ont la nausée[4] s'imaginent, quand ils naviguent, que la vie sera plus facile, s'ils passent d'une chaloupe sur un cargo et de là sur une trière, mais n'y gagnent rien, car ils transportent avec eux leur bile et leur poltronnerie, ainsi les changements d'existence ne chassent pas de l'âme ce qui la chagrine et la perturbe[5], c'est-à-dire l'inexpérience des affaires, l'irréflexion, l'incapacité et l'inaptitude à jouir comme il faut du présent. Voilà ce qui agite riches et pauvres, ce qui tourmente gens mariés et célibataires. Pour cela

1. Probablement Démocrite (frg. 256) par l'intermédiaire de Panaitios (H. Broecker, 61).
2. Virgile, *Géorgiques*, 2, 458.
3. Fr. 1 Koerte de la comédie du *Cithariste*. Sénèque, *Ep.* 115, 17. La Fontaine, *Fables*, 8.2.
5. Lucrèce, 3, 1057 ; Sénèque, *De tranq. animi*, 2, 13.

μηδ' ὀλιγότητι πραγμάτων, ἀλλὰ τῷ καλῷ καὶ τῷ αἰσχρῷ τὸ εὔθυμον ὁρίζειν καὶ τὸ δύσθυμον· τῶν γὰρ καλῶν ἡ παράλειψις οὐχ ἧττον ἢ τῶν φαύλων ἡ πρᾶξις ἀνιαρόν ἐστι καὶ ταραχῶδες, ὡς εἴρηται.

3 Τοὺς μὲν γὰρ ἀφωρισμένως ἕνα βίον ἄλυπον νομίζοντας, ὡς ἔνιοι τὸν τῶν γεωργῶν ἢ τὸν τῶν ἠιθέων ἢ τὸν τῶν βασιλέων, ἱκανῶς ὁ Μένανδρος ὑπομιμνήσκει λέγων·

« Ὤιμην ἐγὼ τοὺς πλουσίους, ὦ Φανία, B
οἷς μὴ τὸ δανείζεσθαι πρόσεστιν, οὐ στένειν
τὰς νύκτας οὐδὲ στρεφομένους ἄνω κάτω
« οἴμοι » λέγειν, ἡδὺν δὲ καὶ πρᾶόν τινα
ὕπνον καθεύδειν· »

εἶτα προδιελθών, ὡς καὶ τοὺς πλουσίους ὁρᾷ ταὐτὰ πάσχοντας τοῖς πένησιν·

« Ἆρ' ἐστί, φησί, συγγενές τι λύπη καὶ βίος ;
τρυφερῷ βίῳ σύνεστιν, ἐνδόξῳ βίῳ
πάρεστιν, ἀπόρῳ συγκαταγηράσκει βίῳ. »

Ἀλλ' ὥσπερ οἱ δειλοὶ καὶ ναυτιῶντες ἐν τῷ πλεῖν, εἶτα ῥᾷον οἰόμενοι διάξειν, ἐὰν εἰς γαῦλον ἐξ ἀκάτου καὶ πάλιν ἐὰν εἰς τριήρη μεταβῶσιν, οὐδὲν περαίνουσι τὴν χολὴν C
καὶ τὴν δειλίαν συμμεταφέροντες αὑτοῖς, οὕτως αἱ τῶν βίων ἀντιμεταλήψεις οὐκ ἐξαιροῦσι τῆς ψυχῆς τὰ λυποῦντα καὶ ταράττοντα· ταῦτα δ' ἐστὶν ἀπειρία πραγμάτων, ἀλογιστία, τὸ μὴ δύνασθαι μηδ' ἐπίστασθαι χρῆσθαι τοῖς παροῦσιν ὀρθῶς. Ταῦτα καὶ πλουσίους χειμάζει καὶ

466 A 7 φαύλων : βλαβερῶν Stob. ‖ 10 τὸν[1] : τὸ X[1]υ τῶν C ‖ 11 τὸν τῶν : τῶν Γ exc. W qui τὸν ‖ B 2 μὴ τὸ : μήτε Γ ‖ 3 κάτω : καὶ κάτω CVJ ‖ 4 δὲ καὶ πρᾶόν τινα : δέ τινα κ. π. GΘ ‖ 6 προδιελθὼν LC[1] : προσ- WX διελθὼν DJ προσελθὼν cet. ‖ ὁρᾷ G[1] WX : ἑώρα ‖ 9 σύνεστιν ... βίῳ om. G[1] ‖ 10 πάρεστιν ... βίῳ om. Y ‖ C 2 συμμεταφέροντες : συμφερ. G[1] ‖ αὑτοῖς : αὑτοὺς W ‖ 3 ἐξαιροῦσι Dübner : ἐξαίρουσι.

on fuit l'agora et on ne supporte pas le repos, pour cela on recherche l'avancement à la cour et à peine arrvié on s'en trouve accablé.

« Rien ne plaît au malade en son infirmité[1]. »

Sa femme le chagrine, il accuse son médecin et trouve pénible son méchant lit[2],

« L'ami qui vient afflige, et qui ne vient pas pèse »,

comme le dit Ion[3]. Puis, quand la maladie a été guérie et qu'un mélange différent des humeurs s'est produit, la santé revient et rend tout agréable et favorable ; celui qui hier encore crachait sur les œufs, les gâteaux et le pain de gruau, mange aujourd'hui avec appétit, avec délices, du pain bis accompagné d'olives et de cresson[4].

4 C'est un retour semblable à la bonne humeur que le raisonnement, quand il intervient, produit pour chaque genre de vie. Alexandre, entendant Anaxarque[5] parler de l'infinité des mondes[6], pleurait et, comme ses amis lui demandaient ce qui l'affectait, il leur dit : « Cela ne mérite-t-il pas des larmes, quand il existe une infinité de mondes, de n'être pas encore maître d'un seul ? » Cratès, de son côté, avec sa besace et son grossier manteau[7] a passé sa vie à rire et à plaisanter, comme s'il était à la fête, tandis qu'Agamemnon s'affligeait de régner sur tant d'hommes :

« Reconnais-moi, je suis l'Atride Agamemnon.
Des malheurs les plus grands
Zeus sans répit m'accable[8]. »

Diogène[9], étendu à terre pendant qu'on le vendait, se moquait du crieur public en refusant de se lever, malgré

7. La besace et le grossier manteau sont les attributs des philosophes cyniques. *De Alex. Mag. fort.*, 332 A ; *De Is. et Os.*, 352 C ; *An vitios.*, 499 C ; *Ad princ. iner.*, 782 B ; Diogène Laërce, IV, 51.

8. *Iliade*, 10, 88-89. Trad. Flacelière.

9. L'exemple de Diogène de Sinope était classique. Sénèque, *De tranq. animi*, 8, 4-5 ; *De benef.*, 5, 4, 3 ; Cicéron, *Tusculanes*, 5, 92 ; *Juvénal*, 14, 311 sq. et Plutarque lui-même : *De Alex. Mag., fort.*, 331 F ; *De exil.*, 605 E ; *Ad princ. iner.*, 782 A ; *Alexandre*, 14, 2-5.

πένητας, ταῦτα καὶ γεγαμηκότας ἀνιᾷ καὶ ἀγάμους · διὰ ταῦτα φεύγουσι τὴν ἀγορὰν εἶτα τὴν ἡσυχίαν οὐ φέρουσι, διὰ ταῦτα προαγωγὰς ἐν αὐλαῖς διώκουσι καὶ παρελθόντες εὐθὺς βαρύνονται.

« Δυσάρεστον οἱ νοσοῦντες ἀπορίας ὕπο » ·

καὶ γὰρ ἡ γυνὴ λυπεῖ καὶ τὸν ἰατρὸν αἰτιῶνται καὶ δυσχεραίνουσι τὸ κλινίδιον,

« φίλων δ' ὅ τ' ἐλθὼν λυπρὸς ὅ τ' ἀπιὼν βαρύς », D

ὡς ὁ Ἴων φησίν. Εἶτα τῆς νόσου διαλυθείσης καὶ κράσεως ἑτέρας ἐγγενομένης ἦλθεν ἡ ὑγίεια φίλα πάντα ποιοῦσα καὶ προσηνῆ. Ὁ γὰρ ἐχθὲς ᾠὰ καὶ ἀμύλια καὶ σητάνειον ἄρτον διαπτύων τήμερον αὐτόπυρον ἐπ' ἐλαίαις ἢ καρδαμίδι σιτεῖται προσφιλῶς καὶ προθύμως.

4 Τοιαύτην ὁ λογισμὸς εὐκολίαν καὶ μεταβολὴν ἐγγενόμενος ποιεῖ πρὸς ἕκαστον βίον. Ἀλέξανδρος Ἀναξάρχου περὶ κόσμων ἀπειρίας ἀκούων ἐδάκρυε, καὶ τῶν φίλων ἐρωτώντων ὅ τι πέπονθεν, « Οὐκ ἄξιον, ἔφη, δακρύειν, εἰ κόσμων ὄντων ἀπείρων ἑνὸς οὐδέπω κύριοι γεγόναμεν ; » Κράτης δὲ πήραν ἔχων καὶ τριβώνιον E
παίζων καὶ γελῶν ὥσπερ ἐν ἑορτῇ τῷ βίῳ διετέλεσε. Καὶ μὴν καὶ τὸν Ἀγαμέμνονα τὸ πολλῶν βασιλεύειν ἐλύπει ·

« γνώσεαι Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα, τὸν περὶ πάντων
Ζεὺς ἐνέηκε πόνοισι διαμπερές · »

Διογένης δὲ πωλούμενος ἔσκωπτε τὸν κήρυκα κατακείμενος · ἀναστῆναι δ' οὐκ ἐβούλετο κελεύοντος, ἀλλὰ παίζων

466 C 7-8 διὰ ... φέρουσι om. γ Stob. ‖ 10 εὐθὺς om. Wb ‖ 13 κλινίδιον : κλιδόνιον LC ‖ D 1 λυπρὸς Grotius : λυπηρὸς ‖ 3 ἐγγενομένης Meineke : ἐγγιγνομένης Stob. γενομένης ‖ ὑγίεια VJ Stob. A : ὑγεῖα XY ὑγεία cet. ‖ 4 ἐχθὲς : χθὲς D^corr. SΠΘV Stob. ‖ σητάνειον JDS : σιτάνειον LWυVh σίτινον Stob. ‖ 5 ἐλαίαις : ἐλαίας υVA ‖ ἢ : ἢ καὶ Σ ‖ 6 προσφιλῶς Δ : om. cet. Stob. ‖ 8 ποιεῖ Stob. : μεταποιεῖ ‖ E 1 τριβώνιον GS²: τρίβωνα cet. ‖ 2 ὥσπερ : ὡς G ‖ τῷ βίῳ : τὸν βίον WMΠΔ.

son ordre, mais il lui disait en plaisantant et se gaussant : « Et si tu vendais un poisson ? » Socrate dans sa prison parlait philosophie avec ses disciples, tandis que Phaéthon, monté au ciel, pleurait parce que personne ne lui confiait les chevaux et le char de son père[1].

Comme le soulier se moule sur le pied et non le contraire, ainsi les dispositions d'esprit façonnent la vie à leur image[2], car ce n'est pas l'habitude, comme on l'a dit[3], qui rend la plus belle vie agréable à ceux qui l'ont choisie, mais la sagesse qui rend la même vie à la fois la plus belle et la plus agréable. Purifions donc la source intérieure de la tranquillité de l'âme, afin que les choses extérieures, comme si elles étaient amicales et familières, s'accordent avec nous qui en usons sans humeur[4] :

« Contre les choses, pourquoi faut-il s'irriter ?
Elles n'ont cure. Mais quiconque saura
tirer d'elles bon parti connaîtra le bonheur[5]. »

5 Platon a comparé la vie à une partie de dés[6] : il y faut jeter les dés favorables et après les avoir jetés bien jouer de ceux qui sont tombés. De ces deux actes le jet ne dépend pas de nous[7], mais accepter avec douceur ce que nous offre la fortune et attribuer à chaque événement la place grâce à laquelle celui qui nous convient nous favorisera le plus par son arrivée et celui qui est contraire à nos désirs nous affectera le moins, voilà notre œuvre, si nous sommes sensés. Car ceux qui ne possèdent ni l'art de vivre, ni le bon sens dans la vie ressemblent à ceux qui sont malades physiquement et qui ne peuvent supporter ni le chaud, ni le froid[8] : le succès les exalte et le malheur les déprime ; ils sont perturbés par l'un comme par l'autre, ou plutôt par eux-mêmes dans l'un et l'autre cas, et ce n'est pas dans ce que l'on qualifie de bien qu'ils le sont

1. *De exilio*, 607 F ; Cicéron, *Tusculanes* 1, 71 ; Sénèque, *Épîtres*, 24, 4. Plutarque a pu songer au drame d'Eschyle, *Les Héliades* ou à la tragédie d'Euripide, *Phaéthon*. Il fait encore allusion à Phaéthon en *De sera num. vind.*, 557 D E et *Non posse suav. viv. sec. Epic.*, 1094 B.

καὶ καταγελῶν ἔλεγεν· «Εἰ δ' ἰχθῦν ἐπίπρασκες ;» Καὶ Σωκράτης μὲν ἐν δεσμωτηρίῳ φιλοσοφῶν διελέγετο τοῖς ἑταίροις, ὁ δὲ Φαέθων ἀναβὰς εἰς τὸν οὐρανὸν ἔκλαιεν, εἰ μηδεὶς αὐτῷ τοὺς τοῦ πατρὸς ἵππους καὶ τὰ ἅρματα παρα- F
δίδωσιν. Ὥσπερ οὖν τὸ ὑπόδημα τῷ ποδὶ συνδιαστρέφεται καὶ οὐ τοὐναντίον, οὕτω τοὺς βίους αἱ διαθέσεις συνεξομοιοῦσιν αὑταῖς. Οὐ γὰρ ἡ συνήθεια ποιεῖ τοῖς ἑλομένοις τὸν ἄριστον βίον ἡδύν, ὥς τις εἶπεν, ἀλλὰ τὸ σωφρονεῖν ἅμα τὸν αὐτὸν βίον ποιεῖ καὶ ἄριστον καὶ ἥδιστον. | Διὸ 467
τὴν πηγὴν τῆς εὐθυμίας ἐν αὐτοῖς οὖσαν ἡμῖν ἐκκαθαίρωμεν, ἵνα καὶ τὰ ἐκτὸς ὡς οἰκεῖα καὶ φίλια μὴ χαλεπῶς χρωμένοις συμφέρηται·

«τοῖς πράγμασιν γὰρ οὐχὶ θυμοῦσθαι χρεών·
μέλει γὰρ αὐτοῖς οὐδέν· ἀλλ' οὑντυγχάνων
τὰ πράγματ' ὀρθῶς ἂν τιθῇ, πράξει καλῶς».

5 Κυβείᾳ γὰρ ὁ Πλάτων τὸν βίον ἀπείκασεν ἐν ᾧ καὶ βάλλειν δεῖ τὰ πρόσφορα καὶ βαλόντα χρῆσθαι καλῶς τοῖς πεσοῦσι. Τούτων δὲ τὸ μὲν βάλλειν οὐκ ἐφ' ἡμῖν, τὸ δὲ προσηνῶς δέχεσθαι τὰ διδόμενα παρὰ τῆς τύχης καὶ νέμειν ἑκάστῳ τόπον ἐν ᾧ καὶ τὸ οἰκεῖον B
ὠφελήσει μάλιστα καὶ τὸ ἀβούλητον ἥκιστα λυπήσει τοὺς ἐπιτυγχάνοντας ἡμέτερον ἔργον ἐστίν, ἂν εὖ φρονῶμεν. Τοὺς μὲν γὰρ ἀτέχνους καὶ ἀνοήτους περὶ τὸν βίον, ὥσπερ τοὺς νοσώδεις τοῖς σώμασι μήτε καῦμα φέρειν μήτε κρύος δυναμένους, ἐξίστησι μὲν εὐτυχία, συστέλλει δὲ δυστυχία, ταράττονται δ' ὑπ' ἀμφοτέρων, μᾶλλον δ' ὑφ' αὑτῶν ἐν ἀμφοτέροις καὶ οὐχ ἧττον ἐν τοῖς λεγομένοις

466 F 3-4 συνεξομοιοῦσιν : ἐξομ. G || 5 σωφρονεῖν Θ : φρονεῖν || 6 ποιεῖ om. Π || 467 A 2 τὴν ... ἡμῖν om. X || 3 ἐκτὸς : ἐντὸς D || φίλια : φίλα YJ || 6 μέλει : μέλλει G^1XYNVRh (Stob. S) || οὑντυγχάνων Valckenaer : ὁ τυγχ. codd. οὖν τυγχ. Stob. || 10 βάλλειν J : βαλεῖν cet. || 11 προσηνῶς Amyot : προσηκόντως Δ προσήκειν cet. || διδόμενα Δ : γινό- cet. || B 7 δ' om. X.

le moins. Théodore[1], surnommé l'athée, disait que ses auditeurs recevaient de la main gauche les discours qu'il leur tendait de la main droite ; les gens sans éducation accueillent souvent avec gaucherie la fortune qui se tient à leur droite et perdent la face, tandis que les gens sensés, à l'imitation des abeilles qui font du miel avec le thym, la plus âcre et la plus desséchée des plantes, retirent souvent des affaires les plus épineuses un profit personnel[2].

6 Voilà l'exercice auquel il faut d'abord se livrer, comme celui qui avait manqué sa chienne d'un coup de pierre, mais atteint sa belle-mère et disait : « Même ainsi, ce n'est pas mal ! »[3]. Car on peut ôter à la fortune son caractère de force incontrôlée[4]. Diogène fut exilé : « Même ainsi, ce n'est pas mal », car il se mit à philosopher à la suite de son exil. Zénon de Kition n'avait plus qu'un vaisseau de transport. A la nouvelle que celui-ci avait péri avec sa cargaison dans un naufrage : « Tu fais bien, Fortune, dit-il, de nous réduire au manteau et au Portique. »[5] Qu'est-ce qui nous empêche de les imiter? Tu briguais une magistrature et tu ne l'as point obtenue? Tu vivras à la campagne à t'occuper de tes affaires[6]. Mais tu recherchais l'amitié d'un grand et tu as été éconduit? Tu vivras sans danger et sans ennuis. Te voilà par contre dans les affaires qui donnent du tracas et du souci?

« Même l'eau chaude ne donnera pas autant de
souplesse à tes membres »,

selon l'expression de Pindare[7], que la gloire et les honneurs unis à la puissance ne rendent

« agréable l'effort et la fatigue saine[8] ».

Mais la calomnie ou l'envie t'ont gâté ta journée : on

1. Théodore de Cyrène (vers 460 avant J.-C.) fut d'abord disciple de Protagoras, mais il abandonna la dialectique pour s'adonner aux mathématiques. Platon l'a introduit dans le *Théétète*, comme l'ami de Socrate et de Protagoras. Sénèque, *De tranq. animi*, 14, 3.

ἀγαθοῖς. Θεόδωρος μὲν γὰρ ὁ κληθεὶς ἄθεος ἔλεγε τῇ
δεξιᾷ τοὺς λόγους ὀρέγοντος αὐτοῦ τῇ ἀριστερᾷ δέχεσθαι
τοὺς ἀκροωμένους, οἱ δ' ἀπαίδευτοι πολλάκις τὴν τύχην
δεξιὰν παρισταμένην ἐπαριστέρως μεταλαμβάνοντες ἀσχη- C
μονοῦσιν. Οἱ δὲ φρόνιμοι, καθάπερ ταῖς μελίτταις μέλι
φέρει τὸ δριμύτατον καὶ ξηρότατον ὁ θύμος, οὕτως ἀπὸ
τῶν δυσχερεστάτων πολλάκις πραγμάτων οἰκεῖόν τι καὶ
χρήσιμον αὑτοῖς λαμβάνουσι.

6 Τοῦτ' οὖν δεῖ πρῶτον ἀσκεῖν καὶ μελετᾶν, ὥσπερ ὁ
τῆς κυνὸς ἁμαρτὼν τῷ λίθῳ καὶ τὴν μητρυιὰν πατάξας·
« Οὐδ' οὕτως, ἔφη, κακῶς· » ἔξεστι γὰρ μεθιστάναι τὴν
τύχην ἐκ τῶν ἀβουλήτων. Ἐφυγαδεύθη Διογένης· « Οὐδ'
οὕτως κακῶς »· ἤρξατο γὰρ φιλοσοφεῖν μετὰ τὴν φυγήν.
Ζήνωνι τῷ Κιτιεῖ μία ναῦς περιῆν φορτηγός· πυθόμενος D
δὲ ταύτην αὐτόφορτον ἀπολωλέναι συγκλυσθεῖσαν· « Εὖγ',
εἶπεν, ὦ τύχη, ποιεῖς, εἰς τὸν τρίβωνα καὶ τὴν στοὰν
συνελαύνουσ' ἡμᾶς. » Τί οὖν κωλύει μιμεῖσθαι τούτους ;
Ἀρχὴν παραγγέλλων διήμαρτες ; Ἐν ἀγρῷ διάξεις ἐπι-
μελόμενος τῶν ἰδίων. Ἀλλὰ φιλίαν μνώμενος ἡγεμόνος
ἀπώσθης ; Ἀκινδύνως καὶ ἀπραγμόνως βιώσῃ. Πάλιν ἐν
πράγμασιν ἀσχολίας ἔχουσι καὶ φροντίδας γέγονας ;

« Οὐδὲ θερμὸν ὕδωρ τόσον γε τεύξει μαλθακὰ γυῖα, »

κατὰ Πίνδαρον, ὡς δόξα ποιεῖ καὶ τὸ τιμᾶσθαι μετά τινος
δυνάμεως « πόνον ἡδὺν κάματόν τ' εὐκάματον ». Ἀλλά
τις ἀπήντηκεν ἐκ διαβολῆς ἢ φθόνου δυσημερία καὶ E

467 B 11-C 1 πολλάκις τὴν τύχην δεξιὰν : τὴν τ. πολ. δεξιᾷ LC ‖ C 1 ἐπαριστέρως : -τερῶς GXYV ἐπ' ἀριστερᾷ JK ‖ μεταλαμβάνοντες ΓM^{2}Π : λαμβ- cet. ‖ 2 μέλι ante φέρει GW post δριμ. RS^{1} post φέρει cet. ‖ 6 ὥσπερ : ὡς G ‖ 7 μητρυιὰν : μητρυὰν LGWX ‖ 10 γὰρ om. abα^{1} ‖ D 2 αὐτόφορτον : ἀπό- XW ‖ συγκλυσθεῖσαν : συγκλεισ- VYNMR^{1}S^{1}h ‖ 5 παραγγέλλων Reiske : παραλαβὼν LCυ^{1}S^{2} τινὰ τελῶν cet. ‖ 7 βιώσῃ : βιώσεις Θ ‖ 9 Οὐδὲ : οὐ G^{1} ‖ τόσον γε Γ : τόσονδε γε V τοσόνδε cet. ‖ τεύξει G^{4}WRSn : θέλγει C^{2} τέγξει cet. ‖ γυῖα : γύα GX ‖ E 1 ἀπήντηκεν : -τησεν D.

t'a envoyé au diable? Un vent favorable te ramène aux Muses et à l'Académie, comme Platon qui avait essuyé une tempête dans son amitié avec Denys[1].

Aussi est-il important pour la tranquillité de l'âme de considérer si les hommes illustres n'ont pas souffert des mêmes maux[2]. Par exemple le manque de postérité est-il la cause de ton chagrin? Vois les rois de Rome dont aucun n'a laissé son royaume à son fils. Tu supportes mal la présence de la pauvreté? Lequel des Béotiens voudrais-tu être plutôt qu'Épaminondas[3]? Lequel des Romains plutôt que Fabricius[4] : « Mais ma chère petite femme m'a trompé ! » Tu n'as donc pas lu l'inscription de Delphes :

« Roi sur terre et sur l'onde, Agis m'a dédié. »

N'as-tu pas entendu dire aussi que la femme de ce dernier, Timaia, avait été séduite par Alcibiade[5] et à l'enfant qu'il lui avait fait, elle donnait le nom d'Alcibiade, qu'elle chuchotait en présence de ses servantes? Cela n'a point empêché Agis d'être le plus illustre et le plus grand parmi les Grecs, tout comme l'inconduite de sa fille n'a point empêché Stilpon[6] de vivre le plus gaiement des philosophes de son temps ; et comme Métroclès lui en faisait reproche, il répondit : « Est-ce ma faute ou la sienne? » Métroclès répliqua : « La faute est pour elle, mais le malheur pour toi ». Stilpon repartit : « Que veux-tu dire? Les fautes ne sont-elles pas des faux pas? » — « Certainement » dit-il. — « Mais les faux pas ne sont-ils pas aussi pour leurs victimes des chutes? » Métroclès acquiesça. « Mais les chutes ne sont-elles pas aussi pour leurs victimes des malheurs? » Stilpon démontra ainsi par des propos empreints d'une douce philosophie que les médisances du cynique n'étaient que vain aboiement[7].

6. Stilpon de Mégare est un philosophe socratique, Métroclès un philosophe cynique. Cf. Diogène Laërce II, 114. Plutarque fait l'éloge de Stilpon dans l'*Adversus Colotem*, 1119 C.

7. Le mot aboiement est une allusion à l'étymologie du mot cynique.

σκορακισμός ; Ἐπὶ τὰς Μούσας οὔριον τὸ πνεῦμα καὶ
τὴν Ἀκαδήμειαν, ὥσπερ Πλάτωνι χειμασθέντι περὶ τὴν
Διονυσίου φιλίαν.

Διὸ καὶ τοῦτο πρὸς εὐθυμίαν μέγα, τὸ τοὺς ἐνδόξους
ἀποθεωρεῖν εἰ μηδὲν ὑπὸ τῶν αὐτῶν πεπόνθασιν. Οἷον
ἀπαιδία τὸ λυποῦν ἐστι ; Τοὺς Ῥωμαίων ὅρα βασιλεῖς ὧν
οὐδεὶς υἱῷ τὴν ἀρχὴν ἀπέλιπε. Πενίᾳ δυσφορεῖς παρούσῃ ;
Καὶ τίς ἂν ἐβούλου μᾶλλον εἶναι Βοιωτῶν ἢ Ἐπαμεινώνδας;
Τίς δὲ Ῥωμαίων ἢ Φαβρίκιος ; « Ἀλλὰ διέφθαρταί μου τὸ
γύναιον ». Οὐκ ἀνέγνωκας οὖν τὸ ἐπίγραμμα τὸ ἐν Δελφοῖς·

« Ὑγρᾶς καὶ τραφερᾶς βασιλεὺς Ἆγίς μ' ἀνέθηκεν, » F

οὐδ' ἀκήκοας ὅτι τούτου τὴν γυναῖκα Τιμαίαν Ἀλκιβιάδης
διέφθειρε, καὶ τὸ γεννηθὲν Ἀλκιβιάδην ἐκάλει ψιθυρίζουσα
πρὸς τὰς θεραπαινίδας ; Ἀλλὰ τοῦτ' Ἆγιν οὐκ ἐκώλυσεν
ἐνδοξότατον Ἑλλήνων εἶναι καὶ μέγιστον· ὥσπερ οὐδὲ
Στίλπωνα τῶν κατ' αὐτὸν φιλοσόφων | ἱλαρώτατα ζῆν 468
ἀκόλαστος οὖσ' ἡ θυγάτηρ· ἀλλὰ καὶ Μητροκλέους
ὀνειδίσαντος· « Ἐμὸν οὖν, ἔφη, ἁμάρτημα τοῦτ' ἐστὶν ἢ
ἐκείνης ; » Εἰπόντος δὲ τοῦ Μητροκλέους· « Ἐκείνης μὲν
ἁμάρτημα, σὸν δ' ἀτύχημα », « Πῶς λέγεις ; » εἶπεν
« οὐχὶ τὰ ἁμαρτήματα καὶ διαπτώματ' ἐστί ; » « Πάνυ μὲν
οὖν » ἔφη. « Τὰ δὲ διαπτώματ' οὐχ ὧν διαπτώματα, καὶ
ἀποτεύγματα ; » Συνωμολόγησεν ὁ Μητροκλῆς. « Τὰ
δ' ἀποτεύγματ' οὐχ ὧν ἀποτεύγματ', ἀτυχήματα ; »
Πράῳ λόγῳ καὶ φιλοσόφῳ κενὸν ἀποδείξας ὕλαγμα τὴν
τοῦ κυνικοῦ βλασφημίαν.

467 E 5 εὐθυμιάν : ἐπιθ. G^{4} ‖ 7 τοὺς Ῥωμαίων ὅρα βασιλεῖς : ὅρα τοὺς τ. Ῥ. βασ. Θ ‖ 9 μᾶλλον εἶναι : εἶναι μ. Π (non M) ‖ 10 μου : σου JM^{2}ΠΘ σοι D ‖ F 1 τραφερᾶς : τρυφ. G^{1}WXVJ (non K) RhΘ ‖ Ἆγις μ' : μ' ἆγις LC μ' ἆγις μ' J^{1}K ‖ 3 ψιθυρίζουσα : ψιθυρίζον LC^{1} ‖ 468 A 1 ἱλαρώτατα : ἱλαρό- XSΘ ‖ 7 ἔφη : εἶπε Σ ‖ 8-9 συν. — τὰ δ' ἀποτεύγματ' om. G^{1} ‖ συν. — οὐχ om. S^{1} add.^{2} ‖ 8 ὁ : καὶ ὁ Σ (ὁ om. R) ‖ 9 ἀτυχήματα : καὶ ἀτ. Dh.

7 Mais la plupart des gens se chagrinent et s'aigrissent non seulement des défauts de leurs proches et de leurs amis, mais encore de ceux de leurs ennemis. Médisances, colères, envies, méchancetés, jalousies empreintes de malveillance sont les mauvais génies de ceux-là mêmes qui les éprouvent, mais elles ne tourmentent et n'aigrissent que les insensés : il en va ainsi assurément de l'irascibilité des voisins et de la mauvaise humeur des proches et de certaines malhonnêtetés d'employés subalternes, toutes choses qui, je crois, te troublent tout particulièrement et, comme les médecins dont parle Sophocle

« Par un remède amer lavant l'amère bile[1] »,

tu te fâches et tu t'exacerbes en même temps qu'eux de leurs passions et leurs maladies, cela de façon déraisonnable. Pour traiter les affaires qui te sont confiées, tu n'as point à ton service des hommes au cœur simple et honnête qui les exécutent, comme des outils de bonne trempe, mais la plupart du temps des outils ébréchés et tordus. Vouloir les redresser, crois-moi, ce n'est point ton ouvrage, et d'ailleurs ce n'est point facile. Mais si tu utilises ces gens tels qu'ils sont, tel un médecin des daviers et des agrafes, si tu te montres doux et mesuré, autant qu'il est possible, tes dispositions d'esprit te rendront plus heureux que ne te chagrineront l'humeur désagréable et la perversité des autres. Tu t'imagineras qu'ils font leur métier, comme les chiens quand ils aboient, et tu cesseras de recueillir à ton insu quantité de sujets de peine, ruisselant, comme en un terrain creux, en contrebas, dans cette bassesse d'âme et cette faiblesse de caractère, et de te remplir des vilenies d'autrui[2]. Alors que des philosophes[3] critiquent même la pitié qu'inspirent les malheureux, dans la pensée qu'il est beau de secourir, non de compatir et de céder à notre entourage, et qu'allant plus loin ils nous interdisent de nous décourager et de nous impatienter à la vue de nos fautes et de nos mauvaises dispositions

7 Τοὺς δὲ πολλοὺς οὐ μόνον τὰ τῶν φίλων καὶ οἰκείων, B
ἀλλὰ καὶ τὰ τῶν ἐχθρῶν ἀνιᾷ καὶ παροξύνει κακά.
Βλασφημίαι γὰρ καὶ ὀργαὶ καὶ φθόνοι καὶ κακοήθειαι
καὶ ζηλοτυπίαι μετὰ δυσμενείας αὐτῶν μέν εἰσι τῶν
ἐχόντων κῆρες, ἐνοχλοῦσι δὲ καὶ παροξύνουσι τοὺς
ἀνοήτους· ὥσπερ ἀμέλει καὶ γειτόνων ἀκραχολίαι καὶ
συνήθων δυσκολίαι καὶ τῶν περὶ τὰς πράξεις ὑπουργῶν
μοχθηρίαι τινές. Ὑφ' ὧν οὐχ ἥκιστά μοι δοκεῖς καὶ αὐτὸς
ἐπιταραττόμενος, ὥσπερ οἱ Σοφοκλέους ἰατροὶ «πικρὰν
χολὴν κλύζουσι φαρμάκῳ πικρῷ», οὕτως ἀντιχαλεπαί-
νειν καὶ συνεκπικραίνεσθαι τοῖς ἐκείνων πάθεσι καὶ
νοσήμασιν, οὐκ εὐλόγως. Ἃ γὰρ πράττεις πράγματα C
πεπιστευμένος, οὐχ ἁπλοῖς ἤθεσιν οὐδὲ χρηστοῖς ὥσπερ
εὐφυέσιν ὀργάνοις, ἀλλὰ καρχάροις τὰ πολλὰ καὶ σκολιοῖς
διακονεῖται. Τὸ μὲν οὖν ἀπευθύνειν ταῦτα μὴ νόμιζε σὸν
ἔργον εἶναι μηδ' ἄλλως ῥᾴδιον· ἂν δ' ὡς τοιούτοις αὐτοῖς
πεφυκόσι χρώμενος, ὥσπερ ἰατρὸς ὀδοντάγραις καὶ
ἀγκτῆρσιν, ἤπιος φαίνῃ καὶ μέτριος ἐκ τῶν ἐνδεχομένων,
εὐφρανεῖ τῇ σῇ διαθέσει μᾶλλον ἢ λυπήσει ταῖς ἑτέρων
ἀηδίαις καὶ μοχθηρίαις, ὥσπερ κύνας ἂν ὑλακτῶσι, τὸ
προσῆκον αὐτοῖς ἐκείνους οἰόμενος περαίνειν, καὶ οὐκέτι
λήσεις πολλὰ λυπηρὰ συνάγων ὥσπερ εἰς χωρίον κοῖλον
καὶ ταπεινὸν ἐπιρρέοντα τὴν μικροψυχίαν ταύτην καὶ D
τὴν ἀσθένειαν, ἀλλοτρίων ἀναπιμπλάμενος κακῶν. Ὅπου
γὰρ ἔνιοι τῶν φιλοσόφων καὶ τὸν ἔλεον ψέγουσι πρὸς
ἀτυχοῦντας ἀνθρώπους γιγνόμενον, ὡς καλοῦ τοῦ βοηθεῖν,
οὐ τοῦ συναλγεῖν καὶ συνενδιδόναι τοῖς πλησίον ὄντος, ὃ
δὲ μεῖζόν ἐστιν, οὐδ' αὐτῶν ἁμαρτανόντων καὶ διακειμένων

468 B 6 ἀκραχολίαι υWYhi : ἀκροχ. cet. ‖ 8 οὐχ om. WΘ ‖ 11 καὶ[1] om. X ‖ συνεκπικραίνεσθαι : συμπι. NW e corr. ‖ C 6 καὶ om. LC ‖ 9 ὥσπερ : καὶ ὥσπερ Δ ‖ κύνας Stephanus : κύνες ‖ 10 ἐκείνους Reiske : ἐκείνοις ‖ 10-11 καὶ οὐκέτι λήσεις Pohlenz : ἐπὶ λήσεις LC ἐπιλήσει YG[1]RS[1]hn -σήι (uel -ςη) XυV JM[1]DZ[1] ἐπεὶ λήση (uel -ηι) WM[2]ΠΘ ‖ D 5 ὄντος om. LC.

morales et nous pressent de remédier sans chagrin à nos défauts, comme il se doit, examine donc s'il ne serait pas déraisonnable, parce que ceux qui ont affaire à nous et nous abordent ne seraient pas tous aimables et complaisants, de céder sans plus à l'irritation et à la mauvaise humeur. Vois plutôt, mon cher Paccius, si, à notre insu, nous ne blâmons et ne redoutons, non pas la méchanceté du premier venu de façon générale, mais son incidence par rapport à nous, par égoïsme plutôt que par haine du vice. Les attitudes trop passionnées dans les affaires, les ambitions immodérément poursuivies, ou, inversement, les aversions pour ce que l'on veut éviter font naître les soupçons et l'animosité contre les gens que nous tenons pour responsables tant de nos spoliations que de nos échecs, alors que l'homme habitué à se prêter avec souplesse et mesure aux affaires se montre avec les autres hommes d'un commerce très doux et très agréable.

8 Reprenons maintenant notre discours concernant les affaires. De même que si nous avons la fièvre tout nous paraît amer et désagréable au goût, mais quand nous voyons d'autres personnes prendre les mêmes aliments sans faire tant de façons, nous n'incriminons plus l'aliment ni la boisson, mais nous-mêmes et la maladie[1], ainsi nous cesserons de nous en prendre aux affaires et de faire des façons, si nous voyons les autres accepter les mêmes situations sans chagrin et gaiement. Il est bon aussi pour la tranquillité de l'âme de ne point méconnaître parmi les événements qui surviennent contre notre volonté tout ce qui nous est favorable et agréable, mais d'adoucir l'éclat du mal par une dose de bien. Quand nos yeux sont blessés par des objets trop éclatants, nous les détournons et nous les reposons en les portant sur les couleurs des fleurs

1. Cette comparaison d'allure médicale a déjà été employée plus haut en 466 C-D. Cf. aussi *De frat. am.*, 490 C ; *De laude ips.*, 543 E-F ; *De exil.*, 600 A ; *Cons. ad uxor.*, 610 E ; *De Aristoph. et Menand. comp.*, 854 B ; *Démosthène*, 22, 6. Mais encore Horace *Epist.*, 1, 2, 52 ; Sénèque, *De ira*, III, 9, 2 ; S. Basile, *P.G.* 31, 256.

φαύλως τὸ ἦθος αἰσθανομένους ἀθυμεῖν καὶ δυσφορεῖν ἐῶσιν, ἀλλὰ θεραπεύειν ἄνευ λύπης τὴν κακίαν ᾗ δεῖ, σκόπει ⟨δὴ⟩ πῶς οὐκ ἄλογόν ἐστι περιορᾶν αὑτούς, ὅτι μὴ πάντες εἰσὶν οἱ χρώμενοι καὶ προσιόντες ἡμῖν ἐπιεικεῖς καὶ χαρίεντες, ἀχθομένους καὶ δυσκολαίνοντας. Ἀλλ' ὅρα, E
φίλε Πάκκιε, μὴ λανθάνομεν ἑαυτοὺς οὐ τὸ καθόλου τῆς μοχθηρίας τῶν ἐντυγχανόντων, ἀλλὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς ὑπὸ φιλαυτίας τινός, οὐ μισοπονηρίας, προβαλλόμενοι καὶ δεδοικότες. Αἱ γὰρ σφοδραὶ περὶ τὰ πράγματα πτοῖαι καὶ παρ' ἀξίαν ἐφέσεις καὶ διώξεις ἢ πάλιν ἀποστροφαὶ καὶ διαβολαὶ τὰς πρὸς ἀνθρώπους ἐγγεννῶσιν ὑποψίας καὶ δυσκολίας, ὑφ' ὧν τὰ μὲν ἀποστερεῖσθαι, τοῖς δὲ περιπίπτειν δοκοῦμεν· ὁ δὲ τοῖς πράγμασιν ἐθισθεὶς ἐλαφρῶς συμπεριφέρεσθαι καὶ μετρίως εὐκολώτατος ἀνθρώποις ὁμιλεῖν γίγνεται καὶ πραότατος. F

8 Ὅθεν ἐκεῖνον αὖθις τὸν περὶ τῶν πραγμάτων λόγον ἀναλάβωμεν. Ὡς γὰρ ἐν τῷ πυρέττειν πικρὰ πάντα καὶ ἀηδῆ φαίνεται γευομένοις, ἀλλ' ὅταν ἴδωμεν ἑτέρους τὰ αὐτὰ προσφερομένους καὶ μὴ δυσχεραίνοντας, οὐκέτι τὸ σιτίον οὐδὲ τὸ ποτόν, ἀλλ' αὑτοὺς αἰτιώμεθα καὶ τὴν νόσον, οὕτως καὶ | τοῖς πράγμασι παυσόμεθα μεμφόμενοι 469
καὶ δυσχεραίνοντες, ἂν ἑτέρους τὰ αὐτὰ προσδεχομένους ἀλύπως καὶ ἱλαρῶς ὁρῶμεν. Ἀγαθὸν τοίνυν ἐν τοῖς ἀβουλήτοις συμπτώμασι πρὸς εὐθυμίαν καὶ τὸ μὴ παρορᾶν ὅσα προσφιλῆ καὶ ἀστεῖα πάρεστιν ἡμῖν, ἀλλὰ μιγνύντας ἐξαμαυροῦν τὰ χείρονα τοῖς βελτίοσι. Νῦν δὲ τὰς μὲν ὄψεις ὑπὸ τῶν ἄγαν λαμπρῶν τιτρωσκομένας ἀποστρέφοντες

468 D 8 ᾗ δεῖ Δ : ἣ δεῖ M ἤδη cet. (εἴδη N) ‖ 9 δὴ add. Helmbold ‖ περιορᾶν : παρορᾶν G ‖ E 2 λανθάνομεν Bernardakis : -ωμεν ‖ οὐ τὸ : ὅτι W ‖ 3 ἀλλὰ τὸ : αὑτοῖς G[1]W ‖ 5 αἴτιοι post δεδοικότες add. WG ‖ 7 ἐγγεννῶσιν : ἐγγενῶ- υJNM[1] ‖ F 4 φαίνεται om. C[1] ‖ 5 προσφερομένους : προφ- M ‖ 469 A 7 ὑπὸ : ἀπὸ WG[4]XJYMΠRhΘ.

et de l'herbe, mais notre esprit nous le maintenons tendu vers les choses fâcheuses et le forçons à épiloguer tout le temps sur des sujets navrants, en l'arrachant presque de vive force aux sujets réconfortants. Assurément ce qui a été dit de l'intrigant peut être appliqué ici sans inconvénient :

« Pourquoi scruter les maux d'autrui, homme envieux,
Et de ton propre lot détourner tes regards ?[1] »

Pourquoi, mon cher, considérer trop attentivement ton malheur, le mettre en lumière, le raviver, au lieu de reporter ton esprit vers les avantages que tu possèdes ? Comme les ventouses[2] tirent des chairs ce qui est le plus nocif, tu concentres sur toi-même les pires de tes propres maux. Tu ne te montres pas plus avisé que l'homme de Chios qui vendait beaucoup d'excellent vin[3] aux autres, mais allait chercher de la piquette pour la déguster à son déjeuner ; un de ses serviteurs, à qui l'on demandait dans quelle occupation il avait laissé son maître, répondit : « Il a de bonnes choses, et il en cherche une mauvaise ! » La plupart des gens en effet négligent ce qui est excellent et potable dans ce qui leur appartient pour courir vers ce qui est malaisé et de mauvaise qualité. Aristippe[4] n'était pas de ceux-là, qui était capable, comme sur une balance, de se hisser sur le plateau le plus haut, du côté de ce qui était le meilleur dans sa situation, et de s'alléger. Il avait perdu un beau terrain ; il demanda à l'un de ceux qui faisaient particulièrement mine de s'en affliger et de s'en indigner en prenant son parti : « N'as-tu pas, toi, un unique petit terrain ; ne me reste-t-il pas trois champs ? » L'autre en convint. « Pourquoi ne pas m'affliger, moi, plutôt

1. Fr. com. ades. 359 Kock (trad. Flacelière). *De curiositate*, 515 D. Horace s'exprime ainsi : « Alors que, pour examiner tes vices, tu as les yeux malades et pleins d'onguent, pourquoi, quand il s'agit des défauts de tes amis, ta vue est-elle aussi perçante que celle de l'aigle ou que celle du dragon d'Épidaure ? » *Sat.*, I, 3, 25-27 (trad. Villeneuve, C.U.F.).

2. Il est question des ventouses chez Hippocrate, *Ancienne médecine*, 22 (éd. Festugière). La comparaison se retrouve en *De curiositate*, 518 B ; *De exilio*, 600 C.

ταῖς ἀνθηραῖς καὶ ποώδεσι χροιαῖς παρηγοροῦμεν, τὴν
δὲ διάνοιαν ἐντείνομεν εἰς τὰ λυπηρὰ καὶ προσβιαζόμεθα
τοῖς τῶν ἀνιαρῶν ἐνδιατρίβειν ἀναλογισμοῖς, μονονοὺ B
βίᾳ τῶν βελτιόνων ἀποσπάσαντες. Καίτοι τό γε πρὸς τὸν
πολυπράγμονα λελεγμένον οὐκ ἀηδῶς δεῦρ' ἔστι μετε-
νεγκεῖν·

« Τί τἀλλότριον, ἄνθρωπε βασκανώτατε,
κακὸν ὀξυδορκεῖς, τὸ δ' ἴδιον παραβλέπεις ; »

Τί τὸ σεαυτοῦ κακόν, ὦ μακάριε, λίαν καταβλέπεις καὶ
ποιεῖς ἐναργὲς ἀεὶ καὶ πρόσφατον, ἀγαθοῖς δὲ παροῦσιν
οὐ προσάγεις τὴν διάνοιαν, ἀλλ' ὥσπερ αἱ σικύαι τὸ
χείριστον ἐκ τῆς σαρκὸς ἕλκουσιν, οὕτω τὰ κάκιστα τῶν
ἰδίων συνάγεις ἐπὶ σαυτόν, οὐδέν τι τοῦ Χίου βελτίων
γινόμενος ὃς πολὺν καὶ χρηστὸν οἶνον ἑτέροις πιπράσκων
ἑαυτῷ πρὸς τὸ ἄριστον ὀξίνην ἐζήτει διαγευόμενος, C
οἰκέτης δέ τις ἐρωτηθεὶς ὑφ' ἑτέρου τί ποιοῦντα τὸν
δεσπότην καταλέλοιπεν· « Ἀγαθῶν, ἔφη, παρόντων
κακὸν ζητοῦντα ». Καὶ γὰρ οἱ πολλοὶ τὰ χρηστὰ καὶ
πότιμα τῶν ἰδίων ὑπερβαίνοντες ἐπὶ τὰ δυσχερῆ καὶ
μοχθηρὰ τρέχουσιν. Ὁ δ' Ἀρίστιππος οὐ τοιοῦτος,
ἀλλ' ἀγαθὸς ὥσπερ ἐπὶ ζυγοῦ πρὸς τὰ βελτίονα τῶν
ὑποκειμένων ἐξαναφέρειν καὶ ἀνακουφίζειν αὑτόν· χωρίον
γοῦν ἀπολέσας καλὸν ἠρώτησεν ἕνα τῶν προσποιου-
μένων πάνυ συνάχθεσθαι καὶ συναγανακτεῖν· « Οὐχὶ σοὶ
μὲν χωρίδιον ἓν ἔστιν, ἐμοὶ δὲ τρεῖς ἀγροὶ καταλείπονται ; »
Συνομολογήσαντος δ' ἐκείνου, « Τί οὖν, εἶπεν, οὐ σοὶ D

469 A 8 χροιαῖς : χροαῖς N ‖ B 3 λελεγμένον : λεγόμενον Σ (exc. hi) Θn ‖ 5 βασκανώτατε : -ότατε LC ‖ 11 σαυτόν : σεαυτὸν GZ ‖ τι : τοι W ‖ 12 γινόμενος YhΓ : γεν. cet. ‖ C 1 πρὸς τὸ : πρὸς τὸν XJYΠΣ (exc. h) Θ ποτὸν LC ‖ 5 ἰδίων Meziriacus : ἡδέων ‖ δυσχερῆ καὶ μοχθηρὰ : μοχ. κ. δυσ. D ‖ 6 οὐ : ὁ XN ‖ 8 ἐξαναφέρειν : ἀναφ. LC (ἀνόνητα ἀναφέρειν ἑαυτ. N) ‖ 9-10 προσποιουμένων πάνυ : πάνυ πρ. Θ ‖ 11 μὲν : μέντοι GW.

avec toi? ». C'est en effet folie de se chagriner de ce que l'on perd, au lieu de se réjouir de ce que l'on garde, mais comme les petits marmots[1], quelqu'un leur enlève-t-il un seul de leurs nombreux jouets, jettent à terre tous les autres en pleurant et en criant, de la même manière, sommes-nous tourmentés sur un point par le sort, nous perdons sottement l'avantage de tout le reste par nos lamentations et notre impatience.

9 « Et qu'est-ce qui nous appartient? » dira-t-on. « Mais qu'est-ce qui ne nous appartient pas? » Un tel a une réputation, une maison, ou une épouse, mais celui-là un ami sincère. Antipatros[2] de Tarse dressait au moment de mourir le compte des biens qu'il avait obtenus du sort ; il n'omit même pas son heureuse navigation de Cilicie à Athènes. Il ne faut pas négliger les biens communs à tous, mais les mettre en ligne de compte et en rendre grâce : nous sommes en vie, en bonne santé, nous voyons le soleil ; il n'y a pas de guerre, pas de révolution ; de plus la terre se laisse travailler, la mer parcourir sans danger par ceux qui le veulent ; il est permis de parler et d'agir, de se taire et de ne rien faire[3]. Ces biens par leur présence accroîtront la tranquillité de notre âme si nous imaginons qu'ils peuvent nous manquer, en nous rappelant maintes fois combien il est désirable de jouir de la santé pour les malades et de la paix pour les belligérants, de se faire une réputation dans une si grande ville[4] et des amis quand on est inconnu et étranger, combien il est affligeant d'être privé de ces biens quand on les a connus. Un bien quelconque n'acquiert pas de l'importance et du prix du moment qu'il est perdu, s'il ne vaut rien quand il est conservé, car disparaître ne confère de valeur à aucun objet. Il ne faut pas non plus

1. La comparaison de l'insensé et de l'enfant est courante depuis Platon, *République*, 604 C. On la retrouve notamment chez Sénèque, *De const. sap.*, V, 212 ; *Épîtres*, 24, 12 ; 115, 8 et encore chez Plutarque : *De cohib. ira*, 458 D ; *De garrul.*, 508 C ; *De exilio*, 600 E.

μᾶλλον ἡμεῖς συναχθόμεθα ; » Μανικὸν γάρ ἐστι τοῖς ἀπολλυμένοις ἀνιᾶσθαι, μὴ χαίρειν δὲ τοῖς σῳζομένοις, ἀλλ' ὥσπερ τὰ μικρὰ παιδάρια, ἀπὸ πολλῶν παιγνίων ἂν ἕν τις ἀφέληταί τι, καὶ τὰ λοιπὰ πάντα προσρίψαντα κλαίει καὶ βοᾷ, τὸν αὐτὸν τρόπον ἡμᾶς περὶ ἓν ὀχληθέντας ὑπὸ τῆς τύχης καὶ τἄλλα πάντα ποιεῖν ἀνόνητα ἑαυτοῖς ὀδυρομένους καὶ δυσφοροῦντας.

9 « Καὶ τί, φήσαι τις ἄν, ἔχομεν ; — Τί δ' οὐκ ἔχομεν ; »
Ὁ μὲν δόξαν, ὁ δ' οἶκον, ὁ δὲ γάμον, τῷ δὲ φίλος ἐστὶν
ἀληθής. Ἀντίπατρος δ' ὁ Ταρσεὺς πρὸς τῷ τελευτᾶν
ἀναλογιζόμενος ὧν ἔτυχεν ἀγαθῶν, οὐδὲ τὴν εὔπλοιαν
παρέλιπε τὴν ἐκ Κιλικίας αὐτῷ γενομένην εἰς Ἀθήνας.
Δεῖ δὲ καὶ τὰ κοινὰ μὴ παρορᾶν, ἀλλ' ἔν τινι λόγῳ τίθεσθαι E
καὶ χάριν ἔχειν ὅτι ζῶμεν, ὑγιαίνομεν, τὸν ἥλιον ὁρῶμεν·
οὐ πόλεμος, οὐ στάσις ἐστίν, ἀλλὰ καὶ γῆ παρέχει
γεωργεῖν καὶ θάλασσα πλεῖν ἀδεῶς τοῖς βουλομένοις·
καὶ λέγειν ἔξεστι καὶ πράττειν καὶ σιωπᾶν καὶ σχολάζειν.
Εὐθυμήσομεν δὲ τούτοις μᾶλλον παροῦσιν, ἂν μὴ παρόντων
αὐτῶν φαντασίαν λαμβάνωμεν, ἀναμιμνήσκοντες αὑτοὺς
πολλάκις ὡς ποθεινόν ἐστιν ὑγεία νοσοῦσι καὶ πολεμου-
μένοις εἰρήνη καὶ κτήσασθαι δόξαν ἐν πόλει τηλικαύτῃ F
καὶ φίλους ἀγνῶτι καὶ ξένῳ, καὶ τὸ στέρεσθαι γενομένων
ὡς ἀνιαρόν. Οὐ γὰρ τότε γίνεται μέγα καὶ τίμιον ἕκαστον
ἡμῖν, ὅταν ἀπόληται, σῳζόμενον δὲ τὸ μηθέν ἐστιν (οὐδενὶ
γὰρ ἀξίαν τὸ μὴ παρεῖναι προστίθησιν), οὐδὲ δεῖ κτᾶσθαι

469 D 5 τις : τι D ‖ τι om. hJ ‖ πάντα om. b, post προσρ. pos. W ‖ 9 ἄν, ἔχομεν : ἀνέχομεν Wυ ἂν ἔχωμεν NG^{3} ἂν οὐκ ἔχωμεν Σ (ἔχομεν h)Θn ‖ οὐκ ἔχομεν : ἂν ἔχωμεν Rhn οὐκ ἔχωμεν D ‖ 10 ὁ μὲν JNM^{2}ΠΔ : om. cet. ‖ δὲ^{3} om. G^{1} ‖ 10-11 ἐστὶν ἀληθής Θ : ἀγαθός ἐστιν ‖ 11 τῷ : τὸ ΓK^{1}YRS ‖ 12 ἀναλογιζόμενος post ἀγαθῶν pos. ΜΠVΘ ‖ E 2 χάριν ἔχειν LC : χάριν WXYN χαίρειν cet. ‖ 3 οὐ bis Γ : οὔτε bis cet. ‖ γῆ Δ : ἡ γῆ cet. ‖ 6 εὐθυμήσομεν : -σωμεν DhΠ ‖ F 1 τηλικαύτῃ JMNVΘ : -την cet. ‖ 4 ὅταν ἀπόληται : ὃ τἂν ἀπόλλυται XY ‖ 5 παρεῖναι Capps : εἶναι.

chercher à acquérir des biens considérés comme importants, ni trembler en craignant sans cesse de perdre des biens importants, si tant que nous les possédons nous n'y prenons point garde et les méprisons comme s'ils ne valaient rien ; il faut s'en servir au contraire avant tout pour notre plaisir et profit, afin d'en supporter ensuite plus doucement la perte, si elle survient. Les poèmes, les peintures, les statues des autres, la plupart des gens, disait Arcésilas[1], croient de leur devoir de les considérer attentivement par l'esprit et par les yeux, en les parcourant en détail, tandis que leur propre vie qui leur offre maint spectacle agréable ne les intéresse guère : ils regardent toujours au dehors, à admirer la gloire et la fortune d'autrui, comme des adultères les femmes des autres, tout en dédaignant la leur.

10 En vérité c'est là une attitude grandement favorable à la tranquillité de l'âme, que de prendre avant tout en considération soi-même et sa propre situation, ou, à défaut, de porter ses regards sur plus démunis que soi[2] au lieu de se comparer, comme la plupart, aux gens qui les dépassent. C'est exactement comme les prisonniers qui envient le bonheur de ceux qui ont été libérés ; ceux-ci, les hommes libres ; les hommes libres, les citoyens <de plein droit> ; ceux-ci à leur tour, les riches ; les riches, les satrapes ; les satrapes, les rois ; les rois, les dieux ; et pour un peu ils désirent tonner et lancer des éclairs[3]. Voilà pourquoi, toujours privés de ce qui est au-dessus d'eux, ils ne sont jamais contents de leur sort.

« Des trésors de Gygès, riche en or, je n'ai cure ;
Je ne suis pas jaloux ; je ne m'indigne point

1. Arcésilas de Pitané, en Éolide (315-241), vint à Athènes, où il suivit les leçons de Théophraste. Crantor l'attire ensuite à l'Académie, dont il devint le scholarque à la mort de Cratès. L'école connut sous sa direction une période brillante. Lui-même penchait vers le scepticisme et estimait que, pour se conduire dans la vie, l'homme pouvait se contenter du bon sens.

μὲν ὡς μεγάλα καὶ τρέμειν ἀεὶ δεδιότας ὡς ὑπὲρ μεγάλων
μὴ στερηθῶμεν, ἔχοντας δὲ παρορᾶν καὶ καταφρονεῖν ὡς
μηδενὸς ἀξίων, | ἀλλὰ χρῆσθαι μάλιστα ἐπὶ τῷ χαίρειν 470
καὶ ἀπολαύειν αὐτῶν, ἵνα καὶ τὰς ἀποβολάς, ἂν συντυγ-
χάνωσι, πραότερον φέρωμεν. Οἱ δὲ πολλοὶ ποιήματα
μέν, ὡς ἔλεγεν Ἀρκεσίλαος, ἀλλότρια καὶ γραφὰς καὶ
ἀνδριάντας οἴονται δεῖν ἀκριβῶς καὶ κατὰ μέρος ἕκαστον
ἐπιπορευόμενοι τῇ διανοίᾳ καὶ τῇ ὄψει θεωρεῖν, τὸν δ'
ἑαυτῶν βίον ἔχοντα πολλὰς οὐκ ἀτερπεῖς ἀναθεωρήσεις
ἐῶσιν, ἔξω βλέποντες ἀεὶ καὶ θαυμάζοντες ἀλλοτρίας
δόξας καὶ τύχας ὥσπερ μοιχοὶ τὰς ἑτέρων γυναῖκας,
αὑτῶν δὲ καὶ τῶν ἰδίων καταφρονοῦντες.

10 Καίτοι καὶ τοῦτο μέγα πρὸς εὐθυμίαν ἐστί, τὸ
μάλιστα μὲν αὑτὸν ἐπισκοπεῖν καὶ τὰ καθ' αὑτόν, εἰ δὲ B
μή, τοὺς ὑποδεεστέρους ἀποθεωρεῖν καὶ μή, καθάπερ οἱ
πολλοί, πρὸς τοὺς ὑπερέχοντας ἀντιπαρεξάγειν. Οἷον
εὐθὺς οἱ δεδεμένοι εὐδαιμονίζουσι τοὺς λελυμένους, ἐκεῖνοι
δὲ τοὺς ἐλευθέρους, οἱ δ' ἐλεύθεροι τοὺς πολίτας, οὗτοι δὲ
πάλιν αὖ τοὺς πλουσίους, οἱ δὲ πλούσιοι τοὺς σατράπας,
οἱ δὲ σατράπαι τοὺς βασιλεῖς, οἱ δὲ βασιλεῖς τοὺς θεούς,
μονονουχὶ βροντᾶν καὶ ἀστράπτειν ἐθέλοντες. Εἶθ' οὕτως
ἀεὶ τῶν ὑπὲρ ἑαυτοὺς ἐνδεεῖς ὄντες οὐδέποτε τοῖς καθ'
ἑαυτοὺς χάριν ἔχουσιν.

« Οὔ μοι τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει
οὐδ' εἷλέ πώ με ζῆλος οὐδ' ἀγαίομαι C

470 A 3 τοῖς ἀπολειφθεῖσιν ἡδέως οὕτω χρώμενοι post φέρωμεν add. $G^{rec.}$ ‖ 7 ἑαυτῶν : αὑτῶν WυJΠ (αὐτ.) ‖ 9 δόξας : καὶ δ. W ‖ δόξας καὶ τύχας : τύχ. καὶ δόξ. G ‖ 10 καὶ om. WM^{1} ‖ B 2 ἀποθεωρεῖν : ἀναποθ. C^{1} ἀναθ. G^{1} ‖ 3 ἀντιπαρεξάγειν Reiske : ἀντιπαρεξάγουσιν ‖ 5 δ' om. NYMΠRi ‖ 6 πάλιν αὖ add. G^{4} ‖ 8 μονονουχὶ : μονονοὺ D ‖ ἐθέλοντες GXWJYShMΠΘ : θέλ. cet. ‖ 9 ὄντες add. G^{2} ‖ 10 ἑαυτούς : -τοῖς $WXJ^{1}Y$ ‖ C 1 οὐδ' GWΔ : καὶ οὐδ' cet. ‖ εἷλέ πώ με ζῆλος : εἰμ' ἐγὼ ζηλωτὸς $C^{1}υ^{1}$ ‖ ἀγαίομαι : ἀγέομαι NΘ ἀγέωμαι G^{3} ἀγάζομαι $S^{2}V$.

de ce que font les dieux ; je ne désire pas
l'altière royauté, car toutes ces grandeurs
sont bien loin de mes yeux. »

Celui-là était de Thasos[1]. Mais un autre, de Chios, de Galatie ou de Bithynie n'est point satisfait d'avoir obtenu parmi ses concitoyens quelque degré de gloire ou de crédit : il se lamente de ne point porter les souliers des patriciens ; qu'il vienne à les porter, de n'être pas encore préteur de Rome ; une fois préteur, de n'être pas consul ; une fois consul, de n'avoir pas été proclamé le premier, mais le second[2]. Qu'est-ce là d'autre qu'amasser des prétextes d'ingratitude envers la Fortune, se châtier et se punir soi-même ? Mais l'homme qui nourrit des pensées salutaires, fût-il, sous le soleil qui voit d'innombrables myriades d'hommes,

« Nous tous qui récoltons les fruits du vaste monde[3], »

fût-il moins célèbre et moins riche que certains d'entre eux, ne reste pas assis à gémir humilié, mais parce qu'il vit parmi tant d'hommes avec mille fois plus de dignité et d'aisance que des milliers de gens, il va son chemin en célébrant son bon Génie et son genre de vie.

A Olympie, il n'est pas permis de choisir ses adversaires pour vaincre, mais dans la vie les circonstances permettent, en se montrant supérieur à tant de gens, de s'enorgueillir et d'être digne d'envie, plutôt que d'envier les autres, si du moins on ne se pose pas en rival de Briarée[4], ou d'Héraclès. Lors donc que tu admires fort[5] comme supérieur à toi celui qui est transporté en litière, abaisse tes regards sur les porteurs ;

1. Archiloque, fr. 15 (éd. Lasserre-Bonnard. C.U.F.). Archiloque de Paros qui vécut longtemps à Thasos prend ici pour porte-parole un charpentier de Thasos, un certain Charon. C'est ce personnage, sans doute fictif d'ailleurs, que Plutarque appelle l'homme de Thasos.

3. Simonide de Céos, fr. 4 Diehl, 37 = 542 Page, v. 24-25. Cf. aussi *De fraterno amore*, 485 C ; *Quaest. conv.*, 743 F ; *De com. not.*, 1061 B. Dans le *Protagoras*, 345 C, Platon cite tout le passage.

4. Briarée. Hésiode, *Théogonie*, 149, 774, 817.

θεῶν ἔργα, μεγάλης δ' οὐκ ἐρῶ τυραννίδος·
ἀπόπροθεν γάρ ἐστιν ὀφθαλμῶν ἐμῶν·»

Θάσιος γὰρ ἦν ἐκεῖνος· ἄλλος δέ τις Χῖος, ἄλλος δὲ
Γαλάτης ἢ Βιθυνὸς οὐκ ἀγαπῶν, εἴ τινος μερίδος ἢ δόξαν
ἢ δύναμιν ἐν τοῖς ἑαυτοῦ πολίταις εἴληχεν, ἀλλὰ κλαίων
ὅτι μὴ φορεῖ πατρικίους· ἐὰν δὲ καὶ φορῇ, ὅτι μηδέπω
στρατηγεῖ Ῥωμαίων· ἐὰν δὲ καὶ στρατηγῇ, ὅτι μὴ
ὑπατεύει· καὶ ὑπατεύων, ὅτι μὴ πρῶτος, ἀλλ' ὕστερος
ἀνηγορεύθη. Τοῦτο δ' ἐστὶ τί ἄλλο ἢ συλλέγοντα προ-
φάσεις ἀχαριστίας ἐπὶ τὴν τύχην αὐτὸν ὑφ' αὑτοῦ κολά- D
ζεσθαι καὶ διδόναι δίκην; Ἀλλ' ὅ γε νοῦν ἔχων σωτήρια
φρονοῦντα, τοῦ ἡλίου μυριάδας ἀνθρώπων ἀπείρους ἐφο-
ρῶντος,

«εὐρυεδοῦς ὅσοι καρπὸν αἰνύμεθα χθονός,»

οὐκ εἴ τινων ἧττον ἔνδοξός ἐστι καὶ πλούσιος, ὀδυρόμενος
κάθηται καὶ ταπεινούμενος, ἀλλ' ὅτι μυρίων μυριάκις ἐν
τοσούτοις εὐσχημονέστερον ζῇ καὶ βέλτιον, ὑμνῶν τὸν
ἑαυτοῦ δαίμονα καὶ τὸν βίον [ἐν] ὁδῷ πρόεισιν. Ἐν
Ὀλυμπίᾳ μὲν γὰρ οὐκ ἔστι νικᾶν ἐκλεγόμενον ἀντιπάλους,
ἐν δὲ τῷ βίῳ τὰ πράγματα δίδωσι περιόντα πολλῶν μέγα
φρονεῖν καὶ ζηλωτὸν εἶναι μᾶλλον ἢ ζηλοῦν ἑτέρους, ἄν
γε δὴ μὴ τοῦ Βριάρεω μηδὲ τοῦ Ἡρακλέους ποιήσῃς E
σεαυτὸν ἀνταγωνιστήν. Ὅταν οὖν πάνυ θαυμάσῃς ὡς
κρείττονα τὸν ἐν τῷ φορείῳ κομιζόμενον, ὑποκύψας θέασαι
καὶ τοὺς βαστάζοντας· καὶ ὅταν διαβαίνοντα τὴν σχεδίαν

470 C 3 ἀπόπροθεν : ἀπόπροσθεν WNRS h ἀπόπροθε G || 4 τις om. G^{1}α^1 || 7 φορεῖ : φέρει CGWM^{1}NRS φέρῃι XY φορῆι h || δὲ : om. MG^1 οὖν CWX || 7-8 φορῇ ... στρατηγῇ Δ (exc. Z) : φορῶν ... στρατηγῶν cet. || 8 στρατηγεῖ : -γῆι YVa || 9 ὑπατεύει : -ηι YΠabG^1 -εύσει W || 10 ἐστὶ τί ἄλλο : τί ἐστιν ἄλλο M τί ἐστι τὶ ἄλλο ΠΘJ$^{1\ corr.}$ || συλλέγοντα : συλλεγέντα L λεγέντα C || D 3 ἀνθρώπων ἀπείρους ΓM^{2}Π : ἀνθρώπων cet. || 5 εὐρυεδοῦς Γ (ex. J.) Plato, *Protag.*, 345 C : εὐρυώδους α^1 εὐρυό- cet. || 9 ἐν del. Cobet || 11 βίῳ om. W || E 1 μὴ om. W || 3 τῷ om. G^1.

et quand tu félicites le grand Xerxès de franchir le détroit sur un pont de bateaux, comme le félicitait un homme de l'Hellespont[1], vois ceux qui creusaient l'Athos[2] sous les coups de fouet, ceux à qui l'on coupait les oreilles et le nez[3], quand le pont fut rompu par la houle, et lis dans leur pensée qu'ils jugent bienheureux ton genre de vie et ta situation. Socrate[4] entendant un de ses amis parler de la cherté de la vie en ville : « Une mine, le vin de Chios ! La pourpre, trois mines ! Le cotyle de miel, cinq drachmes ! » le prit par le bras et le conduisit au marché aux grains : « Une obole, un demi-setier ! La vie est bon marché en ville ! » Puis au marché aux olives : « Un quart d'obole, le chenice ! La vie est bon marché en ville ! » Puis au marché aux nippes[5] : « Dix drachmes pièce ! La vie est bon marché en ville ! » Si donc nous entendons quelqu'un nous dire que notre situation est médiocre et terriblement misérable, puisque nous ne sommes pas consul, ni procurateur, il est loisible de lui répliquer : « Notre situation est magnifique et notre vie enviable : nous ne sommes ni mendiant, ni portefaix, ni parasite. »

11 Néanmoins, puisque nous sommes habitués par l'effet de notre sottise à vivre en face des autres plutôt qu'en face de nous-mêmes, et que notre nature pleine d'envie et de dénigrement prend moins de plaisir à ses avantages personnels qu'elle ne s'afflige de ceux que les autres possèdent, ne vois pas seulement la splendeur et la réputation de ceux que tu admires et jalouses, écarte aussi et replie, comme une tenture fleurie, leur gloire et leur illustration, pénètre à l'intérieur, et tu verras qu'ils ont beaucoup d'ennuis et éprouvent beaucoup de dégoûts[6]. C'est ainsi que le célèbre Pittacos[7], si réputé pour son courage, sa sagesse, sa

1. Hérodote 7, 56 : « O Zeus, si tu veux ruiner la Grèce, pourquoi prendre la forme d'un homme, d'un Perse, et, au lieu du nom de Zeus, celui de Xerxès ? » (trad. Legrand. C.U.F.).
2. Hérodote 7, 22 ; *De cohibenda ira*, 455 D.
3. Hérodote 7, 34 ; mais l'historien dit simplement que Xerxès fit décapiter les ingénieurs après la destruction du pont par la tempête.

μακαρίσῃς τὸν Ξέρξην ἐκεῖνον ὡς ὁ Ἑλλησπόντιος, ἴδε
καὶ τοὺς ὑπὸ μάστιξι διορύττοντας τὸν Ἄθω καὶ τοὺς
περικοπτομένους ὦτα καὶ ῥῖνας ἐπὶ τῷ διαλυθῆναι τὴν
γέφυραν ὑπὸ τοῦ κλύδωνος, ἅμα καὶ τὴν ἐκείνων ἀπο-
θεωρῶν διάνοιαν ὅτι τὸν σὸν βίον καὶ τὰ σὰ πράγματα
μακαρίζουσιν. Ὁ Σωκράτης ἀκούσας τινὸς τῶν φίλων
λέγοντος ὡς πολυτελὴς ἡ πόλις· « Μνᾶς ὁ Χῖος οἶνος, ἡ F
πορφύρα τριῶν μνῶν, τοῦ μέλιτος ἡ κοτύλη πέντε
δραχμῶν », λαβὼν αὐτὸν προσήγαγε τοῖς ἀλφίτοις· « Ὀβο-
λοῦ τὸ ἡμίεκτον, εὐτελὴς ἡ πόλις· » εἶτα ταῖς ἐλαίαις·
« Δυεῖν χαλκοῖν ἡ χοῖνιξ, εὐτελὴς ἡ πόλις· » εἶτα ταῖς
ἐξωμίσι· « Δέκα δραχμῶν, εὐτελὴς ἡ πόλις. » Οὐκοῦν
καὶ ἡμεῖς, ὅταν ἀκούσωμεν ἑτέρου λέγοντος ὡς μικρὰ τὰ
καθ' ἡμᾶς πράγματα καὶ λυπρὰ δεινῶς, μὴ ὑπατευόντων
μηδ' ἐπιτροπευόντων, ἔξεστιν εἰπεῖν· | « Λαμπρὰ τὰ καθ' 471
ἡμᾶς πράγματα καὶ ζηλωτὸς ἡμῶν ὁ βίος· οὐ προσαι-
τοῦμεν, οὐκ ἀχθοφοροῦμεν, οὐ κολακεύομεν. »

11 Οὐ μὴν ἀλλ' ἐπεὶ πρὸς ἑτέρους μᾶλλον ἢ πρὸς
αὑτοὺς ὑπ' ἀβελτερίας εἰθίσμεθα ζῆν, καὶ πολὺ τὸ δύσζηλον
ἡ φύσις ἔχουσα καὶ τὸ βάσκανον οὐ χαίρει τοσοῦτον
τοῖς ἰδίοις ὅσον ἀνιᾶται τοῖς ἀλλοτρίοις ἀγαθοῖς, μὴ
μόνον ὅρα τὰ λαμπρὰ καὶ τὰ περιβόητα τῶν ζηλουμένων
ὑπὸ σοῦ καὶ θαυμαζομένων, ἀλλ' ἀνακαλύψας καὶ δια-
στείλας ὥσπερ ἀνθηρὸν παραπέτασμα τὴν δόξαν αὐτῶν
καὶ τὴν ἐπιφάνειαν ἐντὸς γενοῦ, καὶ κατόψει πολλὰ
δυσχερῆ καὶ πολλὰς ἀηδίας ἐνούσας αὐτοῖς. Ὁ γοῦν B
Πιττακὸς ἐκεῖνος οὗ μέγα μὲν ἀνδρείας, μέγα δὲ σοφίας

470 E 5 ὁ om. G^1 || 6 Ἄθω : Ἄθων Π || 7 ὦτα : τὰ ὦτα G || F 1 Χῖος : χιόνος LC || 5 δυεῖν χαλκοῖν Δ : δυσὶ χαλκῶν Γ (exc. J) δυσὶ χαλκοῖς cet. || εὐτελὴς ἡ πόλις Δ : om. cet. || 8 λυπρὰ : λυπηρὰ JΣΘ || 471 A 5-472 C 10 αὐτοὺς ... μὴ deest in J || 5 τὸ om. G || 8 τὰ² om. G || B 2 μὲν om. G^1 || σοφίας : σωφροσύνης G^1W.

justice, traitait à sa table des hôtes. Survint sa femme qui renversa la table dans un accès de colère. Les invités étaient consternés. Il leur dit : « A chacun de nous son mal, mais celui qui a le mien est heureux ! »

« Sur la place publique, un tel est cru heureux ;
A-t-il ouvert sa porte, c'est un triple malheur :
Sa femme régit tout, prescrit, toujours bataille ;
Pour cent motifs il souffre et moi rien ne m'afflige[1]. »

Des maux pareils en foule s'attachent à la richesse, à la gloire, à la royauté, invisibles à la foule : la fumée de l'orgueil fait écran[2].

« Bienheureux fils d'Atrée,
Homme favorisé des dieux et du destin ![3] »

C'est de l'extérieur qu'on célèbre son bonheur, pour les armes, les chevaux, l'armée campée tout à l'entour, tandis que la voix des épreuves, de l'intérieur, témoigne contre sa vaine gloire,

« Zeus, fils de Cronos, m'a pris dans les liens
D'un malheur accablant[4] ! »

Et

« Je t'envie, ô vieillard,
J'envie parmi les hommes celui qui sans danger
Passe toute sa vie inconnu et sans gloire[5]. »

Par ces réflexions il est permis de diminuer et les plaintes qu'on adresse à la Fortune et une admiration du prochain qui nous fait rabaisser et dénigrer notre propre situation.

12 Ce qui amenuise surtout la tranquillité de l'âme, c'est de ne pas carguer comme des voiles nos impulsions

1. Ménandre, fr. 251, v. 4-7 Koerte. *De virt. et vit.*, 100 D. Pline, *Panég.*, 83, 4.
2. Image familière à Plutarque : *De virt. mor.*, 450 C; *De facie in orbe lunae*, 925 E, 933 A ; *Platon. quaest.*, 1006 E.
3. *Iliade*, 3, 182. Trad. Flacelière.
4. *Iliade*, 2, 111. Trad. Flacelière.

καὶ δικαιοσύνης κλέος, εἱστία ξένους· ἐπελθοῦσα δ' ἡ γυνὴ μετ' ὀργῆς ἀνέτρεψε τὴν τράπεζαν· τῶν δὲ ξένων διατραπέντων· «Ἑκάστῳ τι, ἔφη, ἡμῶν κακόν ἐστιν· ᾧ δὲ τοὐμόν, ἄριστα πράττει.»

«Οὗτος μακάριος ἐν ἀγορᾷ νομίζεται,
ὅταν δ' ἀνοίξῃ τὴν θύραν, τρισάθλιος·
γυνὴ κρατεῖ πάντων, ἐπιτάσσει, μάχετ' ἀεί.
Ἀπὸ πλειόνων ὀδυνᾶτ', ἐγὼ δ' ἀπ' οὐδενός.»

Τοιαῦτα πολλὰ καὶ πλούτῳ καὶ δόξῃ καὶ βασιλείᾳ πρόσεστιν ἄδηλα τοῖς πολλοῖς· ἐπιπροσθεῖ γὰρ ὁ τῦφος.

«Ὦ μάκαρ Ἀτρείδη, μοιρηγενές, ὀλβιόδαιμον»· C
ἔξωθεν οὗτος ὁ μακαρισμός, ὅπλων καὶ ἵππων καὶ στρατιᾶς περικεχυμένης· αἱ δὲ τῶν παθῶν φωναὶ πρὸς τὴν κενὴν δόξαν ἔνδοθεν ἀντιμαρτυροῦσι·

«Ζεύς με μέγα Κρονίδης ἄτῃ ἐνέδησε βαφείῃ»

καὶ

«ζηλῶ σε, γέρον,
ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον
βίον ἐξεπέρασ' ἀγνώς, ἀκλεής».

Ἔξεστιν οὖν καὶ τούτοις τοῖς ἐπιλογισμοῖς ἀπαρύτειν τοῦ πρὸς τὴν τύχην μεμψιμοίρου καὶ διὰ τὸ θαυμάζειν τὰ τῶν πλησίον ἐκταπεινοῦντος τὰ οἰκεῖα καὶ καταβάλλοντος.

12 Οὐχ ἥκιστα τοίνυν εὐθυμίαν κολούει τὸ μὴ συμμέ- D
τροις χρῆσθαι πρὸς τὴν ὑποκειμένην δύναμιν ὁρμαῖς

471 B 5 τι ἔφη ἡμῶν : τίς φῆ ἡ. LCG‘X τίς ἔφη ἡ. W τί ἐφ' ὑμῶν ἔφη G^1S^2 || 6 τοὐμόν ΜΠ : τ' ουμόνον C^1n τοῦ μόνον LXYNRSh τοῦτο μόνον GWKΔ || πράττει : πράττειν hn πράττειν βούλεθ' G^1S^2 || 7 οὗτος : οὗτος ὁ N || 8 ὅταν ... τὴν θύραν : ἐπὰν ... τὰς θύρας *Moralia* 100 E || 10 ὀδυνᾶτ' : ὁ δ' ὀδυνᾶται Θ || C 2 ὅπλων : ὅπλων μὲν N || 2-3 στρατιᾶς D : στρατείας cet. || 9 ἐξεπέρασ' ΜΠ : -σεν cet. || 10 ἀπαρύτειν : -ρύττειν GWKZa || D 1 κολούει : κωλύει G.

à la mesure de nos capacités et de viser trop haut par nos espoirs, puis, devant l'échec, d'accuser le Sort et la Fortune, et non notre propre sottise[1]. N'est pas victime de la malchance qui veut tirer de l'arc avec une charrue et chasser le lièvre avec un bœuf ; et il n'a pas contre lui un malin génie celui qui ne capture pas cerfs ou sangliers avec des filets de jonc et des seines : c'est leur sottise et leur folie qui leur font tenter l'impossible. La cause en est surtout l'amour-propre qui inspire le désir du premier rang, de la victoire en tout domaine, et celui de mettre la main sur tout, sans se rassasier. Ils ne prétendent pas seulement être riches, et en même temps éloquents, vigoureux, francs-buveurs, de commerce agréable, amis des rois, gouverneurs de cités, mais s'ils n'ont pas aussi des chiens de première valeur et des chevaux et des cailles et des coqs[2], ils se désespèrent. Denys l'Ancien[3] ne se contentait pas d'être le plus grand tyran de son temps, il ne prenait pas son parti de ne point déclamer mieux que le poète Philoxène, de ne pas l'emporter sur Platon dans la discussion : il se mit en colère et, plein d'irritation, fit jeter l'un dans les Latomies et vendre l'autre à Égine. Tel ne fut point Alexandre : quand il crut que Crison[4], le coureur à pied, lui avait, dans une course de vitesse avec lui, volontairement laissé l'avantage, il entra dans une violente colère. L'Achille de l'épopée[5] après avoir dit d'abord :

« Je n'ai point mon pareil parmi les Achéens
à la cotte de bronze »

ajouta justement :

« à la guerre.
Au conseil, il est vrai, d'autres sont bien meilleurs. »

Le perse Mégabyze[6] était monté jusqu'à l'atelier d'Apelle et s'était mis à parler peinture ; Apelle lui ferma la bouche en disant : « Tant que tu te taisais, tu avais l'air d'être quelqu'un, à cause de tes bijoux

ὥσπερ ἱστίοις, ἀλλὰ μειζόνων ἐφιεμένους ταῖς ἐλπίσιν
εἶτ' ἀποτυγχάνοντας αἰτιᾶσθαι δαίμονα καὶ τύχην, ἀλλὰ
μὴ τὴν αὐτῶν ἀβελτερίαν. Οὐδὲ γὰρ ὁ τοξεύειν τῷ ἀρότρῳ
βουλόμενος καὶ τῷ βοῒ τὸν λαγῶ κυνηγετεῖν δυστυχής
ἐστιν οὐδὲ τῷ γρίφοις καὶ σαγήναις ἐλάφους μὴ λαμβάνοντι
μηδὲ ὗς δαίμων ἐναντιοῦται μοχθηρός, ἀλλ' ἀβελτερίᾳ
καὶ μωρίᾳ τοῖς ἀδυνάτοις ἐπιχειροῦσιν. Αἴτιον δ' ἡ
φιλαυτία μάλιστα, φιλοπρώτους ποιοῦσα καὶ φιλονίκους
ἐν πᾶσι καὶ πάντων ἐπιδραττομένους ἀπλήστως. Οὐ γὰρ
πλούσιοι μόνον ὁμοῦ καὶ λόγιοι καὶ ἰσχυροὶ καὶ συμπο- E
τικοὶ καὶ ἡδεῖς εἶναι καὶ φίλοι βασιλέων καὶ πόλεων
ἄρχοντες ἀξιοῦσιν, ἀλλ' εἰ μὴ καὶ κύνας ἕξουσι πρωτεύον-
τας ἀρετῇ καὶ ἵππους καὶ ὄρτυγας καὶ ἀλεκτρυόνας
ἀθυμοῦσι. Διονύσιος ὁ πρεσβύτερος οὐκ ἠγάπα μέγιστος
ὢν τῶν τότε τυράννων, ἀλλ' ὅτι Φιλοξένου τοῦ ποιητοῦ
μὴ βέλτιον ᾖδε μηδὲ περιῆν ἐν τῷ διαλέγεσθαι Πλάτωνος,
ὀργισθεὶς καὶ παροξυνθεὶς τὸν μὲν εἰς τὰς λατομίας
ἐνέβαλε, τὸν δ' ἀπέδοτο πέμψας εἰς Αἴγιναν. Οὐ τοιοῦτος
ὁ 'Αλέξανδρος, ἀλλ' ἐπεὶ Κρίσων ὁ σταδιοδρόμος ἁμιλλώ-
μενος αὐτῷ περὶ τάχους ἔδοξεν ἑκὼν παρεῖναι, σφόδρα
διηγανάκτησεν. Εὖ δὲ καὶ ὁ ποιητικὸς 'Αχιλλεὺς ὑπειπών· F

« Τοῖος ἐὼν οἷος οὔ τις 'Αχαιῶν χαλκοχιτώνων »

ἐπήνεγκεν

« 'Εν πολέμῳ· ἀγορῇ δέ τ' ἀμείνονές εἰσι καὶ ἄλλοι ».

Μεγάβυζον δὲ τὸν Πέρσην εἰς τὸ ζωγραφεῖον ἀναβάντα τὸ
'Απελλοῦ | καὶ λαλεῖν ἐπιχειρήσαντα περὶ τῆς τέχνης 472
ἐπεστόμισεν ὁ 'Απελλῆς εἰπών· « Ἕως μὲν ἡσυχίαν ἦγες,
ἐδόκεις τις εἶναι διὰ τὰ χρυσία καὶ τὴν πορφύραν, νυνὶ

471 D 6 βουλόμενος : λεγό- C[1]υ[1] ‖ τὸν λαγῶ : τὸν λαγὼ CGKM[2]α[1] τῶ λαγῶ WXYN τῶι λαγὼ M[1] τὸν λαγὼν RSΠ τὸν λαγωὸν Δh ‖ 7 ἐλάφρους om. X ‖ 8 μηδὲ : μὴ G[1] ‖ ὗς hG[4] : εἰς M[1] οἷς cet. ‖ E 3 ἀξιοῦσιν om. Θ ‖ 5 ὁ om. C ‖ 7 ᾖδε Δ : ᾔδει cet. ‖ μηδὲ Δ : μηδὲν μηδὲ cet. ‖ 9 ἐνέβαλε : -βαλλε G ‖ 10 δ[1] om. KΠ δ' ὁ Σ ‖ κρίσων : κρίσσων Δh βρίσων cet. ‖ F 4 τὸ[2] : τοῦ KRΠab ‖ 472 A 2 ἡσυχίαν : ἡσυχίας LC.

d'or et de ta pourpre, mais à présent même ces gamins qui broient l'ocre se moquent de tes inepties. » Quelques-uns s'imaginent que les Stoïciens plaisantent[1], quand ils les entendent dire que leur Sage est sensé, juste, courageux, mais encore orateur, poète, général, riche et roi, mais eux-mêmes ils se croient dignes de tous ces titres, et s'ils ne les obtiennent pas, en sont chagrins. Cependant, même parmi les dieux, chacun a un pouvoir différent : l'un s'appelle dieu de la guerre, l'autre de la divination, le troisième du gain[2], et Aphrodite, que ne concernent point les travaux de la guerre, Zeus l'envoie aux noces et aux chambres nuptiales[3].

13 Il va de soi que certains avantages que l'on recherche ne coexistent pas, mais plutôt sont opposés les uns aux autres. Par exemple l'exercice de l'éloquence et l'acquisition des connaissances requièrent l'éloignement des affaires et le loisir, tandis que la puissance politique et les amitiés des rois ne subsistent point sans qu'on se mêle aux affaires et se refuse le loisir. Assurément « le vin et l'ingestion de viande rendent le corps fort et vigoureux, mais l'âme faible »[4]. En matière d'argent application constante et vigilance accroissent la richesse, dédain et mépris constituent un important viatique pour la philosophie. Ainsi tout n'appartient pas à tous. Mais il faut, docile à l'inscription de Delphes[5], apprendre à se connaître soi-même, puis agir selon ses dons naturels, au lieu d'entraîner de force sa nature au désir d'imiter tantôt un genre de vie, tantôt un autre en lui faisant violence.

1. *Stoïc. Vet. Frag.* III, 164, fr. 655 ; *De adulatore et amico.* 54 E. Horace se moque plaisamment de ces prétentions : « Les polissons d'enfants te tirent par la barbe ; et, si tu ne les écartes pas avec ton bâton, voilà que leur bande t'environne et ne te lâche pas, voilà que tu éclates, que tu aboies, ô le plus grand des grands rois ! » *Sat.* I, 3, 133-136 (trad. Villeneuve, C.U.F.).
2. Il s'agit d'Arès, Apollon et Hermès.
3. *Iliade*, 5, 428-430.
4. On retrouve cette citation en *De esu carnium*, 995 E. Clément d'Alexandrie attribue cette maxime au médecin Androcyde (*Strom.* VII, 33, 7).

δὲ καὶ ταυτὶ τὰ τρίβοντα τὴν ὤχραν παιδάρια καταγελᾷ σου φλυαροῦντος.» Ἀλλ' ἔνιοι τοὺς μὲν Στωικοὺς οἴονται παίζειν, ὅταν ἀκούσωσι τὸν σοφὸν παρ' αὐτοῖς μὴ μόνον φρόνιμον καὶ δίκαιον καὶ ἀνδρεῖον, ἀλλὰ καὶ ῥήτορα καὶ ποιητὴν καὶ στρατηγὸν καὶ πλούσιον καὶ βασιλέα προσαγορευόμενον, αὑτοὺς δὲ πάντων ἀξιοῦσι τούτων, κἂν μὴ τυγχάνωσιν, ἀνιῶνται. Καίτοι καὶ τῶν θεῶν ἄλλος ἄλλην ἔχων δύναμιν ὁ μὲν ἐνυάλιος, ὁ δὲ μαντεῖος, ὁ δὲ κερδῷος ἐπονομάζεται· καὶ τὴν Ἀφροδίτην ὁ Ζεύς, ὡς B
οὐ μετὸν αὐτῇ πολεμικῶν ἔργων, ἐπὶ γάμους ἀποστέλλει καὶ θαλάμους.

13 Τινὰ γὰρ οὐδὲ συνυπάρχειν, ἀλλὰ μᾶλλον ὑπεναντιοῦσθαι πέφυκεν ἀλλήλοις τῶν σπουδαζομένων. Οἷον ἄσκησις λόγων καὶ μαθημάτων ἀνάληψις ἀπραγμοσύνης δεῖται καὶ σχολῆς, δυνάμεις δὲ πολιτικαὶ καὶ φιλίαι βασιλέων οὐκ ἄνευ πραγμάτων οὐδ' ἀσχολιῶν περιγίγνονται. Καὶ μὴν «οἶνός τε καὶ σαρκῶν ἐμφορήσεις σῶμα μὲν ἰσχυρὸν ποιοῦσι καὶ ῥωμαλέον, ψυχὴν δ' ἀσθενῆ·» καὶ χρημάτων ἐπιμέλεια μὲν συνεχὴς καὶ τήρησις αὔξει πλοῦτον, ὑπεροψία δὲ καὶ περιφρόνησις μέγα πρὸς C
φιλοσοφίαν ἐφόδιον. Ὅθεν οὐ πάντα πάντων ἐστίν, ἀλλὰ δεῖ τῷ Πυθικῷ γράμματι πειθόμενον αὑτὸν καταμαθεῖν, εἶτα χρῆσθαι πρὸς ἓν ὃ πέφυκε καὶ μὴ πρὸς ἄλλον ἄλλοτε βίου ζῆλον ἕλκειν καὶ παραβιάζεσθαι τὴν φύσιν·

472 A 7 δίκαιον καὶ ἀνδρεῖον : ἀνδ. κ. δικ. LC ‖ 9 πάντων ἀξιοῦσι τούτων : τούτ. ἀξ. π. W ‖ 11 μαντεῖος ΓMD : μαντῷος cet. ‖ B 1 ἐπονομάζεται : κατονομ. Θ ‖ 9 οἶνος : οἶνοι Stob. ‖ ἐμφορήσεις N Stob. : -φόρησις cet. (om. W) ‖ 11 συνεχὴς καὶ τήρησις Γ Stob. : καὶ τή. συν. cet. (κ. τή. καὶ συν. a) ‖ C 1 ὑπεροψία : ἀνυπεροψία Stob. SA ‖ περιφρόνησις ΔM^{2}Π : -φροσύνη WM^{1} παραφροσύνη LCG υKYNRSh φιλοφροσύνη Xυ^{mg} G^{4} Stob. A^{1} σωφροσύνη cet. Stob. ‖ 2 φιλοσοφίαν om. LC^{1} ‖ πάντα om. LC^{1}.

« Sous le joug du char, le cheval ; à la charrue, le bœuf. Le long du navire, c'est le dauphin qui avance le plus vite ; si l'on médite de tuer un sanglier, il faut savoir trouver un chien tenace[1]. »

Celui qui s'indigne et s'afflige de n'être pas à la fois lion

« Nourri dans la montagne et comptant sur sa force[2] »

et chiot de Malte, dorloté dans le giron d'une veuve[3], celui-là a l'esprit frappé. Mais il ne vaut pas mieux que ce dernier, celui qui désire être en même temps Empédocle ou Platon ou Démocrite quand il écrit sur le monde et la réalité des êtres, et en même temps coucher avec une riche vieille comme Euphorion[4] ; ou se mêler aux compagnons d'Alexandre pour boire avec lui comme Médéios[5], et s'irriter et se chagriner de n'être pas admiré pour sa richesse comme Isménias[6], pour sa vertu comme Épaminondas. Les coureurs en effet ne sont pas découragés, s'ils ne gagnent pas les couronnes des lutteurs, mais ils sont fiers et joyeux de leurs propres couronnes. « Le sort t'a donné Sparte, alors dirige-là. »[7]. Solon dit aussi :

« N'échangeons pas notre vertu pour leur argent :
Elle est stable en effet, tandis que celui-ci
Passe de mains en mains[8]. »

Le philosophe naturaliste Straton[9], apprenant que Ménédème avait beaucoup plus de disciples que lui, demanda : « Quoi d'étonnant si ceux qui désirent se baigner sont beaucoup plus nombreux que ceux qui veulent se frotter d'huile ? »[10] Aristote[11], dans une lettre à Antipatros, disait : « Ce n'est pas à Alexandre seulement qu'il convient d'être fier de commander à tant de peuples, mais tout autant à ceux qui peuvent croire sur les

1. Pindare, frag. 281 Turyn, fr. 234 Snell. Trad. A. Puech. *De virt. mor.*, 451 D.
2. *Odyssée*, 6, 130.
4. Euphorion était un poète alexandrin.
5. *Alexandre*, 75, 4 ; *De adulatore et amico*, 65 C ; *De tuenda sanitate*, 124 C ; Arrien, *Anabase*, VII, 25, 1.

« ἐν ἅρμασιν ἵππος,
ἐν δ' ἀρότρῳ βοῦς, παρὰ ναῦν δ' ἰθύει τάχιστα δελφίς,
κάπρῳ δὲ βουλεύοντα φόνον κύνα χρὴ τλάθυμον [ἐξευρεῖν. »

Ὁ δ' ἀσχάλλων καὶ λυπούμενος ὅτι μὴ καὶ λέων ἐστίν
« ὀρεσίτροφος ἀλκὶ πεποιθώς », ἅμα καὶ κυνίδιον Μελιταῖον
ἐν κόλπῳ χήρας γυναικὸς τιθηνούμενον, ἀπόπληκτός
ἐστι. Τούτου δ' οὐδέν τι βελτίων ὁ βουλόμενος ἅμα μὲν D
Ἐμπεδοκλῆς ἢ Πλάτων ἢ Δημόκριτος εἶναι περὶ κόσμου
γράφων καὶ τῆς τῶν ὄντων ἀληθείας, ἅμα δὲ πλουσίᾳ
γραῒ συγκαθεύδειν ὡς Εὐφορίων, ἢ τῶν ἐπικώμων ⟨ὧν⟩
Ἀλεξάνδρῳ συμπίνειν ὡς Μήδειος, ἀγανακτῶν δὲ καὶ
λυπούμενος εἰ μὴ θαυμάζεται διὰ πλοῦτον ὡς Ἰσμηνίας
καὶ δι' ἀρετὴν ὡς Ἐπαμεινώνδας. Οὐδὲ γὰρ οἱ δρομεῖς, ὅτι
μὴ τοὺς τῶν παλαιστῶν φέρονται στεφάνους, ἀθυμοῦσιν,
ἀλλὰ τοῖς αὐτῶν ἀγάλλονται καὶ χαίρουσι. « Σπάρταν
ἔλαχες, ταύταν κόσμει. » Καὶ γὰρ ὁ Σόλων·

« ἀλλ' ἡμεῖς αὐτοῖς οὐ διαμειψόμεθα
τῆς ἀρετῆς τὸν πλοῦτον· ἐπεὶ τὸ μὲν ἔμπεδόν ἐστιν, E
χρήματα δ' ἀνθρώπων ἄλλοτε ἄλλος ἔχει. »

Καὶ Στράτων ὁ φυσικός, ἀκούσας ὅτι πολλαπλασίους ἔχει Μενέδημος μαθητάς, « Τί οὖν, ἔφη, θαυμαστόν, εἰ πλείονές εἰσιν οἱ λούεσθαι τῶν ἀλείφεσθαι βουλομένων ; » Ἀριστοτέλης δὲ πρὸς Ἀντίπατρον γράφων, « Οὐκ Ἀλεξάνδρῳ μόνον, ἔφη, προσήκει μέγα φρονεῖν, ὅτι κρατεῖ πολλῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐχ ἧττον οἷς ὑπάρχει

472 C 6 ἐν : ὑφ' *Moralia* 451 D ‖ 7 ἰθύει : ἰθύνει G^{1}KSZa ‖ 8 βουλεύοντα Γ : -τι cet. ‖ 8-10 κύνα ... ὅτι om. W ‖ 12 τιθηνούμενον : -μενος LC^1 ‖ D 1 τι Γ : om. cet. ‖ βελτίων : βέλτιον XYNSh ‖ 4 ἐπικώμων Γ : ἐπὶ κῶμον cet. ‖ ὧν add. Pohlenz ‖ 5 Μήδειος Wilamowitz : -διος ‖ 6-7 λυπούμενος ... καὶ om. LC^1 ‖ E 1 ἐπεὶ ... ἐστιν om. W ‖ ἐστιν : αἰεὶ Theognis ‖ 3 πολλαπλασίους : πολλούς πλουσίους LC^1 ‖ 5 θέλοντες post λούεσθαι add. NΔ ‖ 7 προσήκει μέγα φρονεῖν : μέγα φρ. πρ. LC^1.

dieux ce qu'il faut croire. » Ceux qui vantent ainsi leurs propres mérites ne s'offusqueront pas de ceux des voisins.

De fait nous ne demandons pas à la vigne de porter des figues, ni à l'olivier du raisin[1], mais nous-mêmes, si nous n'avons pas en même temps les prérogatives des gens riches et des gens cultivés, des militaires et des philosophes, des flatteurs et des hommes au franc-parler, des économes et des prodigues, nous nous dénonçons nous-mêmes sans indulgence et nous méprisons de mener une vie médiocre et vulgaire. Mais en outre nous voyons la nature nous avertir : elle a ménagé en effet aux animaux une nourriture différente selon les espèces, elle ne les a pas faits tous carnivores, herbivores ou fouisseurs ; de même elle a donné aux hommes des ressources variées pour leur vie,

> « Au pâtre, au laboureur, à l'oiseleur,
> A celui que nourrit la mer[2]. »

Il faut donc choisir ce qui nous convient, y consacrer nos soins et laisser ce qui revient aux autres, au lieu de prouver qu'Hésiode est au-dessous de la vérité, quand il dit :

> « Le potier en veut au potier,
> Le charpentier au charpentier[3]. »

Ce n'est pas seulement la jalousie pour ceux qui ont le même métier ou le même genre de vie, mais celle des riches pour les gens cultivés, des gens célèbres pour les riches, des avocats pour les sophistes, et ajoutez, par Zeus, devant les succès remportés au théâtre par les comédiens et les danseurs ou par des serviteurs à la cour des rois, l'admiration béate et les félicitations des hommes libres et des patriciens, ce dont ils ne tirent pour eux-mêmes qu'un chagrin et une agitation sans mesure.

1. Évangile de Luc, 6, 44.
2. Pindare, *Isthmiques*, 1, 48 ; *De Pythiae oraculis*, 406 C.
3. Hésiode, *Les travaux et les Jours*, 25 ; Platon, *Lysis*, 215 C ; Tertullien, *Ad Nationes*, 1, 19.

περὶ θεῶν ἃ δεῖ δοξάζειν.» Τοὺς γὰρ οὕτω τὰ οἰκεῖα
σεμνύνοντας οὐκ ἐνοχλήσει τὰ τῶν πλησίον. Νῦν δὲ τὴν
μὲν ἄμπελον σῦκα φέρειν οὐκ ἀξιοῦμεν οὐδὲ τὴν ἐλαίαν F
βότρυς, αὐτοὶ δ' ἑαυτούς, ἐὰν μὴ καὶ τὰ τῶν πλουσίων
ἅμα καὶ τὰ τῶν λογίων καὶ τὰ τῶν στρατευομένων καὶ τὰ
τῶν φιλοσοφούντων καὶ τὰ τῶν κολακευόντων καὶ τὰ τῶν
παρρησιαζομένων καὶ τὰ τῶν φειδομένων καὶ τὰ τῶν
δαπανώντων ἔχωμεν προτερήματα, συκοφαντοῦμεν καὶ
ἀχαριστοῦμεν αὑτοῖς καὶ καταφρονοῦμεν ὡς ἐνδεῶς καὶ
εὐτελῶς βιούντων. | Πρὸς δὲ τούτοις καὶ τὴν φύσιν ὁρῶμεν 473
ὑπομιμνήσκουσαν ἡμᾶς. Ὡς γὰρ τῶν θηρίων ἑτέροις
ἀφ' ἑτέρων παρεσκεύασε τὴν τροφὴν εἶναι καὶ οὐ πάντα
σαρκοφαγεῖν ἢ σπερμολογεῖν ἢ ῥιζωρυχεῖν ἐποίησεν, οὕτω
τοῖς ἀνθρώποις ποικίλας πρὸς τὸν βίον ἀφορμὰς ἔδωκε,

«Μηλοβότᾳ τ' ἀρότᾳ τ' ὀρνιθολόχῳ τε καὶ ὃν πόντος
τρέφει».

Δεῖ δὴ τὸ πρόσφορον ἑαυτοῖς ἑλομένους καὶ διαπονοῦντας
ἐᾶν τὰ τῶν ἄλλων, καὶ μὴ τὸν Ἡσίοδον ἐλέγχειν ἐνδεέστερον εἰπόντα·

«Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει καὶ τέκτονι τέκτων.»

Οὐ γὰρ μόνον τοὺς ὁμοτέχνους καὶ τοὺς ὁμοτρόπους
ζηλοτυποῦντες, ἀλλὰ καὶ λογίους πλούσιοι καὶ πλουσίους B
ἔνδοξοι καὶ δικολόγοι σοφιστάς, καὶ ναὶ μὰ Δία κωμῳδοὺς
εὐημεροῦντας ἐν θεάτροις καὶ ὀρχηστὰς καὶ θεράποντας
ἐν αὐλαῖς βασιλέων ἐλεύθεροι καὶ εὐπατρίδαι κατατεθαμβημένοι καὶ μακαρίζοντες ὅμως οὐ μετρίως λυποῦσιν
αὑτοὺς καὶ ταράττουσιν.

472 E 10 τὴν : οὐ τὴν Y ‖ F 1 μὲν GW : om. cet. ‖ 6 ἔχωμεν : -ομεν WXR ‖ 8 εὐτελῶς Reiske : ἀτελῶς ‖ 473 A 1 δὲ om. M (non Π) ‖ τούτοις G^1 : τοῦτο plerique G^4 (καὶ τοῦτο W) τούτῳ $K^{corr.}D^2R^2\Theta$ ‖ 4 ῥιζωρυχεῖν : -ρυγεῖν $G^1\upsilon K$ ‖ 6 ὀρνιθολόχῳ : ὀρνιχολόχῳ Pindare ‖ 8 δὴ : δὲ DZ om. a ‖ B 1 ζηλοτυποῦντες : ζηλοῦντες Δh ‖ 5 ὅμως Zb : om. cet.

14 Que chacun garde en soi-même le trésor de la tranquillité de l'âme ou de son contraire, et que les jarres des biens et des maux au lieu de

« reposer chez Zeus, dans le sol enfoncées[1] »

se trouvent dans l'âme, c'est ce que montre la différence des états d'âme. Les insensés négligent avec insouciance les biens, fussent-ils présents, parce qu'ils sont sans cesse tendus par leurs préoccupations vers l'avenir[2], tandis que les gens sensés ont les biens qu'ils n'ont plus, grâce au souvenir, clairement à eux. Car le présent ne se laisse toucher que durant un très court laps de temps, puis il échappe à la perception, et les insensés croient qu'il ne nous concerne plus et qu'il n'est plus à nous. Mais de même que le cordier sur la peinture de l'Hadès[3] laisse un âne brouter et dévorer le jonc qu'il est en train de tresser, de même pour la plupart des gens, insensible et déplaisant, l'oubli s'empare de leur passé, le dévore, fait disparaître toute action, toute réussite, tout loisir plaisant, toute vie sociale, toute jouissance, sans permettre à la vie de constituer un tout où le passé s'entrelace avec le présent ; mais comme si l'homme d'hier était autre que celui d'aujourd'hui et que celui de demain également ne fût pas le même que celui d'aujourd'hui, l'oubli les sépare et il fait aussitôt passer dans le néant, faute de mémoire, tout ce qui se produit. Ceux qui dans les écoles[4] nient la croissance sous prétexte que la matière s'écoule continuellement, font, en théorie, de chacun de nous un être sans cesse différent de soi-même ; mais ceux qui ne gardent pas dans leur mémoire le souvenir du passé ni ne le rappellent, mais le laissent disparaître peu à peu,

1. *Iliade*, 24, 527 ; *De audiendis poetis*, 24 B ; *Cons. ad Apollon.*, 105 C ; *De exilio*, 600 C ; *De Iside et Osiride*, 369 C ; Platon, *Resp.*, 379 D.

2. *Marius*, 46, 3 ; Lucrèce, 3, 957-958 ; Horace, *Epist.*, 1, 18, 110 ; *Carm.*, 2, 16, 25 ; Sénèque, *Epist.* 15, 10 ; 99, 5 ; *De benef.* 3, 3, 4 ; 3, 4, 1.

14 Ὅτι δ' ἕκαστος ἐν ἑαυτῷ τὰ τῆς εὐθυμίας καὶ
δυσθυμίας ἔχει ταμιεῖα, καὶ τοὺς τῶν ἀγαθῶν καὶ κακῶν
πίθους οὐκ « ἐν Διὸς οὔδει κατακειμένους », ἀλλ' ἐν
τῇ ψυχῇ κειμένους αἱ διαφοραὶ τῶν παθῶν δηλοῦσιν. Οἱ
μὲν γὰρ ἀνόητοι καὶ παρόντα τὰ χρηστὰ παρορῶσι καὶ
ἀμελοῦσιν ὑπὸ τοῦ συντετάσθαι πρὸς τὸ μέλλον ἀεὶ ταῖς C
φροντίσιν, οἱ δὲ φρόνιμοι καὶ τὰ μηκέτ' ἐόντα τῷ μνημο-
νεύειν ἐναργῶς ὄντα ποιοῦσιν ἑαυτοῖς. Τὸ γὰρ παρὸν τῷ
ἐλαχίστῳ τοῦ χρόνου μορίῳ θιγεῖν παρασχόν, εἶτα τὴν
αἴσθησιν ἐκφυγὸν οὐκέτι δοκεῖ πρὸς ἡμᾶς οὐδ' ἡμέτερον
εἶναι τοῖς ἀνοήτοις· ἀλλ' ὥσπερ ὁ ζωγραφούμενος ἐν
Ἅιδου σχοινοστρόφος ὄνῳ τινὶ παρίησιν ἐπιβοσκομένῳ
καταναλίσκειν τὸ πλεκόμενον, οὕτω τῶν πολλῶν ἀναίσθη-
τος καὶ ἀχάριστος ὑπολαμβάνουσα λήθη καὶ κατανεμομένη
πρᾶξίν τε πᾶσαν ἀφανίζουσα καὶ κατόρθωμα καὶ σχολὴν
ἐπίχαριν καὶ συμπεριφορὰν καὶ ἀπόλαυσιν οὐκ ἐᾷ τὸν D
βίον ἕνα γενέσθαι συμπλεκομένων τοῖς παροῦσι τῶν
παρῳχημένων, ἀλλ'. ὥσπερ ἕτερον τὸν ἐχθὲς ὄντα τοῦ
σήμερον καὶ τὸν αὔριον ὁμοίως οὐ τὸν αὐτὸν τῷ σήμερον
διαιροῦσα πᾶν τὸ γιγνόμενον εὐθὺς εἰς τὸ ἀγένητον τῷ
ἀμνημονεύτῳ καθίστησιν. Οἱ μὲν γὰρ ἐν ταῖς σχολαῖς τὰς
αὐξήσεις ἀναιροῦντες, ὡς τῆς οὐσίας ἐνδελεχῶς ῥεούσης,
λόγῳ ποιοῦσιν ἡμῶν ἕκαστον ἄλλον ἑαυτοῦ καὶ ἄλλον, οἱ
δὲ τῇ μνήμῃ τὰ πρότερον μὴ στέγοντες μηδ' ἀναλαμβά-
νοντες, ἀλλ' ὑπεκρεῖν ἐῶντες ἔργῳ ποιοῦσιν ἑαυτοὺς

473 B 7-8 καὶ δυσθυμίας om. G ‖ δυσθ. κ. εὐθ. M^{1} ‖ δυσθυμίας : τῆς δ. MΠD ‖ 11 τὰ χρηστὰ παρορῶσι : τὰ π. χρ. Gab ‖ C 1 ὑπὸ Δ : ὑπὲρ cet. ‖ μὴ post τοῦ ad. Y^{1} ‖ 2 ἐόντα LCXYNMΠRS$^{corr.}$h : ὄντα ‖ 6-7 ὁ ζωγραφούμενος ἐν Ἅιδου Γ : ὁ ἐν Ἀ. ζ. cet. ‖ 7 ὄνῳ τινὶ G^{4}M^{2}ΠΘ : ᾧτινι cet. ἑρπετῷ τινι D ‖ 9 κατανεμομένη : καταβοσκομένη Π πλανωμένη G ‖ 10 κατόρθωμα : -θώματα ΝΣΘ ‖ καὶ^{2} om. D ‖ D 1 ἐπίχαριν : ἐπίχαρι YN (-ρη)M^{1}h ‖ 5 ἀγένητον : ἀγέννη- LCGWKSΠZa ‖ 7 ἀν. ... ῥεούσης om. LC^{1} ‖ 9 τὰ M^{3}ΠΔ : om. cet. ‖ πρότερον : πρότερα Δ ‖ μὴ : μήτε G.

se rendent chaque jour en réalité démunis et vides, suspendus au lendemain, puisque l'an dernier, l'avant-veille et la veille ne les concernent pas et ne leur ont absolument pas appartenu.

15 Voilà qui trouble la tranquillité de l'âme, mais ceci encore davantage : comme les mouches qui glissent aux endroits lisses des miroirs et se retiennent aux aspérités et aux rayures, les hommes s'écartent des souvenirs gais et plaisants pour s'embarrasser de souvenirs désagréables[1], ou plutôt à l'image des scarabées d'Olynthe qui, dit-on, se précipitent en un lieu appelé « Cimetière des Scarabées »[2], sont incapables d'en sortir, tourbillonnent en cercle et y meurent, ils se plongent dans le souvenir de leurs maux sans vouloir remonter pour reprendre haleine. Il faut au contraire, comme pour les couleurs d'un tableau[3], mettre en valeur dans l'âme les événements lumineux et brillants, et cacher, refouler, ceux qui font grise mine. Il n'est pas possible en effet de les effacer complètement, ni de s'en débarrasser. « L'harmonie du monde est alternative, comme celle de la lyre et de l'arc »[4], et dans les affaires humaines rien n'est pur, ni sans mélange. Mais comme en musique il y a des sons graves et des sons aigus, en grammaire des voyelles et des consonnes[5], le musicien ou le grammairien est celui qui au lieu de prendre en grippe et d'éviter les uns ou les autres, sait se servir de tous, les mêler pour son dessein particulier. Ainsi, puisque toutes les choses possèdent leurs opposées, car selon Euripide :

1. Comparaison forcée, comme le note Fuhrmann. *Les images de Plutarque*, p. 270.

2. Aristote, *De mir. auscult.*, 120 (842 A 5) ; Pline, *Hist. Nat.*, 11, 34, dit : « Dans la Thrace, auprès d'Olynthe, il y a une région, où cet animal, et lui seul, ne peut vivre : on l'appelle pour cette raison Cantharolethrus ». (Trad. Ernout-Pépin, C.U.F.) ; Strabon 7, 330, 30.

3. Nous trouvons la même comparaison 459 A et en *De Hérod. malign.*, 863 E ; *De Isi. et Osir.*, 352 B ; *De exilio*, 599 A-600 A.

καθ' ἡμέραν ἀποδεεῖς καὶ κενοὺς καὶ τῆς αὔριον ἐκκρεμα-
μένους, ὡς τῶν πέρυσι καὶ πρῴην καὶ χθὲς οὐ πρὸς αὐτοὺς E
ὄντων οὐδ' ὅλως αὐτοῖς γενομένων.

15 Καὶ τοῦτ' οὖν τὴν εὐθυμίαν ἐπιταράσσει, κἀκεῖνο
μᾶλλον ὅταν, ὥσπερ αἱ μυῖαι τῶν λείων τόπων ἐν τοῖς
κατόπτροις ἀπολισθάνουσι, ταῖς δὲ τραχύτησι προσέ-
χονται καὶ ταῖς ἀμυχαῖς, οὕτως ἄνθρωποι τῶν ἱλαρῶν καὶ
προσηνῶν ἀπορρέοντες ἐμπλέκωνται ταῖς τῶν ἀηδῶν
ἀναμνήσεσι, μᾶλλον δ' ὥσπερ ἐν Ὀλύνθῳ τοὺς κανθάρους
λέγουσιν εἴς τι χωρίον ἐμβαλόντας ὃ καλεῖται « κανθαρώ-
λεθρον », ἐκβῆναι μὴ δυναμένους, ἀλλ' ἐκεῖ στρεφομένους
καὶ κυκλοῦντας ἐναποθνῄσκειν, οὕτως εἰς τὴν τῶν κακῶν F
μνήμην ὑπορρυέντες ἀνενεγκεῖν μὴ θέλωσι μηδ' ἀνα-
πνεῦσαι. Δεῖ δ' ὥσπερ ἐν πινακίῳ χρωμάτων ἐν τῇ ψυχῇ
τῶν πραγμάτων τὰ λαμπρὰ καὶ φαιδρὰ προβάλλοντας
ἀποκρύπτειν τὰ σκυθρωπὰ καὶ πιέζειν. Ἐξαλεῖψαι γὰρ
οὐκ ἔστι παντάπασιν οὐδ' ἀπαλλαγῆναι· « Παλίντροπος
γὰρ ἁρμονίη κόσμου, ὅκωσπερ λύρης καὶ τόξου », | καὶ 474
τῶν ἀνθρωπίνων καθαρὸν οὐδὲν οὐδ' ἀμιγές. Ἀλλ' ὥσπερ
ἐν μουσικῇ βαρεῖς φθόγγοι καὶ ὀξεῖς, ἐν δὲ γραμματικῇ
φωνήεντα καὶ ἄφωνα γράμματα, μουσικὸς δὲ καὶ γραμ-
ματικὸς οὐχ ὁ θάτερα δυσχεραίνων καὶ ὑποφεύγων, ἀλλ' ὁ
πᾶσι χρῆσθαι καὶ μειγνύναι πρὸς τὸ οἰκεῖον ἐπιστάμενος,
οὕτω καὶ τῶν πραγμάτων ἀντιστοιχίας ἐχόντων, ἐπεὶ κατὰ
τὸν Εὐριπίδην,

473 D 11 ἀποδεεῖς : ἐνδ. C^1 || E 1 αὐτοὺς Xylander : αὐτὸν XυYh αὐτῶν cet. || 2 γενομένων MNΔ : γιν. cet. || 3-4 κακεῖνο μᾶλλον om. G^1 || 7 ἐμπλέκωνται : -ονται Γ (corr. G^4)YS^1ΠΘ -εται N || 9 εἴς τι : εἴ τι C^1 || ἐμβαλόντας Bernardakis : -βαίνοντας $LCX\upsilon^1$ -βάλλοντας cet. (-βάλοντας N) || F 1 τῶν om. D || 2 ὑπορρυέντες : ἀπορ. NΠ || 3 δεῖ ... ψυχῇ om. $I.C^1$ || 4 λαμπρὰ καὶ φαιδρὰ Γ (καὶ φ. om. G^1)RS : φαιδρὰ κ.λ. cet. || 6 παλίντροπος (*Moralia* 1026 B) : παλίντονος (*Moralia* 369 A) D || 7 ὅκωσπερ : ὥσπερ LCGJK οὐχ ὥσπερ X ὅκωσπερπερ Π || 474 A 4 γράμματα : γραμμάτων D^1R || δὲ om. LC^1 || καὶ : ἢ D om. G^1 || 7 πραγμάτων : γραμ. D^1S.

«Biens et maux ne sauraient exister séparés
Et pour que tout soit bien, il faut certains mélanges[1] »,

on ne doit pas se décourager, ni renoncer à cause des vices, mais comme les musiciens harmonisent toujours les notes les plus basses avec les plus hautes, il faut envelopper les mauvaises choses dans les bonnes pour faire de sa vie un mélange harmonieux et qui nous convienne. Il n'en va pas ainsi que dit Ménandre :

« Aux côtés de tout homme un génie s'est placé,
Qui va dès le berceau l'initier à la vie
Parfaitement[2] ; »

mais plutôt, selon Empédocle, deux destinées, deux génies nous prennent en charge, nous gouvernent dès notre naissance :

« On trouvait là Terre et Soleil aux yeux perçants,
Discorde ensanglantée et timide Harmonie,
Beauté, Laideur, Rapidité, Retardement,
Aimable Exactitude, Équivoque aux fruits noirs[3]. »

16 Ainsi de chacun de ces deux états d'âme nous avons reçu à notre naissance les germes mêlés et c'est pourquoi notre nature présente un tel déséquilibre, et si l'homme sensé souhaite le meilleur, il s'attend au pire[4], mais use des deux en évitant l'excès. Car ce n'est pas seulement, comme dit Épicure[5], « celui qui a le moins besoin du lendemain qui s'en approche avec le plus d'agrément », mais il y a du plaisir aussi dans la richesse[6], la gloire, le pouvoir, l'autorité pour ceux-là

1. Nauck², 369 Fr. 21 ; citation de l'*Éole*, que l'on retrouve en *De audiendis poetis*, 25 C-D ; *De Is. et Osir.*, 369 B.

2. Fr. 714, v. 1-3 Koerte. Clément d'Alexandrie cite tout le fragment en *Strom.*, 5, 130, 3.

3. Diels-Kranz, *Fr. d. Vors.* I, 360-361, fr. 122. Comme Hésiode dans sa *Théogonie*, Empédocle personnifie les qualités abstraites : il emploie une série de mots inhabituels pour désigner des allégories et se montre heureux dans le choix des épithètes. Cf. J. Bollack, *Empédocle*, I, 287, à propos de la *polyonymie* du poète.

4. La prévision des maux est recommandée par les Anciens Stoïciens et l'École de Cyrénaïque, comme en témoigne Cicéron, *Tusculanes*, 3, 52, alors qu'Épicure estime que la prévision n'allège pas le mal (*ibid.* 3, 32).

« οὐκ ἂν γένοιτο χωρὶς ἐσθλὰ καὶ κακά,
ἀλλ' ἔστι τις σύγκρασις, ὥστ' ἔχειν καλῶς »,

οὐ δεῖ τοῖς ἑτέροις ἐξαθυμεῖν οὐδ' ἀπαγορεύειν, ἀλλ' ὥσπερ ἁρμονικοὺς ἀμβλύνοντας ἀεὶ τοῖς κρείττοσι τὰ B χείρονα, καὶ τὰ φαῦλα τοῖς χρηστοῖς ἐμπεριλαμβάνοντας ἐμμελὲς τὸ τοῦ βίου μῖγμα ποιεῖν καὶ οἰκεῖον αὑτοῖς.

Οὐ γάρ, ὡς ὁ Μένανδρός φησιν,

« ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαρίσταται
εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου
ἀγαθός, »

ἀλλὰ μᾶλλον, ὡς Ἐμπεδοκλῆς, διτταί τινες ἕκαστον ἡμῶν γεινόμενον παραλαμβάνουσι καὶ κατάρχονται μοῖραι καὶ δαίμονες·

« ἔνθ' ἦσαν Χθονίη τε καὶ Ἡλιόπη ταναῶπις,
Δῆρίς θ' αἱματόεσσα καὶ Ἁρμονίη θεμερῶπις,
Καλλιστώ τ' Αἴσχρη τε Θόωσά τε Δηναίη τε,
Νημερτής τ' ἐρόεσσα μελάγκαρπός τ' Ἀσάφεια. » C

16 Ὥστε τούτων ἑκάστου σπέρματα τῶν παθῶν ἀνακεκραμένα δεδεγμένης ἡμῶν τῆς γενέσεως καὶ διὰ τοῦτο πολλὴν ἀνωμαλίαν ἐχούσης, εὔχεται μὲν ὁ νοῦν ἔχων τὰ βελτίονα, προσδοκᾷ δὲ καὶ θάτερα, χρῆται δ' ἀμφοτέροις τὸ ἄγαν ἀφαιρῶν. Οὐ γὰρ μόνον « ὁ τῆς αὔριον ἥκιστα δεόμενος, ὥς φησιν Ἐπίκουρος, ἥδιστα πρόσεισι πρὸς τὴν αὔριον », ἀλλὰ καὶ πλοῦτος εὐφραίνει καὶ δόξα καὶ δύναμις καὶ ἀρχὴ [καὶ] μάλιστα τοὺς ἥκιστα

474 B 1 ἀμβλύνοντας : -αντας CWGXYNS || 2 χεἰρονα καὶ τὰ φαῦλα ΓM^{2}ΠRh : φ. κ. τ. χ. cet. || 4 οὐ γάρ, ὡς : ὡς γὰρ D || ὁ om. GVJ || 5 συμπαρίσταται G^{1}WVvw : -παριστατεῖ C -παραστατεῖ cet. || 6 γενομένῳ : γεννω- G^{2} || 9 γεινόμενον Θ : γεννώ- G^{2}S^{2} γενό- WS^{1} γινο- cet. || 11 καὶ om. Θ || 12 θεμερῶπις : θερμερῶπις YhS^{2} γε μερῶπις Δ || 13 αἴσχρη a : αἰσχρή cet. || δηναίη Δ : δειναίη cet. || C 1 μελάγκαρπός τ' : μελαγκάρποτ' RSN μελαγκαρπώτ' G^{1}XY^{1} || 3 δεδεγμένης : δὲ δεδειγμένης Σ || 9 καὶ del. Xylander.

surtout qui en redoutent fort peu le contraire. Un vif désir de chaque chose inspire la peur très vive de sa disparition et rend notre joie faible et vacillante, comme une flamme[1] que le vent rabat. Mais celui à qui sa raison permet de dire à la Fortune, sans crainte ni tremblement :

« Si tu m'apportes à ton arrivée de la joie, tu me laisses
à ton départ peu de chagrin[2] »,

celui-là peut tirer l'usage le plus agréable des biens présents, grâce à son assurance et parce qu'il ne redoute pas leur perte comme intolérable. Il est permis non seulement d'admirer les dispositions d'esprit d'Anaxagore[3], qui lui firent s'écrier à la mort de son fils : « Je savais que j'avais engendré un mortel », mais de l'imiter en ajoutant à chaque coup du sort : « Je sais que la richesse que j'ai est éphémère et peu sûre ; — je sais que ceux qui me l'ont donnée peuvent m'ôter ma charge ; — je sais que ma femme est excellente, mais aussi qu'elle est femme ; et que mon ami est un homme, un animal changeant par nature, comme dit Platon[5]. » Avec une telle préparation, de telles dispositions, se produit-il un événement qu'on ne désire pas mais qu'on n'est pas sans attendre, on ne se permet pas un : « Je n'aurais pas cru ! », ou : « J'espérais autre chose ! », ou : « Je ne m'y attendais pas ! », on s'évite les battements de cœur, les palpitations et on a tôt fait de stabiliser son humeur folle et troublée. Carnéade rappelait que pour les affaires d'importance la surprise joue un rôle capital dans la tristesse et le découragement[6]. La royauté de Macédoine était infiniment moins importante que le pouvoir du général romain ; mais quand Persée[7] perdit la Macédoine, il se lamenta sur son sort et passa aux yeux de tous pour le plus infortuné et le plus lourdement frappé des hommes, tandis que

1. La même comparaison *Cons. ad uxorem*, 611 F.

2. Ce vers est parfois attribué à Callimaque (frag. anon. 371 Schneider). Sénèque, *De tranq. anim.*, II, 3, écrit : « Et le jour où il sera invité à restituer, loin de récriminer contre la Fortune, il lui dira : « Je te rends grâce pour les biens que tu as mis et laissés en ma possession. » (Trad. Waltz. C.U.F.).

τἀναντία ταρβοῦντας. Ἡ γὰρ σφοδρὰ περὶ ἕκαστον
ἐπιθυμία σφοδρότατον φόβον ἐμποιοῦσα τοῦ μὴ παραμένειν D
ἀσθενῆ τὴν χάριν ποιεῖ καὶ ἀβέβαιον ὥσπερ φλόγα
καταπνεομένην· ᾧ δὲ δίδωσι πρὸς τὴν τύχην ἀδεῶς καὶ
ἀτρόμως εἰπεῖν ὁ λογισμός·

« Ἡδὺ μὲν ἄν τι φέρῃς, ὀλίγον δ' ἄχος ἂν ἀπολείπῃς, »

τοῦτον ἥδιστα ποιεῖ χρῆσθαι τοῖς παροῦσι τὸ θαρραλέον
καὶ μὴ δεδιὸς αὐτῶν τὴν ἀποβολὴν ὡς ἀφόρητον. Ἔξεστι
γὰρ τὴν Ἀναξαγόρου διάθεσιν ἀφ' ἧς ἐπὶ τῇ τελευτῇ
τοῦ παιδὸς ἀνεφώνησεν· « Ἤιδειν θνητὸν γεννήσας », μὴ
θαυμάζοντας μόνον, ἀλλὰ καὶ μιμουμένους ἐπιλέγειν
ἑκάστῳ τῶν τυχηρῶν· « Οἶδα τὸν πλοῦτον ἐφήμερον ἔχων
καὶ οὐ βέβαιον· » « Οἶδα τὴν ἀρχὴν ἀφελέσθαι δυναμέ- E
νους τοὺς δεδωκότας· » « Οἶδα τὴν γυναῖκα χρηστήν,
γυναῖκα δ' οὖσαν· καὶ τὸν φίλον ἄνθρωπον ὄντα,
ζῷον φύσει εὐμετάβολον, ὡς ὁ Πλάτων εἶπεν. » Αἱ γὰρ
τοιαῦται παρασκευαὶ καὶ διαθέσεις, ἐάν τι συμβῇ τῶν
ἀβουλήτων μέν, οὐκ ἀπροσδοκήτων δέ, μὴ δεχόμεναι τὸ
« οὐκ ἂν ᾤμην » καὶ τὸ « ἄλλ' ἤλπιζον » καὶ τὸ « ταῦτ'
οὐ προσεδόκων, » οἷον πηδήματα καρδίας καὶ σφυγμοὺς
ἀφαιροῦσι καὶ ταχὺ πάλιν τὸ μανιῶδες καὶ ταραττόμενον
ἱδρύουσιν. Ὁ μὲν οὖν Καρνεάδης ἐπὶ πραγμάτων μεγάλων
ὑπεμίμνησκεν ὅτι πᾶν καὶ ὅλον ἐστὶν εἰς λύπην καὶ F
ἀθυμίαν τὸ ἀπροσδόκητον. Ἡ γὰρ Μακεδόνων βασιλεία
τῆς Ῥωμαίων ἡγεμονίας πολλοστημόριον ἦν· ἀλλὰ
Περσεὺς μὲν ἀποβαλὼν Μακεδονίαν αὐτός τε κατεθρήνει
τὸν ἑαυτοῦ δαίμονα καὶ πᾶσιν ἐδόκει δυστυχέστατος

474 C 10 σφοδρὰ : σφόδρα καὶ W || D 5 ἀπολείπῃς : -λίπῃς Γ (exc. W)ΥΝΜ (corr. Π)ShΘ || 6 τοῦτον : τοιοῦτον G¹ || ἥδιστα : ἥκιστα LC || 7 δεδιὸς : δεδιὼς WX || ἀποβολὴν : ἐπι- M¹ || 8 τὴν om. LC || 9 μὴ : καὶ D || E 4 ζῷον φύσει εὐμετάβολον Γ : φ. εὐ. ζ. cet. || 7 τὸ ἄλλ' Meziriacus : πολλά || F 1-2 καὶ ἀθυμίαν om. ΥΝΜ¹Σ || 2 γὰρ : γοῦν ΘΠ || 3 τῆς : τῶν W.

son vainqueur Paul-Émile, qui remettait à un autre le pouvoir de régner à la fois sur terre et sur mer, recevait une couronne, offrait un sacrifice et passait pour heureux à juste titre. Il savait, en assumant le pouvoir, qu'il le rendrait ; Persée le perdit sans s'y être attendu. Le poète nous a bien appris ce qu'est la surprise : Ulysse se mit à pleurer, quand son chien remua la queue[1], mais, assis auprès de sa femme en larmes[2], il n'éprouva rien de tel. Il était arrivé là avec des sentiments soumis à la raison et prévus d'avance, alors qu'il avait rencontré ce spectacle sans s'y attendre et brusquement.

17 D'une manière générale, puisque parmi les choses contraires à nos désirs, les unes apportent avec elles naturellement tristesse et accablement, mais que la plupart d'entre elles, c'est l'opinion[3] qui nous apprend par habitude à les prendre du mauvais côté, il n'est pas inutile en face de ces dernières d'avoir toujours présent à l'esprit le mot de Ménandre[4] :

« Tu n'as subi de mal que si tu l'imagines »

— que t'importe en effet, dit-il, quand le mal ne s'attaque pas à ta chair, ni à ton âme, par exemple, la basse naissance de ton père, l'infidélité de ta femme, la privation d'une couronne ou d'une place d'honneur au spectacle, maux dont la présence n'empêche pas un homme d'avoir le corps et l'âme en excellent état ? — Mais, en face de ce qui semble affligeant par nature, comme les maladies, les fatigues, la mort de tes amis ou de tes enfants, voici ce mot d'Euripide :

« Hélas ! — Pourquoi hélas ? C'est le lot des mortels[5]. »

1. *Odyssée*, 17, 302-304.
2. *Odyssée*, 19, 209-212. *De virtute morali*, 442 D ; *De garrulitate*, 506 A-B ; *De vita et poesi Hom.*, 135.
3. Cette distinction entre les maux naturels et les maux figurés remonte aux Anciens Stoïciens. Cicéron, *Tusculanes*, 3, 31.
4. Ce vers (trad. Flacelière) est tiré des *Epitreponles*, fr. 9 Koerte. Cf. *De exilio*, 599 C. Lucien, *Jupiter trag.*, 53.
5. Nauck[2], fr. 300. Vers du *Bellérophon*. Pour la pensée, *An vitios. ad infel. suff.*, 499 D-500 A ; Horace, *Sat.*, 2, 2, 135 ; Sénèque, *De tranq. animi* 2, 1.

ἀνθρώπων γεγονέναι καὶ βαρυποτμότατος, ὁ δὲ τούτου κρατήσας Αἰμίλιος | ἑτέρῳ παραδιδοὺς τὴν ὁμοῦ τι γῆς 475 καὶ θαλάττης ἄρχουσαν δύναμιν ἐστεφανοῦτο καὶ ἔθυεν εὐδαιμονιζόμενος, εἰκότως. Οὗτος μὲν γὰρ ᾔδει λαμβάνων ἀρχὴν ἀποδοθησομένην, ἐκεῖνος δ' ἀπέβαλε μὴ προσδοκήσας. Εὖ δὲ καὶ ὁ ποιητὴς οἷόν ἐστι τὸ παρὰ προσδοκίαν ἐδίδαξεν· ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς τοῦ μὲν κυνὸς σαίνοντος ἐξεδάκρυσε, τῇ δὲ γυναικὶ κλαιούσῃ παρακαθήμενος οὐδὲν ἔπαθε τοιοῦτον· ἐνταῦθα μὲν γὰρ ἀφῖκτο τῷ λογισμῷ τὸ πάθος ὑποχείριον ἔχων καὶ προκατειλημμένον, εἰς δ' ἐκεῖνο μὴ προσδοκήσας, ἀλλ' ἐξαίφνης [διὰ τὸ παράδοξον] ἐνέπεσε.

17 Καθόλου δ' ἐπεὶ τῶν ἀβουλήτων τὰ μὲν φύσει τὸ B λυποῦν καὶ βαρῦνον ἐπιφέρει, τὰ δὲ πλεῖστα δόξῃ δυσχεραίνειν ἐθιζόμεθα καὶ μανθάνομεν, [καὶ] οὐκ ἄχρηστόν ἐστι πρὸς ταῦτα μὲν ἔχειν ἀεὶ τὸ τοῦ Μενάνδρου πρόχειρον·

« Οὐδὲν πέπονθας δεινὸν ἂν μὴ προσποιῇ »

— τί γὰρ πρὸς σέ ἐστι, φησίν, ἂν μήτε σαρκὸς ἅπτηται μήτε ψυχῆς, οἷόν ἐστι δυσγένεια πατρὸς ἢ μοιχεία γυναικὸς ἢ στεφάνου τινὸς ἢ προεδρίας ἀφαίρεσις, ὧν οὐ κωλύεται παρόντων ἄνθρωπος καὶ τὸ σῶμα βέλτιστα διακείμενον ἔχειν καὶ τὴν ψυχήν ; — Πρὸς δὲ τὰ φύσει δοκοῦντα λυπεῖν, οἷα νόσοι καὶ πόνοι καὶ θάνατοι φίλων καὶ τέκνων, ἐκεῖνο τὸ Εὐριπίδειον· C

« Οἴμοι· — τί δ' οἴμοι ; θνητά τοι πεπόνθαμεν. »

475 A 1 τι : τε CJY¹ΜΠΘ om. G ‖ 6 σαίνοντος Hartman : θανόντος ‖ 10 ἐκεῖνο Θ : -νον cet. ‖ διὰ τὸ παράδοξον del. Wyttenbach ‖ B 1 ἐπεὶ Stephanus : ἐπὶ ‖ 2-3 δυσχεραίνειν : δυσχεραίνομεν καὶ G¹ δυσχεραίνει ἐθιζόμενα C ‖ 3 καὶ del. Stephanus ‖ 4 μὲν M³ΠΔ : om. cet. ‖ 6 φησὶν : φασίν Γ (exc. J)YNSh ‖ 9 ante παρόντων ad. καὶ μὴ Δ μὴ V¹ ‖ C 1 ἐκεῖνο : καὶ LC κατὰ GWXJYNS.

Aucun raisonnement en effet ne vient au secours de la partie émotive, quand elle fléchit et défaille, comme de remettre en mémoire la nécessité commune et naturelle, à laquelle l'homme se trouve lié par son corps, seule prise qu'il donne à la Fortune, tandis que dans la partie capitale et supérieure de son être, il se tient ferme sur ses bases. Démétrios[1], après la prise de Mégare, demanda à Stilpon si quelque objet lui avait été ravi. Stilpon répondit qu'il n'avait vu personne emporter rien «qui fût à lui». A coup sûr même si la Fortune nous a tout enlevé, a tout pillé, nous gardons en nous-mêmes un bien

« que ne sauraient piller ni saccager
les Achéens[2]. »

Il ne faut donc nullement humilier et rabaisser notre nature[3], comme si elle n'avait en elle rien de fort, de permanent, de supérieur à la Fortune ; avoir conscience au contraire que le caduc et le périssable sont une petite partie de l'homme, par où il est exposé à la Fortune, et que nous sommes les maîtres de la meilleure partie, là où résident nos plus grands biens[4], les opinions les plus valables, les sciences, les discours dont le terme est la vertu et qui sont inaliénables et incorruptibles, nous montrer ainsi impavides devant l'avenir et dire sans crainte à la Fortune ce que Socrate, en ayant l'air de parler à ses accusateurs, disait en fait à ses juges, qu'Anytos et Mélètos pouvaient bien le tuer, mais non lui causer du tort[5]. La Fortune en effet peut nous

1. Démétrios Poliorcète s'empara de Mégare, patrie du philosophe Stilpon, en 307 av. J.-C. La réponse de Stilpon se retrouve dans deux autres passages de Plutarque : *Démétrios*, 9, où il est question de science, et *De liberis educ.*, 5 F, de vertu.

2. Adapté de l'*Iliade* 5, 484. Sarpédon, dont tous les biens sont en Lycie, n'a pas à craindre pour eux. Il n'en combat pas moins courageusement. Racine s'est souvenu de ce passage dans son *Iphigénie* 1372-1382.

3. Ce passage est cité par Stobée 2, 161, 8 comme un extrait d'un traité de Plutarque, *Sur l'amitié*, par ailleurs inconnu.

Οὐδεὶς γὰρ οὕτω τοῦ παθητικοῦ καταφερομένου καὶ ὀλισθάνοντος ἀντιλαμβάνεται λόγος, ὡς ὁ τῆς κοινῆς καὶ φυσικῆς ἀνάμνησιν ποιῶν ἀνάγκης ᾗ διὰ τὸ σῶμα μεμειγμένος ὁ ἄνθρωπος μόνην ταύτην τῇ τύχῃ λαβὴν δίδωσιν, ἐν δὲ τοῖς κυριωτάτοις καὶ μεγίστοις ἀσφαλὴς ἕστηκεν. Ὁ Δημήτριος τὴν Μεγαρέων πόλιν καταλαβὼν ἠρώτησε τὸν Στίλπωνα μή τι τῶν ἐκείνου διήρπασται· καὶ ὁ Στίλπων ἔφη μηδέν᾽ ἰδεῖν « τἀμὰ » φέροντα. Καὶ τοίνυν τῆς τύχης πάντα τἄλλα λεηλατούσης καὶ περιαιρουμένης, ἔχομέν τι τοιοῦτον ἐν ἑαυτοῖς D

« οἷόν κ᾽ οὔτε φέροιεν Ἀχαιοὶ οὔτ᾽ ἂν ἄγοιεν. »

Ὅθεν οὐ δεῖ παντάπασιν ἐκταπεινοῦν οὐδὲ καταβάλλειν τὴν φύσιν ὡς μηδὲν ἰσχυρὸν μηδὲ μόνιμον μηδ᾽ ὑπὲρ τὴν τύχην ἔχουσαν, ἀλλὰ τοὐναντίον εἰδότας ὅτι μικρόν ἐστι μέρος τοῦ ἀνθρώπου τὸ σαθρὸν καὶ τὸ ἐπίκηρον ᾧ δέχεται τὴν τύχην, τῆς δὲ βελτίονος μερίδος αὐτοὶ κρατοῦμεν ἐν ᾗ τὰ μέγιστα τῶν ἀγαθῶν ἱδρυθέντα, δόξαι τε χρησταὶ καὶ μαθήματα καὶ λόγοι τελευτῶντες εἰς ἀρετήν, ἀναφαίρετον ἔχουσι τὴν οὐσίαν καὶ ἀδιάφθορον, ἀνεκπλήκτους πρὸς τὸ μέλλον εἶναι καὶ θαρραλέους, πρὸς τὴν τύχην λέγοντας ἃ Σωκράτης δοκῶν πρὸς τοὺς κατηγόρους E
[Ἄνυτον καὶ Μέλητον] λέγειν πρὸς τοὺς δικαστὰς ἔλεγεν ὡς ἀποκτεῖναι μὲν Ἄνυτος καὶ Μέλητος δύνανται, βλάψαι δ᾽ οὐ δύνανται. Καὶ γὰρ ἡ τύχη δύναται νόσῳ περιβαλεῖν,

475 C 3 οὕτω : οὔπω XNRS || 5 ἀνάμν. ποιῶν post ἀνάγκης pos. ΜΠ om. ab || 8 πόλιν om. G || καταλαβὼν : -βαλὼν MK || 11 πάντα τἄλλα : πάντ᾽ ἄλλα CX || D 2 κ᾽ : ἢ υSh om. ND || φέροιεν : φέρειν LC || ἂν om. G || 6 τὸ^2 om. G || ᾧ : δ Θ || 7 μερίδος om. ΥΝM^1Σ (exc. h) post κρατοῦμεν pos. Θ || 8 ἱδρυθέντα : ἱδρυνθ. JΔ Stob. || 10 ἀδιάφθορον : ἀδιάφορον M^1S Stob. διάφορον ΓΥNh || ἀνεκπλήκτους Stob. G^4 : ἀνεμπ. LC^1 ἀκαταπ. J^1K ἀηττήτους cet. || 11 πρὸς τὸ μέλλον εἶναι καὶ θαρραλέους Δ : θαρ. καὶ π.τ.μ.ε. cet. Stob. || E 2 Ἄνυτον καὶ Μέλητον glossam (quam D post λέγειν ponit) non habet Stob. || 3-4 βλάψαι ... δύνανται om. W || 4 δύνανται : -δύναται S^1.

frapper d'une maladie, nous ravir nos richesses, nous calomnier auprès du peuple ou du tyran, mais elle ne peut rendre lâche, craintif, vil, vulgaire, envieux, l'homme brave, courageux, magnanime, ni lui ôter ses dispositions intérieures dont la présence continuelle est de plus grande utilité en face de la vie que celle du pilote en face de la mer[1]. Le pilote en effet ne peut adoucir la rudesse des flots et des vents, ni, en cas de besoin, aborder au port souhaité, ni affronter avec audace et sans trembler l'événement. Tant qu'il n'a pas renoncé, usant de son savoir,

« Ayant cargué la grande voile au pied du mât,
Il tente d'échapper à la mer ténébreuse[2] »,

mais quand la mer le submerge, il s'assied tremblant et frissonnant. L'état d'esprit du Sage assure la plupart du temps la bonace[3] aux membres de son corps, en repoussant les assauts de la maladie par la tempérance, un régime sobre, un travail modéré et, si une épreuve commence à se lever comme une rafale de vent qui passe, « manœuvrant sa vergue souple et légère, il l'a vite franchie », comme dit Asclépiade[4] ; que si un accident imprévu et important survient et qu'il soit le plus fort, le port est proche[5] : il est possible de s'échapper du corps à la nage, comme d'une barque qui fait eau.

18 L'insensé se raccroche à son corps par crainte de la mort, non par désir de vivre : il y est cramponné, comme Ulysse[6] au figuier sauvage, par crainte de Charybde placée au-dessous,

1. La comparaison du pilote était devenue banale depuis Démosthène, *Philip.*, 3, 69 et Platon, *Politique*, 295 A. Plutarque, *An virt. doc. possit*, 440 A, Sénèque, *De ira*, II, 31, 5.

2. Nauck[2], *Adesp.* 377. Ce vers est cité sous une forme différente en *De supersl.*, 169 B.

3. Même métaphore en *De virt et vit.*, 101 B. Sénèque, *De tranq. animi*, 2, 1 ; 14, 10.

4. Asclépiade de Samos était un poète alexandrin. Voir Minos M. Kokolakis, Πλουτάρχεια ('Hθ. 101 B, 476 A), Athènes 1968, pour le sens qu'il faut donner à σπιλάδος.

ἀφελέσθαι χρήματα, διαβαλεῖν πρὸς δῆμον ἢ τύραννον·
κακὸν δὲ καὶ δειλὸν καὶ ταπεινόφρονα καὶ ἀγεννῆ καὶ
φθονερὸν οὐ δύναται ποιῆσαι τὸν ἀγαθὸν καὶ ἀνδρώδη
καὶ μεγαλόψυχον οὐδὲ παρελέσθαι τὴν διάθεσιν, ἧς ἀεὶ
παρούσης πλέον ἢ κυβερνήτου πρὸς θάλατταν ὄφελός
ἐστι πρὸς τὸν βίον. Κυβερνήτῃ γὰρ οὔτε κῦμα πραῦναι
τραχὺ καὶ πνεῦμα δυνατόν ἐστιν, οὔθ' ὅποι βούλεται F
δεομένῳ λιμένος τυχεῖν οὔτε θαρραλέως καὶ ἀτρόμως
ὑπομεῖναι τὸ συμβαῖνον· ἀλλ' ἕως οὐκ ἀπέγνωκε τῇ
τέχνῃ χρώμενος,

« φεύγει μέγα λαῖφος ὑποστολίσας ἐς ἐνέρτερον ἱστὸν
ἐρεβώδεος ἐκ θαλάσσης »,

⟨ἐπειδὰν δὲ τὸ πέλαγος⟩ ὑπέρσχῃ, τρέμων κάθηται καὶ
παλλόμενος. | Ἡ δὲ τοῦ φρονίμου διάθεσις τοῖς τε σωμα- 476
τικοῖς παρέχει γαλήνην ἐπὶ πλεῖστον, ἐκλύουσα τὰς τῶν
νόσων κατασκευὰς ἐγκρατείᾳ καὶ διαίτῃ σώφρονι καὶ
μετρίοις πόνοις, κἂν τις ἔξωθεν ἀρχὴ πάθους ὥσπερ
διαδρομὴ γένηται σπιλάδος, « εὐσταλεῖ καὶ κούφῃ κεραίᾳ
παρήνεγκεν », ὥς φησιν Ἀσκληπιάδης· παραλόγου δέ
τινος καὶ μεγάλου καταλαβόντος καὶ κρατήσαντος, ἐγγὺς
ὁ λιμὴν καὶ πάρεστιν ἀπονήξασθαι τοῦ σώματος ὥσπερ
ἐφολκίου μὴ στέγοντος.

18 Τὸν μὲν γὰρ ἀνόητον ὁ τοῦ θανάτου φόβος, οὐχ ὁ
τοῦ ζῆν πόθος ἐκκρέμασθαι τοῦ σώματος ποιεῖ, περι-
πεπλεγμένον ὥσπερ τὸν Ὀδυσσέα τῷ ἐρινεῷ, δεδοικότα B
τὴν Χάρυβδιν ὑποκειμένην,

475 E 5 διαβαλεῖν : -βάλλειν Γ exc. J ‖ 8 ἧς : καὶ ἧς LC^1 ‖ 9 πρὸς θάλατταν om. M^1 ‖ E 10-F 1 κυβερνήτῃ ... τραχὺ om. X (habet υ) ‖ ὅποι : ὅπῃ J ‖ 2 οὔτε : οὐ LC^1 ‖ 5 μέγα : μάλα ΠΘ ‖ ἐς ἐνέρτερον G^1Nqvwz : ἐστεν. LC ἔστ' ἐν. G^4WXYS^3 εἰς ἐν. Jh ἕως εἰς ἐν. RD ἕως ἐν. cet. ‖ 6 ἐκ : ὡς ἐκ N ‖ θαλάσσης : θαλάττης ΥΣΘ ‖ 7 ἐπειδὰν δὲ τὸ πέλαγος add. Pohlenz sec. Demosthenem, *Philip.*, 3, 69 ‖ 476 A 4 τις : τι LC^1 ‖ 5 κεραίᾳ : κεραίῃ Θ.

« où le vent ne permet ni de rester, ni de voguer[1] »,

mécontent de la vie et craignant la mort. Mais celui qui a quelque idée de la nature de l'âme et tient compte qu'au moment de la mort l'âme change pour le mieux, ou du moins pour rien de pire, celui-là a en main un grand viatique de sérénité devant la vie, l'assurance devant la mort. Celui qui peut vivre agréablement, quand prévaut la part de son existence qui lui plaît et dépend de lui, mais, quand prend le dessus ce qui lui est étranger et contraire à sa nature, s'en aller sans crainte en disant :

« Le dieu m'affranchira, quand je le voudrai[2] »,

quel mal, quel désagrément, quel trouble imaginer qui puisse l'atteindre? Celui-là du moins qui a dit : « Je t'ai devancé, ô Destin, et je suis à l'abri de toutes tes incursions »[3], ne se rassurait point avec des verrous, des clefs, des murailles, mais avec des principes et des raisons qui sont à la disposition de qui le désire. Et il ne faut rien récuser, ni refuser de croire parmi les choses de ce genre que l'on raconte, mais plein d'admiration, de zèle, d'enthousiasme[4], s'éprouver soi-même et s'observer dans des épreuves mineures en vue d'en subir de plus graves sans tenter de fuir ni de repousser de son âme l'application aux épreuves mineures en se réfugiant dans la pensée que : « Peut-être n'y aura-t-il rien de plus fâcheux. » Car la langueur et la mollesse ennemie de l'exercice naissent du laisser-aller de l'âme, qui vaque toujours au plus facile et se détourne des contrariétés pour chercher son bon plaisir. L'âme au contraire qui s'exerce à se représenter maladie, peine, exil et se contraint à fixer son raisonnement sur chacun de ces maux, découvrira qu'il y a beaucoup de fausseté,

1. Eschyle *(Philoctète)*, fr. 250 Nauck² = 400 Mette.

2. Euripide, *Bacchantes*, 498. Trad. Flacelière. Horace, *Epist.* I, 16, 78-79, s'exprime ainsi : « Le dieu lui-même, dès que je le voudrai, me délivrera. Il veut dire, je pense : « Je mourrai ». La mort marque la ligne où tout finit. » (Trad. Villeneuve. C.U.F.).

3. Métrodore de Lampsaque., fr. 49, ed. Koerte. Cicéron, *Tusculanes*, 5, 26-27.

«ἔνθ' οὔτε μίμνειν ἄνεμος οὔτε πλεῖν ἐᾷ»,

καὶ πρὸς ταῦτα δυσαρέστως καὶ πρὸς ἐκεῖνα περιδεῶς ἔχοντα. Ὁ δὲ τὴν τῆς ψυχῆς φύσιν ἁμωσγέπως ὑπονοῶν καὶ τὴν εἰς τὸ βέλτιον αὐτῆς ἢ μηθὲν κάκιον ἐν τῇ τελευτῇ μεταβολὴν ἐπιλογιζόμενος οὐ μικρὸν ἔχει τῆς πρὸς τὸν βίον εὐθυμίας ἐφόδιον τὴν πρὸς τὸν θάνατον ἀφοβίαν. Ὧι γὰρ ἔξεστι τῆς μὲν ἀρεστῆς καὶ οἰκείας μερίδος ἐπικρατούσης ἡδέως ζῆν, τῶν δ' ἀλλοτρίων καὶ παρὰ φύσιν ὑπερβαλλόντων ἀδεῶς ἀπελθεῖν εἰπόντα·

«Λύσει μ' ὁ δαίμων αὐτός, ὅταν ἐγὼ θέλω»,

τί ἂν τούτῳ χαλεπὸν ἢ δύσκολον ἢ ταραχῶδες ἐμπίπτον C
ἐπινοήσαιμεν; Ὁ γοῦν εἰπών· «Προκατείλημμαί σ', ὦ τύχη, καὶ πᾶσαν τὴν σὴν ἀφῄρημαι παρείσδυσιν» οὐ μοχλοῖς οὐδὲ κλεισὶν οὐδὲ τείχεσιν ἐθάρρυνεν ἑαυτόν, ἀλλὰ δόγμασι καὶ λόγοις ὧν πᾶσι μέτεστι τοῖς βουλομένοις. Καὶ δεῖ μηδὲν ἀπογινώσκειν μηδ' ἀπιστεῖν τῶν οὕτω λεγομένων, ἀλλὰ θαυμάζοντα καὶ ζηλοῦντα καὶ συνενθουσιῶντα πεῖραν ἅμα λαμβάνειν ἑαυτοῦ καὶ κατανόησιν ἐν τοῖς ἐλάττοσι πρὸς τὰ μείζονα, μὴ φεύγοντα μηδ' ἀπωθοῦντα τῆς ψυχῆς τὴν ἐπιμέλειαν αὐτῶν μηδὲ
διαδιδράσκοντ' ⟨εἰς τὸ⟩ «Τάχα δ' οὐδὲν ἔσται δυσχερέσ- D
τερον.» Ἀτονίαν γὰρ ἐμποιεῖ καὶ μαλακίαν ἀγύμναστον ἡ περὶ τὸ ῥᾷστον ἀεὶ διατρίβουσα καὶ πρὸς τὸ ἥδιστον ἐκ τῶν ἀβουλήτων ἀναχωροῦσα γλυκυθυμία τῆς ψυχῆς· ἡ δὲ καὶ νόσου καὶ πόνου καὶ φυγῆς μελετῶσα φαντασίαν ὑφίστασθαι καὶ προσβιαζομένη τῷ λογισμῷ πρὸς ἕκαστον εὑρήσει πολὺ τὸ κατεψευσμένον καὶ διάκενον καὶ σαθρὸν

476 B 5 ὑπονοῶν : ἐπι- D ‖ 9 ἀρεστῆς Reiske : ἀρετῆς ‖ 11 ὑπερβαλλόντων : -βαλόντων G[1]S[2] ‖ 12 μ' : μὲν W ‖ C 1 τούτῳ : -τοῦτο C[1]YM ‖ ἐμπίπτον : -των W -τειν Δ ‖ 2 γοῦν Amyot : γάρ ‖ D 1 εἰς τὸ add. Meziriacus ‖ 2 ἀτονίαν Reiske : ἀνίαν ‖ 5 πόνου καὶ φυγῆς : φυ.κ.πό. G ‖ μελετῶσα om. C ‖ 7 τὸ Δ : om. cet.

de vide, de caducité dans ce qui passe pour fâcheux et redoutable, comme le démontre la raison dans chaque cas[1].

19 Beaucoup cependant frémissent au mot de Ménandre :

> « Tant qu'il est en vie, qui peut dire :
> Ceci ne m'arrivera pas[2] »,

car ils ignorent quelle ressource pour éviter le chagrin réside dans l'exercice qui rend capable de regarder le Destin en face, sans ciller, au lieu de se créer des imaginations peu aguerries[3] et molles comme un homme qui se repaît dans l'ombre d'une foule d'espérances qui plient toujours sans se raidir pour rien. Nous pouvons cependant répondre à Ménandre :

> « On ne peut dire de son vivant : ceci ne m'arrivera pas »,

mais on peut dire de son vivant : « je ne ferai pas cela ; je ne mentirai pas, je ne serai pas déloyal, ni voleur, ni intrigant. » Ceci dépend de nous et n'est point d'un petit, mais d'un grand secours pour la tranquillité de l'âme. Tout comme, au contraire,

> « Le sentiment d'avoir commis de graves fautes[4] »

laisse dans l'âme, comme une plaie dans la chair, un remords qui la meurtrit et l'ensanglante toujours[5]. La raison supprime les autres causes de chagrin, mais elle suscite elle-même le remords, quand l'âme saisie de honte se déchire et se châtie elle-même. De même que ceux qui frissonnent, brûlés de fièvres continues ou rémittentes, sont plus tourmentés et en pire état que ceux qui éprouvent ces impressions de l'extérieur, sous l'effet de la chaleur ou du froid, ainsi les coups de la

1. Cicéron, *Tusculanes*, 3, 80-81, et notamment cette phrase : « Le principe mauvais du chagrin ne relève point de la nature, mais de notre libre choix et d'une opinion trompeuse » (Trad. Humbert. C.U.F.).

2. Fr. 295, v. I Koerte. Trad. Flacelière. Cité par Slobée, 4, 1005, 4 H.

ἐν τοῖς δοκοῦσι χαλεποῖς καὶ φοβεροῖς, ὡς ὁ καθ' ἕκαστον
ἀποδείκνυσι λόγος.

19 Καίτοι πολλοὶ καὶ τὸ τοῦ Μενάνδρου πεφρίκασιν·

« Οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ζῶντα · τοῦτ' οὐ πείσομαι, »

ἀγνοοῦντες ὅσον ἐστὶ πρὸς ἀλυπίαν ἀγαθὸν τὸ μελετᾶν
καὶ δύνασθαι πρὸς τὴν τύχην ἀνεῳγόσι τοῖς ὄμμασιν E
ἀντιβλέπειν καὶ μὴ ποιεῖν ἐν αὐτῷ τὰς φαντασίας ἀτρίπ-
τους καὶ ἁπαλὰς ὥσπερ ἐνσκιατραφούμενον πολλαῖς
ἐλπίσιν ὑπεικούσαις ἀεὶ καὶ πρὸς μηθὲν ἀντιτεινούσαις.
Ἐκεῖνο μέντοι καὶ πρὸς τὸν Μένανδρον ἔχομεν εἰπεῖν·
« Οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ζῶντα · τοῦτ' οὐ πείσομαι », ἀλλ'
ἔστιν εἰπεῖν ζῶντα · « Τοῦτ' οὐ ποιήσω · οὐ ψεύσομαι,
οὐ ῥᾳδιουργήσω, οὐκ ἀποστερήσω, οὐκ ἐπιβουλεύσω. »
Τοῦτο γὰρ ἐφ' ἡμῖν κείμενον οὐ μικρόν, ἀλλὰ μέγα πρὸς
εὐθυμίαν πάρεστιν. Ὥσπερ αὖ τοὐναντίον

« ἡ σύνεσις, ὅτι σύνοιδα δείν' εἰργασμένος »,

οἷον ἕλκος ἐν σαρκὶ τῇ ψυχῇ τὴν μεταμέλειαν αἱμάσσουσαν F
ἀεὶ καὶ νύσσουσαν ἐναπολείπει. Τὰς μὲν γὰρ ἄλλας
ἀναιρεῖ λύπας ὁ λόγος, τὴν δὲ μετάνοιαν αὐτὸς ἐνεργάζεται
δακνομένης σὺν αἰσχύνῃ τῆς ψυχῆς καὶ κολαζομένης
ὑφ' αὐτῆς. Ὡς γὰρ οἱ ῥιγοῦντες ἠπιάλοις καὶ πυρετοῖς
διακαόμενοι | τῶν ταῦτα πασχόντων ἔξωθεν ὑπὸ καύματος 477
ἢ κρύους μᾶλλον ἐνοχλοῦνται καὶ κάκιον ἔχουσιν, οὕτως

476 E 3 καὶ om. Γ (exc, J) || ἐνσκιατραφούμενον : -τροφ. CGXυJYNDhZcorr. || 4 ἀεὶ om. D || μηθὲν : τὸ μηθὲν Θ || 5 καὶ om. W || ἔχομεν om. D || 6 οὐκ ἔστιν εἰπεῖν M²ΠΔ : om. cet. || 11 δείν' : δεινὰ WXJYNh δεινὸν G || F 1 τῇ ψυχῇ ΠDZ Stob. MA : τὴν ψυχὴν ab τῆς ψυχῆς cet. Stob. S || 2 ἀεὶ : αἰεὶ G Stob. || νύσσουσαν : -ουσα X || ἐναπολείπει : ἐπολείπει C ἐναπολείπειν Θ || 3 ἐνεργάζεται G Stob. : ἐργ. cet. || 4 τῆς ψυχῆς Δ : om. cet. || δακνομένης ... κολαζομένης Δ : -μένην ... μένην cet. || 5 ὑφ' αὐτῆς D : ὑπ' αὐτῆς cet. || ἠπιάλοις : ἢ ἠπ. JΠΘ ἢ πιάλοις υX om. Stob. || ἢ νόσοις post ῥιγοῦντες ad. X.

Fortune causent des peines plus légères à supporter, parce qu'elles proviennent de l'extérieur. La formule :

« Nul autre ne m'a causé ce mal ; moi seul suis responsable[1] »,

prononcée comme un thrène sur les fautes commises intérieurement par soi-même, rend plus pesante la souffrance, en raison de l'infamie. Aussi ni la richesse du patrimoine, ni les monceaux d'or, ni l'illustration de la race, ni la grandeur du pouvoir[2], ni la grâce ou l'éloquence dans les discours n'apportent à la vie une si grande sérénité, une telle bonace que la pureté d'une âme éloignée des actes et desseins pervers, dont la source vitale est son caractère à l'abri du trouble et de la souillure[3] ; de cette source coulent les belles actions, qui possèdent une force inspirée et joyeuse, accompagnée de fierté, et laissent un souvenir plus agréable et plus fidèle que l'espérance pindarique, nourricière de la vieillesse[4]. Car si « les encensoirs, comme disait Carnéade[5], même bien vidés, exhalent longtemps encore leur parfum », dans l'âme de l'homme sensé les belles actions ne manquent pas de laisser une pensée toujours agréable et vivace, par laquelle la joie s'avive et s'épanouit, et qui lui fait mépriser les gens qui se lamentent et injurient la vie, comme si ce monde était une terre de misères, un séjour d'exil assigné à leur âme.

20 Mais j'admire aussi Diogène[6], qui, voyant son hôte de Lacédémone se préparer plein de zèle pour une fête, lui dit : « Un homme de bien ne célèbre-t-il pas une fête chaque jour ? » Et une fête splendide, si nous sommes vertueux. Le monde est le temple le plus saint et le plus digne d'un dieu. L'homme y est introduit par sa naissance en spectateur, non de statues, œuvres de la

1. Ce vers semble une imitation homérique. *Iliade*, I, 135 ; *Odyssée*, 1, 33.
2. Imité par S. Jean Chrysostome, *P.G.* 60, 400 ; 48, 956.
3. *De adulatore et amico*, 56 B ; *De virtute et vitio*, 100 C.

ἐλαφροτέρας ἔχει τὰ τυχηρὰ τὰς λύπας ὥσπερ ἔξωθεν ἐπιφερομένας, τὸ δέ·

« Οὔ τις ἐμοὶ τῶνδ' ἄλλος ἐπαίτιος, ἀλλ' ἐγὼ αὐτὸς »

ἐπιθρηνούμενον τοῖς ἁμαρτανομένοις ἔνδοθεν ἐξ αὑτοῦ βαρύτερον ποιεῖ τῷ αἰσχρῷ τὸ ἀλγεινόν. Ὅθεν οὔτ' οἰκία πολυτελὴς οὔτε χρυσίου πλῆθος οὔτ' ἀξίωμα γένους οὔτε μέγεθος ἀρχῆς, οὐ λόγου χάρις ἢ δεινότης εὐδίαν παρέχει βίῳ καὶ γαλήνην τοσαύτην ὅσην ψυχὴ καθαρεύουσα πραγμάτων καὶ βουλευμάτων πονηρῶν καὶ τὴν τοῦ βίου
πηγὴν τὸ ἦθος ἀτάραχον ἔχουσα καὶ ἀμίαντον· ἀφ' ἧς αἱ B
καλαὶ πράξεις ῥέουσαι καὶ τὴν ἐνέργειαν ἐνθουσιώδη καὶ ἱλαρὰν μετὰ τοῦ μέγα φρονεῖν ἔχουσι καὶ τὴν μνήμην ἡδίονα καὶ βεβαιοτέραν τῆς Πινδαρικῆς γηροτρόφου ἐλπίδος. Οὐ γὰρ « αἱ μὲν λιβανωτρίδες, ὡς ἔλεγε Καρνεάδης, κἂν ἀποκενωθῶσι, τὴν εὐωδίαν ἐπὶ πολὺν χρόνον ἀναφέρουσιν, » ἐν δὲ τῇ ψυχῇ τοῦ νοῦν ἔχοντος αἱ καλαὶ πράξεις οὐκ ἀεὶ κεχαρισμένην καὶ πρόσφατον ἐναπολείπουσι τὴν ἐπίνοιαν, ὑφ' ἧς τὸ χαῖρον ἄρδεται καὶ τέθηλε καὶ καταφρονεῖ τῶν ὀδυρομένων καὶ λοιδορούντων
τὸν βίον, ὥς τινα κακῶν χώραν ἢ φυγαδικὸν τόπον C
ἐνταῦθα ταῖς ψυχαῖς ἀποδεδειγμένον.

20 Ἄγαμαι δὲ καὶ τοῦ Διογένους, ὃς τὸν ἐν Λακεδαίμονι ξένον ὁρῶν παρασκευαζόμενον εἰς ἑορτήν τινα καὶ φιλοτιμούμενον « Ἀνὴρ δ', εἶπεν, ἀγαθὸς οὐ πᾶσαν ἡμέραν ἑορτὴν ἡγεῖται ; » Καὶ πάνυ γε λαμπράν, εἰ σωφρονοῦμεν. Ἱερὸν μὲν γὰρ ἁγιώτατον ὁ κόσμος ἐστὶ καὶ θεοπρεπέστατον· εἰς δὲ τοῦτον ὁ ἄνθρωπος εἰσάγεται διὰ τῆς γενέσεως

477 A 5 τῶνδέ Amyot : τῶν || ἄλλος : ἄλλων ΜΠh Stob. || ἐπαίτιος : αἴτιος Σ || 9 λόγου : λόγων W || ἢ GWS^2 : οὐ cet. || B 2 ῥέουσαι : ῥέουσι ΝΣΠ || 6 καρνεάδης om. G || ἀποκενωθῶσι : ἀποκτανθῶσιν GS^2 || πολὺν : πολὺ LC^1 || 9 ἐναπολείπουσι : ἐπιλεί. M^1 || τὸ χαῖρον : καὶ τὸ χ. Θ || C 1 φυγαδικὸν : μοναδικὸν W || 3 καὶ Δ : om. cet. || 7 μὲν om. ΣΘ || γὰρ om. LC^1.

main des hommes et immobiles, mais de ces images sensibles des essences intelligibles, comme dit Platon[1], images que l'Intelligence divine nous a montrées en possession d'un principe de vie et de mouvement, le soleil, la lune, les étoiles, les fleuves dont l'eau coule toujours nouvelle, et la terre qui fait croître la nourriture des plantes et des animaux. Une vie qui est initiation à ces mystères et révélation parfaite doit être pleine de joie recueillie. Il en va autrement de la foule qui attend les fêtes de Cronos[2], les Diasies[3], les Panathénées et jours semblables, afin de reprendre haleine et de se divertir, en payant un rire vénal à des mimes et des danseurs. Lors de ces fêtes, nous restons assis recueillis dignement, car nul ne gémit en se faisant initier, ni ne se lamente en assistant aux Jeux pythiques ou en buvant aux fêtes de Cronos. Mais les fêtes que la divinité nous dispense et où elle nous initie, nous les profanons en passant notre vie le plus souvent dans les gémissements, l'accablement, les soucis pénibles. Les hommes aiment les instruments de musique dont le son est agréable, les oiseaux chanteurs ; ils voient avec plaisir les animaux qui folâtrent et bondissent, tandis qu'ils éprouvent de la répulsion pour ceux qui hurlent, rugissent, ont un aspect repoussant ; mais quand ils voient leur propre vie sans un sourire, morne, toujours accablée et oppressée par les impressions désagréables, les embarras, les soucis sans fin, non seulement ils ne veulent pas se procurer à eux-mêmes de quelque côté repos et soulagement, mais si d'autres les y

1. Platon, *Tim.* 92 C ; *Epinomis*, 984 A. W. Jaeger, *Paideia* 3, 262 (tr. Devyver).

2. Plutarque songe sans doute aux Saturnales romaines.

3. Les Diasies étaient une fête athénienne en l'honneur de Zeus Meilichios, le dieu qui amenait le radoucissement de la température. La fête se célébrait en effet au début de mars (23 Anthestérion), hors de la ville. On y offrait des victimes locales. Thucydide, I, 126, 6 ; Aristophane, *Nuées*, 408-409 ; Xénophon, *Anabase*, 7, 8, 4-5. Cf. aussi Nilsson, *Gesch. der griech. Religion* I, 386-388.

οὐ χειροκμήτων οὐδ' ἀκινήτων ἀγαλμάτων θεατής, ἀλλ'
οἷα νοῦς θεῖος αἰσθητὰ μιμήματα νοητῶν, φησὶν ὁ Πλάτων,
ἔμφυτον ἀρχὴν ζωῆς ἔχοντα καὶ κινήσεως ἔφηνεν, ἥλιον
καὶ σελήνην καὶ ἄστρα καὶ ποταμοὺς νέον ὕδωρ ἐξιέντας D
ἀεὶ καὶ γῆν φυτοῖς τε καὶ ζῴοις τροφὰς ἀναπέμπουσαν.
Ὧν τὸν βίον μύησιν ὄντα καὶ τελετὴν τελειοτάτην εὐφημίας
δεῖ μεστὸν εἶναι καὶ γήθους· οὐχ ὥσπερ οἱ πολλοὶ Κρόνια
καὶ Διάσια καὶ Παναθήναια καὶ τοιαύτας ἄλλας ἡμέρας
περιμένουσιν, ἵν' ἡσθῶσι καὶ ἀναπνεύσωσιν, ὠνητὸν
⟨γελῶντες⟩ γέλωτα μίμοις καὶ ὀρχησταῖς μισθοὺς τελέ-
σαντες. Εἶτ' ἐκεῖ μὲν εὔφημοι καθήμεθα κοσμίως — οὐδεὶς
γὰρ ὀδύρεται μυούμενος οὐδὲ θρηνεῖ Πύθια θεώμενος ἢ
πίνων ἐν Κρονίοις —, ἃς δ' ὁ θεὸς ἡμῖν ἑορτὰς χορηγεῖ
καὶ μυσταγωγεῖ καταισχύνουσιν, ἐν ὀδυρμοῖς τὰ πολλὰ E
καὶ βαρυθυμίαις καὶ μερίμναις ἐπιπόνοις διατρίβοντες.
Καὶ τῶν μὲν ὀργάνων χαίρουσι τοῖς ἐπιτερπὲς ἠχοῦσι
καὶ τῶν ὀρνέων τοῖς ᾄδουσι, καὶ τὰ παίζοντα καὶ σκιρτῶντα
τῶν ζῴων ἡδέως ὁρῶσι, καὶ τοὐναντίον ὠρυομένοις καὶ
βρυχωμένοις καὶ σκυθρωπάζουσιν ἀνιῶνται· τὸν δ' ἑαυτῶν
βίον ἀμειδῆ καὶ κατηφῆ καὶ τοῖς ἀτερπεστάτοις πάθεσι
καὶ πράγμασι καὶ φροντίσι μηδὲν πέρας ἐχούσαις πιεζό-
μενον ἀεὶ καὶ συνθλιβόμενον ὁρῶντες, ⟨οὐχ ὅπως⟩ αὐτοὶ
μὲν αὑτοῖς ἀναπνοήν τινα καὶ ῥᾳστώνην πορίζειν ποθὲν F
⟨οὐκ ἐθέλουσιν⟩, ἀλλ' οὐδ' ἑτέρων παρακαλούντων προσ-

477 C 10 μιμήματα C^3 : μιμητὰ cet. ‖ μιμ. νοητῶν Γ : νοητ. μιμ. cet. ‖ 11 ἔμφυτον : ἔμψυχον G^1WJKY (corr.[1]) NS^1 ‖ D 1 ἐξιέντας $J^{corr.}$ΠΘ : -ιόντας cet. ‖ 2 τροφὰς $J^{corr.}$Θ : τρυφὰς cet. ‖ 3 μύησιν : μίμησιν W ‖ εὐφημίας : εὐθυμίας M^2ΠΣΘ ‖ 5 διάσια ΣΘ : διονύσια cet. ‖ 6 ἀναπνεύσωσιν : -πέμψωσιν D ‖ 7 γελῶντες add. Pohlenz ‖ 8 εὔφημοι : εὔθυμοι ΣΘ ‖ 10 πίνων ed. Bâle : πεινῶν ‖ ἡμῖν ante ὁ W. post ἑορτὰς M^2Π ἡμῶν LCu^1 ‖ E 6 βρυχωμένοις W : -ομένοις cet. ‖ δ' ἑαυτῶν : δὲ αὐτὸν WXu ‖ 7 πάθεσι : καὶ π. D ‖ 7-8 πάθεσι καὶ πράγμασι : πρ. κ.π. G ‖ 9 οὐχ ὅπως ante αὐτοὶ add. Amyot ‖ F 2 οὐκ ἐθέλουσιν add. Wilamowitz.

invitent, ils n'accueillent même pas des propos qui doivent leur permettre de s'accommoder sans récriminer du présent, de se souvenir avec reconnaissance du passé, de s'avancer vers l'avenir sans crainte ni inquiétude, joyeux et rayonnants d'espérance.

δέχονται λόγον ᾧ χρώμενοι καὶ τοῖς παροῦσιν ἀμέμπτως συνοίσονται καὶ τῶν γεγονότων εὐχαρίστως μνημονεύσουσι καὶ πρὸς τὸ λοιπὸν ἵλεω τὴν ἐλπίδα καὶ φαιδρὰν ἔχοντες ἀδεῶς καὶ ἀνυπόπτως προσάξουσιν.

477 F 4 συνοίσονται G¹S² : συνοίσουσι cet. || 5 ἵλεω : ἵλεων C²S$^{corr.}$ || καὶ φαιδρὰν om. W || 6 προσάξουσιν : προάξ. G προέξ. W προσάγ. NJ.

31

DE L'AMOUR FRATERNEL

(DE FRATERNO AMORE)

(*PLAN.* 13)

NOTICE

Ce traité se rattache par son inspiration à deux autres œuvres de Plutarque : *Les préceptes de mariage* et la *Consolation à sa femme.* Dans ces écrits nous sommes introduits dans le cercle de famille, un domaine auquel les écrivains de l'antiquité s'intéressaient assez peu. Sans doute Xénophon avait-il écrit *l'Économique*, mais comme le titre déjà l'indique, l'auteur s'y montrait plus soucieux de bien administrer un domaine que de nous entretenir de ses sentiments familiaux. « Aucun trait un peu personnel, note P. Chantraine, ne nous rappelle que Xénophon est le père de deux garçons dont l'un Gryllos doit se faire tuer à Mantinée, en 362, dans les rangs de la cavalerie athénienne. »[1] Si quelques pages, charmantes d'ailleurs, sont consacrées aux rapports qu'entretient Ischomaque avec sa jeune femme, de longs passages n'ont pour objet que de nous renseigner sur la vie des champs, l'art de commander, l'agriculture, la mise en valeur du domaine. La femme, comme les esclaves, apparaît moins comme une compagne ou une confidente, que comme la collaboratrice d'une entreprise à bien gérer. Plutarque au contraire nourrissait pour son épouse, ses enfants, tous les siens, des sentiments de véritable affection. Il parle avec prédilection de son père et plus encore de son grand-père, Lamprias, dont il nous rappellera les propos dans ses *Propos de table.* L'homme antique n'intéressera longtemps les écrivains que sous l'aspect du ζῷον

1. Xénophon, *Économique*, édit. Chantraine, p. 6, C.U.F.

πολιτικόν d'Aristote. Il nous plaît de voir sous un jour nouveau cet homme, qui a une famille et une famille qu'il aime. Quand Plutarque félicite Nigrinus et Quietus, ses correspondants romains, de leur bonne entente entre frères, il est orfèvre en la matière.

Il commence son traité par quelques remarques désabusées sur la rareté de l'amour fraternel à son époque. Que ce sentiment fraternel soit cependant profondément naturel, il n'est pour le constater que d'ouvrir les yeux. Que d'organes jumeaux dans le corps humain ! Les amitiés que souvent l'on préfère à cet amour dicté par la nature ne sont que sentiments postiches. Elles font penser à un homme qui se couperait le pied pour s'adapter un membre artificiel. La religion, à son tour, nous recommande d'aimer nos frères. Ne nous prescrit-elle pas comme premier devoir d'honorer nos parents, mais le pourrions-nous si nous ne nourrissions pour nos frères la plus franche amitié ? Un vieillard susceptible est déjà fâché de voir son fils mépriser personnes ou objets qui lui tiennent à cœur, à lui le père ! Que dire alors si ce mépris couvre un autre fils, le frère du premier ? C'est atteindre un père dans ses œuvres vives. Les exemples ne manquent pas à Plutarque pour illustrer cette vérité, et de nous citer sans désemparer historiens et poètes. Hésiode a donc tort de conseiller à son frère Persès de n'avoir qu'un fils unique pour lui laisser un héritage plus important ; c'est priver ce fils du bienfait d'avoir des frères. Notre auteur peut se permettre de blâmer ici le poète, car il a eu lui-même au moins cinq enfants, dont quatre fils, et il nous en a gardé les noms : Autobule, Plutarque, Chaeron, Soclaros. Il est juste toutefois d'observer que les conditions économiques et sociales n'étaient pas les mêmes à Ascra au VIIIe siècle et à Chéronée du temps de Plutarque qui lui-même n'était pas un petit agriculteur besogneux. De quelle autorité par ailleurs peut jouir sur ses enfants, quand il leur prêche la concorde, l'homme qui a vieilli dans les procès intentés à ses propres frères ? La haine une fois née entre frères, la

réconciliation s'avère laborieuse. Les amitiés se nouent, se rompent, se renouent ou se succèdent sans difficultés extrêmes, mais il n'en va pas de même quand l'amour fraternel s'est mué en inimitié. On peut remplacer un ami par un autre ami, non un frère par un autre frère.

Plutarque passe ensuite en revue divers cas qui peuvent se présenter dans la vie courante. Avons-nous un frère médiocre, il nous appartient de nous rappeler notre devoir, de le supporter patiemment. Ne se comporte-t-on pas ainsi envers des amis d'humeur chagrine, voire des chiens hargneux ou des chevaux ombrageux? Du vivant de nos parents, nous nous efforcerons de ne pas supplanter nos frères dans leur estime, mais de prendre leur défense, si ces frères ont manqué à leurs obligations filiales, quitte ensuite à les gourmander en privé pour leur bien. Après la mort de nos parents, nous tâcherons de resserrer les liens qui nous unissent à nos frères, de prendre garde à ne pas les frustrer dans le partage du patrimoine. Le profit matériel, ainsi obtenu, serait dérisoire eu égard à la perte subie de la confiance fraternelle. Mais les frères sont souvent inégaux en mérite personnel et dans leur situation de fortune. C'est là un mal inévitable, qui engendre envies et jalousies. Il faut alors se dire que certaines inégalités sont compensées par d'autres avantages, car on n'a jamais vu deux frères utérins, dont l'un soit doué de toutes les qualités et l'autre affligé de tous les défauts. On songe au mot de Tite-Live, prêté à Maharbal après Cannes, quand Annibal refusa de marcher sur Rome : « *Non omnia nimirum eidem di dedere.* »[1].

Plutarque nous propose ensuite des remèdes aux querelles qui naissent entre frères. Pour s'en garder, ces frères éviteront de se livrer aux mêmes activités. Ainsi on ne pourra point établir de comparaisons qui seraient fâcheuses pour l'un d'entre eux. Ils n'écouteront pas non plus les propos d'une épouse, trop prompte à

1. Tite-Live, *Histoire romaine*, XXII, 52, 2.

signaler de prétendues inégalités, à stimuler leur vanité ou leur jalousie. L'aîné n'abusera pas de sa supériorité d'âge pour brimer son cadet. Il le guidera au contraire, et ce dernier aura à cœur d'imiter son aîné. On évitera aussi de prendre occasion de bagatelles pour se brouiller l'un avec l'autre. On combattra dans ses petits commencements la rivalité ou la jalousie. Une contestation peut néanmoins surgir. Il faut s'en remettre alors à un juge impartial pour y mettre fin. L'arbitrage doit conclure le débat et faire disparaître toute inimitié. La noblesse d'âme d'Ariaménès et de Xerxès dans leur différend pour savoir qui d'entre eux succéderait à Darius est en tous points digne d'éloges. En dépit de son ambition excessive, Antiochus doit être loué pour son amour fraternel. Les Athéniens ont eu aussi la sagesse de supprimer de leur calendrier le jour anniversaire de la querelle qui éclata entre Poseidon et Athèna. Une fable extravagante, ne peut s'empêcher de noter Plutarque au passage. De même nous jugerons jour néfaste celui qui vit surgir un différend entre notre frère et nous. Ce pardon, cet oubli des injures a été pratiqué par d'illustres personnages du passé : Euclide le socratique, Eumène de Pergame. Ce sera sagesse que de fermer l'oreille aux propos médisants qui tendent à nous brouiller avec un frère. Et il sera excellent pour la concorde fraternelle d'avoir amitiés et haines communes, sans préférer pour autant un ami à un frère. Mais celui-ci peut avoir une famille. Plein de respect pour la femme de son frère, on s'emploiera à plaider près d'elle la cause d'un époux volage, comme à l'excuser elle-même auprès d'un époux soupçonneux. On incitera un frère resté célibataire à convoler en justes noces et à procréer des enfants légitimes. On portera alors à ses neveux un vif intérêt, comme le fit Platon pour son neveu Speusippe, et d'autres après lui. Enfin on se réjouira de leurs succès et de leurs réussites. Les dieux nous montrent ici l'exemple. Héraclès chérissait son neveu Iolaos, encore qu'il ait eu lui-même soixante-huit enfants. C'est par cette pointe d'humour que s'achève notre traité. Héraclès parangon des vertus familiales !

C. Brokate, dans une dissertation de Göttingen intitulée *De aliquot Plutarchi libellis*, parue en 1913, a démontré que le *De fraterno amore* était postérieur au *De adulatore et amico*, au *De amicorum multitudine* et à la *Vie de Caton*. On peut donc dater cette œuvre des dernières années du règne de Trajan, vers 115 de notre ère. Plutarque est alors septuagénaire, et c'est bien la sagesse éclairée et indulgente du vieillard qu'il était devenu, qui transparaît dans cet ouvrage si attachant.

Et tout ensemble original, comme il nous appartient de le démontrer maintenant. Dans le premier poème personnel de la littérature grecque, *Les Travaux et les Jours*, Hésiode s'adresse à son frère Persès avec qui il a eu un procès et a toujours un différend[1]. Paul Mazon a bien senti le ton « plein d'une cordialité bourrue, qui parfois même ressemble à de la bonne humeur »[2], avec lequel le poète s'adresse à son frère. Il paraît évident toutefois que l'écrivain se proposait un autre dessein que celui de faire une *parénèse* familiale. Il nourrissait l'ambition plus haute — le prélude et maints développements le prouvent assez — de composer une œuvre de portée générale et inspirée par les dieux comme l'épos homérique. On ne peut douter raisonnablement de l'existence de Persès, mais il faut bien reconnaître que ce frère ressemble quelque peu à ces interlocuteurs des derniers dialogues de Platon, dont la réalité est plus stylistique que tangible. L'amour fraternel d'Hésiode se traduit surtout par des conseils ou des semonces et demeure défiant, puisque pour traiter une affaire avec un frère, il est conseillé de requérir un témoin[3]. Après Hésiode, il semble bien que ce thème ne soit plus traité, car l'œuvre des poètes lesbiens est trop mutilée pour que nous puissions en retirer des témoignages de poids,

1. Paul Mazon, *Hésiode, Les Travaux et les Jours, Commentaire*, p. 45.
2. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, édit. Mazon, p. 74, C.U.F.
3. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 371.

si l'on en excepte cependant l'expression des sentiments de Sappho pour son frère, trop épris de Dôricha[1].

Les Tragiques ont sans doute introduit des frères dans leurs drames, mais comme l'observe Aristote dans la *Poétique*, c'était pour créer une émotion dramatique. Pour provoquer, en effet, la crainte et la pitié, il faut que les personnages qui s'opposent ne soient pas ennemis ou indifférents, mais amis, « par exemple, un frère qui tue son frère... est sur le point de le tuer, ou commet contre lui quelque autre forfait de ce genre »[2]. La vie de famille aussi bien était secondaire dans la cité antique, où la principale préoccupation des hommes libres, que ne retenaient pas au dehors le commerce ou l'agriculture, demeurait la politique. Le témoignage d'Aristote est formel. Quand il traite de l'amitié, les termes de κοινωνία ἑταιρεία lui viennent aussitôt à l'esprit, qui traduisent les différents rapports d'association, de camaraderie politique, sinon d'amitié qui peuvent unir les hommes à l'intérieur d'une cité.

A deux reprises[3], Plutarque dans le traité *De l'amour fraternel* cite Théophraste : « Comme disait Théophraste », « Comme a eu raison de dire Théophraste ». Mais on ne peut en conclure pour autant que le disciple d'Aristote ait écrit un traité sur l'amour fraternel, car son autorité n'est invoquée qu'à propos de l'amitié. Le Stagyrite ne s'est pas non plus directement intéressé à ce thème. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, il consacre deux livres à l'amitié, les livres VIII et IX, mais il ne parle qu'incidemment de l'amour fraternel. Pour ce grand classificateur, l'amour fraternel n'est qu'une subdivision de l'amitié συγγενική, celle qui existe entre les membres d'une famille et qui prend beaucoup de formes[4]. Il associe camarades et frères, pour demander que règnent entre eux le franc-parler et la communauté de

1. D. L. Page, *Lyrica graeca selecta*, p. 100-102 ; Sapphô, fr. 202 Lobel-Page.
2. Aristote, *Poétique*, 14, 21 ; 1453 B.
3. Plutarque, *De fraterno amore*, 482 B, 490 E.
4. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 12, 1 ; 1161.

toutes choses[1]. Plus précisément il assimile l'amour fraternel à la camaraderie[2]. Quant à l'origine de cette sorte d'amitié, elle est à chercher dans l'identité de sang et d'origine vitale[3], mais naturellement aussi dans la communauté d'éducation et la similitude d'âge[4]. Par contre si la différence d'âge est trop accusée, l'amitié ne peut exister[5]. Il est donc grave de ne pas secourir un frère[6], et si selon le proverbe les guerres entre frères sont rudes, c'est que les deux parties ont droit à un traitement de faveur, à cause de leur consanguinité, de la part l'une dc l'autre, et qu'elles peuvent outre le tort subi exciper de la privation d'un bienfait qui leur était dû[7].

Plutarque a lu assurément l'*Éthique à Nicomaque*, comme il a lu Théophraste, mais il n'a guère dû y trouver autre chose que des considérations générales sur l'amitié, qui était un sentiment alors plus répandu et dont les manifestations étaient plus visibles que celles de l'amour fraternel. Il ne semble pas qu'il ait trouvé plus chez ces deux philosophes que chez les autres écrivains, historiens ou poètes. Nous croyons pour notre part que Plutarque a puisé surtout dans le trésor de son expérience personnelle. A plusieurs reprises il se met en scène et évoque ses souvenirs. C'est la constatation qu'il fait que de son temps l'amour fraternel est aussi rare que jadis la haine entre frères[8]. Il rappelle qu'il avait accepté, à Rome, d'être arbitre dans une querelle entre deux frères et il mentionne la réflexion grossière de l'un d'eux et la réplique qu'il s'attire de la part de Plutarque lui-même[9]. Il nous parle avec émotion de la bienveillance que lui a témoignée

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 9, 2, 9 ; 1165 et 8, 9, 2 ; 1159.
2. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 11, 5 ; 1161.
3. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 12, 4 ; 1162.
4. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 12, 4 ; 1162.
5. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 10, 6 ; 1161.
6. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 9, 3 ; 1160.
7. Aristote, *Politique*, 7, 6, 4 ; 1328.
8. *De fraterno amore*, 478 C.
9. *De fraterno amore*, 479 E.

son frère Timon et qui demeure à ses yeux le plus beau don de la Fortune[1]. On se demandera également si nous n'avons pas l'écho d'un événement familial, quand Plutarque nous déclare que « les pères admettent volontiers la substitution de termes et croient leurs fils quand ils appellent la nonchalance de leurs autres frères insouciance, leur gaucherie droiture, leur humeur querelleuse fierté. »[2] Plutarque sait aussi prendre ses distances avec Aristote. Loin de faire, avec le philosophe, de l'amour fraternel une simple espèce de l'amitié, il se plaît à souligner le caractère primordial, la primauté de celui-ci. « La plupart des amitiés sont en effet des ombres, des imitations, des fantômes de cette amitié primordiale que la Nature a inspirée aux enfants pour leurs parents, aux frères pour leurs frères. »[3] Aristote avait cité l'Antigone de Sophocle comme exemple de l'amour fraternel[4], Plutarque préfère rappeler l'histoire de la femme d'Intaphernès[5], telle que nous la conte Hérodote[6]. Si l'on ne trouve qu'une brève mention dans l'*Éthique à Nicomaque*[7] de la nécessité de porter secours à un frère, nous lisons dans Plutarque un long développement consacré à cette idée[8]. Quant à la citation d'Euripide sur le caractère farouche des guerres entre frères[9], il est aussi légitime de penser que nous avons là un simple aphorisme tombé dans le domaine public que de supposer un vers du poète découvert par Plutarque dans Aristote. Il est peu probable enfin que les Stoïciens aient été plus soucieux que les Péripatéticiens de traiter *ex professo* de l'amour fraternel. Les *Entretiens*, en tout cas, se bornent à redire que l'amitié ne peut exister sans la vertu, ce qu'Aristote

1. *De fraterno amore*, 487 D E.
2. *De fraterno amore*, 483 A.
3. *De fraterno amore*, 479 C D.
4. Aristote, *Rhétorique*, 3, 16 ; 1417.
5. *De fraterno amore*, 481 E.
6. Hérodote, *Histoires*, 3, 119.
7. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 8, 9, 3 ; 1160.
8. *De fraterno amore*, 482 E - 483 C.
9. Aristote, *Politique*, 7, 6, 4 ; 1328.

entre bien d'autres avait déjà dit, et à illustrer cette affirmation par l'exemple d'Étéocle et de Polynice : « N'avaient-ils pas même père, même mère ? N'avaient-ils pas reçu la même éducation, vécu ensemble, bu ensemble, dormi ensemble, échangé souvent des baisers... ? Il suffit que la royauté tombe entre eux comme un morceau de viande entre des chiens, pour qu'ils veuillent s'exterminer. »[1] C'est dans la même optique que se place Épictète pour nous assurer que l'amour fraternel ne repose pas en dernière analyse sur le fait que les frères ont eu mêmes parents, même éducation, même pédagogue, mais sur leur désir de bannir l'intérêt personnel pour choisir la vertu[2].

Plutarque, on le voit, a créé une œuvre originale, quand il a écrit le traité *De l'amour fraternel;* s'il a mis à profit les apports de ses prédécesseurs, il y a imprimé sa marque propre. Ces apports, nous l'avons vu, se réduisaient d'ailleurs à peu de chose, puisque nul avant lui n'avait traité le sujet. Il a surtout voulu nous faire profiter de ses immenses lectures et de son expérience personnelle. La part de cette expérience nous semble même prépondérante. Nous tenons là un témoignage, voire une discrète confession[3].

1. Épictète, *Entretiens*, 2, 22, 13.
2. Épictète, *Entretiens*, 2, 22, 26.
3. Nous avons emprunté quelques détails de traduction au travail de maîtrise rédigé par trois étudiantes de l'Université de Paris X en 1971, M[lles] Catherine DELARUELLE, Catherine ROPERS et Élisabeth THÉVENOT.

DE L'AMOUR FRATERNEL

Préambule

1 Les Spartiates appellent *Dokana*[1] les antiques images des Dioscures : ce sont deux barres de bois parallèles reliées par deux traverses, et le caractère commun et indivisible de cet objet votif semble approprié à l'amour fraternel de ces divinités. C'est ainsi qu'à mon tour, je vous dédie, Nigrinus et Quietus[2], cet écrit sur l'amour fraternel, car vous méritez un commun cadeau. L'idéal qu'il incite à atteindre, vous le pratiquez déjà ; vous semblerez donc porter témoignage plutôt que recevoir une exhortation, et la joie que vous éprouvez à bien agir donnera à votre jugement une plus ferme persévérance, comme si vos jours heureux avaient des gens de bien et de goût pour spectateurs.

Aristarque, le père de Théodecte, disait en se moquant de la presse des sophistes qu'autrefois on avait du mal à compter sept sophistes[3], mais qu'aujourd'hui on ne trouverait point aisément autant de profanes. Je vois, pour ma part, que de nos jours l'amour fraternel est aussi rare que jadis la haine entre frères. Les exemples qu'on avait vus de cette haine passèrent, en raison de leur étrangeté, de la vie à la scène tragique, tandis que nos contemporains, trouvent-ils d'excellents frères, sont tous à s'en étonner, non moins que des célèbres fils de Molionè[4], qui passaient pour des frères siamois. D'avoir en commun les biens d'un père, ses amis, ses esclaves paraît aussi incroyable, aussi prodigieux que de voir

3. Les sept sophistes sont les Sept Sages. La liste en est flottante, comme indéterminée l'idée que l'on s'en faisait. Cf. *Protagoras*, 316 D.

1 Τὰ παλαιὰ τῶν Διοσκόρων ἀφιδρύματα Σπαρτιᾶται « δόκανα » καλοῦσιν· ἔστι δὲ δύο ξύλα παράλληλα δυσὶ πλαγίοις ἐπεζευγμένα, καὶ δοκεῖ τῷ φιλαδέλφῳ τῶν θεῶν B οἰκεῖον εἶναι τοῦ ἀναθήματος τὸ κοινὸν καὶ ἀδιαίρετον. Οὕτω δὴ καὶ αὐτὸς ὑμῖν, ὦ Νιγρῖνε καὶ Κυῆτε, τὸ σύγγραμμα τοῦτο περὶ φιλαδελφίας ἀνατίθημι, κοινὸν ἀξίοις οὖσι δῶρον. Ἐφ' ἃ γὰρ προτρέπεται, ταῦτα πράττοντες ἤδη μαρτυρεῖσθαι μᾶλλον ἢ παρακαλεῖσθαι δόξετε· καὶ τὸ χαῖρον ὑμῶν ἐφ' οἷς κατορθοῦτε ποιήσει τῇ κρίσει τὴν ἐπιμονὴν βεβαιοτέραν, ὥσπερ ἐν χρηστοῖς καὶ φιλοκάλοις θεαταῖς εὐημερούντων. Ἀρίσταρχος μὲν οὖν, ὁ Θεοδέκτου πατήρ, ἐπισκώπτων τὸ στῖφος τῶν σοφιστῶν ἔλεγε πάλαι μὲν ἑπτὰ σοφιστὰς μόλις γενέσθαι, τότε δὲ μὴ ῥᾳδίως C ἂν ἰδιώτας τοσούτους εὑρεθῆναι· ἐγὼ δ' ὁρῶ καθ' ἡμᾶς τὴν φιλαδελφίαν οὕτω σπάνιον οὖσαν ὡς τὴν μισαδελφίαν ἐπὶ τῶν παλαιῶν· ἧς γε τὰ φανέντα παραδείγματα τραγῳδίαις καὶ θεάτροις ὁ βίος ἐξέδωκε διὰ τὸ παράδοξον· οἱ δὲ νῦν ἄνθρωποι πάντες, ὅταν ἐντυγχάνωσι χρηστοῖς ἀδελφοῖς, θαυμάζουσιν οὐδὲν ἧττον ἢ τοὺς Μολιονίδας ἐκείνους, συμφυεῖς τοῖς σώμασι γεγονέναι δοκοῦντας, καὶ τὸ χρῆσθαι τοῖς πατρῴοις κοινῶς χρήμασι καὶ φίλοις καὶ δούλοις οὕτως ἄπιστον ἡγοῦνται καὶ τερατῶδες ὡς

478 A 2 διοσκόρων J[1] -ούρων cet. ‖ B 3 Κυῆτε Patzig : Κύντε ‖ 9 Ἀρίσταρχος : ἀριστόμαχος W ‖ ὁ om. WYα ‖ 10 στῖφος R : πλῆθος cet. ‖ C 1 σοφιστὰς : σοφοὺς Δ ‖ 9 τοῖς πατρῴοις κοινῶς R : κοινῶς τ. π. cet.

une seule âme se servir de mains, de pieds, d'yeux en deux corps.

La nature

2 Le modèle des relations fraternelles, la nature cependant ne l'a point mis bien loin de nous, mais, dans le corps lui-même, elle a imaginé doubles, frères, jumeaux la plupart des organes nécessaires : mains, pieds, yeux, oreilles, narines, nous apprenant ainsi qu'elle les avait disposés en vue de la conservation et de l'assistance mutuelle, non pour le désaccord et la bataille. En divisant la main elle-même en plusieurs doigts inégaux, elle l'a rendue de tous les outils le plus précis et le plus ingénieux, si bien qu'Anaxagore l'Ancien[1] plaçait dans la main le principe de l'habileté et de l'intelligence humaines. Néanmoins, à ce qu'il semble, c'est le contraire qui est vrai : ce n'est point parce que l'homme a eu une main qu'il est le plus habile des animaux, mais bien parce qu'il était par nature raisonnable et industrieux que lui échurent par nature de tels outils. Mais voici qui est clair pour tous ; la nature n'a point formé d'une seule semence et d'un seul principe deux, trois ou plusieurs frères pour qu'ils soient en désaccord, en des camps opposés, mais pour qu'ils collaborent mieux ensemble du fait de leur séparation. Les géants à trois corps, à cent bras[2], si tant est qu'ils ont existé, avaient tous leurs membres joints et ne pouvaient jamais rien faire indépendamment et séparément ; ce qui est possible aux frères capables de rester au pays ou d'aller à l'étranger ou encore de s'adonner à la politique ou aux travaux des champs, en s'aidant les uns les autres, s'ils sauvegardent précisément ce principe de bienveillance et d'harmonie qu'ils tiennent de la nature ; sinon ils ne différeront en rien, à mon avis, des pieds qui se donnent des crocs-en-jambe, des doigts qui s'entrelacent et se tordent les uns les autres, en forçant la nature[3].

3. La même comparaison se trouve déjà chez Xénophon, *Mémorables*, II, 3, 18.

τὸ χρῆσθαι μίαν ψυχὴν δυεῖν σωμάτων χερσὶ καὶ ποσὶ καὶ D
ὀφθαλμοῖς.

2 Καίτοι τὸ παράδειγμα τῆς χρήσεως τῶν ἀδελφῶν ἡ
φύσις οὐ μακρὰν ἔθηκεν, ἀλλ' ἐν αὐτῷ τῷ σώματι τὰ
πλεῖστα τῶν ἀναγκαίων διττὰ καὶ ἀδελφὰ καὶ δίδυμα
μηχανησαμένη, χεῖρας, πόδας, ὄμματ', ὦτα, ῥῖνας, ἐδίδαξεν
ὅτι ταῦτα σωτηρίας ἕνεκα καὶ συμπράξεως κοινῆς, οὐ
διαφορᾶς καὶ μάχης οὕτως διέστησεν· αὐτάς τε τὰς χεῖρας
εἰς πολλοὺς καὶ ἀνίσους δακτύλους σχίσασα πάντων
ὀργάνων ἐμμελέστατα καὶ τεχνικώτατα παρέσχεν, ὥστ'
Ἀναξαγόραν τὸν παλαιὸν ἐν ταῖς χερσὶ τὴν αἰτίαν τίθεσθαι E
τῆς ἀνθρωπίνης σοφίας καὶ συνέσεως. Ἀλλὰ τούτου
μὲν ἔοικεν ἀληθὲς εἶναι τοὐναντίον· οὐ γὰρ ὅτι χεῖρας
ἔσχεν ἄνθρωπος, σοφώτατον, ἀλλ' ὅτι φύσει λογικὸν ἦν
καὶ τεχνικόν, ὀργάνων φύσει τοιούτων ἔτυχεν. Ἐκεῖνο δὲ
παντὶ δῆλον ὡς ἀπὸ σπέρματος ἑνὸς καὶ μιᾶς ἀρχῆς ἡ
φύσις ἀδελφοὺς δύο καὶ τρεῖς καὶ πλείονας ἐποίησεν οὐ
πρὸς διαφορὰν καὶ ἀντίταξιν, ἀλλ' ὅπως χωρὶς ὄντες
ἀλλήλοις μᾶλλον συνεργῶσιν. Οἱ γὰρ δὴ τρισώματοι καὶ
ἑκατόγχειρες, εἴπερ ἐγένοντο, συμφυεῖς ὄντες πᾶσι τοῖς
μέρεσιν, οὐθὲν ἐκτὸς αὐτῶν οὐδὲ χωρὶς ἐδύναντο ποιεῖν· ὃ F
τοῖς ἀδελφοῖς ὑπάρχει, καὶ μένειν καὶ ἀποδημεῖν ἅμα
καὶ πολιτεύεσθαι καὶ γεωργεῖν δυναμένοις δι' ἀλλήλων,
ἄνπερ ἣν ἡ φύσις ἔδωκεν εὐνοίας καὶ συμφωνίας ἀρχὴν
φυλάττωσιν· εἰ δὲ μή, ποδῶν οὐθέν, οἶμαι, διοίσουσιν
ἀλλήλους ὑποσκελιζόντων καὶ δακτύλων ἐμπλεκομένων
καὶ διαστρεφομένων παρὰ φύσιν ὑπ' ἀλλήλων. Μᾶλλον
δ' ὥσπερ ἐν ταὐτῷ σώματι μιᾶς κοινωνοῦντα φύσεως καὶ

478 D 7 ταῦτα : ταῦτα πάντα ΜΠΘ ‖ 10 παρέσχεν om. G^1 ‖ E 1-3 τίθεσθαι ... τοὐναντίον om. LC ‖ 1 τὴν αἰτίαν τίθεσθαι : τίθ. τ. αἰ. ΣΘ ‖ 10 ἑκατόγχειρες : ἑκατοντάχ. XY^1N^2ΜΠΘ ‖ F 4 ἄνπερ ἣν ἡ φύσις : ἅπερ οὖν ἡ φ. G^1 ‖ 5 φυλάττωσιν : -τουσιν G^1 ‖ 7 παρὰ φύσιν ὑπ' ἀλλήλων : ὑπ'. ἀλλ. παρὰ φύσ. Δ.

Mais plutôt, comme dans le même corps l'humide, le sec, le froid, le chaud[1], pour participer à une seule nature, à une seule nourriture, créent par leur accord symphonique le plus parfait composé, la plus douce harmonie, sans lesquels, dit-on, ni « la richesse », ni « l'autorité du roi, égalant l'homme aux Dieux[2] » n'offrent nul agrément, ni profit, et si entre ces principes apparaissent le déséquilibre et la discorde, ils détruisent et bouleversent de la façon la plus affreuse l'être vivant ; tout de même, grâce à l'union entre les frères, la famille et la race jouissent d'une santé florissante, les amis et les familiers, comme un chœur bien réglé, ne font, ne disent, ne pensent rien à contre-temps ;

« mais dans la désunion, le pire scélérat
trouve sa part d'honneur[3] »,

esclave calomniateur, flatteur qui s'est glissé du dehors, concitoyen envieux. Tout comme les maladies donnent au corps le dégoût des aliments qui lui sont appropriés et de l'appétit pour quantité de mets étranges et nuisibles, ainsi la brouille avec ses proches et les soupçons qu'on nourrit à leur égard attirent des relations viles et vicieuses qui, de l'extérieur, s'écoulent dans le vide qui s'est produit.

3 Sans doute le devin d'Arcadie se fit-il adapter par nécessité un pied de bois, au dire d'Hérodote[4], privé qu'il était de son propre pied ; mais un frère en guerre avec son frère et qui va chercher un étranger sur la place publique ou à la palestre, pour s'en faire un camarade, ne fait, semble-t-il, que se couper par plaisir le membre de chair qu'il a de naissance, pour s'ajouter et s'ajuster un membre postiche. Ce besoin qui nous fait accueillir et rechercher la société et l'amitié nous enseigne à honorer, à cultiver, à garder ce qui est de notre sang, puisque, à moins de contrarier la nature, nous ne pouvons vivre sans amis, sans relations, en solitaires. Aussi Ménandre a-t-il raison de dire :

τροφῆς τὰ ὑγρὰ καὶ ξηρὰ | καὶ ψυχρὰ καὶ θερμὰ τῇ 479 ὁμονοίᾳ καὶ συμφωνίᾳ τὴν ἀρίστην καὶ ἡδίστην κρᾶσιν ἐμποιεῖ καὶ ἁρμονίαν ἧς χωρὶς οὔτε « πλούτου, φασὶν οὔτε, τᾶς ἰσοδαίμονος ἀνθρώποις βασιληίδος ἀρχᾶς » εἶναί τινα χάριν καὶ ὄνησιν, ἂν δὲ πλεονεξία καὶ στάσις αὐτοῖς ἐγγένηται, διέφθειρεν αἴσχιστα καὶ συνέχεε τὸ ζῷον, οὕτως ἀδελφῶν ὁμοφροσύνῃ καὶ γένος καὶ οἶκος ὑγιαίνει καὶ τέθηλε, καὶ φίλοι καὶ συνήθεις ὥσπερ ἐμμελὴς χορὸς οὐθὲν οὔτε πράσσουσιν ἐναντίον οὔτε λέγουσιν ἢ φρονοῦσιν ·

« ἐν δὲ διχοστασίῃ καὶ ὁ πάγκακος ἔμμορε τιμῆς »,

οἰκέτης διάβολος ἢ κόλαξ παρενδὺς θυραῖος ἢ πολίτης βάσκανος. Ὡς γὰρ αἱ νόσοι τοῖς σώμασι μὴ προσιεμένοις B τὸ οἰκεῖον πολλῶν ἐμποιοῦσιν ἀτόπων καὶ βλαβερῶν ὀρέξεις, οὕτως ἡ πρὸς τὸ συγγενὲς διαβολὴ καὶ ὑφόρασις ὁμιλίας ἐπάγεται φαύλας καὶ πονηρὰς εἰς τὸ ἐκλιπὲς ἔξωθεν ἐπιρρεούσας. 3 Ὁ μὲν οὖν Ἀρκαδικὸς μάντις ἀναγκαίως πόδα ξύλινον προσεποιήσατο, καθ' Ἡρόδοτον, τοῦ οἰκείου στερηθείς · ἀδελφὸς δὲ πολεμῶν ἀδελφῷ καὶ κτώμενος ὀθνεῖον ἐξ ἀγορᾶς ἢ παλαίστρας ἑταῖρον οὐθὲν ἔοικεν ἄλλο ποιεῖν ἢ σάρκινον καὶ συμφυὲς ἑκουσίως ἀποκόψας μέλος ἀλλότριον προστίθεσθαι καὶ προσαρμόττειν. Αὐτὴ γὰρ ἡ προσδεχομένη καὶ ζητοῦσα φιλίαν καὶ C ὁμιλίαν χρεία διδάσκει τὸ συγγενὲς τιμᾶν καὶ περιέπειν καὶ διαφυλάττειν, ὡς ἀφίλους καὶ ἀμίκτους καὶ μονοτρόπους ζῆν μὴ δυναμένους μηδὲ πεφυκότας. Ὅθεν ὁ Μένανδρος ὀρθῶς ·

479 A 10 ἢ : οὔτε M ‖ B 4 ἐκλιπὲς : ἐκλειπὲς YM (corr. α)S ἐλλιπὲς Δ (exc. b) ‖ 6 ἀναγκαίως : δικαίως Stobaeus ‖ καθ' Ἡρόδοτον om. J Stobaeus ‖ 10 μέλος Θ Stobaeus : μέρος cet. ‖ προστίθεσθαι : -τρίβεσθαι Stobaeus ‖ C 1 αὐτὴ : αὕτη multi ‖ 3 ὡς : ὡς καὶ CXJYNRS^{1}h ‖ 4 ζῆν μὴ δυν. om. G^1.

« Ce n'est point au banquet, aux fêtes quotidiennes,
Que nous demanderons un confident de vie,
O mon père ! Chacun présume avoir trouvé
Un trésor sans égal dans l'ombre d'un ami[1]. »

La plupart des amitiés sont en effet des ombres, des imitations, des fantômes de cette amitié première que la nature a inspirée aux enfants pour leurs parents, aux frères pour leurs frères ; et celui qui ne révère, ni n'apprécie ce sentiment, vois quel gage il offre aux étrangers de sa sympathie ! Quelle sorte d'homme est-il pour saluer du nom de frère, dans ses épanchements épistolaires, un ami, alors qu'il ne pense même pas devoir passer par la même rue que son frère? Ce serait un acte de folie que d'orner le portrait d'un frère, tout en frappant et mutilant sa personne ; mais en révérer et apprécier le nom en autrui tout en haïssant son frère lui-même et en l'évitant n'est point le fait d'un homme sain d'esprit ou qui ait jamais compris que la nature constituait le lien le plus sacré et le plus fort.

La Religion

4 Ce que je sais en tout cas, c'est que j'avais accepté, étant à Rome, l'arbitrage entre deux frères, dont l'un avait la réputation d'être philosophe, mais, comme on le vit bien, frère ou philosophe, il arborait un faux titre et portait un faux nom. Sur ma demande en effet de se conduire en frère vis-à-vis d'un frère et en philosophe vis-à-vis d'un profane, il répondit : « Vis-à-vis d'un profane, je suis d'accord ; mais pour ma part, je ne tiens pas pour sacré, ni ne fais grand cas d'être issu des mêmes parties génitales ! » « Oh ! toi, lui répliquai-je, on voit bien que tu ne fais pas grand cas non plus d'être issu de parties génitales, ni ne tiens cela pour sacré ! » Tous

1. Ce fragment de Ménandre, fr. 743 Koerte, se lit en partie dans le *De amicorum multitudine*, 93 C.

« Οὐκ ἐκ πότων καὶ τῆς καθ' ἡμέραν τρυφῆς
ζητοῦμεν ᾧ πιστεύσομεν τὰ τοῦ βίου, φησί,
πάτερ. Οὐ περιττὸν οἴετ' ἐξευρηκέναι
ἀγαθὸν ἕκαστος, ἂν ἔχῃ φίλου σκιάν ; »

Σκιαὶ γάρ εἰσιν ὄντως αἱ πολλαὶ φιλίαι καὶ μιμήματα καὶ εἴδωλα τῆς πρώτης ἐκείνης, ἣν παισί τε πρὸς γονεῖς ἡ D
φύσις ἀδελφοῖς τε πρὸς ἀδελφοὺς ἐμπεποίηκε, κἀκείνην ὁ μὴ σεβόμενος μηδὲ τιμῶν ὅρα τίνα πίστιν εὐνοίας τοῖς ἀλλοτρίοις δίδωσιν, ἢ ποῖός τίς ἐστι, τὸν ἑταῖρον ἐν φιλοφροσύναις καὶ γράμμασιν ἀδελφὸν προσαγορεύων, τῷ δ' ἀδελφῷ μηδὲ τὴν αὐτὴν ὁδὸν οἰόμενος δεῖν βαδίζειν. Ὡς γὰρ εἰκόνα κοσμεῖν ἀδελφοῦ, τὸ δὲ σῶμα τύπτειν καὶ ἀκρωτηριάζειν μανικόν, οὕτως τοὔνομα σέβεσθαι καὶ τιμᾶν ἐν ἑτέροις, αὐτὸν δὲ μισεῖν καὶ φεύγειν οὐχ ὑγιαίνοντός ἐστιν οὐδ' ἐν νῷ πώποτε τὴν φύσιν ὡς ἁγιώτατον καὶ μέγιστον τῶν ἱερῶν λαβόντος.

4 Οἶδα γοῦν ἐμαυτὸν ἐν Ῥώμῃ δυεῖν ἀδελφῶν ἀναδε- E
ξάμενον δίαιταν ὧν ἅτερος ἐδόκει φιλοσοφεῖν · ἦν δ', ὡς ἔοικεν, οὐ μόνον ἀδελφός, ἀλλὰ καὶ φιλόσοφος ψευδεπίγραφος καὶ ψευδώνυμος. Ἐμοῦ γὰρ ἀξιοῦντος αὐτὸν ὡς ⟨ἀδελφὸν⟩ ἀδελφῷ καὶ ἰδιώτῃ φιλόσοφον προσφέρεσθαι, « Ταῦτ', εἶπεν, ὡς πρὸς ἰδιώτην ἀληθῶς, ἐγὼ δ' οὐ σεμνὸν οὐδὲ μέγα ποιοῦμαι τὸ ἐκ τῶν αὐτῶν μορίων γεγονέναι. » « Σὺ μέν, ἔφην ἐγώ, δῆλος εἶ μηδὲ τὸ ἐκ μορίων γεγονέναι μέγα καὶ σεμνὸν ἡγούμενος. » Ἀλλ' οἵ

479 C 6 τρυφῆς : τροφῆς M ‖ 7 φησί om. G ‖ 8 πάτερ : πέρα G περῶν a ‖ οἴετ' Xylander-Amyot : οἶσι τ' Θ α$^{corr.}$ οἷς τ' cet. ‖ D 2 ἐμπεποίηκε JM^{2}Π : μὴ πεποίηκε X πεποίηκε cet. ‖ 3 ὅρα Pohlenz : ἄρα uel ἆρα codd. ‖ τίνα : τίνι CXJYNMΠRh ‖ 4 ἐστι τὸν : ἐστιν ὁ τὸν D ‖ 9 ἐν om. C^{1}W ‖ 11 τῶν ἱερῶν Amyot : ἱερῶν GXYMΠ, ἱερόν cet. ‖ E 5 ἀδελφὸν add. Stegmann ‖ 6 εἶπεν : εἶπον XY^{1}h ‖ 7 μέγα ποιοῦμαι : μεταποιοῦμαι $X^{1}Y^{1}$R (non S)h ‖ 8-9 σὺ ... γεγονέναι om. C^{1} ‖ 8 τὸ om. $G^{1}α^{1}$.

les autres hommes cependant, même s'ils ne le pensent pas, disent et chantent qu'après les dieux, ce sont les parents qui ont droit aux premiers et plus grands honneurs selon la nature, comme selon la loi qui observe la nature[1]. L'homme ne peut donc rien faire de plus agréable aux dieux que de restituer, avec empressement et de bonne grâce, à ceux qui l'ont mis au monde et élevé, « le prêt consenti depuis longtemps à sa jeunesse[2]. » Par contre il n'est point plus grande marque d'athéisme que l'indifférence, le manque d'égards envers les parents. Voilà pourquoi, s'il nous est interdit de nuire au reste des hommes, ne pas procurer à notre mère et à notre père, en actes et en paroles, ce qui leur fera plaisir est toujours jugé, même sans leur causer en outre du chagrin, une conduite impie et criminelle. Or chez des enfants quel traitement, quelle gratitude, quelle disposition plus capables de les réjouir, des parents trouveraient-ils, sinon une bienveillance assurée, une amitié solide pour un frère?

Les parents

5 Il est aisé de s'en convaincre par l'examen du contraire. Quand des fils insultent grossièrement un domestique apprécié de la mère ou du père, négligent des plants ou des domaines qui leur plaisaient, cette conduite chagrine les parents ; quand un chien de la maison ou un cheval est négligé, cela touche ces vieillards sensibles et susceptibles ; ils s'irritent de voir leurs enfants railler et mépriser chants, spectacles, athlètes qu'ils admiraient eux-mêmes[3]. Dira-t-on qu'ils garderont la mesure devant des fils qui sont en désaccord et se haïssent mutuellement, qui clabaudent, s'affrontent sans cesse en actes et en paroles et triomphent les uns les autres? Non assurément ! Si ces frères au contraire s'entre-aiment et sont amis, si, comblant la différence que met entre leurs corps la

1. Plutarque se souvient-il ici du *Gorgias* (484) ?
2. Il y a ici une réminiscence des *Lois* (717 BC).
3. On rapprochera de ce passage les vers 1355-1376 des *Nuées*, dans lesquels Strepsiade demande à son fils de lui chanter un poème de Simonide en l'honneur de Crios, un athlète d'Égine, et la querelle qui s'ensuit.

γε ἄλλοι πάντες, εἰ καὶ μὴ φρονοῦσιν οὕτως, λέγουσι F
γοῦν καὶ ᾄδουσιν ὡς γονεῦσι τιμὴν μετὰ θεοὺς πρώτην
καὶ μεγίστην ἥ τε φύσις ὅ τε τὴν φύσιν σῴζων νόμος
ἀπέδωκε· καὶ οὐκ ἔστιν ὅ τι μᾶλλον ἄνθρωποι κεχαρισ-
μένον θεοῖς δρῶσιν ἢ τοκεῦσιν αὑτῶν καὶ τροφεῦσι
« παλαιὰς ἐπὶ νέοις δανεισθείσας » χάριτας εὐμενῶς καὶ
προθύμως ἐκτίνοντες. Οὐδ' αὖ πάλιν μείζων ἐπίδειξις
ἀθέου γέγονε τῆς περὶ γονεῖς ὀλιγωρίας καὶ πλημμελείας·
διὸ τοὺς μὲν ἄλλους κακῶς ποιεῖν ἀπείρηται, | μητρὶ 480
δ' αὑτοῦ καὶ πατρὶ τὸ μὴ παρέχειν δρῶντας ἀεὶ καὶ
λέγοντας ἀφ' ὧν εὐφρανοῦνται, κἂν μὴ προσῇ τὸ λυποῦν,
ἀνόσιον ἡγοῦνται καὶ ἄθεσμον. Τίς οὖν ἐστι παρὰ παίδων
γονεῦσιν ἢ πρᾶξις ἢ χάρις ἢ διάθεσις μᾶλλον εὐφραίνειν
δυναμένη τῆς πρὸς ἀδελφὸν εὐνοίας βεβαίου καὶ φιλίας ;

5 Καὶ τοῦτό γε ῥᾴδιόν ἐστιν ἀπὸ τῶν ἐναντίων καταμαθεῖν.
Ὅπου γὰρ οἰκότριβα τιμώμενον ὑπὸ μητρὸς ἢ πατρὸς
υἱοὶ προπηλακίζοντες καὶ φυτῶν καὶ χωρίων οἷς ἔχαιρον
ἀμελοῦντες ἀνιῶσιν αὐτούς, καὶ κύων τις οἰκογενὴς
παρορώμενος καὶ ἵππος ἅπτεται φιλοστόργων καὶ φιλο- B
τίμων γερόντων, ἄχθονται δὲ τοῖς παισὶν ἀκροάματα καὶ
θεάματα καὶ ἀθλητὰς οὓς ἐθαύμαζον αὐτοί, διασύρουσι
καὶ καταφρονοῦσιν, ἦπου μετρίως ἔχουσιν υἱοῖς διαφε-
ρομένοις καὶ μισοῦσιν ἀλλήλους καὶ κακῶς λέγουσι καὶ
πρὸς ἔργα καὶ πράξεις ἀντιταττομένοις ἀεὶ καὶ καταθλου-
μένοις ὑπ' ἀλλήλων ; Οὐκ ἂν εἴποι τις. Οὐκοῦν τοὐναντίον
ἐρῶντες ἀλλήλων καὶ φιλοῦντες ἀδελφοὶ καὶ ὅσον ἡ φύσις
τοῖς σώμασι διέστησεν, ἐπὶ ταὐτὸ τοῖς πάθεσι καὶ τοῖς

479 F 6 νέοις Madvig : νέαις ΔW νέας cet. ‖ 480 A 2 αὑτοῦ : αὑτῶν Θ ‖ παρέχειν : προσέχειν M^{2}ΠZS^2 παρέχειν ἑαυτούς Δ ‖ 3 κἂν : καὶ G^1 ‖ 7 καὶ Rei. : ἢ ‖ 8 ἢ πατρὸς om. G^1 ‖ μητρὸς ἢ πατρὸς : πατρὸς ἢ μ. NΣ ‖ 9-10 καὶ^1 ... ἀμελοῦντες om. N ‖ B 2 τοῖς : καὶ Δ ‖ 3 οὓς Reiske : ὅσ' ab ὅσους cet. ‖ 4-5 ἦπου ... μισοῦσιν et 7-8 οὐκ ... ἀλλήλων om. X ‖ 6-7 καταθλουμένοις Amyot : καταλυο- ‖ ἀεὶ καὶ καταλ. om. W.

nature, ils se rejoignent par leurs sentiments et leurs actions, s'ils partagent études, occupations, distractions, ils ont déjà dans leur amour fraternel ménagé à leurs parents le réconfort d'une douce et heureuse vieillesse[1]. Il n'est point de père qui aime les lettres, les honneurs ou l'argent, comme il aime ses enfants ; voilà pourquoi il éprouve moins de plaisir à voir ses fils éloquents, riches, magistrats, qu'unis entre eux par l'affection. On dit qu'Apollonis de Cyzique[2], mère du roi Eumène et de trois autres fils, Attale, Philétaire et Athénaios, se félicitait sans cesse et rendait grâce aux dieux non tant de sa richesse et de sa dignité que de voir ses trois fils cadets gardes du corps de l'aîné, et celui-ci vivre sans crainte au milieu d'eux qui portaient la lance et l'épée. Xerxès au contraire, qui avait remarqué que son fils Ochos avait conspiré contre ses frères, en mourut de chagrin[3].

« Rudes sont les guerres entre frères »,

comme dit Euripide[4], mais c'est pour les parents eux-mêmes qu'elles sont les plus rudes, car celui qui hait son frère et ne le supporte qu'avec peine ne peut pas ne pas en vouloir à celui qui l'a engendré, à celle qui l'a enfanté.

6 Pisistrate[5] avait des enfants déjà grands quand il se remaria ; il leur dit à cette occasion que, jugeant ses fils d'honnêtes gens, il voulait en avoir de pareils en plus grand nombre encore. Des enfants excellents et justes non seulement s'entre-aimeront plus, à cause de leurs parents, mais ils aimeront leurs parents davantage les uns à cause des autres : ainsi ils ne cesseront de dire et de penser qu'ils savent gré à leurs parents, entre autres nombreux bienfaits, de leur avoir donné des frères, car de tous les biens qu'ils tiennent d'eux, c'est là le plus précieux et le plus doux. Aussi Homère

3. Il s'agit en réalité du roi Artaxerxès. Cf. *Vie d'Artaxerxès* 30.

4. Ce vers d'Euripide (Nauck[2] 975) est également cité par Aristote (*Politique* 1328 A).

5. *Reg. et imp. apopht.*, 189 D et *Vie de Caton l'Ancien*, 24, 7-8.

πράγμασιν ἀποδιδόντες, καὶ λόγους κοινοὺς καὶ διατριβὰς
ἅμα καὶ παιδιὰς μετ' ἀλλήλων ἔχοντες, ἡδεῖαν καὶ μακαρίαν C
παρεσκευάκασι γηροτρόφον τοῖς γονεῦσι τὴν φιλαδελφίαν.
Οὔτε γὰρ φιλόλογος πατὴρ οὕτως οὔτε φιλότιμος οὔτε
φιλοχρήματος γέγονεν ὡς φιλότεκνος· διὸ τοὺς υἱοὺς
οὔτε λέγοντας οὔτε πλουτοῦντας οὔτ' ἄρχοντας ἡδέως
οὕτως ὡς φιλοῦντας ἀλλήλους ὁρῶσιν. Ἀπολλωνίδα
γοῦν τὴν Κυζικηνήν, Εὐμένους δὲ τοῦ βασιλέως μητέρα
καὶ τριῶν ἄλλων, Ἀττάλου καὶ Φιλεταίρου καὶ Ἀθηναίου,
λέγουσι μακαρίζειν ἑαυτὴν ἀεὶ καὶ τοῖς θεοῖς χάριν ἔχειν
οὐ διὰ τὸν πλοῦτον οὐδὲ διὰ τὴν ἡγεμονίαν, ἀλλ' ὅτι τοὺς
τρεῖς υἱοὺς ἑώρα τὸν πρεσβύτατον δορυφοροῦντας κἀκεῖ-
νον ἐν μέσοις αὐτοῖς δόρατα καὶ ξίφη φοροῦσιν ἀδεῶς
διαιτώμενον. Ὥσπερ αὖ τοὐναντίον Ξέρξης αἰσθόμενος D
Ὦχον τὸν υἱὸν ἐπιβεβουλευκότα τοῖς ἀδελφοῖς ἀθυμήσας
ἀπέθανε. « Χαλεποὶ πόλεμοι γὰρ ἀδελφῶν », ὡς Εὐριπίδης
εἴρηκεν, ὄντες χαλεπώτατοι τοῖς γονεῦσιν αὐτοῖς εἰσιν· ὁ
γὰρ μισῶν τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ καὶ βαρυνόμενος οὐ δύναται
μὴ τὸν γεννήσαντα μέμφεσθαι καὶ τὴν τεκοῦσαν.

6 Ὁ μὲν οὖν Πεισίστρατος ἐπιγαμῶν ἐνηλίκοις οὖσι τοῖς
υἱοῖς ἔφη καλοὺς καὶ ἀγαθοὺς ἐκείνους ἡγούμενος ἔτι
πλειόνων ἐθέλειν τοιούτων πατὴρ γενέσθαι· χρηστοὶ δὲ καὶ
δίκαιοι παῖδες οὐ μόνον διὰ τοὺς γονεῖς ἀγαπήσουσι μᾶλλον
ἀλλήλους, ἀλλὰ καὶ τοὺς γονεῖς δι' ἀλλήλους, οὕτως E
ἀεὶ καὶ φρονοῦντες καὶ λέγοντες ὅτι τοῖς γονεῦσιν ἀντὶ
πολλῶν χάριν ὀφείλοντες, μάλιστα διὰ τοὺς ἀδελφοὺς
ὀφείλουσιν, ὡς τοῦτο δὴ κτημάτων ἁπάντων τιμιώτατον
καὶ ἥδιστον ἔχοντες παρ' αὐτῶν. Εὖ γέ τοι καὶ Ὅμηρος

480 C 3 πατὴρ : ὁ π. WJ ‖ οὔτε φιλότιμος om. ShΘ ‖ 7 Εὐμένους δὲ (δὲ om. Θ) : τὴν εὐμ. Σ ‖ D 1 αὖ : οὖν CJ ‖ 3 πόλεμοι γὰρ : γὰρ πόλ. G[1] ‖ 4 ὄντες : ὄντας G ‖ χαλεπώτατοι : -τατον G[corr.] WXJYα (non A) ‖ 7 ἐνηλίκοις : ἐνήλιξι XG[4] ‖ 8 καὶ ἀγαθοὺς ἐκείνους : ἐκει. κ. ἀγ. D ἀγ. εἶναι ΠΘ.

a-t-il raison de représenter Télémaque mettant au nombre des malheurs le fait de n'avoir pas de frères :

« Ainsi Zeus n'a donné qu'un fils à notre race[1] »,

comme Hésiode a tort de conseiller d'avoir un « fils unique » pour hériter des biens paternels[2], lui le disciple des Muses, que l'on appelait Muses parce qu'elles étaient toujours ensemble, par sympathie et amour fraternel[3].

A l'égard des parents l'amour fraternel a tant d'importance qu'aimer son frère est une preuve directe que l'on aime sa mère et son père ; à l'égard des enfants, c'est donner une leçon et un modèle d'amour fraternel, comme il n'en est point d'autre. Dans le cas contraire, répliques de leur père, les enfants apprennent le mal, la haine fraternelle. Celui qui a vieilli dans les procès, les divisions, les luttes avec ses frères et qui exhorte ses fils à la concorde,

« Médecin d'autrui et lui-même couvert d'ulcères[4] »,

affaiblit par ses actes ses discours. Si donc le thébain Étéocle, après avoir dit à son frère :

« Des étoiles, j'irais aux levers du soleil,
Si j'en étais capable, et même sous la terre,
Pour jouir du pouvoir, le plus puissant des dieux[5] »,

exhortait ses propres enfants à

« Priser l'égalité, qui unit à jamais
Aux amis les amis, aux cités les cités,
Aux alliés les alliés ; car pour l'humanité
L'égal est le durable[6] »,

qui ne le mépriserait? Quel homme serait Atrée si, après avoir traité à sa table son frère comme il l'a fait, il débitait cette maxime à ses enfants :

1. *Odyssée*, 16, 117. Traduction Bérard.
2. Hésiode. *Les Travaux et les Jours*, 376.
3. Les Muses sont celles qui sont ensemble, ὁμοῦ οὔσας. Étymologie digne de celles du *Cratyle*, 406 A !

πεποίηκε Τηλέμαχον ἐν συμφορᾷ τἀνάδελφον τιθέμενον·

« Ὧδε γὰρ ἡμετέρην γενεὴν μούνωσε Κρονίων· »

ὁ δ' Ἡσίοδος οὐκ εὖ παραινεῖ « μουνογενῆ παῖδα » τῶν πατρῴων ἐπίκληρον εἶναι, καὶ ταῦτα τῶν Μουσῶν γεγονὼς μαθητής, ἃς ὁμοῦ δι' εὔνοιαν ἀεὶ καὶ φιλαδελφίαν οὔσας F
οὕτως ὠνόμαζον, μούσας.

Πρὸς μὲν οὖν γονεῖς ἡ φιλαδελφία τοιοῦτόν ἐστιν ὥστε τὸ φιλεῖν ἀδελφὸν εὐθὺς ἀπόδειξιν εἶναι τοῦ καὶ τὴν μητέρα φιλεῖν καὶ τὸν πατέρα, πρὸς δὲ παῖδας αὖ δίδαγμα καὶ παράδειγμα φιλαδελφίας οἷον οὐθὲν ἄλλο, καὶ τοὐναντίον αὖ πονηρὸν ὥσπερ ἐξ ἀντιγράφου πατρῴου τὴν μισαδελ-
φίαν ἀναλαμβάνουσιν. | Ὁ γὰρ ἐν δίκαις καὶ στάσεσι καὶ 481
ἀγῶσι πρὸς ἀδελφοὺς ἐγγεγηρακώς, εἶτα τοὺς υἱοὺς ὁμονοεῖν παρακαλῶν, « ἄλλων ἰατρὸς αὐτὸς ἕλκεσιν βρύων », ἀσθενῆ ποιεῖ τοῖς ἔργοις τὸν λόγον. Εἰ γοῦν ὁ Θηβαῖος Ἐτεοκλῆς πρὸς τὸν ἀδελφὸν εἰρηκώς·

« Ἄστρων ἂν ἔλθοιμ' ἡλίου πρὸς ἀνατολὰς
καὶ γῆς ἔνερθε δυνατὸς ὢν δρᾶσαι τάδε,
τὴν θεῶν μεγίστην ὥστ' ἔχειν τυραννίδα »

τοῖς αὑτοῦ πάλιν παρεκελεύετο τέκνοις

« Ἰσότητα τιμᾶν ἣ φίλους ἀεὶ φίλοις
πόλεις τε πόλεσι συμμάχους τε συμμάχοις
συνδεῖ· τὸ γὰρ ἴσον μόνιμον ἀνθρώποις ἔφυ, »

τίς οὐκ ἂν αὐτοῦ κατεφρόνησε; Ποῖος δ' ἂν ἦν ὁ Ἀτρεύς, B
εἰ τοιαῦτα δειπνίσας τὸν ἀδελφὸν ἐγνωμολόγει πρὸς τοὺς παῖδας·

480 E 6 τἀνάδελφον : τὸ ἀνάδελφον D τὸ ἀνάδελφον οἶμαι C[2] τὸν ἀνάδελφον εἶναι S[2] τὸ μὴ ἔχειν ἀδελφόν M τὸν ἀδελφόν cet. ‖ F 1 ἀεὶ om. G ‖ 4 εὐθὺς et καὶ om. G ‖ τὴν μητέρα φιλεῖν καὶ τὸν πατέρα : τὸν πατέρα φ.κ.τ.μ. LCΠ ‖ 5 αὖ Δ : αὐτοῦ cet. ‖ 481 A 6 ἄστρων : ἄστρον XM ‖ ἂν ἔλθοιμι : ἀνέλθοιμι CXJYNh ‖ ἀνατολὰς : ἀντολὰς DNZ ‖ 8 τὴν θεῶν N : τὴν τῶν θ. cet. ‖ 9 πάλιν om. Σ ‖ 10 ἀεὶ Δ : ἀεὶ εἶναι LC εἶναι cet. ‖ 12 συνδεῖ om. G[1] ‖ μόνιμον : νόμιμον ΘD[2] Euripide ‖ B 1 τίς οὐκ ἂν αὐτοῦ κατεφρόνησε : οὐκ ἄρ' αὐτοῦ καταφρονήσει Rh.

« Les liens du sang ont seuls l'habitude
de tirer les amis hors des flots du malheur[1] ? »

Difficultés de la réconciliation

7 Voilà pourquoi, comme une mauvaise nourrice des vieux parents[2], une pire nourrice des jeunes enfants, il faut expulser la haine entre frères. Elle est de plus aux yeux des concitoyens une source de calomnies et de médisances : ils imaginent qu'après une si longue éducation commune, avec des habitudes communes et une telle intimité, des frères n'auraient pu devenir des ennemis jurés, s'ils n'avaient pas eu sur la conscience une foule de crimes réciproques. Il faut de grandes causes pour détruire une grande affection et une grande amitié : ce qui ne rend pas non plus aisée la réconciliation ; ainsi, les objets formés par assemblage, que vienne à se dissoudre la colle qui les tient, peuvent se réajuster et se remettre en état, mais un corps dont la cohésion est originelle, qu'on le brise ou le déchire, c'est un travail que de trouver le moyen de le recoller et de lui rendre sa cohésion native ; de même si les amitiés que le besoin a nouées se rompent, elles n'ont pas de mal à reprendre, tandis que des frères qui sont sortis des voies de la nature ne se réconcilient pas facilement[3], et, s'ils le font, la réconciliation laisse derrière soi une cicatrice sale et douteuse. Toute inimitié contre un homme, pénétrant dans l'homme accompagnée de sentiments affligeants : envie, colère, jalousie, ressentiment, provoque chagrin et désordre, mais la haine pour un frère avec qui forcément on célèbre en commun les sacrifices du culte des ancêtres, avec qui on doit partager le même tombeau et sans doute on habite la même maison, ou dont le domaine est voisin, cette haine met sous les yeux d'un homme l'objet de sa tristesse et lui rappelle chaque jour la folie et la déraison qui rendent si repoussant à voir le visage le plus agréable et le plus semblable au sien, si effrayante à entendre la voix la plus amicale et la plus familière pour lui depuis sa jeunesse. Tout en voyant beaucoup d'autres frères jouir de la même maison et de la même table,

« φίλων γε μέντοι χρῆσις ἡ πρὸς αἵματος
μόνη κακοῦ ῥέοντος ὠφελεῖν φιλεῖ ; »

7 Διὸ καὶ γονέων κακὴν γηροτρόφον οὖσαν καὶ κακίονα παιδοτρόφον τέκνων ἐκκαθαίρειν προσήκει τὴν μισαδελφίαν. Ἔστι δὲ καὶ πρὸς πολίτας διάβολος καὶ κακήγορος· οἴονται γὰρ οὐκ ἂν ἐκ τοσῆσδε συντροφίας καὶ συνηθείας καὶ οἰκειότητος ἐχθροὺς καὶ πολεμίους γενέσθαι μὴ πολλὰ καὶ πονηρὰ συνειδότας ἀλλήλοις· μεγάλαι γὰρ αἰτίαι μεγάλην διολλύουσιν εὔνοιαν καὶ φιλίαν. C
Ὅθεν οὐδὲ ῥᾳδίως αὖθις ἐνδέχονται διαλύσεις. Ὥσπερ γὰρ τὰ συμπαγέντα, κἂν χαλάσῃ τὸ ἐχέκολλον, ἐνδέχεται πάλιν δεθῆναι καὶ συνελθεῖν, συμφυοῦς δὲ σώματος ῥαγέντος ἢ σχισθέντος ἔργον ἐστὶ κόλλησιν εὑρεῖν καὶ σύμφυσιν· οὕτως αἱ μὲν ὑπὸ χρείας συνημμέναι φιλίαι κἂν διαστῶσιν οὐ χαλεπῶς αὖθις ἀναλαμβάνουσιν, ἀδελφοὶ δὲ τοῦ κατὰ φύσιν ἐκπεσόντες οὔτε ῥᾳδίως συνέρχονται, κἂν συνέλθωσι, ῥυπαρὰν καὶ ὕποπτον οὐλὴν αἱ διαλύσεις ἐφέλκονται. Πᾶσα μὲν οὖν ἔχθρα πρὸς ἄνθρωπον ἀνθρώπῳ μετὰ τῶν μάλιστα λυπούντων ἐνδυομένη παθῶν, φιλο- D
νεικίας, ὀργῆς, φθόνου, μνησικακίας, ὀδυνηρόν ἐστι καὶ ταραχῶδες· ἡ δὲ πρὸς ἀδελφὸν ᾧ θυσιῶν τε κοινωνεῖν ἀνάγκη καὶ ἱερῶν πατρῴων ὁμόταφόν τε γενέσθαι καί που σύνοικον ἢ γείτονα χωρίων ἐν ὄμμασιν ἔχει τὸ λυπηρόν, ὑπομιμνήσκουσα καθ' ἡμέραν τῆς ἀνοίας καὶ παραφροσύνης, δι' ἣν τὸ ἥδιστον καὶ συγγενέστατον πρόσωπον ἰδεῖν σκυθρωπότατον ἥ τε προσφιλὴς ἐκ νέων φωνὴ καὶ συνήθης ἀκοῦσαι φοβερωτάτη γέγονε, πολλοὺς δὲ τῶν ἄλλων ἀδελφῶν ὁρῶντες οἰκίᾳ μιᾷ τε χρωμένους καὶ

481 B 6 γηροτρόφον : γηρω- X¹JYZA ‖ 7 ἐκκαθαίρειν : ἐχθαίρειν G ‖ 9 κακήγορος Amyot : κατ. ‖ C 1 διολλύουσιν Kronenberg : διαλύουσιν ‖ D 3-4 ᾧ θυσιῶν τε κοινωνεῖν ἀνάγκη : ᾧ κοιν. ἐστιν ἀν. θυ. Π ‖ 8 ἰδεῖν Amyot : εἰδεῖν M εἰδείη cet. βλέπεται Δ (sic D βλέπεται εἰδείη Z βλέπεται εἴδει ab) ‖ 10 μιᾷ τε : τε μιᾷ Δ.

avoir indivis champs et esclaves, il a lui-même des amis et des hôtes distincts et tient pour ennemi tout ce qui est cher à ses frères. Cette réflexion est à la portée de tous : amis et convives sont des « conquêtes », parents par alliance et familiers, des « acquisitions »[1] que l'on peut faire, si les premiers comme des armes ou des outils ont été perdus ; mais on ne peut pas plus remplacer un frère qu'une main coupée ou un œil arraché. La femme perse avait eu raison de dire, quand elle avait choisi de sauver son frère de préférence à ses enfants, qu'elle pourrait avoir d'autres fils, mais non un autre frère, puisque ses parents étaient morts[2].

Mauvais frère

8 Mais que doit donc faire, dira-t-on, celui qui a un mauvais frère? D'abord se rappeler que toute espèce d'amitié comporte du mauvais et que, selon le mot de Sophocle :

« A scruter les sentiments des hommes,
On les verra pour la plupart laids[3]. »

Les liens du sang, ceux de l'amitié, ceux de l'amour ne peuvent se trouver purs, sans passion, sans mélange de vice. Le Spartiate qui avait épousé une femme petite disait qu'entre les maux il faut choisir les moindres[4]. Et l'on pourrait conseiller sagement à des frères de supporter leurs malheurs domestiques plutôt que de faire l'essai de malheurs du dehors : pour être imposée, la première attitude échappe aux reproches ; pour être volontaire, la seconde tombe sous le coup de la critique. Ce n'est pas le compagnon de table, ni non plus le camarade d'éphébie[5], ni l'hôte qui sont « liés par les entraves de l'honneur que la forge n'a pas rivées[6] », mais bien l'homme à qui nous unissent le sang, l'éducation, qui a le même père, la même mère, et à qui nous devons tout à fait normalement faire quelques concessions et en cédant à ce frère coupable lui dire :

1. Allusion à *Iliade*, 9, 406-408.
2. Plutarque se souvient d'Hérodote (3, 119) comme, avant lui, Sophocle (*Antigone*, 905 et suivants).

τραπέζῃ καὶ χωρίοις ἀνεμήτοις καὶ ἀνδραπόδοις αὐτοὶ E
καὶ φίλους διῄρηνται καὶ ξένους, ἐχθρὰ πάντα τὰ προσφιλῆ
τοῖς ἀδελφοῖς νομίζοντες· καὶ ταῦτα πᾶσιν ἐν μέσῳ
λογίζεσθαι παρόντος ὅτι « ληϊστοὶ » μέν τε φίλοι καὶ
συμπόται, « κτητοὶ » δὲ κηδεσταὶ καὶ συνήθεις, τῶν
πρώτων ὥσπερ ὅπλων ἢ ὀργάνων διαφθαρέντων, ἀδελφοῦ
δ' ἀντίκτησις οὐκ ἔστιν, ὥσπερ οὐδὲ χειρὸς ἀφαιρεθείσης
οὐδ' ὄψεως ἐκκοπείσης· ἀλλ' ὀρθῶς ἡ Περσὶς εἶπεν, ἀντὶ
τῶν τέκνων ἑλομένη σῶσαι τὸν ἀδελφόν, ὅτι παῖδας μὲν
ἑτέρους κτήσασθαι δύναιτ' ἄν, ἀδελφὸς δ' ἄλλος αὐτῇ
γονέων μὴ ὄντων οὐκ ἂν γένοιτο.

8 Τί δῆτα χρὴ ποιεῖν, φαίη τις ἄν, ὅτῳ φαῦλος ἀδελφὸς
γένοιτο ; Πρῶτον ἐκεῖνο μνημονεύειν, ὅτι παντὸς ἅπτεται F
γένους φιλίας ἡ φαυλότης καὶ κατὰ τὸν Σοφοκλέα· « τὰ
πλεῖστα φωρῶν αἰσχρὰ φωράσεις βροτῶν. » Οὔτε γὰρ
τὸ συγγενικὸν οὔτε τὸ ἑταιρικὸν οὔτε τὸ ἐρωτικὸν εἰλικρι-
νὲς καὶ ἀπαθὲς καὶ καθαρὸν ἔστιν εὑρεῖν κακίας. Ὁ μὲν
οὖν Λάκων μικρὰν γυναῖκα γήμας | ἔφη τὰ ἐλάχιστα δεῖν 482
αἱρεῖσθαι τῶν κακῶν, ἀδελφοῖς δὲ σωφρόνως παραινέ-
σειεν ἄν τις τὰ οἰκειότατα τῶν κακῶν ὑπομένειν μᾶλλον
ἢ πειρᾶσθαι τῶν ἀλλοτρίων· τοῦτο γὰρ ἀνέγκλητον ὡς
ἀναγκαῖον, ἐκεῖνο δὲ ψεκτὸν ὡς αὐθαίρετον. Οὐ γὰρ ὁ
συμπότης οὐδ' ὁ συνέφηβος οὐδ' ὁ ξένος « αἰδοῦς ἀχαλ-
κεύτοισιν ἔζευκται πέδαις », ἀλλ' ὁ σύναιμος καὶ σύντροφος
καὶ ὁμοπάτωρ καὶ ὁμομήτωρ. Ὧι καὶ τὴν ἀρχὴν εἰκός
ἐστιν ἐπιχωρεῖν ἔνια καὶ παρείκειν λέγοντι πρὸς ἀδελφὸν
ἐξαμαρτάνοντα·

481 E 3 νομίζοντες Amyot : νέμοντες ‖ 3-4 ἐν μέσῳ λογίζεσθαι : λογ. ἐν μ. ΥΜΝΣΘ (om. ἐν) ‖ 4 μέν τε Homère : μέντοι LC[1]Sab μέν εἰσι J ‖ 5 καὶ : τε καὶ L ‖ 7 ἔστιν : ἔσται LC[1] ‖ E 12-F 1 τί ... γένοιτο om. G[1]α[1] ‖ 2 γένους φιλίας : φιλίας γένους G ‖ 4-5 εἰλικρινὲς JSh : εἱλ. cet. ‖ 482 A 2 ἀδελφοῖς : ἀδελφῷ Δ ‖ 8 τὴν ἀρχὴν Wilamowitz : τὴν ἀρετήν (τῶν ἁμαρτημάτων Δ) cod. ‖ 9 λέγοντι : λέγοντα Δ.

« C'est pourquoi je ne puis t'abandonner en ton malheur[1] »,

dans ta méchanceté et ta folie, de peur qu'à mon insu ma haine ne sévisse avec rigueur et amertume, à ton sujet, contre un mal paternel ou maternel transmis avec le sang. Les étrangers, comme disait Théophraste, il ne faut pas les juger quand on les aime, mais les juger avant de les aimer.[2] Cependant, quand la nature ne laisse pas au jugement la primauté sur la sympathie, ni n'attend le boisseau de sel proverbial[3], quand elle a fait naître avec nous le principe de l'amitié, il ne faut alors se montrer ni amer, ni rigoureux censeur des fautes. Mais que dire à présent de certaines gens qui supportent facilement, avec plaisir, les fautes d'hôtes, d'étrangers, dont ils ont, pour leur malheur, fait connaissance dans un banquet, au jeu ou à la palestre[4], et qui sont chagrins et implacables pour leurs frères? Il y a pis : on élève avec amour des chiens hargneux et des chevaux ombrageux, souvent même des lynx, des chats, des singes, des lions[5], et on ne supporte pas les humeurs, les ignorances, les ambitions de ses frères ! D'autres font à des concubines, des femmes de mauvaise vie donation écrite de maisons, de champs, mais se battent en duel avec un frère pour un terrain à bâtir et un lopin de terre, puis appelant haine du mal leur haine fraternelle ils déambulent en déblatérant sur la méchanceté de leurs frères et la montent en épingle, alors qu'ils ne s'en offusquent pas chez des étrangers, mais continuent de les fréquenter quand ils sont pleins de méchanceté.

Du vivant des parents

9 Que ceci serve d'exorde à tout notre discours. Et n'allons pas prendre pour début de notre enseignement, comme les autres, le partage des biens paternels, mais les fautes que, du vivant même des parents, font commettre la rivalité et la jalousie. Les éphores infligèrent une amende à Agésilas[6] qui envoyait un bœuf comme marque d'honneur à chaque

« τοὔνεκά σ' οὐ δύναμαι προλιπεῖν δύστηνον ἐόντα »

καὶ φαῦλον καὶ ἀνόητον, μὴ καὶ λάθω τι πατρῷον ἢ μητρῷον ἐνεσταγμένον ἀπὸ σπέρματος νόσημα χαλεπῶς B καὶ πικρῶς τῷ μισεῖν ἐν σοὶ κολάζων. Τοὺς μὲν γὰρ ἀλλοτρίους, ὡς ἔλεγε Θεόφραστος, οὐ φιλοῦντα δεῖ κρίνειν, ἀλλὰ κρίναντα φιλεῖν· ὅπου δ' ἡ φύσις ἡγεμονίαν τῇ κρίσει πρὸς εὔνοιαν οὐ δίδωσιν οὐδ' ἀναμένει τὸν θρυλούμενον τῶν ἁλῶν μέδιμνον, ἀλλὰ συγγεγέννηκε τὴν ἀρχὴν τῆς φιλίας, ἐνταῦθα δεῖ μὴ πικροὺς εἶναι μηδ' ἀκριβεῖς τῶν ἁμαρτημάτων ἐξεταστάς. Νυνὶ δὲ τί ἂν λέγοις, εἰ ξένων ἀνθρώπων καὶ ἀλλοτρίων ἐκ πότου τινὸς ἢ παιδιᾶς ἢ παλαίστρας προσφθαρέντων ἁμαρτήματα ῥᾳδίως ἔνιοι φέροντες καὶ ἡδόμενοι, δύσκολοι καὶ ἀπαραίτητοι πρὸς τοὺς ἀδελφούς εἰσιν ; Ὅπου καὶ κύνας C χαλεποὺς καὶ ἵππους, πολλοὶ δὲ λύγκας, αἰλούρους, πιθήκους, λέοντας τρέφοντες καὶ ἀγαπῶντες, ἀδελφῶν οὐχ ὑπομένουσιν ὀργὰς ἢ ἀγνοίας ἢ φιλοτιμίας, ἕτεροι δὲ παλλακίσι καὶ πόρναις οἰκίας καὶ ἀγροὺς καταγράφοντες ὑπὲρ οἰκοπέδου καὶ γωνίας πρὸς ἀδελφοὺς διαμονομαχοῦσιν, εἶτα τῷ μισαδέλφῳ μισοπονηρίαν ὄνομα θέμενοι περινοστοῦσιν ἐν τοῖς ἀδελφοῖς τὴν κακίαν προβαλλόμενοι καὶ λοιδοροῦντες, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις μὴ δυσχεραίνοντες, ἀλλὰ χρωμένοις πολλῇ καὶ συνόντες.

9 Ταυτὶ μὲν οὖν ἔστω προοίμια τοῦ λόγου παντός. D Ἀρχὴν δὲ τῆς διδασκαλίας μὴ τὴν νέμησιν τῶν πατρῴων, ὥσπερ ἕτεροι, λάβωμεν, ἀλλὰ τὴν ἔτι ζώντων ἁμαρτανομένην τῶν γονέων ἅμιλλαν καὶ ζηλοτυπίαν. Οἱ μὲν γὰρ ἔφοροι, τοῦ Ἀγησιλάου τῶν ἀποδεικνυμένων ἀεὶ γερόντων

482 A 11 τοὔνεκά σ' : τῷ σε καὶ Homère || B 3 ὡς om. C[1] (L deest) || 6 θρυλούμενον : θρυλλ. GX || C 2 τοὺς om. C || 3 δὲ : δὲ καὶ Δ || λύγκας : λύγγας omnes codd. || 6 παλλακίσι : πολλάκις ΣΘ || 8 μισοπονηρίαν : -ρίας X || 11 χρωμένοις Dumortier : χρώμενοι || D 2 μὴ om. LC[1] || 4 γὰρ om. G.

nouveau sénateur désigné : ils donnèrent pour raison qu'il cherchait à s'approprier par des largesses démagogiques des personnages publics. On conseillera à un fils d'entourer de soins ses parents, sans chercher à gagner pour lui seul, ni à détourner sur lui leur affection. De cette façon démagogique beaucoup supplantent leurs frères, en dissimulant leur rapacité sous un spécieux, mais injuste prétexte ; car ils les privent du plus grand et du plus beau des biens paternels, l'affection, et leur coupent l'herbe sous le pied de façon déloyale et frauduleuse[1], quand ils tirent avantage de ce que ceux-là sont occupés et ne sont pas au courant, quand ils s'appliquent à se montrer rangés, obéissants et vertueux dans les occasions précisément où ils voient leurs frères commettre une faute ou sembler la commettre. Ils doivent au contraire, quand leur père se fâche, subir également sa colère et la supporter avec eux et, par une espèce de concours, en diminuer le poids, mais d'autre part faire bénéficier un frère, d'une manière ou d'une autre, des bienfaits et des faveurs reçus ; enfin, en cas de négligence de sa part, alléguer les circonstances, quelque occupation, ou son naturel qui trouve mieux son emploi et qui est plus avisé en d'autres occasions. Le mot d'Agamemnon aussi est excellent :

« Ce n'est point là paresse ou bien étourderie,
Mais, les yeux fixés sur moi...[2] »

il me laisse ce devoir à accomplir. Les pères admettent volontiers les substitutions de termes et croient leurs fils, quand ils traitent de simplicité la nonchalance de leurs frères, de droiture leur gaucherie, de légitime fierté leur humeur querelleuse, si bien que le réconciliateur y

1. La métaphore est tirée des jeux du stade. Le mot grec signifie que l'on dépasse un concurrent à la course et que l'on se rabat devant lui pour lui couper la route. L'image se retrouve notamment chez Aristophane, *Cavaliers*, 676, et Platon, *République*, 426 C.
2. *Iliade*, 10, 123.

ἑκάστῳ βοῦν ἀριστεῖον πέμποντος, ἐζημίωσαν αὐτὸν
αἰτίαν ὑπειπόντες ὅτι τοὺς κοινοὺς ἰδίους κτᾶται δημαγω-
γῶν καὶ χαριζόμενος· υἱῷ δ' ἄν τις παραινέσειε θεραπεύειν
γονεῖς μὴ κτώμενον ἑαυτῷ μόνῳ μηδ' εἰς ἑαυτὸν ἀποστρέ-
φοντα τὴν εὔνοιαν. Ὧι τρόπῳ πολλοὶ καταδημαγωγοῦσι
τοὺς ἀδελφούς, εὐπρεπῆ πρόφασιν, οὐ δικαίαν δὲ τῆς
πλεονεξίας ταύτης ἔχοντες. Τὸ γὰρ μέγιστον τῶν πατρῴων E
καὶ κάλλιστον ἀποστεροῦσιν αὐτούς, τὴν εὔνοιαν, ἀνελευ-
θέρως καὶ πανούργως ὑποτρέχοντες, ἐν καιρῷ ταῖς
ἐκείνων ἀσχολίαις καὶ ἀγνοίαις ἐπιτιθέμενοι καὶ μάλιστα
παρέχοντες εὐτάκτους καὶ κατηκόους αὑτοὺς καὶ σώφρο-
νας ἐν οἷς ἐκείνους ἁμαρτάνοντας ἢ δοκοῦντας ὁρῶσι. Δεῖ
δὲ τοὐναντίον, ὅπου μὲν ὀργή, συνεκδέχεσθαι καὶ συνυπο-
δύεσθαι καθάπερ τῷ συνεργεῖν ποιοῦντα κουφοτέραν,
ὑπουργίαις δὲ καὶ χάρισι συνεισποιεῖν ἀμωσγέπως τὸν
ἀδελφόν· ἐλλείποντος δέ που, καιρὸν ἢ πρᾶξιν ἑτέραν ⟨ἢ⟩
τὴν φύσιν αἰτιᾶσθαι, πρὸς ἄλλα χρησιμωτέραν καὶ συνετω- F
τέραν οὖσαν· εὖ δ' ἔχει καὶ τὸ τοῦ Ἀγαμέμνονος, ὡς

« οὔτ' ὄκνῳ εἴκων οὔτ' ἀφραδίῃσι νόοιο,
ἀλλ' ἐμέ τ' εἰσορόων »

κἀμοὶ τοῦτο παραδοὺς τὸ καθῆκον. Ἡδέως δὲ καὶ | τῶν 483
ὀνομάτων τὰς μεταθέσεις οἱ πατέρες προσδέχονται καὶ
πιστεύουσι τοῖς υἱοῖς ἁπλότητα μὲν τὴν ῥᾳθυμίαν τῶν
ἀδελφῶν ὀνομάζουσιν, ὀρθότητα δὲ τὴν σκαιότητα, τὸ δὲ
φιλόνεικον ἀκαταφρόνητον· ὥστε τῷ διαλλάσσοντι περί-

482 D 9 μόνῳ : μόνον LCi ‖ ἑαυτὸν : ἑαυτῷ X ‖ 10 εὔνοιαν om. NR ‖ E 7 δὲ : καὶ LC[1] ‖ 8 τῷ : τὸ D ‖ κουφοτέραν Reiske : κουφότερον ‖ 10 ἑτέραν : καὶ ἑ. LC ‖ ἢ add. Xylander-Amyot ‖ F 1 ὡς μᾶλλον post αἰτιᾶσθαι add. ΔR (non S) ‖ ἄλλα ΔM (non Π) : ἄλληλα cet. ‖ 1-2 συνετωτέραν Apelt : σεμνοτέραν ‖ 2 ὡς om. Θ ‖ 3 οὔτ[2] : οὐδ' Γ (exc. J) ‖ 4 καὶ ἐμὴν ποτιδέγμενος ὁρμὴν post εἰσορόων add. codices praeter Γ ‖ 483 A 4 ὀνομάζουσιν : -ζοντες LC[1]G[2]WYNMΠRh.

gagne de diminuer la colère contre son frère et en même temps d'accroître l'affection de son père envers lui-même.

10 Mais après avoir ainsi pris sa défense, il faut se tourner vers ce frère et le reprendre vertement, en dénonçant avec franchise sa faute et sa négligence. Il ne faut en effet ni laisser faire ses frères, ni par contre les accabler, quand ils sont en faute : dans ce dernier cas, c'est se réjouir du malheur d'autrui, dans le premier, c'est se faire complice de sa faute, mais gourmander en homme qui témoigne de l'intérêt et de la compassion. On devient devant son frère son accusateur le plus redoutable, quand on s'est montré devant ses parents son avocat le plus zélé. Un frère est-il accusé sans avoir commis de faute? Bien qu'il convienne en toute occurrence de secourir ses parents, de supporter de leur part tous leurs accès de colère et de mauvaise humeur, les contestations et plaidoyers devant eux, en faveur d'un frère accusé ou maltraité injustement, sont irrépréhensibles, voire honorables. Il ne faut point redouter de s'entendre dire le mot de Sophocle :

« tu fais, ô fils pervers, le procès de ton père[1] ! »

quand on parle avec franchise en faveur d'un frère qui semble injustement traité. Un procès de ce genre rend à ceux-là mêmes que l'on confond la défaite plus douce que la victoire.

Après la mort des parents

11 Après la mort du père, il est bon de s'attacher plus qu'auparavant à l'affection de son frère et de partager d'emblée sa piété filiale en pleurant et en s'affligeant avec lui, en repoussant les insinuations des serviteurs et les calomnies des amis qui veulent embrasser le parti de l'un ou de l'autre, en ajoutant foi enfin à tout ce qu'on raconte de l'amour fraternel

1. Sophocle, *Antigone*, 742.

ἐστι τὴν πρὸς τὸν ἀδελφὸν ὀργὴν ἐλαττοῦν ἅμα καὶ τὴν
πρὸς ἑαυτὸν εὔνοιαν αὔξειν τοῦ πατρός. **10** Οὕτω δ'
ἀπολογησάμενον ἤδη πρὸς ἐκεῖνον δεῖ τρέπεσθαι καὶ
καθάπτεσθαι σφοδρότερον, τὸ ἁμάρτημα καὶ τὸ ἔλλειμμα
μετὰ παρρησίας ἐνδεικνύμενον. Οὔτε γὰρ ἐφιέναι δεῖ τοῖς
ἀδελφοῖς οὔτ' αὖ πάλιν ἐπεμβαίνειν ἁμαρτάνουσιν αὐτοῖς
— τὸ μὲν γὰρ ἐπιχαίροντός ἐστιν, ἐκεῖνο δὲ συνεξαμαρτά- B
νοντος —, ἀλλὰ κηδομένῳ καὶ συναχθομένῳ χρῆσθαι τῷ νου-
θετοῦντι. Γίνεται δὲ κατήγορος ἀδελφοῦ σφοδρότατος πρὸς
αὐτὸν ὁ προθυμότατος ὑπὲρ αὐτοῦ συνήγορος πρὸς τοὺς
γονεῖς γενόμενος. Ἂν δὲ μηδὲν ἁμαρτάνων ἀδελφὸς ἐν αἰτίᾳ
γένηται, τἄλλα μὲν ὑπουργεῖν γονεῦσι καὶ φέρειν ὀργήν
τε πᾶσαν αὐτῶν καὶ δυσχέρειαν ἐπιεικές, αἱ δ' ὑπὲρ
ἀδελφοῦ παρ' ἀξίαν κακῶς ἀκούοντος ἢ πάσχοντος
ἀντιδικίαι καὶ δικαιολογίαι πρὸς αὐτοὺς ἄμεμπτοι καὶ
καλαί · καὶ οὐ φοβητέον ἀκοῦσαι τὸ Σοφόκλειον ·

« ὦ παῖ κάκιστε, διὰ δίκης ἰὼν πατρί ; »

παρρησιαζόμενον ὑπὲρ ἀδελφοῦ δοκοῦντος ἀγνωμο- C
νεῖσθαι · καὶ γὰρ αὐτοῖς ἡ τοιαύτη δίκη τοῖς ἐλεγχομένοις
ποιεῖ τὴν ἧτταν ἡδίω τῆς νίκης.

11 Ἀποθανόντος γε μὴν πατρὸς ἐμφύεσθαι μᾶλλον ἢ πρότερον ὀρθῶς ἔχει τῇ εὐνοίᾳ τὸν ἀδελφόν, εὐθὺς μὲν ἐν τῷ συνδακρύειν καὶ συνάχθεσθαι κοινωνούμενον τὸ φιλόστοργον, ὑπονοίας δὲ θεραπόντων καὶ διαβολὰς ἑταίρων ἑτέρωσ' αὐτοὺς προσνεμόντων ἀπωθούμενον καὶ πιστεύοντα

483 B 1 ἐκεῖνο : τὸ G^{1}h (non i) ‖ 3 δὲ : γὰρ LC^{1} δὲ καὶ G ‖ 7 δυσχέρειαν : δυσμένειαν C^{1}L ‖ 11 ὦ παῖ κάκιστε : ὦ παγκάκιστε Sophocle ‖ C 5 τὸν ἀδελφὸν G^{1} : τοὺς ἀδελφοὺς Δ qui etiam κοινουμένους ... ἀπωθουμένους ... πιστεύοντας inferunt τῶν ἀδελφῶν cet. ‖ 6 συνδακρύειν : δακρύειν Δ ‖ κοινωνούμενον Amyot : κοινούμενον (κοσμού- N) ‖ τὸ : τὸν Δ ‖ 7 ἑταίρων $G^{1corr.}$ $C^{corr.}$JK : ἑτέρων cet. ‖ 8 ἑτέρωσ' Pohlenz : ἑτέροις Δ om. N ἑτέρως cet. ‖ αὐτοὺς Bern. : αὐτούς.

des Dioscures, par exemple, que Pollux tua d'un coup de poing un homme qui lui sussurait de méchants propos contre son frère[1].

Pour le partage du patrimoine, qu'ils n'aillent pas se déclarer la guerre comme la plupart en disant :

« Entends-nous, Alala, fille de Polémos[2] »,

et se livrer une bataille rangée, mais qu'ils se gardent entre tous de ce jour-là en pensant que, pour les uns, il marque le début d'une haine irréductible et de la discorde, pour les autres, de l'amitié et de la concorde ; que seul à seul de préférence, sinon en présence d'un ami commun[3], qui soit pour l'un et l'autre un témoin bienveillant, « la Justice présidant au tirage des lots », comme dit Platon[4], ils choisissent ou laissent choisir l'autre selon leurs préférences ou leurs convenances, dans la pensée que s'ils se partagent le soin et l'administration de tous les biens, ils en ont en commun, de façon indivise, l'usufruit et la propriété. Mais ceux qui s'arrachent des nourrices ou des esclaves qui ont été leurs frères de lait et leurs camarades, cela pour l'avoir emporté dans les évaluations, s'en iront enrichis d'un esclave, mais appauvris du bien le plus considérable et le plus précieux de leur patrimoine, l'amitié et la confiance d'un frère. Nous en connaissons qui sans y chercher leur intérêt, par pur amour de la querelle, n'ont pas mieux traité leur patrimoine que butin de guerre. On compte parmi eux Chariclès et Antiochus d'Opunte, qui brisèrent une coupe d'argent et découpèrent un manteau[5] avant de se séparer, comme si sous l'effet d'une imprécation tragique ils avaient

« partagé leur maison au tranchant de l'épée[6]. »

D'autres racontent, tout glorieux, à autrui qu'ils ont eu plus que leurs frères dans le partage, grâce à leurs

1. Phérécyde : cf. Jacoby, *Frag. d. gr. Historiker*, I, p. 101.
2. Pindare, fr. 94 Turyn, fr. 78 Snell. Plutarque cite ce fragment et les deux vers suivants dans *De glor. Ath.*, 349 C.
3. Hésiode, *Travaux*, 371.
4. Platon, *Critias*, 109 B, où il est question du partage de la terre par les dieux.

τοῖς τ' ἄλλοις ἃ μυθολογοῦσι περὶ τῶν Διοσκόρων τῆς
φιλαδελφίας καὶ ὅτι ὁ Πολυδεύκης τὸν καταψιθυρίζοντα
τοῦ ἀδελφοῦ πρὸς αὐτὸν κονδύλῳ παίσας ἀπέκτεινεν. Ἐπὶ
δὲ τὴν νέμησιν τῶν πατρῴων μὴ καταγγείλαντας ἀλλήλοις D
πόλεμον ὥσπερ οἱ πολλοί· « Κλῦθ', Ἀλαλά, Πολέμου
θύγατερ » ἐκ παρασκευῆς ἀπαντᾶν, ἀλλὰ μάλιστα δὴ
τὴν ἡμέραν ἐκείνην φυλαττομένους, ὡς τοῖς μὲν ἔχθρας
ἀνηκέστου καὶ διαφορᾶς, τοῖς δὲ φιλίας καὶ ὁμονοίας
οὖσαν ἀρχήν, μάλιστα μὲν αὐτοὺς καθ' ἑαυτούς, εἰ δὲ
μή, φίλου κοινοῦ παρόντος ἀμφοτέροις μάρτυρος εὐγνω-
μονοῦντος « δίκης κλήροις », ᾗ φησιν ὁ Πλάτων, τὰ
φίλα καὶ προσήκοντα λαμβάνοντας καὶ διδόντας οἴεσθαι
τὴν ἐπιμέλειαν νέμεσθαι καὶ τὴν οἰκονομίαν, χρῆσιν δὲ
καὶ κτῆσιν ἐν μέσῳ κεῖσθαι κοινὴν καὶ ἀνέμητον ἁπάντων.
Οἱ δὲ καὶ τίτθας ἀποσπῶντες ἀλλήλων καὶ συντρόφους E
καὶ συνήθεις παῖδας ὑπερβαλλόμενοι τοῖς διαλογισμοῖς
ἀπίασιν ἀνδραπόδου τιμῇ πλέον ἔχοντες, τὸ δὲ μέγιστον
καὶ τιμιώτατον τῶν πατρῴων, φιλίαν ἀδελφοῦ καὶ πίστιν,
ἀπολωλεκότες. Ἐνίους δὲ καὶ ἀκερδῶς φιλονεικίας ἕνεκα
χρησαμένους τοῖς πατρῴοις οὐθὲν ἐπιεικέστερον ἢ λαφύ-
ροις ἴσμεν. Ὧν καὶ Χαρικλῆς καὶ Ἀντίοχος ἦσαν οἱ
Ὀπούντιοι· καὶ γὰρ ἔκπωμα διακόψαντες ἀργυροῦν καὶ
ἱμάτιον διατεμόντες ἀπῄεσαν, ὥσπερ ἐκ τραγικῆς
τινος κατάρας « θηκτῷ σιδήρῳ δῶμα διαλαχόντες. »
Οἱ δὲ καὶ διηγοῦνται πρὸς ἑτέρους γαυριῶντες ὅτι
τῶν ἀδελφῶν πανουργίᾳ καὶ δριμύτητι καὶ παρα- F

483 C 9 τ' ἄλλοις : πολλοῖς ΣΘ (exc. Z) ‖ διοσκόρων : -κούρων omnes codices ‖ D 1 καταγγείλαντας : -τες WJShA ‖ 3 δὴ LCGWMΠJSh : δεῖ cet. ‖ 5 διαφορᾶς : -φθορᾶς GWYSh ‖ 7-8 εὐγνωμονοῦντος Pohlenz : εὐγνώμονος Δ εὐγνωμονούντων cet. ‖ E 2 ὑπερβαλλόμενοι : ὑποβαλλόμενοι W ὑπερβαλόμενοι LC^1 ‖ διαλογισμοῖς Emperius : διωγμοῖς ‖ 3 τιμῇ GNDab : τί μή cet. ‖ 5 ἀπολωλεκότες C^2 : -δεδωκότες cet. ‖ ἀκερδῶς : -οῦς WJ^1 ‖ 8-9 ἀργυροῦν ... διατεμόντες om. LC^1 ‖ 9 διατεμόντες : -τέμν- WXYN ‖ 10 τινος om. Σ.

artifices, leur âpreté, leurs tromperies, alors qu'ils devraient se vanter et tirer leur fierté du succès de leur modération, de leur complaisance, de leurs concessions. Aussi vaut-il la peine de mentionner Athénodore, dont tout le monde se souvient encore chez nous : il avait un frère aîné du nom de Xénon, qui, chargé de sa tutelle, avait dissipé une bonne part de son patrimoine ; il finit par être condamné pour le rapt d'une femme, et ses biens furent confisqués au profit du trésor impérial. Athénodore était alors un jeune homme encore imberbe ; on lui rendit la part qui lui revenait de ces biens, mais il n'oublia pas son frère et remit tout en commun, pour le partager. Bien qu'il subît alors maint préjudice dans la répartition, il n'en conçut ni indignation, ni regret, mais supporta avec indulgence et sérénité la folie de son frère, devenue célèbre en Grèce.

Inégalités entre frères

12 Quand Solon déclara, à propos de la Constitution, que l'égalité[1] ne crée pas la discorde, il substitua, semble-t-il, par démagogie, la proportion arithmétique et démocratique à la noble proportion géométrique ; mais celui qui en privé conseille à des frères, de préférence, comme Platon[2] le conseillait aux citoyens, de supprimer le Tien et le Mien, ou du moins de chérir l'égalité et de s'y tenir, en jetant ainsi les beaux et durables fondements de la concorde et de la paix...[3], mais qu'il recoure aussi à d'illustres exemples. Ainsi le mot de Pittacos[4] au roi des Lydiens, qui lui demandait s'il avait de l'argent : « Deux fois plus que je ne voudrais puisque mon frère est mort. » Mais ce n'est pas seulement

1. *Vie de Solon*, 14. « On dit... que ce mot plut à la fois aux riches et aux pauvres, les uns pensant obtenir l'égalité à cause de leur rang et de la considération dont ils jouissaient, et les autres à cause de leur importance quantitative et de leur nombre. » (Trad. Flacelière-Chambry). *Quaest. conv.*, 643 C, 719 B. Platon, *Gorgias*, 508 A.

2. Platon, *République*, 462 C et *Conj. praec.*, 140 D, *Amat.*, 767 D.

3. Le texte paraît ici lacunaire.

4. Le roi des Lydiens est Crésus. Diogène Laërce, I, 75.

λογισμῷ πλέον ἔσχον ἐν τῷ νέμεσθαι, δέον ἀγάλ-
λεσθαι καὶ μέγα φρονεῖν ἐπιεικείᾳ καὶ χάριτι καὶ ὑπείξει
περιγενομένους. | Ὅθεν ἄξιόν ἐστιν Ἀθηνοδώρου μεμνῆ- 484
σθαι, καὶ μέμνηνταί γε πάντες παρ' ἡμῖν. Ἦν γὰρ ἀδελφὸς
αὐτῷ πρεσβύτερος ὄνομα Ξένων, καὶ πολλὰ τῆς οὐσίας
ἐπιτροπεύσας διεφόρησε· τέλος δ' ἁρπάσας γυναῖκα καὶ
καταδικασθεὶς ἀπώλεσε τὴν οὐσίαν εἰς τὸ Καίσαρος
ταμιεῖον ἀναληφθεῖσαν. Ὁ δ' Ἀθηνόδωρος ἦν μὲν ἔτι
μειράκιον οὐδέπω γενειῶν, ἀποδοθέντος δὲ τοῦ μέρους
αὐτῷ τῶν χρημάτων οὐ περιεῖδε τὸν ἀδελφόν, ἀλλ' εἰς
μέσον ἅπαντα καταθεὶς ἐνείματο, καὶ πολλὰ περὶ τὴν
νέμησιν ἀγνωμονούμενος οὐκ ἠγανάκτησεν οὐδὲ μετε-
νόησεν, ἀλλὰ πράως καὶ ἱλαρῶς ἤνεγκε τοῦ ἀδελφοῦ τὴν B
ἄνοιαν περιβόητον ἐν τῇ Ἑλλάδι γενομένην.

12 Ὁ μὲν οὖν Σόλων ἀποφηνάμενος περὶ πολιτείας ὡς
ἰσότης στάσιν οὐ ποιεῖ λίαν ἔδοξεν ὀχλικῶς ἀριθμητικὴν
καὶ δημοκρατικὴν ἐπεισάγειν ἀναλογίαν ἀντὶ τῆς καλῆς
γεωμετρικῆς· ὁ δ' ἐν οἰκίᾳ παραινῶν ἀδελφοῖς μάλιστα
μέν, ὡς ὁ Πλάτων παρῄνει τοῖς πολίταις, « τὸ ἐμὸν »
ἐξαιρεῖν « καὶ τὸ οὐκ ἐμόν », εἰ δὲ μή, τὴν ἴσην ἀγαπᾶν
καὶ τῆς ἴσης περιέχεσθαι, καλὴν κρηπῖδα καὶ μόνιμον
ὁμονοίας καὶ εἰρήνης καταβαλλόμενος [ἀεί], χρήσθω δὲ
καὶ παραδείγμασιν ἐνδόξοις, οἷόν ἐστι καὶ τὸ τοῦ Πιττακοῦ
πρὸς τὸν βασιλέα Λυδῶν πυνθανόμενον εἰ χρήματ' ἔστιν C
αὐτῷ, « Διπλάσι', εἶπεν, ἢ ἐβουλόμην, τοῦ ἀδελφοῦ
τεθνηκότος. » Ἐπεὶ δ' οὐ μόνον ἐν χρημάτων αὐξήσει καὶ

483 F 1-2 παραλογισμῷ : -μοῖς hS || 4 περιγενομένους : παραγεν. LC¹ περιγιν. WYM (non Π)DhΘ παραγιν. i || 484 A 1 ἐστιν Γ : om. cet. || 3 αὐτῷ post ὄνομα pos. Xυ post πρεσβύτερος cet. || 4 ἐπιτροπεύσας CLG : -πεύων cet. || καὶ om. LC¹ || 10 ἀγνωμονούμενος Wyttenbach : ἀγνωμονευόμενος || A 10-B 1 οὐδὲ μετενόησεν om. ΣΘ οὐ μετ. οὐδ' ἠγαν. Π (non M) || 4-5 ὀχλικῶς ... ἐπεισάγειν : ὀχλικὸς ... ἐπεισάγων Δ || 10 καταβαλλόμενος : -βαλό- a || ἀεὶ uel ἐστι (Δ) del. Helmbold *lacunam suspicamur* || C 2 ἢ Amyot : εἰ || 3 αὐξήσει Dumortier : κτήσει.

par l'accroissement des richesses ou leur diminution que « le Moins se montre l'ennemi du Plus »[1], mais en général et comme s'exprime Platon[2], selon lequel le déséquilibre engendre le mouvement et l'équilibre la stabilité et la permanence, toute inégalité fait tomber les frères dans la discorde. Cependant, puisque l'égalité complète et l'équilibre sont impossibles, car, si dès l'origine leurs natures leur font des parts inégales, par la suite les vicissitudes de la fortune en font autant, suscitant les envies et les jalousies, très vilaines maladies, plaies funestes pour les familles, et même pour les cités, il faut être sur ses gardes, et les guérir si elles surviennent. On conseillera à celui qui est supérieur à ses frères de commencer par partager avec eux les avantages qui lui sont reconnus, en les parant de sa gloire, en les introduisant dans le cercle de ses amis et, s'il est plus éloquent, en leur permettant de jouir de son crédit, tout comme s'il était le leur non moins que le sien ; puis de ne manifester ni orgueil, ni arrogance, mais plutôt de s'abaisser, de condescendre à leur humeur pour mettre sa supériorité à l'abri de l'envie, et d'aplanir, autant que faire se peut, les inégalités de la fortune par la modération de son esprit. Ainsi Lucullus[3] n'accepta pas d'entrer en charge avant son frère, bien qu'il fût l'aîné, mais il laissa passer son tour pour attendre que son frère eût le sien. Pollux[4] ne voulut pas non plus être dieu seul, mais préféra être demi-dieu avec son frère, prendre une part de sa condition mortelle pour le faire participer à son immortalité. « Mais toi, lui dira-t-on, bienheureux que tu es, tu as la possibilité, sans diminuer aucun des biens qui t'appartiennent, de faire de ton frère ton égal, de lui faire partager ta brillante situation, en lui permettant de jouir pour ainsi dire du reflet de

1. Euripide, *Phéniciennes*, 539.
2. Platon, *République*, 547 A et *Sophiste*, 249-250.
3. Plutarque, *Vie de Lucullus*, 1. Ce frère s'appelait Marcus et la magistrature en question l'édilité. « Il attendit que son frère pût être candidat et il sut si bien gagner ainsi la faveur du peuple que, bien qu'absent, il fut choisi comme édile avec lui » (trad. Flacelière).
4. Stobée, IV, 659, 5.

μειώσει « τῷ πλέονι πολέμιον καθίσταται τοὔλασσον »,
ἀλλ' ἁπλῶς, ᾗ φησιν ὁ Πλάτων ἐν μὲν ἀνωμαλίᾳ κίνησιν,
ἐν δ' ὁμαλότητι στάσιν ἐγγίνεσθαι καὶ μονήν, οὕτως πᾶσα
μὲν ἀνισότης ἐπισφαλής ἐστι πρὸς διαφορὰν ἀδελφῶν,
ἐν πᾶσι δ' ἴσους γενέσθαι καὶ ὁμαλοὺς ἀδύνατον — τὰ μὲν
γὰρ αἱ φύσεις εὐθὺς ἀνίσως νέμουσι, τὰ δ' ὕστερον αἱ
τύχαι φθόνους ἐμποιοῦσαι καὶ ζηλοτυπίας, αἴσχιστα
νοσήματα καὶ κῆρας οὐκ οἰκίαις μόνον, ἀλλὰ καὶ πόλεσιν
ὀλεθρίους —, δεῖ καὶ ταῦτα φυλάττεσθαι καὶ θεραπεύειν, ἂν D
ἐγγένηται. Τῷ μὲν οὖν ὑπερέχοντι παραινέσειεν ἄν τις,
πρῶτον μὲν ἐν οἷς δοκεῖ διαφέρειν, ταῦτα κοινὰ ποιεῖν
τοῖς ἀδελφοῖς, συνεπικοσμοῦντα τῇ δόξῃ καὶ συνεισ-
ποιοῦντα ταῖς φιλίαις, κἂν λέγειν δεινότερος ᾖ, χρῆσθαι
παρέχοντα τὴν δύναμιν ὡς ἐκείνων μηθὲν ἧττον οὖσαν·
ἔπειτα μήτ' ὄγκον ἐμφαίνειν τινὰ μήθ' ὑπεροψίαν, ἀλλὰ
μᾶλλον ἐνδιδόντα καὶ συγκαθιέντα τῷ ἤθει τὴν ὑπεροχὴν
ἀνεπίφθονον ποιεῖν καὶ τὴν τῆς τύχης ἀνωμαλίαν ἐπανι-
σοῦν, ὡς ἀνυστόν ἐστι, τῇ μετριότητι τοῦ φρονήματος.
Ὁ μὲν οὖν Λεύκολλος οὐκ ἠξίωσε τοῦ ἀδελφοῦ πρότερος
τὴν ἀρχὴν λαβεῖν πρεσβύτερος ὤν, ἀλλὰ τὸν αὑτοῦ παρεὶς E
καιρὸν τὸν ἐκείνου περιέμεινεν, ὁ δὲ Πολυδεύκης οὐδὲ
θεὸς ἠθέλησε μόνος, ἀλλὰ μᾶλλον ἡμίθεος σὺν τῷ ἀδελφῷ
γενέσθαι καὶ τῆς θνητῆς μερίδος μετασχεῖν ἐπὶ τῷ μετα-
δοῦναι τῆς ἀθανασίας ἐκείνῳ. « Σοὶ δέ, φαίη τις ἄν,
ὦ μακάριε, μηθὲν ἐλαττοῦντι τῶν προσόντων ἀγαθῶν
ὑπάρχει συνεξομοιοῦν καὶ συνεπικοσμεῖν ὥσπερ αὐγῆς

484 C 10 ἐμποιοῦσαι Δh : -σι cet. ‖ D 1 δεῖ : δεῖ δὲ GA ‖ 3 ἐν G^1 et^4 : om. cet. ‖ 4 συνεπικοσμοῦντα : συνεπισκοπ. LC^1 κοσμοῦντα συνεπισκοπ. XJ^1K ‖ 6 ἐκείνων Θ : ἐκείνου cet. ‖ 9 τὴν om. D ‖ τῆς om. G^1N ‖ 10 ἀνυστόν : ἀνυστατόν LW ἀνύσταστον C^1X ‖ 11 μὲν οὖν : γοῦν Δ ‖ τοῦ ἀδελφοῦ πρότερος : πρ. τ. ἀ. ΣΘ ‖ E 4 θνητῆς : θνητῶν D ‖ 6-7 τῶν προσόντων ... συνεπικοσμεῖν om. R ‖ 7 τὸν ἀδελφὸν post συνεπ. add. Δ ‖ αὐγῆς Emperius : αὐτῆς.

la gloire qui t'entoure, de ton mérite et de ta réussite. » Platon rendit ainsi ses frères célèbres en les montrant dans ses plus belles œuvres : Glaucon et Adimante dans la *République*, Antiphon, le plus jeune, dans le *Parménide*[1].

13 En outre de même qu'il y a dans les natures et les destinées des frères des inégalités, il est impossible que l'un des deux ait en tout une absolue supériorité. On a beau dire que les éléments issus d'une seule et même matière[2] ont les qualités les plus contraires, on n'a jamais vu deux frères nés d'une seule mère et du même père, être l'un, comme le Sage du Portique, à la fois beau, aimable, généreux, honoré, riche, éloquent, érudit, humain ; et l'autre, laid, déplaisant, avare, sans honneur, pauvre, sans talent pour la parole, ignorant, misanthrope. Même les moins estimables et les plus vils ont en quelque manière leur part de charme, de talent, de dons naturels pour bien agir,

« Comme entre les chardons et la rude bougraine
poussent les blanches fleurs des souples quarantaines[3]. »

Celui qui paraît avoir l'avantage sur certains points ne doit pas brimer son frère, l'offusquer, l'écarter, comme au concours, de toutes les premières places, mais lui céder et montrer que pour bien des choses c'est lui le meilleur et le plus utile. Il enlèvera ainsi tout prétexte à l'envie, comme on enlève au feu son aliment, et l'éteindra ou plutôt ne lui permettra pas du tout de naître ni de se développer. Celui qui choisit toujours son frère pour conseiller et

1. On peut lire dans le *De amicitia* de Cicéron un développement parallèle en 69-73.

2. Plutarque songe aux théories de Parménide, par association d'idées. Cf. Empédocle, fr. 17, v. 16-18.

3. Ce distique élégiaque reparaît en *De aud.*, 44 E, *Quaest. conv.*, 621 E et dans Athénée, 97 D. Fuhrmann (Plutarque, *Propos de table*, II-III p. 161, éd. C.U.F.) note que la quarantaine est une variété de giroflée (Théophraste, *H.P.* VI, 8, 1, Dioscoride, III, 123).

ἀπολαύοντα τῆς περὶ σὲ δόξης ἢ ἀρετῆς ἢ εὐτυχίας. »
Ὥσπερ Πλάτων τοὺς ἀδελφοὺς εἰς τὰ κάλλιστα τῶν αὑτοῦ
συγγραμμάτων θέμενος ὀνομαστοὺς ἐποίησε, Γλαύκωνα
μὲν καὶ Ἀδείμαντον εἰς τὴν Πολιτείαν, Ἀντιφῶντα δὲ F
τὸν νεώτατον εἰς τὸν Παρμενίδην. 13 Ἔτι τοίνυν ὥσπερ
ἐγγίνονται ταῖς φύσεσι καὶ ταῖς τύχαις τῶν ἀδελφῶν
ἀνισότητες, οὕτως ἐν πᾶσι καὶ πάντως ὑπερέχειν τὸν
ἕτερον ἀδύνατόν ἐστι. Τὰ μὲν γὰρ στοιχεῖά φασιν ἐκ
μιᾶς ὕλης γεγονέναι τὰς ἐναντιωτάτας ἔχοντα δυνάμεις·
| δυεῖν δ' ἀδελφῶν ἐκ μιᾶς μητρὸς καὶ πατρὸς ταὐτοῦ 485
γεγονότων οὐθεὶς ἑώρακε τὸν μέν, ⟨ὡς τὸν⟩ ἐκ τῆς Στοᾶς
σοφόν, ὁμοῦ καλόν, εὔχαριν, ἐλευθέριον, ἔντιμον, πλούσιον,
δεινὸν εἰπεῖν, πολυμαθῆ, φιλάνθρωπον, τὸν δ' ἕτερον
αἰσχρόν, ἄχαριν, ἀνελεύθερον, ἄτιμον, ἄπορον, ἀσθενῆ
περὶ λόγον, ἀμαθῆ, μισάνθρωπον· ἀλλ' ἔνεστιν ἁμωσγέπως
καὶ τοῖς ἀδοξοτέροις καὶ ταπεινοτέροις μοῖρά τις χάριτος
ἢ δυνάμεως ἢ πρός τι καλὸν εὐφυΐας,

« ὡς ἀν' ἐχινόποδας καὶ ἀνὰ τρηχεῖαν ὄνωνιν
φύονται μαλακῶν ἄνθεα λευκοΐων ».

Ταῦτα τοίνυν ὁ δοκῶν πλέον ἔχειν ἐν ἄλλοις ἂν μὴ κολούῃ
μηδ' ἐπικρύπτῃ μηδὲ πάντων ὥσπερ ἐν ἀγῶνι τὸν ἀδελφὸν B
ἐξωθῇ τῶν πρωτείων, ἀλλ' ἀνθυπείκῃ καὶ ἀποφαίνῃ πρὸς
πολλὰ βελτίω καὶ χρησιμώτερον ἐκεῖνον, ὑφαιρῶν ἀεὶ τοῦ
φθόνου τὴν πρόφασιν ὥσπερ ὕλην τοῦ πυρὸς ἀποσβέσει,
μᾶλλον δ' ὅλως οὐκ ἐάσει λαβεῖν γένεσιν οὐδὲ σύστασιν.
Ὁ δὲ καὶ συνεργόν, ἐν οἷς δοκεῖ κρείττων αὐτὸς εἶναι,

484 E 8 εὐτυχίας Δ : συντυχίας cet. ‖ F 1 τὴν om. LC[1] ‖ 485 A 2 ὡς add. Amyot ‖ τὸν add. Reiske ‖ 4 πολυμαθῆ Amyot : φιλομ. ‖ 4-5 φιλάνθ. ... ἀσθενῆ om. W ‖ 5 ἀνελεύθερον ἄτιμον G : ἄτ. ἀν. cet. ‖ 5-6 ἀνελ. ... ἀμαθῆ om. RS ‖ 6 ἔνεστιν : ἔστιν C[1]X NΣab ‖ 7 καὶ ταπεινοτέροις om. G[1]R (non S) ‖ 9 ὄνωνιν Δ (exc. Z) : ὁδὸν ἵνα cet. ‖ 10 φύονται : φύω. XYNMΠS[1]Z ‖ 11 ἐν om. LC[1] ‖ B 1 μηδ' ἐπικρύπτῃ : μηδὲ κρύπτῃ G[1] ‖ 5 γένεσιν οὐδὲ σύστασιν : σύσ. οὐδὲ γέν. Θ.

collaborateur là même où il passe personnellement pour supérieur, par exemple dans les procès s'il est orateur, dans l'administration s'il est homme d'État, dans les affaires d'amitié s'il y est expert[1] ; bref, s'il ne souffre de le laisser en arrière pour aucune entreprise importante et qui attire de la considération, s'il en fait au contraire son associé dans tout ce qu'il entreprend de bien, s'il recourt à lui quand il est là et l'attend quand il n'y est pas, s'il montre en somme que son frère n'est pas moins propre que lui aux affaires, mais plus indifférent à la gloire et au pouvoir, sans se priver lui-même de rien, il lui accorde de grandes faveurs.

14 Tels sont les conseils que l'on peut donner à celui qui est supérieur ; celui qui est désavantagé doit penser en revanche que son frère n'est pas le seul à être plus riche que lui, plus éloquent, plus réputé, mais que souvent il est dépassé par bien des gens, une infinité de fois par une infinité de gens,

« Tous ceux qui comme nous
Cueillent les fruits de la terre immense[2]. »

Qu'il aille envier tout le monde à la ronde ou que, au milieu de tant de gens heureux, seul, celui qui lui est le plus cher et le plus proche lui cause du chagrin, il est alors au comble du malheur et ne laisse personne lui disputer ce rang. Métellus pensait que les Romains devaient savoir gré aux dieux qu'un homme comme Scipion[3] ne fût pas né ailleurs que chez eux ; ainsi chacun doit-il souhaiter par-dessus tout de se distinguer personnellement par ses succès, mais, s'il ne le peut, de voir son frère posséder la supériorité et la puissance enviées. Il est des gens toutefois si peu doués pour les belles actions que, s'ils se glorifient et s'enorgueillissent de l'illustration de leurs amis, quand ils ont

2. Ce vers de Simonide, fr. 4 Diehl, 37 = 542 Page, v. 24-25, est également cité dans *De tranq. an.*, 470 D et *Quaest. conv.*, 743 F.

3. Il s'agit de Scipion le jeune qui détruisit Carthage et Numance. Le mot de Métellus est cité comme apophtegme en *Reg. et imper. apopht*, 202 A.

ποιούμενος τὸν ἀδελφὸν ἀεὶ καὶ σύμβουλον, οἷον ἐν δίκαις ῥητορικὸς ὤν, ἐν ἀρχαῖς πολιτικός, ἐν πράξεσι φιλικαῖς φιλικός, συνελόντι δ' εἰπεῖν, μηδενὸς ἀξιολόγου καὶ τιμὴν φέροντος ἔργου περιορῶν ἀπολειπόμενον, ἀλλὰ τῶν καλῶν πάντων κοινωνὸν ἀποφαίνων καὶ χρώμενος C παρόντι καὶ περιμένων ἀπόντα, καὶ ὅλως συνεμφαίνων ὅτι πρακτικὸς μὲν οὐχ ἧττον αὐτοῦ, παραχωρητικὸς δὲ μᾶλλόν ἐστι δόξης καὶ δυνάμεως, οὐθὲν ἑαυτοῦ παραιρούμενος ἐκείνῳ μεγάλα προστίθησι.

14 Τῷ μὲν οὖν ὑπερέχοντι τοιαῦτά τις ἂν παραινέσειε· τῷ δὲ λειπομένῳ πάλιν ἐνθυμητέον ὡς οὐχ εἷς οὐδὲ μόνος αὐτοῦ πλουσιώτερος ἢ λογιώτερος ἢ λαμπρότερος εἰς δόξαν ὁ ἀδελφός ἐστιν, ἀλλὰ πολλάκις πολλῶν ἀπολείπεται καὶ μυριάκις μυρίων,

« εὐρυεδοῦς ὅσοι καρπὸν αἰνύμεθα χθονός· »

εἴτε δὴ πᾶσι περινοστεῖ φθονῶν εἴτε μόνος αὐτὸν ἐν τοσούτοις εὐτυχοῦσιν ὁ φίλτατος ἀνιᾷ καὶ συγγενέστατος, D ὑπερβολὴν ἑτέρῳ κακοδαιμονίας οὐ λέλοιπεν. Ὥσπερ οὖν Μέτελλος ᾤετο δεῖν Ῥωμαίους τοῖς θεοῖς χάριν ἔχειν, ὅτι Σκιπίων ἐν ἑτέρᾳ πόλει τοιοῦτος ὢν οὐκ ἐγεννήθη, οὕτως ἕκαστος εὐχέσθω μάλιστα μὲν αὐτὸς εὐπραξίᾳ διαφέρειν, εἰ δὲ μή, τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ τὴν ζηλουμένην ἔχειν ὑπεροχὴν καὶ δύναμιν. Οἱ δ' οὕτω πεφύκασιν ἀτυχῶς πρὸς τὸ καλὸν ὥστε φίλοις μὲν ἐνδόξοις ἀγάλλεσθαι καὶ μέγα φρονεῖν, ἂν ξένους ἡγεμονικοὺς καὶ πλουσίους ἔχωσι, τὰς δὲ τῶν ἀδελφῶν λαμπρότητας αὐτῶν ἀμαυρώσεις νομίζειν,

485 B 8 πολιτικός Amyot : πολιτευόμενος ‖ 9 φιλικαῖς φιλικὸς Dumortier : φιλικός LC[1] φιλικαῖς cet. ‖ C 1 τῶν καλῶν : τῶν (τὸ D) κοινῶν ΣΖ τὸν κοινὸν ab ‖ 2 συνεμφαίνων : συμφαίνων LC[1]N ‖ 8 λογιώτερος : λογικώ. G ‖ 11 εὐρυεδοῦς G : εὐρυό. cet. ‖ 12 δὴ G[1] : δὲ cet. ‖ D 1 καὶ G[1] : ὁ cet. ‖ 2 ὥσπερ : ὥς τε M[1] ὡς Δ ‖ 3 Μέτελλος : ὁ Μ.ΠΣΘ ‖ τοῖς θεοῖς : τοὺς θεοὺς D ‖ 4 Σκιπίων JK : σκηπ. ‖ ἐγεννήθη : ἐγενή. G[1] ‖ 7 ἀτυχῶς GWXJYN : ἀτυχεῖς cet.

pour hôtes de riches consulaires, ils se croient éclipsés par l'éclat de leurs frères ; et s'ils s'exaltent au récit des hauts faits de leur père ou des commandements militaires de leurs bisaïeuls, dont ils n'ont tiré aucun profit et auxquels ils n'ont eu aucune part, ils sont découragés et humiliés par les héritages, les charges, les brillants mariages de leurs frères. Il vaudrait pour le mieux n'être jaloux de personne, sinon détourner vers l'extérieur et faire dériver[1] vers d'autres ces bas sentiments, comme ceux qui utilisent les guerres pour se débarrasser des séditions en les détournant vers l'extérieur[2] :

« J'ai beaucoup de Troyens et leurs fameux alliés,
Et toi de ton côté de nombreux Achéens[3] »

à envier et à jalouser.

Remèdes aux querelles

15 Un frère ne doit pas, comme le plateau d'une balance, pencher en sens inverse et s'abaisser quand son frère s'élève, mais, comme les petits nombres en multipliant les grands sont ainsi multipliés, accroître sa fortune tout en accroissant la sienne propre.

Des doigts de la main, celui que la nature n'a pas rendu capable d'écrire ou de pincer les cordes n'a pas moins d'importance que le doigt qui le fait, mais tous se meuvent et agissent en quelque sorte de concert, comme s'ils étaient à dessein inégaux et exerçaient une préhension encore plus vigoureuse grâce à leur opposition au plus grand. Ainsi Cratère, le frère du roi Antigone, et Périlaos, celui de Cassandre, se chargeaient des affaires tant civiles que militaires, tandis que Antiochus et Séleucus et encore Grypos et Cyzicènos[4], qui n'avaient pas appris à tenir le second rang après leur frère, mais briguaient la pourpre et le diadème, et s'infligèrent mille maux à eux-mêmes et les uns aux autres, infligèrent mille maux à l'Asie.

Mais puisque c'est dans les caractères ambitieux surtout que naissent des sentiments d'envie et de jalousie à l'endroit de ceux qui les surpassent en gloire

καὶ πατέρων μὲν εὐτυχίαις ἐπαίρεσθαι καὶ στρατηγίαις E
προπάππων λεγομέναις ὧν οὐδὲν ἀπέλαυσαν οὐδὲ
μετέσχον, ἀδελφῶν δὲ κληρονομίαις καὶ ἀρχαῖς καὶ
γάμοις ἐνδόξοις ἀθυμεῖν καὶ ταπεινοῦσθαι. Καίτοι μάλιστα
μὲν ἔδει μηδ' ἄλλῳ φθονεῖν, εἰ δὲ μή, τρέπειν ἔξω καὶ πρὸς
ἑτέρους ἀποχετεύειν τὸ βάσκανον, ὥσπερ οἱ τὰς στάσεις
θύραζε τοῖς πολέμοις περισπῶντες· «Πολλοὶ μὲν γὰρ
ἐμοὶ Τρῶες κλειτοί τ' ἐπίκουροι, πολλοὶ δ' αὖ σοὶ 'Αχαιοὶ»
φθονεῖν πεφύκασι καὶ ζηλοτυπεῖν. 15 'Αδελφὸν δὲ χρὴ
μὴ καθάπερ πλάστιγγα ῥέπειν ἐπὶ τοὐναντίον, ὑψουμένου
ταπεινούμενον αὐτόν, ἀλλ', ὥσπερ τῶν ἀριθμῶν οἱ ἐλάτ-
τονες τοὺς μείζονας πολλαπλασιάζοντες καὶ πολλαπλα- F
σιαζόμενοι, συναύξειν ἅμα καὶ συναύξεσθαι τοῖς ἀγαθοῖς.
Οὐδὲ γὰρ τῶν δακτύλων ἔλαττον ἔχει τοῦ γράφοντος ἢ
ψάλλοντος ὁ μὴ δυνάμενος τοῦτο ποιεῖν μηδὲ πεφυκώς,
ἀλλὰ συγκινοῦνται καὶ συνεργοῦσιν ἅπαντες ἁμωσγέπως
ἀλλήλοις, | ὥσπερ ἐπίτηδες ἄνισοι γεγονότες καὶ τὸ 486
συλληπτικὸν ἐξ ἀντιθέσεως πρὸς τὸν μέγιστον καὶ ῥωμα-
λεώτατον ἔχοντες. Οὕτω καὶ Κρατερὸς 'Αντιγόνου βασι-
λεύοντος ἀδελφὸς ὢν καὶ Κασάνδρου Περίλαος ἐπὶ τὸ
στρατηγεῖν καὶ οἰκουρεῖν ἔταττον αὐτούς· 'Αντίοχοι δὲ
καὶ Σέλευκοι καὶ πάλιν Γρυποὶ καὶ Κυζικηνοὶ τὰ δεύτερα
ἑλεῖν οὐ μαθόντες ἀδελφοῖς, ἀλλὰ πορφύρας καὶ διαδή-
ματος ὀρεγόμενοι πολλῶν μὲν αὑτοὺς κακῶν καὶ ἀλλήλους,
πολλῶν δὲ τὴν 'Ασίαν ἐνέπλησαν.

'Επεὶ δὲ τοῖς φιλοτίμοις μάλιστα τῶν ἠθῶν ἐμφύονται
φθόνοι καὶ ζηλοτυπίαι πρὸς τοὺς πλέον ἔχοντας ἐν δόξῃ B

485 E 7 πολέμοις περισπῶντες Pohlenz : πολεμίοις περιιστῶντες ‖ 8 κλειτοί : κλητοί WJNΘ ‖ 9 ἀδελφὸν Amyot : ἀδελφῷ ‖ 11 τῶν M^{2}ΠΔ (τὸν Δ^{2}) : om. cet. ‖ F 1-2 πολλαπλασιάζοντες καὶ πολλαπλασιαζόμενοι CD : -ζοντα καὶ -ζόμενον cet. ‖ 2 συναύξεσθαι : -αυξάνεσθαι G^{1} ‖ 486 A 2-3 ῥωμαλεώτατον GΘ : -τερον cet. ‖ 3 ἔχοντες : -τος WXY ‖ 7 ἑλεῖν Amyot : φέρειν D λέγειν cet.

et en honneur, le plus utile recours contre cela est pour des frères de ne pas chercher à tirer honneurs et pouvoir des mêmes activités, mais chacun d'une différente. Parmi les bêtes sauvages l'état de guerre règne entre celles qui se nourrissent des mêmes aliments et, parmi les athlètes, ceux qui s'entraînent pour une seule et même épreuve sont rivaux, mais les boxeurs ont de l'amitié pour les pançratiastes, les coureurs de fond de bons sentiments pour les lutteurs, ils s'encouragent dans leurs efforts et se servent mutuellement de supporters. Voilà pourquoi, des deux fils de Tyndare, Pollux triomphait à la boxe et Castor à la course; Homère a eu raison de faire de Teucer un archer illustre tandis que son frère excelle parmi les hoplites :

« Sous son écu brillant il le dissimulait[1]. »

Parmi les hommes d'État, les chefs militaires ne portent nulle envie à ceux qui gouvernent le peuple, ni parmi les orateurs les avocats aux conférenciers, ni parmi les médecins les diététiciens aux chirurgiens[2], mais ils s'appellent en consultation et se font valoir mutuellement. Rechercher la gloire et l'admiration par le même art et les mêmes facultés, c'est pour des frères la même chose que d'aimer la même femme et de vouloir tous les deux avoir l'avantage et être mieux vu l'un que l'autre. A cheminer par des routes différentes on ne peut s'entre-secourir, mais à mener des vies différentes on peut écarter l'envie et collaborer davantage comme Démosthène et Charès[3], et, de leur côté, Eschine et Eubule, Hypéride et Léosthène, les uns parlant devant le peuple et proposant des motions, les autres remplissant les fonctions de stratège et d'exécutant[4]. Voilà pourquoi

1. *Iliade*, 8, 272. Le grand Ajax protège son frère sous son bouclier.

3. *Comparaison de Démosthène et de Cicéron* 3. Avec les trois orateurs collaborent Charès et Léosthène des généraux, Eubule un financier.

καὶ τιμῇ, χρησιμώτατόν ἐστι πρὸς τοῦτο τοῖς ἀδελφοῖς τὸ
μὴ κτᾶσθαι μήτε τὰς τιμὰς μήτε τὰς δυνάμεις ἀπὸ τῶν
αὐτῶν, ἀλλ' ἕτερον ἀφ' ἑτέρου. Καὶ γὰρ τῶν θηρίων
πόλεμός ἐστι πρὸς ἄλληλα τοῖς ἀπὸ τῶν αὐτῶν τρεφο-
μένοις καὶ τῶν ἀθλητῶν οἱ πρὸς ἓν ἄθλημα κάμνοντες
ἀνταγωνισταί, πύκται δὲ παγκρατιασταῖς φίλιοι καὶ
δολιχοδρόμοι παλαισταῖς εὐμενεῖς εἰσι καὶ συναγωνιῶσι
καὶ σπουδάζουσιν ὑπὲρ ἀλλήλων. Διὸ καὶ τῶν Τυνδαριδῶν
πὺξ μὲν ὁ Πολυδεύκης ἐνίκα, δρόμον δ' ὁ Κάστωρ· εὖ
δὲ καὶ τὸν Τεῦκρον Ὅμηρος πεποίηκεν ἀπὸ τοξικῆς
εὐδοκιμοῦντα, τοῦ ἀδελφοῦ πρωτεύοντος ἐν τοῖς ὁπλίταις· C
« ὁ δέ μιν σάκει κρύπτασκε φαεινῷ ». Καὶ τῶν πολιτευο-
μένων οἱ στρατηγοῦντες τοῖς δημαγωγοῦσιν οὐ πάνυ
φθονοῦσιν, οὐδέ γε τῶν ῥητόρων οἱ δικολόγοι τοῖς σοφισ-
τεύουσιν οὐδὲ τῶν ἰατρῶν οἱ περὶ δίαιταν τοῖς χειρουργοῖς,
ἀλλὰ καὶ συμπαραλαμβάνουσι καὶ συνεπιμαρτυροῦσι.
Τὸ δ' ἀπὸ τῆς αὐτῆς τέχνης ἢ δυνάμεως ζητεῖν ἔνδοξον
εἶναι καὶ περίβλεπτον οὐδὲν ἐν ἀδελφοῖς διαφέρει τοῦ
μιᾶς ἐρῶντας ἀμφοτέρους βούλεσθαι πλέον ἔχειν καὶ
μᾶλλον εὐδοκιμεῖν τοῦ ἑτέρου τὸν ἕτερον. Οἱ μὲν οὖν
καθ' ἑτέρας ὁδοὺς βαδίζοντες οὐθὲν ἀλλήλους ὠφελοῦσιν,
οἱ δὲ βίοις χρώμενοι διαφόροις τόν τε φθόνον ἐκτρέπονται D
καὶ συνεργοῦσιν ἀλλήλοις μᾶλλον, ὡς Δημοσθένης καὶ
Χάρης, καὶ πάλιν Αἰσχίνης καὶ Εὔβουλος, καὶ Ὑπερείδης
καὶ Λεωσθένης, οἱ μὲν λέγοντες ἐν τῷ δήμῳ καὶ γράφοντες,
οἱ δὲ στρατηγοῦντες καὶ πράττοντες. Ὅθεν ἀπωτάτω

486 B 7-8 φίλιοι ... παλαισταῖς om. Mα[1] ‖ φίλιοι solum om. CGXJKΠ ‖ φίλιοι καὶ δολιχοδρόμοι παλαισταῖς εὐμενεῖς εἰσι : εὐμενεῖς εἰσι καὶ δολ. παλ. φίλιοι WY ‖ καὶ δολ. ... εἰσι om. NRh ‖ 10 δρόμον GWXYNMΠSh : δρόμῳ cet. ‖ 11 τοξικῆς : τῆς τοξ. MΠ ‖ C 2 κρύπτασκε : κρύπτεσκε WY ‖ 2-3 ἢ στρατευομένων post πολιτευομένων add. LC ‖ 5 χειρουργοῖς : χειρουργοῦσιν L ‖ 6 συμπαραλαμβάνουσι : συμπερι- M[1]DJ ‖ 8 ἀδελφοῖς Schwartz : φαύλοις ‖ D 4-5 οἱ ... πράττοντες om. W.

il faut se tourner dans les directions les plus opposées dans ses désirs et ses ambitions, quand on n'est pas doué pour partager sans envie gloire et crédit avec ses frères, de manière à se réjouir des prospérités réciproques au lieu de s'en chagriner.

16 Nous devons en tout état de cause nous garder de nos parents par alliance, de nos proches et parfois de notre femme qui stimule notre vanité par des propos pernicieux : « Ton frère se conduit en pillard[1], on l'admire, on le flatte, mais toi, personne ne vient te trouver et tu ne jouis d'aucune considération. » Un homme de sens rassis dirait : « J'ai donc un frère illustre et je jouis de la plus grande part de son crédit ! » Socrate disait en effet qu'il préférait posséder l'amitié de Darius[2] plutôt qu'une darique. Pour un frère qui a du bon sens, c'est un bien supérieur à la richesse, au pouvoir, à l'éloquence que d'avoir un frère, puissant, riche ou que son éloquence a conduit à la gloire.

Voilà le meilleur moyen d'aplanir ces inégalités, mais il y a les autres différends que provoque d'emblée la différence d'âge entre des frères dépourvus d'éducation. On peut s'attendre que les aînés prétendent dominer toujours leurs cadets, avoir sur eux la préséance, posséder plus de gloire et de crédit, et se montrent insupportables et désagréables, que les cadets de leur côté regimbent, se montrent insolents et s'entraînent à mépriser et à faire peu de cas de leurs frères. Il s'ensuit que les uns se croyant mal vus et brimés supportent mal les observations et les esquivent, que les autres, jaloux de leur supériorité, redoutent les progrès de leurs puînés comme la ruine de leur propre autorité. Il en va comme du bienfait : on demande à l'obligé de le juger plus grand et au donateur plus petit qu'il n'est ; ainsi celui qui conseillerait à l'aîné de ne pas juger grande la différence d'âge et au cadet de ne pas

1. L'expression grecque traduit les deux aspects du pillage, les troupeaux que le vainqueur pousse devant lui et les objets mobiliers qu'il emporte sur des chariots. Serait-il question ici du partage du patrimoine opéré à l'avantage du beau-frère de ladite épouse ? L'expression est pour le moins hyperbolique.

δεῖ ταῖς ἐπιθυμίαις τρέπεσθαι καὶ ταῖς φιλοτιμίαις τῶν
ἀδελφῶν τοὺς ἀφθόνως δόξης καὶ δυνάμεως κοινωνεῖν μὴ
πεφυκότας, ὅπως εὐφραίνωσιν εὐημεροῦντες ἀλλήλους,
ἀλλὰ μὴ λυπῶσι.

16 Παρὰ πάντα δὲ ταῦτα φυλακτέον ἐστὶ κηδεστῶν καὶ
οἰκείων καὶ γυναικὸς ἔστιν ὅτε τῇ φιλοδοξίᾳ συνεπιτιθε- E
μένης λόγους πονηρούς· « Ὁ ἀδελφὸς ἄγει καὶ φέρει πάντα
καὶ θαυμάζεται καὶ θεραπεύεται, σοὶ δ' οὐδεὶς πρόσεισιν
οὐδ' ἔχεις σεμνὸν οὐδέν. » « Ἔχω μὲν οὖν', φαίη τις ἂν
εὖ φρονῶν, ἀδελφὸν εὐδοκιμοῦντα καὶ μέτεστί μοι τῆς
ἐκείνου δυνάμεως τὸ πλεῖστον. » Ὁ μὲν γὰρ Σωκράτης
ἔλεγε βούλεσθαι Δαρεῖον ἔχειν μᾶλλον φίλον ἢ [τὸ]
δαρεικόν, ἀδελφῷ δὲ νοῦν ἔχοντι καὶ πλούτου καὶ ἀρχῆς
καὶ λογιότητος οὐκ ἔλαττον ἀγαθόν ἐστιν ἄρχων ἀδελφὸς
ἢ πλουτῶν ἢ λόγου δυνάμει προήκων εἰς δόξαν.

Ἀλλὰ ταύτας μὲν οὕτω μάλιστα τὰς ἀνωμαλίας παρη-
γορητέον· ἕτεραι δ' εὐθὺς ἐγγίνονται διαφοραὶ περὶ τὰς F
ἡλικίας ἀπαιδεύτοις ἀδελφοῖς. Ἐπιεικῶς γὰρ οἵ τε πρεσ-
βύτεροι τῶν νεωτέρων ἄρχειν ἀξιοῦντες ἀεὶ καὶ προΐστασθαι
καὶ πλέον ἔχειν ἐν παντὶ δόξης καὶ δυνάμεως βαρεῖς εἰσι
καὶ ἀηδεῖς, οἵ τε νεώτεροι πάλιν ἀφηνιάζοντες καὶ θρασυ-
νόμενοι καταφρονεῖν καὶ ὀλιγωρεῖν ἀσκοῦσιν. Ἐκ δὲ τούτων
οἱ μὲν ὡς φθονούμενοι καὶ κολουόμενοι φεύγουσι καὶ
δυσχεραίνουσι τὰς νουθεσίας, | οἱ δ' ἀεὶ τῆς ὑπεροχῆς 487
γλιχόμενοι φοβοῦνται τὴν ἐκείνων αὔξησιν ὡς αὑτῶν
κατάλυσιν. Ὥσπερ οὖν ἐπὶ τῆς χάριτος ἀξιοῦσι μείζονα
τοὺς λαμβάνοντας ἡγεῖσθαι, μικροτέραν δὲ τοὺς διδόντας,
οὕτως ἄν τις τὸν χρόνον παραινῶν τῷ μὲν πρεσβυτέρῳ

486 E 1 γυναικὸς : γυναικῶν LCXYNMΠSi ‖ φιλοδοξίᾳ : -ξενίᾳ G^1 ‖ 1-2 συνεπιτιθεμένης : ἐπιτι. YM^{1}DRΘ ἐπιτεθει. W ἐπιτιθεμένων M^{3}α^{1}h συνεπι- αΠ ‖ 4 ἂν G : om. cet. ‖ 5 εὖ φρονῶν om. G^1 ‖ 6 ἐκείνου δυνάμεως : δυν. ἐκ. X ‖ 7 τὸ del. Wilamowitz ‖ F 1 διαφοραὶ om. Θ ‖ 4 ἔχειν om. LC^1 ‖ 487 A 3 μείζονα : μείζονας WX^{1}YR.

la juger petite les libérerait l'un et l'autre d'éprouver du dédain ou de se sentir négligé, d'être victime du mépris ou d'en témoigner. Puisque le devoir de l'aîné est de prendre soin, de guider, d'admonester, et celui du cadet de respecter, d'être l'émule, de suivre, la sollicitude de l'un doit être plutôt celle d'un camarade que celle d'un père, tenir plus de la persuasion que du commandement, exprimer la joie et l'approbation pour les bonnes actions plutôt qu'exercer la critique ou des brimades s'il y a faute, être pleine de zèle, mais aussi d'humanité. Dans l'émulation du cadet, il doit y avoir l'esprit d'imitation, mais non l'esprit de rivalité : l'imitation ressortit à l'admiration, la lutte à l'envie[1]. Voilà pourquoi on aime ceux qui veulent vous imiter, mais on accable et maltraite ceux qui veulent vous égaler. Entre toutes les marques d'honneur qu'il convient que les cadets rendent à leurs aînés, l'obéissance a la palme et crée, outre le respect, une solide affection, une aimable condescendance. Ainsi Caton[2] qui, dès son enfance, témoignait des égards à Cépion, son frère aîné, par sa docilité, sa douceur, son silence finit par le subjuguer quand ils furent tous deux arrivés à l'âge d'homme, et le remplit de tant de respect pour lui qu'il ne faisait ni ne disait rien que Caton ne le sût. On raconte que Cépion avait scellé une pièce concernant un témoignage, sur laquelle Caton, qui était survenu dans l'intervalle, ne voulut pas apposer son sceau. Cépion alors réclama la pièce et brisa son sceau, avant même d'avoir appris ce qu'avait son frère pour suspecter et même récuser le témoignage. On connaît aussi le profond respect témoigné à Épicure par ses frères[3]. Il était dû à son affection et à sa sollicitude,

1. Plutarque songe aux deux *Eris* dont parle Hésiode, *Travaux*, 11-26.
2. *Vie de Caton le jeune*, 3. Quintus Servilius Caepio était le demi-frère de Caton, et il réglait sa conduite, en privé comme en public, sur celle de son cadet.
3. *Non posse*, 1100 A ; Épicure, frag., 178 (Usener, *Epicurea*, p. 155).

μὴ μέγαν νομίζειν, τῷ δὲ νεωτέρῳ μὴ μικρὸν ὑπεροψίας καὶ ἀμελείας καὶ τοῦ καταφρονεῖσθαι καὶ καταφρονεῖν ἀμφοτέρους ἀπαλλάξειεν. Ἐπεὶ δὲ τῷ μὲν πρεσβυτέρῳ τὸ κήδεσθαι καὶ καθηγεῖσθαι καὶ νουθετεῖν προσῆκόν ἐστι, τῷ δὲ νεωτέρῳ τὸ τιμᾶν καὶ ζηλοῦν καὶ ἀκολουθεῖν, ἡ μὲν ἐκείνου κηδεμονία τὸ ἑταιρικὸν μᾶλλον ἢ τὸ πατρικὸν B ἐχέτω καὶ τὸ πεῖθον ἢ τὸ ἐπιτάττον καὶ τὸ χαῖρον ἐπὶ τοῖς κατορθώμασι καὶ κατευφημοῦν τοῦ ψέγοντος ἂν ἁμάρτῃ καὶ κολούοντος μὴ μόνον προθυμότερον ⟨ὄν⟩, ἀλλὰ καὶ φιλανθρωπότερον, τῷ δὲ τοῦ νεωτέρου ζήλῳ τὸ μιμούμενον ἐνέστω, μὴ τὸ ἁμιλλώμενον· θαυμάζοντος γὰρ ἡ μίμησις, ἡ δ' ἅμιλλα φθονοῦντός ἐστι. Διὸ τοὺς μὲν ἐξομοιοῦσθαι βουλομένους ἀγαπῶσι, τοὺς δ' ἐξισοῦσθαι πιέζουσι καὶ χαλέπτουσιν. Ἐν πολλαῖς δὲ τιμαῖς ἃς πρέπει παρὰ τῶν νέων ἀποδίδοσθαι τοῖς πρεσβυτέροις, τὸ πειθαρχεῖν εὐδοκιμεῖ μάλιστα καὶ κατεργάζεται μετ' αἰδοῦς εὔνοιαν ἰσχυρὰν καὶ χάριν ἀνθυπείκουσαν. Ἧι C καὶ Κάτων, τὸν Καιπίωνα πρεσβύτερον ὄντα θεραπεύων εὐθὺς ἐκ παίδων εὐπειθείᾳ καὶ πραότητι καὶ σιωπῇ, τέλος οὕτως ἐπ' ἀνδράσιν ἐχειρώσατο καὶ τοσαύτης ἐνέπλησεν αἰδοῦς πρὸς ἑαυτὸν ὡς μήτε πρᾶξαί τι μήτ' εἰπεῖν ἀγνοοῦντος ἐκείνου. Μνημονεύεται γοῦν ὅτι μαρτυρίας ποτὲ γραμματεῖον ἐπισφραγισαμένου τοῦ Καιπίωνος ὁ Κάτων ὕστερος ἐπελθὼν οὐκ ἠθέλησεν ἐπισφραγίσασθαι, καὶ ὁ Καιπίων ἀπαιτήσας τὸ γραμματεῖον ἀφεῖλε τὴν αὑτοῦ σφραγῖδα πρὶν ἢ πυθέσθαι τί παθὼν ὁ ἀδελφὸς οὐκ ἐπίστευσεν, ἀλλ' ὑπείδετο τὴν μαρτυρίαν. Φαίνεται δὲ D πολλὴ καὶ πρὸς Ἐπίκουρον αἰδὼς τῶν ἀδελφῶν δι' εὔνοιαν

487 A 6 μέγαν Pohlenz : μέγα ‖ B 4 ὄν ante ἀλλὰ add. Capps ‖ 5 καὶ om. LC[1] ‖ τοῦ om. WYNM[1]ΣΘ ‖ 9 χαλέπτουσιν Δ : χαλεπαίνουσιν cet. ‖ C 2 Καιπίωνα Reiske : καπίωνα uel καπιῶνα ‖ 3 σιωπῇ : σιωπῶν D ‖ 4 ἐπ' ἀνδράσιν : ἐν ἀν. Θ ‖ D 2 πολλὴ καὶ GJΠΔ : καὶ πολλὴ YMN (πολλῇ) Rh καὶ πολλὴ καὶ LCWX ‖ αἰδὼς : ἡ αἰ. ΠΘ.

et il se manifesta surtout par leur enthousiasme à embrasser notamment sa philosophie. Si c'était une erreur totale de jugement de s'être laissé convaincre dès leur prime jeunesse et de soutenir que nul n'était plus sage qu'Épicure, il n'en faut pas moins admirer celui qui les avait mis dans ces dispositions et ceux qui s'y étaient mis. Du reste un philosophe moderne, le péripatéticien Apollonios[1], a réfuté l'opinion que la gloire était incommunicable, en rendant son cadet Sotion plus célèbre que lui-même. Pour ma part, parmi les nombreuses faveurs dont je sais gré à la Fortune, l'affection de mon frère Timon[2] a été et demeure ce qui balance tout le reste : nul ne l'ignore de ceux qui ont eu quelque relation avec nous, et surtout pas vous, mes amis.

17 Il existe d'autres sujets d'animosité, dont se garderont des frères qui sont du même âge ou d'un âge approchant, minces sujets assurément, mais nombreux et incessants, d'où naît une fâcheuse tendance à se chagriner et à s'exciter mutuellement à tout propos, qui aboutit à des haines et des inimitiés sans remède. Pour commencer, ils se disputent pour des puérilités, pour l'élevage et les combats d'animaux, de cailles ou de coqs[3] par exemple, puis pour des concours de garçons à la palestre, de chiens à la chasse, de chevaux à la course, et ils ne peuvent plus refréner pour des questions plus importantes leur désir de vaincre ou de briller, et y mettre un terme. Ainsi les Grecs les plus puissants de notre temps se sont brouillés par engouement pour des danseurs, puis pour des citharèdes ; par la suite, à force de se concurrencer sans cesse dans la construction de leurs piscines, de leurs portiques et salles de banquet à Édepsos[4], de se battre pour des terrains, de couper les canalisations et de les détourner, ils devinrent si sauvages et si corrompus que, dépouillés de tous leurs biens par le tyran,

αὐτοῦ καὶ κηδεμονίαν εἴς τε τἆλλα καὶ φιλοσοφίαν τὴν
ἐκείνου συνενθουσιώντων· καὶ γὰρ εἰ διημάρτανον δόξης
εὐθὺς ἐκ παίδων πεπεισμένοι καὶ λέγοντες ὡς οὐδεὶς
γέγονεν Ἐπικούρου σοφώτερος, ἄξιόν ἐστι θαυμάζειν καὶ
τοῦ διαθέντος οὕτως καὶ τῶν διατεθέντων. Οὐ μὴν ἀλλὰ
καὶ τῶν νεωτέρων φιλοσόφων Ἀπολλώνιος ὁ Περιπατητικὸς
ἤλεγξε τὸν εἰπόντα δόξαν ἀκοινώνητον εἶναι, Σωτίωνα
νεώτερον ἀδελφὸν αὐτοῦ ποιήσας ἐνδοξότερον. Ἐμοὶ μὲν
γὰρ ὅτι πολλῶν ἀξίων χάριτος παρὰ τῆς τύχης γεγονότων
ἡ Τίμωνος εὔνοια τοῦ ἀδελφοῦ πρὸς ἅπαντα τἆλλα καὶ E
γέγονε καὶ ἔστιν, οὐδεὶς ἀγνοεῖ τῶν ὁπωσοῦν ἐντετυχη-
κότων ἡμῖν, ἥκιστα δ' ὑμεῖς οἱ συνήθεις.

17 Ἕτερα τοίνυν ταῖς παραλλήλοις καὶ σύνεγγυς
ἡλικίαις ἀδελφῶν φυλακτέον ἐστὶ πάθη, μικρὰ μέν, συνεχῆ
δὲ καὶ πολλὰ καὶ πονηρὰν ποιοῦντα τοῦ λυπεῖν καὶ
παροξύνειν ἑαυτοὺς ἐπὶ πᾶσι μελέτην, τελευτῶσαν εἰς
ἀνήκεστα μίση καὶ κακοθυμίας. Ἀρξάμενοι γὰρ ἐπὶ παι-
διαῖς διαφέρεσθαι, περὶ τροφὰς ζῴων καὶ ἀγῶνας, οἷον
ὀρτύγων ἢ ἀλεκτρυόνων, εἶτα παίδων ἐν παλαίστραις καὶ
κυνῶν ἐν θήραις καὶ ἵππων ἐν ἁμίλλαις, οὐκέτι κρατεῖν ἐν F
τοῖς μείζοσιν οὐδὲ καταπαύειν τὸ φιλόνικον δύνανται καὶ
φιλότιμον. Ὥσπερ Ἑλλήνων οἱ καθ' ἡμᾶς δυνατώτατοι
περὶ σπουδὰς ὀρχηστῶν εἶτα κιθαρῳδῶν διαστάντες, ἐκ
τούτου τὰς ἐν Αἰδηψῷ κολυμβήθρας καὶ παστάδας καὶ
ἀνδρῶνας ἀντιπαραβάλλοντες ἀεὶ καὶ τοπομαχοῦντες καὶ
ἀποκόπτοντες ὀχετοὺς καὶ ἀποστρέφοντες οὕτως ἐξηγριώ-
θησαν καὶ διεφθάρησαν | ὥστε πάντων ἀφαιρεθέντες ὑπὸ 488

487 D 4 διημάρτανον : διήμαρτον ΜΠS^{2} ‖ 7 διαθέντος ... διατεθέντων : -τιθέντος -τιθεμένων ΜΠ ‖ 9 δόξαν om. LC^{1} ‖ E 1 καὶ Δ : om. cet. ‖ 2 ὁπωσοῦν om. LC^{1} ‖ 3 ὑμεῖς οἱ συνήθεις Γ : οἱ σ. ὑμ. cet. ‖ 5 ἀδελφῶν : τῶν ἀ. DZ ‖ 6 καὶ^{1} om. Θ ‖ 8 κακοθυμίας : κακοηθείας Z ‖ F 1 ἐν^{2} Δ : om. cet. ‖ 4 διαστάντες : διαναστάντες D ‖ 7 ἀποκόπτοντες : ἀνακοπτ. G^{1}.

envoyés en exil, réduits à la pauvreté et je dirais presque devenus autres que ce qu'ils étaient précédemment, ils ne restèrent identiques à eux-mêmes que par la haine mutuelle qu'ils se vouaient[1]. C'est surtout quand elle s'insinue à propos de motifs futiles et tout au début qu'il faut combattre la rivalité et la jalousie envers les frères, en s'exerçant à faire des concessions, à se laisser vaincre, à se plaire à complaire plutôt qu'à triompher. Les Anciens n'ont pas donné le nom de Cadméenne à une autre victoire qu'à celle des frères sous les murs de Thèbes[2], car elle était à leurs yeux la plus honteuse, la pire.

Eh quoi ! Les affaires ne fournissent-elles pas maint prétexte de discussions et de dissentiments même pour ceux qui semblent d'humeur conciliante et douce ? Assurément. Mais là encore, il faut veiller à circonscrire le débat aux affaires elles-mêmes, éviter d'y joindre, en guise d'hameçon, aucun sentiment inspiré par la rivalité et la colère, observer en commun, comme s'il s'agissait du fléau d'une balance, de quel côté penche la justice et s'en remettre aussitôt au jugement et à l'arbitrage du soin d'effacer la contestation avant qu'elle ne pénètre comme une teinture ou une tache et ne devienne indélébile et impossible à laver. Il faut ensuite imiter les Pythagoriciens qui, sans être liés par la parenté mais pour être unis par la communauté de doctrine, étaient-ils poussés par la colère à s'injurier, se réconciliaient avant le coucher du soleil en se serrant la main et en se donnant l'accolade. De même en effet qu'une fièvre qui se déclare à l'occasion d'un abcès n'est pas un mal bien redoutable, mais si elle persiste quand l'abcès a disparu, on croit qu'elle est une maladie et qu'elle a une origine plus lointaine ; ainsi le différend entre frères qui cesse après le règlement de l'affaire ne tenait qu'à cette affaire, mais, s'il persiste, l'affaire n'était qu'un prétexte et elle avait une cause maligne et purulente.

2. Nous disons « une victoire à la Pyrrhus ». L'expression remonte à Hérodote, I, 166. Ces frères ennemis sont les fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice.

τοῦ τυράννου καὶ φυγάδες καὶ πένητες καὶ ὀλίγου δέω λέγειν ἕτεροι τῶν πρότερον γενόμενοι μόνῳ διέμειναν οἱ αὐτοὶ τῷ μισεῖν ἀλλήλους. Ὅθεν οὐχ ἥκιστα δεῖ περὶ τὰ μικρὰ καὶ πρῶτα παραδυομένῃ τῇ πρὸς τοὺς ἀδελφοὺς φιλονικίᾳ καὶ ζηλοτυπίᾳ διαμάχεσθαι, μελετῶντας ἀνθυπείκειν καὶ ἡττᾶσθαι καὶ χαίρειν τῷ χαρίζεσθαι μᾶλλον αὐτοῖς ἢ τῷ νικᾶν. Οὐ γὰρ ἑτέραν οἱ παλαιοὶ Καδμείαν νίκην, ἀλλὰ τὴν περὶ Θήβας τῶν ἀδελφῶν ὡς αἰσχίστην καὶ κακίστην προσηγόρευσαν.

Τί οὖν ; Οὐχὶ πολλὰς τὰ πράγματα καὶ τοῖς ἐπιεικῶς
ἔχειν δοκοῦσι καὶ πράως φέρει προφάσεις ἀντιλογιῶν καὶ B
διαφορῶν ; Καὶ μάλα · ἀλλὰ κἀκεῖ φυλακτέον ὅπως τὰ πράγματα μάχηται καθ' αὑτά, μηδὲν ἐκ φιλονικίας μηδ' ὀργῆς πάθος οἷον ἄγκιστρον προσθέντας, ἀλλ' ὥσπερ ἐπὶ ζυγοῦ τοῦ δικαίου τὴν ῥοπὴν κοινῶς ἀποθεωροῦντας καὶ τάχιστα ταῖς κρίσεσι καὶ ταῖς διαίταις τὴν ἀμφιλογίαν παραδιδόντας ἀποκαθῆραι, πρὶν ἐνδῦσαν ὥσπερ βαφὴν ἢ κηλῖδα δευσοποιὸν γενέσθαι καὶ δυσέκπλυτον · εἶτα μιμεῖσθαι τοὺς Πυθαγορικούς, οἳ γένει μηθὲν προσήκοντες
⟨ἀλλήλοις⟩ ἀλλὰ κοινοῦ λόγου μετέχοντες, εἴ ποτε προαχ- C
θεῖεν εἰς λοιδορίαν ὑπ' ὀργῆς, πρὶν ἢ τὸν ἥλιον δῦναι τὰς δεξιὰς ἐμβαλόντες ἀλλήλοις καὶ ἀσπασάμενοι διελύοντο. Καθάπερ γὰρ ἐπὶ βουβῶνι πυρετοῦ γενομένου δεινὸν οὐθέν ἐστιν, ἂν δὲ παυσαμένου παραμένῃ, νόσος εἶναι δοκεῖ καὶ βαθυτέραν ἔχειν ἀρχήν, οὕτως ἀδελφῶν ἡ μετὰ τὸ πρᾶγμα παυομένη διαφορὰ τοῦ πράγματός ἐστι, τῆς δ' ἐπιμενούσης πρόφασις ἦν τὸ πρᾶγμα μοχθηράν τινα καὶ ὕπουλον αἰτίαν ἔχον.

488 A 3 πρότερον : προτέρων G[1] || 4 περὶ ΜΠΖb : παρὰ cet. || 5 τοὺς om. W || 9-10 καὶ κακίστην om. L || 11 καὶ Δ : om. cet. || B 2 καὶ μάλα : οὐκ ἔστιν ἀντειπεῖν Γ Sen. καὶ οὐκ ἔστιν ἀντ. μάλα vw || 4 προσθέντας : προστιθ. D || 5 in τὴν des. W || 7 ἀποκαθῆραι : ἀποκαθαίρειν D || 9 ἀλλήλοις add. Stegmann || C 8 τινα Pohlenz : τε.

18 Il vaut la peine de s'instruire de l'arbitrage entre deux frères de race barbare, au sujet non pas d'un lopin de terre, ni d'esclaves ou de troupeaux, mais de l'empire des Perses. A la mort de Darius, les uns voulaient voir régner Ariaménès par droit d'aînesse, les autres Xerxès dont la mère Atossa était fille de Cyrus et qui était né après l'avènement de Darius[1]. Ariaménès descendit donc de Médie, sans intentions belliqueuses mais pacifiquement, pour se soumettre à la justice. Xerxès était là, s'acquittant des devoirs qui incombent à un roi ; quand son frère arriva, il déposa le diadème et inclina la tiare que les princes régnants portent droite, il alla à la rencontre de son frère et l'embrassa, il lui envoya des présents avec mission pour ceux qui les portaient de dire : « Voici l'hommage que te rend Xerxès ton frère. S'il est proclamé roi par le jugement et le vote des Perses, il te donne le second rang après lui. » Et Ariaménès répondit : « Pour ma part, je reçois ces dons, mais je crois que la royauté des Perses me revient. Le second rang après moi, je le réserverai à mes frères, mais Xerxès sera le premier d'entre eux. » Lorsque eut lieu le jugement, les Perses désignèrent le frère de Darius, Artabane, comme juge ; quand ils eurent pris cette décision[2], Xerxès voulut éviter d'être arbitré par lui, car il comptait sur le peuple, mais Atossa sa mère le gourmanda : « Pourquoi récuser Artabane, mon enfant ? Il est ton oncle et le meilleur des Perses. Pourquoi craindre ainsi cet affrontement, dans lequel même le second prix est beau, être désigné par arbitrage comme le frère du roi de Perse ? » Xerxès se laissa donc persuader, et une fois les plaidoiries prononcées, Artabane déclara que la royauté revenait à Xerxès. Ariaménès aussitôt se leva d'un bond et se prosterna

1. Hérodote est le premier qui ait parlé de cette compétition, mais il la situe du vivant de Darius. Plutarque cite ce trait dans *Reg. et imp. apophl.*, 173 B. L'historien Justin (II, 10) et le sophiste Thémistius (*Or.* 6, p. 89) en parlent également.

2. Pour l'expression δόξαν αὐτοῖς, Thucydide, VIII, 79, 1 et Platon, *Protagoras*, 314 C.

18 Ἄξιον δὲ πυθέσθαι βαρβάρων ἀδελφῶν διαδικα-
σίαν, οὐ περὶ γῃδίου μερίδος οὐδ' ἐπ' ἀνδραπόδοις ἢ
προβατίοις γενομένην, ἀλλὰ περὶ τῆς Περσῶν ἡγεμονίας. D
Δαρείου γὰρ ἀποθανόντος οἱ μὲν ἠξίουν Ἀριαμένην βασι-
λεύειν, πρεσβύτατον ὄντα τῆς γενεᾶς, οἱ δὲ Ξέρξην,
Ἀτόσσης τε μητρὸς ὄντα τῆς Κύρου θυγατρὸς ἔκ τε
Δαρείου βασιλεύοντος ἤδη γεγενημένον. Ἀριαμένης μὲν
οὖν κατέβαινεν ἐκ Μήδων οὐ πολεμικῶς ἀλλ' ὡς ἐπὶ δίκην
ἡσυχαῖος, Ξέρξης δὲ παρὼν ἔπραττεν ἅπερ ἦν βασιλεῖ
προσήκοντα. Ἐλθόντος δὲ τοῦ ἀδελφοῦ θεὶς τὸ διάδημα
καὶ καταβαλὼν τὴν τιάραν, ἣν φοροῦσιν ὀρθὴν οἱ βασι-
λεύοντες, ἀπήντησεν αὐτῷ καὶ ἠσπάσατο, καὶ δῶρα
πέμπων ἐκέλευσεν εἰπεῖν τοὺς κομίζοντας· «Τούτοις σε νῦν E
τιμᾷ Ξέρξης ὁ ἀδελφός· ἂν δὲ βασιλεὺς κρίσει καὶ ψήφῳ
Περσῶν ἀναγορευθῇ, δίδωσί σοι δευτέρῳ μεθ' ἑαυτὸν
εἶναι.» Καὶ ὁ Ἀριαμένης· «Ἐγὼ δ', ἔφη, τὰ μὲν δῶρα
δέχομαι, βασιλείαν δὲ τὴν Περσῶν ἐμαυτῷ νομίζω προσ-
ήκειν· τιμὴν δὲ τὴν μετ' ἐμὲ τοῖς ἀδελφοῖς φυλάξω,
Ξέρξῃ δὲ πρώτῳ τῶν ἀδελφῶν.» Ἐπεὶ δ' ἡ κρίσις ἐνέστη,
Πέρσαι μὲν Ἀρτάβανον, ἀδελφὸν ὄντα Δαρείου, δικαστὴν
ἀπέφηναν· δόξαν δ' αὐτοῖς, Ξέρξης ἔφευγεν ὑπ' ἐκείνου
κριθῆναι τῷ πλήθει πεποιθώς. Ἄτοσσα δ' ἡ μήτηρ
ἐπέπληξεν αὐτῷ· «Τί φεύγεις Ἀρτάβανον, ὦ παῖ, θεῖον F
ὄντα καὶ Περσῶν ἄριστον ; Τί δ' οὕτως τὸν ἀγῶνα δέδοικας
ἐν ᾧ καλὰ καὶ τὰ δευτερεῖα, Περσῶν βασιλέως ἀδελφὸν
κριθῆναι ; » Πεισθέντος οὖν Ξέρξου καὶ γενομένων λόγων,
Ἀρτάβανος μὲν ἀπεφήνατο Ξέρξῃ τὴν βασιλείαν προσ-
ήκειν, Ἀριαμένης δ' εὐθὺς ἀναπηδήσας προσεκύνησε

488 D 2 Ἀριαμένην : Ἀρειαμ. G ἀρειμ. S^2 ἀριαμένη D ‖ 6 ἀλλ' ὡς Δ : ἀλλ' cet. ‖ 7 ἡσυχαῖος GX : ἡσυχαίως CJ^1K ἡσύχως cet. ‖ 8 θεὶς om. D ‖ E 5 νομίζω : νομίζει XM ‖ 7 ἐπεὶ δ' ἡ κρίσις ἐνέστη om. Δ ‖ 8 μὲν : μὲν οὖν ΔΖ ‖ 9 δ' αὐτοῖς Ξέρξης Dumortier : αὔτοις Ξ. LC^1 αὐτοῖς Ξ δ' cet. ‖ ὑπ' Reiske : ἐπ' ‖ F 1-2 τί ... ἄριστον om. LC^1.

devant son frère[1], puis, le prenant par la main, il le fit asseoir sur le trône royal. Par la suite, il fut auprès de lui le personnage le plus important et fit preuve envers lui d'une telle fidélité que, en se distinguant à la bataille de Salamine, il tomba pour la gloire de son frère[2]. Que cet exemple soit proposé comme un modèle pur et irréprochable de dévouement et de grandeur d'âme.

Antiochus se verrait justement reprocher son désir de régner, mais on peut l'admirer, parce que ce désir n'effaça point complètement l'amour fraternel. Il disputait les armes à la main le trône à Séleucus qui était son aîné, et il avait l'appui de sa mère. Au plus fort de la guerre, Séleucus livra aux Galates une bataille qu'il perdit, et comme il ne reparaissait plus, on le crut mort, d'autant plus qu'en somme toute son armée avait été taillée en pièces par les Barbares. Antiochus, à cette nouvelle, déposa la pourpre, revêtit un manteau sombre, ferma son palais et prit le deuil de son frère. Peu de temps après, en apprenant que Séleucus était sain et sauf et rassemblait de nouveau une autre armée, il reparut en public, sacrifia aux dieux et ordonna aux cités de son empire de sacrifier et de porter des couronnes[3]. Les Athéniens qui ont forgé le mythe extravagant de la querelle entre les dieux ont apporté un correctif important à leur extravagance ; ils suppriment en effet toujours le second jour du mois de Boédromion parce que ce jour-là eut lieu le différend qui opposa Poséidon et Athèna[4]. Quel empêchement y a-t-il, pour nous aussi, quand nous avons eu un différend avec nos parents ou nos proches, à ensevelir ce jour dans l'oubli et à le mettre au nombre des jours néfastes, au lieu d'oublier pour un seul jour tant d'heureuses journées durant lesquelles nous avons été élevés et avons vécu ensemble ?

1. En se prosternant devant son frère, Ariaménès reconnaît en quelque sorte son caractère divin et royal : les deux notions étaient d'ailleurs inséparables. Callisthène, on le sait, qui s'était opposé à l'introduction de ce rite à la cour d'Alexandre, en 327, paya sa fierté de sa vie.

τὸν ἀδελφὸν καὶ λαβόμενος τῆς δεξιᾶς εἰς τὸν θρόνον
ἐκάθισε τὸν βασίλειον. Ἐκ τούτου μέγιστος ἦν παρ' αὐτῷ
καὶ παρεῖχεν εὔνουν ἑαυτόν, ὥστ' ἀριστεύων ἐν τῇ περὶ
Σαλαμῖνα ναυμαχίᾳ πεσεῖν ὑπὲρ τῆς ἐκείνου δόξης. | Τοῦτο 489
μὲν οὖν ὥσπερ ἀρχέτυπον ἐκκείσθω καθαρὸν καὶ ἀμώμητον
εὐμενείας καὶ μεγαλοφροσύνης. Ἀντιόχου δὲ τὴν μὲν
φιλαρχίαν ψέξειεν ἄν τις, ὅτι δ' οὐ παντάπασιν αὐτῇ τὸ
φιλάδελφον ἐνηφανίσθη, θαυμάσειεν. Ἐπολέμει γὰρ ὑπὲρ
τῆς βασιλείας Σελεύκῳ νεώτερος ὢν ἀδελφὸς καὶ τὴν
μητέρα συλλαμβάνουσαν εἶχεν· ἀκμάζοντος δὲ τοῦ
πολέμου μάχην ὁ Σέλευκος Γαλάταις συνάψας καὶ ἡττηθεὶς
οὐδαμοῦ φανερὸς ἦν, ἀλλ' ἔδοξε τεθνάναι, πάσης ὁμοῦ
τι τῆς στρατιᾶς ὑπὸ τῶν βαρβάρων κατακοπείσης. Πυθό-
μενος οὖν ὁ Ἀντίοχος τὴν πορφύραν ἔθηκε καὶ φαιὸν
ἱμάτιον ἔλαβε, καὶ τὰ βασίλεια κλείσας ἐπένθει τὸν B
ἀδελφόν· ὀλίγῳ δ' ὕστερον ἀκούσας ὅτι σῴζεται καὶ
δύναμιν αὖθις ἑτέραν ἀθροίζει, τοῖς τε θεοῖς ἔθυσε προελθὼν
καὶ ταῖς πόλεσιν ὧν ἦρχε θύειν καὶ στεφανηφορεῖν ἐπήγ-
γειλεν. Ἀθηναῖοι δὲ τὸν περὶ τῆς ἔριδος τῶν θεῶν μῦθον
ἀτόπως πλάσαντες ἐπανόρθωμα τῆς ἀτοπίας οὐ φαῦλον
ἐνέμιξαν αὐτῷ· τὴν γὰρ δευτέραν ἐξαιροῦσιν ἀεὶ τοῦ
Βοηδρομιῶνος, ὡς ἐν ἐκείνῃ τῷ Ποσειδῶνι πρὸς τὴν
Ἀθηνᾶν γενομένης τῆς διαφορᾶς. Τί οὖν κωλύει καὶ
ἡμᾶς ἐν διαφορᾷ ποτε πρὸς οἰκείους καὶ συγγενεῖς γενο-
μένους ἐν ἀμνηστίᾳ τὴν ἡμέραν ἐκείνην τίθεσθαι καὶ μίαν C
τῶν ἀποφράδων νομίζειν, ἀλλὰ μὴ πολλῶν καὶ ἀγαθῶν ἐν
αἷς συνετράφημεν καὶ συνεβιώσαμεν ἡμερῶν διὰ μίαν

489 A 5 γὰρ : μὲν γὰρ M^{3}ΠΘ ‖ 7 συλλαμβάνουσαν : συλλαβοῦσαν L λαβοῦσαν C ‖ 8 Γαλάταις om. YNM^{1}Rh ante μάχην habent Δ ‖ 8-9 καὶ ... τεθνάναι om. Rh ‖ 9 ὁμοῦ : οὖν ὁμοῦ Θ ‖ 10 τι om. LJD τε C^1 ‖ στρατιᾶς : στρατείας LCG^{1}XYN ‖ 11 οὖν om. ΣΘ ‖ ὁ om. O ‖ B 3 προελθὼν LGXNMΠiO : προσ- cet. ‖ 10 ἐν διαφορᾷ ... γενομένους : διαφορᾶς ... γενομένης Δ (γινομ- ab).

En effet, ou la nature nous a donné en vain et pour rien douceur et patience, fille de modération, ou alors il faut en user surtout envers nos parents et nos proches. Demander et obtenir leur pardon, si nous les avons offensés, témoigne tout autant d'affection et de tendresse que de le leur accorder, s'ils nous ont offensés. Aussi ne devons-nous pas rester indifférents devant leur colère ni résister à leurs prières, mais prévenir souvent, si nous sommes coupables, leur colère par des prières et, inversement, si nous sommes lésés, leurs prières par notre pardon.

Euclide le Socratique est célèbre dans les écoles[1] pour la réponse suivante : entendant son frère lui tenir ce propos irréfléchi et brutal : « Que je périsse, si je ne me venge de toi », il répliqua : « Et moi, si je ne te persuade de renoncer à ta colère et de m'aimer comme tu m'aimais auparavant. » Quant au roi Eumène[2], c'est par un geste, non par une parole, qu'il n'a permis à personne de le surpasser en douceur. Persée, roi de Macédoine, son ennemi, avait recruté des hommes pour l'assassiner. Ceux-ci lui tendirent une embuscade près de Delphes, car ils avaient appris qu'il se rendait chez le dieu en montant de la mer. Surgissant derrière lui, ils lui lancent de grosses pierres à la tête et sur la nuque, si bien qu'il tomba sans connaissance et passa pour mort. Le bruit s'en répandit partout et quelques-uns de ses amis et de ses serviteurs arrivèrent à Pergame annonçant un malheur dont on les croyait avoir été témoins. Attale, l'aîné de ses frères, un homme vertueux

1. Ce trait est rapporté par Stobée, IV 659 (éd. Hense). Humbert, *Socrate et les petits socratiques*, p. 272-277.

2. *Reg. et imp. apopht.*, 184 B et *supra* 480 C. Tite-Live, XLII, 15-16.

ἐπιλανθάνεσθαι ; Ἢ γὰρ μάτην καὶ πρὸς οὐθὲν ἡ φύσις ἡμῖν ἔδωκε πραότητα καὶ μετριοπαθείας ἔκγονον ἀνεξικακίαν, ᾗ μάλιστα χρηστέον τούτοις πρὸς συγγενεῖς καὶ οἰκείους. Οὐχ ἧττον δὲ τοῦ διδόναι συγγνώμην ἁμαρτοῦσι τὸ αἰτεῖσθαι καὶ λαμβάνειν αὐτοὺς ἁμαρτόντας εὔνοιαν ἐμφαίνει καὶ φιλοστοργίαν. Ὅθεν ὀργιζομένων τε δεῖ μὴ ἀμελεῖν καὶ παραιτουμένοις μὴ ἀντιτείνειν, ἀλλὰ καὶ φθάνειν πολλάκις ἁμαρτόντας αὐτοὺς τῇ παραιτήσει τὴν ὀργὴν ἀδικηθέντας τε πάλιν αὖ τῇ συγγνώμῃ τὴν παραί- D τησιν.

Ὁ μὲν οὖν Σωκρατικὸς Εὐκλείδης ἐν ταῖς σχολαῖς περιβόητός ἐστιν, ὅτι φωνὴν ἀκούσας ἀγνώμονα καὶ θηριώδη τοῦ ἀδελφοῦ πρὸς αὐτὸν εἰπόντος· « Ἀπολοίμην, εἰ μή σε τιμωρησαίμην » « ἐγὼ δ', εἶπεν, εἰ μή σε πείσαιμι παύσασθαι τῆς ὀργῆς καὶ φιλεῖν ἡμᾶς ὡς πρότερον ἐφίλεις. » Τὸ δ' Εὐμένους τοῦ βασιλέως ἔργον, οὗ λόγος ὑπερβολὴν οὐδενὶ πραότητος ἀπολέλοιπεν. Περσεὺς γὰρ ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεὺς ἐχθρὸς ὢν αὐτῷ παρεσκεύασε τοὺς ἀποκτενοῦντας· οἱ δὲ περὶ Δελφοὺς ἐνήδρευον αἰσθόμενοι βαδίζοντα πρὸς τὸν θεὸν ἀπὸ E θαλάσσης. Γενόμενοι δ' ὄπισθεν αὐτοῦ λίθους μεγάλους ἐμβάλλουσιν εἴς τε τὴν κεφαλὴν καὶ τὸν τράχηλον, ὑφ' ὧν σκοτωθεὶς καὶ πεσὼν ἔδοξε τεθνάναι· καὶ περιῆλθε φήμη πανταχόσε, καὶ φίλοι τινὲς ἀφίκοντο καὶ θεράποντες εἰς Πέργαμον αὐτάγγελοι τοῦ πάθους ἥκειν δοκοῦντες. Ἄτταλος οὖν ὁ πρεσβύτατος αὐτοῦ τῶν ἀδελφῶν, ἀνὴρ

489 C 5 ἡμῖν : ἡμῶν LC ‖ 6 τούτοις om. G¹ ‖ 8 αἰτεῖσθαι : αἰδ. LCG¹XJ¹ ‖ λαμβάνειν : λανθάνειν CGX ‖ ἁμαρτόντας : ἁμαρτάνοντας CG¹YJΘ ‖ C 11-D 1 τῇ ... συγγνώμῃ om. LC¹ ‖ 8-9 οὗ λόγος ὑπερβολὴν οὐδενὶ Pohlenz : οὐ λ. ὑ. οὐδὲν G¹ οὐ λ. ὑ. οὐδὲν οὐδὲ YNM¹RShiO itemque M²JK nisi quod ὑπερβολῆς scribunt ὁ λόγος ὑπερβολῆς οὐδὲν οὐδὲ ΠΘ οὐ λ. ὑπερβολῆς δὲ οὐδὲν οὐδὲ D οὗ λ. ὑπερβολὴν οἶδεν οὐδὲ Xυ οὐ λόγον ὑπερβολῆς οὐδὲ C ‖ 10 γὰρ : μὲν γὰρ N ‖ E 4 φήμη : ἡ φ. Δ.

et entre tous le plus fidèle à Eumène, fut proclamé roi et ceignit le diadème; bien plus il épousa la femme de son frère, Stratonice, et eut des rapports avec elle. Lorsque parvint la nouvelle qu'Eumène était vivant, lorsqu'il arriva, Attale déposa le diadème et, prenant selon son habitude, ses javelots il alla avec les lanciers à la rencontre d'Eumène. Celui-ci l'accueillit amicalement, embrassa la reine avec déférence et tendresse. Il vécut encore longtemps sans jamais adresser de reproches ni concevoir de soupçons et, à sa mort, laissa à Attale son royaume et sa femme. Que fit donc Attale? Eumène mort, il ne voulut reconnaître aucun de ses propres enfants[1], bien que sa femme lui en eût donné plusieurs, mais il éleva le fils d'Eumène, en fit un homme et, de son vivant, lui remit le diadème et le proclama roi[2].

Cambyse, au contraire, effrayé par un songe qui lui annonçait que son frère régnerait sur l'Asie, le fit périr aussitôt sans preuve ni examen[3]. Aussi, à sa mort, l'empire échappa aux héritiers de Cyrus et la famille de Darius commença à régner, celle d'un homme qui savait non seulement partager l'administration et la puissance avec ses frères, mais encore avec ses amis.

19 Il faut encore se souvenir de cette règle et l'observer quand des différends surgissent entre frères : fréquenter leurs amis et les voir alors plus que jamais, mais éviter leurs ennemis et ne pas les recevoir, en suivant sur ce point l'exemple des Crétois qui fréquemment en lutte les uns contre les autres, voire en guerre, se réconciliaient et se coalisaient quand un ennemi de l'extérieur les attaquait. C'était là ce qu'ils appelaient le « syncré-

1. Le terme grec désigne à proprement parler le geste du père qui prend l'enfant nouveau-né dans ses bras pour le reconnaître comme sien. Plutarque souligne ainsi fortement la volonté d'Attale de reconnaître pour successeur le fils de son frère, au détriment de ses propres enfants.

3. Hérodote, 3, 30.

ἐπιεικὴς καὶ περὶ τὸν Εὐμένη πάντων ἄριστος, οὐ μόνον
βασιλεὺς ἀνηγορεύθη διαδησάμενος, ἀλλὰ καὶ τὴν γυναῖκα
τοῦ ἀδελφοῦ Στρατονίκην ἔγημε καὶ συνῆλθεν· ἐπεὶ δ'
ἀπηγγέλη ζῶν ὁ Εὐμένης καὶ προσῄει, θεὶς τὸ διάδημα F
καὶ λαβὼν ὥσπερ εἰώθει τὰ δοράτια μετὰ τῶν ἄλλων
ἀπήντησεν αὐτῷ δορυφόρων. Ὁ δὲ κἀκεῖνον εὐμενῶς
ἐδεξιώσατο καὶ τὴν βασίλισσαν ἠσπάσατο μετὰ τιμῆς
καὶ φιλοφροσύνης, καὶ χρόνον οὐκ ὀλίγον ἐπιβιώσας
ἀμέμπτως καὶ ἀνυπόπτως ἀπέθανε, τῷ Ἀττάλῳ τήν τε
βασιλείαν καὶ τὴν γυναῖκα παρεγγυήσας. Τί οὖν ἐκεῖνος ;
Ἀποθανόντος αὐτοῦ παιδίον οὐδὲ ἓν ἠθέλησεν ἐκ τῆς
γυναικὸς ἀνελέσθαι τεκούσης πολλάκις, | ἀλλὰ τὸν 490
ἐκείνου παῖδα θρέψας καὶ ἀνδρώσας ἔτι ζῶν ἐπέθηκε τὸ
διάδημα καὶ βασιλέα προσηγόρευσεν. Ἀλλὰ Καμβύσης
ἐξ ἐνυπνίου φοβηθεὶς ὡς βασιλεύσοντα τῆς Ἀσίας τὸν
ἀδελφόν, οὐδεμίαν ἀπόδειξιν οὐδ' ἔλεγχον ἀναμείνας
ἀπέκτεινεν. Ὅθεν ἐξέπεσε τῆς Κύρου διαδοχῆς ἡ ἀρχὴ
τελευτήσαντος αὐτοῦ, καὶ τὸ Δαρείου γένος ἐβασίλευσεν, ἀνδρὸς οὐ μόνον ἀδελφοῖς, ἀλλὰ καὶ φίλοις
ἐπισταμένου κοινωνεῖν πραγμάτων καὶ δυνάμεως.

19 Ἔτι τοίνυν ἐκεῖνο δεῖ μνημονεύειν ἐν ταῖς πρὸς τοὺς
ἀδελφοὺς διαφοραῖς καὶ φυλάττειν, τὸ τοῖς φίλοις αὐτῶν
ὁμιλεῖν καὶ πλησιάζειν τότε μάλιστα, φεύγειν δὲ τοὺς B
ἐχθροὺς καὶ μὴ προσδέχεσθαι, μιμούμενον αὐτὸ γοῦν
τοῦτο τὸ Κρητῶν, οἳ πολλάκις στασιάζοντες ἀλλήλοις
καὶ πολεμοῦντες ἔξωθεν ἐπιόντων πολεμίων διελύοντο καὶ
συνίσταντο· καὶ τοῦτ' ἦν ὁ καλούμενος ὑπ' αὐτῶν

489 F 1 ἀπηγγέλη : ἀπηγγέλλη G ἀπηγγέλθη hab || 5 φιλοφροσύνης : μεγαλοφρο- GJ || 7 παρεγγυήσας : κατεγγυάσας Δ (παρεγγ- Z) || 8 ἠθέλησεν post γυν. CX post ἀν- J || 490 A 2-3 ἀνδρ. ... καὶ om. M[1] || 4 βασιλεύσοντα : -εύοντα L || 7 τὸ : τοῦ LC[1] || B 1-2 πλησιάζειν ... καὶ μὴ : μὴ πλησιάζειν ... μηδὲ L || 2 μὴ om. YM[1]RhO || 3 τοῦτο om. Ri || τὸ : τῶν Θ τὸ τῶν ab.

tisme »[1]. Certaines gens s'infiltrent comme l'eau dans les fentes et les fissures, et ruinent les liaisons entre parents et amis : s'ils ont de la haine pour l'un et l'autre, ils s'attaquent à celui que sa faiblesse expose davantage. Comme les amis jeunes et sans malice partagent l'amour d'un homme épris d'amour, les ennemis au caractère pervers semblent partager l'indignation et la colère de qui se met en colère contre son frère et entre en contestation avec lui. De même donc que la poule d'Ésope[2], souffrante, dit au chat qui par affection prenait des nouvelles de sa santé : « J'irai bien quand tu te seras éloigné ! » de même il faut dire à un homme de ce genre qui met la conversation sur le différend, qui s'enquiert et cherche à déterrer certains secrets : « Je n'ai point d'affaire avec mon frère, si nous ne prêtons attention, ni lui ni moi, aux calomniateurs ! » En vérité, je ne sais pourquoi, quand nous avons mal aux yeux, nous croyons qu'il faut détourner nos regards vers des couleurs ou des objets dont la réverbération ne blesse pas ; mais si nos frères sont l'objet de nos reproches, de notre irritation ou de nos soupçons, nous aimons nous frotter à ceux qui sèment le trouble entre nous à un moment où la bonne attitude serait de nous soustraire à la malveillance de leurs ennemis et de leur échapper, de fréquenter à longueur de journée de préférence leur belle-famille, leurs intimes, leurs amis et d'aller voir leur femme pour exposer avec franchise nos griefs.

Une pierre, dit-on, ne doit pas se trouver entre deux frères qui marchent par un chemin ; ils s'inquiètent si un chien déguerpit entre eux ; ils craignent beaucoup de rencontres de ce genre dont aucune n'a jamais détruit l'entente entre frères ; mais des hommes qui se jettent entre eux en aboyant leurs calomnies, ils les laissent au milieu d'eux et butent contre eux sans les voir[3].

1. Le mot grec συγκρητισμός, qui est peut-être un *hapax*, est attribué ici par Plutarque aux Crétois. Le terme syncrétisme, dans son acception moderne, ne remonte qu'au XVIIe s. (Cotgrave 1611). Il fut admis dans le dictionnaire de l'Académie en 1762.

« συγκρητισμός ». Ἔνιοι γὰρ ὥσπερ ὕδωρ τοῖς χαλῶσι καὶ
διισταμένοις ὑπορρέοντες ἀνατρέπουσιν οἰκειότητας καὶ
φιλίας, μισοῦντες μὲν ἀμφοτέρους, ἐπιτιθέμενοι δὲ τῷ
μᾶλλον ὑπ' ἀσθενείας ἐνδιδόντι. Τῷ μὲν γὰρ ἐρῶντι
συνερῶσιν οἱ νεαροὶ καὶ ἄκακοι τῶν φίλων, τῷ δ' ὀργιζο-
μένῳ καὶ διαφερομένῳ πρὸς ἀδελφὸν οἱ κακοηθέστατοι C
τῶν ἐχθρῶν συναγανακτεῖν καὶ συνοργίζεσθαι δοκοῦσι.
Καθάπερ οὖν ἡ Αἰσώπειος ἀλεκτορὶς πρὸς τὴν αἴλουρον,
ὡς δὴ κατ' εὔνοιαν αὐτῆς νοσούσης ὅπως ἔχει πυνθανο-
μένην, « Καλῶς, εἶπεν, ἂν σὺ ἀποστῇς », οὕτω πρὸς
τοιοῦτον ἄνθρωπον ἐμβάλλοντα λόγον ὑπὲρ τῆς διαφορᾶς
καὶ πυνθανόμενον καὶ ὑπορύττοντα τῶν ἀπορρήτων ἔνια
χρὴ λέγειν · « Ἀλλ' ἔμοιγε πρᾶγμα πρὸς τὸν ἀδελφὸν
οὐθέν ἐστιν, ἂν μήτ' ἐγὼ τοῖς διαβάλλουσι προσέχω
μήτ' ἐκεῖνος. » Νυνὶ δ' οὐκ οἶδ' ὅπως ὀφθαλμιῶντες μὲν
οἰόμεθα δεῖν ἀποστρέφειν ἐπὶ τὰ μὴ ποιοῦντα πληγὴν
μηδ' ἀντιτυπίαν χρώματα καὶ σώματα τὴν ὄψιν, ἐν δὲ D
μέμψεσι καὶ ὀργαῖς καὶ ὑπονοίαις πρὸς ἀδελφοὺς γενόμενοι
χαίρομεν καὶ προσαναχρωννύμεθα τοῖς ἐκταράττουσιν,
ὅτε καλῶς εἶχε τοὺς μὲν ἐχθροὺς καὶ δυσμενεῖς ἀποδι-
δράσκειν καὶ λανθάνειν, συνεῖναι δὲ καὶ συνδιημερεύειν
μάλιστα κηδεσταῖς ἐκείνων καὶ οἰκείοις καὶ φίλοις καὶ
πρὸς γυναῖκας αὐτῶν εἰσιόντας αἰτιᾶσθαι καὶ παρρησιά-
ζεσθαι. Καίτοι λίθον οὔ φασι χρῆναι μέσον ἀδελφοὺς
λαμβάνειν ὁδὸν βαδίζοντας, ἄχθονται δὲ καὶ κυνὸς διεκ-
δραμόντος, καὶ πολλὰ τοιαῦτα δεδίασιν ὧν οὐδὲν ὁμόνοιαν
ἀδελφῶν διέστησεν, ἀνθρώπους δὲ κυνικοὺς καὶ διαβόλους E
ἐν μέσῳ λαμβάνοντες αὐτῶν καὶ περιπταίοντες οὐ συνορῶσι.

490 B 7 ὑπορρέοντες : ἐπιρρ- Δ (exc. Z) ὑπεκρ. Sh || C 2 τῶν ... δοκοῦσι om. X^1 || 3 τὴν : τὸν ΜΠΘ || 4-5 ἔχει ... καλῶς om. LC || 5 οὕτω : οὕτω καὶ Y || 6 τοιοῦτον : τὸν τοι. LC || 9 οὐθὲν ante πρὸς pos. G || 10 μὲν om. LC^1X || D 1 καὶ σώματα om. LC^1 || 5 καὶ^1 om. LC^1 || 9 λαμβάνειν : ἐμβάλλειν RhC^2 || 9-10 διεκδραμόντος : ἐκδρ. ΣΘ.

Relations extérieures

20 Aussi comme mon sujet m'y ramène, Théophraste[1] a-t-il eu raison de dire que « si entre amis tout est commun »[2], les amis de nos amis doivent l'être au premier chef. C'est là un conseil que l'on pourrait donner surtout aux frères. En effet, avoir des relations et des rapports avec d'autres, à titre privé et séparément, détourne et éloigne les frères les uns des autres. S'ils aiment d'autres personnes, il s'ensuit qu'ils trouvent leur plaisir avec d'autres, se font les émules d'autres gens, sont entraînés par d'autres. Les amitiés façonnent le caractère et il n'est point de plus grand signe de différence de caractères que le choix d'amis différents. Ni manger avec son frère, ou boire avec lui, ni se divertir ou passer la journée en sa compagnie, ne maintient aussi bien l'entente qu'une amitié ou une haine communes, que le plaisir éprouvé aux mêmes fréquentations ou inversement le même dégoût et la même répulsion. Les amitiés partagées ne souffrent ni calomnies, ni conflits. Qu'il surgisse un accès d'humeur, un sujet de plainte, ils sont éliminés grâce à la médiation des amis qui les prennent sur eux et les dissipent, si du moins ils sont dans l'intimité des deux frères et leur font également bon visage. Comme l'étain permet de raccorder et de souder le bronze brisé, par contact avec les deux bords de la cassure, en raison de son étroite affinité, un ami commun, s'accordant bien avec les deux frères, doit renforcer encore leur affection ; mais ceux qui ne sont pas également ni aussi intimement liés à l'un qu'à l'autre ressemblent à des notes sur l'échelle musicale qui produisent une disjonction, non une conjonction[3]. Il est donc permis de se demander si Hésiode a eu ou non raison de dire :

« Ne pas faire d'un ami l'égal d'un frère[4]. »

Car un ami commun, bien intentionné, comme nous l'avons dit, mêlé davantage à leur vie, sera un lien

1. Frag. 75, éd. Wimmer. *De ad. et am.*, 65 A.
2. Aristote, *Éthique à Nicomaque* VIII, 9, 1 (1159 B 31). Kock, *Com. att. frag.* III, p. 6.

20 Διὸ τοῦ λόγου τὸ συνεχὲς ὑπαγορεύοντος, εὖ μὲν
εἶπε Θεόφραστος ὡς «εἰ κοινὰ τὰ φίλων ἐστί, μάλιστα
δεῖ κοινοὺς τῶν φίλων εἶναι τοὺς φίλους·» οὐχ ἥκιστα
δ' ἄν τις ἀδελφοῖς τοῦτο παραινέσειεν. Αἱ γὰρ ἰδίᾳ καὶ
χωρὶς ὁμιλίαι καὶ συνήθειαι πρὸς ἄλλους ἀποστρέφουσι
καὶ ἀπάγουσιν ἀπ' ἀλλήλων· τῷ γὰρ φιλεῖν ἑτέρους
εὐθὺς ἕπεται τὸ χαίρειν ἑτέροις καὶ ζηλοῦν ἑτέρους καὶ
ἄγεσθαι ὑφ' ἑτέρων. Ἠθοποιοῦσι γὰρ αἱ φιλίαι, καὶ μεῖζον
οὐθέν ἐστιν ἠθῶν διαφορᾶς σημεῖον ἢ φίλων αἱρέσεις
διαφερόντων. Ὅθεν οὔτε τὸ συνεσθίειν ἀδελφῷ καὶ συμπί- F
νειν οὔτε τὸ συμπαίζειν καὶ συνδιημερεύειν οὕτω συνεκτικόν
ἐστιν ὁμονοίας ὡς τὸ συμφιλεῖν καὶ συνεχθραίνειν ἥδεσθαί
τε τοῖς αὐτοῖς συνόντα καὶ πάλιν βδελύττεσθαι καὶ
φεύγειν. Οὐδὲ γὰρ διαβολὰς αἱ κοιναὶ φιλίαι φέρουσιν οὐδὲ
συγκρούσεις· ἀλλὰ κἂν γένηταί τις ὀργὴ καὶ μέμψις,
ἐκλύεται διὰ μέσων τῶν φίλων ἐκδεχομένων καὶ διασκε-
δαννύντων, ἄνπερ ἀμφοτέροις οἰκείως ἔχωσι καὶ πρὸς
ἀμφοτέρους ὁμοῦ τῇ εὐνοίᾳ συννεύωσιν. | Ὡς γὰρ ὁ 491
κασσίτερος ῥαγέντα τὸν χαλκὸν συναρμόττει καὶ συγκε-
ράννυσι τῷ ψαύειν ἑκατέρου πέρατος οἰκείως ὁμοπαθὴς
γινόμενος, οὕτως δεῖ τὸν φίλον εὐάρμοστον ὄντα καὶ κοινὸν
ἀμφοτέροις τοῖς ἀδελφοῖς προσκαταπυκνοῦν τὴν εὔνοιαν·
οἱ δ' ἄνισοι καὶ ἄμικτοι καθάπερ ἐν διαγράμματι μουσικῷ
φθόγγοι διάζευξιν, οὐ συναφὴν ποιοῦσιν. Ἔστιν οὖν
διαπορῆσαι πότερον ὀρθῶς ἢ τοὐναντίον ὁ Ἡσίοδος εἶπε·

«Μηδὲ κασιγνήτῳ ἶσον ποιεῖσθαι ἑταῖρον.»

Ὁ μὲν γὰρ εὐγνώμων καὶ κοινός, ὥσπερ εἴρηται, μᾶλλον ἐγκραθεὶς δι' ἀμφοτέρων σύνδεσμος ἔσται τῆς φιλαδελ-

490 E 4 εἰ om. LC^{1}ab ‖ 5 δεῖ ... ἥκιστα om. LC^1 ‖ 7 ἄλλους Δ : ἀλλήλους cet. ‖ 8 γὰρ om. LC^1 ‖ 11 ἠθῶν διαφορᾶς Γ : διαφ. ἠθ. cet. ‖ F 1 ἀδελφῷ : ἀδελφοὺς Δ (exc. Z) ‖ 3-4 τὸ ... τε om. LC ‖ 4 πάλιν : τοὺς αὐτοὺς (αὐτὸν D) Δ ‖ 5 οὐδὲ^1 : οὐ GJMΠS καὶ R ‖ 7 μέσων Δ : μέσου cet. ‖ 8 ἀμφοτέροις ... πρὸς om. Y ‖ 491 A 4 ὄντα om. LC^1 ‖ 11 ἔσται : ἐστι G^{1}J.

solide de leur amour fraternel. Mais Hésiode, semble-t-il, a eu peur de la foule des amis médiocres pour leur jalousie et leur égoïsme.

Observant donc les convenances, tout en accordant à un ami une égale affection, réservons toujours à notre frère la première place dans les magistratures et les affaires de l'État, dans les invitations et les présentations aux Grands, dans tout ce qui aux yeux de la foule sert à la notoriété et à la gloire : nous rendons ainsi à la nature la dignité et le privilège qui lui reviennent. L'avantage accordé en ces domaines à un ami ne serait pas pour lui aussi honorable que le détriment ne serait pour un frère honteux et déshonorant.

Sur ce sujet j'ai donné mon avis ailleurs[1] avec plus de développements ; mais ce vers fort juste de Ménandre :

« Quand on aime, on ne peut supporter le mépris[2] »,

nous rappelle nos devoirs envers nos frères, nous enseigne à n'en point faire fi en comptant sur la nature. Par nature en effet le cheval aime l'homme et le chien aime son maître, mais s'ils ne trouvent pas les soins et les traitements voulus, leur attachement cesse et ils leur deviennent étrangers[3]. Le corps a d'étroites affinités avec l'âme, mais s'il est négligé et peu considéré par elle, il refuse de la seconder, lui cause des dommages et la trahit dans ses activités.

L'entourage du frère, les neveux

21 Témoigner des attentions à la personne même de ses frères, c'est bien ; il est mieux encore d'en témoigner à leurs beaux-pères, à leurs gendres en se montrant en toute occasion affectueux et empressé envers eux ; de saluer avec bienveillance les esclaves qui leur sont dévoués ; d'être reconnaissant envers les médecins qui les ont soignés ou les amis fidèles qui par leur bonne humeur les ont aidés à supporter les longueurs d'un voyage ou d'une campagne ; quant à l'épouse de son frère, la considérer comme sacro-sainte et vénérable plus que tout au monde, l'honorer à cause de son mari et ne parler d'elle qu'en bons termes ; s'il la néglige, partager

φίας· ὁ δ' Ἡσίοδος, ὡς ἔοικεν, ἐφοβήθη τοὺς πολλοὺς καὶ B
φαύλους διὰ τὸ δύσζηλον καὶ φίλαυτον. Ὃ δὴ καλῶς
ἔχει φυλαττομένους, κἂν εὔνοιαν ἴσην φίλῳ νέμῃ τις, ἀεὶ τὰ
πρωτεῖα τῷ ἀδελφῷ φυλάττειν ἐν ἀρχαῖς καὶ πολιτείαις
ἔν τε κλήσεσι καὶ γνωρίσεσιν ἡγεμόνων καὶ ὅσα τοῖς
πολλοῖς ἐπιφανῆ καὶ πρὸς δόξαν ἐστί, τὸ προσῆκον
ἀξίωμα τῇ φύσει καὶ γέρας ἀποδιδόντας. Οὐ γὰρ οὕτως τῷ
φίλῳ τὸ πλέον ἐν τούτοις σεμνὸν ὡς ἀδελφῷ τοὔλαττον
αἰσχρὸν γίνεται καὶ ἄδοξον.

Ἀλλὰ περὶ ταύτης μὲν ἑτέρωθι τῆς γνώμης γέγραπται
τὰ δοκοῦντα διὰ πλειόνων· τὸ δὲ Μενάνδρειον ὀρθῶς C
ἔχον, ὡς « Οὐδεὶς ἀγαπῶν αὐτὸς ἀμελεῖθ' ἡδέως », ὑπο-
μιμνήσκει καὶ διδάσκει τῶν ἀδελφῶν ἐπιμελεῖσθαι καὶ
μὴ τῇ φύσει πιστεύοντας ὀλιγωρεῖν. Καὶ γὰρ ἵππος τῇ
φύσει φιλάνθρωπον καὶ κύων φιλοδέσποτον, ἀλλὰ μὴ
τυγχάνοντα θεραπείας μηδ' ἐπιμελείας ἀπόστοργα γίνεται
καὶ ἀλλότρια· καὶ τὸ σῶμα τῇ ψυχῇ συγγενέστατόν
ἐστιν, ἀμελούμενον δὲ καὶ παρορώμενον ὑπ' αὐτῆς οὐκ
ἐθέλει συνεργεῖν, ἀλλὰ λυμαίνεται καὶ προλείπει τὰς
πράξεις. 21 Ἐπιμέλεια δὲ καλὴ μὲν αὐτῶν τῶν ἀδελφῶν,
ἔτι δὲ καλλίων πενθεροῖς καὶ γαμβροῖς τοῖς ἐκείνων D
εὔνουν ἀεὶ παρέχειν εἰς ἅπαντα καὶ πρόθυμον ἑαυτόν,
οἰκέτας τε φιλοδεσπότους ἀσπάζεσθαι καὶ φιλοφρο-
νεῖσθαι, καὶ χάριν ἔχειν ἰατροῖς θεραπεύσασιν αὐτοὺς καὶ
φίλοις πιστοῖς καὶ προθύμως συνδιενεγκοῦσιν ἀποδημίαν
ἢ στρατείαν· γυναῖκα δ' ἀδελφοῦ γαμετὴν ὡς ἁπάντων
ἱερῶν ἁγιώτατον προσορῶντα καὶ σεβόμενον, τιμᾶν διὰ
τὸν ἄνδρα καὶ εὐφημεῖν, ἀμελουμένῃ δὲ συναγανακτεῖν,

491 B 3 νέμῃ τις D : νέμητι G[1] νέμηται τις cet. || 5 τέ om. ΥΝΜΣΘ || 7 γέρας : τὸ γ. G || C 7 τῇ ψυχῇ Θ : τῆς ψυχῆς || C 9-D 4 -νεται ... φιλοφρονεῖσθαι om. D || C 10 αὐτῶν τῶν ἀδελφῶν : αὐτοῖς τοῖς ἀδελφοῖς Θ || D 4 καὶ ... αὐτοὺς om. C || 5 πιστοῖς : πιστῶς G[1] || καὶ προθύμως : προθύμως καὶ χρησίμως ΔRS καὶ χρησίμως προθ. hi || 7-8 διὰ τὸν Amyot : τόν.

son indignation ; mais l'apaiser si elle se fâche ; si elle commet quelque faute vénielle, s'entremettre auprès de son mari pour qu'ils se réconcilient, mais si c'est le mari qui a de son côté un différend avec son frère, exposer devant elle nos griefs et mettre fin aux reproches. Mais surtout considérer comme fâcheux qu'un frère reste célibataire et sans enfants ; par des encouragements, par des reproches le pousser de toutes façons au mariage, à contracter un engagement légitime ; dès qu'il aura des enfants, lui manifester une plus grande affection et témoigner à sa femme plus d'égards, nous montrer affectueux envers ses enfants comme s'ils étaient les nôtres, mais avec plus de douceur et de tendresse de façon que, pour des fautes de leur âge, ils n'aillent pas s'échapper et se plonger, par peur de leur père ou de leur mère, dans des fréquentations de mauvais garçons et de vauriens, mais qu'ils aient un recours, un refuge où on les réprimande avec bienveillance, tout en intercédant en leur faveur. C'est ainsi que Platon arracha Speusippe, qui était son neveu, à une débauche effrénée[1], sans rien lui dire ni lui faire de désagréable ; mais, comme Speusippe se dérobait aux réprimandes et aux reproches continuels de ses parents, il lui témoignait son affection sans jamais se fâcher et lui inspira un grand respect et une grande ardeur pour lui-même et pour la philosophie. Cependant beaucoup de ses amis lui reprochaient de ne pas morigéner le jeune homme, mais lui répondait qu'il le morigénait beaucoup en lui faisant comprendre par sa vie et son comportement la différence qu'il y avait entre le beau et le laid. Le thessalien Aleuas, qui était fier et hautain, était traité avec rudesse et dureté par son père, tandis que son oncle l'accueillait chez lui et se l'attachait. Comme les Thessaliens envoyaient au dieu de Delphes des fèves pour le choix d'un roi[2], l'oncle, à l'insu du père, en glissa une pour Aleuas. Comme la Pythie tira celle-là, le père déclara qu'il n'avait pas mis de fève pour son fils, et tous crurent

χαλεπαίνουσαν δὲ πραΰνειν, ἂν δ' ἁμάρτῃ τι τῶν μετρίων,
συνδιαλλάττειν καὶ συμπαρακαλεῖν τὸν ἄνδρα, κἂν αὐτῷ
τις ἰδίᾳ γένηται διαφορὰ πρὸς τὸν ἀδελφόν, αἰτιᾶσθαι
παρ' ἐκείνῃ καὶ διαλύεσθαι τὴν μέμψιν. Ἀγαμίαν δ' ἀδελ- E
φοῦ καὶ ἀπαιδίαν μάλιστα δυσχεραίνειν καὶ παρακαλοῦντα
καὶ λοιδοροῦντα συνελαύνειν πανταχόθεν εἰς γάμον καὶ
συνειργνύναι νομίμοις κηδεύμασι· κτησαμένου δὲ παῖδας
ἐμφανέστερον χρῆσθαι τῇ τε πρὸς αὐτὸν εὐνοίᾳ καὶ τῇ
πρὸς τὴν γυναῖκα τιμῇ· τοῖς δὲ παισὶν εὔνουν μὲν ὥσπερ
ἰδίοις, ἤπιον δὲ μᾶλλον εἶναι καὶ μείλιχον, ὅπως ἁμαρτά-
νοντες οἷα νέοι μὴ δραπετεύωσι μηδὲ καταδύωνται διὰ
φόβον πατρὸς ἢ μητρὸς εἰς ὁμιλίας φαύλας καὶ ὀλιγώρους,
ἀλλ' ἀποστροφὴν καὶ καταφυγὴν ἅμα νουθετοῦσαν εὐνοίᾳ
καὶ παραιτουμένην ἔχωσιν. Οὕτω καὶ Πλάτων ἀδελφιδοῦν F
ὄντα Σπεύσιππον ἐκ πολλῆς ἀνέσεως καὶ ἀκολασίας
ἐπέστρεψεν, οὐδὲν οὔτ' εἰπὼν ἀνιαρὸν οὔτε ποιήσας πρὸς
αὐτόν, ἀλλὰ φεύγοντι τοὺς γονεῖς ἐλέγχοντας ἀεὶ καὶ
λοιδοροῦντας ἐνδιδοὺς ἑαυτὸν εὐμενῆ καὶ ἀμήνιτον αἰ|δῶ 492
τε πολλὴν ἐνειργάσατο καὶ ζῆλον ἑαυτοῦ καὶ φιλοσοφίας.
Καίτοι πολλοὶ τῶν φίλων ἐνεκάλουν ὡς μὴ νουθετοῦντι τὸ
μειράκιον· ὁ δὲ καὶ πάνυ νουθετεῖν ἔλεγε, τῷ βίῳ καὶ τῇ
διαίτῃ τῆς πρὸς τὰ αἰσχρὰ τῶν καλῶν διαφορᾶς παρέχων
κατανόησιν. Ἀλεύαν δὲ τὸν Θεσσαλὸν ὁ μὲν πατὴρ ἀγέρω-
χον ὄντα καὶ ὑβριστὴν ἐκόλουε καὶ χαλεπὸς ἦν, ὁ δὲ θεῖος
ἀνελάμβανε καὶ προσήγετο· πεμπόντων δὲ τῶν Θεσσαλῶν
φρυκτοὺς περὶ βασιλέως πρὸς τὸν θεὸν εἰς Δελφοὺς
ἐνέβαλε κρύφα τοῦ πατρὸς ὁ θεῖος ὑπὲρ τοῦ Ἀλεύα· καὶ B
τῆς Πυθίας τοῦτον ἀνελούσης, ὅ τε πατὴρ ἀπέφησεν
ἐμβεβληκέναι τὸν φρυκτὸν ὑπὲρ αὐτοῦ, καὶ πᾶσιν ἐδόκει

491 D 11 γένηται : γίν- G[4]XYNJO ‖ E 7 μείλιχον : μειλίχιον MΠDR ‖ 8 καταδύωνται GD : -λύωνται cet. ‖ 9 φαύλας : φαύλους CG[4]XJYRhO ‖ F 4 ἐλέγχοντας Γ : ἐλ. αὐτὸν cet. ‖ καὶ om. NRha ‖ 492 A 4-5 τῇ διαίτῃ om. C[1] ‖ B 1 τοῦ[2] : τῶν D.

qu'une erreur s'était produite dans la transcription des noms. Aussi envoyèrent-ils une seconde fois interroger le dieu, et la Pythie confirma en quelque sorte sa première proclamation par ces mots :

« Oui ! c'est le roux, le fils d'Archédikè ! »

Et de cette façon Aleuas fut proclamé roi par le dieu, grâce au frère de son père : il laissa loin derrière lui les rois qui l'avaient précédé et porta sa nation à un haut degré de gloire et de puissance[1].

Mais en vérité, heureux et fier des succès, des honneurs, des magistratures obtenus par les fils de notre frère, il est convenable que nous les exaltions, que nous contribuions à les pousser vers les belles situations, que nous leur accordions sans compter les louanges quand ils réussissent; s'il est sans doute inopportun de faire l'éloge de son propre fils, louer le fils de son frère est noble, désintéressé, de bon goût et véritablement divin. Je crois que le nom d'oncle[2] nous conduit bien vers l'affection et la tendresse pour nos neveux. Mais il faut aussi imiter la conduite des dieux. Héraclès en effet, qui avait soixante-huit enfants, n'en aima aucun plus que son neveu. Que dis-je? Aujourd'hui encore, en maint endroit, Iolaos partage son autel, on l'invoque avec lui en l'appelant le parèdre d'Héraclès. Quand Iphiclès, son frère[3], tomba à la bataille de Lacédémone, Héraclès profondément affligé abandonna tout le Péloponnèse. Leucothéa[4], après la mort de sa sœur, éleva son bébé et le plaça avec elle parmi les dieux : aussi les dames romaines, dans les fêtes de Leucothéa, qu'elles appellent Matuta, tiennent-elles dans leurs bras non leurs propres enfants, mais leurs neveux et leur rendent honneur.

1. Dans sa *Constitution des Thessatiens*, Aristote nous apprend qu'Aleuas le Roux avait divisé son État en quatre districts et s'était intéressé à son organisation militaire qui reposait sur le cens (Aristote, frag., 497, éd. Rose). Ce prince aurait vécu au VIe siècle.

πλάνη τις ἐν ταῖς καταγραφαῖς τῶν ὀνομάτων γεγονέναι.
Διὸ καὶ πέμψαντες αὖθις ἐπανήροντο τὸν θεόν· ἡ δὲ Πυθία
καθάπερ ἐκβεβαιουμένη τὴν προτέραν ἀναγόρευσιν εἶπε·

«τὸν πυρρόν τοί φημι, τὸν Ἀρχεδίκη τέκε παῖδα.»

Καὶ τοῦτον τὸν τρόπον ὁ Ἀλεύας ὑπὸ τοῦ θεοῦ βασιλεὺς
διὰ τὸν τοῦ πατρὸς ἀδελφὸν ἀποδειχθεὶς αὐτός τε πολὺ
πάντων ἐπρώτευσε τῶν πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸ ἔθνος εἰς δόξαν
προήγαγε μεγάλην καὶ δύναμιν. Ἀλλὰ μὴν εὐπραξίαις τε
καὶ τιμαῖς καὶ ἀρχαῖς παίδων ἀδελφοῦ χαίροντα καὶ C
σεμνυνόμενον αὔξειν προσήκει καὶ συνεξορμᾶν πρὸς τὰ
καλὰ καὶ κατορθοῦντας ἀφειδῶς ἐπαινεῖν· αὑτοῦ γὰρ υἱὸν
ἐπαχθὲς ἴσως ἐγκωμιάζειν, ἀδελφοῦ δὲ σεμνὸν καὶ οὐ
φίλαυτον, ἀλλὰ φιλόκαλον καὶ θεῖον ὡς ἀληθῶς· δοκεῖ γάρ
μοι καὶ τοὔνομα καλῶς ὑφηγεῖσθαι πρὸς εὔνοιαν ἀδελφι-
δῶν καὶ ἀγάπησιν. Δεῖ δὲ καὶ τὰ τῶν κρειττόνων ζηλοῦν.
Ἡρακλῆς τε γὰρ δυεῖν δέοντας ἑβδομήκοντα γεννήσας
παῖδας οὐδενὸς ἧττον αὐτῶν τὸν ἀδελφιδοῦν ἠγάπησεν·
ἀλλὰ καὶ νῦν πολλαχοῦ σύμβωμός ἐστιν Ἰόλαος αὐτῷ,
καὶ συγκατεύχονται παραστάτην Ἡρακλέους ὀνομά-
ζοντες· Ἰφικλέους δὲ τοῦ ἀδελφοῦ πεσόντος ἐν τῇ περὶ D
Λακεδαίμονα μάχῃ, περίλυπος γενόμενος πᾶσαν ἐξέλιπε
Πελοπόννησον. Ἥ τε Λευκοθέα τῆς ἀδελφῆς ἀποθανούσης
ἔθρεψε τὸ βρέφος καὶ συνεξεθείασεν· ὅθεν αἱ Ῥωμαίων
γυναῖκες ἐν ταῖς τῆς Λευκοθέας ἑορταῖς ἣν Ματοῦταν
ὀνομάζουσιν οὐ τοὺς ἑαυτῶν παῖδας, ἀλλὰ τοὺς τῶν
ἀδελφῶν ἐναγκαλίζονται καὶ τιμῶσιν.

492 B 6 ἐκβεβαιουμένη : ἐμβ. Dα[1] ‖ 10 ἐπρώτευσε : ἐπρώτευε LC[1]RO ‖ C 5 δοκεῖ Δ : ἐδόκει cet. ‖ 6 ὑφηγεῖσθαι Δ : ἀφ. cet. 6-7 ἀδελφιδῶν G : ἀδελφῶν cet. ‖ D 3 ἥ τε Bernardakis : ἡ δὲ ‖ 7 ἐναγκαλίζονται : ἀγκ. Xa (ἐγκ. b).

32

DE L'AMOUR DE LA PROGÉNITURE

(DE AMORE PROLIS)

(*PLAN.* 46)

NOTICE

Sous ce titre un peu vague[1] nous possédons un traité dont le texte est incomplet et assez corrompu. La plupart des philologues se sont montrés sévères pour cet opuscule, considéré par eux comme une œuvre inachevée en sa forme même et à laquelle Plutarque n'a pas mis la dernière main[2], ou encore comme un exercice d'école que son auteur n'a ni poli, ni publié, comme le dénoncent, avec de nombreux et graves hiatus, des passages mal écrits[3]. Patzig est le seul en effet qui ait essayé, sans succès d'ailleurs, de prouver que nous possédions là une œuvre achevée[4]. Certains hellénistes ont même été jusqu'à dénier à Plutarque la paternité de ce traité[5]. Mais rien n'autorise cette prise de position hypercritique : la question d'authenticité ne peut sérieusement être soulevée. Il faut cependant avouer que cette œuvre fourmille de négligences stylistiques et contient certains développements peu élaborés, sur lesquels nous reviendrons. Ceci étant acquis, il serait assez mesquin de s'en tenir là et de négliger certaines pages qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

1. Φιλοστοργία signifie d'une façon générale : « sentiment d'affection, amour », cf. *De virt. mor.*, 451 E.
2. W. C. Helmbold, édition Loeb, 6, 329.
3. Pohlenz, édition Teubner, 3, 255.
4. Patzig, *Quaest. Plut.*, p. 3-21.
5. Döhner, *Quaest. Plut.*, 3, 26 sq. Weissenberger, *Die Sprache Plutarchs*, 2, 31-33.

Le premier chapitre contient d'excellentes choses. Il y est en effet question des philosophes qui en appellent aux mœurs des animaux contre la dépravation des hommes. La civilisation romaine du Ier siècle de notre ère, celle du moins que connaissait Plutarque, était corrompue. Vers la même époque étaient écrites les *Satires* de Juvénal, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire à première vue, l'œuvre d'un rhéteur en mal de succès oratoires. Elles nous donnent l'image de la réalité. Elles traduisent « moins le mécontentement d'un individu que celui d'une classe tout entière »[1]. Les épigrammes de Martial témoignent, on le sait, dans le même sens. Mais quand il mentionne ces philosophes qui renvoient l'homme à l'animal pour trouver des exemples de moralité, Plutarque dresse, à son insu peut-être, le réquisitoire le plus terrible qui soit contre ses contemporains[2]. Il n'est plus question ici du mythe du bon sauvage qui a toujours enchanté les civilisations décadentes. Il ne s'agit pas de détourner les Romains du vice en leur dépeignant les vertus des barbares Germains[3], mais bien d'éveiller au sentiment du devoir des hommes que leur dépravation a ravalés au-dessous des bêtes. Dans le deuxième chapitre, Plutarque va multiplier les exemples qu'il emprunte, selon son habitude, à la littérature, à ses observations personnelles ou aux sciences naturelles, pour vanter les procédés auxquels recourent les animaux pour assurer avec succès les actes de la procréation et de la parturition. Tout ceci se lit sans déplaisir. Plutarque conclut que la nature en procédant de la sorte a moins en vue l'amélioration des espèces animales que le bien de l'homme à qui sont proposés ces exemples. Il y a là un anthropocentrisme non déguisé, ou, si l'on veut, un naïf humanisme. Le deuxième chapitre s'achève de façon moins heureuse, quand Plutarque imagine une assemblée d'animaux applaudissant à la proclamation

1. P. de Labriolle, *Juvénal, Satires*, p. XIII. C.U.F.
2. On songe à S. Paul, *Épître aux Romains*, I, 24-31.
3. Tacite, *Germanie*, 18-20.

selon laquelle les chiens, les chevaux, les oiseaux ne poursuivent pas des buts intéressés, quand ils élèvent leur progéniture. Cela témoigne d'une imagination échevelée.

Au troisième chapitre, Plutarque prend parti contre les philosophes précédents qui humiliaient l'homme devant l'animal. Il est convaincu pour sa part que les animaux, dépourvus de raison, ne peuvent témoigner à leurs petits qu'une tendresse imparfaite, et que la nature a doué l'espèce humaine de possibilités plus considérables de par la constitution même du corps humain. Il tire ses exemples de la vie utérine et de l'allaitement. Nous reconnaissons dans les détails et les précisions qu'il nous fournit l'écrivain qui s'est intéressé aux sciences médicales de son temps. Mais Plutarque est surtout féru de morale et de psychologie ; aussi ajoute-t-il que toutes ces prédispositions auraient été sans objet, si la nature n'avait déposé la tendresse dans le cœur des mères. Ce thème est développé dans le chapitre suivant, où Plutarque montre l'antériorité des sentiments paternel et maternel vis-à-vis de toute loi humaine et en souligne le caractère hautement désintéressé. Il se plaît à cette occasion à multiplier les citations qui illustrent sa thèse.

Le dernier chapitre proclame l'universalité de l'amour des parents pour leurs enfants, en dépit d'exceptions vicieuses ou maladives. On relèvera le témoignage apporté par Plutarque sur le nombre d'abandons d'enfants dans les classes misérables. Il se hâte d'ailleurs d'excuser les parents qui, selon lui, craignent le malheur ou la pauvreté pour leur progéniture, mais il ne songe pas pour autant à condamner une société proprement inhumaine.

Telle est dans ses grandes lignes la composition de ce traité. Si l'on entre maintenant dans le détail, on relève bien des négligences. Nous en signalerons quelques-unes. Ainsi n'est-il pas surprenant que l'auteur de la *Vie de Solon* fasse honneur au législateur athénien de lois sur le célibat dans le traité qui nous occupe,

alors que nous n'en trouvons nulle mention dans la *Vie* elle-même[1]? Faut-il reconnaître que Plutarque se démarque lui-même quand nous lisons dans le traité *De sollertia animalium*[2] les deux passages consacrés dans le *De amore prolis* à l'alcyon et aux chiens de mer[3]? Nous donnons ici la traduction des morceaux parallèles du *De sollertia:* on jugera sur pièces. « Quand l'alcyon femelle s'aperçoit qu'elle est grosse de ses petits, elle se met aussitôt à la construction de son nid, non en pétrissant de la boue qu'elle appliquerait contre des murailles ou des toits comme les hirondelles, ni en se servant des multiples parties actives de son corps comme le fait l'abeille qui s'enfonce de tout son corps dans le rayon de cire ainsi ouvert et dont les six pattes séparent par un contact simultané l'ensemble en cellules hexagonales[4] ; l'alcyon, elle, n'a qu'un seul outil et rudimentaire, un seul engin, un seul instrument de travail et aucun autre auxiliaire de son activité et de son adresse ; cependant ce qu'elle fabrique et crée, il est difficile de l'imaginer si l'on n'a pas observé de ses yeux ce qu'elle réalise en fait de construction ou plutôt de navire, un nid qui, entre beaucoup de formes, a pris la seule qui ne puisse ni chavirer, ni couler. L'alcyon en effet recueille les arêtes de l'aiguille de mer, les réunit et les lie ensemble en les entrelaçant les unes verticalement, les autres obliquement, comme si elle mettait la trame sur la chaîne, s'ingéniant en outre à les courber et à les enrouler les unes dans les autres de manière à façonner et à produire un nid arrondi, de forme sensiblement allongée, semblable à une nasse de pêcheur. Quand elle a terminé, elle le porte et le place près de la vague, là où la mer arrive mollement et apprend à l'oiseau à remédier à ce qui n'a pas été

1. *De amore prolis,* 493 E.
2. *De sollertia animalium,* 983 B-E ; 982 A.
3. *De amore prolis,* 494 A-C.
4. Le texte est conjectural et nous traduisons d'après les corrections de Méziriac.

bien rejointoyé et à le consolider quand l'alcyon le voit démantelé par le coup des flots, à serrer au contraire fortement et à fouler ce qui est bien ajusté, au point qu'une pierre ou un morceau de fer ne peut le disjoindre ou le percer. Rien n'est plus remarquable que la forme symétrique que prend la concavité du réceptacle. L'oiseau fait ce nid pour qu'il reçoive seulement l'oiselet qui y pénètre, mais que pour les autres animaux il demeure invisible et caché, au point que rien ne peut y entrer, pas même la mer. »

« L'amour du chien de mer pour sa progéniture ne le cède en excès de tendresse et d'excellence à celui d'aucun animal, si apprivoisé soit-il. Il produit un œuf, puis un fœtus non hors de lui-même mais en lui-même, il le nourrit et le porte comme pour une seconde naissance. Quand son petit est devenu grand, il l'expulse et lui apprend à nager auprès de lui, puis de nouveau le reprend en lui-même en l'absorbant par la bouche et en lui offrant son corps comme un lieu d'habitation, un aliment, un refuge jusqu'au moment où le petit est en mesure de se tirer d'affaire lui-même[1]. »

Dans un autre passage[2], l'auteur du traité semble avoir commis une grave méprise, qui paraît difficilement imputable à Plutarque. L'écrivain emploierait en effet le mot *homéride* au féminin. Or ce terme désigne, on le sait, soit les descendants réels ou prétendus du poète, soit les rhapsodes qui avaient une connaissance particulière des poèmes homériques[3], et n'a jamais désigné que des hommes. Cela Plutarque ne pouvait l'ignorer. Cette bévue serait-elle une preuve que l'ouvrage n'est point authentique? En réalité cette croyance à l'existence d'homérides du sexe féminin n'est pas le fait de l'auteur, mais provient d'une mau-

1. Aristote (*Historia animalium*, 563 B) raconte que le chien de mer rejette son petit par la bouche et l'avale de nouveau. Plutarque a quelque peu embelli la légende.

2. *De amore prolis*, 496 D.

3. Platon, *République*, 599 E ; Isocrate, *Éloge d'Hélène*, 220 E.

vaise interprétation du terme en question. L'auteur a créé un néologisme *Homeris* pour donner un féminin à *Homeros*, le mot qui désigne le poète Homère. Ce faisant, il laisse entendre que pour les femmes l'auteur de l'*Iliade* appartient à leur sexe. Plutarque n'a jamais songé à des *homérides* qui ne fussent pas des hommes[1].

Quoi qu'il en soit, nous dirons en conclusion que nous possédons ici une œuvre authentique mais inachevée de Plutarque. L'auteur n'y a pas mis la dernière main, ne l'a pas éditée. Voilà pourquoi elle ne figure pas dans le catalogue de Lamprias.

1. *De amore prolis*, 496 D ; Homère, *Iliade*, 11, 269-271.

DE L'AMOUR DE LA PROGÉNITURE

1 Les procès en appel et le recours à des tribunaux étrangers[1] furent à l'origine imaginés par les Grecs par défiance réciproque : ils avaient besoin de la justice rendue par autrui comme de tout autre bien de première nécessité que leur sol ne produisait pas. Est-ce ainsi que les philosophes en mutuel désaccord en appellent pour quelques problèmes au naturel des animaux dépourvus de raison comme à une cité étrangère et s'en remettent, pour juger, aux affections et aux mœurs des animaux comme à un tribunal que rien ne peut influencer ni corrompre ? Ou bien est-ce un grief général contre la dépravation des hommes de chercher, en notre incertitude sur les questions essentielles et capitales, chez les chevaux, les chiens, les oiseaux, la manière de nous unir, de procréer, d'élever une progéniture, et, comme si nous ne trouvions pas en nous-mêmes d'indications venues de la nature, que nous citions à comparaître les affections et les mœurs des animaux et que nous accusions par leur témoignage notre genre de vie de beaucoup d'infractions et de transgressions à l'encontre de la nature, parce que dès le début et sur les principes nous ne présentons que trouble et confusion ! Chez les animaux la nature garde son originalité pure, simple et sans mélange, alors que chez l'homme, mêlée par la raison et l'habitude à une foule d'opinions et de juge-

1. A l'époque de la confédération athénienne, les citoyens des cités alliées devaient plaider leurs procès devant les tribunaux athéniens. Plus tard les petits États recoururent à l'arbitrage des grandes cités comme Athènes et Rhodes.

DE L'AMOUR DE LA PROGÉNITURE

1 Les procès en appel et le recours à des tribunaux étrangers[1] furent à l'origine imaginés par les Grecs par défiance réciproque : ils avaient besoin de la justice rendue par autrui comme de tout autre bien de première nécessité que leur sol ne produisait pas. Est-ce ainsi que les philosophes en mutuel désaccord en appellent pour quelques problèmes au naturel des animaux dépourvus de raison comme à une cité étrangère et s'en remettent, pour juger, aux affections et aux mœurs des animaux comme à un tribunal que rien ne peut influencer ni corrompre? Ou bien est-ce un grief général contre la dépravation des hommes de chercher, en notre incertitude sur les questions essentielles et capitales, chez les chevaux, les chiens, les oiseaux, la manière de nous unir, de procréer, d'élever une progéniture, et, comme si nous ne trouvions pas en nous-mêmes d'indications venues de la nature, que nous citions à comparaître les affections et les mœurs des animaux et que nous accusions par leur témoignage notre genre de vie de beaucoup d'infractions et de transgressions à l'encontre de la nature, parce que dès le début et sur les principes nous ne présentons que trouble et confusion ! Chez les animaux la nature garde son originalité pure, simple et sans mélange, alors que chez l'homme, mêlée par la raison et l'habitude à une foule d'opinions et de juge-

1. A l'époque de la confédération athénienne, les citoyens des cités alliées devaient plaider leurs procès devant les tribunaux athéniens. Plus tard les petits États recoururent à l'arbitrage des grandes cités comme Athènes et Rhodes.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΑ ΕΓΓΟΝΑ ΦΙΛΟΣΤΟΡΓΙΑΣ 493

1 Ἔκκλητοι κρίσεις καὶ ξενικῶν δικαστηρίων ἐπαγωγαὶ
τοῖς Ἕλλησι τὸ πρῶτον ἀπιστίᾳ τῇ πρὸς ἀλλήλους
ἐπενοήθησαν, ἀλλοτρίας δικαιοσύνης ὥσπερ ἑτέρου τινὸς B
τῶν ἀναγκαίων μὴ φυομένου παρ' αὐτοῖς δεηθεῖσιν.
Ἆρ' οὖν καὶ οἱ φιλόσοφοι τῶν προβλημάτων ἔνια διὰ
τὰς πρὸς ἀλλήλους διαφορὰς ἐπὶ τὴν τῶν ἀλόγων φύσιν
ζῴων ὥσπερ ἀλλοδαπὴν πόλιν ἐκκαλοῦνται καὶ τοῖς
ἐκείνων πάθεσι καὶ ἤθεσιν ὡς ἀνεντεύκτοις καὶ ἀδεκάστοις
ἐφιᾶσι τὴν κρίσιν ; Ἢ καὶ τοῦτο τῆς ἀνθρωπίνης κακίας
ἔγκλημα κοινόν ἐστι, τὸ περὶ τῶν ἀναγκαιοτάτων καὶ
μεγίστων ἀμφιδοξοῦντας ἡμᾶς ζητεῖν ἐν ἵπποις καὶ κυσὶ καὶ
ὄρνισι πῶς γαμῶμεν αὐτοὶ καὶ γεννῶμεν καὶ τεκνοτρο- C
φῶμεν, καί, ὡς μηδὲν ἐν ἑαυτοῖς δήλωμα τῆς φύσεως ὄν,
τὰ τῶν θηρίων ἤθη καὶ πάθη προαγορεῦσαι καὶ κατα-
μαρτυρῆσαι τοῦ βίου ἡμῶν πολλὴν τὴν τοῦ κατὰ φύσιν
ἐκδιαίτησιν καὶ παράβασιν, εὐθὺς ἐν ἀρχῇ καὶ περὶ τὰ
πρῶτα συγχεομένων καὶ ταραττομένων ; Ἄκρατον γὰρ ἐν
ἐκείνοις ἡ φύσις καὶ ἀμιγὲς καὶ ἁπλοῦν φυλάττει τὸ
ἴδιον, ἐν δ' ἀνθρώποις ὑπὸ τοῦ λόγου καὶ τῆς συνηθείας,

493 A 1 ἔγγονα : ἐκγ. Π ‖ 3 ἐπαγωγαὶ Bernardakis : ἀγωγαὶ ‖ B 1 ἐπενοήθησαν om. U[1]gc ἐπενοήθη α[1]C[2] ‖ ἀλλοτρίας : -τρίους U ‖ 3 οἱ om. Cy ‖ διὰ om. c ‖ 4 τὴν ... φύσιν : τῇ ... φύσει LC[1] ‖ C 1-2 γαμῶμεν ... τεκνοτροφῶμεν Hatzidakis : γαμοῦ. τεκνοτροφοῦ. ‖ 2 καὶ ὡς Amyot : ὡς ‖ 3 τὰ : καὶ τὰ Xn ‖ προαγορεῦσαι Wilamowitz : προσα. ‖ 4 τὴν τοῦ Amyot : τὴν ΠΒΧ τοῦ cet. ‖ 5 ἐκδιαίτησιν : ἐξέτασιν c ‖ 7 ἀμιγὲς καὶ ἁπλοῦν : ἁπλοῦν κ. ἀ. y ‖ 8 ἐν δ' : ἐν δὲ τοῖς LCy.

ments factices, elle a pris, telle l'huile traitée par les parfumeurs, une agréable variété, mais n'a point conservé son caractère propre. Ne nous étonnons point si les animaux dépourvus de raison suivent la nature mieux que les êtres qui en sont doués, puisque les plantes le font mieux que les animaux ; la nature n'a donné à ces dernières ni imagination, ni impulsion, ni désir, qui les emportent loin de ces rives : elles demeurent enchaînées en quelque sorte, au pouvoir de la nature, à suivre sans cesse l'unique voie qu'elle leur trace. Les bêtes sauvages, qui n'ont pas toute la souplesse, la supériorité, l'indépendance de la raison, suivent des impulsions irrationnelles et des instincts, errent souvent au hasard et tournent en rond, mais sans s'écarter, comme si la nature était une ancre autour de laquelle elles flottent, tout comme un âne à qui son maître par le mors et la bride montre la direction, tandis que chez l'homme la raison qui est sans maître et se gouverne librement découvre tantôt un sentier de traverse à peine frayé et tantôt un autre, sans laisser derrière elle aucune trace visible et manifeste de la nature.

2 En ce qui concerne les unions, vois combien grande chez les animaux est la conformité avec la nature. D'abord ils n'attendent pas les lois sur le célibat et le mariage tardif, comme les concitoyens de Lycurgue et de Solon[1] ; ils ne craignent pas la perte de leurs droits civiques pour n'avoir pas eu d'enfants, ni ne recherchent le privilège des trois enfants[2], comme beaucoup de Romains le font quand ils se marient et procréent, non pour avoir des héritiers, mais afin de pouvoir hériter. Ensuite le mâle ne s'unit pas à la femelle en

1. Nous lisons dans la *Vie de Lysandre* (30, 7) qu'« il y avait à Sparte une pénalité pour le refus de mariage, pour le mariage tardif et pour le mauvais mariage : cette dernière frappait surtout ceux qui s'alliaient aux gens riches au lieu de s'allier aux gens de bien et à leurs égaux. » (trad. Flacelière). Cf. *Lycurgue*, 15, 1-3, *Apopht. Lac.*, 227 F ; Clem. Alex., *Strom.*, II, 141.

ὃ τοὔλαιον ὑπὸ τῶν μυρεψῶν πέπονθε, πρὸς πολλὰ
μιγνυμένη δόγματα καὶ κρίσεις ἐπιθέτους ποικίλη γέγονε
καὶ ἡδεῖα, τὸ δ' οἰκεῖον οὐ τετήρηκε. Καὶ μὴ θαυμάζωμεν
εἰ τὰ ἄλογα ζῷα τῶν λογικῶν μᾶλλον ἕπεται τῇ φύσει· D
καὶ γὰρ τὰ φυτὰ τῶν ζῴων· οἷς οὔτε φαντασίαν οὔθ' ὁρμὴν
ἔδωκεν οὔτ' ὄρεξιν τοῦ κατὰ φύσιν ἀποσαλεύουσαν,
ἀλλ' ὥσπερ ἐν δεσμῷ συνειργμένα μένει καὶ κεκράτηται,
μίαν ἀεὶ πορείαν ἣν ἡ φύσις ἄγει πορευόμενα. Τοῖς δὲ
θηρίοις τὸ μὲν πολύτροπον τοῦ λόγου καὶ περιττὸν καὶ
φιλελεύθερον ἄγαν οὐκ ἔστιν, ἀλόγους δ' ὁρμὰς καὶ
ὀρέξεις ἔχοντα καὶ χρώμενα πλάναις καὶ περιδρομαῖς
πολλάκις οὐ μακρὰν ἀλλ' ὡς ἐπ' ἀγκύρας τῆς φύσεως
σαλεύει καθάπερ ὄνῳ ὑφ' ἡνίᾳ καὶ χαλινῷ βαδίζοντι
δείκνυσι τὴν εὐθεῖαν ὁ δεσπότης. ⟨Ὁ δ' ἀδέσποτος⟩ ἐν
ἀνθρώπῳ καὶ αὐτοκρατὴς λόγος ἄλλας ἄλλοτε παρεκ- E
βάσεις καὶ καινοτομίας ἀνευρίσκων οὐδὲν ἴχνος ἐμφανὲς
οὐδ' ἐναργὲς ἀπολέλοιπε τῆς φύσεως.

2 Ὅρα περὶ τοὺς γάμους ὅσον ἐστὶν ἐν τοῖς ζῴοις τὸ κατὰ φύσιν. Πρῶτον οὐκ ἀναμένει νόμους ἀγαμίου καὶ ὀψιγαμίου, καθάπερ οἱ Λυκούργου πολῖται καὶ Σόλωνος, οὐδ' ἀτιμίας ἀτέκνων δέδοικεν, οὐδὲ τιμὰς διώκει τριπαιδίας, ὡς Ῥωμαίων πολλοὶ γαμοῦσι καὶ γεννῶσιν, οὐχ ἵνα κληρονόμους ἔχωσιν, ἀλλ' ἵνα κληρονομεῖν δύνωνται. Ἔπειτα μίγνυται τῷ θήλει τὸ ἄρρεν οὐχ ἅπαντα χρόνον·

493 C 10 μιγνυμένη : μιμου. g || 11 ἡδεῖα Patzig : ἰδία || D 1 εἰ om. LC^1 || ἕπεται : γίνεται gc || 2-3 φαντασίαν οὔθ' ὁρμὴν ἔδωκε : φαντασία οὔτε ὁρμὴ δέδωκεν y || 3 οὔτ' Amyot (forte οὔτε nisi aliquid deest) : ἑτέρων (δι' ἑτέρων Pohlenz) || 4 συνειργμένα : συνημμένα LC^{1}y^1 || 6 πολύτροπον Pohlenz : πραΰτροπον || 10-11 ὄνῳ ... βαδίζοντι δείκνυσι τὴν εὐθεῖαν ὁ δεσπότης post aliquos temptavi : οὗν ὁδὸν ... βαδίζοντα δ. εὐ. ὁ δεσ. || 11 ὁ δ' ἀδέσποτος add. Pohlenz || E 1 λόγος ΠC^{2}U^3 : λόγῳ || 1-2 παρεκβάσεις y^{1}A^{1}Π^2 : παρεμ. || 4 τοῖς om. y || 5-6 ἀγαμίου κ. ὀψιγαμίου Döhner : ἀγάμου κ. ὀψιγάμου || 7-8 τριπαιδίας Döhner : τρίπαιδας.

tout temps, car il n'a pas pour fin le plaisir, mais la génération et la procréation. Voilà pourquoi, à l'époque de l'année qui a des souffles féconds[1] et une température favorable aux accouplements[2], la femelle se rend au même endroit que le mâle, soumise et désirable, avec pour parure les effluves agréables de sa peau et la beauté particulière de son corps[3], pleine de rosée et d'herbe fraîche[4]. Quand elle sent qu'elle a conçu et qu'elle est pleine, elle se retire décemment et songe à mettre au monde et à protéger sa progéniture. Il n'est pas possible de dire comme le requiert le sujet ce qui se fait, sinon que le mâle et la femelle ne font qu'un pour la tendresse, la prévoyance, l'endurance, la maîtrise de soi. Nous appelons industrieuse l'abeille, et pensons qu'elle

« prépare le miel blond[5] »

dont nous vantons la saveur sucrée qui chatouille notre palais, mais nous ne prenons pas garde à l'industrieuse habileté des autres animaux quand ils mettent au monde ou élèvent leurs petits. La femelle de l'alcyon[6] par exemple, après avoir conçu, fait son nid en recueillant des arêtes de l'aiguille de mer, qu'elle entrelace les unes dans les autres et lie ensemble. Elle lui donne une forme arrondie et oblongue comme une nasse de pêcheur, et, après avoir resserré les arêtes les unes contre les autres avec une épaisseur et un jointoiement rigoureux, elle l'expose au clapotis des vagues, de manière que légèrement battu et durci par elles le tissu feutré de la surface devienne imperméable ; il résiste alors au fer et à la pierre. Mais voici qui est plus surprenant : l'orifice du nid est façonné à la taille et à la mesure de l'alcyon, si bien qu'aucun animal plus grand ou plus petit ne peut s'y glisser, et que, dit-on, même la plus petite goutte d'eau de mer ne peut y pénétrer.

1. Lucrèce (*De natura rerum*, I, 10-20) parle du souffle fécondant du Favonius :

Et reserata uiget genitabilis aura Favoni

2. Aristote, *Hist. Anim.*, VI, 18, 6 (573 A).
3. Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, 11, 1.

ἡδονὴν γὰρ οὐκ ἔχει τέλος, ἀλλὰ γέννησιν καὶ τέκνωσιν·
διὰ τοῦτ' ἔτους ὥρᾳ ᾗ πνοάς τε γονίμους ἔχει καὶ πρόσ- F
φορον ὀχευομένοις κρᾶσιν ἦλθεν εἰς τὸ αὐτὸ τῷ ἄρρενι τὸ
θῆλυ χειρόηθες καὶ ποθεινόν, ἡδείᾳ μὲν ὀσμῇ χρωτός,
ἰδίῳ δὲ κόσμῳ σώματος ἀγαλλόμενον, δρόσου καὶ βοτάνης
ἀνάπλεων καθαρᾶς· αἰσθόμενον δ' ὅτι κύει καὶ πεπλήρω-
ται, κοσμίως ἄπεισι | καὶ προνοεῖ περὶ τὴν κύησιν καὶ 494
σωτηρίαν τοῦ ἀποτεχθέντος. Ἀξίως δ' οὐκ ἔστιν εἰπεῖν τὰ
δρώμενα, πλὴν ὅτι γίνεται ἕκαστον αὐτῶν ἓν τῷ φιλο-
στόργῳ, ταῖς προνοίαις, ταῖς καρτερίαις, ταῖς ἐγκρατείαις.
Ἀλλὰ τὴν ⟨μὲν⟩ μέλιτταν ἡμεῖς σοφὴν καλοῦμεν καὶ
νομίζομεν « ξανθὸν μέλι μηδομέναν » κολακεύοντες τὸ
ἡδὺ καὶ γαργαλίζον ἡμᾶς τῆς γλυκύτητος, τὴν δὲ τῶν
ἄλλων περὶ τὰς λοχείας καὶ τὰς ἀνατροφὰς σοφίαν καὶ
τέχνην παρορῶμεν. Οἷον εὐθύς, ἡ ἀλκυὼν κύουσα τὴν
νεοττιὰν συντίθησι συλλαμβάνουσα τὰς ἀκάνθας τῆς
θαλαττίας βελόνης καὶ ταύτας δι' ἀλλήλων ἐγκαταπλέ-
κουσα καὶ συνείρουσα τὸ μὲν σχῆμα περιαγὲς ὡς ἁλιευτικοῦ B
κύρτου καὶ πρόμηκες ἀπεργάζεται, τῇ δ' ἁρμονίᾳ καὶ
πυκνότητι συμφράξασα τὰς ἀκάνθας ἀκριβῶς ὑπέθηκε
τῷ κλύσματι τοῦ κύματος, ὡς τυπτόμενον ἡσυχῇ καὶ
πηγνύμενον τὸ πίλημα τῆς ἐπιφανείας στεγανὸν γένηται·
γίγνεται δὲ σιδήρῳ καὶ λίθῳ δυσδιαίρετον. Ὃ δ' ἐστὶ
θαυμασιώτερον, οὕτω τὸ στόμα τῆς νεοττιᾶς συμμέτρως
πέπλασται πρὸς τὸ μέγεθος καὶ τὸ μέτρον τῆς ἀλκυόνος,
ὥστε μήτε μεῖζον ἄλλο μήτε μικρότερον ἐνδύεσθαι ζῷον,
ὡς δέ φασι, μηδὲ θαλάττης παραδέχεσθαι μηδὲ τὰ ἐλάχισ-

493 E 11 ἡδονὴν : ἡδονὴ Cyt ‖ F 1 πνόας τε : χώρας C[1]y[1] ‖ 2 ὀχευομένοις Kronenberg : λοχευομένοις ‖ 4 ἰδίῳ : ἡδίονι Cy ‖ 5 ἀνάπλεων Π : ἀνάπλεω cet. ‖ 494 A 3 ἓν Emperius : ἐν ‖ 5 μὲν add. Wilamowitz ‖ B 2 πρόμηκες : προμήκους U[1]Hc ‖ 3 τὰς ἀκάνθας Reiske : τῆς ἀκάνθης ‖ 8 πέπλασται Xylander-Amyot : πεπλάσθαι ‖ 10 θαλάττης Pohlenz : θάλατταν ‖ παραδέχεσθαι : προσ. U ‖ μηδὲ : καὶ μηδὲ U[1]Hgc.

Les chiens de mer[1] sont un excellent exemple, eux qui sont vivipares et laissent leurs petits sortir pour aller paître, puis les reprennent et les enferment dans leurs entrailles pour les y faire dormir.

L'ourse[2], une bête des plus sauvages et des plus farouches, met bas des êtres difformes et désarticulés, mais avec sa langue, comme avec un outil, elle donne forme à leurs membranes[3], de sorte que, croit-on, elle ne se contente pas d'enfanter son ourson, mais qu'elle le façonne. Le lion, chez Homère[4],

« Emmenant ses petits, le fauve dans les bois
Rencontre des chasseurs ; il est fier de sa force,
Et la peau de son front, qu'il plisse vers le bas,
Lui recouvre les yeux. »

Ressemble-t-il alors à un fauve qui songe à traiter avec les chasseurs pour sauver ses lionceaux ? En général la tendresse maternelle rend audacieux les animaux timides, courageux les indolents, ménagers les voraces. Comme l'oiseau, chez Homère[5], apportant à ses oisillons

« La becquée, ce qu'il peut bien trouver,
En se donnant beaucoup de mal ; »

c'est au prix de sa propre faim qu'il nourrit ses petits et il empêche la nourriture d'atteindre son estomac, il la serre dans son bec de peur de l'avaler à son insu.

« La chienne, autour de ses chiots flageolants,
Aboie aux inconnus et s'apprête au combat[6] ; »

la crainte pour ses petits redouble son courage.

Les perdrix[7], qui se voient poursuivre avec leurs

1. Le passage sur les chiens de mer appelle les mêmes remarques, si on le compare avec *De sol. anim.*, 982 A. Cf. Élien, *Nat. anim.*, II, 55. Oppien, *Halieutiques*, I, 379. Voir notice, *ibid.*

2. Élien, *Nat. anim.*, II, 19. Aristote, *Hist. anim.*, 579 A.

3. Aulu-Gelle, XVII, 10, 3. Le mot grec désigne la peau des nouveau-nés.

4. *Iliade*, 17, 134-136 (trad. Flacelière).

5. *Iliade*, 9, 324. Cf. *De profect. in virt.*, 80 A.

τα. Μάλιστα δ' οἱ γαλεοὶ ζῳογονοῦσι μὲν ἐν ἑαυτοῖς, C
ἐκβαίνειν δὲ παρέχουσιν ἐκτὸς καὶ νέμεσθαι τοῖς σκυμνίοις,
εἶτα πάλιν ἀναλαμβάνουσι καὶ περιπτύσσουσιν ἐγκοι-
μώμενα τοῖς σπλάγχνοις. Ἡ δ' ἄρκτος, ἀγριώτατον καὶ
σκυθρωπότατον θηρίον, ἄμορφα καὶ ἄναρθρα τίκτει, τῇ
δὲ γλώττῃ καθάπερ ἐργαλείῳ διατυποῦσα τοὺς ὑμένας οὐ
δοκεῖ γεννᾶν μόνον, ἀλλὰ καὶ δημιουργεῖν τὸ τέκνον.
Ὁ δ' Ὁμηρικὸς λέων,

« ᾧ ῥά τε νήπι' ἄγοντι συναντήσωνται ἐν ὕλῃ
ἄνδρες ἐπακτῆρες, ὁ δέ τε σθένει βλεμεαίνει,
πᾶν δέ τ' ἐπισκύνιον κάτω ἕλκεται ὄσσε καλύπτων, »

ἆρ' οὖν ὅμοιός ἐστι διανοουμένῳ πρὸς τοὺς κυνηγοὺς D
σπένδεσθαι περὶ τῶν τέκνων ; Καθόλου γὰρ ἡ πρὸς τὰ
ἔγγονα φιλοστοργία καὶ τολμηρὰ τὰ δειλὰ ποιεῖ καὶ
φιλόπονα τὰ ῥᾴθυμα καὶ φειδωλὰ τὰ γαστρίμαργα · καὶ
ὥσπερ ἡ Ὁμηρικὴ ὄρνις προσφέρουσα τοῖς νεοττοῖς

« μάστακ', ἐπεί κε λάβῃσι, κακῶς δέ τέ οἱ πέλει αὐτῇ · »

τῷ γὰρ αὑτῆς τρέφει λιμῷ τὰ ἔγγονα, καὶ τὴν τροφὴν τῆς
γαστρὸς ἁπτομένην ἀποκρατεῖ καὶ πιέζει τῷ στόματι, μὴ
λάθῃ καταπιοῦσα ·

« ὡς δὲ κύων ἀμαλῇσι περὶ σκυλάκεσσι βεβῶσα
ἄνδρ' ἀγνοιήσασ' ὑλάει μέμονέν τε μάχεσθαι »,

τὸν περὶ τῶν τέκνων φόβον ὡς δεύτερον προσλαβοῦσα E
θυμόν. Αἱ δὲ πέρδικες ὅταν διώκωνται μετὰ τῶν τέκνων,

494 C 1 γαλεοὶ : γαλαιοὶ U^{1}α^1 ‖ ἐν ΠC^{2}y^3 : om. cet. ‖ 2 ἐκτὸς : ἑαυτοῖς y^1 ἑαυτοῖς ἐκτὸς LC^1 ‖ τοῖς : καὶ τοῖς LC^{1}y ‖ σκυμνίοις U^{1}Hgc : σκύμνοις cet. ‖ 9 ᾧ ῥά τε νήπι' ἄγοντι Homère : ὅν ῥά τε νήπια τέκνα ἄγοντα codd. ‖ συναντήσωνται gcty^3 : -ονται cet. ‖ 10 ἐπακτῆρες, ὁ δέ τε : ἀγροιῶται ὁ δὲ LC ‖ 11 καλύπτων U^{1}LCyB : -τον cet. ‖ D 1 οὖν Dumortier : οὐχ ‖ 3 τολμηρὰ τὰ δειλὰ Emperius : τὰ τολ. δ. cet. ‖ 6 κε : καὶ H ‖ 7 τρέφει λιμῷ : λιμ. τρ. y ‖ 8 ἀποκρατεῖ : ἐπικ. gc ‖ 10 ἀμαλῇσι : ἀπαλοῖσι y^1 ‖ βεβῶσα : μαιμῶσα g ‖ 11 ἄνδρ' ἀγνοιήσασ' ὑλάει μέμονέν τε μάχεσθαι Homère : ἄνδρα γνοίη θυμὸς δὲ μάχεσθαι ἀνώγει Cy (ἄνδρ' ἀγνοίη et οὖν pro δὲ) gc.

perdreaux, les laissent voler devant elles pour tenter de fuir, tandis qu'elles s'efforcent d'attirer l'attention des chasseurs en déboulant près d'eux et sur le point d'être capturées, s'échappent rapidement, puis s'arrêtent de nouveau et se mettent à portée des chasseurs repris à espérer, jusqu'au moment où, au prix de tels dangers courus pour la sécurité de leurs petits, elles ont éloigné ceux qui les poursuivaient.

Nous avons chaque jour devant les yeux la manière dont les poules[1] prennent soin de leurs poussins, étendant es ailes pour couvrir les uns, laissant les autres monter sur leur dos et accourir vers elles de tous côtés, tandis qu'elles poussent des cris de joie et de tendresse. La vue des chiens et des serpents les fait fuir, quand elles ne craignent que pour elles-mêmes, mais s'il s'agit de leurs petits, elles tiennent tête et combattent au delà de leurs forces.

Croyons-nous que la Nature, en inspirant de tels sentiments aux animaux, avait en vue la progéniture des poules, des chiens et des ours[2]? Ne songeait-elle pas plutôt à nous faire honte, à nous piquer d'émulation, si nous réfléchissons que ce sont là des exemples pour ceux qui les veulent suivre, et pour ceux qui sont insensibles, des reproches pour leur insensibilité ; que c'est une accusation portée contre la nature humaine, qui est seule à n'avoir pas d'affection gratuite, à ne pas savoir aimer sans intérêt? Au théâtre, en effet, on applaudit celui qui dit :

« Quel homme se fait payer pour aimer un autre homme ?[3] »

Cependant, selon Épicure[4], un père porte à son fils un amour intéressé, une mère à son enfant, les enfants à leurs parents. Mais si les bêtes comprenaient notre langage et qu'on eût assemblé dans un même théâtre chevaux, bœufs, chiens, oiseaux pour leur dire, en modifiant les termes de la citation : « Les chiens n'aiment pas leurs

1. Aristote, *Hist. anim.*, IX, 8 (613 B), où il s'agit des colombes. Dans l'*Anthologie Palatine* (IX, 95), Alphée de Mytilène propose le dévouement d'une poule pour ses poussins comme exemple aux mères dénaturées.

ἐκεῖνα μὲν ἐῶσι προπέτεσθαι καὶ φεύγειν, αὐταῖς δὲ
μηχανώμεναι προσέχειν τοὺς θηρεύοντας ἐγγὺς κυλιν-
δούμεναι καὶ καταλαμβανόμεναι μικροῦ ὑπεκθέουσιν, εἶτα
πάλιν ἵστανται καὶ παρέχουσιν ἐν ἐφικτῷ τῆς ἐλπίδος
ἑαυτάς, ἄχρι ἂν οὕτω προκινδυνεύουσαι τῶν νεοττῶν τῆς
ἀσφαλείας προαγάγωνται πόρρω τοὺς διώκοντας. Τὰς
δ' ἀλεκτορίδας ἐν τοῖς ὄμμασι καθ' ἡμέραν ἔχομεν ὃν
τρόπον τὰ νεόττια περιέπουσι, τοῖς μὲν ἐνδῦναι χαλῶσαι
τὰς πτέρυγας, τὰ δ' ἐπιβαίνοντα τῶν νώτων καὶ προστρέ- F
χοντα πανταχόθεν ἀναδεχόμεναι μετὰ τοῦ γεγηθός τι καὶ
προσφιλὲς ἐπιφθέγγεσθαι· κύνας δὲ καὶ δράκοντας, ἂν
περὶ αὑτῶν φοβηθῶσι, φεύγουσιν, ἂν δὲ περὶ τῶν τέκνων,
ἀμύνονται καὶ διαμάχονται παρὰ δύναμιν. Εἶτα ταῦτ'
οἰόμεθα ⟨τὰ⟩ πάθη τούτοις ἐνειργάσθαι τὴν φύσιν ἀλεκ-
τορίδων ἐπιγονῆς καὶ κυνῶν καὶ ἄρκτων προνοοῦσαν,
ἀλλ' οὐχ ἡμᾶς δυσωποῦσαν καὶ τιτρώσκουσαν ἐπιλογιζο-
μένους ὅτι ταῦτα παραδείγματα τοῖς ἑπομένοις, | τοῖς 495
δ' ἀναλγήτοις ὀνείδη πρόσεστι τῆς ἀπαθείας, δι' ὧν κατη-
γοροῦσι τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως μόνης μὴ προῖκα τὸ
στέργειν ἐχούσης μηδ' ἐπισταμένης φιλεῖν ἄνευ χρείας;
Θαυμάζεται γὰρ ἐν τοῖς θεάτροις ὁ εἰπών·

«μισθοῦ γὰρ ἀνθρώπων τίς ἄνθρωπον φιλεῖ;»

⟨Καίτοι⟩ κατ' Ἐπίκουρον ὁ πατὴρ τὸν υἱόν, ⟨ἡ⟩ μήτηρ
τὸ τέκνον, οἱ παῖδες τοὺς τεκόντας· ἀλλ' εἰ λόγου γένοιτο
τοῖς θηρίοις σύνεσις καὶ τοῦτό τις εἰς κοινὸν θέατρον
συναγαγὼν ἵππους καὶ βόας καὶ κύνας καὶ ὄρνιθας

494 E 5 καταλαμβανόμεναι : -βαλλόμεναι c^1y^1 ‖ μικροῦ Capps : μικρόν ‖ ὑπεκθέουσιν : ὑπόθ. gc ‖ 6 ἐν om. C ‖ 7 προκινδυνεύουσαι : -νεῦσαι U^1H ‖ 10 χαλῶσαι : χαλῶσαν $A\Pi^2$ ‖ F 1 τὰς πτέρυγας : τὰ πτερὰ Cy ‖ 1-2 προστρέχοντα Döhner : προσέρχονται ‖ 2 τι Reiske : ἤ ‖ καὶ om. Cy^1 ‖ 3 κύνας δὲ καὶ δράκοντας Xylander-Amyot : κυνέας δὲ καὶ δρακοντίας ‖ 6 τὰ add. Döhner ‖ 7 καὶ[1] : ἢ g ‖ 495 A 7 καίτοι add. Pohlenz ‖ ἡ add. Reiske ‖ 8-9 εἰ ... σύνεσις om. LC^1y^1 ‖ 9 τις εἰς : εἴ τις y.

chiots pour se faire payer, ni les chevaux leurs poulains, ni les oiseaux leur couvée : ils le font gratuitement et naturellement », on reconnaîtra à l'émotion générale le bien-fondé et la vérité de ce propos. Il serait honteux, ô Zeus, que chez les bêtes génération, douleurs de l'enfantement, nourriture des petits fussent naturelles et don gracieux, et chez les hommes, créance, salaire, arrhes que l'on donne pour en tirer profit[1].

3 Ce propos n'est pas vrai et ne mérite même pas d'être écouté. Tout comme la nature a mis dans les plantes sauvages, vignes, figuiers, oliviers par exemple, à l'état brut et imparfait, les principes des fruits cultivés, la tendresse qu'elle a donnée aux animaux dépourvus de raison pour leurs petits est imparfaite et la justice n'y trouve pas son compte, parce qu'elle ne va pas au delà de l'utilité ; mais l'homme, animal raisonnable et social, qu'elle amène à concevoir la justice et la loi, à honorer les dieux, à fonder des cités, à pratiquer l'amitié, elle lui en a fourni les germes, beaux, généreux et féconds, dans le dévouement et l'amour qui s'attachent à leurs enfants, dès les premiers instants, et qui sont inhérents à la constitution de leurs corps. Partout en effet la nature est précise, éprise de son art, sans défaut ni excès. Selon Érasistrate[2], « il n'y a pas chez elle de pacotille ». Il n'est pas possible de traiter convenablement de ce qui touche à la génération[3], et il n'est peut-être pas décent de s'appliquer avec trop de précision aux noms et verbes qui désignent ce dont on ne doit pas parler : laissons-les de côté sans les dévoiler et remarquons seulement l'adaptation naturelle

1. Cf. *infra*, 496 C.

2. Érasistrate était un illustre médecin qui vécut à la cour de Séleucus I et plus tard à Alexandrie. Dans la *Vie de Démétrius* 38, Plutarque dit qu'Érasistrate avait découvert que la maladie dont souffrait Antiochus, le fils de Séleucus, était la passion que le jeune homme éprouvait pour Stratonice, sa belle-mère, et qu'il avait amené le père à sacrifier à la vie de son fils l'amour de Stratonice.

3. Clément d'Alexandrie (*Pédagogue* II, 10) ne rougit pas, dit-il, de parler des organes féminins que Dieu n'a pas rougi de créer.

ἀναφθέγξαιτο μεταγράψας ὡς « οὔτε κύνες ἐπὶ μισθῷ
σκύλακας φιλοῦσιν οὔθ' ἵπποι πώλους οὔτ' ὄρνιθες
νεοττούς, ἀλλὰ προῖκα καὶ φυσικῶς », ἐπιγνωσθήσεται τοῖς B
ἁπάντων πάθεσιν ὡς εὖ καὶ ἀληθῶς λεγόμενον. Αἰσχρὸν
γάρ, ὦ Ζεῦ, τὰς θηρίων γενέσεις καὶ λοχείας καὶ ὠδῖνας
καὶ τεκνοτροφίας φύσιν εἶναι καὶ χάριν, τὰς δ' ἀνθρώπων
δάνεια καὶ μισθοὺς καὶ ἀρραβῶνας ἐπὶ χρείαις διδομένους.

3 'Αλλ' οὔτ' ἀληθὴς ὁ λόγος οὔτ' ἄξιος ἀκούειν.
'Η γὰρ φύσις ὥσπερ ἐν φυτοῖς ἀγρίοις οἷον οἰνάνθαις,
ἐρινεοῖς, κοτίνοις ἀρχὰς ἀπέπτους καὶ ἀτελεῖς ἡμέρων
καρπῶν ἐνέφυσεν, οὕτω τοῖς μὲν ἀλόγοις τὸ πρὸς τὰ ἔγγονα
φιλόστοργον ἀτελὲς καὶ οὐ διαρκὲς πρὸς δικαιοσύνην οὐδὲ
τῆς χρείας πορρωτέρω προερχόμενον ἔδωκεν, ἄνθρωπον C
δέ, λογικὸν καὶ πολιτικὸν ζῷον, ἐπὶ δίκην καὶ νόμον
εἰσάγουσα καὶ θεῶν τιμὰς καὶ πόλεων ἱδρύσεις καὶ φιλο-
φροσύνην, γενναῖα καὶ καλὰ καὶ φερέκαρπα τούτων
σπέρματα παρέσχε τὴν πρὸς τὰ ἔγγονα χάριν καὶ ἀγά-
πησιν, ἀκολουθοῦσαν ταῖς πρώταις ἀρχαῖς · αὗται δ' ἦσαν
ἐν ταῖς τῶν σωμάτων κατασκευαῖς. Πανταχοῦ μὲν γὰρ ἡ
φύσις ἀκριβὴς καὶ φιλότεχνος καὶ ἀνελλιπὴς καὶ ἀπέ-
ριττος, « οὐδέν, ὡς ἔφησεν 'Ερασίστρατος, ἔχουσα
ῥωπικόν » · τὰ δὲ περὶ τὴν γένεσιν ἀξίως οὐκ ἔστιν εἰπεῖν
οὐδ' εὐπρεπὲς ἴσως λίαν ἀκριβῶς τῶν ἀπορρήτων ἐμφύεσθαι D
τοῖς ὀνόμασι καὶ τοῖς ῥήμασιν, ἀλλ' ἀποκειμένων καὶ
κεκρυμμένων ἐπινοεῖν τὴν πρὸς τὸ γεννᾶν καὶ λοχεύεσθαι

495 B 3 λοχείας καὶ ὠδῖνας : ὠδῖνας καὶ λοχείας y ‖ 6 ἄξιος Reiske : ἄξιον ‖ 7 οἰνάνθαις : ἄνθαις LC ‖ 8 κοτίνοις : κοτίνους H ‖ 8-9 ἡμ. καρπῶν om. LC^1y^1 ‖ 9 ἐνέφυσεν Reiske : εἶναι φύσιν UHgc εἶναι φύσεις LC^1y εἶναι φύει ΠC^2BX ‖ C 1 πορρωτέρω : πρόσω LC προσωτέρω yΠBU ‖ 6 ἀκολουθοῦσαν Wilamowitz : ἀκολουθοῦσα ‖ 8 φιλότεχνος Xylander : φιλότεκνος ‖ 8-9 ἀπέριττος Paton : ἀπερίτμητος ‖ 10 ῥωπικὸν U^1H : ῥοπ. ‖ D 1 εὐπρεπὲς ἴσως λίαν ἀκριβῶς : εὐπρεπῶς LC^1y^1 ‖ ἐμφύεσθαι Pohlenz : ἐφ' ἃ φύεσθαι ᾧCy^1U^1 ἐφάπτεσθαι cet. ‖ 2-3 ἀποκειμένων καὶ κεκρυμμένων : ἀποκεκρυμμένων κ. ἀποκει. LCy.

de ces parties à la procréation et à l'accouchement. La formation du lait[1] et sa distribution suffisent à manifester la prévoyance et le souci de la nature. Chez les femmes, tout le sang qui est en plus des besoins, à cause de leur respiration faible et courte, remonte à la surface, se diffuse et les accable : en temps ordinaire, il est entraîné, par une longue habitude, grâce aux canaux et aux ouvertures que la nature lui offre pour débouchés, à s'écouler lors des périodes menstruelles, et ainsi à alléger et purger le corps, tout en mettant la matrice en chaleur au moment opportun, telle une terre préparée pour le labour et les semailles. Mais une fois que la matrice a reçu la semence qui y est tombée et qu'elle l'a enrobée, tandis que celle-ci prenait racine[2], car, selon Démocrite[3], « le cordon ombilical est le premier à se former dans la matrice comme un ancrage contre l'agitation des flots et la dérive, comme un câble, comme un cep », pour le fruit qui est conçu et qui va naître, la nature ferme les canaux de la purgation menstruelle, elle s'empare du sang qui s'y portait et l'emploie à nourrir et à irriguer[4] le fœtus[5] qui déjà se forme et se constitue, jusqu'au moment où après avoir été porté dans le sein maternel le nombre de mois convenable à sa croissance, il demande un autre habitacle et une autre nourriture. La nature alors, avec plus de soin qu'aucun homme irriguant un jardin[6], détourne le sang dans une autre direction et l'emploie à un autre usage. Elle tient toute prête une sorte de fontaine à neuf bouches[7] jaillissantes, qui le reçoit sans rester paresseuse et inerte, mais qui est capable, grâce à la douce chaleur et à la molle féminité de la respiration, de le digérer, de l'adoucir et de le transformer : telle est la disposition intérieure, tel est le

1. Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, I, 39. Galien, IV, 176 (éd. Kühn).
2. Aristote, *De anim. gener.*, II, 6 (745 B). *Hist. anim.*, I, 12 (493 A).
3. Diels, *Frag. der Vorsokratiker*[6] II, 171, fr. 148. *De fortuna Romanorum*, 317 A.

τῶν μορίων ἐκείνων εὐφυίαν. Ἀρκεῖ δ' ἡ τοῦ γάλακτος
ἐργασία καὶ οἰκονομία τὴν πρόνοιαν αὐτῆς ἐμφῆναι καὶ
ἐπιμέλειαν. Τοῦ γὰρ αἵματος ὅσον περίττωμα τῆς χρείας
ἐν ταῖς γυναιξὶ δι' ἀμβλύτητα καὶ μικρότητα τοῦ πνεύματος
ἐπιπολάζον ἐμπλανᾶται καὶ βαρύνει, τὸν μὲν ἄλλον
χρόνον εἴθισται καὶ μεμελέτηκεν ἐμμήνοις ἡμερῶν περιό-
δοις ὀχετοὺς καὶ πόρους αὐτῷ τῆς φύσεως ἀναστομούσης
ἀποχεόμενον τὸ μὲν ἄλλο σῶμα κουφίζειν καὶ καθαίρειν, E
τὴν δ' ὑστέραν οἷον ἀρότῳ καὶ σπόρῳ γῆν [ἐν φυτοῖς]
ὀργῶσαν ἐν καιρῷ παρέχειν. Ὅταν δὲ τὴν γονὴν ἀναλάβῃ
προσπεσοῦσαν ἡ ὑστέρα καὶ περιστείλῃ ῥιζώσεως γενο-
μένης — « ὁ γὰρ ὀμφαλὸς πρῶτον ἐν μήτρῃσιν, ὥς φησι
Δημόκριτος, ἀγκυρηβόλιον σάλου καὶ πλάνης ἐμφύεται,
πεῖσμα καὶ κλῆμα » τῷ γεννωμένῳ καρπῷ καὶ μέλλοντι —,
τοὺς μὲν ἐμμήνους καὶ καθαρσίους ἔκλεισεν ὀχετοὺς ἡ
φύσις, τοῦ δ' αἵματος ἀντιλαμβανομένη φερομένου τροφῇ
χρῆται καὶ κατάρδει τὸ βρέφος ἤδη συνιστάμενον καὶ
διαπλαττόμενον, ἄχρι οὗ τοὺς προσήκοντας ἀριθμοὺς τῇ
ἐντὸς αὐξήσει κυηθὲν ἑτέρας ἀνατροφῆς καὶ χώρας δέηται. F
Τότ' οὖν τὸ αἷμα παντὸς ἐμμελέστερον φυτουργοῦ καὶ
ὀχετηγοῦ πρὸς ἑτέραν ἀφ' ἑτέρας ἐκτρέπουσα καὶ μετα-
λαμβάνουσα χρείαν ἔχει παρεσκευασμένας οἷον ἐννέα [ἤ]
τινας κρήνας νάματος ἐπιρρέοντος, οὐκ ἀργῶς οὐδ' ἀπαθῶς
ὑποδεχομένας, | ἀλλὰ καὶ πνεύματος ἠπίῳ θερμότητι 496
καὶ μαλακῇ θηλύτητι ἐκπέψαι καὶ λεᾶναι καὶ μεταβαλεῖν
δυναμένας · τοιαύτην γὰρ ὁ μαστὸς ἐντὸς ἔχει διάθεσιν

495 D 5 αὐτῆς : αὐτήν LC[1]y[1] || 7 μικρότητα ΠU[3] : πικρό. cet. || 8 τὸν : καὶ τὸν LCy[1] || 9 ἡμερῶν : ἡμερῶν ἀρχαίων y || E 2 οἷον : οἷαν H || ἀρότῳ Reiske : ἀρότρῳ || ἐν φυτοῖς del. Amyot || 4 προσπεσοῦσαν Wyttenbach : προσπεσοῦσα || 7 γεννωμένῳ Xylander : γενομένῳ || 8 τοὺς y : καὶ τοὺς || καθαρσίους : ἀκαθ. LC || F 1 κυηθὲν Amyot-Xylander : κινηθέν || ἀνατροφῆς : ἀναστ. LCy || 4 ἐννέα Dumortier : ἐννέας U[1]H ἐννεάς gc ἐγγέους α[1] ἐγγείους O || ἤ del. Rei. || 496 A 2 ἐκπέψαι : ἐκπέμψαι LCg || || 3 ἐντὸς ἔχει Benseler : ἔχει ἐντός.

tempérament de la mamelle. Mais le lait ne s'écoule pas comme une fontaine qui se déverse d'un seul coup[1] : la mamelle se termine en chair suintante qui filtre doucement le lait par de minces vaisseaux et donne une réserve de nourriture commode pour la bouche du nourrisson et agréable à toucher et à saisir. Cependant tous ces instruments de la génération, cette belle organisation, ce zèle, cette prévoyance n'auraient été d'aucune utilité, si la nature n'avait inspiré aux mères l'amour et la sollicitude.

« De tout ce qui sur terre a souffle et mouvement,
Aucun être n'est plus misérable que l'homme[2]. »

Le poète ne ment pas, s'il parle ainsi du nouveau-né. Car rien n'est si imparfait, si indigent, si nu, si informe, si souillé que l'homme quand on le voit à sa naissance. Il est presque le seul à qui la nature a même refusé un accès immaculé à la lumière[3]. Tout barbouillé de sang et plein de saleté, il fait plus penser à un assassinat qu'à une naissance, il n'est pas bon à toucher, ni à ramasser, ni à couvrir de baisers, ni à prendre dans les bras, sauf pour qui lui porte naturellement amour. Voilà pourquoi si les mamelles des autres animaux pendent sous le ventre, elles sont placées chez les femmes en haut, sur la poitrine, en un endroit qui permet de câliner, de donner des baisers et des caresses au tout petit, montrant que, en le mettant au monde et en le nourrissant, on n'a pas pour fin l'utilité mais l'affection.

4 Remonte jusqu'à l'humanité primitive, à ceux dont les femmes furent les premières à enfanter, à ceux qui furent les premiers à voir un nouveau-né. Il n'existait pas de loi qui prescrivît d'élever cet enfant, ni aucun motif d'espérer de la reconnais-

1. *Paul-Émile*, 14, 5.
2. *Iliade*, 17, 446-447 (trad. Flacelière). Zeus dit ces mots en songeant à la mort de Patrocle. Cf. *Animine an corp. affectiones sint peiores*, 500 B.
3. *Amatorius*, 758 A.

καὶ κρᾶσιν. Ἐκροαὶ δὲ τοῦ γάλακτος οὐκ εἰσὶν οὐδὲ κρουνοὶ μεθιέντες ἀθρόως, εἰς δὲ σάρκα πιδακώδη καὶ πόροις ἀτρέμα λεπτοῖς διηθοῦσαν ἀπολήγων εὐμενὲς τῷ τοῦ νηπίου στόματι καὶ προσφιλὲς ψαῦσαι καὶ περιλαβεῖν ἐνδίδωσι ταμεῖον. Ἀλλὰ τούτων γε τῶν τοσούτων ἐπὶ τὴν γένεσιν ἐργαλείων καὶ τοιούτων οἰκονομιῶν καὶ φιλοτιμίας καὶ προνοίας οὐδὲν ἦν ὄφελος, εἰ μὴ τὸ φιλόστοργον ἡ φύσις καὶ κηδεμονικὸν ἐνειργάσατο ταῖς τεκούσαις.

« Οὐ μὲν γάρ τί πού ἐστιν ὀιζυρώτερον ἀνδρός, B
πάντων ὅσσα τε γαῖαν ἔπι πνείει τε καὶ ἕρπει ».

Τοῦτ' οὐ ψεύδεται λέγων ἐπὶ νηπίου καὶ ἀρτιγενοῦς. Οὐδὲν γάρ ἐστιν οὕτως ἀτελὲς οὐδ' ἄπορον οὐδὲ γυμνὸν οὐδ' ἄμορφον οὐδὲ μιαρὸν ὡς ἄνθρωπος ἐν γοναῖς ὁρώμενος · ᾧ μόνῳ σχεδὸν οὐδὲ καθαρὰν ἔδωκεν εἰς φῶς ὁδὸν ἡ φύσις, ἀλλ' αἵματι πεφυρμένος καὶ λύθρου περίπλεως καὶ φονευομένῳ μᾶλλον ἢ γεννωμένῳ ἐοικὼς οὐδενός ἐστιν ἅψασθαι καὶ ἀνελέσθαι καὶ ἀσπάσασθαι καὶ περιλαβεῖν ἢ τοῦ φύσει φιλοῦντος. Διὸ τῶν μὲν ἄλλων ζῴων ὑπὸ
τὴν γαστέρα τὰ οὔθατα χαλᾷ [τοὺς μαστούς], ταῖς δὲ C
γυναιξὶν ἄνω γεγόνασιν περὶ τὸ στέρνον ἐν ἐφικτῷ τοῦ φιλῆσαι καὶ περιπτύξαι καὶ κατασπάσασθαι τὸ νήπιον, ὡς τοῦ τεκεῖν καὶ θρέψαι τέλος οὐ χρείαν, ἀλλὰ φιλίαν ἔχοντος.

4 Ἐπὶ τοὺς παλαιοὺς ἀνάγαγε τὸν λόγον, ὧν ταῖς μὲν τεκεῖν πρώταις, τοῖς δ' ἰδεῖν συνέβη τικτόμενον βρέφος · οὔτε νόμος ἦν ἐκείνοις τεκνοτροφεῖν προστάττων οὔτε

496 A 5 δὲ yA[2]Π[2] : om. cet. || πόροις : τρόμοις LC || 6 ἀτρέμα : ἅμα gc || ἀπολήγων : ἀπολῆγον LCy[1]ΠtB || εὐμενὲς : εὐμελὲς gc || 8 ἐπὶ : περὶ H || 9 καὶ[1] : καίτοι LC[1] καὶ τῶν y || 12 τεκούσαις : τικτούσαις B[1] || B 1 τί πού : πού τι LC || 2 ἔπι πνείει Homère : ἐπιπνείει (ἐπιπνέει ΑΠ[2]) || 6 ἐδ. εἰς φῶς ὁδὸν : ὁδὸν εἰς φῶς L εἰς φ. ὁδὸν ἔδωκεν y || C 1 τοὺς μαστοὺς del. Herwerden || 5 ἀνάγαγε : ἄναγε U[1]H || 6 τοῖς : ταῖς Cgc.

sance ou une restitution des « avances garanties à leur jeunesse »[1]. Je dirais plutôt que les mères étaient hostiles et rancunières envers leurs petits, à cause des grands dangers et des grandes souffrances qui leur en étaient venus :

« Ainsi le trait perçant des amères douleurs, quand une [femme enfante,
Est décoché par les pénibles Ilithyes, filles d'Héra,
Qui font le travail si cruel[2]. »

Ces vers, disent les femmes, ont été écrits non par Homère, mais par une Homéris[3], qui avait enfanté ou était en train d'enfanter et qui sentait dans ses entrailles la piqûre âpre et aiguë de la douleur. Mais elles se sont laissé fléchir et guider par la tendresse naturelle. La mère encore brûlante et pénétrée de douleur, tremblante de fatigue, loin de fuir et de négliger l'enfant, s'est tournée vers lui et lui a souri, l'a soulevé et l'a caressé, sans en recevoir agrément ni profit, mais en n'attendant de lui que peines et souffrances[4],

« Avec des lambeaux de langes, le réchauffant, le frottant,
Faisant succéder la fatigue de la nuit à la fatigue du [jour[5]. »

Quelle récompense et quel avantage en retiraient les parents d'autrefois? Mais ceux d'aujourd'hui n'en ont pas davantage. Les espérances sont incertaines et éloignées. On bine la vigne à l'équinoxe de printemps pour la vendanger à l'automne ; on sème le blé au coucher des Pléiades pour le moissonner à leur lever. Si les bœufs, les chevaux, les poules ont une fécondité toute prête à être utilisée, l'éducation de l'homme est pénible et sa croissance lente ; l'apparition de son mérite est tardive et la plupart des pères meurent avant.

1. Platon, *Lois*, 717 C. *De fraterno amore*, 479 F.
2. *Iliade*, 11, 269-271 (trad. Flacelière).
3. Il ne faut pas confondre, comme le fait Helmbold (coll. Loeb, note *ad. loc.*) le nom de femme Ὁμηρίς (gén. Ὁμηρίδος) fabriqué sans doute ici par plaisanterie et l'adjectif Ὁμηρίδης (gén. -δου), qui désigne les descendants d'Homère, et spécialement les Homérides de Chios.

προσδοκία χάριτος ἢ τροφείων « ἐπὶ νέοις δανειζομένων ». Χαλεπὰς δὲ μᾶλλον εἴποιμ' ἂν εἶναι καὶ μνησικάκους τὰς τεκούσας τοῖς βρέφεσι, κινδύνων τε μεγάλων καὶ πόνων αὐταῖς γινομένων·

« ὡς δ' ὅταν ὠδίνουσαν ἔχῃ βέλος ὀξὺ γυναῖκα D
δριμύ, τό τε προιᾶσι μογοστόκοι Εἰλείθυιαι,
Ἥρης θυγατέρες, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι »·

ταῦτ' οὐχ Ὅμηρον αἱ γυναῖκες, ἀλλ' Ὁμηρίδα γράψαι λέγουσι τεκοῦσαν ἢ τίκτουσαν ἔτι καὶ τὸ νύγμα τῆς ἀλγηδόνος ὁμοῦ πικρὸν καὶ ὀξὺ γινόμενον ἐν τοῖς σπλάγχνοις ἔχουσαν. Ἀλλὰ τὸ φύσει φιλόστοργον ἔκαμπτε καὶ ἦγεν· ἔτι θερμὴ καὶ διαλγὴς καὶ κραδαινομένη τοῖς πόνοις οὐχ ὑπερέβη τὸ νήπιον οὐδ' ἔφυγεν, ἀλλ' ἐπεστράφη καὶ προσεμειδίασε καὶ ἀνείλετο καὶ ἠσπάσατο, μηδὲν ἡδὺ καρπουμένη μηδὲ χρήσιμον, ἀλλ' ἐπιπόνως καὶ ταλαιπώρως E ἀναδεχομένη, τῶν σπαργάνων

« ἐρειπίοις
θάλπουσα καὶ ψήχουσα, καὶ πόνῳ πόνον
ἐκ νυκτὸς ἀλλάσσουσα τὸν μεθ' ἡμέραν ».

Τίνων ταῦτα μισθῶν ἢ χρειῶν ἐκείνοις; Ἀλλ' οὐδὲ τοῖς νῦν· αἱ γὰρ ἐλπίδες ἄδηλοι καὶ μακραί. Ἀμπελῶν' ἰσημερίας ἐαρινῆς σκάψας μετοπωρινῆς ἐτρύγησε, πυρὸν ἔσπειρε δυομένης Πλειάδος, εἶτ' ἀνατελλούσης θερίζει, βόες καὶ ἵπποι καὶ ὄρνιθες ἕτοιμα τίκτουσιν ἐπὶ τὰς χρείας· ἀνθρώπου δ' ἡ μὲν ἐκτροφὴ πολύπονος, ἡ δ' αὔξησις βραδεῖα, τῆς δ' ἀρετῆς μακρὰν οὔσης, προαποθνῄσκουσιν οἱ

496 C 8 ἢ ... δανειζομένων om. y¹ ‖ τροφείων ... δανειζομένων ΠΒU³C²y² : τροφείοις ... δανειζόμενον (-μένου g) cet. ‖ D 2 προιᾶσι : προιεῖσι Homère ‖ 3 Ἥρης : Ἥρας Cy¹ ‖ 5 νύγμα Reiske : μίγμα ‖ 7 ἔκαμπτε : ἐκάλυπτε C¹y¹gc ‖ 8 ἔτι : καὶ ἔτι y¹ ‖ E 1 ἐπιπόνως καὶ ταλαιπώρως ΠU³C²y² : -ους κ. -οὺς cet. ‖ 2 σπαργάνων ΠU³C²y² : σπαργείων cet. ‖ 4 ψήχουσα : Wilamowitz : ψύχουσα ‖ 5 μεθ' Cobet : καθ' ‖ 7 αἱ γὰρ om. g ‖ καὶ om. Cgc ‖ ἀμπελῶν' Kronenberg : ἄμπελον ‖ 9 καὶ om. AγEt ‖ 11 δ'¹ om. C¹y ‖ 12 μακρὰν Reiske : μακρᾶς.

Néoclès ne vit point Thémistocle vainqueur à Salamine, ni Miltiade Cimon vainqueur sur l'Eurymédon, Xanthippe n'entendit pas Périclès haranguer le peuple, ni Ariston Platon professer la philosophie. Les pères d'Euripide et de Sophocle ne connurent point les victoires de leurs fils. Ils les entendirent balbutier et ânonner ; ils furent les spectateurs de leurs orgies, de leurs beuveries, de leurs amours, ces écarts de la jeunesse. Si bien que l'on peut rappeler avec éloge ce seul vers de l'œuvre d'Événos[1] :

« Un fils est toujours pour son père
Sujet de crainte et de chagrin. »

Néanmoins les parents ne laissent pas d'élever leurs enfants, surtout ceux qui en ont le moins besoin. Il serait ridicule de s'imaginer que les gens riches sacrifient aux dieux et se réjouissent quand il leur vient des enfants, parce qu'ils auront quelqu'un pour les nourrir dans leur vieillesse et les ensevelir, à moins que, par Zeus, ils n'élèvent leurs enfants que par crainte de manquer d'héritiers : il est impossible en effet de rencontrer fortuitement ou de découvrir quelqu'un qui veuille recueillir une succession étrangère !

« Le sable, la poussière, les plumes des oiseaux
aux cris variés ne pourraient atteindre le nombre[2] »

des candidats à un héritage[3].

« Danaos, le père de cinquante filles[4] ... »

Mais, s'il eût été sans enfants, il aurait eu un plus grand nombre d'héritiers et des héritiers différents. Car les enfants ne montrent aucune reconnaissance et ne vont pas, en vue de cet héritage, être aux petits soins envers leurs parents et leur témoigner des égards, car ils

1. Fr. 6 Diehl.
2. Fr. chor. ades. 16 Diehl, 91 = 1009 Page. *De com. not.*, 1067 D.
3. Horace a dirigé une satire (*Sat.* 2, 5) contre les captateurs de testaments.
4. Euripide, *Archélaos*, frg. 228 Nauck². *Vitae decem oratorum*, 837 E.

πλεῖστοι πατέρες. Οὐκ ἐπεῖδε τὴν Σαλαμῖνα Νεοκλῆς τὴν F
Θεμιστοκλέους, οὐδὲ τὸν Εὐρυμέδοντα Μιλτιάδης τὸν
Κίμωνος, οὐδ' ἤκουσε Περικλέους Ξάνθιππος δημηγο-
ροῦντος, οὐδ' Ἀρίστων Πλάτωνος φιλοσοφοῦντος, οὐδ'
Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους νίκας οἱ πατέρες ἔγνωσαν·
ψελλιζόντων καὶ συλλαβιζόντων ἠκροῶντο καὶ κώμους
καὶ πότους καὶ ἔρωτας αὐτῶν οἷα νέοι πλημμελούντων
ἐπεῖδον· | ὥστ' ἐπαινεῖσθαι καὶ μνημονεύεσθαι τοῦ Εὐήνου 497
τοῦτο μόνον ὧν ἔγραψεν·

« ἢ δέος ἢ λύπη παῖς πατρὶ πάντα χρόνον. »

Ἀλλ' ὅμως οὐ παύονται παῖδας τρέφοντες, μάλιστα
δ' οἱ παίδων ἥκιστα δεόμενοι. Γελοῖον γὰρ εἴ τις οἴεται
τοὺς πλουσίους θύειν καὶ χαίρειν γενομένων αὐτοῖς τέκνων,
ὅτι τοὺς θρέψοντας ἕξουσι καὶ τοὺς θάψοντας· εἰ μὴ νὴ
Δία κληρονόμων ἀπορίᾳ παῖδας τρέφουσιν· οὐ γάρ ἐστιν
εὑρεῖν οὐδ' ἐπιτυχεῖν τοῦ τἀλλότρια βουλομένου λαμ-
βάνειν.

« ⟨Οὐ⟩ ψάμμος ἢ κόνις ἢ πτερὰ ποικιλοθρόων οἰωνῶν
τόσσον ἂν χεύαιτ' ἀριθμόν »,

ὅσος ἐστὶν ὁ τῶν κληρονομούντων.

« Δαναὸς ὁ πεντήκοντα θυγατέρων πατήρ »,

εἰ δ' ἄτεκνος ἦν, πλείονας ἂν εἶχε κληρονομοῦντας, καὶ B
οὐχ ὁμοίους. Οἱ μὲν γὰρ παῖδες χάριν οὐδεμίαν ἔχουσιν
οὐδ' ἕνεκα τούτου θεραπεύουσιν οὐδὲ τιμῶσιν, ὡς ὀφείλημα

496 F 1 τὴν^{2} : τοῦ Cy ‖ 5 ἔγνωσαν : ἤκουσαν C^{1} ‖ 7 καὶ^{3} om. U^{1}H ‖ οἷα νέοι Bernardakis : οἱ ἄνοι ‖ 8 ἐπεῖδον : εἶδον H ‖ 497 A 2 ὧν Patzig : ὡς ‖ ἔγραψεν Reiske : ἐπέγραψεν ‖ 3 ἢ δέος : ἡ δὲ ὅση HU^{1} ἡδέως ἡ gc ἴδ' ὅση y^{1} ἴδε ὅση ΠBU^{3}y^{2} ‖ 11 οὐ add. Patzig ex *Moralia* 1067 D ‖ πτερὰ : παρὰ gca^{1} ‖ 12-13 ἀριθμὸν ὅσος : ἀριθμὸς C^{1} ‖ τόσσον ... ὁ : τόσον οὐκ ἔστιν ἀριθμὸν ὅσος ἐστὶν ὁ y ‖ B 1 δ' om. y ‖ 2 ὁμοίους H. Richards : ὁμοίως.

l'attendent comme un dû, tandis que tu entends les voix des étrangers autour de l'homme sans enfants dire comme dans les comédies :

« O Démos, prends un bain, après un seul procès,
Sers-toi, avale, croque, et prends tes trois oboles[1]. »

Et la remarque d'Euripide[2] :

« L'argent qui vous permet de trouver des amis
Détient chez les humains le pouvoir le plus grand »,

n'est pas vraie absolument, mais si on l'applique à ceux qui n'ont point d'enfants. Voilà ceux que les riches traitent à leur table, que flattent les Grands, les seuls pour qui les orateurs plaident gratuitement.

« C'est une puissance que le riche
Dont on ignore l'héritier[3]. »

Beaucoup de gens qui avaient de nombreux amis et beaucoup d'honneurs ont perdu amis et crédit à la naissance d'un seul enfant. Ainsi dans l'acquisition du crédit non plus, il n'y a aucun profit à tirer de ses enfants, mais c'est la nature qui exerce l'influence prépondérante tant chez les hommes que chez les bêtes sauvages.

5 Mais ce sentiment s'efface, comme beaucoup d'autres, sous l'effet du vice, ainsi en va-t-il des semis cultivés quand des broussailles poussent auprès. Allons-nous dire que les hommes ne s'aiment pas eux-mêmes, parce que beaucoup se tranchent la gorge ou se jettent dans des précipices ? Œdipe,

« Les bras levés se frappait les paupières
Et ses pupilles teignaient de sang sa barbe[4]. »

Par sa dialectique, Hégésias[5] a persuadé beaucoup de ses auditeurs de renoncer à vivre.

« Multiples sont les formes que revêt le divin[6]. »

Mais dans un cas comme dans l'autre, ce sont des

1. Aristophane, *Cavaliers*, 50-51.
2. Euripide, *Phéniciennes*, 439-440. En réalité le premier vers est emprunté à Sophocle (fr. 85 Nauck²).

τὸν κλῆρον ἐκδεχόμενοι· τῶν δ' ἀλλοτρίων περὶ τὸν ἄτεκνον φωνὰς ἀκούεις ταῖς κωμικαῖς ἐκείναις ὁμοίας,

« ὦ Δῆμε, λοῦσαι πρῶτον ἐκδικάσας μίαν,
ἔνθου, ῥόφησον, ἔντραγ', ἔχε τριώβολον ».

Τὸ δ' ὑπὸ τοῦ Εὐριπίδου λεγόμενον· « τὰ χρήματ' ἀνθρώποισιν εὑρίσκειν φίλους δύναμίν τε πλείστην τῶν ἐν ἀνθρώποις ἔχειν », οὐχ ἁπλῶς ἀληθές, ἀλλ' ἐπὶ τῶν C
ἀτέκνων· τούτους οἱ πλούσιοι δειπνίζουσιν, οἱ ἡγεμόνες θεραπεύουσιν, οἱ ῥήτορες μόνοις τούτοις προῖκα συνηγοροῦσιν. « Ἰσχυρόν ἐστι πλούσιος ἀγνοούμενον ἔχων κληρονόμον ». Πολλοὺς γοῦν πολυφίλους καὶ πολυτιμήτους ὄντας ἓν παιδίον γενόμενον ἀφίλους καὶ ἀδυνάτους ἐποίησεν. Ὅθεν οὐδὲ πρὸς δύναμιν οὐδέν ἐστιν ὠφέλιμον ἀπὸ τῶν τέκνων, ἀλλὰ τῆς φύσεως τὸ πᾶν κράτος οὐχ ἧττον ἐν ἀνθρώποις ἢ θηρίοις.

5 Ἐξαμαυροῦται δὲ καὶ ταῦτα καὶ πολλὰ τῶν ἄλλων ὑπὸ τῆς κακίας, ὥσπερ λόχμης ἡμέροις σπέρμασι παραβλαστανούσης· ἢ μηδ' ἑαυτὸν φύσει στέργειν τὸν ἄνθρωπον λέγωμεν, ὅτι πολλοὶ σφάττουσιν ἑαυτοὺς καὶ κατακρημ- D
νίζουσιν. Ὁ δ' Οἰδίπους

« ἤρασσ' ἐπαίρων βλέφαρα· φοίνιαι δ' ὁμοῦ
γλῆναι γένει' ἔτεγγον »,

Ἡγησίας ⟨δὲ⟩ διαλεγόμενος πολλοὺς ἔπεισεν ἀποκαρτερῆσαι τῶν ἀκροωμένων. « Πολλαὶ μορφαὶ τῶν δαιμονίων »· ταῦτα δ' ἐστὶν ὥσπερ ἐκεῖνα νοσήματα καὶ πάθη ψυχῆς

497 B 4 δ' ΠU^{3}C^{3}B : om. cet. ‖ 5 ἀκούεις ΠBn : ἀκούειν t ἀκούει cet. ‖ κωμικαῖς : κώμαις C κωμωδίαις y παρομοίαις y^{1} ‖ 6-7 ὦ Δῆμε, λοῦσαι ... ἔχε Aristophanes : ὠδὴ μέλουσαι ... ἔχει ‖ 9 εὑρίσκειν : εὑρίσκει y ‖ C 1 ἔχειν : ἔχει Euripide ‖ 2 ἀτέκνων : τέκνων Ct^{1} ‖ τούτους : τούτοις HCgc ‖ 4 ἰσχυρὸν : ἰσχυρὸς Cy^{1} ‖ 5-6 πολυτιμήτους : -τίμους gc ‖ 6 γενόμενον : γεννώ- αXnU^{3} ‖ 10 δὲ Amyot : γὰρ ‖ 12 ἢ ΠC^{3}U^{3}B : om. cet. ‖ D 1 λέγωμεν y^{3} : λέγομεν ‖ 3-4 ἤρασσ' ... ἔτεγγον H : φοίνιαι ... ἔτεγγον om. Cy^{1}gc γλῆναι ... ἔτεγγον om. cet. ‖ 5 δὲ add. Dübner.

passions maladives de l'âme qui font sortir l'homme de sa nature, selon leur propre témoignage contre eux-mêmes. Si une truie met en pièces son cochon de lait ou une chienne son chiot, les hommes sont découragés et troublés, ils offrent aux dieux des sacrifices propitiatoires et s'imaginent voir un prodige, dans l'idée que c'est une loi universelle et naturelle d'aimer sa progéniture et de la nourrir, mais qu'ils n'ont pas le droit de la faire périr. Dans les mines cependant l'or a beau être mêlé à la terre et couvert d'une gangue épaisse, on le voit briller à travers ; de même la nature fait resplendir en ceux dont les mœurs et les affections sont dépravées, l'affection pour leur progéniture. Si les pauvres gens[1] n'élèvent pas d'enfants, c'est qu'ils ont peur qu'élevés moins bien qu'il ne faudrait, ils ne deviennent serviles, incultes, privés de toutes les qualités ; ils pensent aussi que la pauvreté est le dernier des maux, ils ne supportent pas de la transmettre à des enfants comme une grave et pénible maladie...

1. Plutarque constate ici une triste réalité, mais il émet son avis personnel en *De liberis educandis*, 8 E, où il conseille aux pauvres de donner à leurs enfants la meilleure éducation possible.

τοῦ κατὰ φύσιν ἐξιστάντα τὸν ἄνθρωπον, ὡς αὐτοὶ καταμαρτυροῦσιν ἑαυτῶν. Ἂν γὰρ ὗς τεκοῦσα δελφάκιον ἢ κύων διασπαράξῃ σκυλάκιον, ἀθυμοῦσι καὶ ταράττονται καὶ θεοῖς ἀποτρόπαια θύουσι καὶ τέρας νομίζουσιν, ὡς πᾶσι κατὰ φύσιν στέργειν τὰ τικτόμενα καὶ τρέφειν, οὐκ ἀναιρεῖν προσῆκον. Οὐ μὴν ἀλλ' ὥσπερ ἐν τοῖς μετάλλοις E πολλῇ συμπεφυρμένον γῇ καὶ κατακεχωσμένον ὅμως διαστίλβει τὸ χρυσίον, οὕτως ἡ φύσις ἐν αὐτοῖς τοῖς ἡμαρτημένοις ἤθεσι καὶ πάθεσιν ἐκφαίνει τὸ πρὸς τὰ ἔγγονα φιλόστοργον. Οἱ μὲν γὰρ πένητες οὐ τρέφουσι τέκνα, φοβούμενοι μὴ χεῖρον ἢ προσήκει τραφέντα δουλοπρεπῆ καὶ ἀπαίδευτα καὶ τῶν καλῶν πάντων ἐνδεᾶ γένηται· τὴν γὰρ πενίαν ἔσχατον ἡγούμενοι κακὸν οὐχ ὑπομένουσι μεταδοῦναι τέκνοις ὥσπερ τινὸς χαλεποῦ καὶ μεγάλου νοσήματος ...

497 D 8 ἐξιστάντα gcaXnB : -ιστῶντα y[1] -ιστάντος cet. || 9-10 ἢ ... σκυλάκιον om. Cy[1] || 10 διασπαράξῃ σκυλ. : σκυλ. διασπ. XnBα[2] || 12 κατὰ Amyot : καὶ κατὰ nBα[2] καὶ παρὰ cet. || E 1 ἀλλ' : ἀλλὰ καὶ gc || 2 καὶ om. U[1]H || 5 μὲν om. XnBα[2] || τρέφουσι : φεύγουσι C[1]y[1] || 9 τινὸς : τινὸς καὶ U[1]H.

33

SI LE VICE SUFFIT POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX

(AN VITIOSITAS AD INFELICITATEM SUFFICIAT)

(*PLAN.* 45)

NOTICE

A la question posée par le titre l'auteur répond par l'affirmative. Dans le premier chapitre qui commence *ex abrupto*, car nous avons affaire à un fragment mutilé au début comme à la fin, devait être fustigée l'ambition de celui qui néglige de jouir des biens qu'il possède pour rechercher des biens imaginaires. Le second chapitre, sans qu'on voie le lien qui l'unit au précédent, établit que le Vice à lui tout seul suffit à torturer sa victime, alors que la Fortune reste souvent impuissante, en dépit de tous les supplices, à briser l'énergie de certains hommes. Le troisième chapitre continue le parallèle du Vice et de la Fortune. Il débute par une laborieuse comparaison au sujet de laquelle Fuhrmann s'exprime ainsi : « Il n'était pas nécessaire de rapporter en détail, à propos de la prétendue rivalité du Vice et de la Fortune dans les destinées malheureuses, toutes les propositions et les tractations auxquelles donnent lieu dans les villes les adjudications des travaux publics. »[1] Plutarque multiplie ensuite les exemples de courage stoïque, qui brave un destin hostile. Le chapitre quatrième reprend l'idée émise au début du chapitre second, que les hommes sont malheureux non pas à cause des coups du sort, mais parce qu'ils sont restés des enfants par le Vice, et que manquant de virilité ils sont les victimes de l'infortune. Le malheur de l'homme vient donc de la faiblesse de son caractère. Le dernier chapitre rappelle que le Vice corrompt même

1. F. Fuhrmann, *Les images de Plutarque*, p. 274.

les biens qui peuvent nous échoir, qu'il n'a pas même besoin de la Fortune pour être la cause de notre malheur. Il y a là l'amorce d'un nouveau développement qui tourne court. L'état lacunaire du texte en est la cause.

L'inspiration semble au premier abord stoïcienne. Le titre lui-même engage à le penser, car « le dogme de « l'autarcie » de la vertu ou du vice pour la possession par l'homme du bonheur ou du malheur est stoïcien et reconnu pour tel par Plutarque »[1]. Mais les Cyniques ne professaient pas une autre opinion et pour appuyer sa thèse l'auteur allègue la conduite et les propos de Cratès et de Diogène, de Cyniques. Souligner « le caractère artificiel des lois et des coutumes les plus sacrées »[2], comme cela apparaît en 499 D, est propre aux Cyniques. On reconnaîtra, cependant, volontiers avec D. Babut que « ce qui frappe le plus, c'est le caractère non philosophique de ce fragment ; (qu')il s'agit, de toute évidence, d'un exercice scolaire, de conception purement rhétorique, et où il serait parfaitement vain de chercher la moindre idée, la moindre indication sur les conceptions personnelles de l'auteur. »[3] On comprend pourquoi, dans ces conditions, l'œuvre n'est pas mentionnée dans le catalogue de Lamprias : les premiers éditeurs de Plutarque ne prisaient guère ce qu'ils devaient au mieux considérer comme un brouillon indigne de figurer dans les œuvres complètes de l'écrivain de Chéronée. On peut penser avec K. Ziegler[4] que cet écrit ne fut jamais publié par Plutarque. Son authenticité cependant ne peut être mise en doute. Pour le prouver, on ne parlera assurément point de la cohérence de ses thèses avec la pensée philosophique de Plutarque, puisque cet opuscule n'est nullement original, mais on alléguera certains parallélismes dans le domaine stylistique. Ainsi on comparera

1. D. Babut, *Plutarque et le stoïcisme*, p. 72.
2. *Ibid.*, n. 6.
3. *Ibid.*
4. K. Ziegler, *Plutarchos von Chaironeia*, p. 93.

avec le passage où il est question des hommes qui regardent avec ébahissement et admiration planer en l'air l'homme qu'ils croient, bien à tort, heureux, un autre passage tiré du *De tranq. an.* (470 C) où la tyrannie occupe une semblable position. La mention du Grand Roi qui passe l'hiver à Babylone et l'été en Médie (499 A-B) se retrouve dans le *De exilio* (604 C). La mort sereine de Socrate absorbant la ciguë suscite l'admiration de ses disciples dans notre opuscule (499 B) et dans le *De exilio* (607 C). Il est question de Décius qui se sacrifie pour la victoire des Romains dans les *Paral. min.* (310 A), comme dans le *An vitiositas* (499 A), à cette réserve près qu'il n'est pas question de bûcher dans les *Paral. min.*, ni de vœu à Saturne. Du bonheur du philosophe réduit au manteau court, on nous parle en 499 C et dans le *De tranq. an.* (467 D) ; de la fermeté de Diogène et de Théodore, en 499 D et dans le *De exilio* (606 B).

L'examen de la fréquence des hiatus et des clausules est favorable à l'authenticité de cet opuscule. Si l'on se reporte en effet pour celui des clausules à l'étude de Skimina[1], qui fait état des travaux de G. E. Benseler pour l'hiatus, de A. W. de Groot pour le rythme chez Plutarque, on trouvera en tout quatre hiatus pour 115 lignes de l'édition Teubner, et nous rejetons la transposition de M. Pohlenz αὗται ταφαί alors que les manuscrits présentent tous ταφαὶ αὗται (499 D). Quatre hiatus, c'est fort peu, quand on sait que, comme le remarque R. Flacelière, « Plutarque, qui avait de l'oreille, évitait autant que possible l'hiatus, en quelque sorte instinctivement, sans y penser, mais qu'il ne s'en faisait nullement une règle »[2].

1. St. Skimina, *État actuel des études sur le rythme de la prose grecque* I (Cracovie 1937), p. 173-174. Cf. aussi F. H. Sandbach, *Plutarque était-il l'auteur du « De Libidine » ?* en Revue de Philologie (1969), p. 221 sqq.

2. R. Flacelière, *État présent des études sur Plutarque*, en Actes du VIII[e] Congrès de l'Association Guillaume Budé, (Paris 1969) p. 498.

On trouve par ailleurs, pour les 28 phrases terminées par un point final ou un point en haut, 25 clausules recherchées par Plutarque, soit une proportion de 89,5 % et 3 clausules évitées par cet auteur, soit une proportion de 10,5 %. Nous signalerons que nous lisons en 498 E la forme expressive ἀλοῆσαι que l'on retrouve aussi en *Tiberius Gracchus* II, 2, mais dans le corps de la phrase, et non comme ici en fin de phrase. Toutefois la forme ἀλοῆσαι n'est attestée que par trois manuscrits du xve siècle.

Naturellement, la datation de ce fragment n'est point possible. On ne se trompera guère cependant en attribuant cet opuscule à la jeunesse de Plutarque, à l'époque de son premier séjour à Rome sous le principat de Vespasien (69-79). On a, par ailleurs, dépensé beaucoup d'ingéniosité[1] pour rattacher ce fragment au *Animine an corporis affectiones sint peiores* et aux *Parallela*, mais sans emporter la conviction de la majorité des philologues.

8. U. v. Wilamowitz, *Hermes*, XI, p. 161-165.

SI LE VICE SUFFIT POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX

1 ... il supporte[1]

d'avoir son corps vendu pour une dot[2],

comme dit Euripide[3], mais ce sont des biens passagers et instables qui sont donnés à cet homme qui ne passe pas « par un amas de cendres chaudes » mais « par un bûcher royal[4] », est entouré de flammes, haletant, plein d'effroi, couvert de sueur, après avoir ajouté <à sa fortune> des richesses d'outre-mer dignes de Tantale, sans pouvoir en jouir faute de loisir.

Cet habitant de Sicyone, éleveur de chevaux, ne manquait point de bon sens, qui avait fait présent au roi des Achéens d'une jument de course,

« Pour ne le suivre point sous les murs d'Ilion
La venteuse, et pour son plaisir rester chez lui[5] »,

vautré dans son opulence et un délicieux farniente. Mais les courtisans, qui passent pour gens pratiques, n'ont pas besoin d'être invités pour se précipiter d'eux-mêmes, tête baissée, à la cour, dans les cortèges, les antichambres inconfortables, afin d'obtenir un cheval, une broche, quelque pareille aubaine.

« A Phylacè, sa femme aux joues ensanglantées
Était abandonnée, et sa maison sans maître[6] »,

1. Le texte est conjectural. Nous avons tenté d'y remédier en corrigeant δεδήλωται en δὲ δέδοται, car nous y voyons une faute d'onciale Δ lu Λ, suivie d'une réfection, en admettant la légère correction de Capps τῷδ' pour τῷ δ' qui nous permet de faire de ce pronom le complément de δέδοται, en lisant διαπόντιον au lieu de διαποντίου : les richesses de Tantale viennent d'Asie (Thuc. 1, 9, 2), en lisant aussi προσθέντι pour προσθεῖσα qui est une faute certaine.

ΕΙ ΑΥΤΑΡΚΗΣ Η ΚΑΚΙΑ ΠΡΟΣ ΚΑΚΟΔΑΙΜΟΝΙΑΝ 498

1 ... ὑπομένει

« πεπραμένον τὸ σῶμα τῆς φερνῆς ἔχων »,

ὡς Εὐριπίδης φησίν, βραχέα δὲ δέδοται καὶ ἀβέβαια
τῷδ' οὐ « πολλῆς διὰ τέφρας », ἀλλὰ « πυρκαιᾶς B
τινος βασιλικῆς » πορευομένῳ καὶ περιφλεγομένῳ, ἄσθ-
ματος καὶ φόβου μεστῷ καὶ ἱδρῶτος διαπόντιον πλοῦτόν
τινα προσθέντι Ταντάλειον, ἀπολαῦσαι δι' ἀσχολίαν
οὐ δυναμένῳ. Ὁ μὲν γὰρ Σικυώνιος ἐκεῖνος ἱπποτρόφος
εὖ φρονῶν ἔδωκε τῷ βασιλεῖ τῶν Ἀχαιῶν θήλειαν ἵππον
δρομάδα δῶρον, « ἵνα μή οἱ ἕποιθ' ὑπὸ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν,
ἀλλὰ τέρποιτο μένων », εἰς βαθεῖαν εὐπορίαν καὶ σχολὴν
ἄλυπον ἀνακλίνας ἑαυτόν · οἱ δὲ νῦν αὐλικοί, καὶ πρακτι-
κοὶ δοκοῦντες εἶναι, μηδενὸς καλοῦντος ὠθοῦνται δι' C
αὑτῶν ἐπὶ τράχηλον εἰς αὐλὰς καὶ προπομπὰς καὶ θυραυ-
λίας ἐπιπόνους, ἵν' ἵππου τινὸς ἢ πόρπης ἢ τοιαύτης τινὸς
εὐημερίας τύχωσι.

« Τοῦ δὲ καὶ ἀμφιδρυφὴς ἄλοχος Φυλάκῃ ἐλέλειπτο,
καὶ δόμος ἡμιτελής »,

498 A 3 ὑπομένει : ποιμένει c (ποιμαίνει d) πονεῖ g ‖ 4 πεπραμένον τὸ σῶμα ex Eusth. (*ad Od.* 13, 15) Nauck² : τὸ σῶμα πεπραμένον ‖ 5 δὲ δέδοται Dumortier : δεδήλωται ‖ B 1 τῷδ' Capps : τῷ δ' ‖ 3 διαπόντιον Dumortier : διαποντίου ‖ 4 προσθέντι Dumortier : προσθεῖσα ‖ 6 εὖ : καὶ εὖ H ‖ 7 ὑπὸ : ἐπὶ Cy¹ ‖ 8 ἀλλὰ τέρποιτο : ἀλλ' αὐτοῦ τέρ. Homère ‖ 9 αὐλικοὶ Amyot : ἄλυποι ‖ C 3 πόρπης : πομπῆς C¹.

tandis qu'il est entraîné et erre au hasard, se consumant en espérances, couvert d'insultes. A-t-il réalisé un de ses désirs, le voilà emporté dans un tourbillon, en proie au vertige, dans la voltige de la Fortune, à chercher la descente, à envier ceux dont l'existence est sans gloire et sans danger, tandis que ces derniers, les yeux en l'air, l'envient à leur tour, quand il plane au-dessus de leur tête ![1]

2 Dans tous les cas le Vice met tous les hommes dans une situation misérable ; il se fait sans aucun secours l'artisan de leur malheur : il n'a pas besoin d'outils, ni de serviteurs. Les tyrans, eux, attentifs à rendre misérables ceux qu'ils veulent châtier, entretiennent des bourreaux et des tortionnaires, ils inventent encore des fers rouges et des rivets[2], dans « un muet silence[3] ». Le vice sans aucun appareil, par sa seule présence, brise et abat l'âme, et emplit l'homme de chagrin et de lamentations, d'accablement et de remords. La preuve : mutilés beaucoup se taisent, sous les fouets ils se raidissent, torturés avec un rivet par leurs maîtres ou les tyrans ils ne profèrent aucun son, quand, se pinçant les lèvres, leur âme comprime et arrête sa douleur avec sa raison, comme avec la main[4]. Mais on ne prescrirait pas à la colère le calme, ni au deuil le silence ; on ne persuaderait pas à un homme effrayé de rester en place, ni à un autre en proie aux regrets de ne pas crier, de ne pas s'arracher les cheveux, de ne pas se meurtrir la cuisse, tant le Vice est plus violent que le feu ou le fer.

3 Quand les cités mettent en adjudication, comme nous le savons, la construction de temples ou de statues colossales[5], elles écoutent les artistes mis en compétition pour le travail à exécuter, qui soumettent leurs

1. Nouvelle allusion à Phaéthon, dirigeant le char du soleil.
2. Allusion à Eschyle, *Prométhée*, 64-65. « Et maintenant, hardi ! enfonce en sa poitrine la dent opiniâtre de ce rivet d'acier. » (trad. Mazon, C.U.F.).

σύρεται δὲ καὶ πλανᾶται τριβόμενος ἔν τισιν ἐλπίσιν καὶ προπηλακιζόμενος· ἂν δὲ καὶ τύχῃ τινὸς ὧν ποθεῖ, περιενεχθεὶς καὶ σκοτοδινιάσας πρὸς τὸν τῆς τύχης πεταυρισμὸν ἀπόβασιν ζητεῖ καὶ μακαρίζει τοὺς ἀδόξως καὶ ἀσφαλῶς ζῶντας· οἱ δ' ἐκεῖνον πάλιν ἄνω βλέποντες ὑπὲρ αὐτοὺς φερόμενον.

2 Πάντως ἡ κακία κακῶς διατίθησι πάντας ἀνθρώ-
πους, αὐτοτελής τις οὖσα τῆς κακοδαιμονίας δημιουργός· D
οὔτε γὰρ ὀργάνων οὔθ' ὑπηρετῶν ἔχει χρείαν. Ἄλλοι δὲ τύραννοι σπουδάζοντες οὓς ἂν κολάζωσιν ἀθλίους ποιεῖν δημίους τρέφουσι καὶ βασανιστὰς ἢ καυτήρια καὶ σφῆνας ἐπιμηχανῶνται ⟨δι'⟩ « ἀλόγου σιγῆς », ἡ δὲ κακία δίχα πάσης παρασκευῆς τῇ ψυχῇ συνελθοῦσα συνέτριψε καὶ κατέβαλε, λύπης ἐνέπλησε, θρήνων, βαρυθυμίας, μεταμελείας τὸν ἄνθρωπον. Τεκμήριον δέ· τεμνόμενοι πολλοὶ σιωπῶσι καὶ μαστιγούμενοι καρτεροῦσι καὶ σφηνούμενοι ὑπὸ δεσποτῶν ἢ τυράννων φωνὴν οὐκ ἀφῆκαν, ὅταν ἡ ψυχὴ μύσασα
τῷ λόγῳ τὸν πόνον ὥσπερ χειρὶ πιέσῃ καὶ κατάσχῃ· E
θυμῷ δ' οὐκ ἂν ἐπιτάξειας ἡσυχίαν οὐδὲ πένθει σιωπήν, οὔτε φοβούμενον στῆναι πείσειας, οὔτε δυσφοροῦντα μετανοίᾳ μὴ βοῆσαι μηδὲ τῶν τριχῶν λαβέσθαι ἢ τὸν μηρὸν ἀλοῆσαι· οὕτω καὶ πυρός ἐστιν ἡ κακία καὶ σιδήρου βιαιοτέρα.

3 Αἱ πόλεις δήπουθεν, ὅταν ἔκδοσιν ναῶν ἢ κολοσσῶν προγράφωσιν, ἀκροῶνται τῶν τεχνιτῶν ἁμιλλωμένων περὶ τῆς ἐργολαβίας καὶ λόγους καὶ παραδείγματα κομιζόντων, εἶθ' αἱροῦνται τὸν ἀπ' ἐλάττονος δαπάνης τὸ αὐτὸ ποιοῦντα

498 C 7 δὲ om. UHc ‖ ἐλπίσιν Amyot : ἐλπίζων ‖ 10 ἀδόξως Cy : -ους cet. ‖ 13 κακία κακῶς Reiske : κακία πάντως Cy κακία cet. ‖ D 4 βασανιστὰς : β. κολάζουσιν U^1Hgc ‖ 5 <δι'>ἀλόγου σιγῆς Dumortier : ἀλόγου ψυχῆς ‖ 7 βαρυθυμίας : ῥαθυμ. Cy ‖ E 1 πόνον Reiske : τόνον ‖ 4-5 ἢ ... ἀλοῆσαι om. C^1y ‖ 5 ἀλοῆσαι gcd : κροῦσαι ‖ 9 et F 2 ἐργολαβίας : -βείας (-βείᾳ) U^1H ‖ 10 εἶθ' om. c.

devis et leurs maquettes. Elles choisissent ensuite celui qui exécute le même travail à moindres frais, plus vite et mieux. Supposons que nous mettions en adjudication, par une proclamation, une vie d'homme malheureux, et que vinssent se présenter en contestation pour ce travail la Fortune et le Vice, l'une les mains pleines d'instruments de toute sorte, un coûteux matériel pour réaliser une existence triste et misérable, traînant à sa suite affreux brigandages, guerres, tyrans assoiffés de sang, tempêtes sur mer, foudre dans le ciel, broyant la ciguë, portant des épées, enrôlant des maîtres-chanteurs, allumant des bûchers, rivant des entraves, construisant des prisons. — La plupart de ces maux cependant est plutôt l'œuvre du Vice que de la Fortune, mais attribuons tout à la Fortune. — Que le Vice, debout à côté d'elle, nu et sans aucun secours étranger contre l'homme demande encore à la Fortune comment elle rendra cet homme malheureux et découragé.

«Tu menaces, Fortune,
De la pauvreté? Métroclès se rit de toi[1]»,

lui qui en plein hiver dormait dans les parcs à moutons, et en été sur les parvis des sanctuaires, et défiait le Roi de Perse, qui passait l'hiver à Babylone et l'été en Médie[2], d'être plus heureux que lui. «Tu évoques l'esclavage, les chaînes, la vente à l'encan? Diogène[3] n'a que mépris pour toi, lui qui, mis en vente par des pirates, proclamait : «Qui veut acheter un maître?» Tu mêles du poison dans une coupe? Tu ne l'as point bue à la santé de Socrate[4]; mais lui, avec un doux enjouement, sans frémir ni changer en rien de couleur, ni de contenance, la vida paisiblement. Il mourait et les vivants le félicitaient[5] de ne pas aller chez Hadès

3. Diogène Laërce, VI, 29, 74; Épictète, IV, 1, 116.
4. Platon, *Phédon*, 117 B C. La πρόποσις consistait à boire une coupe à la santé de quelqu'un qui vidait ensuite la sienne à la vôtre.
5. *De exilio*, 607 F.

καὶ βέλτιον καὶ τάχιον. Φέρε δὴ καὶ ἡμᾶς ἔκδοσίν τινα
βίου καὶ ἀνθρώπου κακοδαίμονος προκηρύσσειν, εἶτα F
προσιέναι τῇ ἐργολαβίᾳ τὴν Τύχην καὶ τὴν Κακίαν
διαφερομένας, τὴν μὲν ὀργάνων τε παντοδαπῶν κατάπλεω
καὶ παρασκευῆς πολυτελοῦς εἰς ἀπεργασίαν κακοδαί-
μονος ζωῆς καὶ οἰκτρᾶς, λῃστήρια δεινὰ καὶ πολέμους
καὶ τυράννων μιαιφονίας καὶ χειμῶνας ἐκ θαλάττης καὶ
κεραυνὸν ἐξ ἀέρος ἐφελκομένην καὶ κώνεια τρίβουσαν
| καὶ ξίφη φέρουσαν καὶ συκοφάντας ξενολογοῦσαν καὶ 499
πυρὰς ἐξάπτουσαν καὶ πέδας περικρούουσαν καὶ περιοι-
κοδομοῦσαν εἱρκτάς· καίτοι τούτων τὰ πλεῖστα τῆς
Κακίας μᾶλλον ἢ τῆς Τύχης ἐστίν· ἀλλὰ πάντ' ἔστω τῆς
Τύχης. Ἡ δὲ Κακία παρεστῶσα γυμνὴ καὶ μηδενὸς
δεομένη τῶν ἔξωθεν ἐπὶ τὸν ἄνθρωπον ἐρωτάτω καὶ τὴν
Τύχην πῶς ποιήσει κακοδαίμονα καὶ ἄθυμον τὸν ἄνθρω-
πον. « Τύχη, πενίαν ἀπειλεῖς; Καταγελᾷ σου Μητροκλῆς,
ὃς χειμῶνος ἐν τοῖς προβάτοις καθεύδων καὶ θέρους ἐν
τοῖς προπυλαίοις τῶν ἱερῶν τὸν ἐν Βαβυλῶνι χειμάζοντα
καὶ περὶ Μηδίαν θερίζοντα Περσῶν βασιλέα περὶ εὐδαι- B
μονίας εἰς ἀγῶνα προυκαλεῖτο. Δουλείαν καὶ δεσμὰ καὶ
πρᾶσιν ἐπάγεις; Καταφρονεῖ σου Διογένης ὃς ὑπὸ τῶν
λῃστῶν πωλούμενος ἐκήρυττε· « Τίς ὠνήσασθαι βούλεται
⟨δεσπότην⟩; » Κύλικα φαρμάκου ταράττεις; Οὐχὶ καὶ
Σωκράτει ταύτην προέπιες· ὁ δ' ἵλεως καὶ πρᾶος, οὐ
τρέσας οὐδὲ διαφθείρας οὔτε χρώματος οὐδὲν οὔτε σχήμα-
τος μάλ' εὐκόλως ἐξέπιεν, ἀποθνῄσκοντα δ' αὐτὸν ἐμακά-
ριζον οἱ ζῶντες ὡς οὐδ' ἐν Ἅιδου θείας ἄνευ μοίρας

498 E 11 τινα : τινος C^1y ‖ F 3 κατάπλεω : κατάπλεων Π ἀνάπλεω Cy^1 ‖ 5 δεινὰ : τινὰ Π ‖ 499 A 2 πυρὰς Pohlenz : πυρετοὺς ‖ 3 καίτοι τούτων : καὶ τοιούτων U^1H ‖ 6 καὶ τὴν : τὴν y^1 ‖ B 3 ἐπάγεις : εἰσάγεις Cu^1 ‖ 5 δεσπότην add. cod. rec. ‖ ταράττεις yΠ : ταράττουσα cet. ‖ 6 ταύτην προέπιες : ταῦτα προύτεινας y ‖ 7 οὔτε ... οὔτε Phédon 117 b : οὐδὲ ... οὐδέ ‖ 9 ἄνευ om. gc (post μοίρας t).

non plus sans un concours divin[1]. Quant à ton feu, le général romain Décius[2] ne l'a pas attendu, quand il fit allumer au milieu du camp un bûcher et pour s'acquitter d'un vœu se sacrifia à Saturne, afin d'assurer l'hégémonie de Rome. Chez les Indiens, les veuves fidèles et chastes briguent entre elles lc feu à l'envi, et celle qui a gagné l'honneur d'être brûlée avec le cadavre de son époux reçoit les félicitations des autres pour son bonheur[3]. Parmi les Sages de ce pays, on ne jalouse, on ne croit heur ux que celui qui, encore en vie, possédant toute sa raison et en bonne santé, sépare par le feu son âme de son corps et pour sortir pur de la chair se lave des souillures de l'élément mortel. Mais tu réduiras un homme qui jouit d'une fortune, d'une maison, d'une table, d'une opulence splendides au manteau court, à la besace[4], à la quête de la nourriture quotidienne? Voilà le commencement du bonheur pour Diogène, de la liberté, de la gloire pour Cratès[5]. Tu le cloueras sur la croix ou l'empaleras? Qu'importe à Théodore[6] de pourrir au-dessus de la terre ou sous terre? Chez les Scythes[7], ce sont des funérailles fortunées. En Hyrcanie[8], les chiens, en Bactriane, les oiseaux dévorent, ainsi le veut la loi, les cadavres de ceux qui trouvent une heureuse fin.

4 Pour qui donc ces accidents sont-ils des infortunes? Pour les hommes qui manquent de virilité et de raison, d'entraînement et d'exercice, et qui gardent tels quels les préjugés de leur enfance. Ce n'est donc point la Fortune qui réalise pleinement le malheur, à moins qu'elle n'ait le Vice pour collaborateur. Comme un fil scie l'os qui a macéré dans la cendre et le vinaigre, comme l'ivoire ramolli et assoupli par la bière se laisse courber et façonner alors qu'autrement c'est impossible,

6. Théodore, l'athée, était un philosophe de la fin du IVe siècle. *De exitio*, 606 B ; Cicéron, *Tusculanes*, I, 43, 102 ; Sénèque, *De tranquillitate animi*, 14, 3.

7. Hérodote, 4, 71-72.

8. Cicéron, *Tusculanes*, I, 45, 108 ; Porphyre, *De abstinentia*, 4, 21.

ἐσόμενον. Καὶ μὴν τὸ πῦρ σου Δέκιος ὁ Ῥωμαίων στρα-
τηγὸς προέλαβεν, ὅτε τῶν στρατοπέδων ἐν μέσῳ πυρὰν C
νήσας τῷ Κρόνῳ κατ' εὐχὴν αὐτὸς ἑαυτὸν ἐκαλλιέρησεν
ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας. Ἰνδῶν δὲ φίλανδροι καὶ σώφρονες
γυναῖκες ὑπὲρ τοῦ πυρὸς ἐρίζουσι καὶ μάχονται πρὸς
ἀλλήλας, τὴν δὲ νικήσασαν τεθνηκότι τῷ ἀνδρὶ συγκα-
ταφλεγῆναι μακαρίαν ᾄδουσιν αἱ λοιπαί· τῶν δ' ἐκεῖ
σοφῶν οὐδεὶς ζηλωτὸς οὐδὲ μακαριστός ἐστιν, ἂν μὴ ζῶν
ἔτι καὶ φρονῶν καὶ ὑγιαίνων τοῦ σώματος τὴν ψυχὴν πυρὶ
διαστήσῃ καὶ καθαρὸς ἐκβῇ τῆς σαρκὸς ἐκνιψάμενος τὸ
θνητόν. Ἀλλ' ἐξ οὐσίας λαμπρᾶς καὶ οἴκου καὶ τραπέζης
καὶ πολυτελείας εἰς τρίβωνα καὶ πήραν καὶ προσαίτησιν
ἐφημέρου τροφῆς κατάξεις; Ταῦτ' εὐδαιμονίας ἀρχαὶ D
Διογένει, ταῦτ' ἐλευθερίας Κράτητι καὶ δόξης. Ἀλλ' εἰς
σταυρὸν καθηλώσεις ἢ σκόλοπι πήξεις; Καὶ τί Θεοδώρῳ
μέλει πότερον ὑπὲρ γῆς ἢ ὑπὸ γῆς σήπεται; Σκυθῶν
εὐδαίμονες ταφαί αὗται· Ὑρκανῶν δὲ κύνες, Βακτριανῶν
δ' ὄρνιθες νεκροὺς ἐσθίουσι κατὰ νόμους, ὅταν μακαρίου
τέλους τυγχάνωσιν. »

4 Τίνας οὖν ταῦτα κακοδαίμονας ποιεῖ; Τοὺς ἀνάν-
δρους καὶ ἀλογίστους, τοὺς ἀτρίπτους καὶ ἀγυμνάστους,
τοὺς ἐκ νηπίων ἃς ἔχουσι δόξας φυλάττοντας. Οὐκοῦν οὐκ
ἔστιν ἡ Τύχη κακοδαιμονίας τελεσιουργός, ἂν μὴ Κακίαν
ἔχῃ συνεργοῦσαν. Ὡς γὰρ ἡ κρόκη τὸ ὀστέον πρίει τέφρᾳ E
καὶ ὄξει διάβροχον γενόμενον, καὶ τὸν ἐλέφαντα τῷ ζύθει
μαλακὸν γενόμενον καὶ χαλῶντα κάμπτουσι καὶ διασχη-
ματίζουσιν, ἄλλως δ' οὐ δύνανται, οὕτως ἡ Τύχη τὸ

499 B 10 μὴν om. y^{1} ‖ Ῥωμαίων yΑΠ^{3} : ῥωμαῖος ὢν cet. ‖ C 1-2 πυρὰν νήσας Xylander-Amyot : τυραννήσας ‖ 5 τεθνηκότι τῷ ἀνδρὶ : τῷ ἀ. τε. HA ‖ 10 καὶ τραπέζης om. y^{1} ‖ 11 καὶ προσαίτησιν : πρὸς αἴτησιν Cy ‖ D 3 ἢ : καὶ H ‖ 9 ἀτρίπτους Wyttenbach : εὐθρύπτους y^{3} ἀθρέπτους cet. ἀναθρύπτ. Amyot ‖ 11 τύχη : δίκη B ‖ τελεσιουργός : τελευτουργός α ‖ E 1 πρίει : πτύει Cy^{1} ‖ 2 ζύθει : ἐρύθει y^{1}.

ainsi la Fortune creuse et blesse celui qu'elle atteint, si de lui-même il se trouve sensibilisé et amolli par le vice. Le (poison)[1] du Parthe n'est nuisible pour personne, ni même nocif pour ceux qui le manient ou s'en oignent, mais il suffit qu'il soit apporté devant des gens blessés pour qu'il les tue aussitôt par ses émanations, parce qu'ils y ont été sensibilisés au préalable. Ainsi celui dont l'âme sera broyée par la Fortune doit avoir en lui-même une vilaine blessure particulière; qui rende les maux survenant de l'extérieur pitoyables et lamentables.

5 Le Vice est-il donc de nature à requérir la Fortune pour produire le malheur? Comment cela? Il ne soulève pas une grosse mer ou une tempête, il n'entoure pas de brigands en embuscade les chemins des montagnes désertes. Il ne fait pas sur les plaines couvertes de moisson crever des nuages chargés de grêle, il ne produit pas de Mélètos, d'Anytos[2], de Callixène[3] comme sycophantes, il n'enlève pas les richesses, il ne prive pas de commandements, pour faire des malheureux. Mais il consterne ceux qui jouissent de la richesse, de l'opulence, des héritages; sur terre et sur mer, il s'insinue en eux, il s'attache à eux, il les consume de désirs, il les enflamme de colère, il les broie par la crainte superstitieuse, il égare leurs regards...

1. Le texte est ici incertain. Mais on notera l'abondance des images. Plutarque s'échauffe.
2. *De tranquillitate animi*, 475 E.
3. Xénophon, *Helléniques*, I, 7, 8.

πεπονθὸς ἐξ αὑτοῦ καὶ μαλακὸν κακίᾳ προσπεσοῦσα κοιλαίνει καὶ τιτρώσκει. Καὶ καθάπερ ὁ παρθικὸς ⟨ἰὸς⟩ τῶν ἄλλων οὐδενὶ βλαβερὸς ὢν οὐδὲ λυπῶν ἁπτομένους καὶ περιφέροντας, ἐὰν τετρωμένοις ἐπεισενεχθῇ μόνον, εὐθὺς ἀπόλλυσι τῷ προπεπονθότι [καὶ] τὴν ἀπορροὴν δεχομένους, οὕτω τὸν ὑπὸ τῆς Τύχης συντριβήσεσθαι μέλλοντα τὴν ψυχὴν ἴδιον ἕλκος ἐν ἑαυτῷ καὶ κακὸν ἔχειν δεῖ F [ἐντὸς σαρκός], ὅπως τὰ προσπίπτοντα ἔξωθεν οἰκτρὰ καὶ ὀδυρτὰ ποιήσῃ.

5 Ἆρ' οὖν ἡ Κακία τοιοῦτον ὥστε τῆς Τύχης δεῖσθαι πρὸς κακοδαιμονίας ἀπεργασίαν ; Πόθεν ; Οὐ τραχὺ καὶ δυσχείμερον ἐπαίρει πέλαγος, οὐ λῃστῶν ἐνοδίοις διαζώννυσιν ἐνέδραις ἐρήμους ὑπωρείας, οὐ νέφη χαλαζοβόλα πεδίοις περιρρήγνυσι καρποφόροις, οὐ Μέλητον οὐδ' Ἄνυτον οὐδὲ Καλλίξενον ἐπάγει συκοφάντην, οὐκ ἀφαιρεῖται πλοῦτον, οὐκ ἀπείργει στρατηγίας, | ἵνα ποιήσῃ 500 κακοδαίμονας · ἀλλὰ πτοεῖ πλουτοῦντας, εὐροοῦντας, κληρονομοῦντας, ἐν γῇ, διὰ θαλάττης ἐνδέδυκε, προσπέφυκεν, ἐκτήκουσα ταῖς ἐπιθυμίαις, διακαίουσα τοῖς θυμοῖς, συντρίβουσα ταῖς δεισιδαιμονίαις, διασύρουσα τοῖς ὀφθαλμοῖς ...

499 E 5 κακίᾳ Amyot : κακίας U^1HC^1 κακία cet. || 6 παρθικὸς Du Soul : πάροικος || ἰὸς add. Pohlenz || 7 οὐδενὶ : οὐδὲν UHygcd || 8 τετρωμένοις Amyot : τετρωμένος || 9 προπεπονθότι Amyot : προσ. || καὶ del. Wilamowitz || ἀπορροὴν : ἐπιρ. y^2 || 9-10 δεχομένους Wilamowitz : δεχομένῳ || 10 τὸν om. Cy^1 || μέλλοντα : μέλλουσαν C^1y^1 || F 2 ἐντὸς σαρκός del. Bernardakis || ὅπως : ὅταν $HU^2C^1y^1$gcd || 4 οὖν : οὐ yg οὖν οὐ Hcd || 6 ἐπαίρει Pohlenz : ἐπαίρεται || 9 ἐπάγει Amyot : ἐπεὶ τί uel ἐπεί τι || 500 A 2 πτοεῖ Xylander : ποιεῖ || εὐροοῦντας Reiske : εὐφρονοῦντας Hd εὐφοροῦντας cet.

34

SI LES AFFECTIONS DE L'ÂME SONT PLUS FUNESTES QUE CELLES DU CORPS

(ANIMINE AN CORPORIS AFFECTIONES SINT PEIORES)

(*PLAN.* 19)

NOTICE

Sous le numéro 208 du catalogue de Lamprias, nous lisons ici un traité fort court, qui aurait, selon Wilamowitz[1], quelque chance d'être le début de l'opuscule intitulé *An vitiositas ad infelicitatem sufficiat*, qui, lui, est tronqué au commencement et à la fin. Dans le premier chapitre Plutarque part d'une citation pessimiste d'Homère sur la condition humaine pour se demander si c'est la fortune ou nous-mêmes qui sommes la cause de notre malheur. Les maux du corps sont des coups du sort, mais de ses propres maladies c'est l'âme qui est à la fois la cause et la victime.

Les affections de l'âme sont ses passions, qui sont pires que les maux physiques qui atteignent le corps, dans la mesure où elles demeurent cachées. Elles sont d'autant plus insidieuses qu'elles ne se laissent pas aisément diagnostiquer, car l'âme malade ne prend point conscience de son mal. Le principe de la guérison est la prise de conscience de cet état morbide. L'ignorance volontaire est le pire des maux. Nous retrouvons ici une idée familière à Platon. Dans ces perspectives, Plutarque n'a point de peine à démontrer que les maladies de l'âme sont plus pernicieuses que celles du corps. L'agitation due à la fièvre demeure visible, mais celle que procurent les passions nous échappe. Nous appelons les médecins pour guérir les maux qui tourmentent notre corps, car ces maux s'imposent à nous comme à ceux qui nous entourent, mais nous ne

1. Wilamowitz, *Hermes*, XL, 161-165.

songeons nullement à soigner un état morbide moral dont nous nous refusons à reconnaître l'existence. L'image de la tempête illustre fort heureusement cette agitation intérieure. Nous sommes emportés loin du havre de tranquillité, où nous pourrions précisément trouver la guérison de nos passions.

Celles-ci sont encore comparées, quand s'achève notre fragment, à la foule des plaideurs asiates qui assiège tumultueusement le tribunal du proconsul. Nous ne soutiendrons pas pour autant que Plutarque a donné lecture de cette *diatribe* dans une cité d'Asie Mineure ; nous nous risquerions encore moins à citer Sardes[1], Halicarnasse[2], ou Éphèse[3]. Ce sont là hypothèses gratuites. Nous croirons simplement que Plutarque a pu assister, avec quelque étonnement scandalisé, à ces assemblées houleuses, et qu'il s'en souvient ici. Au début du troisième livre des *Tusculanes*, Cicéron aborde le sujet traité par Plutarque. Il s'exprime ainsi : « Il existe des maladies plus dangereuses et plus nombreuses dans l'âme que dans le corps, et du reste celles-ci sont insupportables précisément parce qu'elles s'étendent à l'âme et la tourmentent ; or, à ce que dit Ennius, « une âme malade est toujours égarée, incapable de résignation et d'endurance, et ne cesse jamais de désirer. » Et ces deux maladies — pour ne point parler des autres — le chagrin et le désir, en est-il donc dans le corps qui puissent être plus violentes ? »[4].

1. Volkmann, *Plutarch*, I, 62 sq.
2. Haupt, *Opuscula*, 3, 554 (*Hermes*, VI, 258).
3. Wilamowitz, *Hermes*, XL, 161 sqq.
4. Cicéron, *Tusculanes*, III, 3, 5 (Trad. Jules Humbert. C.U.F.).

SI LES AFFECTIONS DE L'ÂME SONT PLUS FUNESTES QUE CELLES DU CORPS

1 Après avoir jeté les yeux sur les espèces mortelles d'animaux, après avoir comparé leurs vies et leurs mœurs respectives, Homère proclame que rien

> « n'est plus misérable que l'homme de tout ce qui
> sur terre a souffle et mouvement[1] »,

assignant ainsi à l'homme une malheureuse primauté dans l'excès des maux. Pour nous, tout en reconnaissant que l'homme l'emporte déjà par l'infortune et qu'il est le plus malheureux d'entre les animaux, comparons-le avec lui-même, décidons entre le corps et l'âme en mettant en compétition leurs maux particuliers, ce qui ne sera pas sans profit et répondra à un urgent besoin, pour nous apprendre si c'est à cause de la fortune ou de nous-mêmes que notre vie est la plus malheureuse. La maladie en effet naît dans le corps par un coup du sort, le vice et la dépravation qui sont dans l'âme, sont d'abord son œuvre, puis elle les subit. Il n'est point d'ailleurs d'un mince profit pour notre tranquillité d'esprit que le mal soit guérissable, plus léger à supporter et sans violence[2].

2 Le renard d'Ésope[3] était donc en procès avec la panthère à propos de leur bigarrure. La panthère

1. *Iliade*, 17, 446-447 ; *De amore prolis*, 496 B.
2. Littéralement : absence de pulsations. « La pulsation et la respiration illustrent la notion d'intensité. » (Fuhrmann, *Les images de Plutarque*, p. 161, n. 1).
3. *Fables*, 37 (éd. Chambry, C.U.F.) ; *Septem sap. conv.*, 155 B ; Babrius, *Fables*, 180 (éd. Crusius) ; « Il faut avouer que le rapport de la fable avec l'idée est tout extérieur. » (Fuhrmann, *op. cit.*, p. 122).

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΠΟΤΕΡΟΝ ΤΑ ΨΥΧΗΣ Η ΤΑ ΣΩΜΑΤΟΣ ΠΑΘΗ ΧΕΙΡΟΝΑ 500 B

1 Ὅμηρος μὲν ἐπιβλέψας τὰ θνητὰ τῶν ζῴων γένη καὶ πρὸς ἄλληλα συγκρίνας κατὰ τοὺς βίους καὶ τὰς διαιτήσεις ἐξεφώνησεν ὡς οὐδέν ἐστιν

« οἰζυρώτερον ἀνδρός,
πάντων ὅσσα τε γαῖαν ἔπι πνείει τε καὶ ἕρπει »,

πρωτεῖον οὐκ εὐτυχὲς εἰς κακῶν ὑπεροχὴν ἀποδιδοὺς τῷ ἀνθρώπῳ· ἡμεῖς δ' ὥσπερ ἤδη νικῶντα κακοδαιμονίᾳ C
τὸν ἄνθρωπον καὶ τῶν ἄλλων ἀθλιώτερον ζῴων ἀνηγορευμένον αὐτὸν αὐτῷ συγκρίνωμεν, εἰς ἰδίων κακῶν ἀγῶνα σῶμα καὶ ψυχὴν διαιροῦντες, οὐκ ἀχρήστως, ἀλλὰ καὶ πάνυ δεόντως, ἵνα μάθωμεν πότερον διὰ τὴν τύχην ἢ δι' ἑαυτοὺς ἀθλιώτερον ζῶμεν. Νόσος μὲν γὰρ ἐν σώματι φύεται διὰ τύχην, κακία δὲ καὶ μοχθηρία περὶ ψυχὴν ἔργον ἐστὶ πρῶτον, εἶτα πάθος αὐτῆς. Οὐ μικρὸν δὲ πρὸς εὐθυμίαν ὄφελος, ἂν ἰάσιμον ᾖ τὸ χεῖρον καὶ κουφότερον καὶ ἄσφυκτον ⟨ὄν⟩.

2 Ἡ μὲν οὖν Αἰσώπειος ἀλώπηξ περὶ ποικιλίας δικαζομένη πρὸς τὴν πάρδαλιν, ὡς ἐκείνη τὸ σῶμα καὶ

500 B 1 περὶ τοῦ om. CMΠn || τὰ : τὰ τῆς JQDSΠυ[2] || 2 τὰ : τὰ τοῦ JQΠυ[2] || 4 κατὰ : καὶ G[1]N || 7 τε om. Π || 8 ὑπεροχὴν : ἀποδοχὴν W || C 2 ἀθλιώτερον Amyot : ἀθλιώτατον || 3 συγκρίνωμεν Reiske : συγκρίνο- || ἰδίων : ἴδιον W οἰκεῖον C || κακῶν ἀγῶνα : ἀ. κ. C || 4 καὶ[2] om. G[1] || 5-6 ἵνα ... ἑαυτοὺς om. G[1] || 5 τύχην Δ : ψυχήν cet. || 7 τύχην G[1] : φύσιν cet. (τὴν φ. C διὰ φ. om. α[1]) || περὶ : παρὰ J[2]Π || 8 αὐτῆς G : αὐτῇ cet. (αὐτὴ XP) || 10 ἀσφύκτον J[2] Saumaise : ἄφυκτον || ὄν add. Capps.

avait fait étalage de sa robe fleurie et mouchetée, alors que celle du renard était d'un jaune sale et peu plaisant à regarder : « Mais, ô juge, disait-il, regarde au dedans et tu me verras plus tacheté qu'elle. »[1] Il désignait ainsi la souplesse de son caractère qui s'adaptait la plupart du temps aux besoins. Disons donc dans notre cas : « O homme, ton corps aussi produit beaucoup de maladies et d'afflictions qui viennent de sa nature et il en reçoit autant qui l'accablent du dehors ; mais si tu ouvres ton intérieur, tu trouveras une resserre et un trésor, comme dit Démocrite[2], de maux bigarrés et de multiples passions. Ils n'affluent pas du dehors, mais ils ont en quelque sorte des sources souterraines, nées du sol même, que fait jaillir le vice dans son ruissellement débordant de passions. Mais si les maladies de la chair se trahissent par le pouls et le teint bilieux[3], si la température et les douleurs subites dénoncent leur présence, tandis que celles de l'âme, la plupart des gens ne s'aperçoivent pas qu'elles sont des maladies, il en résulte qu'elles sont les plus graves, car elles ôtent aussi à celui qui les subit le sentiment de leur présence. La raison, si elle est en bonne santé[4], prend conscience des maladies du corps, mais si elle est elle-même atteinte des maladies de l'âme, elle n'a pas la faculté de juger des maux qu'elle subit, car c'est dans sa faculté de juger qu'elle les subit. Il faut compter comme la première et la plus grave maladie de l'âme, l'ignorance qui rend irrémédiable le vice et lui fait partager la demeure, la vie et la mort de la plupart des gens. La première condition pour se débarrasser d'une maladie est une prise de conscience qui conduit l'élément souffrant à faire usage de ce qui lui fait du bien. Celui qui ne se croit pas malade ne sait pas ce dont il a besoin et refuse le remède, même s'il

1. Nous aurions ici un fragment d'un poète lyrique inconnu (fr. choliamb. ades. 7 Diehl) ; Wilamowitz, *Hermes*, XL, 164 sq.
2. Diels, *Frag. d. Vorsokratiker*[4], 2, 172, frag. 149.

τὴν ἐπιφάνειαν εὐανθῆ καὶ κατάστικτον ἐπεδείξατο, τῆς D
δ' ἦν τὸ ξανθὸν αὐχμηρὸν καὶ οὐχ ἡδὺ προσιδεῖν, « ἀλλ'
ἐμοῦ τοι τὸ ἐντός, ἔφη, σκοπῶν, ὦ δικαστά, ποικιλωτέραν
με τῆσδ' ὄψει », δηλοῦσα τὴν περὶ τὸ ἦθος εὐτροπίαν
ἐπὶ πολλὰ ταῖς χρείαις ἀμειβομένην · λέγωμεν οὖν ἐν
ἡμῖν ὅτι πολλὰ μέν, ὦ ἄνθρωπε, σοὶ καὶ τὸ σῶμα νοσήματα
καὶ πάθη φύσει τ' ἀνίησιν ἐξ ἑαυτοῦ καὶ προσπίπτοντα
δέχεται θύραθεν · ἂν δὲ σαυτὸν ἀνοίξῃς ἔνδοθεν, ποικίλον
τι καὶ πολυπαθὲς κακῶν ταμιεῖον εὑρήσεις καὶ θησαύ-
ρισμα, ὥς φησι Δημόκριτος, οὐκ ἔξωθεν ἐπιρρεόντων,
ἀλλ' ὥσπερ ἐγγείους καὶ αὐτόχθονας πηγὰς ἐχόντων, E
ἃς ἀνίησιν ἡ κακία πολύχυτος καὶ δαψιλὴς οὖσα τοῖς
πάθεσιν. Εἰ δὲ τὰ μὲν ἐν σαρκὶ νοσήματα σφυγμοῖς καὶ
ὤχραις [ἐρυθαινόμενα] φωρᾶται καὶ θερμότητες αὐτὰ
καὶ πόνοι προπετεῖς ἐλέγχουσι, τὰ δ' ἐν ψυχῇ λανθάνει
τοὺς πολλοὺς κακὰ ὄντα, διὰ τοῦτ' ἐστι κακίω, προσ-
αφαιρούμενα τὴν αὑτῶν τοῦ πάσχοντος αἴσθησιν. Τῶν
μὲν γὰρ περὶ τὸ σῶμα νοσημάτων ἐρρωμένος ὁ λογισμὸς
αἰσθάνεται, τοῖς δὲ τῆς ψυχῆς συννοσῶν αὐτὸς οὐκ ἔχει
κρίσιν ἐν οἷς πάσχει, πάσχει γὰρ ᾧ κρίνει · καὶ δεῖ τῶν
ψυχικῶν πρῶτον καὶ μέγιστον ἀριθμεῖν τὴν ἄγνοιαν δι'
ἧς ἀνήκεστος ἡ κακία τοῖς πολλοῖς συνοικεῖ καὶ συγκα- F
ταβιοῖ καὶ συναποθνῄσκει. Ἀρχὴ γὰρ ἀπαλλαγῆς νόσου
μὲν αἴσθησις εἰς χρείαν ἄγουσα τοῦ βοηθοῦντος τὸ
πάσχον · ὁ δ' ἀπιστίᾳ τοῦ νοσεῖν οὐκ εἰδὼς ὧν δεῖται,

500 D 1 τῆς : τῇ Πn τὴν X^{1} ? ‖ 3 τοι om. C^{1} ‖ 5 λέγωμεν Dh : λέγομεν cet. ‖ 6 μέν CGMΠSΔ : μὲν οὖν cet. ‖ σοὶ Dh : σοῦ cet. ‖ 8 ἀνοίξῃς ἔνδοθεν G : ἔνδοθεν (ἔνδον MΠh) ἀν. cet. ‖ 9 τι : τε F ‖ E 1-2 ἐχόντων ἃς : ἔχων (ἔχον Fυ) σῶμα X^{1}FυS ‖ 2 καὶ δαψιλὴς οὖσα : οὖσα κ. δ. Z ‖ 4 ὤχραις : χροιαῖς GMΠhC^{3} ‖ ἐρυθαινόμενα del. Wilamowitz ‖ θερμότητες : θερμ. τε G ‖ 6 διὰ τοῦτ' ἐστι om. G^{1} ‖ 7 αὑτῶν Capps : ἐπ' αὐτοῖς (om. Δ) ‖ 8 ἐρρωμένος : -μένως ΠS ‖ 10 πάσχει : παρέχει πάσχει G^{1}h ‖ ᾧ : ὃ Q ‖ καὶ δεῖ : δεῖ κ. Y^{1}N ‖ 11 ἄγνοιαν Wyttenbach : ἄνοιαν ‖ F 3 μὲν om. D ‖ 4 τοῦ νοσεῖν om. W.

l'a à sa portée. Les maladies du corps qui s'accompagnent de la perte de conscience sont les plus graves : léthargies, migraines, épilepsies, apoplexies et même les fièvres qui excitent l'inflammation jusqu'au délire[1] et mettant le désordre dans la conscience, comme sur un instrument,

« font vibrer dans l'âme les cordes qui
ne devraient pas vibrer[2]. »

3 Aussi la race des médecins[3] désire bien que l'homme ne soit pas malade, mais s'il l'est, qu'il n'ignore point qu'il est malade[4], comme cela arrive pour toutes les affections de l'âme. Lorsque les hommes sont hors de sens[5], licencieux, injustes, ils ne croient pas commettre une faute ; quelques-uns croient même bien agir. Nul n'appelle la fièvre santé, ni la consomption bonne constitution, ni la goutte agilité, ni le teint bilieux teint rubicond, mais beaucoup appellent la colère courage[6], le désir amoureux amitié, la jalousie émulation, la lâcheté sécurité. Puis les uns font appel aux médecins, car ils s'aperçoivent de ce dont ils ont besoin dans leurs maladies, mais les autres fuient les philosophes, car ils s'imaginent marcher dans la bonne voie alors qu'ils sont dans l'erreur. En vertu de ce raisonnement nous disons que l'ophtalmie est un mal moins grave que la folie, la goutte que la frénésie, car l'un s'aperçoit de son mal et appelle le médecin à grands cris et dès son arrivée lui livre ses yeux à bassiner, ses veines à ouvrir, mais tu entends Agavé, rendue folle par sa passion, méconnaître ce qu'elle a de plus cher :

« Nous apportons de la montagne au palais
Une guirlande fraîchement coupée,
Fruit d'une chasse heureuse ![7] »

1. « La fièvre provoque une tension anormale du système sensitif et en fait un instrument désaccordé ». Fuhrmann, *op. cit.*, p. 78, n. 5. — Le texte de cette phrase est sans doute altéré ; la majorité des manuscrits présente une répétition de πυρετοί qui doit cacher une faute. Il est possible que le premier πυρετοί ait été déplacé et qu'il faille lire λήθαργοι πυρετοί, « les fièvres qui provoquent la léthargie » : cf. Hipp., *Aphor.*, 3, 30.

2. Fr. trag. ades. 361 Nauck². *De cohibenda ira*, 456 C.

κἂν παρῇ τὸ θεραπεῦον, ἀρνεῖται. Καὶ γὰρ τῶν περὶ τὸ
σῶμα νοσημάτων | τὰ μετ᾽ ἀναισθησίας χείρονα, λήθαργοι, 501
κεφαλαλγίαι, ἐπιληψίαι, ἀποπληξίαι αὐτοί τε πυρετοί,
⟨οἳ⟩ συντείναντες εἰς παρακοπὴν τὸ φλεγμαῖνον καὶ τὴν
αἴσθησιν ὥσπερ ἐν ὀργάνῳ διαταράξαντες

« κινοῦσι χορδὰς τὰς ἀκινήτους φρενῶν ».

3 Διὸ παῖδες ἰατρῶν βούλονται μὲν μὴ νοσεῖν τὸν ἄνθρω-
πον, νοσοῦντα δὲ μὴ ἀγνοεῖν ὅτι νοσεῖ · ὃ τοῖς ψυχικοῖς
πάθεσι πᾶσι συμβέβηκεν. Οὔτε γὰρ ἀφραίνοντες, οὔτ᾽
ἀσελγαίνοντες, οὔτ᾽ ἀδικοπραγοῦντες ἁμαρτάνειν δοκοῦ-
σιν, ἀλλ᾽ ἔνιοι καὶ κατορθοῦν. Πυρετὸν μὲν γὰρ οὐδεὶς
ὑγίειαν ὠνόμασεν, οὐδὲ φθίσιν εὐεξίαν, οὐδὲ ποδάγραν
ποδώκειαν, οὐδ᾽ ὠχρίασιν ἐρύθημα, θυμὸν δὲ πολλοὶ B
καλοῦσιν ἀνδρείαν, καὶ ἔρωτα φιλίαν, καὶ φθόνον ἅμιλλαν,
καὶ δειλίαν ἀσφάλειαν. Εἶθ᾽ οἱ μὲν καλοῦσι τοὺς ἰατροὺς
— αἰσθάνονται γὰρ ὧν δέονται πρὸς ἃ νοσοῦσιν —, οἱ δὲ
φεύγουσι τοὺς φιλοσόφους, οἴονται γὰρ ἐπιτυγχάνειν ἐν
οἷς διαμαρτάνουσιν. Ἐπεὶ τούτῳ γε τῷ λόγῳ χρώμενοι
λέγομεν ὅτι κουφότερόν ἐστιν ὀφθαλμία μανίας καὶ ποδά-
γρα φρενίτιδος · ὁ μὲν γὰρ αἰσθάνεται καὶ καλεῖ τὸν
ἰατρὸν κεκραγώς, καὶ παρόντι τὴν ὄψιν ἀλεῖψαι, τὴν φλέβα
τεμεῖν [τὴν κεφαλὴν] παραδίδωσιν, τῆς δὲ μαινομένης
Ἀγαύης ἀκούεις ὑπὸ τοῦ πάθους τὰ φίλτατ᾽ ἠγνοηκυίας · C

« ἄγομεν ἐξ ὄρεος
ἕλικα νεότομον ἐπὶ μέλαθρα,
μακάριον θήραμα. »

501 A 2 ἀποπληξίαι Δ : πυρετοὶ cet. || 3 οἳ add. Pohlenz || συντείναντες Δ : -οντες cet. || 8 γὰρ : δὲ G^{1} || 10 γὰρ om. G^{1} || 11 οὐδὲ^{1} : οὔτε D || B 3-4 εἶθ᾽ ... νοσοῦσιν om. W || 3 εἶθ᾽ : ὅθεν $LCX^{1}υqS$ || 5 φιλοσόφους : φιλολόγους $LC^{1}GX^{1}υFS$ || ἐπιτυγχάνειν $G^{1}WM$: ἀπο. cet. || 6 ἐπεὶ $X^{2}S$: ἐπί cet. || 7 μανίας : δειλίας ἢ μᾶλλον μανίας LC^{1} || 8 γὰρ S : om. cet. || 9 παρέχει post ἀλεῖψαι interpol. $ΔC^{2}$ || 10 τὴν κεφαλὴν del. Pohlenz ut glossam ad Eurip. versum || θεραπεῦσαι post κεφαλὴν interpol. Δ || κεφαλὴν : τὴν κ. Z || C 2 ἄγομεν (-ωμεν Dn) : φέρομεν Euripide || ὄρεος : ὀρέων Euripide || 3 νεότομον : -ταμον LCF || μέλαθρα : -θρον Z.

Celui dont le corps est malade capitule aussitôt et se met au lit ; il reste tranquille et se fait soigner. Si jamais dans un accès de fièvre ardente il s'agite et se retourne sur son lit, que l'un de ceux qui sont assis à son chevet lui dise doucement :

« Demeure, infortuné, sans bouger sur ta couche[1] »,

et le voilà qui s'arrête et se contient. Mais ceux qui souffrent des affections de l'âme, c'est alors qu'ils montrent le plus d'activité, c'est alors qu'ils restent le moins tranquilles. Car les impulsions sont les principes des actions, et les passions sont des impulsions violentes. Aussi ne laissent-elles pas l'âme en repos. C'est quand l'homme a le plus besoin de repos, de silence, de relâche, que la colère, les contestations, les amours, les chagrins l'entraînent en plein air et le montrent sans voiles, forcé qu'il est de commettre bien des actes contraires aux lois et de prononcer bien des paroles sans tenir compte des circonstances.

4 Une tempête qui ne permet pas de naviguer est moins dangereuse que celle qui empêche d'entrer au port ; ainsi les tempêtes de l'âme qui ne permettent pas à l'homme de se recueillir et de fixer sa raison agitée sont-elles les plus graves. Vaisseau sans pilote et sans lest, dans son agitation et ses divagations, emporté tête baissée dans des courses où il donne de la bande en louvoyant, il sombre dans un terrible naufrage et brise sa vie[2]. Il en résulte que, pour cette raison aussi, il est plus fâcheux d'être malade de l'âme que du corps. D'un côté on ne fait que souffrir, de l'autre on souffre et on fait du mal[3].

Pourquoi énumérer la foule des passions? L'occasion présente suffit à nous le rappeler. Voyez cette foule nom-

1. Euripide, *Oreste*, 258 ; *De tranq. an.*, 465 C.
2. « La raison est-elle navire ou bien pilote et lest ? » Fuhrmann, *op. cit.*, p. 69, n. 3 ; p. 274.
3. Cicéron, *Tusculanes*, III, 5, 10.

Καὶ γὰρ ὁ μὲν τῷ σώματι νοσῶν εὐθὺς ἐνδοὺς καὶ καθεὶς ἑαυτὸν εἰς τὸ κλινίδιον ἡσυχίαν ἄγει θεραπευόμενος, ἂν δέ που μικρὸν ἐξᾴξῃ καὶ διασκιρτήσῃ τὸ σῶμα φλεγμονῆς προσπεσούσης, εἰπών τις τῶν παρακαθημένων πράως·

« μέν', ὦ ταλαίπωρ', ἀτρέμα σοῖς ἐν δεμνίοις »,

ἐπέστησε καὶ κατέσχεν· οἱ δ' ἐν τοῖς ψυχικοῖς πάθεσιν
ὄντες τότε μάλιστα πράττουσι, τόθ' ἥκισθ' ἡσυχάζουσιν.
Αἱ γὰρ ὁρμαὶ τῶν πράξεων ἀρχή, τὰ δὲ πάθη σφοδρό-
τητες ὁρμῶν· διὸ τὴν ψυχὴν ἠρεμεῖν οὐκ ἐῶσιν, ἀλλ' ὅτε D
μάλιστα δεῖται μονῆς καὶ σιωπῆς καὶ ὑποστολῆς ὁ
ἄνθρωπος, τότ' αὐτὸν εἰς ὕπαιθρον ἕλκουσι, τότ' ἀποκα-
λύπτουσιν οἱ θυμοί, αἱ φιλονεικίαι, οἱ ἔρωτες, αἱ λῦπαι,
πολλὰ καὶ δρᾶν ἄνομα καὶ λαλεῖν ἀνάρμοστα τοῖς καιροῖς
ἀναγκαζόμενον. 4 Ὥσπερ οὖν ἐπισφαλέστερος χειμὼν
τοῦ πλεῖν οὐκ ἐῶντος ὁ κωλύων καθορμίσασθαι, οὕτως οἱ
κατὰ ψυχὴν χειμῶνες βαρύτεροι στείλασθαι τὸν ἄνθρωπον
οὐκ ἐῶντες οὐδ' ἐπιστῆσαι τεταραγμένον τὸν λογισμόν·
ἀλλ' ἀκυβέρνητος καὶ ἀνερμάτιστος ἐν ταραχῇ καὶ πλάνῃ
δρόμοις λεχρίοις καὶ παραφόροις διατραχηλιζόμενος εἴς τι
ναυάγιον φοβερὸν ἐξέπεσε καὶ συνέτριψε τὸν ἑαυτοῦ βίον. E
Ὥστε καὶ ταύτῃ χεῖρον νοσεῖν ταῖς ψυχαῖς ἢ τοῖς σώμασιν·
τοῖς μὲν γὰρ πάσχειν μόνον, τοῖς δὲ καὶ πάσχειν καὶ ποιεῖν
κακῶς συμβέβηκε.

Καὶ τί δεῖ τὰ πολλὰ λέγειν τῶν παθῶν; Αὐτὸς ὁ καιρὸς ὑπόμνησίς ἐστιν· ὁρᾶτε τὸν πολὺν τοῦτον καὶ παμμιγῆ,

501 C 5 τῷ om. M^{1}α^{1} || 6 ἑαυτὸν εἰς τὸ κλινίδιον : εἰς τὸ κ. ἑ. D || 7 ἐξᾴξῃ Wyttenbach : ἐξάξῃ || 8 πράως om. LC || 9 ἀτρέμα : ἀτρέμας X^{2}FY^{3}Maq || 11 τόθ' : ὅτε Gq || 12 ἀρχὴ : ἀρχαὶ LC || D 2 μονῆς : ὑπομ. MΠhC^{3}J^{2} || 4 ἔρωτες : οἱ δυσέρωτες ἔρωτες F || 6 οὖν : γὰρ Δ || χειμὼν : χειμῶνος LC^{1} -ῶνι N || 10 ταραχῇ καὶ πλάνῃ : πλ. κ. τ. G || 11 λεχρίοις Paton : ὀλεθρίοις || E 2 ταύτῃ Wyttenbach : τούτοις codd. καὶ διὰ ταῦτα καὶ τούτοις Δ || 5 παθῶν : π. ὧν Δ || 6 τοῦτον καὶ παμμιγῆ LC : τοῦτον καὶ π. τοῦτον G καὶ π. τοῦτον cet.

breuse et mêlée de gens qui se pressent là dans la confusion autour du tribunal et sur la place publique ! Ils ne se sont pas rassemblés pour sacrifier aux dieux du pays, ni même pour participer tous ensemble à des cérémonies familiales ; ce n'est pas pour apporter au Zeus d'Ascra[1] les prémices des moissons lydiennes[2], ni pour célébrer en l'honneur de Dionysos les orgies bachiques en de saintes nuits et des cortèges publics. C'est une maladie dans sa période aiguë qui périodiquement[3] chaque année rassemble là l'Asie exacerbée, qui arrive pour des procès et des débats à jour fixe, et les flots de la foule se précipitent tous à la fois sur une seule et même place, comme une inondation qui fait sauter tous les barrages « la foule de ceux qui tuent et de ceux que l'on tue »[4]. De quel accès de fièvre est-ce là l'effet? De quel état fébrile? Est-ce un dépôt de sang[5] ou un épanchement, une température trop élevée ou une surabondance d'humeurs? Si vous demandez à chaque procès, comme à un homme, d'où il est issu, d'où il vient[6], vous découvrirez qu'une colère opiniâtre a fait naître celui-ci, une contestation frénétique celui-là, un injuste désir le troisième...

1. Apollonius, *Historia mirabilium*, 13 (Keller, *Rerum naturalium scriptores graeci minores* I, 147). Le lieu de culte de Zeus d'Ascra était Halicarnasse.

2. Il semble que nous ayons affaire ici à une citation poétique.

3. « La répétition annuelle d'un événement fait penser à des périodes astrales. » (Fuhrmann, *op. cit.*, p. 231, n. 4).

4. *Iliade*, 4, 451.

5. *De tuenda sanitate praecepta*, 129 D.

6. Cf. *Odyssée*, 3, 71 ; 9, 252.

τὸν ἐνταῦθα συνειργμένον καὶ κυκώμενον ὄχλον περὶ
τὸ βῆμα καὶ τὴν ἀγοράν ; Οὐ θύσοντες οὗτοι συνεληλύ-
θασι πατρίοις θεοῖς οὐδ' ὁμογνίων μεθέξοντες ἱερῶν
ἀλλήλοις, οὐκ 'Ασκραίῳ Διὶ Λυδίων καρπῶν ἀπαρχὰς
φέροντες οὐδὲ Διονύσῳ βεβακχευμένον θύσθλον ἱεραῖς F
νυξὶ καὶ κοινοῖς ὀργιάσοντες κώμοις · ἀλλ' ὥσπερ ἐτησίοις
περιόδοις ἀκμὴ νοσήματος ἐκτραχύνασα τὴν 'Ασίαν ἐπὶ
δίκας καὶ ἀγῶνας ἐμπροθέσμους ἥκουσαν ἐνταῦθα συμ-
βάλλει, καὶ πλῆθος | ὥσπερ ῥευμάτων ἀθρόων εἰς μίαν 502
ἐμπέπτωκεν ἀγορὰν καὶ φλεγμαίνει καὶ συνέρρωγεν
« ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων ». Ποίων ταῦτα πυρετῶν
ἔργα, ποίων ἠπιάλων ; Τίνες ἐνστάσεις ἢ παρεμπτώσεις
ἢ δυσκρασία θερμῶν ἢ ὑπέρχυσις ὑγρῶν ; Ἂν ἑκάστην
δίκην ὥσπερ ἄνθρωπον ἀνακρίνῃς πόθεν πέφυκε, πόθεν
ἥκει, τὴν μὲν θυμὸς αὐθάδης γεγέννηκε, τὴν δὲ μανιώδης
φιλονεικία, τὴν δ' ἄδικος ἐπιθυμία **

501 E 7 τὸν Δ : om. cet. ‖ συνειργμένον Capps : συνερραγ. G^1 συνηραγ. cet. συνταραγμὸν κ. τὸν συνηρραγ. LC^1 ‖ 10 Λυδίων : ληίων n ‖ F 1 βεβακχευμένον : βακχευο. G^1 ‖ 2 ὀργιάσοντες n : -ζοντες cet. ‖ 3 ἐκτραχύνασα Δn : -ύνουσα cet. ‖ ἀσίαν $GWY^1N\Delta$: ὁσίαν h οὐσίαν cet. (om. C^1) ‖ 4 ἐμπροθέσμους : -μως D -ματος Y^1 -ματοι N ‖ ἥκουσαν $LCGXJ^1Y^1N$: ἥκουσιν cet. ‖ F 4-5 συμβάλλει καὶ πλῆθος Δ : καὶ om. cet. (συμβαλεῖν · τὸ δὲ τῶν πραγμάτων πλ. $M\Pi hnC^2$) ‖ 502 A 3 τε om. G ‖ 4 ποίων QYNMΠhZ : ποίων δ' cet. ‖ ἐνστάσεις : ἐντάσεις Z ‖ 5 ὑγρῶν : φύσις ὑγ. G ‖ 6 πόθεν^2 : ἢ πόθεν LC ‖ 7 θυμὸς αὐθάδης : αὐθ. θυμ. W ‖ γεγέννηκε : πεποίηκε Πn ‖ 8 φιλονεικία : ἔρως n.

35

DU BAVARDAGE

(DE GARRULITATE)

(*PLAN.* 14)

NOTICE

Plutarque n'est point un philosophe qui s'isole du monde pour échafauder un système cosmique. Comme les Stoïciens, qu'il n'aime guère pourtant, il se pose en directeur de conscience. Il veut « toucher à la fois la partie pathétique et la partie raisonnable de celui qui (l') écoute, être à la fois un moraliste, c'est-à-dire celui qui étudie les passions, et un moralisateur, c'est-à-dire celui qui propose une certaine morale. »[1] Le sujet qu'il aborde ici, le bavardage, peut paraître assez mince ; mais le peuple auquel appartenait notre auteur était plus qu'aucun autre curieux et avide de beau langage et confondait parfois le verbe et le verbiage. Savoir dans ces conditions garder le silence, en dépit de la démangeaison que l'on éprouve de parler, c'est faire montre de force d'âme, tandis que le bavardage témoigne d'une incontinence verbale.

Le plan suivi par l'auteur manque de rigueur : nous avons affaire à un aimable conteur, dont le péché mignon est la prolixité ; si bien que l'on se demande parfois si les conseils que Plutarque prodigue au bavard, il ne les adresse point secrètement à lui-même.

Comme un bon avocat, notre moraliste commence par évoquer la difficulté de sa tâche : comment convaincre un bavard de se corriger, quand par définition un bavard n'écoute pas (1) ? Il faut lui recommander le silence, ce qui doit lui permettre de trouver enfin

1. Montherlant, *Causerie sur Pasiphaé* (Théâtre p. 107, éd. Pléiade), à propos du chœur tragique.

des auditeurs ! et surtout des auditeurs attentifs (2). Même s'ils disent la vérité, les bavards ne trouvent point créance (3). Pis encore, le bavardage est assimilé à l'ivresse qui ne sait garder un secret. Il est même pire que l'ivresse, puisqu'il s'exerce partout et sans cesse (4). Ici un éloge de Lysias et d'Homère pour leur sobriété d'expression (5). L'abus de la parole est aussi fâcheux que l'abus du vin (6). Le bavardage cumule tous les inconvénients des passions ou des maladies de l'âme : il est à la fois dangereux, haïssable et ridicule. Plutarque en donne divers exemples : Le siège d'Athènes par Sylla, la conspiration de Pison (7). Par contre il est d'autres exemples de discrétion héroïque qu'on peut alléguer : Zénon, Léaîna, les héros d'Homère (8), l'Ino d'Euripide, Antigone le Borgne, Métellus, Eumène (9). On ne peut se plaindre d'être trahi par un autre, quand on a trahi soi-même un secret : une parole vous a-t-elle échappé, il est impossible de la rattraper (10). Ici se place l'amusante histoire du sénateur romain qui veut éprouver la discrétion de sa femme. Mais l'indiscrétion de Fulvius lui fut fatale, à lui et à son épouse (11). C'est également faire preuve de sagesse que de ne pas chercher à tout savoir : histoire de Séleucus (12), et à tout dire (13) : supplice subi par le barbier de Denys et mésaventure arrivée au barbier athénien qui annonce le désastre de Sicile (13). Le bavardage a trahi des criminels qui sans lui eussent échappé à la justice : pillards du temple de Lacédémone et meurtriers d'Ibycos. Dans ce domaine de la discrétion, les oies de Cilicie se montrent plus avisées que les hommes (14). Le bavard est pire que le traître, car il trahit pour le simple plaisir de parler (15). Après avoir longuement énuméré les inconvénients du bavardage, Plutarque en entreprend la guérison : il faut d'abord s'adresser au jugement du malade, à sa raison (16), puis lui montrer les avantages de la discrétion ou de la sobriété d'expression, et Plutarque de citer des apophtegmes laconiens et les maximes gravées sur les murs du temple de Delphes. Parfois de simples gestes peuvent suffire : ainsi ont agi Héraclite et Scilou-

ros (17). Le serviteur romain peut en ce domaine donner des leçons à l'esclave athénien (18). Il faut aussi créer une habitude contraire : celle de ne répondre que le dernier, de n'intervenir que pour approuver ou rectifier une opinion émise par autrui (19), de réfléchir avant de répondre, pour le faire à bon escient. Socrate altéré ne buvait pas tout de suite au sortir du gymnase (20). Dans la façon de répondre, on peut s'en tenir à l'essentiel, se montrer poli, y mettre du superflu. En tout cas il faut adapter sa réponse à la question (21). Il y a lieu d'éviter nos sujets de prédilection qui nous entraînent au bavardage, comme le font militaires, politiciens, amoureux : la bouche parle d'abondance de cœur ! Recherchons plutôt des sujets instructifs pour nous (22). Le bavardage dans le domaine littéraire est cependant un moindre mal. Comme Antipatros le philosophe, on traitera les sujets par écrit et non verbalement. On recherchera la société de gens dont l'âge et le mérite nous imposent le silence et nous habituent à la réflexion et à la circonspection (23).

L'époque de composition.

Dans la pensée philosophique et théologique de Plutarque, il est possible de déceler une certaine évolution et de découvrir, sinon la date de parution des traités, du moins leur ordre de succession. Il n'en va point de même pour les œuvres morales proprement dites, car on n'imagine guère que la pensée de Plutarque ait pu varier sur des questions comme l'amour fraternel, la curiosité ou le bavardage. Il y a cependant un moyen de classer ces ouvrages, qui est le relevé des parallèles avec d'autres traités. Une seule rencontre n'est pas probante, mais leur fréquence indique que l'auteur du traité a encore dans l'esprit tel ou tel passage de l'œuvre écrite antérieurement à celle qu'il compose.

Le traité *Du bavardage* offre des parallèles avec trente et un autres traités ou dialogues, mais les plus nombreux se trouvent dans les *Propos de table* (10), *De la curiosité* (6), *Comment écouter* (4), *Préceptes*

de santé (4), *Apophlegmes de rois et de généraux* (4), *Du contrôle de la colère* (3). *Du bavardage* se rencontre deux fois avec les *Apophtegmes lacédémoniens*, les *Préceptes politiques*, *De l'amour*, *Un philosophe doit converser surtout avec les hommes au pouvoir*, *Sur l'éducation des enfants*, *De la vertu morale*, *Le banquet des Sept Sages*, *De l'exil*, *Si un vieillard doit s'occuper des affaires*, *De la louange de soi-même.*

On sait par ailleurs que l'on peut fixer une date approximative à certaines œuvres. A l'époque de Domitien (81-96) remonteraient *De la vertu morale*, *Du contrôle de la colère*, *Le banquet des Sept Sages;* à l'époque de Trajan (98-117) *De la curiosité*, *De la louange de soi-même*, *De l'exil*, *Préceptes politiques*, *Apophtegmes de rois et de généraux*, et notre traité *Du bavardage.* Les *Propos de table* sont dédiés à Sénécion qui fut consul en 99, 102 et 107 ; *Préceptes de santé* est de peu postérieur à la mort de Titus (81) d'après 123 D. Les *Apophtegmes de rois et de généraux* sont dédiés à Trajan, mais leur authenticité est contestée.

Un autre moyen d'approche pour la datation est la diversité d'attribution d'un dit célèbre. Ainsi en trois passages de notre traité. Un mot de Bias (503 F) est attribué à Démarate en *Apophtegmes lacédémoniens* 220 A-B, mais ce recueil est d'une authenticité douteuse et on ne peut rien en conclure. Un trait de Pittacos (506 C) est le fait de Bias dans *Comment écouter*, 38 B et dans le *Banquet des Sept Sages*, 146 F. On en doit conclure, soit qu'il y ait méprise, soit qu'il y ait correction, que les traités qui donnent Bias sont contemporains et que notre *Bavardage* leur est antérieur ou postérieur, mais plus vraisemblablement postérieur, s'il est bien de l'époque de Trajan. La réplique de l'ambassadeur lacédémonien à Démétrius (511 A) est faite par Agis à Philippe en *Apophtegmes lacédémoniens*, 216 A, mais par un ambassadeur lacédémonien à Démétrius en 233 F. Ce qui prouve au moins le caractère composite de ces *Apophtegmes.* La *Vie de Démétrius* (42, 2) corrobore

l'attribution de cette réplique à l'ambassadeur et non à Agis.

Selon W. C. Helmbold, qui combine ici les conclusions de Pohlenz, Brokate et Hein, l'œuvre fut écrite après le *De curiositate* et avant le *De tranquillitate*, le *De capienda ex inimicis utilitate* et le *De laude ipsius*.

Les prédécesseurs de Plutarque.

Hésiode recommandait déjà à son paresseux de frère de passer sans s'y arrêter près du « siège d'airain », l'enclume de la forge, où les clients du forgeron bavardaient, et de ne pas s'attarder sous le portique ensoleillé, rendez-vous des oisifs d'Ascra. C'était l'hiver, sans doute, mais le travailleur laborieux ne chômait jamais[1]. Sémonide d'Amorgos nous parle d'une femme qui veut tout savoir et s'empresse de tout raconter, le bien comme le mal[2].

Platon ne fait qu'incidemment mention du bavardage. Le bavard, à ses yeux, est assimilé à l'homme qui discourt des phénomènes célestes[3], ou les observe[4] ; et le bavardage à la météorologie[5]. Pour le profane, fait observer Parménide à Socrate, les discussions philosophiques ne sont que bavardage[6]. Dans le *Théétète*, Socrate reconnaît lui-même que le bavard est un être terriblement désagréable[7], puis il s'accuse, sans trop y croire assurément, de sa lenteur d'esprit et de son bavardage[8]. Xénophon, dans l'*Économique*[9], lui prête le même langage : ce qui laisse à penser que les Athéniens devaient détester ce défaut puisqu'ils en faisaient grief au philosophe. Aristote n'a point abordé ce sujet. Nous

1. Hésiode, *Travaux*, 493 sqq.
2. Sémonide, fr. 7 Diehl.
3. Platon, *Cratyle*, 401 B ; *Politique*, 299 B.
4. Platon, *République*, VI 488 E.
5. Platon, *Phèdre*, 270 A. Météorologie, c'est-à-dire, étymologiquement, « des paroles en l'air ».
6. Platon, *Parménide*, 135 D.
7. Platon, *Théétète*, 195 B.
8. Platon, *Théétète*, 195 C.
9. Xénophon, *Économique*, XI 3.

ne trouvons chez lui que de brèves allusions à ce travers. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote se contente d'en donner une définition : « Ceux qui aiment à forger des fables et conter des histoires... nous les appelons bavards. »[1] Les mots de bavardage et de divagations ἀδολεσχία, μωρολογία voisinent dans une phrase de l'*Histoire des animaux*[2]. Il note enfin que le vin rend loquaces certains individus[3]. Le premier qui s'intéresse à la question est son disciple Théophraste dans les *Caractères*[4]. Ce dernier distingue quatre variétés dans le genre bavardage. Selon son procédé d'exposition, il commence par donner une définition. Le bavard, proprement dit, ἀδολέσχης est celui qui raconte de longues histoires sans queue ni tête : c'est la conversation à bâtons rompus des habitués de la λέσχη, le « parloir de ville », pour reprendre une expression de Paul Mazon traduisant Hésiode (*Trav.* 493). Le loquace λάλος éprouve le prurit de parler. Son défaut est l'incontinence verbale ἀκρασία τοῦ λόγου. Le mythomane λογοποιός forge des mensonges de toutes pièces et s'efforce de leur donner créance. Le dénigreur enfin κακολόγος cède à son penchant de rabaisser autrui. Théophraste illustre chacune de ses définitions de nombreux exemples. On a parlé à ce propos « d'uniformité systématique, scientifique même en quelque sorte. » On a comparé ce procédé à celui des démonstrations géométriques[5]. Cette remarque est parfaitement justifiée. Nous avons dans les *Caractères* non une œuvre littéraire, mais un manuel scolaire. Plutarque agit tout autrement, qui prétend écrire pour de nombreux lecteurs, et non pour quelques disciples, ni fournir un enseignement ésotérique.

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1117 B 34.
2. Aristote, *De animalium historia*, 492 B 2.
3. Aristote, *Problemata*, XXX 954 A.
4. Théophraste, *Caractères*, 3 ; 7 ; 8 ; 28.
5. Théophraste, *Caractères*, p. 21. Édit. Navarre, C.U.F.

DU BAVARDAGE

1 C'est une cure difficile et malaisée que la philosophie entreprend à l'endroit du bavardage ; le remède en effet dont elle use, la parole, requiert des auditeurs, et les bavards n'écoutent personne, car ils parlent sans cesse. Et voilà le premier mal causé par l'incapacité de se taire, l'incapacité d'écouter. Surdité délibérée de gens qui, je pense, reprochent à la nature de leur avoir donné deux oreilles pour une seule langue[1]. L'aimable répartie d'Euripide à un inepte auditeur[2] :

« Je ne saurais remplir ce qui ne garde rien,
Ni verser la sagesse en un homme stupide »,

on la ferait avec plus de raison encore au bavard :

« Je ne saurais remplir ce qui ne reçoit rien,
Ni verser la sagesse... »

ou plutôt inonder de tels propos un homme qui parle sans qu'on l'écoute et n'écoute pas ceux qui lui parlent. S'il lui arrive, en effet, d'entendre quelques mots, au reflux de son bavardage, le flux a tôt fait de les rendre au centuple. Le portique d'Olympie, qui d'un seul son renvoie plusieurs échos, s'appelle les Sept Voix[3] ; mais le bavardage, est-il provoqué par le moindre propos, le répercute aussitôt

« Faisant vibrer dans l'âme les cordes qui
Ne devraient pas vibrer[4] ».

1. *De audiendo*, 39 B ; *Stoic. Vet. Fragm.*, I, 68 Zénon, 310.
2. Nauck[2], fr. 899. L'image rappelle le tonneau des Danaïdes : cf. Lucien, *Timon*, 18.
3. Pausanias, 5, 21, 17 ; Pline, *Nat. Hist.*, 36, 15, 100. Ce portique était à l'est de l'Altis.

1 Δύσκολον μὲν ἀναλαμβάνει θεράπευμα καὶ χαλεπὸν
ἡ φιλοσοφία τὴν ἀδολεσχίαν. Τὸ γὰρ φάρμακον αὐτῆς, ὁ
λόγος, ἀκουόντων ἐστίν, οἱ δ' ἀδόλεσχοι οὐδενὸς ἀκούου-
σιν· ἀεὶ γὰρ λαλοῦσι. Καὶ τοῦτ' ἔχει πρῶτον κακὸν ἡ C
ἀσιγησία, τὴν ἀνηκοίαν. Κωφότης γὰρ αὐθαίρετός ἐστιν,
ἀνθρώπων, οἶμαι, μεμφομένων τὴν φύσιν ὅτι μίαν μὲν
γλῶτταν, δύο δ' ὦτ' ἔχουσιν. Εἴπερ οὖν ὁ Εὐριπίδης καλῶς
εἶπε πρὸς τὸν ἀσύνετον ἀκροατήν·

« Οὐκ ἂν δυναίμην μὴ στέγοντα πιμπλάναι,
σοφοὺς ἐπαντλῶν ἀνδρὶ μὴ σοφῷ λόγους, »

δικαιότερον ἄν τις εἴποι πρὸς τὸν ἀδόλεσχον [μᾶλλον δὲ
περὶ τοῦ ἀδολέσχου]· « Οὐκ ἂν δυναίμην μὴ δεχόμενον
πιμπλάναι, σοφοὺς ἐπαντλῶν » [ἀνδρὶ μὴ σοφῷ λόγους],
μᾶλλον δὲ περιαντλῶν λόγους ἀνθρώπῳ λαλοῦντι μὲν D
πρὸς τοὺς οὐκ ἀκούοντας, μὴ ἀκούοντι δὲ τῶν λαλούν-
των. Καὶ γὰρ ἂν ἀκούσῃ τι βραχύ, τῆς ἀδολεσχίας
ὥσπερ ἄμπωτιν λαβούσης, τοῦτο παραχρῆμα πολλα-
πλάσιον ἀνταποδίδωσι. Τὴν μὲν γὰρ ἐν Ὀλυμπίᾳ στοὰν
ἀπὸ μιᾶς φωνῆς πολλὰς ἀντανακλάσεις ποιοῦσαν ἑπτά-
φωνον καλοῦσι· τῆς δ' ἀδολεσχίας ἂν ἐλάχιστος ἅψηται
λόγος, εὐθὺς ἀντιπεριηχεῖ

« κινοῦσα χορδὰς τὰς ἀκινήτους φρενῶν ».

502 C 5 τὸν om. LC ‖ 8-9 μᾶλλον δὲ περὶ τοῦ ἀδολέσχου del. Stegmann ‖ 10 ἀνδρὶ μὴ σοφῷ λόγους om. G^{1}Y del. Pohlenz ‖ λόγους om. Mα^{1}ΣS ‖ D 5 ἀνταποδίδωσι : ἀποδ. LC ‖ γὰρ : οὖν YMΠΔhS.

Assurément le conduit auditif de ces gens-là n'est point percé en direction de l'âme, mais de la langue[1]. Aussi les paroles entendues, que les autres retiennent, s'écoulent chez les bavards, qui ensuite comme des vases[2], vides d'esprit, pleins de bruit, s'en vont de-ci de-là.

2 Néanmoins si l'on ne veut négliger aucun moyen de guérison, disons au bavard :

« Tais-toi, fils ; le silence a bien des avantages[3]. »

Les deux premiers et les plus importants sont d'écouter et de se faire écouter : l'un et l'autre échappent aux bavards ; bien plus ils jouent de malheur avec leur passion même. Les autres maladies de l'âme[4], l'avarice, l'ambition, la luxure, permettent au moins d'atteindre l'objet de leurs désirs, mais les bavards éprouvent le pire des désagréments : ils souhaitent trouver des auditeurs et n'en trouvent point. C'est la déroute et tout le monde prend la fuite. Que les gens soient assis dans un hémicycle ou en train de se promener sous un portique, dès qu'ils voient arriver le bavard, vite on se passe la consigne pour lever le camp. Quand dans une réunion un silence s'établit soudain, on dit qu'Hermès est entré[5] ; ainsi, lorsqu'un bavard pénètre dans une salle de banquet ou dans un cercle d'amis, tous se taisent, ne voulant pas lui offrir de prise, et si de lui-même il commence à ouvrir la bouche,

« Comme avant la tempête,
Lorsque souffle Borée autour du cap marin[6] »,

tous, prévoyant l'ouragan et le mal de mer, se lèvent pour décamper. Aussi les bavards ne trouvent-ils pas de gens qui se mettent de bon cœur avec eux ni dans un repas, ni sous la tente, ni sur la route, ni sur mer ; ils n'ont que ceux qui n'ont pu les éviter. Le bavard vous harcèle partout, se pend à vos basques, vous saisit la barbe, vous donne une bourrade[7].

Μήποτε γὰρ αὐτοῖς οὐκ εἰς τὴν ψυχήν, ἀλλ' εἰς τὴν
γλῶτταν ἡ ἀκοὴ συντέτρηται· διὸ τοῖς μὲν ἄλλοις ἐμμέ-
νουσιν οἱ λόγοι, τῶν δ' ἀδολέσχων διαρρέουσιν· εἶθ'
ὥσπερ ἀγγεῖα κενοὶ φρενῶν, ἤχου δὲ μεστοὶ περιίασιν. E
2 Εἰ δ' οὖν δοκεῖ πείρας μηδὲν ἐλλελεῖφθαι, εἴπωμεν πρὸς
τὸν ἀδόλεσχον· « Ὦ παῖ, σιώπα· πόλλ' ἔχει σιγὴ καλά »,
δύο δὲ τὰ πρῶτα καὶ μέγιστα, τὸ ἀκοῦσαι καὶ ἀκουσθῆναι,
ὧν οὐδετέρου τυχεῖν ἐγγίνεται τοῖς ἀδολέσχοις, ἀλλὰ καὶ
περὶ αὐτὴν τὴν ἐπιθυμίαν ἀποδυσπετοῦσι. Τοῖς μὲν γὰρ
ἄλλοις νοσήμασι τῆς ψυχῆς, οἷον φιλαργυρίᾳ, φιλοδοξίᾳ,
φιληδονίᾳ, τὸ γοῦν τυγχάνειν ὧν ἐφίενται περίεστι, τοῖς δ'
ἀδολέσχοις τοῦτο συμβαίνει χαλεπώτατον· ἐπιθυμοῦντες
γὰρ ἀκροατῶν οὐ τυγχάνουσιν, ἀλλὰ πᾶς φεύγει προτρο-
πάδην· κἂν ἐν ἡμικυκλίῳ τινὶ καθεζόμενοι κἂν περιπα- F
τοῦντες ἐν ξυστῷ θεάσωνται προσφοιτῶντα, ταχέως
ἀνάζευξιν αὐτοῖς παρεγγυῶσι. Καὶ καθάπερ ὅταν ἐν
συλλόγῳ τινὶ σιωπὴ γένηται, τὸν Ἑρμῆν ἐπεισεληλυθέναι
λέγουσιν, οὕτως ὅταν εἰς συμπόσιον ἢ συνέδριον γνωρίμων
λάλος εἰσέλθῃ, | πάντες ἀποσιωπῶσι μὴ βουλόμενοι λαβὴν 503
παρασχεῖν· ἂν δ' αὐτὸς ἄρξηται διαίρειν τὸ στόμα, « πρὸ
χείματος ὥστ' ἀνὰ ποντίαν ἄκραν βορρᾶ ζαέντος », ὑφορώ-
μενοι σάλον καὶ ναυτίαν ἐξανέστησαν. Ὅθεν αὐτοῖς
συμβαίνει μήτε παρὰ δεῖπνον συγκλιτῶν μήτε συσκήνων
τυγχάνειν προθύμων, ὅταν ὁδοιπορῶσιν ἢ πλέωσιν, ἀλλ'
ἀναγκαστῶν· πρόσκειται γὰρ ἁπανταχοῦ, τῶν ἱματίων
ἀντιλαμβανόμενος, ⟨ἁπτόμενος⟩ τοῦ γενείου, τὴν πλευρὰν
θυροκοπῶν τῇ χειρί.

502 E 3 σιγὴ : ἡ σ. JK[1] || 4 πρῶτα καὶ μέγιστα : μεγ. κ. πρ. LC || 8 ἐφίενται : ἐφίεται LC || F 1 κἂν[1] : καὶ W || ἐν om. G[1] || 2 ξυστῷ Pohlenz : ταὐτῷ || 3 ὅταν : ἂν LC[1] || 6 λάλος εἰσέλθῃ : εἰσ. λά. LC || 503 A 3 βορρᾶ G[1] : βορέου cet. || ζαέντος Crusius : πνέοντος Y[1]ΣΘn[2]N ζέοντος cet. || 4-5 αὐτοῖς συμβαίνει μήτε παρὰ δεῖπνον : οὔτε π.δ. αὐ. συμ. LC || 5 συγκλιτῶν Hutten : συγκλήτων LCG[1]W[1]X[1]J[1]MΠSa[1] -κλί- cet. || 7 πρόσκειται : προ- XSh || 8 ἁπτόμενος add. Stegmann || 9 θυροκοπῶν : χειρο- Θ.

« Que les pieds alors sont précieux ![1] »

comme dit Archiloque et aussi, par Zeus, le savant Aristote. Ce dernier en effet, importuné par un bavard qui l'assommait avec d'absurdes récits et lui répétait sans cesse : « N'est-ce point étonnant, Aristote ? » finit par lui dire : « Ce qui est étonnant, ce n'est pas cela, mais que l'on ait des pieds et que l'on te supporte ! » Un autre individu de cet acabit, après d'interminables discours, lui avait dit : « Je t'ai lassé, ô philosophe, avec mon bavardage ? » Il répliqua : « Non, par Zeus, car je n'écoutais pas ! » Quand les bavards prennent de force la parole, l'esprit leur livre les oreilles pour les remplir extérieurement de leur flux de paroles, mais lui, intérieurement, en lui-même, déploie et poursuit d'autres pensées. Aussi le bavard ne trouve-t-il guère d'auditeurs qui l'écoutent et le croient. On prétend que le sperme de ceux qui sont trop portés aux plaisirs charnels est stérile : de même la parole des bavards est inféconde et n'aboutit à rien[2].

3 La nature cependant n'a protégé aucune partie de notre corps par une barrière aussi solide qu'elle le fit pour notre langue, devant laquelle elle a installé la garnison des dents, afin que, si elle n'obéit pas aux « rênes brillantes »[3] que tire de l'intérieur la raison et qu'elle ne se contienne pas, nous refrénions son incontinence en la mordant jusqu'au sang. Ce n'est point l'absence de verrous aux resserres ou aux maisons, mais « de frein à la bouche, qui a pour fin le malheur », selon Euripide[4]. S'imaginer que des magasins sans porte et des bourses sans cordons ne présentent aucune utilité pour leurs possesseurs et avoir une bouche sans clef ni porte, qui laisse échapper comme les bouches du Pont un flux perpétuel, c'est paraître estimer sa parole sans aucune valeur.

1. Archiloque, 221 (132), édit. Lasserre-Bonnard, C.U.F.

2. *Lyc.*, 19. : « De même, en effet, que la semence des débauchés qui abusent de l'amour est le plus souvent stérile et inféconde, de même l'intempérance de la langue rend le discours vide et dénué de sens. » Trad. Flacelière, C.U.F.

« Πόδες δὴ κεῖθι τιμιώτατοι »,

κατὰ τὸν Ἀρχίλοχον, καὶ νὴ Δία κατὰ τὸν σοφὸν
Ἀριστοτέλην. Καὶ γὰρ αὐτὸς ἐνοχλούμενος ὑπ' ἀδολέσχου
καὶ κοπτόμενος ἀτόποις τισὶ διηγήμασι, πολλάκις αὐτοῦ B
λέγοντος, « Οὐ θαυμαστόν, Ἀριστότελες ; » « Οὐ τοῦτο,
φησί, θαυμαστόν, ἀλλ' εἴ τις πόδας ἔχων σὲ ὑπομένει. »
Ἑτέρῳ δέ τινι τοιούτῳ μετὰ πολλοὺς λόγους εἰπόντι·
« Κατηδολέσχηκά σου, φιλόσοφε · » « Μὰ Δί', εἶπεν,
οὐ γὰρ προσεῖχον. » Καὶ γὰρ ἂν βιάσωνται λαλεῖν οἱ
ἀδόλεσχοι, παρέδωκεν αὐτοῖς ἡ ψυχὴ τὰ ὦτα περιαντλεῖν
ἔξωθεν, αὐτὴ δ' ἐντὸς ἑτέρας τινὰς ἀναπτύσσει καὶ διέξεισι
πρὸς αὑτὴν φροντίδας. Ὅθεν οὔτε προσεχόντων οὔτε
πιστευόντων ἀκροατῶν εὐποροῦσι · τῶν μὲν γὰρ πρὸς τὰς
συνουσίας εὐκαταφόρων ἄγονον εἶναι τὸ σπέρμα λέγουσι,
τῶν δ' ἀδολέσχων ὁ λόγος ἀτελὴς καὶ ἄκαρπός ἐστι. C

3 Καίτοι γ' οὐδὲν οὕτως ἡ φύσις εὐερκῶς κεχαράκωκε
τῶν ἐν ἡμῖν ὡς τὴν γλῶτταν, βαλομένη φρουρὰν πρὸ
αὐτῆς τοὺς ὀδόντας, ἵν', ἐὰν ἐντὸς κατατείνοντος « ἡνία
σιγαλόεντα » τοῦ λογισμοῦ μὴ ὑπακούῃ μηδ' ἀνειλῆται,
δήγμασιν αὐτῆς κατέχωμεν τὴν ἀκρασίαν αἱμάττοντες.
« Ἀχαλίνων » γὰρ οὐ ταμιείων οὐδ' οἰκημάτων, ἀλλὰ
« στομάτων τὸ τέλος δυστυχίαν » ὁ Εὐριπίδης φησίν·
οἱ δ' οἰκημάτων μὲν ἀθύρων καὶ βαλλαντίων ἀδέσμων μηδὲν
ὄφελος οἰόμενοι τοῖς κεκτημένοις εἶναι, στόμασι δ' ἀκλείσ-
τοις καὶ ἀθύροις ὥσπερ τὸ τοῦ Πόντου διὰ παντὸς ἔξω D
ῥέουσι χρώμενοι πάντων ἀτιμότατον ἡγεῖσθαι τὸν λόγον
ἐοίκασιν.

503 A 10 δὴ : δὲ JY^{1}NSh ‖ 11 Ἀρχίλοχον : ἀντίλοχον LC ‖ A 12-B 1 ὑπ' ... κοπτόμενος om. D ‖ B 1 κοπτόμενος : σκοπτ. XS σκωπτ. JNY ‖ 10-11 τὰς ... λέγουσι om. M^{1} ‖ 11 εἶναι om. C ‖ C 3 ἐν Γ : παρ' cet. ‖ βαλομένη : βαλλ. CXJSαA^{1}Z ‖ 5 ὑπακούῃ : ὑπακούσῃ C^{1} ‖ ἀνειλῆται : ἀνιλλῆται WXJ ἀνελῆται M^{1} ἀνιλῆται Y ‖ 7-9 ἀλλὰ ... οἰκημάτων om. X ‖ 8 τὸ τέλος om. C^{1} ‖ δυστυχίαν ὁ Εὐριπίδης : ὁ εὐρ. δ. CG ‖ φησίν : εἶναι φησίν GWK.

Aussi n'est-ce obtenir jamais ce crédit[1] que tout discours sollicite, car sa finalité propre est de créer du crédit chez les auditeurs. Mais les bavards ne sont pas crus, même s'ils disent la vérité. De même en effet que le blé enfermé dans une jarre se trouve avoir augmenté en volume, mais diminué en qualité, une histoire qui se présente dans la bouche d'un bavard produit une surabondance de mensonges, qui lui fait perdre tout crédit.

4 Ajoutons que tout homme rangé et qui se respecte éviterait, j'imagine, de s'enivrer, car si selon quelques-uns la colère est mitoyenne de la folie[2], l'ivresse loge avec elle, ou plutôt l'ivresse est une folie dont la durée est plus brève, mais la cause plus grave parce qu'elle est en outre volontaire[3]. Il n'est aucune accusation plus fréquemment portée contre l'ivresse que l'intempérance et l'incontinence des paroles : « car le vin, dit le poète[4],

> fait chanter, danser et rire aux larmes
> l'homme le plus rassis. »

Mais qu'y a-t-il là de si redoutable? Le chant, le rire, la danse? Rien jusque-là !

> « et nous tire les mots que mieux vaudrait garder. »

Voilà qui est redoutable et dangereux à présent. Et peut-être le poète a-t-il résolu le problème débattu par les philosophes[5], sur la différence entre griserie et ivresse, quand il a parlé de la première comme une détente et de la seconde comme un bavardage. Ce qui est dans le cœur de l'homme sobre est sur la langue de l'homme ivre, comme dit le proverbe[6]. Voilà pourquoi Bias[7], qui dans une beuverie restait silencieux et était

1. Il en va de même de l'importun du *De curiositate*, 519 D.
2. Antiphane, fr. 295 Kock.
3. Sénèque, *Épîtres*, 83, 18.
4. *Odyssée*, 14, 464-466, trad. Bérard, C.U.F. *Quaest. conv.*, 645 A.
5. Notamment par Chrysippe : *Stoic. Vet. Fragm.*, 3, 644, 712.
6. *Paroem. Gr.*, 1, 313 et 2, 219, 687.
7. La même remarque est attribuée à Démarate en *Apopht. Lac.*, 220 A B, recueil d'une authenticité douteuse, et à Solon par Stobée (3, 685-686, éd. Hense).

Ὅθεν οὐδὲ πίστιν ἔχουσιν ἧς πᾶς λόγος ἐφίεται· τὸ γὰρ οἰκεῖον αὐτοῦ τέλος τοῦτ' ἔστι, πίστιν ἐνεργάσασθαι τοῖς ἀκούουσιν· ἀπιστοῦνται δ' οἱ λάλοι, κἂν ἀληθεύωσιν. Ὥσπερ γὰρ ὁ πυρὸς εἰς ἀγγεῖον κατακλεισθεὶς τῷ μὲν μέτρῳ πλείων εὑρίσκεται, τῇ δὲ χρείᾳ μοχθηρότερος, οὕτω λόγος εἰς ἀδόλεσχον ἐμπεσὼν ἄνθρωπον πολὺ ποιεῖ τοῦ ψεύδους ἐπίμετρον, ᾧ διαφθείρει τὴν πίστιν.

4 Ἔτι τοίνυν τὸ μεθύειν πᾶς ἄνθρωπος αἰδήμων καὶ κόσμιος, οἶμαι, φυλάξαιτ' ἄν. Μανίᾳ γὰρ ὁμότοιχος μὲν ἡ ὀργὴ κατ' ἐνίους, ἡ δὲ μέθη σύνοικος, μᾶλλον δὲ μανία τῷ E
μὲν χρόνῳ ἥττων, τῇ δ' αἰτίᾳ μείζων, ὅτι τὸ αὐθαίρετον αὐτῇ πρόσεστι. Τῆς δὲ μέθης οὐθὲν οὕτω κατηγοροῦσιν ὡς τὸ περὶ τοὺς λόγους ἀκρατὲς καὶ ἀόριστον· « Οἶνος γάρ, φησιν,

ἐφέηκε πολύφρονά περ μάλ' ἀεῖσαι,
καί θ' ἁπαλὸν γελάσαι καί τ' ὀρχήσασθαι ἀνῆκε. »

Καὶ τί τὸ δεινόν ; Ὠιδὴ καὶ γέλως καὶ ὄρχησις ; Οὐδὲν ἄχρι τούτων·

« καί τι ἔπος προέηκεν, ὅπερ τ' ἄρρητον ἄμεινον ».

Τοῦτ' ἤδη δεινὸν καὶ ἐπικίνδυνον. Καὶ μή ποτε τὸ ζητούμενον παρὰ τοῖς φιλοσόφοις λύων ὁ ποιητὴς οἰνώσεως καὶ μέθης διαφορὰν εἴρηκεν, οἰνώσεως μὲν ἄνεσιν, μέθης δὲ F
φλυαρίαν. Τὸ γὰρ ἐν τῇ καρδίᾳ τοῦ νήφοντος ἐπὶ τῆς γλώττης ἐστὶ τοῦ μεθύοντος, ὡς οἱ παροιμιαζόμενοί φασιν. Ὅθεν ὁ μὲν Βίας ἔν τινι πότῳ σιωπῶν καὶ σκωπτόμενος

503 D 4 πᾶς λόγος : πᾶς ὁ λ. (X^{1}υWJG^{4}) uel ὁ πᾶς λ.(CG^{1})Γ ‖ 11 Ἔτι : ὅτι C^{1}WXJYNh. ‖ 12 οἶμαι Γ (exc. C)S^{2} : om. cet. ‖ ὁμότοιχος Stob. (cod. M) : ὁμότυχος XυJ^{1}K ὁμόστοιχος cet. et Stob. A ‖ E 1 μανία : μανίας Ha. ‖ 2 ἥττων ... μείζων : ἧττον ... μεῖζον C^{1}XυJYNS^{1} ‖ τῇ δ' αἰτίᾳ Δn^{1} : τῷ δ' ἑκουσίῳ cet. ‖ 5 φησιν : om. MΠh ‖ 6 ἐφέηκε : ἀνέηκε MΠ ‖ 8 Καὶ τί : καίτοι D ‖ δεινόν Amyot : δεινότατον ‖ ᾠδή : ὡς δή CXJYNMΠS ‖ 10 καί : ἀλλὰ καί h ‖ τι om. WXJYNM^{1}S ‖ F 2 τῆς om. XJ ‖ 3 φασιν : λέγουσιν Γ.

taxé de sottise par un bavard, répondit : « Quel sot pourrait garder le silence dans le vin ? » A Athènes un hôte qui traitait à sa table les envoyés d'un roi[1] s'était piqué, pour répondre à leur souhait, de leur faire rencontrer les philosophes. Ceux-ci prenaient part à la conversation et payaient ainsi leur écot, mais Zénon[2], lui, gardait le silence. Les étrangers lui portèrent courtoisement une santé et lui dirent : « Et de toi, Zénon, que dire au roi ? — Rien d'autre, répondit-il, sinon qu'il y a à Athènes un vieillard capable de garder le silence dans une beuverie. »

Tant il est vrai que le silence a quelque chose de profond, de religieux, de sobre, mais l'ivresse de bavard : elle est irréfléchie et dépourvue de sens, ce qui la rend loquace. Les philosophes[3] définissent même l'ivresse comme les sottises débitées par un ivrogne. Ainsi ce n'est pas le fait de boire qui est critiqué, si le silence l'accompagne, mais c'est le vain bavardage qui transforme en ivresse la griserie. L'homme ivre radote près d'une coupe, mais le bavard radote partout : sur la place publique, au théâtre, en promenade, lors d'une halte à l'étape[4], le jour, la nuit. Il est, comme médecin, plus importun que la maladie, comme compagnon de traversée, plus désagréable que la nausée, s'il fait un éloge, plus insupportable que le détracteur. Nous avons plus de plaisir à fréquenter des méchants s'ils sont adroits que d'honnêtes gens s'ils sont bavards. Le Nestor de Sophocle[5] voulant apaiser par une parole Ajax exaspéré lui dit avec psychologie :

« Je ne te blâme pas ; car tu agis bien,
si tu parles mal. »

Avec le bavard nous ne nous comportons pas de la sorte : au contraire les propos intempestifs ruinent et détruisent tout le mérite d'un exploit.

1. Ce roi serait Ptolémée Sôter selon Diogène Laërce (VII, 24) ou Antigone selon Stobée (3, 680).
2. *Stoic. Vet. Fragm.*, 1, 64, Zénon, 284.
3. *Stoic. Vet. Fragm.*, 3, 163, Chrysippe, 643. *Quaest. conv.*, 716 F.

εἰς ἀβελτερίαν ὑπό τινος ἀδολέσχου « Καὶ τίς ἄν, ἔφη,
δύναιτο μωρὸς ἐν οἴνῳ σιωπᾶν ; » | Ἀθήνησι δέ τις 504
ἑστιῶν πρέσβεις βασιλικοὺς ἐφιλοτιμήθη σπουδάζουσιν
αὐτοῖς συναγαγεῖν εἰς ταὐτὸ τοὺς φιλοσόφους · χρωμένων
δὲ τῶν ἄλλων κοινολογίᾳ καὶ τὰς συμβολὰς ἀποδιδόντων,
τοῦ δὲ Ζήνωνος ἡσυχίαν ἄγοντος, φιλοφρονησάμενοι καὶ
προπιόντες οἱ ξένοι « Περὶ σοῦ δὲ τί χρὴ λέγειν, ἔφασαν,
ὦ Ζήνων τῷ βασιλεῖ ; » κἀκεῖνος « Ἄλλο μηθέν, εἶπεν,
ἢ ὅτι πρεσβύτης ἐστὶν ἐν Ἀθήναις παρὰ πότον σιωπᾶν
δυνάμενος. »

Οὕτω τι βαθὺ καὶ μυστηριῶδες ἡ σιγὴ καὶ νηφάλιον,
ἡ δὲ μέθη λάλον · ἄνουν γὰρ καὶ ὀλιγόφρον, διὰ τοῦτο
καὶ πολύφωνον. Οἱ δὲ φιλόσοφοι καὶ ὁριζόμενοι τὴν μέθην B
λέγουσιν εἶναι λήρησιν πάροινον · οὕτως οὐ ψέγεται τὸ
πίνειν, εἰ προσείη τῷ πίνειν τὸ σιωπᾶν, ἀλλ᾽ ἡ μωρολογία
μέθην ποιεῖ τὴν οἴνωσιν. Ὁ μὲν οὖν μεθύων ληρεῖ παρ᾽
οἶνον, ὁ δ᾽ ἀδόλεσχος πανταχοῦ ληρεῖ, ἐν ἀγορᾷ, ἐν
θεάτρῳ, ἐν περιπάτῳ ⟨ἐν σταθμῷ⟩, μεθ᾽ ἡμέραν, νύκτωρ ·
ἔστι δὲ θεραπεύων τῆς νόσου βαρύτερος, συμπλέων τῆς
ναυτίας ἀηδέστερος, ἐπαινῶν τοῦ ψέγοντος ἐπαχθέστερος.
Ἥδιόν γέ τοι πονηροῖς ὁμιλοῦμεν ἐπιδεξίοις ἢ χρηστοῖς
ἀδολέσχαις. Ὁ μὲν γὰρ Σοφοκλέους Νέστωρ τὸν Αἴαντα
τραχυνόμενον τῷ λόγῳ πραΰνων ἠθικῶς τοῦτ᾽ εἴρηκεν ·

« Οὐ μέμφομαί σε · δρῶν γὰρ εὖ κακῶς λέγεις · » C

πρὸς δὲ τὸν ἀδολέσχην οὐχ οὕτως ἔχομεν, ἀλλὰ πᾶσαν
ἔργου χάριν ἡ τῶν λόγων ἀκαιρία διαφθείρει καὶ ἀπόλλυσι.

503 F 6 μωρὸς Γ : μωρὸς ὢν cet. || 504 A 4 συμβολὰς : συμβουλὰς CG^{1}ΥΝΔh || 6 χρὴ om. G^1 || 10 νηφάλιον : -λεον CG^{4}ΧΥΜΠ -λαιον W || 11 διὰ τοῦτο : διὸ C || B 2 λήρ. ante λέγ. C || πάροινον : παρ᾽ οἶνον G || 5 ἀδόλεσχος : ἀδολέσχης G^1 || 6 ἐν σταθμῷ coniecit Dumortier : (ἐν μέθῃ ΥΣΘS^2) μεθ᾽ || νύκτωρ : καὶ ν. C^1 || 8 ἐπαιν. ... ἐπαχθ. om. X || 9 ὁμιλοῦμεν Wilamowitz : ὁμιλοῦσιν || 10 ἀδολέσχαις : -οις X^1 -ῳ N^1 || C 3 ἀπόλλυσι : διαπ. Δ.

5 Lysias avait composé un discours pour un plaideur et le lui avait remis. Celui-ci, après l'avoir lu plusieurs fois, vint tout découragé trouver Lysias et lui dit qu'à la première lecture le discours lui avait paru admirable, mais qu'en le reprenant une seconde et une troisième fois, il l'avait trouvé tout à fait terne et inefficace. Lysias se mit à rire et répondit : « Eh quoi ? Ne dois-tu pas le prononcer une seule fois devant les juges ? » Considère la force de persuasion et le charme de Lysias ; pour ma part je dis :

« Il a beaucoup reçu des Muses
aux boucles violettes[1]. »

Mais de tous les éloges que l'on adresse à Homère, le plus authentique est qu'il a été le seul poète à surmonter le dégoût qui saisit promptement les hommes[2]. Il est toujours nouveau et son charme est toujours extrême. Néanmoins, après avoir dit et proclamé lui-même à son sujet :

« Quand l'histoire est connue,
je n'ai jamais aimé en faire un second conte[3] »,

il fuit et redoute le dégoût qui guette tout récit. Il conduit son auditoire d'une histoire à l'autre et par la nouveauté il écarte la satiété. Les bavards au contraire nous déchirent les oreilles avec leurs répétitions, comme s'ils barbouillaient des palimpsestes[4].

6 Voici donc le premier précepte qu'il nous faut leur rappeler : de même que le vin, inventé en vue du plaisir et de la bonne humeur, amène certains, que l'on force à en boire[5] beaucoup et pur, au dégoût et aux propos d'ivrogne, de même la parole, le plus agréable et le plus humain des moyens de communi-

1. *Anth. Lyr. gr.*[2], 5, 207-208. Ce fragment anonyme est attribué à Sapphô par Bergk (*Poet. Lyr. Gr.* 3, 703) et à Bacchylide par Diehl. Page le classe dans les adesp. (83 = 1001).
2. Horace reproche cependant à Homère de somnoler : *Ad Pis.*, 359.

5 Λυσίας τινὶ δίκην ἔχοντι λόγον συγγράψας ἔδωκεν· ὁ δὲ πολλάκις ἀναγνοὺς ἧκε πρὸς τὸν Λυσίαν ἀθυμῶν καὶ λέγων τὸ μὲν πρῶτον αὐτῷ διεξιόντι θαυμαστὸν φανῆναι τὸν λόγον, αὖθις δὲ καὶ τρίτον ἀναλαμβάνοντι παντελῶς ἀμβλὺν καὶ ἄπρακτον· ὁ δὲ Λυσίας γελάσας « Τί οὖν; εἶπεν, οὐχ ἅπαξ μέλλεις λέγειν αὐτὸν ἐπὶ τῶν δικαστῶν; » Καὶ σκόπει τὴν Λυσίου πειθὼ καὶ χάριν· « κεῖνον γὰρ ἐγὼ

φαμὶ ἰοπλοκάμων Μοισᾶν εὖ λαχεῖν ».

Τῶν δὲ περὶ τοῦ ποιητοῦ λεγομένων ἀληθέστατόν ἐστιν D
ὅτι μόνος Ὅμηρος τῆς τῶν ἀνθρώπων ἁψικορίας περιγέγονεν, ἀεὶ καινὸς ὢν καὶ πρὸς χάριν ἀκμάζων· ἀλλ' ὅμως εἰπὼν καὶ ἀναφωνήσας ἐκεῖνο περὶ αὑτοῦ τὸ

« ἐχθρὸν δέ μοί ἐστιν
αὖθις ἀριζήλως εἰρημένα μυθολογεύειν »,

φεύγει καὶ φοβεῖται τὸν ἐφεδρεύοντα παντὶ λόγῳ κόρον, εἰς ἄλλα ἐξ ἄλλων διηγήματα τὴν ἀκοὴν ἄγων καὶ τῇ καινότητι τὴν πλησμονὴν αὐτῆς παραμυθούμενος. Οἱ δ' ἀποκναίουσι δήπου τὰ ὦτα ταῖς ταυτολογίαις ὥσπερ παλίμψηστα διαμολύνοντες.

6 Τοῦτο τοίνυν πρῶτον ὑπομιμνήσκωμεν αὐτοὺς ὅτι καθάπερ τὸν οἶνον ἡδονῆς ἕνεκα καὶ φιλοφροσύνης εὑρη- E
μένον οἱ προσβιαζόμενοι πολὺν πίνειν καὶ ἄκρατον ἐνίους εἰς ἀηδίαν καὶ παροινίαν τρέπουσιν, οὕτω τὸν λόγον ἥδιστον ὄντα καὶ φιλανθρωπότατον συμβόλαιον οἱ χρώμενοι

504 C 5 Λυσίαν : πλησίον Μα[1] ‖ 6-7 θαυμ. ... ἀναλ. om. G[1] ‖ 7 καὶ om. LC[2] ‖ 10 κεῖνον Γ (exc. X)υYNhΘ : ἐκεῖνον XiS κἀκεῖνον ΜΠD ‖ 12 φαμὶ : φημὶ G[1]Θ ‖ Μοισᾶν : μοῖραν LC[1] ‖ D 1 ἐστιν : εἶναι LC ‖ 4 εἰπὼν καὶ del. Stegmann ‖ 6 αὖθις : αὖτις Homère ‖ 9 αὐτῆς : -τοῦ G[1] ‖ 11 παλίμψηστα : -ψητα Da ‖ 12 πρῶτον ὑπομ. : ὑπομ. πρ. G ‖ ὑπομιμνήσκωμεν : -ομεν Γ (exc. C) M[1]Sh[1] ‖ E 1 καθάπερ τ. οἶν. : τ. οἶν. καθ. Π τ. οἶν. ἡ. καθ. καὶ φιλ. εὑρ. ἕνεκα LC ‖ ἡδονῆς om. N.

cation, devient pour ceux qui en usent mal et sans réflexion quelque chose d'inhumain et d'insociable. Ils croient faire plaisir et sont fâcheux, provoquer l'admiration et l'on se moque d'eux, se faire aimer et on les prend en grippe. Celui qui se sert du ruban magique[1] pour écarter et repousser ceux qu'il fréquente ne possède pas les charmes d'Aphrodite[2] : ainsi celui qui, par sa parole, se montre fâcheux et odieux n'est qu'un homme sans lettres et sans art.

7 Parmi les autres passions et maladies de l'âme, il en est de dangereuses, de haïssables, de ridicules, mais le bavardage a tous les inconvénients : les bavards sont tournés en dérision pour leurs sujets rebattus, haïs pour les mauvaises nouvelles qu'ils propagent, exposés au péril par leur impuissance à garder un secret. Voilà pourquoi on vit Anacharsis[3], qui avait dîné chez Solon et faisait la sieste, avec la main gauche sur sa virilité et sa main droite sur sa bouche : il croyait que la langue a besoin d'un frein plus fort, et il voyait juste, car il ne serait pas facile d'énumérer autant d'hommes perdus par l'incontinence des plaisirs amoureux que de cités et d'empires ruinés par la révélation d'un secret. Sylla[4] assiégeait Athènes et ne disposait pas de beaucoup de temps pour ce siège,

« Car il avait ailleurs besogne plus pressante »[5] :

Mithridate avait mis l'Asie au pillage et le parti de Marius l'emportait de nouveau à Rome. Mais des vieillards en bavardant dans la boutique d'un barbier dirent que l'Heptachalque[6] n'était pas gardé et que la ville risquait d'être prise de ce côté-là : des espions entendirent ces propos et les rapportèrent à Sylla. Celui-ci fit aussitôt avancer son armée et, vers minuit, fit pénétrer ses troupes dans l'enceinte. Peu s'en fallut qu'il ne rasât la cité, qui fut remplie de meurtres et de cadavres, au point qu'un ruisseau de sang envahit le Céramique[7].

1. Il s'agit du « ruban brodé, où résident tous les charmes » (*Iliade*, 14, 215) qu'Aphrodite remet à Héra pour séduire Zeus, l'endormir et ainsi permettre à Poséidon de seconder les Achéens.

κακῶς καὶ προχείρως ἀπάνθρωπον ποιοῦσι καὶ ἄμικτον,
οἷς οἴονται χαρίζεσθαι λυποῦντες καὶ ἀφ' ὧν θαυμάζεσθαι
καταγελώμενοι καὶ δι' ὧν φιλεῖσθαι δυσχεραινόμενοι.
Ὥσπερ οὖν ὁ τῷ κεστῷ τοὺς ὁμιλοῦντας ἀποστρέφων καὶ
ἀπελαύνων ἀναφρόδιτος, οὕτως ὁ τῷ λόγῳ λυπῶν καὶ
ἀπεχθανόμενος ἄμουσός τις καὶ ἄτεχνός ἐστι.

7 Τῶν δ' ἄλλων παθῶν καὶ νοσημάτων τὰ μέν ἐστιν
ἐπικίνδυνα, τὰ δὲ μισητά, τὰ δὲ καταγέλαστα, τῇ δ' F
ἀδολεσχίᾳ πάντα συμβέβηκε· χλευάζονται μὲν γὰρ ἐν ταῖς
κοιναῖς διηγήσεσι, μισοῦνται δὲ διὰ τὰς τῶν κακῶν προσ-
αγγελίας, κινδυνεύουσι δὲ τῶν ἀπορρήτων μὴ κρατοῦντες.
Ὅθεν Ἀνάχαρσις ἑστιαθεὶς παρὰ Σόλωνι | καὶ κοιμώμενος 505
ὤφθη τὴν μὲν ἀριστερὰν χεῖρα τοῖς μορίοις, τὴν δὲ δεξιὰν
τῷ στόματι προσκειμένην ἔχων· ἐγκρατεστέρου γὰρ ᾤετο
χαλινοῦ δεῖσθαι τὴν γλῶτταν, ὀρθῶς οἰόμενος. Οὐ γὰρ
ἄν τις ἐξαριθμήσαιτο ῥᾳδίως ἄνδρας τοσούτους ἀφρο-
δισίων ἀκρασίᾳ πεπτωκότας, ὅσας πόλεις καὶ ἡγεμονίας
λόγος ἐξενεχθεὶς ἀπόρρητος ἀναστάτους ἐποίησε. Σύλλας
ἐπολιόρκει τὰς Ἀθήνας, οὐκ ἔχων σχολὴν ἐνδιατρῖψαι
χρόνον πολύν, « ἐπεὶ πόνος ἄλλος ἔπειγεν », ἡρπακότος
μὲν Ἀσίαν Μιθριδάτου, τῶν δὲ περὶ Μάριον αὖθις ἐν
Ῥώμῃ κρατούντων· ἀλλὰ πρεσβυτῶν τινων ἐπὶ κουρείου
διαλεγομένων ὡς οὐ φυλάττεται τὸ Ἑπτάχαλκον καὶ B
κινδυνεύει τὸ ἄστυ κατ' ἐκεῖνο ληφθῆναι τὸ μέρος ἀκού-
σαντες οἱ κατάσκοποι πρὸς τὸν Σύλλαν ἐξήγγειλαν.
Ὁ δ' εὐθὺς τὴν δύναμιν προσαγαγὼν περὶ μέσας νύκτας
εἰσήγαγε τὸ στράτευμα, καὶ μικροῦ μὲν κατέσκαψεν ⟨τὴν
πόλιν⟩, ἐνέπλησε δὲ φόνου καὶ νεκρῶν, ὥστε τὸν Κεραμεικὸν

504 E 6 οἷς : οἳ D[2] || 7 δι' ὧν : δι' ὃ D[corr.] || 8 ὁμιλοῦντας : ὁδηγοῦντας X || 10 τις καὶ ἄτεχνός ἐστι : ἐστί τις κ. ἀτεχνής C || F 4 κινδυνεύουσι δὲ τ. ἀ. μὴ κρ. : μὴ κρ. δὲ τ. ἀ. κιν. Θ || 505 A 3 γὰρ om. G[1] || 8-9 ἐνδιατρῖψαι χρ. π. : ἐνδ. π.χ. S χ. ἐνδ. π. Δh || 9 ἔπειγεν : ἤπ. XJΘ || B 1 καὶ : ἀλλὰ Γ || 5 τὴν πόλιν add. Amyot.

Mais Sylla fut plus irrité contre les Athéniens pour leurs paroles que pour leurs actes, car ils l'injuriaient lui et sa femme Métella[1] en montant sur leurs remparts, en lui lançant des sarcasmes :

« Sylla n'est qu'une mûre enduite de farine ! »[2]

En débitant beaucoup de pareilles sornettes, ils s'attirèrent, comme dit Platon, « par la parole qui est la chose la plus légère, le plus lourd châtiment »[3].

Le bavardage d'un seul homme empêcha Rome de recouvrer sa liberté en se débarrassant de Néron[4]. Il ne restait qu'une nuit avant que ne dût périr le tyran : tout était prêt. Celui qui devait le tuer[5] se rendait au théâtre, quand il vit à la porte du palais un prisonnier qui allait être traduit devant Néron et se lamentait sur son sort. Il s'approcha de lui et lui chuchota à l'oreille : « Fais le vœu de voir se passer seulement cette journée et demain tu me remercieras. » Ayant saisi cette parole énigmatique et songeant, je suppose,

« Qu'il est sot de lâcher le sûr pour l'incertain[6] »,

le prisonnier choisit le moyen de salut le plus sûr, sinon le plus juste. Il révéla en effet à Néron les propos de l'homme. Celui-ci fut aussitôt arrêté, et la torture, le feu et les fouets lui furent appliqués, parce qu'il niait sous la contrainte ce qu'il avait révélé sans contrainte.

8 Le philosophe Zénon[7] craignant de se voir trahi par un corps torturé et de livrer malgré lui un secret, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du tyran. Léaïna[8] obtint pour sa maîtrise d'elle-même une belle récompense. Courtisane qui appartenait au

1. *Sylla*, 13.
2. *Sylla*, 2. Son visage « était rude, d'un rouge éclatant et parsemé de taches blanches. » (trad. Flacelière).
3. Platon, *Lois*, 935 A et 717 D.
4. Tacite, *Annales*, 15, 54 sq. Il s'agit de la conspiration de Pison, mais l'historien romain donne une version différente des faits. Plutarque avait écrit une *Vie de Néron* qui est perdue.

αἵματι ῥυῆναι. Χαλεπῶς δὲ πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἔσχε διὰ τοὺς λόγους μᾶλλον ἢ διὰ τὰ ἔργα· κακῶς γὰρ αὐτὸν ἔλεγον καὶ τὴν Μετέλλαν, ἀναπηδῶντες ἐπὶ τὰ τείχη καὶ σκώπτοντες·

« Συκάμινον ἔσθ' ὁ Σύλλας ἀλφίτῳ πεπασμένον, »

καὶ τοιαῦτα πολλὰ φλυαροῦντες ἐπεσπάσαντο « κουφο- C
τάτου πράγματος, λόγων, ὥς φησιν ὁ Πλάτων, βαρυτάτην ζημίαν. » Τὴν δὲ Ῥωμαίων πόλιν ἐκώλυσεν ἐλευθέραν γενέσθαι Νέρωνος ἀπαλλαγεῖσαν ἑνὸς ἀνδρὸς ἀδολεσχία. Μία γὰρ ἦν νύξ, μεθ' ἣν ἔδει τὸν τύραννον ἀπολωλέναι, παρεσκευασμένων ἁπάντων· ὁ δὲ μέλλων αὐτὸν ἀποκτιννύναι πορευόμενος εἰς τὸ θέατρον, ἰδών τινα τῶν δεδεμένων ἐπὶ θύραις μέλλοντα προσάγεσθαι τῷ Νέρωνι καὶ τὴν αὑτοῦ τύχην ἀποδυρόμενον, ἐγγὺς προσῆλθεν αὐτῷ καὶ προσψιθυρίσας· « Εὔχου, φησίν, ὦ ἄνθρωπε, τὴν σήμερον ἡμέραν παρελθεῖν μόνον, αὔριον δέ μοι εὐχαριστήσεις. » Ἁρπάσας οὖν τὸ αἰνιχθὲν ἐκεῖνος καὶ D
νοήσας, οἶμαι, ὅτι

« νήπιος, ὃς τὰ ἕτοιμα λιπὼν ἀνέτοιμα διώκει, »

τὴν βεβαιοτέραν εἵλετο σωτηρίαν πρὸ τῆς δικαιοτέρας. Ἐμήνυσε γὰρ τῷ Νέρωνι τὴν φωνὴν τοῦ ἀνθρώπου· κἀκεῖνος εὐθὺς ἀνήρπαστο, καὶ βάσανοι καὶ πῦρ καὶ μάστιγες ἐπ' αὐτόν, ἀρνούμενον πρὸς τὴν ἀνάγκην ἃ χωρὶς ἀνάγκης ἐμήνυσε. 8 Ζήνων δ' ὁ φιλόσοφος, ἵνα μηδ' ἄκοντος αὐτοῦ πρόηταί τι τῶν ἀπορρήτων ἐκβιαζόμενον τὸ σῶμα ταῖς ἀνάγκαις, διαφαγὼν τὴν γλῶτταν προσέπτυσε τῷ τυράννῳ. Καλὸν δὲ καὶ Λέαινα τῆς ἐγκρατείας ἔχει γέρας. Ἑταίρα τῶν περὶ Ἁρμόδιον E

505 B 7 τοὺς om. C ‖ 8 διὰ[1] om. D ‖ γὰρ : δὲ N ‖ C 2 λόγων : λόγου XhK[1] ‖ 4 ἑνὸς ἀνδρὸς : ἀν. ἑν. MΠ ‖ 7 τὸ Δ : om. cet. ‖ 8 τῷ Γ : om. cet. ‖ 10 ὦ om. C[1] ‖ 11 παρελθεῖν : προελθεῖν C ‖ D 2 οἶμαι ante καὶ pos. Γ exc. C ‖ 6 ἀνήρπαστο : ἥρπαστο G[1].

groupe d'Harmodios et Aristogiton, elle participait au complot tramé contre les tyrans[1] comme une femme, en formant des vœux. Elle avait aussi célébré les mystères autour de leur beau cratère d'Amour[2] et avait, grâce à ce dieu, été initiée à leurs secrets. Après l'échec de ses amis et leur exécution, elle fut interrogée et sommée de dénoncer ses complices qui n'avaient pas encore été découverts, mais elle refusa et tint bon, montrant par là que ces hommes en aimant une telle femme n'avaient pas éprouvé un sentiment indigne d'eux-mêmes. Les Athéniens firent couler en bronze une statue de lionne[3], sans langue, et la dressèrent aux portes de l'Acropole : par le courage de cet animal ils manifestaient l'invincible fermeté de Léaîna, et par l'absence de langue son mutisme et son respect du secret.

D'aucune parole prononcée on n'a jamais tiré autant de profit que du silence gardé sur beaucoup d'autres[4]. Il est en effet toujours possible de dire ce qu'on a tu, mais non de taire ce qui a été dit, car cela s'est répandu et propagé. Aussi, à mon avis, si nous avons les hommes pour maîtres de parole, nous avons les dieux pour maîtres de silence, et nous en recevons la consigne dans les cérémonies d'initiation aux mystères. Le poète[5] a fait du très éloquent Ulysse, de son fils, de sa femme, de sa nourrice les êtres les plus silencieux, car tu entends cette dernière nous dire :

« Comme un chêne solide ou du fer je tiendrai[6]. »

Et lui, assis auprès de Pénélope,

« Le cœur plein de pitié, la voyait sangloter,
Mais sans un tremblement de cils, ses yeux semblaient
De la corne ou du fer[7]. »

Tant il était en tous ses membres plein de maîtrise de soi, et sa raison, tenant tout en lui dans l'obéissance et

5. *De virtute morali*, 442 D, *De tranquillitate animi*, 475 A.
6. Adapté de l'*Odyssée* (19, 494). Euryclée a reconnu son maître à une cicatrice, mais Ulysse lui ordonne de se taire.
7. Adapté également de l'*Odyssée* (19, 210-212), trad. Bérard, C.U.F. Cf. *De virtute morali*, 442 E.

ἣν καὶ Ἀριστογείτονα καὶ τῆς ἐπὶ τοὺς τυράννους συνωμοσίας ἐκοινώνει ταῖς ἐλπίσιν ὡς γυνή· καὶ γὰρ αὕτη περὶ τὸν καλὸν ἐκεῖνον ἐβάκχευσε κρατῆρα τοῦ Ἔρωτος καὶ κατωργίαστο διὰ τοῦ θεοῦ τοῖς ἀπορρήτοις. Ὡς οὖν ἐκεῖνοι πταίσαντες ἀνῃρέθησαν, ἀνακρινομένη καὶ κελευομένη φράσαι τοὺς ἔτι λανθάνοντας οὐκ ἔφρασεν, ἀλλ' ἐνεκαρτέρησεν, ἐπιδείξασα τοὺς ἄνδρας οὐδὲν ἀνάξιον ἑαυτῶν παθόντας, εἰ τοιαύτην ἠγάπησαν. Ἀθηναῖοι δὲ χαλκῆν ποιησάμενοι λέαιναν ἄγλωσσον ἐν πύλαις τῆς ἀκροπόλεως ἀνέθηκαν, τῷ μὲν θυμοειδεῖ τοῦ ζῴου τὸ ἀήττητον αὐτῆς,
τῷ δ' ἀγλώσσῳ τὸ σιωπηλὸν καὶ μυστηριῶδες ἐμφαίνοντες. F

Οὐδεὶς γὰρ οὕτω λόγος ὠφέλησε ῥηθεὶς ὡς πολλοὶ σιωπηθέντες· ἔστι γὰρ εἰπεῖν ποτε τὸ σιγηθέν, οὐ μὴν σιωπῆσαί γε τὸ λεχθέν, ἀλλ' ἐκκέχυται καὶ διαπεφοίτηκεν. Ὅθεν, οἶμαι, τοῦ μὲν λέγειν ἀνθρώπους, τοῦ δὲ σιωπᾶν θεοὺς διδασκάλους ἔχομεν, ἐν τελεταῖς καὶ μυστηρίοις
σιωπὴν παραλαμβάνοντες. | Ὁ δὲ ποιητὴς τὸν λογιώτατον 506
Ὀδυσσέα σιωπηλότατον πεποίηκε καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὴν τροφόν· ἀκούεις γὰρ λεγούσης·

« ἕξω δ' ἠύτε περ κρατερὴ δρῦς ἠὲ σίδηρος. »

Αὐτὸς δὲ τῇ Πηνελόπῃ παρακαθήμενος

« θυμῷ μὲν γοόωσαν ἑὴν ἐλέαιρε γυναῖκα,
ὀφθαλμοὶ δ' ὡς εἰ κέρα ἕστασαν ἠὲ σίδηρος,
ἀτρέμας ἐν βλεφάροισιν· »

οὕτω τὸ σῶμα μεστὸν ἦν αὐτῷ πανταχόθεν ἐγκρατείας, καὶ πάντ' ἔχων ὁ λόγος εὐπειθῆ καὶ ὑποχείρια προσέταττε

505 E 4 ἐκεῖνον : om. C[1]α ἐκείνων NM[1]h || 6 κελευομένη : κολαζομένη Δ || 8 ἄνδρας : ὅρους X || F 1 σιωπηλὸν hΘ : σιωπηρὸν || 4 γε om. C || διαπεφοίτηκεν : ἀπεφ. G[1] || 5 μὲν om. LC[1] || 506 A 2 τὸν υἱὸν αὐτοῦ : αὐτὸν L ἑαυτοῦ C[1] (ut XJ pro αὐτοῦ) || 2-3 καὶ τὴν γυναῖκα om. G || 4 ἠύτε ... δρῦς : ὡς ὅτε τις στερεὴ λίθος Homère || 7 δ' om. LC[1] || 8-9 ἀτρέμας ... σῶμα : αὐτός ... θυμῷ ex prioribus iterat N || 9 αὐτῷ : αὐτοῦ G[corr.]XY NMΠSh.

la sujétion, commandait aux yeux de ne pas pleurer, à la langue de ne pas parler, au cœur de ne pas frémir ni gronder.

«Son âme résistait, ancrée dans l'endurance[1]»,

le contrôle de sa raison s'étendant jusqu'à ses mouvements instinctifs et réussissant à se faire obéir de sa respiration et de son sang qu'il tient sous sa dépendance. La plupart de ses compagnons lui ressemblaient. Car se laisser traîner et écraser sur le sol par le Cyclope[2], sans dénoncer Ulysse, ni montrer l'outil durci par le feu et préparé pour crever l'œil du monstre, se laisser dévorer crus plutôt que de dévoiler un secret, voilà une fermeté et un dévouement qui ne peuvent être dépassés. Aussi Pittacos[3] n'eut pas tort, lorsque le roi d'Égypte lui envoya une victime à sacrifier et lui prescrivit de prélever le meilleur et le pire morceau, de prélever et d'envoyer la langue, instrument selon lui des plus grands biens, mais instrument aussi des plus grands maux.

9 L'Ino d'Euripide[4] parlant d'elle-même sans détours affirme savoir

«Se taire quand il faut et parler à coup sûr.»

Les enfants qui reçoivent une éducation vraiment noble et royale apprennent d'abord à se taire et seulement ensuite à parler. Le roi Antigone[5], interrogé par son fils sur l'heure où on allait lever le camp, répondit : «Que crains-tu? D'être le seul à ne pas entendre la trompette?» Ne voulait-il pas confier un secret à celui à qui il devait laisser son royaume? Non! Mais lui donner une leçon de maîtrise de soi et de circonspection en de telles circonstances. Le vieux Métellus[6] à qui l'on posait une question analogue en

1. *Odyssée*, 20, 23 et 20, 13-16. *De cohibenda ira*, 453 D.
2. *Odyssée*, 9, 289.
3. *Comm. in Hesiodum*, O.D. 719 (fr. 89 Sandbach). Ce trait est attribué à Bias (*De audiendo*, 38 B, *Septem sap. conv.*, 146 F.).
4. Euripide, fr. 413, 2 Nauck². *De exilio*, 606 A.

τοῖς ὄμμασι μὴ δακρύειν, τῇ γλώττῃ μὴ φθέγγεσθαι, τῇ καρδίᾳ μὴ τρέμειν μηδ' ὑλακτεῖν. B

« Τῷ δ' αὖτ' ἐν πείσῃ κραδίη μένε τετληυῖα »,

μέχρι τῶν ἀλόγων κινημάτων διήκοντος τοῦ λογισμοῦ καὶ τὸ πνεῦμα καὶ τὸ αἷμα πεποιημένου κατήκοον ἑαυτῷ καὶ χειρόηθες. Τοιοῦτοι δὲ καὶ οἱ πολλοὶ τῶν ἑταίρων· τὸ γὰρ ἑλκομένους καὶ προσουδιζομένους ὑπὸ τοῦ Κύκλωπος μὴ κατειπεῖν τοῦ Ὀδυσσέως μηδὲ δεῖξαι τὸ πεπυρακτωμένον ἐκεῖνο καὶ παρεσκευασμένον ὄργανον ἐπὶ τὸν ὀφθαλμόν, ἀλλ' ὠμοὺς ἐσθίεσθαι μᾶλλον ἢ φράσαι τι τῶν ἀπορρήτων ὑπερβολὴν ἐγκρατείας καὶ πίστεως οὐκ ἀπολέλοιπεν. Ὅθεν ὁ Πιττακὸς οὐ κακῶς, τοῦ Αἰγυπτίων C
βασιλέως πέμψαντος ἱερεῖον αὐτῷ καὶ κελεύσαντος τὸ κάλλιστον καὶ χείριστον ἐξελεῖν κρέας, ἔπεμψεν ἐξελὼν τὴν γλῶτταν ὡς ὄργανον μὲν ἀγαθῶν, ὄργανον δὲ κακῶν τῶν μεγίστων οὖσαν. 9 Ἡ δ' Εὐριπίδειος Ἰνὼ παρρησίαν ἄγουσα περὶ αὑτῆς εἰδέναι φησὶ

« σιγᾶν θ' ὅπου δεῖ καὶ λέγειν ἵν' ἀσφαλές. »

Οἱ γὰρ εὐγενοῦς καὶ βασιλικῆς τῷ ὄντι παιδείας τυχόντες πρῶτον σιγᾶν, εἶτα λαλεῖν μανθάνουσιν. Ἀντίγονος γοῦν ὁ βασιλεὺς [ἐκεῖνος], ἐρωτήσαντος αὐτὸν τοῦ υἱοῦ πηνίκα μέλλουσιν ἀναζευγνύειν, « Τί δέδοικας ; εἶπε, μὴ μόνος οὐκ ἀκούσῃς τῆς σάλπιγγος ; » Οὐκ ἄρα φωνὴν D
ἐπίστευεν ἀπόρρητον ᾧ τὴν βασιλείαν ἀπολείπειν ἔμελλεν ; Ἐδίδασκε μὲν οὖν αὐτὸν ἐγκρατῶς ἔχειν πρὸς τὰ τοιαῦτα καὶ πεφυλαγμένως. Μέτελλος δ' ὁ γέρων ἕτερόν τι τοιοῦτον

506 B 3 δ' αὖτ' : δὲ μάλ' Homère || 11 πίστεως : πιστώσεως LC¹ || B 11-C 1 ἀπολέλοιπεν Reiske : λέλοιπεν G ἐκλέ. cet. || 3 καὶ Δ : καὶ τὸ cet. || ἔπεμψεν LCGXYShA : ἐξέπ. cet. || 7 ὅπου *Moralia* 606 a et Stob. : ὅποι || 9 γοῦν Δ : οὖν || 10 ἐκεῖνος del. Pohlenz || D 1 οὐκ¹ om. C¹ || ἀκούσῃς : ἀκούσεις G⁴JΔ || 2 ἀπολείπειν : ἀπολιπεῖν G¹WS || ἔμελλεν : ἤμ. G¹ || 3 αὐτὸν om. C¹ || τὰ om. Θ || 4 τοιοῦτον : τοιοῦτο GWJNY.

campagne, répliqua : « Si j'imaginais que ma tunique eût vent de ce secret, je m'en dépouillerais et la jetterais au feu ! » Eumène[1], informé que Cratère marchait contre lui, ne le révéla à aucun des siens et leur affirma faussement que c'était Néoptolème. Les soldats méprisaient ce dernier, tandis qu'ils admiraient la gloire de Cratère et reconnaissaient sa valeur. Personne d'autre qu'Eumène ne sut la vérité : ce n'est qu'après la bataille, après avoir battu et tué Cratère à leur insu, qu'ils le reconnurent : il était mort ! Ainsi le silence conduisit la manœuvre dans ce combat et dissimula la présence d'un si redoutable adversaire, si bien que les partisans d'Eumène, loin de le blâmer, pouvaient l'admirer de ne pas les avoir prévenus. Mais si l'on doit nous critiquer, il vaut mieux qu'on nous fasse des reproches, une fois sauvé grâce à notre défiance, que de nous accuser en périssant victime de notre confiance.

10 Qui, en somme, s'est réservé le droit de dire ses vérités à quelqu'un qui ne s'est pas tu ? S'il fallait que la chose ne s'ébruitât point, on a eu tort de la dire à un autre. Si tu laisses échapper le secret pour le mettre en dépôt chez autrui, tu recours à la discrétion d'autrui, mais renonces à la tienne, et si cet autre te ressemble, ta perte est légitime ; s'il est meilleur que toi, tu te sauves contre toute logique en trouvant pour ton bien un autre plus sûr que toi. « Mais c'est mon ami ! » Oui, mais il a lui aussi un ami, à qui il se confiera, comme moi, je me suis confié à lui. Et celui-là, à son tour, se confiera à un autre. C'est ainsi que le propos croît et se multiplie, par un enchaînement d'incontinence verbale. L'unité[2] ne franchit pas sa limite et reste enfermée dans l'un une fois pour toutes, aussi l'appelle-t-on monade, tandis que le nombre deux est le principe indéfini de la différenciation, car il a tôt fait de sortir

1. *Eumène*, 6-7. Sur Eumène, on consultera P. Briant : *D'Alexandre le Grand aux Diadoques : le cas d'Eumène de Kardia*, *R.É.A.*, 1972, p. 32-73 et *R.É.A.*, 1973, p. 43-81.

ἐπερωτώμενος ἐπὶ στρατείας « Εἰ, φησίν, ᾤμην τὸν
χιτῶνά μοι συνειδέναι τοῦτο τὸ ἀπόρρητον, ἀποδυσά-
μενος ἂν αὐτὸν ἐπὶ πῦρ ἔθηκα. » Εὐμένης δ' ἀκούσας
ἐπέρχεσθαι Κρατερὸν οὐδενὶ τῶν φίλων ἔφρασεν, ἀλλ'
ἐψεύσατο Νεοπτόλεμον εἶναι· τούτου γὰρ οἱ στρατιῶται
κατεφρόνουν, ἐκείνου δὲ καὶ τὴν δόξαν ἐθαύμαζον καὶ τὴν
ἀρετὴν ἠγάπων. Ἔγνω δ' οὐδεὶς ἄλλος, ἀλλὰ συμβαλόντες
ἐκράτησαν καὶ ἀπέκτειναν αὐτὸν ἀγνοοῦντες καὶ νεκρὸν E
ἐπέγνωσαν. Οὕτως ἐστρατήγησεν ἡ σιωπὴ τὸν ἀγῶνα καὶ
τηλικοῦτον ἀνταγωνιστὴν ἀπέκρυψεν· ὥστ' αὐτὸν τοὺς
φίλους μὴ προειπόντα θαυμάζειν μᾶλλον ἢ μέμφεσθαι.
Κἂν μέμφηται δέ τις, ἐγκαλεῖσθαι βέλτιόν ἐστι σωθέντα
δι' ἀπιστίαν ἢ κατηγορεῖν ἀπολλύμενον διὰ τὸ πιστεῦσαι.

10 Τίς δ' ὅλως ἑαυτῷ παρρησίαν ἀπολέλοιπε κατὰ τοῦ
μὴ σιωπήσαντος; Εἰ γὰρ ἀγνοεῖσθαι τὸν λόγον ἔδει,
κακῶς ἐλέχθη πρὸς ἄλλον· εἰ δ' ἀφεὶς ἐκ σεαυτοῦ κατέχεις
ἐν ἑτέρῳ τὸ ἀπόρρητον, εἰς ἀλλοτρίαν πίστιν καταπέφευγας
τὴν σεαυτοῦ προέμενος· κἂν μὲν ἐκεῖνος ὅμοιός σοι γένη- F
ται, δικαίως ἀπόλωλας, ἂν δὲ βελτίων, σῴζῃ παραλόγως
ἕτερον εὑρὼν ὑπὲρ σεαυτοῦ πιστότερον. « Ἀλλὰ φίλος
οὗτος ἐμοί. » Τούτῳ δ' ἕτερός τις, ᾧ πιστεύσει καὶ οὗτος
ὡς ἐγὼ τούτῳ· κἀκεῖνος ἄλλῳ πάλιν· εἶθ' οὕτως ἐπιγονὴν
λαμβάνει καὶ πολλαπλασιασμὸν εἰρομένης τῆς ἀκρασίας
ὁ λόγος. Ὡς γὰρ ἡ μονὰς οὐκ ἐκβαίνει τὸν ἑαυτῆς ὅρον
| ἀλλ' ἅπαξ τὸ ἓν μένει — διὸ κέκληται μονάς —, ἡ δὲ δυὰς 507
ἀρχὴ διαφορᾶς ἀόριστος — εὐθὺς γὰρ ἑαυτὴν ἐξίστησι τῷ

506 D 5 ᾤμην : ᾔδειν C ‖ 6 χιτῶνά μοι συνειδέναι : χιτ. συν. μοι G ‖ τοῦτο : τούτου D ‖ E 2 τὸν ἀγῶνα : τῷ ἀγῶνι G[1] ‖ 3-4 αὐτὸν τοὺς φίλους : τοὺς φ. αὐ. MΠ ‖ 5-6 βέλτ. ... κατηγορεῖν om. M[1] ‖ 5 σωθέντα : σωθέντας GS ‖ 6 ἀπολλύμενον MΠΔ : -μένους ‖ τὸ : τὸ μὴ C ‖ 7 ὅλως Δ : ἄλλως C ἄλλος cet. ‖ 9 κακῶς : οὐ καλῶς C ‖ F 1 ἐκεῖνος Δ : om. cet. ‖ 3 σεαυτοῦ GXJα[1] : σεαυτὸν cet. ‖ 4 τις om. C ‖ καὶ Δ : om. cet. ‖ 6 πολλαπλασιασμόν : πολυ- JN ‖ εἰρομένης : εἰρη- Xi εἰργο- Θn ‖ 507 A 1 τὸ ἓν : τὸ ἓν μόνον C.

de lui-même et en se doublant se tourne vers la pluralité. De même la parole qui demeure chez la première personne est un vrai secret, mais dès qu'elle est passée à une seconde, elle a acquis le statut de rumeur publique. Car « les mots sont ailés », dit le Poète[1] ; il n'est point facile de reprendre au vol ce que vous avez laissé échapper de vos mains[2], ni possible de saisir et rattraper une parole lâchée par votre bouche, mais elle est emportée

« En tournoyant de ses ailes rapides[3] »

et se disperse, passant des uns aux autres. Quand un navire est entraîné par les vents, on s'en rend maître en réduisant sa vitesse, au moyen de cordages et d'ancres ; tandis que la parole, s'est-elle pour ainsi dire échappée du port, ne trouve plus de mouillage, ni d'ancrage, mais elle est emportée à grand bruit et grand fracas, pour aller se briser, et plonger dans un grand et terrible danger celui qui l'a prononcée.

« La moindre torche peut incendier le roc de l'Ida,
et quand un homme dit une nouvelle à un autre,
bientôt la ville entière est au courant[4]. »

11 Le Sénat romain[5] tenait à huis clos un conseil secret qui durait plusieurs jours. Comme cette affaire, entourée de mystère, faisait naître beaucoup de suppositions, une femme, d'ailleurs honnête, mais une femme, harcelait son mari et lui demandait avec insistance de lui révéler le secret. Serments et imprécations promettaient son silence ; en larmes, elle prenait les déesses à témoin qu'on ne lui faisait pas confiance. Le Romain, cherchant à confondre sa sottise, lui dit : « Ma femme, tu m'as convaincu ! Écoute une affaire

1. Homère, *passim*.
2. Euripide, fr. 1044 Nauck². Chez le poète, il est question d'une pierre.
3. *Amatorius*, 750 B. Ce vers est attribué à Archiloque et ferait partie d'une épode. Édition Lasserre-Bonnard, C.U.F., fragm. 170.

διπλασιασμῷ εἰς τὸ πλῆθος τρεπομένη —, οὕτω λόγος
ἐν τῷ πρώτῳ καταμένων ἀπόρρητος ὡς ἀληθῶς ἐστιν· ἂν
δ' εἰς ἕτερον ἐκβῇ, φήμης ἔσχε τάξιν. « Ἔπεα γὰρ
πτερόεντα », φησὶν ὁ ποιητής· οὔτε γὰρ πτηνὸν ἐκ
τῶν χειρῶν ἀφέντα ῥᾴδιόν ἐστιν αὖθις κατασχεῖν, οὔτε
λόγον ἐκ τοῦ στόματος προέμενον συλλαβεῖν καὶ κρατῆσαι
δυνατόν, ἀλλὰ φέρεται « λαιψηρὰ κυκλώσας πτερά »,
δι' ἄλλων ἐπ' ἄλλους σκιδνάμενος. Νεὼς μὲν γὰρ ἁρπα-
γείσης ὑπὸ πνεύματος ἐπιλαμβάνονται σπείραις καὶ B
ἀγκύραις τὸ τάχος ἀμβλύνοντες· λόγου δ' ὥσπερ ἐκ
λιμένων ἐκδραμόντος οὐκ ἔστιν ὅρμος οὐδ' ἀγκυροβόλιον,
ἀλλὰ ψόφῳ πολλῷ καὶ ἤχῳ φερόμενος προσέρρηξε καὶ
κατέδυσεν εἰς μέγαν τινὰ καὶ δεινὸν τὸν φθεγξάμενον
κίνδυνον.

« Μικροῦ γὰρ ἐκ λαμπτῆρος Ἰδαῖον λέπας
πρήσειεν ἄν τις· καὶ πρὸς ἄνδρ' εἰπὼν ἕνα,
πύθοιντ' ἂν ἀστοὶ πάντες. »

11 Ἡ Ῥωμαίων σύγκλητος ἀπόρρητόν τινα βουλὴν
ἐβουλεύετο καθ' αὑτὴν ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας· ἀσάφειαν δὲ
πολλὴν καὶ ὑπόνοιαν ἔχοντος τοῦ πράγματος, γυνὴ τἆλλα
σώφρων, γυνὴ δέ, προσέκειτο τῷ ἑαυτῆς ἀνδρί, λιπαρῶς
δεομένη πυθέσθαι τὸ ἀπόρρητον· ὅρκοι δὲ καὶ κατάραι C
περὶ σιωπῆς ἐγίγνοντο καὶ δάκρυα ποτνιωμένης αὐτῆς
ὡς πίστιν οὐκ ἐχούσης. Ὁ δὲ Ῥωμαῖος ἐξελέγξαι πειρώ-
μενος αὐτῆς τὴν ἀβελτερίαν « Νικᾷς, ὦ γύναι, εἶπεν,

507 A 4 ὡς om. S¹Π ‖ 7 τῶν χειρῶν : τῆς χειρὸς C ‖ κατασχεῖν : μετα- C ‖ 7-9 οὔτε ... δυνατὸν om. D ‖ 8 συλλαβεῖν καὶ κρατῆσαι : κρ. κ. συλ. MΠ ‖ 10 δι' ἄλλων : δι' ἅμενων D ‖ B 1 σπείραις : σειραῖς Amyot ‖ 2 λόγου δ' G : τοῦ δὲ λόγου cet. ‖ 3 ὅρμος οὐδ' om. G¹ ‖ ἀγκυροβόλιον : -οβόλειον Γ (exc. C)Y -ηβόλιον Z ‖ 4 προσέρρηξε : προσέρχεται C¹ ‖ 5 μέγαν τινὰ : μέγα τι G¹ μέγα JS ‖ 5-6 τὸν φ. κ. om. N ‖ 6 κίνδυνον om. G¹ ‖ 8 πρήσειεν : πρόσειν C¹ ‖ 9 ἀστοὶ : αὐτοί C¹M ‖ 13 γυνὴ δὲ om. C¹ ‖ C 3-4 πειρώμενος Θ : βουλόμενος cet.

terrible, prodigieuse ! Les prêtres nous ont appris la nouvelle qu'on avait vu voler une alouette avec un casque d'or et une lance. Nous examinons donc si ce prodige est bon ou mauvais, et nous discutons du problème avec les devins. Mais tais-toi ! » Là-dessus il partit pour le forum. La femme aussitôt, attirant à elle la première servante qui entrait, se frappait la poitrine et s'arrachait les cheveux en disant : « Quel malheur pour mon mari et pour la patrie ! Qu'allons-nous devenir ? » Elle voulait amener la servante à lui dire : « Qu'est-il donc arrivé ? » L'autre lui ayant posé la question, elle lui raconta tout, en y joignant le refrain inséparable de tout bavardage : « N'en parle à personne, tais-toi ! » La petite servante ne l'a pas plus tôt quittée qu'elle raconte l'histoire à la première de ses compagnes qu'elle voit la moins occupée, et celle-là l'expose à son amoureux qui était venu la voir. Le récit ainsi dévala jusqu'au forum, si bien qu'il y précéda celui qui avait forgé l'histoire. Un de ses amis vient à sa rencontre et lui dit : « Est-ce que tu viens juste de descendre de chez toi au forum ? — Tout juste répond-il. — Tu n'as donc entendu parler de rien ? — Il est arrivé du nouveau ? — C'est que l'on a vu voler une alouette avec un casque d'or et une lance, et les magistrats vont réunir le sénat à ce propos. » Éclatant de rire : « Bravo pour ta rapidité, dit-il, ma femme. La nouvelle m'a précédé au forum ! » Il alla trouver les magistrats pour leur enlever toute inquiétude ; mais pour punir sa femme, sitôt rentré chez lui, il s'écria : « Tu m'as perdu, ma femme, on a découvert que c'était de chez moi que le secret était parti pour se répandre dans le public : aussi vais-je devoir m'exiler à cause de ton incontinence verbale ! » Comme elle prend le parti de nier et lui dit :

ἀλλ' ἄκουε φοβερὸν πρᾶγμα καὶ τεράστιον. Προσήγ-
γελται γὰρ ἡμῖν ὑπὸ τῶν ἱερέων κόρυδον ὦφθαι πετόμενον
κράνος ἔχοντα χρυσοῦν καὶ δόρυ · σκεπτόμεθα δὴ τὸ τέρας
εἴτε χρηστὸν εἴτε φαῦλόν ἐστι, καὶ συνδιαποροῦμεν τοῖς
μάντεσιν. Ἀλλὰ σιώπα. » Ταῦτ' εἰπὼν ᾤχετ' εἰς τὴν
ἀγοράν · ἡ δὲ τῶν θεραπαινίδων εὐθὺς ἐφελκυσαμένη τὴν
πρώτην εἰσελθοῦσαν ἔπαιε τὸ στῆθος αὑτῆς καὶ τὰς τρίχας D
ἐσπάραττεν « Οἴμοι, λέγουσα, τοῦ ἀνδρὸς καὶ τῆς
πατρίδος · τί πεισόμεθα ; » Βουλομένη καὶ διδάσκουσα
τὴν θεράπαιναν εἰπεῖν · « Τί γὰρ γέγονεν ; » Ὡς δ' οὖν
πυθομένης διηγήσατο καὶ προσέθηκε τὸν κοινὸν ἁπάσης
ἀδολεσχίας ἐπῳδόν, τὸ ταῦτα μηδενὶ φράσῃς, ἀλλὰ
σιώπα, οὐ φθάνει τὸ θεραπαινίδιον ἀποχωρῆσαν αὐτῆς,
καὶ τῶν ὁμοδούλων εὐθὺς ἣν μάλιστ' εἶδε σχολάζουσαν
ἐμβάλλει τὸν λόγον · ἐκείνη δὲ τῷ ἐραστῇ παραγενομένῳ
πρὸς αὐτὴν ἔφρασεν. Οὕτω δ' εἰς ἀγορὰν τοῦ διηγήματος
ἐκκυλισθέντος ὥστε προδραμεῖν τὸν πλασάμενον τὴν
φήμην, ἀπαντήσας τις αὐτῷ τῶν γνωρίμων « Ἀρτίως, E
εἶπεν, οἴκοθεν εἰς ἀγορὰν καταβαίνεις ; — Ἀρτίως, εἶπεν
ἐκεῖνος. — Οὐκοῦν οὐδὲν ἀκήκοας ; — Γέγονε γάρ τι
καινὸν ἄλλο ; — Κόρυδος ὦπται πετόμενος κράνος ἔχων
χρυσοῦν καὶ δόρυ, καὶ μέλλουσι περὶ τούτου σύγκλητον
ἔχειν οἱ ἄρχοντες. » Κἀκεῖνος γελάσας · « Εὖ τοῦ τάχους,
εἶπεν, ὦ γύναι, τὸ καὶ φθάσαι με τὸν λόγον εἰς ἀγορὰν
προελθόντα. » Τοὺς μὲν οὖν ἄρχοντας ἐντυχὼν ἀπήλλαξε
τῆς ταραχῆς, τὴν δὲ γυναῖκα τιμωρούμενος, ὡς οἴκαδ'
εἰσῆλθεν, « Ἀπώλεσάς μ', εἶπεν, ὦ γύναι · τὸ γὰρ
ἀπόρρητον ἐκ τῆς ἐμῆς οἰκίας πεφώραται δεδημοσιω-

507 C 5 φοβερὸν πρᾶγμα : πρ. φο. G ‖ D 4 γὰρ om. G ‖ δ' οὖν : γοῦν LC ‖ 5 ἁπάσης : πάσης LC ‖ 10 αὐτὴν : αὑτὸν D ‖ 11 ἐκκυλισθέντος : -λίσαντος LC¹ ἑλκυσθ- W ‖ προδραμεῖν : -λαβεῖν Δ (exc. Z) ‖ E 2 καταβαίνεις : μετα- LC ‖ εἶπεν² G : ἔφη cet. ‖ 7 με τὸν λόγον : τ. λόγ. με LC ‖ 8 προελθόντα : -ιόντα ΠZn ‖ 11 ἐκ : ἀπὸ LC.

« N'as-tu donc pas entendu cela avec trois cents autres? — Avec quels trois cents autres? répliqua-t-il ; c'est parce que tu me forçais à parler que j'ai forgé une histoire pour te mettre à l'épreuve. » Celui-là avait pris ses précautions et ses sûretés pour éprouver sa femme, comme on essaie un vase fêlé en y versant non pas de l'huile ou du vin, mais de l'eau[1].

Fulvius[2], l'ami de César Auguste, avait entendu l'empereur déjà vieux déplorer la solitude de sa maison : deux de ses petits-fils[3] ayant péri et Postumus[4], le seul survivant, étant en exil, victime de la calomnie, il se voyait forcé d'appeler à la succession de l'empire le fils de sa femme[5], bien qu'il eût pitié de son petit-fils et songeât à le rappeler de l'étranger. Fulvius rapporta ces propos à sa femme qui les redit à Livie. Celle-ci se plaignit amèrement à César de ce qu'au lieu de rappeler son petit-fils, s'il en avait depuis longtemps l'intention, il la rendait odieuse et hostile au successeur de l'empire. Le lendemain matin, quand Fulvius, selon son habitude, vint trouver l'empereur et lui dire : « Salut, César ! » et que celui-ci lui répondit : « Adieu, Fulvius ! » il comprit et revenant aussitôt chez lui manda sa femme et lui dit : « César sait que je n'ai pas gardé son secret, aussi vais-je me donner la mort. — C'est justice, répondit sa femme : depuis si longtemps que tu vis avec moi, tu aurais dû me connaître et te garder de mon incontinence

1. Cette comparaison pourrait être une citation poétique. Wilamowitz (cité par Helmbold, *Moralia*, Loeb VI, 429) propose

ἐς ἀγγεῖον σαθρὸν
οὐκ οἶνον, οὐδ' ἔλαιον ἀλλ' ὕδωρ χέας.

2. Tacite attribue une conduite analogue à Fabius Maximus, *Annales*, 1, 5. Plutarque a peut-être écrit Παῦλλος ou Φάβιος et les deux leçons altérées auraient été confondues. *Plut. Mor.* Pohlenz III, 293.
3. Gaius et Lucius César.
4. Postumus Agrippa, selon Tacite (*Annales*, I, 5).
5. Tiberius Nero ou Tibère.

μένον · ὥστε μοι φευκτέον ἐστὶ τὴν πατρίδα διὰ τὴν σὴν F
ἀκρασίαν. » Τρεπομένης δὲ πρὸς ἄρνησιν αὐτῆς καὶ
λεγούσης · « Οὐ γὰρ ταῦτα μετὰ τριακοσίων ἤκουσας ; —
Ποίων, ἔφη, τριακοσίων ; Σοῦ βιαζομένης ἐπλασάμην
ἀποπειρώμενος. » Οὗτος μὲν οὖν ἀσφαλῶς πάνυ καὶ μετ'
εὐλαβείας, ὥσπερ εἰς ἀγγεῖον σαθρὸν οὐκ οἶνον, οὐκ ἔλαιον,
ἀλλ' ὕδωρ ἐγχέας, ἐπείρασε τὴν γυναῖκα · | Φούλβιος 508
δ' ὁ Καίσαρος ἑταῖρος τοῦ Σεβαστοῦ γέροντος ἤδη
γεγονότος ἀκούσας ὀδυρομένου τὴν περὶ τὸν οἶκον ἐρημίαν,
καὶ ὅτι, τῶν μὲν δυεῖν αὐτῷ θυγατριδῶν ἀπολωλότων,
Ποστούμου δ' ὃς ἔτι λοιπός ἐστιν ἐκ διαβολῆς τινος ἐν
φυγῇ ὄντος, ἀναγκάζεται τὸν τῆς γυναικὸς υἱὸν ἐπεισάγειν
τῇ διαδοχῇ τῆς ἡγεμονίας, καίπερ οἰκτείρων καὶ βουλευό-
μενος ἐκ τῆς ὑπερορίας ἀνακαλεῖσθαι τὸν θυγατριδοῦν ·
ταῦτ' ὁ Φούλβιος ἀκούσας ἐξήνεγκε πρὸς τὴν ἑαυτοῦ
γυναῖκα, πρὸς δὲ Λιβίαν ἐκείνη, Λιβία δὲ καθήψατο
πικρῶς Καίσαρος, εἰ πάλαι ταῦτ' ἐγνωκὼς οὐ μεταπέμπεται B
τὸν θυγατριδοῦν, ἀλλ' εἰς ἔχθραν καὶ πόλεμον αὐτὴν τῷ
διαδόχῳ τῆς ἀρχῆς καθίστησιν. Ἐλθόντος οὖν ἕωθεν, ὡς
εἰώθει, τοῦ Φουλβίου πρὸς αὐτὸν καὶ εἰπόντος · « Χαῖρε,
Καῖσαρ, — Ὑγίαιν', εἶπε, Φούλβιε. » Κἀκεῖνος νοήσας
ᾤχετ' εὐθὺς ἀπιὼν οἴκαδε καὶ τὴν γυναῖκα μεταπεμψάμενος,
« Ἔγνωκεν, ἔφη, Καῖσαρ ὅτι τὸ ἀπόρρητον οὐκ ἐσιώ-
πησα · καὶ διὰ τοῦτο μέλλω ἀναιρεῖν ἐμαυτόν · » ἡ δὲ γυνὴ
« Δικαίως, εἶπεν, ὅτι μοι τοσοῦτον συνοικῶν χρόνον
οὐκ ἔγνως οὐδ' ἐφυλάξω τὴν ἀκρασίαν · ἀλλ' ἔασον ἐμὲ

507 F 4 βιαζομένης : -σαμένης D || 5 οὗτος : οὕτως CNSh || 6 οὐκ^{2} : οὔτ' GW || 7 ἐγχέας : ἐκχ. NYΘ || 508 A 1 φούλβιος : πούπλιος Γ exc. G hic et postea || 4 αὐτῷ D : αὐτοῦ cet. (om. N, post θυγ. hab. ΜΠ) || 5 Ποστούμου Wilamowitz : -μίου || τινος om. LC^{1} || 7-8 βουλευόμενος : βουλό- C^{1}X || 8 ὑπερορίας : φυγῆς Γ || 9 ἑαυτοῦ om. D || B 1 ἐγνωκὼς : ἔγνω καὶ Σ ἐγνωκὼς καὶ Θn || 2 τὸν : τὴν LC^{1} || 2-3 ἀλλ' ... καθίστησιν om. LC || 5-7 φουλβιε ... καῖσαρ om. W || 6 εὐθὺς om. ΜΠ || 7-8 ὅτι et οὐκ ἐσιώπησα om. LC || 9 μοι τοσοῦτον : τοσ. μοι LC.

verbale. Mais laisse-moi mourir la première ! » Et prenant l'épée, elle se tua avant son mari.

12 Le poète comique Philippidès[1] fit une réponse correcte au roi Lysimaque qui, se mettant en frais d'amabilité, lui disait : « Que veux-tu que je partage avec toi ? — Tout ce qu'il te plaira, ô roi, excepté tes secrets. » Au bavardage est attaché un mal qui ne lui est pas inférieur, la curiosité[2] : on veut apprendre beaucoup, pour avoir beaucoup à dire. Ce sont surtout les histoires secrètes et cachées, dont on cherche à éventer la trace en furetant de tous côtés ; on les réserve à son bavardage, comme boniment de colporteurs. Puis on ressemble aux enfants qui ne veulent ni garder, ni lâcher un glaçon[3]. Ou plutôt on a pris et caché dans son sein les secrets comme des reptiles[4], mais on n'en est point maître et on se fait dévorer. On dit que les aiguilles de mer[5] et les vipères crèvent en donnant naissance à leurs petits : ainsi les secrets, en s'échappant, ruinent et détruisent ceux qui ne les gardent pas.

Séleucus[6], le Victorieux, avait perdu toute son armée et sa puissance dans la bataille contre les Galates. Il arracha son diadème et s'enfuit à cheval avec trois ou quatre compagnons pour une longue course par des chemins détournés et à peine frayés. Manquant de tout et désespéré il arriva alors à une ferme. Il y trouva par hasard le tenancier lui-même et lui demanda du pain et de l'eau. Comme celui-ci lui offrait amicalement et généreusement outre cela tout ce qu'il avait en son champ, il reconnut le roi à ses traits et enchanté de pouvoir lui rendre service, il ne se contint pas et trahit le dessein qu'avait le roi de rester

1. *Reg. et Imp. Apopht.*, 183 E ; *De curiositate*, 517 B ; *Demetrius*, 12.
2. *De curiositate*, 519 C.
3. *Prov. Alex.*, 1, 19 (*Paroem.* 1, 324) ; Sophocle, fr. 153 Nauck[2]. Le secret échappe, comme le glaçon fond.
4. Ésope, *Fables*, 82, éd. Chambry, C.U.F.

προτέραν.» Καὶ λαβοῦσα τὸ ξίφος ἑαυτὴν προανεῖλε τοῦ ἀνδρός.

12 Ὀρθῶς οὖν Φιλιππίδης ὁ κωμῳδοποιὸς φιλοφρο- C
νουμένου τοῦ βασιλέως αὐτὸν Λυσιμάχου καὶ λέγοντος·
«Τίνος σοι μεταδῶ τῶν ἐμῶν; — Οὗ βούλει, φησί,
βασιλεῦ, πλὴν τῶν ἀπορρήτων.» Τῇ δ' ἀδολεσχίᾳ καὶ
ἡ περιεργία κακὸν οὐκ ἔλαττον πρόσεστι· πολλὰ γὰρ
ἀκούειν θέλουσιν ἵνα πολλὰ λέγειν ἔχωσι. Καὶ μάλιστα
τοὺς ἀπορρήτους καὶ κεκρυμμένους τῶν λόγων περιιόντες
ἐξιχνεύουσι καὶ ἀνερευνῶσιν, ὥσπερ [ὕλην] πυλαίαν τινὰ
φορτίων τῇ φλυαρίᾳ παρατιθέμενοι, εἶθ' ὥσπερ οἱ παῖδες
τὸν κρύσταλλον οὔτε κατέχειν οὔτ' ἀφεῖναι θέλουσι·
μᾶλλον δ' ὥσπερ ἑρπετὰ τοὺς ἀπορρήτους λόγους ἐγκολ-
πισάμενοι καὶ συλλαβόντες οὐ κρατοῦσιν, ἀλλὰ διαβι- D
βρώσκονται ὑπ' αὐτῶν· τὰς μὲν γὰρ βελόνας φασὶ
ῥήγνυσθαι τικτούσας καὶ τὰς ἐχίδνας, οἱ δ' ἀπόρρητοι
λόγοι τοὺς μὴ στέγοντας ἐκπίπτοντες ἀπολλύουσι καὶ
διαφθείρουσιν. Σέλευκος ὁ Καλλίνικος ἐν τῇ πρὸς Γαλάτας
μάχῃ πᾶν ἀποβαλὼν τὸ στράτευμα καὶ τὴν δύναμιν,
αὐτοῦ δὲ περισπάσας τὸ διάδημα καὶ φυγὼν ἵππῳ μετὰ
τριῶν ἢ τεττάρων ἀνοδίαις καὶ πλάναις πολὺν δρόμον,
ἤδη δι' ἔνδειαν ἀπαγορεύων ἐπαυλίῳ τινὶ προσῆλθε, καὶ
τὸν δεσπότην αὐτὸν εὑρὼν κατὰ τύχην ἄρτον καὶ ὕδωρ
ᾔτησεν. Ὁ δὲ καὶ ταῦτα καὶ τῶν ἄλλων ὅσα παρῆν ἐν ἀγρῷ E
δαψιλῶς ἐπιδιδοὺς καὶ φιλοφρονούμενος ἐγνώρισε τὸ
πρόσωπον τοῦ βασιλέως, καὶ περιχαρὴς γενόμενος τῇ
συντυχίᾳ τῆς χρείας οὐ κατέσχεν οὐδὲ συνεψεύσατο

508 C 1 κωμῳδοποιὸς : κωμοδιοπ. Z ‖ 2 Λυσιμάχου Δ : λυσ. πρὸς ἑαυτὸν cet. ‖ 6 θέλουσιν : ἐθ. Gn² ‖ 8 ἐξιχνεύουσι : ἀνιχ. LC¹ ‖ ὕλην del. Pohlenz ‖ πυλαίαν Bernardakis : παλαιὰν ‖ 11 ἀπορρήτους : ἀλλοτρίους LC¹ ‖ C 11-D 1 ἐγκολπισάμενοι : -πωσ- JNh ‖ 1 κρατοῦσιν GZ : συγκρ. cet. ‖ 7 αὐτοῦ : αὐτὸς Δ Pohlenz ‖ δὲ post αὐτ. deest in ΔAS ‖ 10 αὐτὸν : αὐτῶν Nh αὐτοῦ D ‖ ἄρτον καὶ ὕδωρ : ὕδ. κ. ἄρ. G ‖ E 1 ἐν : ἐν τῷ ΠS¹.

inconnu. Il l'accompagna jusqu'au chemin et lui dit en prenant congé : « Adieu, roi Séleucus ! ». Celui-là lui tendit la main et l'attira vers lui comme s'il voulait l'embrasser, mais il fit signe à l'un des siens de trancher d'un coup d'épée le cou de l'homme.

« Il parlait,
Et sa tête déjà roule dans la poussière[1]. »

Si plus maître de lui il s'était tu alors un peu de temps, comme le roi avait renoué ensuite avec le succès et retrouvé sa grandeur, cet homme aurait, je pense, reçu de plus grandes récompenses pour son silence que pour son hospitalité.

Il avait de toute façon pour excuse de son intempérance verbale son espoir et la générosité de son accueil, **13** tandis que la plupart des bavards se perdent même sans raison plausible. Par exemple, dans une boutique de barbier on tenait des propos sur la tyrannie de Denys, dure comme l'acier[2], quand le barbier se mit à rire : « Dire cela de Denys, vous autres, quand moi presque tous les jours je tiens le rasoir sur son cou ! » Denys l'apprit et fit crucifier le barbier.

Il est naturel que la race des barbiers soit bavarde, puisque les plus grands parleurs affluent chez eux pour s'y asseoir, si bien qu'ils contractent eux aussi cette habitude. Le roi Archélaos[3] répondit spirituellement à un barbier bavard qui lui demandait, tout en lui mettant sa serviette sur les épaules : « Comment faut-il te couper les cheveux, ô roi ? — En silence ! ». Ce fut encore un barbier[4] qui annonça le premier le grand désastre des Athéniens en Sicile : il l'avait appris au Pirée d'un esclave, un de ceux qui s'en étaient échappés. Il abandonna alors sa boutique et prit sa course vers la ville,

1. *Iliade*, 10, 457.
2. *Dion* 7. Le relâchement de Denys le jeune « finit par fondre et détruire à jamais ces liens de diamant qui, d'après un mot de Denys l'Ancien, tiendraient après lui la monarchie enchaînée à son fils. » (trad. Latzarus). Ce mot est en réalité une citation d'Eschyle (*Prométhée*, 6).

βουλομένῳ λανθάνειν, ἀλλ' ἄχρι τῆς ὁδοῦ προπέμψας καὶ ἀπολυόμενος « Ὑγίαιν', εἶπεν, ὦ βασιλεῦ Σέλευκε. » Κἀκεῖνος ἐκτείνας τὴν δεξιὰν αὐτῷ καὶ προσελκόμενος ὡς φιλήσων, ἔνευσεν ἑνὶ τῶν μετ' αὐτοῦ ξίφει τὸν τράχηλον ἀποκόψαι τοῦ ἀνθρώπου·

« φθεγγομένου δ' ἄρα τοῦ γε κάρη κονίῃσιν ἐμίχθη ».

Εἰ δ' ἐσίγησε τότε καρτερήσας ὀλίγον χρόνον, εὐτυχή-
σαντος ὕστερον τοῦ βασιλέως καὶ μεγάλου γενομένου, F
μείζονας, οἶμαι, χάριτας ἐκομίσατ' ἂν τῆς σιωπῆς ἢ τῆς φιλοξενίας.

Οὗτος μὲν οὖν ἁμωσγέπως ἔσχε πρόφασιν τῆς ἀκρασίας τὴν ἐλπίδα καὶ τὴν φιλοφροσύνην, 13 οἱ δὲ πλεῖστοι τῶν ἀδολέσχων οὐδ' αἰτίαν ἔχοντες ἀπολλύουσιν αὑτούς. Οἷον ἐν κουρείῳ τινὶ γινομένων λόγων περὶ τῆς Διονυσίου τυραννίδος ὡς ἀδαμαντίνη καὶ ἄρρηκτός ἐστι, γελάσας ὁ κουρεὺς « Ταῦθ' ὑμᾶς, ἔφη, περὶ Διονυσίου λέγειν, οὗ ἐγὼ παρ' ἡμέρας ὀλίγας ἐπὶ τοῦ τραχήλου τὸ ξυρὸν
ἔχω. » | Ταῦτ' ἀκούσας ὁ Διονύσιος ἀνεσταύρωσεν αὐτόν. 509

Ἐπιεικῶς δὲ λάλον ἐστὶ τὸ τῶν κουρέων γένος· οἱ γὰρ ἀδολεσχότατοι προσρέουσι καὶ προσκαθίζουσιν, ὥστ' αὐτοὺς ἀναπίμπλασθαι τῆς συνηθείας. Χαριέντως γοῦν ὁ βασιλεὺς Ἀρχέλαος ἀδολέσχου κουρέως περιβαλόντος αὐτῷ τὸ ὠμόλινον καὶ πυθομένου· « Πῶς σε κείρω, βασιλεῦ ; — Σιωπῶν » ἔφη. Κουρεὺς δὲ καὶ τὴν ἐν Σικελίᾳ τῶν Ἀθηναίων μεγάλην κακοπραγίαν ἀπήγγειλε πρῶτος, ἐν Πειραιεῖ πυθόμενος οἰκέτου τινὸς τῶν ἀποδεδρακότων ἐκεῖθεν· εἶτ' ἀφεὶς τὸ ἐργαστήριον εἰς ἄστυ συνέτεινε

508 E 5 ἄχρι : ἄχρις L ‖ 8 ἔνευσεν ἑνὶ : ἔνευσέ τινι Y^1 ‖ 10 ἐμίχθη : ἐμίγη C ‖ F 2 μείζονας ... ἂν G^1WN : μείζ. ἂν οἶμαι χ. ἐκ. cet. ‖ ἂν τῆς : τῆς CΔhn ἀντὶ τῆς cet. ‖ 7 γινομένων λόγων Γ (γεν. CXJ) exc. K : λογ. γιν. cet. (γεν. KN) ‖ 8 ἄρρηκτος : ἄρρητος $XJ^1N\alpha^1$ ‖ 9 λέγειν : δεῖ λέγειν Δ ‖ 10 τὸ : τὸν M^3h ‖ 509 A 3 ἀδολεσχότατοι : -χοι G^1 ‖ 4 χαριέντως : -τος XJKD ‖ γοῦν : οὖν C ‖ 6 κείρω : κερῶ hD^1 ‖ 8 ἀπήγγειλε : ἐμήνυε C.

« De peur qu'on lui ravît la gloire »

de répandre la nouvelle dans la cité

« Et qu'il arrivât le second[1]. »

Une panique s'en suivit comme il est naturel et le peuple se réunit en assemblée ; on s'efforçait de remonter à l'origine de la rumeur, On amena donc le barbier et on l'interrogea : il ne savait pas même le nom de son informateur et il faisait remonter le bruit à un personnage anonyme et inconnu. Colère et cris des spectateurs : « A la torture ! à la question ! le maudit ![2] Il a forgé cette histoire de toutes pièces. Qui d'autre en a entendu parler? Qui l'a cru ? » On apporta la roue, l'homme y fut étendu. Arrivèrent alors, annonçant le désastre, ceux qui avaient échappé à la bataille décisive. Tout le monde se dispersa, pour pleurer chacun ses deuils personnels, laissant le malheureux attaché sur sa roue. Quand il fut délié, tard dans la soirée, il demanda au bourreau si on avait entendu parler de la façon dont avait péri le général Nicias, tant l'habitude fait du bavardage un mal invincible et incorrigible.

14 Bien plus, comme ceux qui ont pris une amère potion à l'odeur désagréable éprouvent de l'aversion même pour les coupes, les porteurs de mauvaises nouvelles sont pris en aversion et haïs par leurs auditeurs. Aussi Sophocle[3] a-t-il avec esprit posé le problème :

« Mais te sens-tu blessé à l'oreille ou au cœur?
— A quoi bon ergoter sur le point où je souffre?
— Le coupable te blesse l'âme ; moi, l'oreille seulement ! »

1. *Iliade*, 22, 207.
2. L. Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs*, p. 135.
3. *Antigone*, 317-319. Trad. Mazon. C.U.F.

δρόμῳ « μή τις κῦδος ἄροιτο » τὸν λόγον εἰς τὴν πόλιν B ἐμβαλών, « ὁ δὲ δεύτερος ἔλθοι ». Γενομένης δὲ ταραχῆς οἷον εἰκὸς εἰς ἐκκλησίαν ἀθροισθεὶς ὁ δῆμος ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἐβάδιζε τῆς φήμης. Ἦγετ' οὖν ὁ κουρεὺς καὶ ἀνεκρίνετο, μηδὲ τοὔνομα τοῦ φράσαντος εἰδώς, ἀλλ' εἰς ἀνώνυμον καὶ ἄγνωστον ἀναφέρων τὴν ἀρχὴν πρόσωπον. Ὀργὴ δὴ καὶ βοὴ τοῦ θεάτρου · « Βασάνιζε καὶ στρέβλου τὸν ἀλάστορα · πέπλασται ταῦτα καὶ συντέθεικε. Τίς δ' ἄλλος ἤκουσε ; Τίς δ' ἐπίστευσεν ; » Ἐκομίσθη τροχός, κατετάθη ὁ ἄνθρωπος. Ἐν τούτῳ παρῆσαν οἱ τὴν συμφορὰν ἀπαγγέλλοντες, ἐξ αὐτοῦ τοῦ ἔργου διαπεφευγότες. Ἐσκεδάσθησαν οὖν πάντες ἐπὶ τὰ οἰκεῖα πένθη, κατα- C λιπόντες ἐν τῷ τροχῷ τὸν ἄθλιον ἐνδεδεμένον. Ὀψὲ δὲ λυθεὶς ἤδη πρὸς ἑσπέραν ἠρώτα τὸν δήμιον εἰ καὶ περὶ Νικίου τοῦ στρατηγοῦ, ὃν τρόπον ἀπόλωλεν, ἀκηκόασιν. Οὕτως ἄμαχόν τι κακὸν καὶ ἀνουθέτητον ἡ συνήθεια ποιεῖ τὴν ἀδολεσχίαν.

14 Καίτοι γ' ὥσπερ οἱ τὰ πικρὰ καὶ τὰ δυσώδη φάρμακα πιόντες δυσχεραίνουσι καὶ τὰς κύλικας, οὕτως οἱ τὰ κακὰ προσαγγέλλοντες ὑπὸ τῶν ἀκουόντων δυσχεραίνονται καὶ μισοῦνται. Ὅθεν χαριέντως ὁ Σοφοκλῆς διηπόρηκεν ·

« Ἐν τοῖσιν ὠσὶν ἢ 'πὶ τῇ ψυχῇ δάκνῃ ;
— Τί δὲ ῥυθμίζεις τὴν ἐμὴν λύπην ὅπου ; D
— Ὁ δρῶν σ' ἀνιᾷ τὰς φρένας, τὰ δ' ὦτ' ἐγώ. »

509 B 1-2 τὸν λόγον ... ἐμβαλών : βαλὼν τ. λ. εἰς τ. π. C ‖ 3 οἷον : ὡς Π ‖ 4 τῆς : τοῦ D ‖ 7 δὴ Pohlenz : δὲ CG οὖν Δh om. cet. ‖ 8 συντέθεικε Γ exc. C (-θηκε J) YM^1 : -θειται cet. ‖ 9 δ'^{2} om. C ‖ C 1 πένθη : πάθη C^{1}ia ‖ 2 ἐνδεδεμένον : δεδεμ. CZ ‖ 3 δήμιον G^1 : δῆμον Θ δημόσιον cet. ‖ 5 κακὸν : καὶ κ. X^1 ‖ 7 τὰ πικρὰ καὶ τὰ δυσώδη : τὰ δ. κ. π. C τὰ π. κ. δ. ΠΘhS ‖ 10 ὅθεν Δ : καίτοι γε M^{2}Π καίτοι cet. ‖ διηπόρηκεν : -σεν Θ ‖ 11 ἢ 'πὶ τῇ ψυχῇ MΠαG$^{rec.}$S^{2}n^2 : τί ψυχή (vel ψυχῇ) cet. ‖ D 1 δὲ : δαὶ ZA Sophocle (LA) ‖ ὅπου Sophocle M^{1}S : ὅπη M^{2}ΠΘ ὁ N ὅτι cet.

Les porteurs de mauvaises nouvelles nous affligent comme les coupables, avec cette différence qu'il n'est pas possible d'arrêter un flux de paroles ou de le réprimer.

On avait découvert que le sanctuaire d'Athèna Chalcioikos, à Lacédémone, avait été pillé ; à l'intérieur, sur le sol, une bouteille vide ! Comme tous ceux qui étaient accourus demeuraient perplexes, un des assistants leur dit : « Si vous voulez que je vous dise ce qui me vient à l'esprit à propos de cette bouteille, je pense que les voleurs avant de prendre de tels risques avaient bu de la ciguë et qu'ils s'étaient munis de vin ; s'ils passaient inaperçus, ils boiraient du vin pur pour diluer le poison et en éteindre le feu[1] et ils s'en iraient sains et saufs. S'ils étaient pris, le poison leur procurerait une mort facile et sans douleurs avant d'être torturés. » Quand il eut parlé, une explication si compliquée et si subtile parut venir non d'une présomption, mais d'une connaissance des faits. On entoure l'homme, on l'interroge de tous les côtés : « Qui es-tu ? » « Qui te connaît ? » et « D'où tiens-tu cela ? » A la fin convaincu, il avoua être l'un des voleurs du sanctuaire.

Les meurtriers d'Ibycos[2] ne furent-ils pas pris de cette façon? Ils étaient assis au théâtre, quand ils virent passer un vol de grues. Ils se mirent alors à rire, en se chuchotant l'un à l'autre : « Voilà les vengeurs d'Ibycos ! » Leurs voisins les entendirent, et comme on recherchait depuis longtemps Ibycos qui avait disparu, ils recueillirent ces propos et les rapportèrent aux magistrats. Les coupables furent convaincus et conduits en prison, non pas châtiés par les grues, mais

1. *De adulatore et amico*, 61 B ; *Quaest. conv.*, 653 A.

2. Ibycos, né à Rhégium, vécut d'abord en Sicile, puis à Samos où Polycrate l'avait attiré. Il composa des œuvres de lyrique chorale dans le style de Simonide, mais aussi — *Flagrasse amore Reginum Ibycum apparet ex scriptis* (Tusculanes 4, 71) dit Cicéron — des odes amoureuses à la manière d'Anacréon. Une épigramme funéraire due à Antipatros de Sidon (vers 130 av. J.-C.) a pu inspirer Plutarque. *Anth. Pal.* 7, 745 et 714.

Λυποῦσι δ' οὖν ὥσπερ οἱ δρῶντες καὶ οἱ λέγοντες, ἀλλ' ὅμως οὐκ ἔστι γλώσσης ῥεούσης ἐπίσχεσις οὐδὲ κολασμός. Ἐν Λακεδαίμονι τῆς Χαλκιοίκου τὸ ἱερὸν ὤφθη σεσυλημένον, καὶ κειμένη ἔνδον κενὴ λάγυνος. Ἦν οὖν ἀπορία πολλῶν συνδεδραμηκότων, καί τις τῶν παρόντων· «Εἰ βούλεσθ', ἐγὼ φράσω ὑμῖν ὅ μοι παρίσταται περὶ τῆς λαγύνου· νομίζω γάρ, ἔφη, τοὺς ἱεροσύλους ἐπὶ τηλικοῦτον ἐλθεῖν κίνδυνον κώνειον ἐμπιόντας καὶ κομίζοντας οἶνον, ἵν', εἰ μὲν αὐτοῖς λαθεῖν ἐγγένοιτο, τῷ ἀκράτῳ E ποθέντι σβέσαντες καὶ διαλύσαντες τὸ φάρμακον ἀπέλθοιεν ἀσφαλῶς· εἰ δ' ἁλίσκοιντο, πρὸ τῶν βασάνων ὑπὸ τοῦ φαρμάκου ῥᾳδίως καὶ ἀνωδύνως ἀποθάνοιεν.» Ταῦτ' εἰπόντος αὐτοῦ τὸ πρᾶγμα πλοκὴν ἔχον καὶ περινόησιν τοσαύτην οὐχ ὑπονοοῦντος, ἀλλ' εἰδότος ἐφαίνετο· καὶ περιστάντες αὐτὸν ἀνέκριναν ἀλλαχόθεν ἄλλος· «Τίς εἶ;» Καὶ «Τίς σ' οἶδε;» Καὶ «Πόθεν ἐπίστασαι ταῦτα;» Καὶ τὸ πέρας ἐλεγχόμενος οὕτως ὡμολόγησεν εἷς εἶναι τῶν ἱεροσύλων.

Οἱ δ' Ἴβυκον ἀποκτείναντες οὐχ οὕτως ἑάλωσαν, ἐν θεάτρῳ καθεζόμενοι καὶ γεράνων παραφανεισῶν πρὸς F ἀλλήλους ἅμα γέλωτι ψιθυρίζοντες ὡς αἱ Ἰβύκου ἔκδικοι πάρεισιν; Ἀκούσαντες γὰρ οἱ καθεζόμενοι πλησίον, ἤδη τοῦ Ἰβύκου πολὺν χρόνον ὄντος ἀφανοῦς καὶ ζητουμένου, ἐπελάβοντο τῆς φωνῆς καὶ προσήγγειλαν τοῖς ἄρχουσιν. Ἐλεγχθέντες δ' οὕτως ἀπήχθησαν, οὐχ ὑπὸ τῶν γεράνων

509 D 3 δ' οὖν : οὖν h ‖ οἱ : καὶ οἱ C[1] ‖ οἱ[2] om. X ‖ 6-7 ἀπορία πολλῶν : π. ἀπ. G ‖ 7-511 E 1 καὶ ... προσεδοκᾶτο om. S ‖ 8 post βούλεσθ' hab. ἔφη LCG εἶπεν NM[2]ΠΔ ‖ ὅ : ἣ LC ‖ 9 ἔφη om. LC ‖ E 1 ἀκράτῳ : κωνείῳ LC[1] ‖ 2 καὶ διαλύσαντες om. G[1] ‖ 7 ἀλλαχόθεν : ἄλλοθεν Δ ἄλλος ἀλλαχόθεν LC ‖ F 1 καθεζόμενοι : -ήμενοι LCΠΖ παρακαθεζ- a ‖ παραφανεισῶν : προ- LC ἀνα- i ποτε ἀνα- h ‖ 2-4 ἔκδικοι ... Ἰβύκου om. D ‖ 3 γὰρ om. ΠΖ ‖ 4 τοῦ Ἰβύκου πολὺν χρόνον LC : π. χ. τ. ἰ. cet. ‖ 5 προσήγγειλαν : ἀπ. LC.

forcés de confesser leur crime par le prurit de parler, qui tint lieu d'Érinys ou de Châtiment.

Dans le corps, les parties malades et douloureuses attirent les parties voisines, qui se portent vers elles; ainsi la langue des bavards, toujours enflammée et palpitante, attire et rassemble une part des secrets qu'il faudrait celer[1]. Voilà pourquoi il lui faut un barrage, et la raison doit faire obstacle à la langue et comme une digue retenir son cours et ses débordements, nous empêchant de passer pour moins raisonnables que les oies[2] : quand celles-ci, dit-on, traversent, venant de Cilicie, le Taurus infesté d'aigles, elles prennent dans leur bec une grosse pierre, en guise de verrou pour refréner leurs cris, et, de nuit, franchissent ainsi la montagne sans se faire entendre.

15 Si l'on demandait :

« Quel est l'homme le plus lâche et le plus dépravé?[3] »

il n'est personne pour omettre le traître et en citer un autre. Euthycrate « couvrit sa maison de bois importés de Macédoine », comme dit Démosthène[4]. Philocrate, qui avait reçu beaucoup d'or « achetait au marché prostituées et poissons »[5]. Euphorbe et Philagros, qui avaient livré Érétrie, reçurent du Grand Roi des terres[6]. Le bavard est un traître qui ne se fait pas payer et offre spontanément ses services. Il ne livre ni cavalerie ni remparts, mais divulgue des secrets dans les procès, dans les luttes partisanes et dans les manœuvres politiques, et, sans que personne lui en sache gré, c'est lui qui, si on l'écoute, montre, en plus, de la reconnaissance. De sorte que le vers adressé à un

1. Comparaison peu naturelle. Fuhrmann, *Les Images de Plutarque*, p. 270, en cite d'autres.

2. *De soll. anim.*, 967 B. Élien, *Var. Hist.*, 5, 29.

3. Fr. com. ades. 774 Kock.

4. Selon Démosthène (*Sur l'Ambassade*, 265) ce serait Lasthène. Plutarque rappelle que ces traîtres avaient livré Olynthe (*De fortuna*, 97 D). Démosthène les cite encore dans son discours *Sur les affaires de Chersonèse*, 40.

κολασθέντες, ἀλλ' ὑπὸ τῆς αὑτῶν | γλωσσαλγίας ὥσπερ 510
Ἐρινύος ἢ Ποινῆς βιασθέντες ἐξαγορεῦσαι τὸν φόνον.
Ὡς γὰρ ἐν τῷ σώματι πρὸς τὰ πεπονθότα μέρη καὶ
ἀλγοῦντα γίνεται φορὰ καὶ ὁλκὴ τῶν πλησίον, οὕτως
ἡ γλῶττα τῶν ἀδολέσχων ἀεὶ φλεγμονὴν ἔχουσα καὶ
σφυγμὸν ἕλκει τι καὶ συνάγει τῶν ἀπορρήτων καὶ κεκρυμ-
μένων ἐφ' ἑαυτήν. Διὸ δεῖ πεφράχθαι, καὶ τὸν λογισμὸν
ὡς πρόβολον ἐμποδὼν ἀεὶ τῇ γλώττῃ κείμενον ἐπισχεῖν
τὸ ῥεῦμα καὶ τὸν ὄλισθον αὐτῆς, ἵνα μὴ τῶν χηνῶν
ἀφρονέστεροι εἶναι δοκῶμεν, οὕς φασιν, ὅταν ὑπερβάλ-
λωσιν ἐκ Κιλικίας τὸν Ταῦρον ἀετῶν ὄντα μεστόν, εἰς
τὸ στόμα λαμβάνειν εὐμεγέθη λίθον ὥσπερ κλεῖθρον ἢ B
χαλινὸν ἐμβάλλοντας τῇ φωνῇ καὶ νυκτὸς οὕτως ὑπερφέ-
ρεσθαι λανθάνοντας.

15 Εἰ τοίνυν ἔροιτό τις

« τὸν κάκιστον ὅστις ἐστὶ καὶ τὸν ἐξωλέστατον »,

οὐδεὶς ἂν ἄλλον εἴποι τὸν προδότην παρελθών. Εὐθυκρά-
της μὲν οὖν « ἤρεψε τὴν οἰκίαν τοῖς ἐκ Μακεδονίας
ξύλοις », ὥς φησι Δημοσθένης, Φιλοκράτης δὲ χρυσίον
πολὺ λαβὼν « πόρνας καὶ ἰχθῦς ἠγόραζεν », Εὐφόρβῳ
δὲ καὶ Φιλάγρῳ τοῖς Ἐρέτριαν προδοῦσι χώραν ὁ βασιλεὺς
ἔδωκεν· ὁ δ' ἀδόλεσχος ἄμισθός ἐστι προδότης καὶ
αὐτεπάγγελτος, οὐχ ἵππους, οὐ τείχη προδιδούς, ἀλλὰ
λόγους ἐκφέρων ἀπορρήτους ἐν δίκαις, ἐν στάσεσιν, ἐν C
διαπολιτείαις, μηδενὸς αὐτῷ χάριν ἔχοντος, ἀλλ' αὐτός,
ἂν ἀκούηται, προσοφείλων χάριν. Ὥστε τὸ λελεγμένον

509 F 7 κολασθέντες : ἐλεγχ. LC ‖ 510 A 3 τῷ om. LC[1] ‖ 5 τῶν ἀδολέσχων om. LC[1] ‖ 6 τι : τε LC[1] ‖ 7 ἐφ' : πρὸς LC ‖ δεῖ om. N δὴ Xi ‖ 8 ἐμποδὼν post κείμενον MΠ ‖ ἐπισχεῖν : ἐπέχειν D ‖ 10-11 ὑπερβάλλωσιν : -βάλωσιν LCh ‖ B 2 ἐμβάλλοντας JNΔ : -αλόντας cet. ‖ 6 ἄλλον : ἄλλο WXJYN[1]h ‖ τὸν Δ : ἢ τὸν cet. ‖ 7 ἐκ om. G[1] ‖ 8-9 χρυσίον πολὺ : π. χ. W ‖ 12 οὐ G[1] : οὐδὲ cet. ‖ C 2 διαπολιτείαις : πολιτ. Δh ‖ 2-3 αὐτὸς ἂν Pohlenz : ἂν αὐτὸς ‖ 3 χάριν om. LC[1] ‖ ὥστε : ὥσπερ D ‖ λελεγμένον : λεγόμενον XJΔ.

homme qui dépense et dilapide son bien à tort et à travers :

« Tu n'es pas généreux ; c'est une maladie : tu aimes [donner[1] »

convient aussi au bavard : « En faisant ces révélations, tu n'es pas un ami, un homme bienveillant ; c'est une maladie : tu aimes bavarder et dire des sottises. »

16 Il ne faut pas voir là une accusation, mais un traitement contre le bavardage : nous triomphons de nos passions par le jugement et l'exercice, mais le jugement vient le premier. Personne en effet ne peut s'habituer à fuir et à effacer de son âme ce qui ne lui cause pas d'aversion ; or nous prenons nos passions en aversion, quand nous comprenons par la raison le tort et la honte qu'elles nous causent. Nous le voyons à présent à propos des bavards : voulant être aimés, ils se font haïr ; désireux de rendre service, ils sont importuns[2] ; croyant être admirés, ils sont tournés en dérision ; ils dépensent en pure perte, font du tort à leurs amis, aident leurs ennemis, se perdent eux-mêmes, de sorte que le premier remède pour traiter la passion, c'est la réflexion sur la honte et la souffrance qui en résultent.

17 La seconde réflexion que l'on doit mettre en œuvre est celle qui porte sur l'attitude opposée, en écoutant sans cesse, en se rappelant, en ayant sous la main les éloges consacrés à la discrétion, la dignité, la sainteté, le caractère religieux du silence[3] ; en se disant aussi qu'on admire davantage, qu'on aime mieux, qu'on croit plus sages non ceux qui prennent le mors aux dents et font des écarts, mais les hommes précis et concis qui enferment beaucoup de sens en peu de mots. Platon[4]

1. Épicharme, fr. 274 Kaibel = 249 Olivieri.
2. *De garrulitate*, 504 E.
3. *De garrulitate*, 504 A, 505 F.
4. *Protagoras*, 342 E. « Le plus ordinaire des Lacédémoniens... lance à l'improviste un mot frappant et plein de sens, comme un habile archer ». Trad. A. Croiset, C.U.F.

πρὸς τὸν εἰκῇ καὶ ἀκρίτως ἐκχέοντα τὰ ἑαυτοῦ καὶ καταχαριζόμενον·

« Οὐ φιλάνθρωπος σύ γ' ἐσσ'· ἔχεις νόσον, χαίρεις διδοὺς »

ἐναρμόττει καὶ πρὸς τὸν φλύαρον· « Οὐ φίλος εἶ σὺ ταῦτα μηνύων οὐδ' εὔνους· ἔχεις νόσον, χαίρεις λαλῶν καὶ φλυαρῶν. »

16 Ταῦτα δ' οὐ κατηγορίαν ἡγητέον, ἀλλ' ἰατρείαν
τῆς ἀδολεσχίας· τῶν γὰρ παθῶν κρίσει καὶ ἀσκήσει
περιγινόμεθα, προτέρα δ' ἡ κρίσις ἐστίν. Οὐδεὶς γὰρ
ἐθίζεται φεύγειν καὶ ἀποτρίβεσθαι τῆς ψυχῆς ὃ μὴ δυσχε- D
ραίνει· δυσχεραίνομεν δὲ τὰ πάθη, ὅταν τὰς βλάβας καὶ
τὰς αἰσχύνας τὰς ἀπ' αὐτῶν τῷ λόγῳ κατανοήσωμεν.
Ὥσπερ νῦν κατανοοῦμεν ἐπὶ τῶν ἀδολέσχων, ὅτι φιλεῖσθαι βουλόμενοι μισοῦνται, χαρίζεσθαι θέλοντες ἐνοχλοῦσι, θαυμάζεσθαι δοκοῦντες καταγελῶνται, κερδαίνοντες οὐδὲν ἀναλίσκουσιν, ἀδικοῦσι τοὺς φίλους, ὠφελοῦσι τοὺς ἐχθρούς, ἑαυτοὺς ἀπολλύουσιν. Ὥστε τοῦτο πρῶτον ἴαμα καὶ φάρμακόν ἐστι τοῦ πάθους, ὁ τῶν ἀπ' αὐτοῦ γινομένων αἰσχρῶν καὶ ὀδυνηρῶν ἐπιλογισμός.

17 Δευτέρῳ δὲ χρηστέον ἐπιλογισμῷ τῷ τῶν ἐναντίων,
ἀκούοντας ἀεὶ καὶ μεμνημένους καὶ πρόχειρ' ἔχοντας τὰ E
τῆς ἐχεμυθίας ἐγκώμια καὶ τὸ σεμνὸν καὶ τὸ ἅγιον καὶ τὸ μυστηριῶδες τῆς σιωπῆς, καὶ ὅτι θαυμάζονται μᾶλλον καὶ ἀγαπῶνται καὶ σοφώτεροι δοκοῦσι τῶν ἐξηνίων τούτων καὶ ἐκφερομένων οἱ στρογγύλοι καὶ βραχυλόγοι, καὶ ὧν πολὺς νοῦς ἐν ὀλίγῃ λέξει συνέσταλται. Καὶ γὰρ Πλάτων

510 C 4 εἰκῇ καὶ om. Θn || εἰκῇ ante κατ. add. Θ || 6 σύ γ' : τύ γ'. *Publicola*, 15, 5 || 10-11 ταῦτα δ' οὐ κατηγορίαν ἡγητέον ἀλλ' ἰατρείαν τῆς ἀδολεσχίας : ταῦτα · οὐδὲ κ. ἡγ. τ. ἀδ. ἀλλὰ μᾶλλον ἰατρ. LC || 12 περιγινόμεθα : -γενό- NΘ || πρότερα D : πρότερον cet. || D 1 ἐθίζεται : ἐρεθίζεται C[1] || 4 νῦν : οὖν Mα[4] || 7 ἀναλίσκουσιν : ἀλισκ. G[4]ΓΥΜΠ || 8 τοῦτο : τὸ C[1] || 10 αἰσχρῶν : κτισμάτων N || E 1 πρόχειρ' : πρόχειρον Xh || 5 ἐκφερομένων Pohlenz : φερομένων || 6 ὀλίγῃ : βραχείᾳ C || καὶ om. XJ.

loue les hommes de ce genre et les compare à d'habiles lanceurs de javelots, parce que leur langage est dru, solide et ramassé. Lycurgue[1], en contraignant ses concitoyens au silence dès leur enfance, leur donna cette aptitude à resserrer et à condenser. De même que les Celtibères[2] transforment le fer en acier en l'enfouissant dans la terre, puis en le débarrassant d'une quantité de matière terreuse[3], ainsi le langage laconique, dépouillé de sa gangue et acculé aux valeurs essentielles mêmes par la suppression du superflu a la trempe de l'acier. Ce langage sentencieux qui leur est propre, cette vivacité de tour donnée à leurs réparties est le fruit d'un profond silence.

Il faut surtout citer aux bavards les mots de ce genre pour leur en montrer la grâce et la force. Par exemple : « Les Lacédémoniens à Philippe : Denys à Corinthe ! »[4] Et encore : quand Philippe leur écrivit : « Si j'entre en Laconie, je vous détruirai, » ils répondirent : « Si ! » Le roi Démétrios[5] se plaignait à cor et à cri : « Les Lacédémoniens ne m'ont envoyé qu'un ambassadeur ! » L'ambassadeur répondit sans s'émouvoir : « Un seul à un seul ».

On admire aussi parmi les Anciens ceux dont le langage était concis. Au sanctuaire d'Apollon Pythien, les Amphictyons ne gravèrent point l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, ni les *Péans* de Pindare, mais « Connais-toi toi-même.[6] » « Rien de trop. » « Prends un engagement, le malheur est proche. »[7] Ils admiraient la densité et la simplicité de l'expression, qui enfermait sous une forme concise une pensée frappée comme une médaille. Le dieu lui-même n'aime-t-il pas la précision et la concision dans ses oracles ? On l'appelle Loxias[8] parce qu'il évite le bavardage, et non à cause de son imprécision.

1. *Lycurgue* 19.

2. Les Celtibères étaient un peuple belliqueux du nord de l'Espagne, qui soutint trois guerres contre les Romains (181-179, 153-151, 144-133). Les Romains armèrent leurs légionnaires du glaive celtibère. Cf. Diodore, 5, 33, 4.

3. Sur la trempe qui transforme le fer en acier, voir Aristote, *Mét.*, IV, 6, 383 a, où ces éléments terreux sont appelés σκωρία.

τοὺς τοιούτους ἐπαινεῖ, δεινοῖς ἀκοντισταῖς ἐοικέναι
λέγων, οὖλα καὶ πυκνὰ καὶ συνεστραμμένα φθεγγομένους.
Καὶ ὁ Λυκοῦργος εἰς ταύτην τὴν δεινότητα τοὺς πολίτας
εὐθὺς ἐκ παίδων τῇ σιωπῇ πιέζων συνῆγε καὶ κατεπύκνου.
Καθάπερ γὰρ οἱ Κελτίβηρες ἐκ τοῦ σιδήρου τὸ στόμωμα F
ποιοῦσιν, ὅταν κατορύξαντες εἰς τὴν γῆν τὸ πολὺ καὶ
γεῶδες ἀποκαθάρωσιν, οὕτως ὁ Λακωνικὸς λόγος οὐκ
ἔχει φλοιόν, ἀλλ' εἰς αὐτὸ τὸ δραστήριον ἀφαιρέσει τοῦ
περιττοῦ διωκόμενος στομοῦται· τὸ γὰρ ἀποφθεγματικὸν
αὐτοῖς τοῦτο καὶ μετ' εὐστροφίας ὀξὺ πρὸς τὰς ἀπαν-
τήσεις | ἐκ τῆς πολλῆς περιγίγνεται σιωπῆς. 511

Καὶ δεῖ τὰ τοιαῦτα μάλιστα τοῖς ἀδολέσχοις προβάλλειν
ὅσην χάριν ἔχει καὶ δύναμιν, οἷόν ἐστι τὸ Λακεδαιμόνιοι
Φιλίππῳ· Διονύσιος ἐν Κορίνθῳ. Καὶ πάλιν γράψαντος
αὐτοῖς τοῦ Φιλίππου· « Ἂν ἐμβάλω εἰς τὴν Λακωνικήν,
ἀναστάτους ὑμᾶς ποιήσω », ἀντέγραψαν· « Αἴκα. » Δημη-
τρίου δὲ τοῦ βασιλέως ἀγανακτοῦντος καὶ βοῶντος· « Ἕνα
πρὸς ἐμὲ Λακεδαιμόνιοι πρεσβευτὴν ἔπεμψαν, » οὐ κατα-
πλαγεὶς ὁ πρεσβευτὴς « ἕν', εἶπε, ποτὶ ἕνα. »

Θαυμάζονται δὲ καὶ τῶν παλαιῶν οἱ βραχυλόγοι, καὶ
τῷ ἱερῷ τοῦ Πυθίου Ἀπόλλωνος οὐ τὴν Ἰλιάδα καὶ τὴν B
Ὀδύσσειαν οὐδὲ τοὺς Πινδάρου παιᾶνας ἐπέγραψαν οἱ
Ἀμφικτύονες, ἀλλὰ τὸ « γνῶθι σαυτὸν » καὶ τὸ « μηδὲν
ἄγαν » καὶ τὸ « ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα », θαυμάσαντες τῆς
λέξεως τὸ εὔογκον καὶ τὸ λιτόν, ἐν βραχεῖ σφυρήλατον
νοῦν περιεχούσης. Αὐτὸς δ' ὁ θεὸς οὐ φιλοσύντομός
ἐστι καὶ βραχυλόγος ἐν τοῖς χρησμοῖς, καὶ Λοξίας καλεῖται
διὰ τὸ φεύγειν τὴν ἀδολεσχίαν μᾶλλον ἢ τὴν ἀσάφειαν ;

510 E 8 συνεστραμμένα : συνεσταλ- C¹ ‖ F 1 γὰρ om. W ‖ 2 τὴν om. ΜΠ ‖ 3 γεῶδες : τὸ γ. ΜΠ ‖ 6 μετ' GW : τὸ μετ' cet. ‖ 511 A 1 περιγίγνεται : γιγν. C¹ ‖ 2 προβάλλειν Δ : προσ. cet. ‖ 5 ἂν : ἐὰν WD ‖ 8 πρεσβευτὴν : πρεσβύ. Γ ‖ 8-9 οὐ ... πρεσβευτὴς om. C ‖ B 1 τῷ ἱερῷ : τῶν ἱερῶν Xh ‖ 6-7 φιλοσύντομός ἐστι καὶ βραχυλόγος : βρ. ἐσ. κ. φ. C.

Ceux qui expriment ce qu'il faut faire de manière allégorique, sans un mot[1], ne sont-ils pas tout particulièrement loués et admirés? Comme ses concitoyens lui avaient demandé de leur donner son opinion sur la concorde, Héraclite monta à la tribune, prit une coupe d'eau froide, la saupoudra de farine qu'il remua avec un brin de menthe, vida la coupe et se retira, leur montrant ainsi qu'à se contenter de ce qu'on a sans rechercher les choses coûteuses, on maintient les cités dans la paix et la concorde[2]. Scilouros[3], roi des Scythes, laissa derrière lui quatre-vingts fils. Au moment de mourir, il demanda un faisceau de verges et ordonna à ses fils de le prendre ainsi rassemblé et lié, puis de le briser, de le mettre en morceaux. Comme ceux-ci y renoncèrent, il prit lui-même les verges l'une après l'autre et les rompit toutes facilement, leur prouvant ainsi que l'harmonie et la concorde entre eux étaient une force invincible, mais que leur division ne serait que faiblesse précaire.

18 Celui qui parcourrait et reprendrait ces exemples et les autres du même genre perdrait sans doute le goût de dire des sottises. Mais, pour ma part, je suis vraiment déconcerté par l'histoire du domestique, quand je songe à l'importance de savoir prêter attention à ce que l'on dit et de s'en tenir à son propos. L'orateur Pupius Pison, ne voulant pas être importuné, avait ordonné à ses domestiques de ne répondre qu'aux questions sans un mot de plus. Par la suite, désireux de faire des avances à Clodius alors en charge, il le fit inviter à dîner et prépara, comme on pense, un splendide repas. A l'heure dite les convives étaient là, mais Clodius se faisait attendre, et Pison, à maintes reprises, avait envoyé le domestique chargé des invitations voir si Clodius

1. Diogène Laërce VII, 66. Un fragment d'Héraclite dit justement : « Le Prince qui possède le sanctuaire de Delphes, ni ne parle, ni ne dissimule : il donne des signes. » (93 D.-K.).

2. Voir la discussion de ce témoignage dans Diels-Kranz, *Fragm. der Vorsokratiker*, I, 144.

3. *Reg. et Imp. Apopht.*, 174 F. Ésope, 86 (édit. Chambry, C.U.F.). La Fontaine, *Fables*, 4, 18, *Le vieillard et ses enfants.*

Οἱ δὲ συμβολικῶς ἄνευ φωνῆς ἃ δεῖ φράζοντες οὐκ ἐπαι-
νοῦνται καὶ θαυμάζονται διαφερόντως ; Ὡς Ἡράκλειτος,
ἀξιούντων αὐτὸν τῶν πολιτῶν γνώμην τιν' εἰπεῖν περὶ
ὁμονοίας, ἀναβὰς ἐπὶ τὸ βῆμα καὶ λαβὼν ψυχροῦ κύλικα C
καὶ τῶν ἀλφίτων ἐπιπάσας καὶ τῷ γλήχωνι κινήσας
ἐκπιὼν ἀπῆλθεν, ἐνδειξάμενος αὐτοῖς ὅτι τὸ τοῖς τυχοῦσιν
ἀρκεῖσθαι καὶ μὴ δεῖσθαι τῶν πολυτελῶν ἐν εἰρήνῃ καὶ
ὁμονοίᾳ διατηρεῖ τὰς πόλεις. Σκιλοῦρος δὲ καταλιπὼν
ὀγδοήκοντα παῖδας, ὁ Σκυθῶν βασιλεύς, ᾔτησε δέσμην
δορατίων, ὅτ' ἀπέθνῃσκε, καὶ λαβόντας ἐκέλευσε κατα-
θραῦσαι καὶ κατᾶξαι συνδεδεμένην καὶ ἀθρόαν, ὡς δ'
ἀπεῖπον, αὐτὸς ἕλκων ἓν καθ' ἓν ἅπαντα ῥᾳδίως διέκλασε,
τὴν συμφωνίαν αὐτῶν καὶ τὴν ὁμόνοιαν ἰσχυρὸν ἀπο-
φαίνων καὶ δυσκαθαίρετον, ἀσθενὲς δὲ τὴν διάλυσιν καὶ D
οὐ μόνιμον.

18 Εἰ δὴ ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα συνεχῶς τις ἐπίοι
καὶ ἀναλαμβάνοι, παύσαιτ' ἂν ἴσως ἡδόμενος τῷ φλυαρεῖν.
Ἐμὲ δὲ κἀκεῖνος ὁ οἰκέτης εὖ μάλα δυσωπεῖ, τὸ προσέχειν
τῷ λόγῳ καὶ κρατεῖν προαιρέσεως ἡλίκον ἐστὶν ἐνθυμού-
μενον. Πούπιος Πείσων ὁ ῥήτωρ μὴ βουλόμενος ἐνοχλεῖσθαι
προσέταξε τοῖς οἰκέταις πρὸς τὰ ἐρωτώμενα λαλεῖν καὶ
μηδὲν πλέον. Εἶτα Κλώδιον ἄρχοντα δεξιώσασθαι βου-
λόμενος ἐκέλευσε κληθῆναι καὶ παρεσκευάσατο λαμπρὰν
ὡς εἰκὸς ἑστίασιν. Ἐνστάσης δὲ τῆς ὥρας οἱ μὲν ἄλλοι
παρῆσαν, ὁ δὲ Κλώδιος προσεδοκᾶτο· καὶ πολλάκις E
ἔπεμπε τὸν εἰωθότα καλεῖν οἰκέτην ἐποψόμενον εἰ πρόσ-

511 B 9 ἄνευ ... φράζοντες : λέγοντες ἄνευ φωνῆς C ‖ 10 θαυμάζονται διαφερόντως : δια- θαυ- W ‖ C 3 ἐνδειξάμενος Γ : ἐπι- cet. ‖ τοῖς om. C ‖ 8 κατᾶξαι : κατάξαι Γ κατατάξαι XυY[corr.] κατεάξαι cet. ‖ συνδεδεμένην : -μένων D ‖ 9 ἓν ἅπαντα G : ἕνα πάντα LC[1]WXJ ἓν π. YMΠ et Δh qui ἓν καθ' ἓν ἕλκων πάντα ‖ D 3 ἐπίοι G : εἴποι cet. σκοπεῖ (et ἀναλαμβάνει) Δ ‖ 10-11 λαμπρὰν ... ἑστίασιν : λαμπρῶς ... τὴν ἑσ. LC ‖ E 2 ἔπεμπε : ἔπεμψε M[2]Π.

arrivait. Quand le soir tomba et que l'on ne comptait plus sur Clodius, Pison dit à son domestique : « Que se passe-t-il ? Tu l'as invité au moins ? — Oui, répondit-il. — Pourquoi donc alors n'est-il pas arrivé ? — Parce qu'il a décliné l'invitation. — Pourquoi ne me l'as-tu pas expliqué immédiatement ? — Parce que tu ne me l'as pas demandé. » C'était un domestique romain. Le domestique athénien, lui, exposera à son maître, tout en bêchant la terre :

« à quelles conditions on a conclu la paix[1]. »

Si grand est le pouvoir de l'habitude en toutes choses : c'est le moment d'en parler.

19 Il n'est pas possible d'arrêter le bavard, en tirant, pour ainsi dire, sur les rênes : il faut venir à bout de la maladie en créant une habitude. En premier lieu donc, quand ses voisins posent des questions, il doit s'habituer à se taire jusqu'au moment où tous ont renoncé à répondre,

« Car l'objet du conseil et celui de la course
Ne se confondent point »,

comme dit Sophocle[2] ; ni bien sûr, celui de la parole et celui de la réponse. Dans la course la victoire appartient au premier arrivé, mais ici, quand un autre a fourni une réponse satisfaisante, il est bienséant d'y joindre ses éloges et son approbation, et de gagner ainsi la réputation d'un homme courtois. Si la réponse n'est pas satisfaisante, on ne manque pas de tact, ni d'à-propos en dissipant une ignorance et en suppléant aux lacunes. Surtout gardons-nous, si quelqu'un d'autre est interrogé, de prendre les devants en prévenant sa réponse. Sans doute n'est-il pas bienséant, d'une façon générale, quand une question a été posée à un autre, de l'évincer et de prétendre répondre à sa place : nous paraîtrons à la fois discréditer ce dernier, présenté

1. Fr. com. ades. 347 Kock. *De curiositate*, 519 A.
2. Sophocle, fr. 772 Nauck².

εισιν. Ὡς δ' ἦν ἑσπέρα καὶ ἀπέγνωστο· «Τί δ'; ἔφη πρὸς τὸν οἰκέτην, ἐκάλεσας αὐτόν; — Ἔγωγ', εἶπε. — Διὰ τί οὖν οὐκ ἀφῖκται;» Κἀκεῖνος· «Ὅτι ἠρνήσατο. — Πῶς οὖν οὐκ εὐθὺς ἔφρασας; — Ὅτι τοῦτό μ' οὐκ ἠρώτησας.» Οὕτως μὲν Ῥωμαικὸς οἰκέτης, ὁ δ' Ἀττικὸς ἐρεῖ τῷ δεσπότῃ σκάπτων «ἐφ' οἷς γεγόνασιν αἱ διαλύσεις.» Οὕτως μέγα πρὸς πάνθ' ὁ ἐθισμός ἐστι, καὶ περὶ τούτου γ' ἤδη λέγωμεν.

19 Οὐ γὰρ ἔστιν ὡς χαλινῶν ἐφαψαμένους ἐπισχεῖν τὸν ἀδολέσχην, ἀλλ' ἔθει δεῖ κρατῆσαι τοῦ νοσήματος. Πρῶτον μὲν οὖν ἐν ταῖς τῶν πέλας ἐρωτήσεσιν ἑαυτὸν ἐθιζέτω τῷ σιωπᾶν, μέχρις οὗ πάντες ἀπείπωνται τὴν F
ἀπόκρισιν·

«οὐ γάρ τι βουλῆς ταὐτὸ καὶ δρόμου τέλος»,

ὥς φησιν ὁ Σοφοκλῆς, οὐδέ γε φωνῆς καὶ ἀποκρίσεως· ἀλλ' ἐκεῖ μὲν ἡ νίκη τοῦ φθάσαντός ἐστιν, ἐνταῦθα δέ, ἐὰν μὲν ἱκανῶς ἕτερος ἀποκρίνηται, καλῶς ἔχει συνεπαινέσαντα καὶ συνεπιφήσαντα δόξαν εὐμενοῦς ἀνθρώπου λαβεῖν· | ἐὰν δὲ μή, τότε καὶ διδάξαι τὸ 512
ἠγνοημένον καὶ ἀναπληρῶσαι τὸ ἐλλεῖπον ἀνεπίφθονον καὶ οὐκ ἄκαιρόν ἐστι. Μάλιστα δὲ φυλάττωμεν ἑαυτούς, ὅπως μὴ ἑτέρου τινὸς ἐρωτηθέντος αὐτοὶ προλαμβάνωμεν ὑποφθάνοντες τὴν ἀπόκρισιν. Ἴσως μὲν γὰρ οὐδ' ἄλλοτε καλῶς ἔχον ἐστὶν αἰτηθέντος ἑτέρου παρωσαμένους ἐκεῖνον αὐτοὺς ἐπαγγέλλεσθαι — δόξομεν γὰρ ἅμα καὶ τοῦτον ὡς

511 E 6-7 πῶς ... ἠρώτησας om. W ‖ οὕτως G : οὗτος cet. ‖ 9 πάνθ' : πᾶν W ‖ 10 λέγωμεν : λέγομεν WN ‖ 11 ὡς : τοὺς LC^1 ‖ χαλινῶν LCX^1 : χαλινῷ Δ χαλινὸν cet. ‖ 12 ἀδολέσχην : -χον LC ‖ F 1 ἐθιζέτω τῷ Amyot : ἐθιζέτω G ἔθιζε τῷ (τὸ LCJNM) cet. ‖ ἀπείπωνται : -πωμεν W -πανται X^{1}N ‖ 4 ὁ om. D ‖ 7 συνεπαινέσαντα : συνεπινεύσαντα NY ‖ συνεπιφήσαντα : -ψηφίσαντα LCG ‖ 512 A 3 ἑαυτοὺς GX : αὐτοὺς (αὑ-) cet. ‖ 5 ἄλλοτε Pohlenz : ἄλλό τι ‖ 7 γὰρ : γοῦν C.

comme incapable de fournir la réponse demandée, et l'interrogateur, comme ignorant de qui il peut la recevoir. Mais ce qui est surtout injurieux, c'est une telle précipitation et une telle présomption dans les réponses : celui qui prend les devants pour répondre avant celui qui est interrogé donne à penser : « Pourquoi lui poses-tu la question à lui ? Que sait-il ? Quand je suis là, il ne faut là-dessus interroger personne d'autre ! » Souvent certes nous interrogeons des gens moins pour en obtenir une réponse que pour en tirer une parole aimable et les amener à un entretien, comme Socrate le fait pour Théétète et Charmide[1] ; dans ces conditions, prévenir les réponses, chercher à se faire écouter, attirer l'attention sur soi en la détournant d'autrui, c'est la même chose que de donner un baiser à celui qui accourt pour en recevoir un d'un autre ou détourner sur soi les regards de celui qui les fixe sur un autre. Même si celui à qui la question est posée renonce à parler, il est bienséant d'attendre et de se conformer au désir de l'interrogateur, de se présenter alors avec modestie et dignité puisque l'invitation s'adressait à autrui. Et en effet, si ceux qui sont interrogés se trompent dans leur réponse, ils ont droit à l'indulgence, mais celui qui de lui-même s'empare de la parole et prévient un autre déplaît, même si sa réponse est correcte ; s'il se trompe, il devient un sujet de moquerie et l'objet de la risée universelle.

20 En second lieu vient un entraînement concernant les réponses qu'on nous demande personnellement ; le bavard doit y prêter la plus grande attention : d'abord pour éviter, par inadvertance, de répondre sérieusement à ceux qui le provoquent par plaisanterie ou insolence[2],

1. *Théétète*, 143 D ; *Charmide*, 154 E.
2. *De laude ipsius*, 547 C.

παρασχεῖν ὃ αἰτεῖται μὴ δυνάμενον, κἀκεῖνον ὡς αἰτεῖν παρ' ὧν δύναται λαβεῖν οὐκ ἐπιστάμενον ὀνειδίζειν —· μάλιστα δ' ὕβριν φέρει περὶ τὰς ἀποκρίσεις ἡ τοιαύτη προπέτεια καὶ θρασύτης. Συνεμφαίνει γὰρ ὁ φθάνων ἐν τῷ ἀποκρίνασθαι τὸν ἐρωτώμενον τὸ « τί τούτου δέῃ ; » Καὶ B « τί οὗτος οἶδεν ; » Καὶ « ἐμοῦ παρόντος, περὶ τούτων οὐδένα δεῖ ἄλλον ἐρωτᾶν. » Καίτοι πολλάκις τινὰς ἐρωτῶμεν οὐ τοῦ λόγου δεόμενοι, φωνὴν δέ τινα καὶ φιλοφροσύνην ἐκκαλούμενοι παρ' αὐτῶν καὶ προαγαγεῖν εἰς ὁμιλίαν ἐθέλοντες, ὡς Σωκράτης Θεαίτητον καὶ Χαρμίδην. Ὅμοιον οὖν τῷ τὸν ὑφ' ἑτέρου βουλόμενον φιληθῆναι προσδραμόντα φιλεῖν αὐτὸν ἢ τὸν ἑτέρῳ προσβλέποντα μεταστρέφειν εἰς ἑαυτὸν τὸ προλαμβάνειν τὰς ἀποκρίσεις καὶ τὰ ὦτα μετάγειν καὶ τὴν διάνοιαν ἕλκειν καὶ ἀποστρέφειν πρὸς ἑαυτόν· ὅπου, κἂν ἀπείπηται τὸν λόγον C ὁ αἰτηθείς, ἐπισχόντα καλῶς ἔχει καὶ πρὸς τὸ βουλόμενον τοῦ ἐρωτῶντος ἁρμοσάμενον ὡς ἐπὶ κλῆσιν ἀλλοτρίαν [τὴν ἀπόκρισιν] αἰδημόνως καὶ κοσμίως ἀπαντᾶν. Καὶ γὰρ οἱ μὲν ἐρωτηθέντες, ἂν σφαλῶσιν ἐν τῷ ἀποκρίνασθαι, συγγνώμης δικαίας τυγχάνουσιν, ὁ δ' αὐθαιρέτως ὑφιστάμενος καὶ προλαμβάνων τὸν λόγον ἀηδὴς μέν ἐστι καὶ κατορθῶν, διαμαρτάνων δὲ παντάπασιν ἐπίχαρτος γίνεται καὶ καταγέλαστος.

20 Δεύτερον τοίνυν ἄσκημα πρὸς τὰς ἰδίας ἀποκρίσεις ἐστίν, αἷς οὐχ ἥκιστα δεῖ προσέχειν τὸν ἀδόλεσχον. Πρῶτον μέν, ἵνα μὴ λάθῃ τοῖς ἐπὶ γέλωτι καὶ ὕβρει προκα- D λουμένοις εἰς λόγους αὐτὸν ἀποκρινόμενος μετὰ σπουδῆς.

512 B 1 ἀποκρίνασθαι GXJMΠS : ἀποκρίνεσθαι cet. || 2 καὶ ἐμοῦ Pohlenz : κἀμοῦ || 5 προαγαγεῖν : προσ. M²Π || 7 τῷ : τὸ CK¹NYMΠα τὸν X || 8 προσδραμόντα ΓS : προ- cet. καὶ προ. ΠΘ || 9 τὸ : καὶ C || B 9-C 1 τὸ ... ἑαυτὸν om. G || 2 ἔχει : ἔχειν C || 4 τὴν ἀπόκρισιν del. Pohlenz || 5 ἀποκρίνασθαι : -νεσθαι CΔh.

car il y en a qui, sans nul besoin, par jeu et passe-temps, inventent des questions qu'ils proposent aux bavards pour exciter leur verbiage. Il faut s'en garder, et ne pas sauter rapidement sur l'occasion de parler, avec reconnaissance pour ainsi dire ; il faut au contraire examiner l'air du questionneur et la raison de sa question. Quand ce dernier paraît désirer sincèrement apprendre, il faut s'habituer à prendre son temps et laisser entre la question et la réponse un intervalle durant lequel l'interrogateur peut ajouter ce qu'il désire et l'on peut soi-même réfléchir à ce qu'on répondra, au lieu de se précipiter sur la question et de l'ensevelir[1], en fournissant souvent par excès de zèle des réponses les unes sur les autres à des gens qui sont encore en train de vous questionner. La Pythie sans doute a l'habitude de délivrer certains oracles sur l'heure, avant même la question, car le dieu dont elle est la servante

« comprend le sourd-muet et entend qui se tait[2]. »

Mais celui qui veut répondre avec justesse doit attendre d'avoir saisi avec précision la pensée et l'intention de celui qui s'informe pour éviter ce que dit le proverbe[3] : « Je demandais des seaux <ils refusaient des cuves>. » En tout cas cette voracité et cette gloutonnerie de discours doivent être refrénées, de peur que cela ne ressemble à un courant arrêté depuis longtemps sur notre langue et heureux de se déverser sous l'effet de la question. Socrate maîtrisait sa soif de cette manière, en ne se permettant pas de boire au sortir du gymnase

1. Les métaphores sont incohérentes. Dans le *Théétète*, 177 B, à propos de contradicteurs bavards, Platon écrit : « Quittons-les ici ; sans quoi leur flux continuellement débordant ensevelirait notre thème initial (ἐπιρρέοντα καταχώσει). C'est de meilleure encre.

2. Hérodote, I, 47, avec la variante φωνεῦντος : λαλέοντος.

3. *Paroem. graeci* I, 28. Fr. com. ades. 454 Kock. Les mots entre crochets sont la traduction d'une addition fournie par quelques manuscrits.

Ἔνιοι γὰρ οὐδὲν δεόμενοι, διατριβῆς δὲ καὶ παιδιᾶς ἕνεκα συνθέντες τινὰς ἐρωτήσεις προβάλλουσι τοῖς τοιούτοις καὶ ἀνακινοῦσιν αὐτῶν τὸν λῆρον· ὃ δεῖ φυλάττεσθαι καὶ μὴ ταχὺ τῷ λόγῳ μηδ' ὥσπερ χάριν ἔχοντας ἐπιπηδᾶν, ἀλλὰ καὶ τὸν τρόπον τοῦ πυνθανομένου σκοπεῖν καὶ τὴν χρείαν. Ὅταν δὲ φαίνηται τῷ ὄντι βουλόμενος μαθεῖν, ἐθιστέον ἐφιστάναι καὶ ποιεῖν τι διάλειμμα μεταξὺ τῆς ἐρωτήσεως καὶ τῆς ἀποκρίσεως, ἐν ᾧ προσθεῖναι μὲν ὁ ἐρωτῶν, εἴ τι βούλεται, δύναται, σκέψασθαι δ' αὐτὸς περὶ ὧν ἀποκρινεῖται, καὶ μὴ κατατρέχειν μηδὲ καταχωννύναι E
τὴν ἐρώτησιν, ἔτι πυνθανομένοις πολλάκις ὑπὸ σπουδῆς ἄλλας ἀντ' ἄλλων ἀποκρίσεις διδόντα. Ἡ μὲν γὰρ Πυθία καὶ πρὸ ἐρωτήσεως αὐθωρὶ χρησμοὺς εἴωθέ τινας ἐκφέρειν· ὁ γὰρ θεός, ᾧ λατρεύει,

« καὶ κωφοῦ ξυνίησι καὶ οὐ λαλέοντος ἀκούει, »

τὸν δὲ βουλόμενον ἐμμελῶς ἀποκρίνασθαι δεῖ τὴν διάνοιαν ἀναμεῖναι καὶ τὴν προαίρεσιν ἀκριβῶς καταμαθεῖν τοῦ πυνθανομένου, μὴ γένηται τὸ κατὰ τὴν παροιμίαν « ἄμας ἀπῄτουν... » Ἄλλως δὲ τὸ λάβρον τοῦτο καὶ πρὸς τοὺς λόγους ὀξύπεινον ἀνακρουστέον, ἵνα μὴ δοκῇ καθάπερ F
ῥεῦμα τῇ γλώττῃ πάλαι προσιστάμενον ἀσμένως ὑπὸ τῆς ἐρωτήσεως ἐξερᾶσθαι. Καὶ γὰρ ὁ Σωκράτης οὕτως ἐκόλουε τὴν δίψαν, οὐκ ἐφιεὶς ἑαυτῷ πιεῖν μετὰ γυμνάσιον, εἰ μὴ

512 D 4 προβάλλουσι Δ : προσ- cet. ‖ 5 αὐτῶν Δh : αὐτῷ cet. unde αὐτοῖς M³Π ‖ E 1 ἀποκρινεῖται : -νεται G¹J¹ ‖ καταχωννύναι : -χρωννύναι C¹ -χωννύειν aS ‖ 3 διδόντα Reiske : διδόντας ‖ 4 αὐθωρὶ : -ρὸν h -ριον D ‖ εἴωθέ τινας ἐκφέρειν : τινὰς εἴ. προφέρειν C ‖ 6 λαλέοντος : φωνεῦντος Herod. et CJG ‖ 10 ἄμας : ἅμας ΔM³Π ἄλλας cet. ‖ οἱ δ' ἀπηρνοῦντο σκάφας post ἀπῄ. add. DM³Π ‖ ἄλλως : ἄλλος X ‖ F 2 προσιστάμενον : προ- GXJYNhSα¹ ‖ τῆς om. C¹ ‖ 3 ἐξερᾶσθαι GW² : ἐξορᾶσθαι Xυ¹ ἐξορμᾶσθαι S ἐκφέρεσθαι hi ἐξαίρεσθαι cet. ‖ 4 ἐφιεὶς : ἀφ. C¹ ‖ ἑαυτῷ πιεῖν : π. ἑ. G.

qu'il n'eût répandu le premier seau qu'il avait puisé, voulant accoutumer l'instinct à attendre l'heure de la raison.

21 Il y a trois manières de répondre à des questions : limiter la réponse au strict nécessaire, être courtois, amplifier démesurément. Par exemple, à qui demande si Socrate est chez lui, l'un répond comme de mauvaise grâce et à contrecœur : « Il n'est pas chez lui ». S'il veut être laconique, il supprime même le « chez lui » et ne profèrera que la négation, comme les Lacédémoniens, à qui Philippe avait demandé par lettre s'ils le recevraient dans leur cité, lui répondirent en écrivant en grand sur une feuille : « Non ». Un autre répond plus courtoisement : « Il n'est point chez lui, mais près de la table des changeurs. » Et s'il veut forcer la mesure, il ajoute : « à y attendre des étrangers. » Le bavard excessif, si par hasard il a lu Antimaque de Colophon[1], dit : « Il n'est pas chez lui, mais près de la table des changeurs à attendre des étrangers d'Ionie, recommandés par Alcibiade qui lui a écrit de Milet où il se trouve auprès de Tissapherne[2], le satrape du Grand Roi, qui jadis soutenait les Lacédémoniens, mais aujourd'hui se range aux côtés des Athéniens à cause d'Alcibiade, car Alcibiade qui désire revenir d'exil fait changer d'avis Tissapherne. » Et il récitera tout d'un trait le huitième livre de Thucydide et inondera de paroles son interlocuteur, en ne s'arrêtant qu'à l'entrée en guerre de Milet et au second exil d'Alcibiade.

C'est de ce point de vue surtout qu'il faut contenir le bavardage en suivant la question pas à pas et, en prenant pour centre et pour rayon ce qu'a besoin de savoir celui qui la pose, tracer un cercle qui circonscrit la réponse[3]. Carnéade[4], avant d'avoir acquis une grande

1. Antimaque de Colophon, poète cyclique et éditeur d'Homère, concourut aux fêtes organisées à Samos en l'honneur de Lysandre (mort en 395), mais sans succès. Le général lacédémonien devait, à l'encontre du bavard, juger ce poète trop verbeux ! (*Lysandre* 18). Callimaque le trouvera indigeste et compliqué (fragm. 74) et Catulle, ampoulé : *At populus tumido gaudeat Antimacho* (95, 10).
2. *Alcibiade*, 24.

τὸν πρῶτον ἐκχέαι κάδον ἀνιμήσας, ὅπως ἐθίζηται τὸν
τοῦ λόγου καιρὸν ἀναμένειν τὸ ἄλογον. |

21 Ἔστι τοίνυν τρία γένη τῶν πρὸς τὰς ἐρωτήσεις 513
ἀποκρίσεων, τὸ μὲν ἀναγκαῖον, τὸ δὲ φιλάνθρωπον, τὸ δὲ
περισσόν. Οἷον πυθομένου τινὸς εἰ Σωκράτης ἔνδον, ὁ μὲν
ὥσπερ ἄκων καὶ ἀπροθύμως ἀποκρίνεται τὸ « οὐκ ἔνδον »,
ἐὰν δὲ βούληται λακωνίζειν, καὶ τὸ « ἔνδον » ἀφελὼν αὐτὴν
μόνην φθέγξεται τὴν ἀπόφασιν · ὡς ἐκεῖνοι, Φιλίππου
γράψαντος εἰ δέχονται τῇ πόλει αὐτόν, εἰς χάρτην « οὐ »
μέγα γράψαντες ἀπέστειλαν. Ὁ δὲ φιλανθρωπότερον ἀπο-
κρίνεται · « Οὐκ ἔνδον, ἀλλ' ἐπὶ ταῖς τραπέζαις », κἂν
βούληται προσεπιμετρῆσαι, « ξένους τινὰς ἐκεῖ περι-
μένων ». Ὁ δὲ περιττὸς καὶ ἀδολέσχης, ἄν γε δὴ τύχῃ B
καὶ τὸν Κολοφώνιον ἀνεγνωκὼς Ἀντίμαχον, « Οὐκ ἔνδον,
φησίν, ἀλλ' ἐπὶ ταῖς τραπέζαις, ξένους ἀναμένων Ἴωνας,
ὑπὲρ ὧν αὐτῷ γέγραφεν Ἀλκιβιάδης περὶ Μίλητον ὢν καὶ
παρὰ Τισσαφέρνῃ διατρίβων, τῷ τοῦ μεγάλου σατράπῃ
βασιλέως, ὃς πάλαι μὲν ἐβοήθει Λακεδαιμονίοις, νῦν δὲ
προστίθεται δι' Ἀλκιβιάδην Ἀθηναίοις · ὁ γὰρ Ἀλκιβιάδης
ἐπιθυμῶν κατελθεῖν εἰς τὴν πατρίδα τὸν Τισσαφέρνην
μετατίθησι », καὶ ὅλως τὴν ὀγδόην Θουκυδίδου κατατει-
νάμενος ἐρεῖ καὶ κατακλύσει τὸν ἄνθρωπον, ἕως φθάσει
καὶ Μίλητος ἐκπολεμωθεῖσα καὶ φυγαδευθεὶς τὸ δεύτερον C
Ἀλκιβιάδης.

Μάλιστα δὴ περὶ τοῦτο δεῖ τὴν ἀδολεσχίαν συνέχειν
ὥσπερ εἰς ἴχνος ἐμβιβάζοντα τὴν ἐρώτησιν καὶ κέντρῳ
καὶ διαστήματι τῇ χρείᾳ τοῦ πυνθανομένου περιγράψαντα
τὴν ἀπόκρισιν. Καρνεάδην μὲν γὰρ οὔπω μεγάλην ἔχοντα

512 F 5 ἐκχέαι GXJYMΠhS : ἐκχέοι cet. || 5-6 τὸν τοῦ λόγου καιρὸν : τοῦ λ. τ. κ. C || 513 A 4 ὥσπερ ἄκων καὶ ἀπροθύμως : ἀπρ. ὥ. κ. ἄ. Δh || 9-10 κἂν βούληται : καὶ βούλεται G^{1} || B 10 φθάσει GΔS al. : -ῃ cet. || C 3 δὴ : δεῖ (om. proximo δεῖ) C^{1}XK δὲ NMΠ || τοῦτο : τοῦ S τούτου XNh || 4 καὶ : καὶ ὡς Δ || 5 περιγράψαντα : -γράφοντα Δ (exc. Z).

réputation, discutait dans un gymnase. Le directeur du gymnase le fit appeler et l'invita à baisser la voix, car il avait un très puissant organe. Carnéade lui ayant demandé : « Donne-moi une mesure pour régler ma voix », l'autre repartit non sans à-propos : « Je t'offre ton interlocuteur. » Ainsi dans nos réponses prenons comme mesure les désirs de celui qui nous interroge.

22 Socrate[1] voulait qu'on se gardât des aliments qui excitent à manger sans appétit et des boissons qui poussent à boire sans soif. De même le bavard, pour les sujets de conversation : ceux qui lui plaisent le plus et dont il use à satiété, il doit les redouter et résister à leur courant. Par exemple les militaires[2] sont grands conteurs de batailles et le Poète met en scène Nestor[3] sous ces traits, contant souvent ses exploits, ses hauts faits. Il est normal aussi que ceux qui ont atteint leur but dans les procès ou, contre toute espérance, ont gagné la faveur des puissants et des rois subissent pour ainsi dire les assauts d'un mal dont ils ne peuvent se défaire, celui de se souvenir et de conter souvent comment ils se sont introduits, ont été présentés, ont lutté, ont discuté, ont réfuté adversaires et accusateurs, ont été félicités. La joie est plus loquace de beaucoup que la fameuse Insomnie[4] de la Comédie : elle se rallume sans cesse en soufflant sur elle-même et se renouvelle par ses récits. Aussi les bavards sont-ils prêts à glisser dans de tels discours, sous tout prétexte. Non seulement

« Où l'on souffre, c'est là que l'on porte la main[5] »,

1. Xénophon, *Mémorables*, I, 3, 6. *De tuenda sanitate praecepta*, 124 D, *De curiositate*, 521 F, *Quaest. conv.*, 661 F.
2. *De laude ipsius*, 546, D, *Quaest. conv.*, 630 F.
3. *Iliade*, I, 269, *passim*.
4. Allusion à Ménandre, fr. 152 Koerte.
5. Ce serait, selon Stobée (4, 860, 11), un proverbe courant. *Ubi dolor, ibi digitus*.

δόξαν ἐν τῷ γυμνασίῳ διαλεγόμενον πέμψας ὁ γυμνασίαρχος ἐκέλευσεν ὑφεῖναι τὸ μέγεθος τῆς φωνῆς — ἦν γὰρ μεγαλοφωνότατος —· εἰπόντος δ' ἐκείνου· « Δός μοι μέτρον φωνῆς », οὐ φαύλως ὑπέτυχε· « Δίδωμι τὸν προσδιαλεγόμενον ». Τῷ δ' ἀποκρινομένῳ μέτρον ἔστω ἡ τοῦ ἐρωτῶντος βούλησις.

22 Καὶ μὴν ὥσπερ ὁ Σωκράτης ἐκέλευε φυλάττεσθαι τῶν σιτίων ὅσα μὴ πεινῶντας ἐσθίειν ἀναπείθει D
καὶ τῶν πομάτων ὅσα πίνειν μὴ διψῶντας, οὕτω χρὴ καὶ τῶν λόγων τὸν ἀδολέσχην, οἷς ἥδεται μάλιστα καὶ κέχρηται κατακόρως, τούτους φοβεῖσθαι καὶ πρὸς τούτους ἐπιρρέοντας ἀντιβαίνειν. Οἷον οἱ στρατιωτικοὶ πολέμων εἰσὶ διηγητικοί, καὶ τὸν Νέστορα τοιοῦτον ὁ ποιητὴς εἰσάγει, τὰς αὑτοῦ πολλάκις ἀριστείας καὶ πράξεις διηγούμενον. Ἐπιεικῶς δὲ καὶ τοῖς περὶ δίκας εὐστοχήσασιν ἢ παρ' ἡγεμόσι καὶ βασιλεῦσιν ἀπροσδοκήτως εὐημερήσασιν ὥσπερ νόσημά τι προσπίπτει καὶ παρακολουθεῖ τὸ μεμνῆσθαι καὶ διηγεῖσθαι πολλάκις, ὃν E
τρόπον εἰσῆλθον, προσήχθησαν, ἠγωνίσαντο, διελέχθησαν, ἐξήλεγξαν ἀντιδίκους τινὰς ἢ κατηγόρους, ἐπῃνέθησαν. Πολλῷ γάρ ἐστιν ἡ χαρὰ τῆς κωμικῆς ἐκείνης ἀγρυπνίας λαλίστερον, ἀναρριπίζουσα πολλάκις ἑαυτὴν καὶ πρόσφατον ποιοῦσα τοῖς διηγήμασιν. Ὅθεν ὀλισθηροὶ πρὸς τοὺς τοιούτους τῶν λόγων εἰσὶν ἐκ πάσης προφάσεως· οὐ γὰρ μόνον « ὅπου τις ἀλγεῖ, κεῖθι καὶ τὴν χεῖρ' ἔχει, »

513 C 7 δόξαν : τὴν δ. MΠ ‖ 8 ἐκέλευσεν : ἐκέλευεν G^1 ‖ ὑφεῖναι G : ἀφ. cet. ‖ τὸ μέγεθος : τοῦ μεγέθους SZ^3 ‖ 10 ὑπέτυχε Δ : ἐπ. cet. ‖ 11 ἀποκρινομένῳ : -ναμένῳ Γ(exc. C)YhS ‖ ἔστω : ἐστὶν C^1 ‖ D 1 ἐσθίειν ἀναπείθει Bernardakis *Moralia* 521 F : ἀναπείθει ἐσ. cet. ‖ 2 καὶ om. G^1 ‖ 6 διηγητικοὶ Γ (exc. C) NYΠ : διηγηματικοὶ cet. ‖ 6-7 τοιοῦτον ὁ ποιητὴς Γ : ὁ π. τ. cet. ‖ 7 ἀριστείας om. C^1 ‖ 9 εὐστοχήσασιν : εὐτυχη G^1Π ‖ E 1 τὸ : τῷ W ‖ καὶ διηγεῖσθαι πολλάκις : πολ. κ. δ. Δh ‖ 5 ἑαυτὴν : ἑαυτὸν D ‖ 8 κεῖθι : ἐκεῖ G^1h κεῖσε Stob. ‖ τὴν χεῖρ' : τὸν νοῦν Stob.

mais aussi ce qui plaît attire la voix à soi et fait tourner la langue pour la fixer sans cesse sur le souvenir[1]. Ainsi les amoureux passent-ils la majeure partie de leur temps à dcs conversations qui leur rappellent l'objet de leurs amours. S'ils ne peuvent en parler à des personnes, ils s'adressent à des objets inanimés :

« O lit très cher ! »

et

« Bacchis te croyait dieu, ô bienheureux flambeau ;
Ô le plus grand des dieux, si tu lui sembles tel ![2] »

Le bavard est assurément à l'endroit des discours sans mesure exacte[3]. Néanmoins celui qui se sent attiré vers certains sujets plutôt que vers d'autres doit se garder des premiers, s'en abstenir, s'en éloigner le plus loin possible, car ils peuvent toujours, à cause du plaisir qu'ils procurent, les mener trop loin et les rendre prolixes. On éprouve la même difficulté à l'endroit des matières où l'on croit l'emporter sur autrui par l'expérience et l'habitude acquise. Plein d'amour-propre alors et de vaine gloire,

« la plupart de son temps on le consacre à faire,
ce dans quoi justement on peut se surpasser[4] : »

des récits d'histoire le grand liseur, des discussions techniques le grammairien, des exposés sur l'étranger celui qui a visité dans ses voyages beaucoup de pays. Il faut aussi s'en garder : appâté par ces sujets, le bavardage va de l'avant, comme un animal qui se rend à sa pâture accoutumée. On admire Cyrus[5] parce que, pour rivaliser avec les jeunes gens de son âge, il les

1. Cette expression alambiquée signifie simplement que la bouche parle d'abondance de cœur (Matth. 12, 34 ; Luc 6, 45) W. C. Helmbold glose : « Twists the tongue from a desire to dwell perpetually on the joys of remembrance ».
2. Fr. Com. ades. 151, 152 Kock.
3. Littéralement : « un cordeau blanc » (sans marques pour mesurer les longueurs). L'expression est empruntée au *Charmide* (154 B), où Socrate se prétend mauvais juge pour apprécier la beauté de Charmide, car pour lui tout jeune homme lui paraît beau.

ἀλλὰ καὶ τὸ ἡδόμενον ἕλκει τὴν φωνὴν ἐφ' ἑαυτὸ καὶ περιάγει τὴν γλῶτταν ἐπερείδειν ἀεὶ τῇ μνήμῃ βουλόμενον. Οὕτω καὶ τοῖς ἐρωτικοῖς ἡ πλείστη διατριβὴ περὶ
λόγους μνήμην τινὰ τῶν ἐρωμένων ἀναδιδόντας · οἵ γε κἂν F
μὴ πρὸς ἀνθρώπους, πρὸς ἄψυχα περὶ αὐτῶν διαλέγονται ·

« ὦ φιλτάτη κλίνη »

καὶ

« Βακχὶς θεόν σ' ἐνόμισεν, εὔδαιμον λύχνε,
καὶ τῶν θεῶν μέγιστος, εἰ ταύτῃ δοκεῖς ».

Ἔστι μὲν οὖν ἀτεχνῶς ἡ λευκὴ στάθμη πρὸς τοὺς λόγους
ὁ ἀδόλεσχος, | οὐ μὴν ἀλλ' ⟨ὁ⟩ μᾶλλον ἑτέρων ἑτέροις 514
προσπεπονθὼς ὀφείλει τούτους φυλάττεσθαι καὶ ἀνέχειν ἑαυτὸν ἀπὸ τούτων καὶ ἀνακρούειν ὡς πορρωτάτω, προαγαγεῖν καὶ ἀπομηκῦναι δι' ἡδονὴν ἀεὶ δυναμένων. Τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ πρὸς τοὺς λόγους ἐκείνους πεπόνθασιν ἐν οἷς κατ' ἐμπειρίαν ἢ ἕξιν τινὰ τῶν ἄλλων διαφέρειν νομίζουσι. Φίλαυτος γὰρ ὢν καὶ φιλόδοξος ὁ τοιοῦτος

« νέμει τὸ πλεῖστον ἡμέρας τούτῳ μέρος,
ἵν' αὐτὸς αὑτοῦ τυγχάνει κράτιστος ὤν, »

ἐν ἱστορίαις ὁ ἀναγνωστικός, ἐν τεχνολογίαις ὁ γραμματικός,
ἐν διηγήμασι ξενικοῖς ὁ πολλὴν χώραν ἐπεληλυθὼς B
καὶ πεπλανημένος. Ὥστε καὶ ταῦτα δεῖ φυλάττεσθαι · δελεαζομένη γὰρ ὑπ' αὐτῶν ἡ ἀδολεσχία καθάπερ ζῷον ἐπὶ νομὰς συνήθεις πρόεισι. Θαυμαστὸς δ' ὁ Κῦρος, ὅτι καὶ τὰς ἁμίλλας ἐποιεῖτο πρὸς τοὺς ἥλικας, οὐκ ἐν

513 E 9 ἐφ' ἑαυτὸ GD : ἐν ἑαυτῷ cet. ‖ 10 περιάγει : παράγει G^1 ‖ ἐπερείδειν : ὑπερ. C^1 ‖ F 5 εὔδαιμον Kock : εὐδαίμων WΔh εὐδαῖμον cet. ‖ 6 εἰ M^2ΠΔh : ἧ C^1G vel ἢ cet. ‖ ταύτῃ : ταῦτα G ‖ 7 ἀτεχνῶς om. C^1 ‖ 8 ὁ ἀδόλεσχος : ἀδ. WYhA ‖ 514 A 1 ὁ add. Reiske ‖ 3 τούτων : τῶν τοιούτων C ‖ 3-4 προαγαγεῖν καὶ ἀπομηκῦναι : προάγειν καὶ μηκύνειν Δ ‖ 4 ἀεὶ post ἡδ. G : ante δι' cet. ‖ 5 τοὺς λόγους ἐκείνους : ἐκ. τ.λ. GW ‖ 9 τυγχάνει : -νῃ ΓYShΘ ‖ B 1 ξενικοῖς : ξενικῶν D ‖ πολλὴν : πολλῶν LC ‖ 3 δελεαζομένη : -μενος D.

provoquait non aux exercices où il était plus fort qu'eux, mais à ceux où il était moins entraîné, ceci afin de ne pas les humilier en les surpassant et d'en tirer avantage pour son instruction. Le bavard au contraire, la conversation tombe-t-elle sur des matières où il peut s'instruire et apprendre ce qu'il ignore, la bouscule et la repousse, incapable qu'il est de lui payer, par son silence, même un léger tribut ; il tourne en rond et finit par ramener la conversation à ses propres rhapsodies[1] éventées et rebattues. C'est ainsi que chez nous quelqu'un qui avait lu par hasard deux ou trois livres d'Éphore en assassinait tout le monde et mettait en déroute les compagnies de buveurs, à raconter sans cesse la bataille de Leuctres et ses conséquences. Aussi l'avait-on surnommé Épaminondas !

23 Néanmoins c'est encore là un moindre mal, et il faut faire dériver le bavardage de ce côté, car la loquacité sera moins déplaisante, si elle s'exerce dans le domaine littéraire. Il faut habituer les bavards à écrire et à parler avec eux-mêmes. Le stoïcien Antipatros[2], ne pouvant, semble-t-il, ni ne voulant rencontrer Carnéade[3], qui s'emportait avec un flux de paroles contre le Portique, écrivait, entassait les livres de réfutation contre lui : il y gagna le sobriquet de « Plume-qui-crie ». Le bavard, grâce à ces cris et à ce combat simulé qu'il mène contre son écritoire[4] et qui le détourne de la foule, peut sans doute devenir chaque jour moins intolérable à son entourage, comme les chiens qui, après avoir déchargé leur colère contre des pierres et des bâtons, sont moins méchants avec les hommes. Il leur conviendra fort aussi de fréquenter sans cesse des gens qui leur sont supérieurs en mérite et en âge : le respect de leurs opinions leur donnera l'habitude de se taire.

1. Le bavard est comparé aux rhapsodes qui déclamaient de longs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Plutarque songe à l'*Ion* de Platon.
2. *Stoic. Vet. Frag.*, 3, 244 fr. 5.
3. Aulu-Gelle, 17, 15, 1.
4. Platon, *Lois*, 830 A-C.

οἷς κρείττων, ἀλλ' ἐν οἷς ἀπειρότερος ἦν ἐκείνων, εἰς ταῦτα
προκαλούμενος, ἵνα μήτε λυπῇ παρευδοκιμῶν καὶ μανθά-
νων ὠφελῆται. Ὁ δ' ἀδολέσχης τοὐναντίον, ἂν μέν τις
ἐμπέσῃ λόγος, ἐξ οὗ μαθεῖν τι δύναται καὶ πυθέσθαι τῶν
ἀγνοουμένων, τοῦτον ἐξωθεῖ καὶ ἐκκρούει, μισθὸν οὕτω
βραχὺν δοῦναι τὸ σιωπῆσαι μὴ δυνάμενος· εἰς δὲ τὰς C
ἑώλους καὶ πολυπατήτους κύκλῳ περιιὼν εἰσελαύνει
ῥαψῳδίας τὸν λόγον. Ὡς τῶν παρ' ἡμῖν τις κατὰ τύχην
ἀνεγνωκὼς δύο τῶν Ἐφόρου βιβλίων ἢ τρία πάντας
ἀνθρώπους κατέτριβε καὶ πᾶν ἀνάστατον ἐποίει συμπόσιον,
ἀεὶ τὴν ἐν Λεύκτροις μάχην καὶ τὰ συνεχῆ διηγούμενος·
ὅθεν Ἐπαμεινώνδας παρωνύμιον ἔσχεν.

23 Οὐ μὴν ἀλλὰ τοῦτό γε τῶν κακῶν ἐλάχιστόν ἐστι,
καὶ δεῖ παρατρέπειν εἰς ταῦτα τὴν ἀδολεσχίαν· ἧττον γὰρ
ἀηδὲς ἔσται τὸ λάλον ἐν τῷ φιλολόγῳ πλεονάζον. Ἐθιστέον
δὲ καὶ γράφειν τι τοὺς τοιούτους καὶ διαλέγεσθαι κατ'
ἰδίαν. Ὁ μὲν γὰρ Στωικὸς Ἀντίπατρος, ὡς ἔοικε, μὴ D
δυνάμενος μηδὲ βουλόμενος ὁμόσε χωρεῖν τῷ Καρνεάδῃ
μετὰ πολλοῦ ῥεύματος εἰς τὴν Στοὰν φερομένῳ, γράφων
δὲ καὶ πληρῶν τὰ βιβλία τῶν πρὸς αὐτὸν ἀντιλογιῶν
« καλαμοβόας » ἐπεκλήθη· τὸν δ' ἀδολέσχην ἴσως ἂν ἡ
πρὸς τὸ γραφεῖον σκιαμαχία καὶ βοὴ τοῦ πλήθους
ἀπερύκουσα καθ' ἡμέραν ἐλαφρότερον παρασκευάσειε
τοῖς συνοῦσιν, ὥσπερ οἱ κύνες εἰς λίθους καὶ ξύλα τὸν
θυμὸν ἀφέντες ἧττόν εἰσι χαλεποὶ τοῖς ἀνθρώποις. Ἁρμόσει
δ' αὐτοῖς σφόδρα καὶ τὸ μετὰ κρειττόνων ἀεὶ καὶ πρεσβυ-
τέρων ὁμιλεῖν· αἰσχυνόμενοι γὰρ αὐτῶν τὴν δόξαν ἐν ἔθει E
γενήσονται τοῦ σιωπᾶν.

514 B 10 οὕτω LC^{1}XJG^4 : αὐτῷ cet. ‖ C 1 βραχὺν δοῦναι : βρ. τοῦ μαθεῖν δοῦναι G^{1}n^3 δοῦναι βρ. M. δ. μικρὸν Π μικρὸν δ. Θn^1 ‖ τὸ LCG$^{1-3}$ΔSA$^{corr.}$: τῷ cet. ‖ 5 ἀνάστατον : ἄστατον C^{1}WXJ^{1}YNM^1 (om. πᾶν) ‖ 7 παρωνύμιον : παρώνυμον G^1 ‖ 10 ἔσται : ἐστι LC ‖ D 6 γραφεῖον G : γράφειν cet. ‖ βοὴ : ἡ β. ND ‖ 8-9 ὥσπερ ... ἀφέντες om. M^1 ‖ 8 λίθους καὶ ξύλα : ξ. κ. λ. hS ‖ 9 ἀφέντες : ἐπαφ. C.

A cette acquisition d'habitudes, il faut que soient mêlées et associées étroitement la vigilance et la réflexion, quand nous devons dire quelque chose et que les mots se pressent à nos lèvres : « Quel est ce propos si pressant, si urgent? Pourquoi la langue me démange-t-elle? Que gagnerai-je à parler? Que perdrai-je à me taire? » Car il ne faut pas se débarrasser de la parole comme d'un fardeau écrasant : elle demeure encore après avoir été prononcée. Que ce soit pour leur propre besoin ou pour l'utilité de leurs auditeurs, voire pour se ménager la faveur les uns des autres, les hommes assaissonnent du sel de la conversation leurs passe-temps et les occupations dans lesquelles ils se trouvent engagés. Mais si le propos n'est ni utile à son auteur, ni nécessaire à l'auditeur et qu'il soit dépourvu de grâce et de plaisir, à quoi bon le tenir? La futilité et la vanité n'existent pas moins dans les discours que dans les œuvres. Par-dessus tout et en toute occurrence, il faut avoir bien présent à l'esprit le mot de Simonide[1] qu'on se repent souvent d'avoir parlé, mais jamais de s'être tu, et aussi que l'entraînement maîtrise tout, est plus fort que tout. Les hommes refoulent le hoquet et la toux en faisant attention, mais ne s'en débarrassent pas sans peine ni douleur, tandis que le silence, non seulement n'excite pas la soif, comme dit Hippocrate[2], mais il ne cause ni chagrin, ni souffrance.

1. *De liberis educandis*, 10 F, *De tuenda sanitate praecepta*, 125 D, *De garrulitate*, 505 F.

2. *De cap. ex inim util.*, 90 C-D.

Τούτοις δ' ἀεὶ δεῖ καταμεμῖχθαι καὶ συμπεπλέχθαι τοῖς ἐθισμοῖς τὴν προσοχὴν ἐκείνην καὶ τὸν ἐπιλογισμόν, ὅταν τι μέλλωμεν λαλεῖν καὶ τὰ ῥήματα τῷ στόματι προστρέχῃ· «Τίς οὗτος ὁ λόγος ὁ ἐφεστὼς καὶ καταβιαζόμενος ; Ἐπὶ τί δ' ἡ γλῶσσ' ἀσπαίρει ; Τί δ' εἰπόντι περιγίγνεται καλὸν ἢ τί σιωπήσαντι δυσχερές ; » Οὐ γὰρ ὡς βάρος τι δεῖ πιέζον ἀποθέσθαι τὸν λόγον — ἐπεὶ παραμένει γε καὶ ῥηθεὶς ὁμοίως —, ἀλλ' ἢ δι' αὑτοὺς ἄνθρωποι δεόμενοί τινος λαλοῦσιν ἢ τοὺς ἀκούοντας ὠφελοῦντες ἢ χάριν τινὰ παρασκευάζοντες ἀλλήλοις ὥσπερ ἁλσὶ τοῖς
λόγοις ἐφηδύνουσι τὴν διατριβὴν καὶ τὴν πρᾶξιν, ἐν ᾗ F
τυγχάνουσιν ὄντες. Εἰ δὲ μήτε τῷ λέγοντι χρήσιμον μήτ' ἀναγκαῖον τοῖς ἀκούουσι τὸ λεγόμενον, ἡδονὴ δὲ καὶ χάρις οὐ πρόσεστι, διὰ τί λέγεται ; Τὸ γὰρ μάτην καὶ διακενῆς οὐχ ἧττον ἐν τοῖς λόγοις ἢ τοῖς ἔργοις ἐστίν. Ἐπὶ πᾶσι δὲ καὶ παρὰ ταῦτα πάντα δεῖ πρόχειρον ἔχειν καὶ μνημονεύειν
τὸ Σιμωνίδειον, | ὅτι λαλήσας μὲν πολλάκις μετενόησε, 515
σιωπήσας δ' οὐδέποτε, καὶ τὴν ἄσκησιν, ὅτι πάντων ἐπικρατεῖ καὶ ἰσχυρότερόν ἐστιν· ὅπου καὶ λυγμὸν καὶ βῆχ' ἄνθρωποι τῷ προσέχειν ἀποβιαζόμενοι μετὰ πόνου καὶ ἀλγηδόνος ἐξεκρούσαντο. Σιγὴ δ' οὐ μόνον ἄδιψον, ὥς φησιν Ἱπποκράτης, ἀλλὰ καὶ ἄλυπον καὶ ἀνώδυνον.

514 E 3 καταμεμῖχθαι : καὶ συμμ. ΠΘ ‖ 6 προστρέχῃ : προ. G[1]a ‖ λόγος ὁ ἐφεστὼς : ὁ ἐφ. λ. C ‖ 7 ἀσπαίρει GWND : ἀπαίρει cet. ‖ 9 πιέζον G : πιέζοντα cet. ‖ 10 ἄνθρωποι Pohl. : οἱ ἄνθ- C ἄνθ- cet. ‖ 12 παρασκευάζοντες : κατα- C ‖ F 2 μήτε[1] Reiske : οὔτε ‖ 3 δὲ Wilamowitz : τε ‖ 515 A 1 μετενόησε : -ενόησα Σ ‖ 3 ἰσχυρότερον Pohlenz : ἰσχυρόν ‖ 4 καὶ βῆχ' om. G ‖ τῷ : τὸ NM ‖ ἀποβιαζόμενοι : ἀσπαζόμενοι CMΠn[1]Z ‖ 5 ἐξεκρούσαντο : ἐξέκρουσαν G[1] ἐξεκράσαντο C.

36

DE LA CURIOSITÉ

(DE CURIOSITATE)

(*PLAN.* 10)

NOTICE

L'opuscule de Plutarque Περὶ πολυπραγμοσύνης, auquel on donne pour intitulé en latin *De curiositate*[1], ne traite pas précisément de la curiosité, entendue dans le sens restreint qui est courant en français. Il ne s'agit pas simplement du désir de voir et de connaître[2], mais bien plutôt du penchant à se mêler de tout de façon indiscrète. En traduisant par curiosité le terme employé par Plutarque, nous entendons le prendre dans son acception la plus étendue et la plus péjorative.

Les Athéniens, on le sait, étaient jaloux de leur indépendance et fort chatouilleux sur leur quant-à-soi. Ils détestaient les individus qui se mêlaient des affaires des autres au lieu de veiller sur leurs propres intérêts. Les comédies d'Aristophane sont pleines d'attaques contre ceux qui s'ingèrent dans la vie privée de leurs compatriotes, les sycophantes. Employer les services des mouchards ressortit aux tyrans. Dans la *Politique*[3], Aristote parle de ces despotes, soucieux au premier chef de tout savoir de ce que disent ou font leurs administrés.

1. Aulu-Gelle (XI, 16) se plaignait déjà de la difficulté de rendre en latin le terme πολυπραγμοσύνη.

2. La Bruyère employait encore le mot curiosité, non dans le sens de connaissance, mais dans celui d'activité louable. Il dit en effet à propos des Grands qu'ils « se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles... ; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là. » (*Les Caractères*, Des Grands 4).

3. Aristote, *Politique*, 1313 B.

Il cite les sobriquets dont on affublait à Syracuse les délateurs et les espionnes au service du prince : ὠτακουσταί, ποταγωγίδες, littéralement les écouteurs, les provocateurs. Hiéron les envoyait dans les réunions et les assemblées, ce qui privait les Syracusains de leur franc-parler ou renseignait le tyran sur leurs propos et leurs projets. Platon, dans la *République*[1], craint cette ingérence indiscrète dans sa cité idéale, quand il assure que le passage d'un artisan dans la classe des guerriers ou d'un guerrier dans celle des philosophes entraînerait la perte de la cité. Cette ingérence est un empiétement sur les fonctions d'autrui ἀλλοτριοπραγμοσύνη. L'Athénien des *Lois*[2] soutient que dans sa ville il ne faut pas chercher à connaître le dieu suprême, le monde en son ensemble, ni se mêler indiscrètement de scruter ses causes, car ce serait une impiété. Platon songe ici à Socrate qu'Aristophane accuse tout à la fois de s'occuper des phénomènes célestes de façon grotesque et de ne plus croire aux dieux[3], et à qui ses juges promettront l'acquittement à condition de rester tranquille et de les débarrasser de sa présence, en un mot de ne plus se mêler de tout[4]. Arrien nous rapporte, dans les *Entretiens*[5], qu'Épictète lavait Socrate de cette accusation d'être indiscret et brouillon en affirmant que le philosophe en agissant ainsi voulait rendre ses compatriotes meilleurs citoyens, meilleurs parents, meilleurs voisins. Le terme πολυπραγμοσύνη, on le voit, désigne tout autre chose que la vaine curiosité dont Démosthène faisait grief à ses concitoyens, badauds d'*Agora*, toujours en quête de nouvelles[6]. Il résume au contraire le reproche majeur que l'on pouvait adresser aux Athéniens d'intervenir dans les affaires d'autrui et dont Euphèmos s'efforce de disculper ses compatriotes

1. Platon, *République*, 434 B ; 444 B.
2. Platon, *Lois*, 821 A.
3. Aristophane, *Nuées*, 247-248 ; 225 ; *passim*.
4. Platon, *Apologie de Socrate*, 31 C ; 37 E.
5. Épictète, *Entretiens*, 3, 1, 21.
6. Démosthène, *Philippiques*, I, 10 (43).

lors des négociations de Camarine[1]. Dans la vie privée cette ingérence ne va pas sans curiosité au sens le plus courant, qui, selon La Rochefoucauld[2], « n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté ; il y en a une d'intérêt qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir ; il y en a une autre d'orgueil qui nous donne envie d'être au-dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'être pas au-dessous de ceux qui les savent. » Et cette curiosité même est liée au bavardage, comme le dit La Fontaine[3] :

« Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité
Font ensemble étroit parentage ;
Ce sont enfants tous d'un lignage. »

Aussi rien d'étonnant si les deux opuscules sur le bavardage et la curiosité furent écrits vers la même époque. Sans doute à l'époque de Trajan[4]. Quant à la source de Plutarque, ce serait Ariston de Chios, selon O. Heinse[5]. Mais nous pensons, pour notre part, que Plutarque a surtout puisé dans ses innombrables lectures et son expérience personnelle.

L'œuvre elle-même.

La comparaison initiale de la maison mal orientée, dont on peut faire une demeure confortable par divers aménagements intérieurs, nous montre Plutarque fidèle à sa méthode de lutte contre les passions, qui est de les diriger, de les modérer, non de les extirper de vive force. Sans doute souhaite-t-il détruire les passions funestes, mais il a trop de sagesse et d'expérience pour croire qu'on puisse atteindre ce but. Il préfère donc modifier le cours des passions, en changer l'objet. Ramener la curiosité du dehors au dedans, comme il

1. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, VI, 87, 3.
2. La Rochefoucauld, *Réflexions*, 57.
3. La Fontaine, *Fables*, X, 2.
4. Flacelière, *Sagesse de Plutarque*, p. 28.
5. O. Heinse, *Rhein. Mus.*, XLV, 541 sqq.

le dit lui-même, sera le meilleur moyen de combattre efficacement ce défaut si nuisible aux rapports sociaux. C'est revenir aussi à la maxime de Delphes : « Connais-toi toi-même » entendue dans le sens socratique. Trop souvent nous vivons au dehors de nous-mêmes et négligeons notre perfectionnement moral. Nous redoutons toute introspection, parce que notre âme est remplie de défauts qu'il nous faudrait combattre, et nous jetons autour de nous des regards indiscrets et inquisiteurs[1]. Le curieux ne respecte aucun secret, fût-ce le plus légitime. Sa curiosité n'a point de bornes, alors même qu'il y a péril pour lui à vouloir connaître ce qu'on veut lui cacher. Il faut donc proposer à la curiosité un autre objet. Les mystères de la nature, eux, ne sont point dangereux à scruter et leur étude est du plus haut intérêt, qu'il s'agisse des astres ou des plus modestes plantes. L'histoire aussi a ses énigmes, voire ses récits palpitants. Ceux qui se délectent dans l'horreur vont-ils y trouver leur satisfaction ? Nullement, car leur curiosité ne cherche que les malheurs « tout frais et tout chauds ». Seul le scandale récent est affriolant pour ces hommes pervers. Ils devraient cependant penser que la violation de certains secrets peut être très pénible au prochain, comme le serait à eux-mêmes la révélation de leurs propres défauts. La vie privée a ses secrets.

Les curieux se pressent dans les quartiers de la ville où la foule se rassemble volontiers ; ils fuient la campagne paisible où rien de scabreux ne transpire. Cependant le bavardage et la médisance sont les compagnons de la curiosité. On s'enquiert pour parler de ce qu'on vient d'apprendre. Mais précisément les gens se défient des bavards et des curieux ; ils leur dissimulent leurs faits et gestes, si bien que les curieux sont frustrés dans leur attente. On se refuse à leur faire confiance, mais il y a pis. Les curieux se souillent l'âme. Ils ressemblent à ces fanatiques du musée des horreurs,

1. On songe à la fable de *La besace* (La Fontaine, *Fables* I, 7).

à ces dévoyés qui collectionnent les solécismes des grands auteurs au lieu d'admirer leurs plus beaux passages. Ce sont habitués de la cour des miracles.

Pour combattre la curiosité, Plutarque propose un entraînement progressif. En promenade on se privera de lire les inscriptions banales qui couvrent les murs et les stèles. Puis on s'abstiendra de jeter un regard inquisiteur à l'intérieur d'une maison dont la porte est restée ouverte. On évitera les œillades furtives, trop souvent ridicules et honteuses. Les sens doivent rester sous le contrôle de la raison. L'absence de distractions favorise le recueillement. On en viendra ensuite à longer un théâtre ou un stade d'où s'élèvent des clameurs assourdissantes, sans se permettre d'y entrer. On ne cherchera pas à regarder les femmes qui passent près de vous en litière dans la rue. On s'entraînera ainsi à la maîtrise de soi. Car ceci·est une maxime de Plutarque, de savoir se refuser des plaisirs permis pour être à même de ne pas céder aux plaisirs illicites. On refusera parfois de prêter l'oreille à des rapports qui nous concernent, pour bannir de notre âme cette curiosité qui fut fatale à Œdipe. On évitera aussi d'ouvrir avec trop de précipitation une lettre, à l'exemple de Rusticus. Pour terminer, Plutarque assimile les curieux aux sycophantes, race odieuse entre toutes des mouchards et des maîtres-chanteurs. Ils sont même pires que ces derniers, car les sycophantes se bornent à dénoncer les crimes, alors que les curieux prennent plaisir à dévoiler les malheurs involontaires de leurs voisins et de leurs amis.

DE LA CURIOSITÉ

1 Une maison[1] est-elle sans air, sans lumière, inhabitable l'hiver, insalubre, le mieux serait sans doute de la fuir, mais si l'on y est habitué et qu'on s'y plaise, il est possible, par un changement d'éclairage, par un déplacement de l'escalier, par l'ouverture de nouvelles portes et la condamnation des anciennes, de la rendre plus claire, mieux aérée, plus saine. On a de la sorte rendu service même à des cités : ainsi ma patrie, exposée au Zéphyr, subissait l'après-midi toute la force du soleil venant du Parnasse ; on dit qu'elle fut réorientée vers le levant par Chéron[2]. Empédocle le Physicien[3], en obstruant une gorge de la montagne par où soufflait sur les plaines un vent du sud étouffant et pestilentiel, passa pour avoir interdit à la peste l'accès de la contrée. Ainsi, puisqu'il existe des passions maladives et funestes qui produisent dans l'âme l'hiver et les ténèbres, le mieux serait de les bannir et de les détruire jusqu'aux fondements : on se donnerait ainsi un ciel clair, de la lumière, un air pur ; si c'est impossible, on peut opérer un changement et un réajustement d'une manière ou d'une autre par un transfert ou une conversion.

Sans aller plus loin, prenons comme exemple la curiosité qui est un certain désir d'apprendre ce qui va mal chez autrui[4], maladie qui n'est exempte ni d'envie ni de malignité :

« Lucide au mal d'autrui, critique malveillant,
Pourquoi ne vois-tu pas le mal qui est en toi ?[5] »

4. « Rien n'est plus doux que de tout savoir ! » dit un esclave du théâtre de Ménandre (*Epitrep.*, fr. 2 Koerte).

5. Fr. com. ades. 359 Kock. *De tranquillitate animi*, 469 B.

1 Ἄπνουν ἢ σκοτεινὴν ἢ δυσχείμερον οἰκίαν ἢ νοσώδη φυγεῖν μὲν ἴσως ἄριστον· ἂν δὲ φιλοχωρῇ τις ὑπὸ συνηθείας, ἔστι καὶ φῶτα μεταθέντα καὶ κλίμακα μεταβαλόντα καὶ θύρας τινὰς ἀνοίξαντα, τὰς δὲ κλείσαντα λαμπροτέραν, εὐπνουστέραν, ὑγιεινοτέραν μηχανήσασθαι. Καὶ πόλεις τινὲς οὕτω μεταθέντες ὠφέλησαν· ὥσπερ τὴν ἐμὴν πατρίδα C πρὸς ζέφυρον ἄνεμον κεκλιμένην καὶ τὸν ἥλιον ἐρείδοντα δείλης ἀπὸ τοῦ Παρνασσοῦ δεχομένην ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς τραπῆναι λέγουσιν ὑπὸ τοῦ Χαίρωνος. Ὁ δὲ φυσικὸς Ἐμπεδοκλῆς ὄρους τινὰ διασφάγα βαρὺν καὶ νοσώδη κατὰ τῶν πεδίων τὸν νότον ἐμπνέουσαν ἐμφράξας λοιμὸν ἔδοξεν ἐκκλεῖσαι τῆς χώρας. Ἐπεὶ τοίνυν ἔστι τινὰ πάθη νοσώδη καὶ βλαβερὰ καὶ χειμῶνα παρέχοντα τῇ ψυχῇ καὶ σκότος, ἄριστον μὲν ἐξωθεῖν ταῦτα καὶ καταλύειν εἰς ἔδαφος, αἰθρίαν καὶ φῶς καὶ πνεῦμα καθαρὸν διδόντας ἑαυτοῖς· εἰ δὲ μή, μεταβάλλειν γε καὶ μεθαρμόττειν D ἀμωσγέπως περιάγοντας ἢ στρέφοντας.

Οἷον εὐθὺς ἡ πολυπραγμοσύνη φιλομάθειά τίς ἐστιν ἀλλοτρίων κακῶν, οὔτε φθόνου δοκοῦσα καθαρεύειν νόσος οὔτε κακοηθείας·

«Τί τἀλλότριον, ἄνθρωπε βασκανώτατε,
κακὸν ὀξυδορκεῖς, τὸ δ' ἴδιον παραβλέπεις;»

515 B 3 ὑπὸ : ἀπὸ LCGWυYNRh ‖ 6 μηχανήσασθαι GυΛnK : ἐργάσασθαι cet. ‖ D 1 μεταβάλλειν LΔ : μεταλαμβάνειν cet. ‖ 2 ἀμωσγέπως Reiske : ἄλλως γέ πως ‖ 3 πολυπραγμοσύνη : φιλο- VX ‖ 6 βασκανώτατε om. Zn[1].

Détourne cette curiosité du dehors pour la ramener au dedans. Si tu prends plaisir à t'adonner à la recherche de ce qui va mal, tu as chez toi bien de l'occupation :

« Autant que d'eau dans l'Alizon
et que de feuilles sur le chêne[1], »

autant tu trouveras de fautes dans ta vie, de passions dans ton âme, de négligences dans l'accomplissement de tes devoirs.

Xénophon[2] dit que les bons maîtres de maison ont une place réservée aux vases de sacrifice, et une autre à la vaisselle, un endroit différent pour les outils agricoles et un emplacement réservé aux armes. Ainsi tu as en dépôt chez toi des défauts nés les uns de l'envie, les autres de la jalousie, ceux-ci de la lâcheté, ceux-là de la mesquinerie. Affronte-les, examine-les. Obstrue les fenêtres et les entrées de la curiosité qui donnent chez les voisins, ouvre au contraire celles qui donnent sur ton appartement des hommes, sur ton gynécée, sur ton quartier des domestiques. Voilà une occupation ni inutile, ni maligne, mais utile et salutaire offerte à cette inquisition, à cette curiosité, quand chacun se dit à soi-même :

« Où me suis-je égaré? Qu'ai-je fait? Quel devoir
Ai-je donc négligé?[3] »

2 Mais à présent, comme la Lamia[4] de la fable qui, dit-on, dormait chez elle aveugle, avec ses yeux déposés dans un vase, tandis qu'en sortant de chez elle, elle les remettait et pouvait voir, ainsi chacun de nous, envers autrui, au dehors, met son indiscrétion dans sa malveillance comme un œil, alors que sur nos propres fautes et sur nos tares nous butons souvent, par ignorance, parce que nous n'avons pas le moyen de les voir et de les éclairer. Voilà pourquoi aussi le curieux

1. L'Alizon n'est connu que par cette citation d'un auteur anonyme. On trouve chez Hérodote (IV, 52) une peuplade de Scythie dont le nom (dans certains manuscrits) peut s'en rapprocher.

Μετάθες ἔξωθεν καὶ μετάστρεψον εἴσω τὴν πολυπραγμο-
σύνην· εἰ χαίρεις κακῶν μεταχειριζόμενος ἱστορίαν, ἔχεις
οἴκοι πολλὴν διατριβήν· « Ὅσσον ὕδωρ κατ' Ἀλιζόνος ἢ
δρυὸς ἀμφὶ πέτηλα, » τοσοῦτον πλῆθος εὑρήσεις ἁμαρτη-
μάτων ἐν τῷ βίῳ καὶ παθῶν ἐν τῇ ψυχῇ καὶ παροραμάτων E
ἐν τοῖς καθήκουσιν. Ὡς γὰρ ὁ Ξενοφῶν λέγει τοῖς οἰκονο-
μικοῖς ἴδιον εἶναι τῶν ἀμφὶ θυσίαν σκευῶν, ἴδιον τῶν ἀμφὶ
δεῖπνα τόπον, ἀλλαχοῦ κεῖσθαι τὰ γεωργικά, χωρὶς τὰ
πρὸς πόλεμον, οὕτω σοὶ τὰ μέν ἐστιν ἀπὸ φθόνου κακὰ
κείμενα, τὰ δ' ἀπὸ ζηλοτυπίας, τὰ δ' ἀπὸ δειλίας, τὰ
δ' ἀπὸ μικρολογίας· ταῦτ' ἔπελθε, ταῦτ' ἀναθεώρησον·
τὰς εἰς γειτόνων θυρίδας καὶ [τὰς] παρόδους τῆς πολυ-
πραγμοσύνης ἔμφραξον, ἑτέρας δ' ἄνοιξον εἰς τὴν ἀνδρω-
νῖτιν τὴν σεαυτοῦ φερούσας, εἰς τὴν γυναικωνῖτιν, εἰς
τὰς τῶν θεραπόντων διαίτας· ἐνταῦθ' ἔχει διατριβὰς οὐκ
ἀχρήστους οὐδὲ κακοήθεις, ἀλλ' ὠφελίμους καὶ σωτηρίους F
τὸ φιλοπευθὲς τοῦτο καὶ φιλόπραγμον, ἑκάστου πρὸς
ἑαυτὸν λέγοντος·

« Πῆ τραπόμην ; Τί δ' ἔρεξα ; Τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη ; »

2 Νῦν δ' ὥσπερ ἐν τῷ μύθῳ τὴν Λάμιαν λέγουσιν οἴκοι
μὲν εὕδειν τυφλήν, ἐν ἀγγείῳ τινὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἔχουσαν
ἀποκειμένους, | ἔξω δὲ προιοῦσαν ἐντίθεσθαι καὶ βλέπειν, 516
οὕτως ἡμῶν ἕκαστος ἔξω μὲν καὶ πρὸς ἑτέρους τῇ κακονοίᾳ
τὴν περιεργίαν ὥσπερ ὀφθαλμὸν ἐντίθησι, τοῖς δ' ἑαυτῶν
ἁμαρτήμασι καὶ κακοῖς πολλάκις περιπταίομεν ὑπ'
ἀγνοίας, ὄψιν ἐπ' αὐτὰ καὶ φῶς οὐ ποριζόμενοι. Διὸ καὶ

515 D 10 Ἀλιζόνος : Ἀ. εὐρυχόροιο VX ‖ 11 πέτηλα : πέταλα DVX ‖ τοσοῦτον : τοσοῦτο GυΛΚΘ ‖ E 2 ὁ om. NRV ‖ 3 εἶναι : εἶ. τὸν τόπον M^2 ‖ τῶν^2 : τὸν υNY$^{cor.}$JSΛ ‖ 8 τὰς del. Pohlenz ‖ 9 δ' om. G ‖ F 4 πῆ : ποῖ Θn ‖ τραπόμην : παρέβην *Moralia* 168 B ‖ 6 εὕδειν Xylander : ᾄδειν ‖ τυφλήν : τυφλόν NSh ‖ 516 A 1 ἐντίθεσθαι Amyot : περι- $M^{corr.}$ΛnX^3 ἐπι- A^3 ἀπο- cet. ‖ 2 ἔξω μὲν Amyot : ἔξω ‖ κακονοίᾳ : -ηθείᾳ G.

est plus utile à ses ennemis qu'à lui-même[1] : il critique leur conduite, leur montre par ses reproches ce qu'ils doivent éviter et corriger, tout en négligeant le plus souvent ses affaires personnelles, obnubilé par ce qui lui est extérieur. Ulysse[2], même pour engager le dialogue avec sa mère, avait attendu d'être informé par le devin de ce qui l'avait conduite dans l'Hadès. Une fois informé, il s'était tourné vers sa mère et s'était aussi enquis des autres femmes, demandant qui était Tyrô, qui la belle Chloris, et pourquoi Épicaste[3] était morte :

« Elle avait, au plafond de sa haute demeure,
Suspendu le lacet. »

Mais nous qui traitons nos propres affaires avec tant d'indolence et d'ignorance et nous en désintéressons, nous nous mêlons de la généalogie d'autrui : le grand-père du voisin était syrien, sa grand-mère thrace[4], un tel doit trois talents, dont il n'a pas payé les intérêts. Nous faisons une enquête pour savoir d'où revenait la femme d'un tel, ce que se disaient entre eux tel et tel dans un coin. Mais Socrate se promenait inquiet de savoir ce que disait Pythagore pour persuader les gens ; et Aristippe[5], rencontrant Ischomaque aux jeux olympiques, lui demandait ce que leur disait Socrate pour s'attacher à ce point les jeunes gens : il fut si vivement ému des bribes de discours et des exemples qu'il avait glanés qu'il eut un éblouissement et devint tout pâle et défait, et pour finir il fit voile vers Athènes et étancha sa soif ardente à la source en s'enquérant de l'homme, de ses paroles et de sa philosophie : celle-ci avait pour fin de connaître ses propres défauts et de s'en corriger.

3 Mais il est des gens qui ne supportent pas de contempler leur propre vie, la tenant pour le spectacle

1. *De cap. ex inim. util.*, 87 B-C.
2. *Odyssée*, 11, 88 sq. L'auteur du traité *De Astrologia*, que l'on a pris à tort pour Lucien, tire de ce passage un argument pour l'importance de la divination chez les Anciens.
3. Épicaste est un autre nom de Jocaste. *Odyssée*, 11, 278.

τοῖς ἐχθροῖς ὠφελιμώτερός ἐστιν ὁ πολυπραγμονῶν· τὰ
γὰρ ἐκείνων ἐλέγχει καὶ προφέρεται καὶ δείκνυσιν αὐτοῖς
ἃ δεῖ φυλάξασθαι καὶ διορθῶσαι, τῶν δ' οἴκοι τὰ πλεῖστα
παρορᾷ διὰ τὴν περὶ τὰ ἔξω πτόησιν. Ὁ μὲν γὰρ Ὀδυσσεὺς
οὐδὲ τῇ μητρὶ διαλεχθῆναι πρότερον ὑπέμεινεν ἢ πυθέσθαι
παρὰ τοῦ μάντεως ὧν ἕνεκ' ἦλθεν εἰς Ἅιδου, πυθόμενος B
δὲ τοῦτο πρός τε ταύτην ἔτρεψεν αὐτόν, καὶ τὰς ἄλλας
γυναῖκας ἀνέκρινε τίς ἡ Τυρὼ καὶ τίς ἡ καλὴ Χλωρὶς
καὶ διὰ τί ἡ Ἐπικάστη ἀπέθανεν

« ἀψαμένη βρόχον αἰπὺν ἀφ' ὑψηλοῖο μελάθρου » ·

ἡμεῖς δὲ τὰ καθ' αὑτοὺς ἐν πολλῇ ῥᾳθυμίᾳ καὶ ἀγνοίᾳ
θέμενοι καὶ ἀμελήσαντες ἑτέρους γενεαλογοῦμεν, ὅτι τοῦ
γείτονος ὁ πάππος ἦν Σύρος, Θρᾷττα δ' ἡ τήθη, ὁ δεῖνα
δ' ὀφείλει τάλαντα τρία καὶ τοὺς τόκους οὐκ ἀπέδωκεν·
ἐξετάζομεν δὲ καὶ τὰ τοιαῦτα, πόθεν ἡ γυνὴ τοῦ δεῖνος
ἐπανήρχετο, τί δ' ὁ δεῖνα καὶ ὁ δεῖνα καθ' ἑαυτοὺς ἐν
τῇ γωνίᾳ διελέγοντο. Σωκράτης δὲ περιῄει διαπορῶν τί C
Πυθαγόρας λέγων ἔπειθε· καὶ Ἀρίστιππος Ὀλυμπίασιν
Ἰσχομάχῳ συμβαλὼν ἠρώτα τί Σωκράτης διαλεγόμενος
οὕτω τοὺς νέους διατίθησι, καὶ μίκρ' ἄττα τῶν λόγων
αὐτοῦ σπέρματα καὶ δείγματα λαβὼν οὕτως ἐμπαθῶς
ἔσχεν ὥστε τῷ σώματι συμπεσεῖν καὶ γενέσθαι παντά-
πασιν ὠχρὸς καὶ ἰσχνός· ἄχρις οὗ πλεύσας Ἀθήναζε
διψῶν καὶ διακεκαυμένος ἠρύσατο τῆς πηγῆς καὶ τὸν ἄνδρα
καὶ τοὺς λόγους αὐτοῦ καὶ τὴν φιλοσοφίαν ἱστόρησεν ἧς
ἦν τέλος ἐπιγνῶναι τὰ ἑαυτοῦ κακὰ καὶ ἀπαλλαγῆναι.

3 Ἀλλ' ἔνιοι τὸν ἴδιον βίον ὡς ἀτερπέστατον θέαμα
προσιδεῖν οὐχ ὑπομένουσιν οὐδ' ἀνακλάσαι τὸν λογισμὸν D

516 A 6 πολυπραγμονῶν ΓK[1] : -πράγμων cet. || B 2 τοῦτο : οὕτω G || 4 τί ἡ GJ[1] : τίν' cet. || 5 μελάθρου Ga : om. cet. || 7 θέμενοι : μετα- D || γενεαλογοῦμεν om. W || 8 τήθη LCGJY : τίτθη cet. || 9 ἀπέδωκεν : XΛΔ : ἀποδέδωκεν cet. || C 4 νέους GM[2]ΠΘ : θεούς LM[1]CXYNRhG[4] τοῖς θεοῖς W Ἀθηναίους JVD θεατὰς Λ || 7 Ἀθήναζε : Ἀθήνησι Θ.

le plus déplaisant qui soit, ni de faire réfracter, en la promenant sur eux-mêmes, la lumière de la raison : leur âme pleine de tares de toute sorte, frissonnante et effrayée de ce qui se passe en elle, se précipite au dehors et erre autour des actions d'autrui, nourrissant et engraissant sa malignité. Comme la poule, à la ferme, souvent en dépit de la nourriture mise à sa portée, se cache dans un coin pour gratter

« là où dans le fumier apparaît un grain d'orge[1], »

tout de même les curieux négligeant les paroles et les histoires répandues dans le public, ce dont personne ne leur interdit de s'informer ni ne s'offense qu'ils s'en informent, vont picorer les vices cachés et secrets de chaque maison. Cependant c'était une plaisante réponse que fit l'Égyptien à qui l'on demandait ce qu'il portait dissimulé : « C'est pour cela que je l'ai dissimulé ! » Et toi, pourquoi t'enquiers-tu curieusement de ce que l'on cache? Si ce n'était pas quelque chose de mal, on ne le cacherait pas. Assurément il n'est pas coutumier d'entrer dans une maison étrangère sans frapper à la porte. Mais s'il y a aujourd'hui des portiers, il y avait autrefois des marteaux que l'on heurtait contre la porte pour avertir de sa venue, afin que l'étranger ne surprenne pas inopinément la maîtresse de maison, la jeune fille, un serviteur que l'on châtie ou des servantes en train de vociférer. Or c'est justement dans cette intention que le curieux se glisse : dans une maison respectable et bien tenue, l'y inviterait-on, il ne pénétrerait pas volontiers en spectateur; mais ce pourquoi existent clé, verrou, porte d'entrée, voilà ce qu'il dévoile et produit en public. Les vents qui nous contrarient le plus, comme dit Ariston[2], sont ceux qui retroussent nos habits. Le curieux ne déshabille pas ses voisins de leur manteau, ni de leur tunique, mais de leurs murailles, il ouvre les portes tout grand,

1. Cette comparaison familière nous montre Plutarque, homme de cabinet s'il en fut, attentif aux réalités les plus humbles. Le vers est attribué parfois à Callimaque (fr. anon. 374 Schneider).
2. Von Arnim, *Stoic. Vet. Frag.*, I, p. 89-90, frag. 401.

ὡς φῶς ἐφ' ἑαυτοὺς καὶ περιαγαγεῖν, ἀλλ' ἡ ψυχὴ γέμουσα
κακῶν παντοδαπῶν καὶ φρίττουσα καὶ φοβουμένη τὰ
ἔνδον ἐκπηδᾷ θύραζε καὶ πλανᾶται περὶ τἀλλότρια,
βόσκουσα καὶ πιαίνουσα τὸ κακόηθες. Ὡς γὰρ ὄρνις ἐν
οἰκίᾳ πολλάκις τροφῆς παρακειμένης εἰς γωνίαν καταδῦσα
σκαλεύει,

« ἔνθα γέ που διαφαίνεθ' ἅτ' ἐν κοπρίῃ μία κριθή, »

παραπλησίως οἱ πολυπράγμονες, ὑπερβάντες τοὺς ἐν
μέσῳ λόγους καὶ ἱστορίας καὶ ἃ μηδεὶς κωλύει πυνθά-
νεσθαι μηδ' ἄχθεται πυνθανομένοις, τὰ κρυπτόμενα καὶ
λανθάνοντα κακὰ πάσης οἰκίας ἐκλέγουσι. Καίτοι τό γε E
τοῦ Αἰγυπτίου χάριεν πρὸς τὸν ἐρωτῶντα τί φέρει συγκε-
καλυμμένον· « Διὰ τοῦτο συγκεκάλυπται »· καὶ σὺ δὴ
τί πολυπραγμονεῖς τὸ ἀποκρυπτόμενον ; Εἰ μή τι κακὸν
ἦν, οὐκ ἂν ἀπεκρύπτετο. Καίτοι μὴ κόψαντά γε θύραν
εἰς οἰκίαν ἀλλοτρίαν οὐ νομίζεται παρελθεῖν, ἀλλὰ νῦν μὲν
εἰσὶ θυρωροί, πάλαι δὲ ῥόπτρα ⟨ἃ⟩ κρουόμενα πρὸς ταῖς
θύραις αἴσθησιν παρεῖχεν, ἵνα μὴ τὴν οἰκοδέσποιναν ἐν
μέσῳ καταλάβῃ ὁ ἀλλότριος ἢ τὴν παρθένον ἢ κολα-
ζόμενον οἰκέτην ἢ κεκραγυίας τὰς θεραπαινίδας· ὁ δὲ
πολυπράγμων ἐπ' αὐτὰ ταῦτα παραδύεται, σώφρονος F
μὲν οἰκίας καὶ καθεστώσης, οὐδ' ἂν παρακαλῇ τις, ἡδέως
γινόμενος θεατής, ὧν δ' ἕνεκα κλεὶς καὶ μοχλὸς καὶ αὔλειος,
ταῦτ' ἀνακαλύπτων καὶ φέρων εἰς τὸ μέσον ἑτέροις. Καίτοι
καὶ « τῶν ἀνέμων μάλιστα δυσχεραίνομεν, ὡς Ἀρίστων
φησίν, ὅσοι τὰς περιβολὰς ἀναστέλλουσιν ἡμῶν· » ὁ δὲ
πολυπράγμων οὐ τὰ ἱμάτια τῶν πέλας οὐδὲ τοὺς χιτῶνας,

516 D 6 πολλάκις τροφῆς : τρ. πολλῆς Λ πολλῆς τρ. X³ ‖ 8 ἔνθα ... κριθή om. Λ ‖ ἔνθα γέ που Δ : ἔνθα δέ που LC ἐνθάδε καὶ cet. (ἔνθα δὴ καὶ X³) ‖ ἅτ' om. R ‖ κοπρίῃ G : κοπρίᾳ cet. ‖ 11 κρυπτόμενα : κρυπτά G¹ ‖ E 1 τό γε GΛJ : γε W γε τὸ cet. ‖ 4-5 εἰ ... ἀπεκρύπτετο om. W ‖ 7 ἃ add. Capps ‖ F 2 καὶ om. WΛΔ ‖ 3 γινόμενος : γεν. CWX¹ υKYMΠΣZ ‖ αὔλειος : αὔλιος LXMα¹Sh.

il pénètre, comme le vent, « la jeune fille à la peau délicate »[1], et s'insinue pour espionner les cérémonies bachiques, leurs chœurs et leurs veillées nocturnes, pour en faire un esclandre.

4 Comme Cléon dans la comédie[2],

« Les mains en Étolie, l'esprit chez les Clopides »,

l'esprit du curieux hante à la fois la maison des riches et le taudis des pauvres, le palais des rois et la chambre des jeunes mariés. Il s'informe de toutes les affaires, celles des étrangers, celles des grands, non sans courir des dangers à s'informer : par exemple, si quelqu'un goûtait de l'aconit[3] par curiosité d'en connaître les propriétés, avant même de les sentir celui-là périrait qui chercherait à les sentir. Ainsi ceux qui s'enquièrent des vices des puissants se perdent avant de les connaître. Ceux qui détournent leurs regards des rayons que le soleil répand généreusement sur toutes choses, mais ont le front de fixer son disque lui-même et de décomposer sa lumière, perdent la vue dans leur audace à y pénétrer de vive force[4]. Voilà pourquoi le poète comique Philippidès[5], à qui le roi Lysimaque avait dit un jour : « Que veux-tu que je partage avec toi ? » répondit : « Tout ce qu'il te plaira, roi, excepté tes secrets. » Ce que les rois ont de plus agréable et de plus beau est exposé au dehors, les banquets, les richesses, les fêtes, les faveurs. Ce qui est secret, ne t'en approche pas, n'y touche pas. La joie d'un roi dans sa prospérité, son rire dans ses jeux, ses projets de bienfaisance et de faveurs ne se dissimulent point ; ce qui est caché est effrayant et sombre, sans rires, inabordable, c'est un trésor de colère ulcérée, la

1. Hésiode, *Travaux*, 519 ; *De tranquillitate animi*, 465 D.
2. Aristophane, *Cavaliers*, 79. Willems note à ce sujet dans son édition (I, 121, 1) : « Étoliens, quémandeurs, de αἰτεῖν ; Clopidiens, voleurs, de κλώψ ; les Cropidiens, nom d'un dème de l'Attique. »
3. *De adul. et am.*, 49 E.
4. Xénophon, *Mémorables*, 4, 3, 14.
5. *De garrulitate*, 508 C.

ἀλλὰ τοὺς τοίχους ἀπαμφιέννυσι, τὰς θύρας ἀναπετάννυσι,
καὶ « διὰ παρθενικῆς ἁπαλόχροος » ὡς πνεῦμα διαδύεται
καὶ διέρπει | βακχεῖα καὶ χοροὺς καὶ παννυχίδας ἐξετάζων 517
καὶ συκοφαντῶν.

4 Καὶ καθάπερ τοῦ κωμῳδουμένου Κλέωνος

« τὼ χεῖρ' ἐν Αἰτωλοῖς, ὁ νοῦς ἐν Κλωπιδῶν »,

οὕτω τοῦ πολυπράγμονος ὁ νοῦς ἅμ' ἐν πλουσίων οἴκοις
ἐστίν, ἐν δωματίοις πενήτων, ἐν αὐλαῖς βασιλέων, ἐν
θαλάμοις νεογάμων · πάντα πράγματα ζητεῖ, τὰ ξένων,
τὰ ἡγεμόνων, οὐδ' ἀκινδύνως ταῦτα ζητῶν, ἀλλ' οἷον, εἴ
τις ἀκονίτου γεύοιτο πολυπραγμονῶν τὴν ποιότητα,
φθάσει τῆς αἰσθήσεως προανελὼν τὸν αἰσθανόμενον, οὕτως
οἱ τὰ τῶν μειζόνων κακὰ ζητοῦντες προαναλίσκουσι τῆς
γνώσεως ἑαυτούς. Καὶ γὰρ οἱ τοῦ ἡλίου τὴν ἄφθονόν γε B
ταύτην καὶ κατακεχυμένην ἅπασιν ἀκτῖνα παρορῶντες,
αὐτὸν δὲ τὸν κύκλον ἀναιδῶς καταβλέπειν καὶ διαστέλλειν
τὸ φῶς εἴσω βιαζόμενοι καὶ τολμῶντες ἀποτυφλοῦνται.
Διὸ καλῶς Φιλιππίδης ὁ κωμῳδιοποιὸς εἰπόντος αὐτῷ
ποτε Λυσιμάχου τοῦ βασιλέως · « Τίνος σοι τῶν ἐμῶν
μεταδῶ ; — Μόνον, εἶπεν, ὦ βασιλεῦ, μὴ τῶν ἀπορ-
ρήτων. » Τὰ γὰρ ἥδιστα καὶ κάλλιστα τῶν βασιλέων ἔξω
πρόκειται, τὰ δεῖπνα, οἱ πλοῦτοι, αἱ πανηγύρεις, αἱ
χάριτες · εἰ δέ τι ἀπόρρητόν ἐστι, μὴ προσέλθῃς μηδὲ
κινήσῃς. Οὐ κρύπτεται χαρὰ βασιλέως εὐτυχοῦντος οὐδὲ C
γέλως παίζοντος οὐδὲ φιλανθρωπίας παρασκευὴ καὶ
χάριτος · φοβερόν ἐστι τὸ κρυπτόμενον, σκυθρωπόν,
ἀγέλαστον, δυσπρόσιτον, ὀργῆς τινος ὑπούλου θησαυρὸς

517 A 4 τὼ : τὼ μὲν N^{2}ΔΛ || ὁ νοῦς G^{1} : ὁ δὲ νοῦς G^{2} cet. || 8-9 εἴ τις om. G^{1}Xυ^{1}NRh || τις om. K^{1} || εἴ τις ἀκονίτου : εἰ ἀ. τις Δ || 10 τὸν : τὸ GX$^{cor.}$ShΠ || αἰσθανόμενον Madvig : προαισθ. codd. προγευσάμενον Amyot || B 1 γε om. G^{1} || 5 κωμῳδιοποιὸς XΛΔ : κωμῳδοπ. cet. || 7 μόνον : μόνων ΘΚ || 8 καὶ κάλλιστα om. L.

méditation d'un cœur lourd de vengeance, la jalousie envers une épouse, les soupçons contre un fils, la méfiance sur le compte d'un ami. Fuis ce sombre nuage qui s'amoncelle : le tonnerre et les éclairs n'échapperont point à tes regards, quand crèvera le nuage qui les recèle à présent.

5 Quel est le moyen de fuir ? La conversion, comme il a été dit[1], et le transfert de la curiosité, en tournant de préférence son âme vers des sujets plus honnêtes et plus agréables. Sois curieux de ce qui se passe dans le ciel et sur la terre, dans les airs et dans la mer. Es-tu naturellement amateur de petits ou de grands spectacles ? De spectacles grandioses ? Applique alors ta curiosité à savoir où le soleil se couche et où il se lève. Examine les phases de la lune, image des variations de l'homme[2], ce que devient toute cette lumière que tour à tour elle perd et recouvre, comment

« Invisible d'abord elle arrive nouvelle,
Le visage éclatant, la face toute pleine ;
Mais quand précisément elle apparaît splendide,
La voici qui décroît et revient au néant[3]. »

Ce sont là secrets de la nature, elle n'est point cependant fâchée qu'on les lui dérobe. As-tu renoncé aux grands spectacles ? Sois curieux alors des petits. Comment parmi les plantes les unes sont toujours vertes et fleuries, fières de déployer en toute saison leur opulence ; les autres tantôt leur sont semblables et tantôt comme un prodigue, après avoir follement gaspillé tout leur avoir, sont réduites à l'indigence et à la nudité ; pourquoi encore les unes donnent-elles des fruits oblongs et les autres des fruits anguleux, celles-ci des fruits ronds et sphériques ? Mais peut-être ne seras-tu pas curieux de ces problèmes, parce qu'ils n'offrent rien de vicieux. Eh bien ! s'il te faut de toutes

1. *Supra*, 515 D.
2. Plutarque veut détourner la curiosité des variations humaines aux lunaires. Fuhrmann, *op. cit.*, p. 74.

ἢ τιμωρίας βαρυθύμου σκέψις ἢ ζηλοτυπία γυναικὸς ἢ πρὸς υἱὸν ὑποψία τις ἢ πρὸς φίλον ἀπιστία. Φεῦγε τὸ μελαῖνον τοῦτο καὶ συνιστάμενον νέφος· οὐ λήσεταί σε βροντῆσαν οὐδ' ἀστράψαν, ὅταν ἐκραγῇ τὸ νῦν κρυπτόμενον.

5 Τίς οὖν ἡ φυγή; Περισπασμός, ὡς εἴρηται, καὶ μεθολκὴ τῆς πολυπραγμοσύνης, μάλιστα μὲν ἐπὶ τὰ βελτίω καὶ τὰ ἡδίω τρέψαντι τὴν ψυχήν. Τὰ ἐν οὐρανῷ πολυπραγμόνει, τὰ ἐν γῇ, τὰ ἐν ἀέρι, τὰ ἐν θαλάττῃ.
Μικρῶν πέφυκας ἢ μεγάλων φιλοθεάμων; Εἰ μεγάλων, D
ἥλιον πολυπραγμόνει ποῦ κάτεισι καὶ πόθεν ἄνεισι· ζήτει τὰς ἐν σελήνῃ καθάπερ ἀνθρώπῳ μεταβολάς, ποῦ τοσοῦτον κατανήλωσε φῶς, πόθεν αὖθις ἐκτήσατο, πῶς

« ἐξ ἀδήλου πρῶτον ἔρχεται νέα
πρόσωπα καλλύνουσα καὶ πληρουμένη·
χὤταν περ αὑτῆς εὐγανεστάτη φανῇ,
πάλιν διαρρεῖ κἀπὶ μηδὲν ἔρχεται. »

Καὶ ταῦτ' ἀπόρρητ' ἐστὶ φύσεως, ἀλλ' οὐκ ἄχθεται τοῖς ἐλέγχουσιν. Ἀλλὰ τῶν μεγάλων ἀπέγνωκας; Πολυπραγμόνει τὰ μικρότερα, πῶς τῶν φυτῶν τὰ μὲν ἀεὶ τέθηλε καὶ χλοάζει καὶ ἀγάλλεται παντὶ καιρῷ τὸν ἑαυτῶν ἐπιδεικνύμενα πλοῦτον, τὰ δὲ νῦν μέν ἐστιν ὅμοια τούτοις, νῦν E
δ' ὥσπερ ἀνοικονόμητος ἄνθρωπος ἀθρόως ἐκχέαντα τὴν περιουσίαν γυμνὰ καὶ πτωχὰ καταλείπεται, διὰ τί δὲ τὰ μὲν προμήκεις, τὰ δὲ γωνιώδεις, τὰ δὲ στρογγύλους καὶ περιφερεῖς ἐκδίδωσι καρπούς. Ἴσως δὲ ταῦτ' οὐ πολυπραγμονήσεις, ὅτι τούτοις οὐθὲν κακὸν ἔνεστιν. Ἀλλ' εἰ δεῖ

517 C 7 μελαῖνον JΔGX^1υ : μελανὸν cet. ‖ 11 τὰ om. RΛ ‖ D 1 φιλοθεάμων : θεάμων LCJVYNMΠRh ‖ 3 ἀνθρώπῳ : ἐν ἀν. JDZ ἀνθρώπων Nh ‖ τοσοῦτον : τοσοῦτο Ga ‖ 4 κατανήλωσε G^1Λ : κατηνά- XJ$α^1$V κατανά- cet. ‖ 5 νέα : νέφους ZΛ ‖ 7 εὐγανεστάτη Pohlenz : -πρεπεστάτη Δ -γενεστάτη cet. ‖ E 2 ἀθρόως ἐκχέαντα : ἐκχ. ἀθ. NΣΘ ‖ 5 καρπούς : τοὺς κ. Λ ‖ 6 ἔνεστιν Pohlenz : ἔστιν.

façons que l'indiscrétion se fixe et demeure à jamais dans la dépravation, comme la vermine dans les matières périssables, conduisons-la vers l'histoire et offrons-lui une abondance illimitée de maux. On y trouve en effet

« Chutes de guerriers, ruant dans l'agonie[1] »,

séductions de femmes, agressions des serviteurs, calomnies contre les amis, préparatifs d'empoisonnements, haines, jalousies, naufrages de familles, effondrements d'empires. Rassasie-toi, réjouis-toi, sans troubler ni chagriner ton entourage.

6 Mais la curiosité ne semble prendre aucun plaisir à ces malheurs éventés, mais bien plutôt à ceux qui sont tout chauds et récents ; elle contemple avec volupté des tragédies nouvelles et ne hante pas volontiers les comédies et les spectacles plaisants. Voilà pourquoi, si l'on fait le récit d'un mariage, d'un sacrifice ou d'une procession, le curieux est un auditeur froid et indifférent : il déclare qu'il a déjà entendu la plupart des détails et invite le narrateur à couper et à sauter des passages. Mais si quelqu'un assis à ses côtés lui raconte la séduction d'une vierge, l'adultère d'une épouse, les préparatifs d'un procès, une querelle entre frères, il ne somnole pas et il n'est pas d'occupation qui tienne :

« Il veut d'autres détails, vers vous il tend l'oreille[2]. »

La maxime

« Chez les mortels, hélas ! le malheur est plus prompt
Que la félicité, pour venir aux oreilles[3] »,

s'applique bien aux curieux. Comme les ventouses[4] tirent de la chair ce qui est le plus malsain, ainsi les oreilles des curieux attirent les plus vilaines histoires ; ou plutôt comme les villes ont certaines portes qui sont

1. Eschyle, *Suppliantes*, 937 ; *De facie in orbe lunae*, 937 F. Eschyle donne βίου, non βίων. Cf. *Iliade*, 13, 443.
2. Callimaque, frag. anon. 375, éd. Schneider.
3. Fr. trag. ades. 386 Nauck².
4. *De tranquillitate animi*, 469 B ; *De exilio*, 600 C.

πάντως τὸ περίεργον ἐν φαύλοις τισὶν ὥσπερ ἑρπετὸν ἐν θανασίμοις ὕλαις ἀεὶ νέμεσθαι καὶ διατρίβειν, ἐπὶ τὰς ἱστορίας ἀγάγωμεν αὐτὸ καὶ παραβάλωμεν ἀφθονίαν κακῶν καὶ περιουσίαν. Ἐνταῦθα γὰρ ἔνεισι

« πεσήματ' ἀνδρῶν καὶ ἀπολακτισμοὶ βίων »,

φθοραὶ γυναικῶν, ἐπιθέσεις οἰκετῶν, διαβολαὶ φίλων, F
παρασκευαὶ φαρμάκων, φθόνοι, ζηλοτυπίαι, ναυάγι' οἴκων, ἐκπτώσεις ἡγεμονιῶν· ἐμπίπλασο καὶ τέρπε σαυτόν, ἐνοχλῶν μηδενὶ τῶν συνόντων μηδὲ λυπῶν.

6 Ἀλλ' ἔοικεν ἡ πολυπραγμοσύνη μὴ χαίρειν ἑώλοις κακοῖς, ἀλλὰ θερμοῖς καὶ προσφάτοις, καὶ καινὰς τραγῳδίας ἡδέως θεᾶσθαι, | τοῖς δὲ κωμικοῖς καὶ ἱλαρωτέροις 518
πράγμασιν οὐ μάλα προθύμως ὁμιλεῖν. Διὸ γάμον μέν τινος ἢ θυσίαν ἢ προπομπὴν διεξιόντος ἀμελὴς ὁ πολυπράγμων καὶ ῥᾴθυμος ἀκροατής ἐστι, καὶ προακηκοέναι τὰ πλεῖστά φησι καὶ κελεύει ταῦτα συντέμνειν καὶ παρέρχεσθαι τὸν διηγούμενον· ἂν δ' ἢ φθοράν τις παρθένου παρακαθήμενος ἢ μοιχείαν γυναικὸς ἢ δίκης παρασκευὴν ἢ στάσιν ἀδελφῶν διηγῆται, οὔτε νυστάζει οὔτ' ἀσχολεῖται,

« ἄλλα τε δίζηται ἐπέων παρά τ' οὔατα βάλλει. »

Καὶ τὸ

« οἴμοι, τὸ κακὸν τῆς εὐτυχίας
ὡς μᾶλλον ἐς οὖς φέρεται θνητῶν »

ἐπὶ τῶν πολυπραγμόνων ἐστὶν ἀληθῶς εἰρημένον. Ὡς γὰρ B
αἱ σικύαι τὸ χείριστον ἐκ τῆς σαρκὸς ἕλκουσιν, οὕτως τὰ τῶν πολυπραγμόνων ὦτα τοὺς φαυλοτάτους λόγους ἐπισπᾶται. Μᾶλλον δ', ὥσπερ αἱ πόλεις ἔχουσί τινας πύλας

517 E 11 βίων : βίου Eschyle ‖ F 3 ἡγεμονιῶν Γ : -όνων cet. ‖ 4 μηδὲ : μηδένα X^{3}JΛ ‖ 6 καινὰς : κενὰς G^{1}ND ‖ 518 A 3 προπομπὴν : πομπὴν G ‖ 5 ταῦτα : ταῦτα καὶ C ‖ συντέμνειν CΔ : -τεμεῖν cet. ‖ B 1 ἐστὶν ἀληθῶς εἰρημένον ΝΣΘ : ἐσ. εἰ. ἀ. GΛ εἰ. ἐσ. ἀ. cet. (εἰρ. om. α^{1}, ἐρριμμένον J^{1}K).

sinistres et maudites[1], par où l'on fait sortir les condamnés à mort et on jette les souillures et les résidus des purifications[2], sans que rien de pur et de sacré n'y entre ni n'en sorte, ainsi les oreilles des curieux, rien de bon, rien de poli ne passe par leur chemin, mais seulement les discours macabres qui leur apportent des récits impurs et pollués.

« Toujours sur ma maison, c'est le chant de la plainte
Qui vient s'abattre seul »[3].

Voilà « la seule Muse et Sirène » des curieux, voilà pour eux le plus agréable des concerts. La curiosité est en effet la passion de connaître ce qui est caché ou dissimulé. Mais nul ne cache le bien qu'il possède, parfois même on s'attribue celui que l'on n'a pas. Le curieux donc dans son désir de savoir ce qu'il y a de mal est saisi par la passion de la malignité, sœur de l'envie et du dénigrement. Car l'envie est le chagrin causé par le bonheur d'autrui[4] et la malignité la joie du malheur d'autrui : toutes deux sont nées d'une passion cruelle et sauvage, la méchanceté.

7 Chacun trouve pénible la révélation de ses propres maux, au point que souvent beaucoup meurent avant d'avouer à leur médecin une maladie secrète. Supposons qu'Hérophile[5], Érasistrate[6] ou Asclépios lui-même, quand il était sur la terre, fussent allés de maison en maison, avec leurs remèdes et leurs instruments, s'informer si quelqu'un avait une fistule à l'anus ou une femme un cancer à l'utérus. Assurément dans cet

1. *Aetia romana*, 271 A.
2. Plutarque pense ici aux rites de purification. On consultera à ce sujet L. Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs d'Homère à Aristote.*
3. *De cohibenda ira*, 463 B ; fr. trag. ades. 387 Nauck[2].
4. *De stoicorum repugnantiis*, 1046 B.

ἀποφράδας καὶ σκυθρωπάς, δι' ὧν ἐξάγουσι τοὺς θανατουμένους καὶ τὰ λύματα καὶ τοὺς καθαρμοὺς ἐκβάλλουσιν, εὐαγὲς δ' οὐδὲν οὐδ' ἱερὸν εἴσεισι οὐδ' ἔξεισι δι' αὐτῶν, οὕτω καὶ τὰ τῶν πολυπραγμόνων ὦτα χρηστὸν οὐδὲν οὐδ' ἀστεῖον, ἀλλ' οἱ φονικοὶ λόγοι διέρχονται καὶ τρίβουσιν, ἐκθύσιμα καὶ μιαρὰ διηγήματα παρακομίζοντες.

« Ἀεὶ δ' ἀείδων μοῦνος ἐν στέγαις ἐμαῖς
κωκυτὸς ἐμπέπτωκεν » ·

αὕτη τοῖς πολυπράγμοσι « μοῦσα καὶ σειρὴν μία », τοῦθ' C
ἥδιστον ἀκουσμάτων αὐτοῖς.

Ἔστι γὰρ ἡ πολυπραγμοσύνη φιλοπευστία τῶν ἐν ἀποκρύψει καὶ λανθανόντων · οὐδεὶς δ' ἀγαθὸν ἀποκρύπτει κεκτημένος, ὅπου καὶ τὰ μὴ ὄντα προσποιοῦνται. Κακῶν οὖν ἱστορίας ὁ πολυπράγμων ὀρεγόμενος ἐπιχαιρεκακίας συνέχεται πάθει, φθόνου καὶ βασκανίας ἀδελφῷ. Φθόνος μὲν γάρ ἐστι λύπη ἐπ' ἀλλοτρίοις ἀγαθοῖς, ἐπιχαιρεκακία δ' ἡδονὴ ἐπ' ἀλλοτρίοις κακοῖς · ἀμφότερα δ' ἐκ πάθους ἀνημέρου καὶ θηριώδους γεγένηται, τῆς κακοηθείας.

7 Οὕτω δ' ἑκάστῳ λυπηρόν ἐστιν ἡ τῶν περὶ αὑτὸν
κακῶν ἀνακάλυψις ὥστε πολλοὺς ἀποθανεῖν πρότερον ἢ D
δεῖξαί τι τῶν ἀπορρήτων νοσημάτων ἰατροῖς. Φέρε γὰρ Ἡρόφιλον ἢ Ἐρασίστρατον ἢ τὸν Ἀσκληπιὸν αὐτόν, ὅτ' ἦν ἄνθρωπος, ἔχοντα τὰ φάρμακα καὶ τὰ ὄργανα, κατ' οἰκίαν προσιστάμενον ἀνακρίνειν μή τις ἔχει σύριγγα παρὰ δακτύλιον ἢ γυνὴ καρκίνον ἐν ὑστέρᾳ · καίτοι σωτή-

518 B 7 οὐδ' ἔξεισι om. CVYNM¹(εἴσεισι καὶ διέξεισι Π)Σ (ἔξεισιν οὐδ' εἴσεισι hi), post αὐτῶν habet W ‖ 11 δ' om. D ‖ ἀείδων : ἀοιδῶν G¹Δ ‖ C 1 τοῖς : τοῖς μὲν G ‖ 3 πολυπραγμοσύνη ΛΘ : φιλο- cet. ‖ 6 ὀρεγόμενος : ἐπορ- Θ ‖ 8-9 ἀγαθοῖς ... ἀλλοτρίοις om. N ‖ D 1 ἂν post uel ante ἀποθανεῖν add. Λ ‖ 5 κατ' : παρ' C ‖ προσιστάμενον : προισ- GCWXΛJVYNRh περισ- M¹ παρισ- M²ΠΔ ‖ ἔχει : ἔχῃ LWZ ἔχοι Λa ‖ 6 παρὰ δακτύλιον Π : περὶ δ. cet. (δάκτυλον Λ) ‖ ἐν om. D.

art la curiosité est salutaire. Tout le monde cependant, je pense, aurait chassé cet homme, parce que, spontanément, il venait sans être appelé pour s'instruire des maux d'autrui. Les curieux recherchent cela même et des secrets pires encore, non pas pour les guérir, mais seulement pour les découvrir. Aussi les hait-on à juste titre. Nous supportons avec beaucoup de peine et d'aversion les douaniers, non pas quand ils prélèvent des droits sur les marchandises importées ouvertement, mais quand ils cherchent ce qui est caché et mettent sens dessus dessous les bagages et les colis d'autrui. Cependant la loi les y autorise, et il leur en coûte s'ils ne le font pas. Mais les curieux négligent et ruinent leurs propres affaires, en consacrant tout leur temps à celles des autres. Ils vont rarement sur leurs terres, faute de supporter la tranquillité et le silence de la solitude, et s'ils s'y rendent de loin en loin, ils regardent les vignes de leurs voisins plutôt que les leurs, ils s'enquièrent du nombre de bœufs que leur voisin a perdus, de la quantité de vin qui s'est aigri ; l'esprit empli de ces nouvelles, ils s'en vont vite. Le véritable cultivateur, lui, ne trouve même pas plaisir aux nouvelles qui lui arrivent d'elles-mêmes de la ville et dit[1] :

« Puis il m'exposera, tout en bêchant la terre,
Les conditions de paix, car le maudit bonhomme
Se promène aujourd'hui curieux de tout cela[2]. »

8 Les curieux fuient la vie campagnarde, comme une vie sans bouquet, froide et sans tragédie, mais ils se bousculent au bazar, au marché, aux ports : « Rien

1. Le texte paraît ici lacunaire. Le *Barberinianus* y a suppléé (cf. Apparat critique). Avec lui on peut lire : « et dit de son serviteur ».
2. Fr. com. ades. 347 Kock. *De garrulitate*, 511 E.

ριόν ἐστι τῆς τέχνης ταύτης τὸ πολύπραγμον· ἀλλὰ πᾶς
ἄν τις, οἶμαι, τὸν τοιοῦτον ἀπήλασεν, ὅτι τὴν χρείαν οὐ
περιμένων ἄκλητος ἐπ' ἀλλοτρίων κακῶν ἔρχεται κατα-
νόησιν. Οἱ δὲ πολυπράγμονες αὐτὰ ταῦτα καὶ τὰ τούτων
ἔτι χείρονα ζητοῦσιν, οὐ θεραπεύοντες, ἀλλὰ μόνον E
ἀνακαλύπτοντες. Ὅθεν μισοῦνται δικαίως. Καὶ γὰρ τοὺς
τελώνας βαρυνόμεθα καὶ δυσχεραίνομεν, οὐχ ὅταν τὰ
ἐμφανῆ τῶν εἰσαγομένων ἐκλέγωσιν, ἀλλ' ὅταν τὰ κεκρυμ-
μένα ζητοῦντες ἐν ἀλλοτρίοις σκεύεσι καὶ φορτίοις
ἀναστρέφωνται. Καίτοι τοῦτο ποιεῖν ὁ νόμος δίδωσιν
αὐτοῖς, καὶ βλάπτονται μὴ ποιοῦντες· οἱ δὲ πολυπράγ-
μονες ἀπολλύουσι καὶ προίενται τὰ αὑτῶν ἀσχολούμενοι
περὶ τὰ ἀλλότρια, καὶ σπανίως μὲν εἰς ἀγρὸν βαδίζουσι τὸ
ἥσυχον καὶ σιωπηρὸν τῆς ἐρημίας οὐ φέροντες· ἐὰν δὲ καὶ
παραβάλωσι διὰ χρόνου, ταῖς τῶν γειτόνων ἀμπέλοις F
μᾶλλον ἐμβλέπουσιν ἢ ταῖς ἰδίαις καὶ πυνθάνονται πόσοι
βόες τοῦ γείτονος ἀποτεθνήκασιν ἢ πόσος οἶνος ὀξίνης
γέγονε· ταχὺ δὲ τούτων ἐμπλησθέντες ἀποτρέχουσιν.
Ὁ μὲν γὰρ ἀληθινὸς ἐκεῖνος γεωργὸς οὐδὲ τὸν αὐτομάτως
ἐρχόμενον ἐκ πόλεως λόγον ἡδέως προσδέχεται, λέγων· |

« εἶτά μοι σκάπτων ἐρεῖ, 519
ἐφ' οἷς γεγόνασιν αἱ διαλύσεις· ταῦτα γὰρ
πολυπραγμονῶν νῦν ὁ κατάρατος περιπατεῖ ».

8 Οἱ δὲ πολυπράγμονες ὡς ἕωλόν τι πρᾶγμα καὶ ψυχρὸν καὶ ἀτράγῳδον φεύγοντες τὴν ἀγροικίαν εἰς τὸ δεῖγμα καὶ τὴν ἀγορὰν καὶ τοὺς λιμένας ὠθοῦνται· « Μή τι καινόν ;

518 D 10 αὐτὰ ταῦτα : ταὐτὰ ταῦτα L[1] ‖ E 3-4 τὰ ... ὅταν om. LC ‖ F 2 μᾶλλον ἐμβλέπουσιν ΓVJ : ἐμ. μᾶλ. cet. ‖ ἐμβλέπουσιν : ἐπεμβ. L ‖ 6 ἐρχόμενον ἐκ πόλεως : ἐκ. π. ἐρ. G ‖ F 6-519 A 3 λέγων ... περιπατεῖ om. Λ ‖ περὶ τοῦ θεράποντος post λέγων add. G ‖ 3 νῦν om. W ‖ πολυπραγμονῶν νῦν XυJK : νῦν π. cet. ‖ 5 φεύγοντες : φέροντες W ‖ δεῖγμα LCG[1] WX[1]υ YNhM[1] : βῆμα G[2]VJY[1]ΔM[2]Π τὸν δῆμον ΛX[2].

de nouveau? — Tu n'étais donc pas au marché ce matin? — Si! — Alors quoi? Crois-tu qu'en trois heures la ville ait changé de constitution? » Néanmoins si quelqu'un a quelque chose de ce genre à dire, il descend de cheval, lui serre la main, l'embrasse et reste debout à l'écouter. Si quelqu'un l'aborde, qui lui dise qu'il n'y a rien de neuf, il réplique comme s'il en était affecté : « Que dis-tu? Tu n'as pas été au marché? Tu n'es point passé au prétoire? Tu n'as pas non plus rencontré ceux qui sont arrivés d'Italie? » Voilà pourquoi les magistrats de Locres ont raison : si quelqu'un de retour de l'étranger les aborde pour leur demander : « Rien de neuf? » ils le mettent à l'amende. Comme les cuisiniers[1] souhaitent abondante provende de bétail, et les pêcheurs de poisson, les curieux souhaitent abondante provende de maux et quantité d'intrigues, des nouveautés, des révolutions, afin d'avoir toujours quelque chose à pêcher et à découper.

Le législateur de Thourioi[2] a eu raison aussi, quand il a interdit de représenter dans les comédies les citoyens, à l'exception des adultères et des curieux. Il semble en effet que l'adultère soit une espèce de curiosité des plaisirs d'autrui, une recherche et une inquisition de ce qui est gardé secret et échappe à la foule, comme la curiosité est une intrusion, une tentative de corruption, une mise à nu des secrets.

9 D'avoir beaucoup appris, le résultat qui s'ensuit est que l'on a beaucoup à dire : voilà pourquoi Pythagore avait prescrit aux jeunes gens un silence de cinq ans, ce qu'il appelait « retenir ses paroles »[3]. Mais la médisance accompagne nécessairement l'indiscrétion[4] : on parle volontiers de ce que l'on écoute volontiers, et ce qu'on recueille chez les uns avec empressement on le divulgue pour les autres avec satisfaction. Entre

3. Ἐχεμυθία est un terme du vocabulaire pythagoricien que l'on retrouve en *Numa*, 8, 11 et en *Quaest. conv.*, 728 E-F. Sur la durée du silence, nous avons aussi le témoignage de Lucien, *Les sectes à l'encan*, 3.
4. *De garrulitate*, 508 C.

— Οὐ γὰρ ἦς πρωῒ κατ' ἀγοράν ; — ⟨Ἦν.⟩ — Τί οὖν ; Ἐν ὥραις τρισὶν οἴει τὴν πόλιν μετακεκοσμῆσθαι ; » Οὐ μὴν ἀλλ' ἂν μέν τις ἔχῃ τι τοιοῦτον εἰπεῖν, καταβὰς ἀπὸ τοῦ ἵππου, δεξιωσάμενος, καταφιλήσας ἕστηκεν ἀκροώμενος · ἐὰν δ' ἀπαντήσας εἴπῃ τις ὅτι οὐθὲν καινόν, ὥσπερ ἀχθόμενος « Τί λέγεις ; φησίν, οὐ γέγονας κατ' ἀγοράν ; B
Οὐ παρελήλυθας τὸ στρατήγιον ; Οὐδὲ τοῖς ἐξ Ἰταλίας ἥκουσιν ἐντετύχηκας ; » Διὸ καλῶς οἱ τῶν Λοκρῶν ἄρχοντες · ἐπεὶ γάρ τις ἐξ ἀποδημίας προσιὼν ἠρώτησε · « Μή τι καινόν ; » ἐζημίωσαν αὐτόν. Ὡς γὰρ οἱ μάγειροι εὔχονται φορὰν βοσκημάτων, οἱ δ' ἁλιεῖς ἰχθύων, οὕτως οἱ πολυπράγμονες εὔχονται φορὰν κακῶν καὶ πλῆθος πραγμάτων καὶ καινότητας καὶ μεταβολάς, ἵν' ἀεί τι θηρεύειν καὶ κατακόπτειν ἔχωσιν. Εὖ δὲ καὶ ὁ τῶν Θουρίων νομοθέτης · κωμῳδεῖσθαι γὰρ ἐκώλυσε τοὺς πολίτας πλὴν μοιχοὺς καὶ πολυπράγμονας. Ἔοικε γὰρ ἥ τε μοιχεία πολυπραγμοσύνη τις ἀλλοτρίας ἡδονῆς εἶναι καὶ ζήτησις C
καὶ ἔρευνα τῶν φυλαττομένων καὶ λανθανόντων τοὺς πολλούς, ἥ τε πολυπραγμοσύνη παράδυσίς ἐστι καὶ φθορὰ καὶ ἀπογύμνωσις τῶν ἀπορρήτων.

9 Τῇ μὲν οὖν πολυμαθείᾳ τὴν πολυλογίαν ἕπεσθαι συμβαίνει (διὸ καὶ Πυθαγόρας ἔταξε τοῖς νέοις πενταετῆ σιωπήν, ἐχεμυθίαν προσαγορεύσας), τῇ δὲ περιεργίᾳ τὴν κακολογίαν ἀνάγκη συνακολουθεῖν · ἃ γὰρ ἡδέως ἀκούουσιν ἡδέως λαλοῦσι, καὶ ἃ παρ' ἄλλων σπουδῇ συλλέγουσι πρὸς ἑτέρους μετὰ χαρᾶς ἐκφέρουσιν. Ὅθεν αὐτοῖς μετὰ τῶν ἄλλων κακῶν τὸ νόσημα καὶ πρὸς τὴν ἐπιθυμίαν

519 A 7 ἦν add. Dumortier ‖ 7-8 τί ... μεταχ. om. RS ‖ 8 μετακεκοσμῆσθαι GΛΔ $A^{corr.}X^{3}$: -κομῆσθαι N -κεκομίσθαι cet. ‖ 9 ἂν : ἐὰν Δh ‖ 10 καταφιλήσας : καὶ κ. Λ ‖ 11 δ' om. LC ‖ B 2 οὐ[1] : οὐδέ ΓJ ‖ 3 ἐντετύχηκας : -τέτευχας GXJ ‖ 4 γὰρ om. LCYJ$M^{1}G^{4}$ ‖ 7 εὔχονται om. Λ post φορ. hab. R ‖ 8 τι : τινα W ‖ C 1 τις JΔG^{4} : τῆς cet. ‖ 3 παράδυσις G : -λυσις cet. ‖ 6 πενταετῆ : πενταέτιδα Δ ‖ 7 δὲ om. LC^{1} ‖ 11 ἄλλων : ἀλλήλων ΓWJYNΣΘ.

autres inconvénients, cette maladie fait obstacle à ce que les curieux désirent[1], car tout le monde se tient sur ses gardes et se cache d'eux : il n'est pas agréable de faire quelque chose sous les yeux d'un curieux, ou de parler quand il écoute, mais on remet la délibération, on reporte l'examen d'une affaire jusqu'à ce qu'on soit débarrassé de ce genre d'individu. Et si l'on discute d'une question secrète ou qu'on traite d'une affaire sérieuse, et qu'un curieux paraisse, on enlève et l'on cache tout, comme on le fait d'un plat au passage d'une belette, si bien que souvent ce qui est dit et montré aux autres est tu et reste invisible pour le seul curieux.

Voilà pourquoi il n'obtient aucune confiance[2] : nous préférons confier lettres, papiers et sceaux à des serviteurs et des étrangers plutôt qu'à des amis et des familiers curieux. L'illustre Bellérophon[3] transmit sans l'ouvrir la lettre qui l'accusait, et la même maîtrise de soi qui lui avait fait respecter l'épouse du roi lui fit respecter la lettre de ce dernier. Être curieux ressortit à l'incontinence comme être adultère et, outre l'incontinence, témoigne d'une sottise et d'une démence étonnantes. Passer auprès de tant de femmes accessibles à tous et « tombées dans le domaine public », pour en poursuivre à grands frais une qui est tenue sous clef, et qui souvent se trouve même être laide, est le comble de la folie et de la déraison. Les curieux font la même chose. Passant à côté de tant d'objets beaux à voir et agréables à entendre, de tant de distractions et d'occupations, ils fouillent les billets d'autrui, collent l'oreille contre la muraille des voisins, échangent des chuchotements avec les domestiques et les femmes de service, souvent même non sans risques et toujours de façon déshonorante.

10 Voilà pourquoi le moyen le plus efficace possible de détourner de leur vice les curieux, c'est le rappel de ce qu'ils ont précédemment appris[4]. Simonide disait que, lorsque, au bout d'un certain temps, il ouvrait

ἐμποδών ἐστι. Πάντες γὰρ αὐτοὺς φυλάττονται καὶ ἀπο- D
κρύπτονται, καὶ οὔτε πρᾶξαί τι πολυπράγμονος ὁρῶντος
οὔτ' εἰπεῖν ἀκούοντος ἡδέως ἔχουσιν, ἀλλὰ καὶ βουλὰς
ἀνατίθενται καὶ σκέψεις πραγμάτων ὑπερβάλλονται,
μέχρις ἂν ἐκποδὼν ὁ τοιοῦτος γένηται· κἂν ἢ λόγου τινὸς
ἀπορρήτου παρόντος ἢ πράξεως σπουδαίας περαινομένης
ἀνὴρ πολυπράγμων ἐπιφανῇ, καθάπερ ὄψον γαλῆς παρα-
δραμούσης αἴρουσιν ἐκ μέσου καὶ ἀποκρύπτουσιν· ὥστε
πολλάκις τὰ τοῖς ἄλλοις ῥητὰ καὶ θεατὰ τούτοις μόνοις
ἄρρητα καὶ ἀθέατα γίνεσθαι.

Διὸ καὶ πίστεως πάσης ἔρημος ὁ πολυπράγμων ἐστίν·
οἰκέταις γοῦν καὶ ξένοις πιστεύομεν μᾶλλον ἐπιστολὰς E
καὶ γράμματα καὶ σφραγῖδας ἢ φίλοις καὶ οἰκείοις πολυ-
πράγμοσιν. Ὁ δὲ Βελλεροφόντης ἐκεῖνος οὐδὲ καθ' ἑαυτοῦ
γράμματα κομίζων ἔλυσεν, ἀλλ' ἀπέσχετο τῆς ἐπιστολῆς
τοῦ βασιλέως ὡς τῆς γυναικὸς διὰ τὴν αὐτὴν ἐγκράτειαν.
Ἀκρασίας γὰρ τὸ πολυπραγμονεῖν ὡς καὶ τὸ μοιχεύειν, καὶ
πρὸς τῇ ἀκρασίᾳ δεινῆς ἀνοίας καὶ ἀφροσύνης· τὸ γὰρ
τοσαύτας παρελθόντα κοινὰς καὶ δεδημοσιευμένας γυναῖ-
κας ἐπὶ τὴν κατάκλειστον ὠθεῖσθαι καὶ πολυτελῆ, πολλάκις
ἂν οὕτω τύχῃ καὶ ἄμορφον οὖσαν, ὑπερβολὴ μανίας καὶ
παραφροσύνης. Ταὐτὸν δ' οἱ πολυπράγμονες ποιοῦσι·
πολλὰ καὶ καλὰ θεάματα καὶ ἀκούσματα καὶ σχολὰς καὶ F
διατριβὰς παρελθόντες ἐπιστόλια διορύττουσιν ἀλλότρια
καὶ παραβάλλουσι γειτόνων τοίχοις τὰ ὦτα καὶ συμψιθυρί-
ζουσιν οἰκέταις καὶ γυναίοις, πολλάκις μὲν οὐδ' ἀκινδύνως,
ἀεὶ δ' ἀδόξως.

10 Διὸ καὶ χρήσιμον ὡς ἔνι μάλιστα πρὸς τὴν ἀποτρο-
πὴν τοῖς πολυπράγμοσιν ἡ τῶν προεγνωσμένων ἀνάμνησις.
| Ἂν γάρ, ὥσπερ ὁ Σιμωνίδης ἔλεγε τὰς κιβωτοὺς ἀνοίγων 520

519 D 6 παρόντος om. LCNM¹Σ ante ἀπ. pos. W ‖ 11 πάσης : ἀπάσης DRΘ ‖ E 2 γράμματα om. DR ‖ 8 δεδημοσιευμένας ΛΘ : δεδημοσιω- G²DΠ δημοσιευο- X³ δημοσιω- cet. ‖ 11 Ταὐτὸν : ταὐτὸ ΘJ ‖ 520 A 1 ὥσπερ : ὡς C.

ses coffres, il trouvait toujours plein celui de l'argent qu'il avait reçu, et vide celui des marques de reconnaissance[1]. De même si, au bout d'un certain temps, quelqu'un ouvre les réserves qui lui viennent de sa curiosité et qu'en y plongeant les regards, il les trouve pleines d'une foule de choses inutiles, vaines, déplaisantes, peut-être alors son activité lui apparaîtra sous son vrai jour, absolument désagréable et frivole. Supposons en effet qu'un homme parcoure les écrits des Anciens et choisisse les plus médiocres passages pour en composer un recueil, par exemple des vers homériques acéphales[2], des solécismes des Tragiques, des propos inconvenants et licencieux d'Archiloque[3] contre les femmes, propos qui donnent de lui une triste idée, n'est-il pas digne de la malédiction du Tragique :

« Péris, compilateur des misères humaines[4] » ?

Mais toute malédiction mise à part, cette thésaurisation des fautes d'autrui est inconvenante et inutile. C'est la cité que Philippe avait fondée et peuplée d'un ramassis d'individus les plus pervers et les plus grossiers et qu'il avait appelée Coquinville[5].

Les curieux, ce n'est pas dans les vers et dans les poèmes, mais dans la vie qu'ils recueillent les échecs, les fausses notes, les solécismes pour les collectionner et ils promènent avec eux le plus inepte et le plus déplaisant dossier du mal qui soit, leur propre mémoire. On voit à Rome des gens qui ne font nul cas des tableaux, des statues, ni même, par Zeus, de la beauté des jeunes garçons ou des femmes qui vendent leurs faveurs, mais hantent le marché aux monstres, lorgnant

1. On retrouve la même histoire en *De sera num. vind.*, 555 F. Selon Stobée, 3, 417 F (éd. Hense), Simonide aurait dit à un homme qui le remerciait sans le payer, qu'il avait deux coffres chez lui, l'un pour la reconnaissance, l'autre pour l'argent, mais que, le premier étant toujours vide, il ne pouvait puiser que dans le second.

2. *De Pythiae oraculis*, 397 D ; *Consolatio ad uxorem*, 611 B.

3. *De audiendo*, 45 A.

διὰ χρόνου τὴν μὲν τῶν μισθῶν ἀεὶ μεστήν, τὴν δὲ τῶν χαρίτων εὑρίσκειν κενήν, οὕτως τῆς πολυπραγμοσύνης τὴν ἀποθήκην ἀνοίγῃ διὰ χρόνου καὶ κατασκέπτηται πολλῶν ἀχρήστων καὶ ματαίων καὶ ἀτερπῶν γέμουσαν, ἴσως ἂν αὐτῷ τὸ πρᾶγμα προσταίη, φανὲν ἀηδὲς παντάπασι καὶ φλυαρῶδες. Φέρε γάρ, εἴ τις ἐπιὼν τὰ συγγράμματα τῶν παλαιῶν ἐκλαμβάνοι τὰ κάκιστα τῶν ἐν αὐτοῖς καὶ βιβλίον ἔχοι συντεταγμένον, οἷον Ὁμηρικῶν στίχων ἀκεφάλων καὶ τραγικῶν σολοικισμῶν καὶ τῶν ὑπ' Ἀρχιλόχου πρὸς τὰς γυναῖκας ἀπρεπῶς καὶ ἀκολάστως εἰρημένων, B
ἑαυτὸν παραδειγματίζοντος, ἆρ' οὐκ ἔστι τῆς τραγικῆς κατάρας ἄξιος·

« Ὄλοιο θνητῶν ἐκλέγων τὰς συμφοράς » ;

Καὶ ἄνευ δὲ τῆς κατάρας ἀπρεπὴς καὶ ἀνωφελὴς ὁ θησαυρισμὸς αὐτοῦ τῶν ἀλλοτρίων ἁμαρτημάτων· ὥσπερ ἡ πόλις ἣν ἐκ τῶν κακίστων καὶ ἀναγωγοτάτων κτίσας ὁ Φίλιππος Πονηρόπολιν προσηγόρευσεν.

Οἱ τοίνυν πολυπράγμονες οὐ στίχων οὐδὲ ποιημάτων, ἀλλὰ βίων ἀστοχήματα καὶ πλημμελήματα καὶ σολοικισμοὺς ἀναλεγόμενοι καὶ συνάγοντες ἀμουσότατον καὶ ἀτερπέστατον κακῶν γραμματοφυλακεῖον τὴν ἑαυτῶν μνήμην περιφέρουσιν. Ὥσπερ οὖν ἐν Ῥώμῃ τινὲς τὰς C
γραφὰς καὶ τοὺς ἀνδριάντας καὶ νὴ Δία τὰ κάλλη τῶν ὠνίων παίδων καὶ γυναικῶν ἐν μηδενὶ λόγῳ τιθέμενοι περὶ τὴν τῶν τεράτων ἀγορὰν ἀναστρέφονται, τοὺς ἀκνήμους καὶ τοὺς γαλεάγκωνας καὶ τοὺς τριοφθάλμους καὶ τοὺς

520 A 2 ἀεὶ ante κενὴν rep. Π ‖ 3 οὕτως LC^1 : οὕτως ἂν cet. ‖ 6 προσταίη : προσσταίη Λ ‖ 7 συγγράμματα G^{1}JK^1 Y^{1}ΔM^{2}Π : συντρίμματα ‖ 8 ἐκλαμβάνοι : -βάλλοι C^{1}L ‖ 9 ἔχοι : ἔχει LCWυYNΠRh ‖ B 5 δὲ ΔΛ : om. cet. ‖ 5-6 ὁ θησαυρισμὸς : om. G^1 ὁ θησαυρὸς αὐτοῦ (αὐτῷ Θ) γέμων ἀλλ.. Δ ὁ θησαυρὸς etiam Λ qui τ. ἀλλ. ἁμ. omittunt ‖ 6 ὥσπερ : ὡς LC ‖ 7 κτίσας : οἰκίσας Δ.

les culs-de-jatte, les hommes qui ont les bras atrophiés[1], trois yeux ou un cou d'autruche, à chercher s'il y a

« Un animal hybride, un monstre abominable[2] »,

mais si on les amène continuellement devant de pareils spectacles, bien vite ils éprouveront dégoût et nausée : ainsi ceux qui sont curieux des échecs dans la vie, des naissances inavouables, des ruptures et des désaccords dans les familles des autres devraient se rappeler que leurs premières expériences ne leur ont rapporté ni faveur, ni profit.

11 Le plus sûr remède contre cette passion est de prendre l'habitude de bonne heure de nous enseigner à nous-mêmes cette maîtrise de soi et de nous y exercer, car c'est par l'habitude que cette maladie s'est développée en progressant peu à peu. Comment? Nous le saurons en parlant de cet entraînement. Commençons donc par les cas les plus modestes et les plus simples. Quelle difficulté y a-t-il à ne pas lire les épitaphes des tombeaux élevés le long des routes, et quel désagrément en promenade à ne jeter qu'un regard furtif sur les inscriptions des murailles, à se dire en soi-même que rien d'utile ou de plaisant n'y est écrit, mais simplement : « Un tel se souvient d'un tel en bien » et « Ce fut un excellent ami »? Et tant d'autres, pleines de telles banalités, dont la lecture en apparence n'est pas nuisible, mais l'est pourtant en nous habituant, sans que nous nous en rendions compte, à rechercher ce qui ne nous concerne pas. Les chasseurs ne laissent pas leurs jeunes chiens divaguer et suivre n'importe quelle piste, mais les mènent en laisse et les retiennent,

1. Littéralement : « aux coudes de belette » un animal aux courtes pattes. Cf. Aristote, *Physiognomonica*, 808 A 31 - 813 A 12.

2. Euripide, frag. 996 Nauck². En *Thésée*, 15, le vers en question est appliqué au Minotaure.

στρουθοκεφάλους καταμανθάνοντες καὶ ζητοῦντες εἴ τι
γεγένηται « σύμμικτον εἶδος καὶ ἀποφώλιον τέρας »,
ἀλλ' ἐὰν συνεχῶς τις ἐπαγάγῃ τοῖς τοιούτοις αὐτοὺς
θεάμασι, ταχὺ πλησμονὴν καὶ ναυτίαν παρέξει, οὕτως οἱ
τὰ περὶ τὸν βίον ἀστοχήματα καὶ γενῶν αἴσχη καὶ
διαστροφάς τινας ἐν οἴκοις ἀλλοτρίοις καὶ πλημμελείας
πολυπραγμονοῦντες τῶν πρώτων ἀναμιμνησκέτωσαν ἑαυ- D
τοὺς ὅτι χάριν καὶ ὄνησιν οὐδεμίαν ἤνεγκε.

11 Μέγιστον μέντοι πρὸς τὴν τοῦ πάθους ἀποτροπὴν
ὁ ἐθισμός, ἐὰν πόρρωθεν ἀρξάμενοι γυμνάζωμεν ἑαυτοὺς
καὶ διδάσκωμεν ἐπὶ ταύτην τὴν ἐγκράτειαν· καὶ γὰρ ἡ
αὔξησις ἔθει γέγονε τοῦ νοσήματος κατὰ μικρὸν εἰς τὸ
πρόσω χωροῦντος. Ὃν δὲ τρόπον, εἰσόμεθα περὶ τῆς
ἀσκήσεως ὁμοῦ διαλεγόμενοι. Πρῶτον μὲν οὖν ἀπὸ τῶν
βραχυτάτων καὶ φαυλοτάτων ἀρξώμεθα. Τί γὰρ χαλεπόν
ἐστιν ἐν ταῖς ὁδοῖς τὰς ἐπὶ τῶν τάφων ἐπιγραφὰς μὴ
ἀναγινώσκειν, ἢ τί δυσχερὲς ἐν τοῖς περιπάτοις τὰ κατὰ
τῶν τοίχων γράμματα τῇ ὄψει παρατρέχειν, ὑποβάλλοντας E
αὑτοῖς ὅτι χρήσιμον οὐθὲν οὐδ' ἐπιτερπὲς ἐν τούτοις
γέγραπται, ἀλλ' « Ἐμνήσθη » ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος « ἐπ'
ἀγαθῷ » καὶ « Φίλων ἄριστος » ὅδε τις, καὶ πολλὰ τοιαύτης
γέμοντα φλυαρίας; Ἃ δοκεῖ μὲν οὐ βλάπτειν ἀναγινωσ-
κόμενα, βλάπτει δὲ λεληθότως τῷ μελέτην παρεμποιεῖν τοῦ
ζητεῖν τὰ μὴ προσήκοντα. Καὶ καθάπερ οἱ κυνηγοὶ τοὺς
σκύλακας οὐκ ἐῶσιν ἐκτρέπεσθαι καὶ διώκειν πᾶσαν ὀδμήν,
ἀλλὰ τοῖς ῥυτῆρσιν ἕλκουσι καὶ ἀνακρούουσι καθαρὸν

520 C 7 τέρας : βρέφος *Thésée* 15 ‖ 8 τις om. XΛ ‖ ἐπαγάγῃ : ἐπάγῃ JMΠΔ ‖ αὐτοὺς : αὐτοῦ GWXYNRh ‖ 9 ναυτίαν G : ν. τὸ πρᾶγμα cet. ‖ D 4-5 γυμνάζωμεν ἑαυτοὺς καὶ διδάσκωμεν : διδ. ἑαυτ. κ. γυμ. G ‖ 5 ἐπὶ om. DRΘ ‖ 6 ἔθει : ἐν ἔθει G ‖ E 1 ὑποβάλλοντας : -λαμβάνοντας Θ ‖ 4 ἄριστος M²ΠΔ : ἀριθμὸς cet. (ἀριθμῶν R -μοῦ S¹) ‖ 6 τῷ om. GX¹υ ‖ παρεμποιεῖν : ἐμποιεῖν LW ποιεῖν Π.

leur conservant ainsi leur odorat pur et intact en vue de leur tâche propre pour coller aux traces avec plus de vigueur,

« en flairant les empreintes du gibier[1]. »

Il faut de même empêcher avec soin les écarts du curieux et ses vagabondages pour tout regarder, tout entendre, et le détourner vers des occupations utiles. Comme les aigles[2] et les lions rentrent leurs griffes en marchant de peur d'en émousser la pointe et le tranchant, ainsi devons-nous regarder la curiosité pour qui aime apprendre comme une pointe et un tranchant, et ne pas la galvauder ni l'émousser dans des inutilités.

12 En second lieu habituons-nous, en passant devant la porte d'autrui, à ne pas regarder à l'intérieur, à ne pas saisir avec notre indiscrétion comme avec une main ce qui se trouve au-dedans, mais ayons à notre disposition le mot de Xénocrate[3], qui disait qu'il n'y a pas de différence entre jeter les yeux ou mettre les pieds dans la maison d'autrui, car le spectacle n'est ni beau, ni juste, ni même agréable :

« L'intérieur, ô mon hôte, est certes sans beauté[4] »,

puisque la plupart du temps on ne voit dans les maisons qu'ustensiles de cuisine posés à terre, servantes assises, rien d'important ni de plaisant. Ces regards lancés de côté, qui disloquent l'âme, ces œillades furtives sont choses honteuses, et les pratiquer habituellement est pervers. Diogène[5] avait observé que Dioxippe, vainqueur olympique, faisant son entrée triomphale sur un char, ne pouvait détacher ses regards d'une belle femme qui

1. Vers d'un poète inconnu.

2. La démarche du lion est également évoquée en *De soll. anim.*, 966 C. Mais dans ce passage, il n'est pas question, comme ici, de l'aigle, et à bon droit. Il faut lire sans doute, avec Pohlenz, chats, αἴλουροι.

3. Sans doute Xénocrate de Chalcédoine, disciple de Platon, qui dirigea l'Académie de 339 à 314. S'il ne fut pas un profond penseur, sa dignité de vie et son aménité le firent apprécier de ses contemporains. Plutarque devait être sensible à ces qualités humaines.

αὐτῶν καὶ ἄκρατον φυλάττοντες τὸ αἰσθητήριον ἐπὶ τὸ οἰκεῖον ἔργον, ἵν' εὐτονώτερον ἐμφύηται τοῖς ἴχνεσι

« πέλματα θηρείων μελέων μυκτῆρσιν ἐρευνῶν, » F

οὕτω δεῖ τὰς ἐπὶ πᾶν θέαμα καὶ πᾶν ἄκουσμα τοῦ πολυπράγμονος ἐκδρομὰς καὶ περιπλανήσεις ἀφαιρεῖν καὶ ἀντισπᾶν ἐπὶ τὰ χρήσιμα φυλάττοντας. Ὥσπερ γὰρ οἱ ἀετοὶ καὶ οἱ λέοντες ἐν τῷ περιπατεῖν συστρέφουσιν εἴσω τοὺς ὄνυχας, ἵνα μὴ τὴν ἀκμὴν αὐτῶν καὶ τὴν ὀξύτητα
κατατρίβωσιν, οὕτω τὸ πολύπραγμον | τοῦ φιλομαθοῦς 521
ἀκμήν τινα καὶ στόμωμα νομίζοντες ἔχειν μὴ καταναλίσκωμεν μηδ' ἀπαμβλύνωμεν ἐν τοῖς ἀχρήστοις.

12 Δεύτερον τοίνυν ἐθιζώμεθα θύραν παριόντες ἀλλοτρίαν μὴ βλέπειν εἴσω μηδὲ τῶν ἐντὸς ἐπιδράττεσθαι [τῇ ὄψει] καθάπερ χειρὶ τῇ περιεργίᾳ, ἀλλὰ τὸ τοῦ Ξενοκράτους ἔχωμεν πρόχειρον, ὃς ἔφη μηδὲν διαφέρειν ἢ τοὺς πόδας ἢ τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς ἀλλοτρίαν οἰκίαν τιθέναι· οὔτε γὰρ δίκαιον οὔτε καλόν, ἀλλ' οὐδ' ἡδὺ τὸ θέαμα·

« Δύσμορφα μέντοι τἄνδον εἰσιδεῖν, ξένε· »

τὰ πολλὰ τοιαῦτα τῶν ἐν ταῖς οἰκίαις, σκευάρια κείμενα
καὶ θεραπαινίδια καθεζόμενα, καὶ σπουδαῖον οὐδὲν οὐδ' B
ἐπιτερπές. Ἡ δὲ συνδιαστρέφουσα τὴν ψυχὴν παράβλεψις αὕτη καὶ παρατόξευσις αἰσχρὰ καὶ τὸ ἔθος μοχθηρόν. Ὁ μὲν γὰρ Διογένης θεασάμενος εἰσελαύνοντα τὸν ὀλυμπιονίκην Διώξιππον ἐφ' ἅρματος καὶ γυναικὸς εὐμόρφου θεωμένης τὴν πομπὴν ἀποσπάσαι τὰς ὄψεις μὴ

520 E 10 καὶ ἄκρατον φυλάττοντες GXJVΠΘ : φυλ. (om. Λ) καὶ ἀκρ. cet. ‖ F 1 πέλματα J^1 Emperius : τέρματα cet. ‖ θηρείων M^2ΠΔ (exc. a) : θήρων A (sic) θηρίων cet. ‖ 2 δεῖ : δὴ SuG^1X^1 ‖ καὶ πᾶν : καὶ ἐπὶ πᾶν Θ ‖ 5 ἀετοὶ : αἴλουροι ? Pohlenz ‖ 521 A 2-3 καταναλίσκωμεν : ἀναλ. J ‖ 3 μηδ' ἀπαμβλύνωμεν om. LC^1WYNM^1Rh post χειρίστοις pos. DΛ ‖ ἀχρήστοις GΛ$A^{rec.}X^3$: χρηστοῖς X^1υ χειρίστοις cet. ‖ 5-6 τῇ ὄψει del. Re. ‖ 7 ἢ om. ΛΘ ‖ 11 πολλὰ GX : πολλὰ γὰρ ΛX^3 γὰρ πολλὰ cet. ‖ σκευάρια ante τῶν pos. G ‖ B 3 μοχθηρόν : μοχθηρά Amyot.

contemplait le cortège, bien plus la dévisageait et se retournait sur elle. Il dit : « Voyez l'athlète, le cou tordu par une gamine ! » On peut voir les curieux aussi, sous l'effet de n'importe quel spectacle, le cou tordu et se tournant de tous côtés, quand ils ont la pratique et l'habitude de porter partout leurs regards. Le sens de la vue ne doit pas, à mon avis, virevolter comme une servante mal stylée, mais renvoyé par l'âme à ses affaires, il doit arriver vite à destination et faire son rapport, puis se remettre sagement sous le joug de la raison et lui prêter attention. Mais à présent se réalise le mot de Sophocle[1] :

« Prenant le mors aux dents, les chevaux de l'Éniane
L'emportent malgré lui. »

Les sens qui n'ont pas reçu ce que nous appelons une bonne instruction ou un bon entraînement font des écarts, entraînent avec eux l'intelligence et la précipitent souvent où elle ne doit pas. S'il est faux que Démocrite[2] ait délibérément éteint ses regards en les arrêtant sur un miroir ardent dont il recevait la réverbération, pour les empêcher de troubler son intelligence en l'appelant sans cesse au dehors, mais pour qu'ils la laissent demeurer chez elle à s'occuper des concepts, comme on fermerait des fenêtres donnant sur la rue, ceci du moins est vrai au premier chef que ceux qui font le plus usage de leur intelligence mettent le moins en branle leurs sens[3]. Les Musées[4] ont été fondés à grande distance des villes et on appelle la nuit Euphronè (Bonne conseillère)[5] dans la pensée que la tranquillité et l'absence de distraction favorisent la méditation et la découverte de ce que l'on cherche.

1. *Électre*, 724-725, dans le récit fameux de la course de chars.
2. Diels, *Frag. d. Vorsokratiker*, 2, p. 88 sq., réunit les témoignages que Plutarque révoque (A 22-27).
3. Plutarque songe peut-être au *Phédon*, 66 A.
5. Eschyle, *Agamemnon*, 265.

δυνάμενον, ἀλλ' ἐπιβλέποντα καὶ παρεπιστρεφόμενον « 'Ορᾶτ', εἶπε, τὸν ἀθλητὴν ὑπὸ παιδισκαρίου τραχηλιζόμενον ; » Τοὺς δὲ πολυπράγμονας ἴδοις ἂν ὑπὸ παντὸς ὁμοίως θεάματος τραχηλιζομένους καὶ περιαγομένους, ὅταν ἔθος καὶ μελέτη γένηται τῆς ὄψεως αὐτοῖς πανταχοῦ C
διαφορουμένης. Δεῖ δ', ὡς οἶμαι, μὴ καθάπερ θεράπαιναν ἀνάγωγον ἔξω ῥέμβεσθαι τὴν αἴσθησιν, ἀλλ' ἀποπεμπομένην ὑπὸ τῆς ψυχῆς ἐπὶ τὰ πράγματα συντυγχάνειν αὐτοῖς ταχὺ καὶ διαγγέλλειν, εἶτα πάλιν κοσμίως ἐντὸς εἶναι τοῦ λογισμοῦ καὶ προσέχειν αὐτῷ. Νῦν δὲ συμβαίνει τὸ τοῦ Σοφοκλέους·

« Ἔπειτα δ' Αἰνιᾶνος ἀνδρὸς ἄστομοι
πῶλοι βίᾳ φοροῦσιν· »

αἱ μὴ τυχοῦσαι παιδαγωγίας ὥσπερ λέγομεν ὀρθῆς μηδ' ἀσκήσεως αἰσθήσεις προεκτρέχουσαι καὶ συνεφελκόμεναι πολλάκις εἰς ἃ μὴ δεῖ καταβάλλουσι τὴν διάνοιαν. Ὅθεν ἐκεῖνο μὲν ψεῦδός ἐστι, τὸ Δημόκριτον ἑκουσίως σβέσαι τὰς ὄψεις ἀπερεισάμενον εἰς ἔσοπτρον πυρωθὲν καὶ τὴν D
ἀπ' αὐτοῦ ἀνάκλασιν δεξάμενον, ὅπως μὴ παρέχωσι θόρυβον τὴν διάνοιαν ἔξω καλοῦσαι πολλάκις, ἀλλ' ἐῶσιν ἔνδον οἰκουρεῖν καὶ διατρίβειν πρὸς τοῖς νοητοῖς, ὥσπερ παρόδιοι θυρίδες ἐμφραγεῖσαι· τοῦτο μέντοι παντὸς μᾶλλον ἀληθές ἐστιν, ὅτι τὴν αἴσθησιν ὀλίγιστα κινοῦσιν οἱ πλεῖστα τῇ διανοίᾳ χρώμενοι. Καὶ γὰρ τὰ μουσεῖα πορρωτάτω τῶν πόλεων ἱδρύσαντο, καὶ τὴν νύκτα προσεῖπον « Εὐφρόνην », μέγα πρὸς εὕρεσιν τῶν ζητουμένων καὶ σκέψιν ἡγούμενοι τὴν ἡσυχίαν καὶ τὸ ἀπερίσπαστον.

521 B 7 ἐπιβλέποντα XΛ : ὑπο- ‖ C 1 αὐτοῖς : αὐτῆς GN ‖ 2 διαφορουμένης : -φορο- D -φερο- C^2WX^1JΛΘΠ ‖ 3-4 ἀποπεμπομένην : πεμπο- G ‖ 8 Αἰνιᾶνος : αἰνειᾶνος Sophocle ‖ 9 φοροῦσιν : φέρουσιν Λ Sophocle ‖ D 1 ἔσοπτρον πυρωθέν : ἔσοπτρον πυρωθέντα X^1u ἔσοπτρα πυρωθέντα GJV ‖ 2 ἀπ' : ὑπ' υ ‖ αὐτοῦ Λ : αὐτῶν ‖ 6 ὀλίγιστα Kronenberg : ὀλίγα.

13 Voici encore un exercice qui n'est ni difficile, ni pénible[1] : quand des gens s'invectivent sur la place publique et échangent des injures, ne pas s'approcher ou, s'il se fait un rassemblement pour quelque motif que ce soit, rester assis ou, si l'on n'en a point la force, se lever et partir. Tu ne gagneras rien de bon à te mêler aux curieux, mais tu retireras de grands avantages à détourner ta curiosité de vive force, à l'élaguer, à l'habituer à écouter la raison. Mais après cela il est bon d'intensifier l'entraînement : si une représentation à succès a lieu au théâtre, passer son chemin ; si des amis veulent t'emmener pour voir un danseur ou un comédien, repousser leur invitation ; si une clameur s'élève dans le stade ou à l'hippodrome, ne pas te retourner. De même en effet que Socrate[2] conseillait de s'abstenir des aliments qui incitent à manger sans faim et des boissons qui provoquent à boire sans soif, ainsi devons-nous nous garder et nous abstenir de voir ou d'entendre tous les spectacles qui prennent sur nous de l'empire et nous attirent sans que nous en ayons besoin. Ainsi par exemple Cyrus[3] ne voulait pas voir Panthée, et à Araspe qui lui disait que la beauté de cette femme méritait d'être vue, il répondit : « C'est une raison de plus de m'en tenir éloigné ! Si je t'écoutais et que j'aille la trouver, peut-être me persuaderait-elle à son tour, malgré mes occupations, de multiplier mes visites, de la contempler et de m'installer auprès d'elle, en négligeant bien des affaires importantes. » Alexandre[4] fit de même qui n'alla pas voir non plus la femme de Darius que l'on disait d'une remarquable beauté : il faisait des visites à sa mère qui était âgée, mais il refusa de voir la fille jeune et belle. Nous, au contraire, nous glissons nos regards dans les litières des femmes, nous lorgnons

1. *Supra*, 520 D.
2. *De garrulitate*, 513 D.
3. Xénophon, *Cyropédie*, 5, 1, 8. *De audiendis poetis*, 31 C.
4. *Alexandre*, 22 ; *De fortuna*, 97 D ; *De Alex. Mag. fortuna aut virtute*, 338 E.

13 Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἐκεῖνο χαλεπὸν καὶ δύσκολον, E
ἀνθρώπων λοιδορουμένων ἐν ἀγορᾷ καὶ κακῶς λεγόντων
ἀλλήλους μὴ προσελθεῖν ἢ συνδρομῆς ἐπί τι πλειόνων
γενομένης μεῖναι καθήμενον, ἐὰν δ' ἀκρατῶς ἔχῃς, ἀπελθεῖν
ἀναστάντα. Χρηστοῦ μὲν γὰρ οὐδενὸς τοῖς πολυπραγμο-
νοῦσιν ἀναμίξας σεαυτὸν ἀπολαύσεις, μεγάλα δ' ὠφελη-
θήσῃ τὸ πολύπραγμον ἀποστρέψας βίᾳ καὶ κολούσας,
ὑπακούειν τῷ λογισμῷ συνεθιζόμενον. Ἐκ δὲ τούτου
μᾶλλον ἐπιτείνοντα τὴν ἄσκησιν ὀρθῶς ἔχει καὶ θέατρον
ἀκροάματος εὐημεροῦντος παρελθεῖν, καὶ φίλους ἐπ'
ὀρχηστοῦ τινος ἢ κωμῳδοῦ θέαν παραλαμβάνοντας διώ-
σασθαι καὶ βοῆς ἐν σταδίῳ γινομένης ἢ ἱπποδρόμῳ μὴ F
ἐπιστραφῆναι. Καθάπερ γὰρ ὁ Σωκράτης παρῄνει φυλάτ-
τεσθαι τῶν βρωμάτων ὅσα μὴ πεινῶντας ἐσθίειν ἀναπείθει
καὶ τῶν πομάτων ὅσα πίνειν μὴ διψῶντας, οὕτω χρὴ καὶ
ἡμᾶς τῶν θεαμάτων καὶ ἀκουσμάτων φυλάττεσθαι καὶ
φεύγειν ὅσα κρατεῖ καὶ προσάγεται τοὺς μηδὲν δεομένους.
Ὁ γοῦν Κῦρος οὐκ ἐβούλετο τὴν Πάνθειαν ἰδεῖν, ἀλλά,
τοῦ Ἀράσπου λέγοντος ὡς ἄξιον θέας εἴη τὸ τῆς γυναικὸς
εἶδος, « Οὐκοῦν, ἔφη, διὰ τοῦτο μᾶλλον | αὐτῆς ἀφεκ- 522
τέον · εἰ γὰρ ὑπὸ σοῦ πεισθεὶς ἀφικοίμην πρὸς αὐτήν,
ἴσως ἄν με πάλιν ἀναπείσειεν αὐτὴ καὶ μὴ σχολάζοντα
φοιτᾶν καὶ θεᾶσθαι καὶ παρακαθῆσθαι προέμενον πολλὰ
τῶν σπουδῆς ἀξίων. » Ὁμοίως οὐδ' ὁ Ἀλέξανδρος εἰς
ὄψιν ἦλθε τῆς Δαρείου γυναικὸς ἐκπρεπεστάτης εἶναι
λεγομένης, ἀλλὰ πρὸς τὴν μητέρα φοιτῶν αὐτῆς πρεσβῦτιν
οὖσαν οὐχ ὑπέμεινε τὴν νέαν καὶ καλὴν ἰδεῖν. Ἡμεῖς δὲ
τοῖς φορείοις τῶν γυναικῶν ὑποβάλλοντες τὰ ὄμματα καὶ

521 E 5-6 πολυπραγμονοῦσιν ἀναμίξας σεαυτὸν : πολ. σ. ἀνα. W || 6 ἀπολαύσεις : -λαύεις M^1 || 10 ἀκροάματος om. G || F 1 γινομένης : γεν. JΠ || 2 γὰρ om. LC^{1}N || 3 τῶν om. G || 4 πίνειν μὴ διψῶντας : μὴ δι. πί. L δι. μὴ πί. C || 7 γοῦν G : δὲ cet. || 522 A 2 ἀφικοίμην : -κόμην LC^{1}G^{1}J || 4 καὶ θεᾶσθαι LCΓX : καὶ μὴ θ. υ θεᾶσθαί (θεάσασθαι J^{1}K) τε cet. || 5 ὁ LΓ : om. cet. || 9 τὰ ὄμματα LCΓJ : τοὺς ὀφθαλμοὺς cet.

leurs fenêtres et nous croyons ne commettre aucun mal, alors que nous faisons par là de notre curiosité une pente glissante sur laquelle on peut dévaler vers n'importe quoi.

14 On peut pour s'entraîner à la justice négliger parfois un gain juste, afin de s'habituer à ne pas toucher de gains injustes, et pour s'entraîner à la continence, s'abstenir parfois de sa propre femme afin de n'être pas ému par celle d'un autre. En appliquant cette pratique à la curiosité, essaie aussi parfois de ne pas écouter et de ne pas voir ce qui te concerne et, si l'on veut t'apprendre quelque chose qui se passe dans ta propre maison, essaie de le remettre à plus tard et de refuser d'entendre des paroles qui semblent avoir été prononcées à ton adresse. C'est sa curiosité indiscrète en effet qui précipita Œdipe dans les plus grands malheurs : c'est en cherchant à savoir qu'il n'était pas Corinthien, mais étranger, qu'il rencontra Laios, le tua et prit pour femme sa propre mère avec la royauté, puis, alors qu'il passait pour parfaitement heureux, de nouveau il chercha à connaître qui il était : sa femme ne le laissait pas faire ; il ne s'obstina que davantage à interroger le vieillard qui savait, en y ajoutant toute espèce de contrainte ; enfin, comme l'examen des faits le conduisait à soupçonner la vérité et que le vieillard s'écriait :

« Malheur à moi ! J'en suis au plus cruel à dire ! »

enflammé, convulsé par sa passion de savoir, il réplique néanmoins :

« Et pour moi à entendre. Pourtant je t'entendrai ![1] »

Ainsi le prurit de la curiosité est-il doux-amer et incoercible, comme le prurit d'un ulcère qui saigne, quand nous le grattons. Mais l'homme qui est débarrassé de cette maladie et qui est doux de nature dira dans l'ignorance d'une mauvaise nouvelle :

« O respectable oubli des maux, que tu es sage ![2] »

1. Sophocle, *Œdipe Roi*, 1169-1170.
2. Euripide, *Oreste*, 213.

τῶν θυρίδων ἐκκρεμαννύντες οὐδὲν ἁμαρτάνειν δοκοῦμεν οὕτως ὀλισθηρὰν καὶ ῥευστὴν εἰς ἅπαντα τὴν πολυπραγ- B μοσύνην ποιοῦντες.

14 Ἔστι τοίνυν καὶ πρὸς δικαιοσύνης ἄσκησιν ὑπερβῆναί ποτε λῆμμα δίκαιον, ἵνα πόρρω τῶν ἀδίκων ἐθίσῃς σεαυτὸν εἶναι, καὶ πρὸς σωφροσύνης ὁμοίως ἀποσχέσθαι ποτὲ γυναικὸς ἰδίας, ἵνα μηδέποτε κινηθῇς ὑπ' ἀλλοτρίας. Τοῦτο δὴ τὸ ἔθος ἐπάγων τῇ πολυπραγμοσύνῃ πειρῶ καὶ τῶν ἰδίων ἔνια παρακοῦσαί ποτε καὶ παριδεῖν καὶ βουλομένου τινὸς ἀγγεῖλαί τι τῶν ἐπὶ τῆς οἰκίας ὑπερβαλέσθαι καὶ λόγους περὶ σοῦ λεχθῆναι δοκοῦντας ἀπώσασθαι. Καὶ γὰρ τὸν Οἰδίποδα τοῖς μεγίστοις κακοῖς ἡ περιεργία περιέβαλε. Ζητῶν γὰρ ἑαυτὸν ὡς οὐκ ὄντα Κορίνθιον C ἀλλὰ ξένον ἀπήντησε τῷ Λαίῳ, καὶ τοῦτον ἀνελὼν καὶ τὴν μητέρα λαβὼν ἐπὶ τῇ βασιλείᾳ γυναῖκα καὶ δοκῶν εἶναι μακάριος πάλιν ἑαυτὸν ἐζήτει· καὶ τῆς γυναικὸς οὐκ ἐώσης ἔτι μᾶλλον ἤλεγχε τὸν συνειδότα γέροντα, πᾶσαν προσφέρων ἀνάγκην· τέλος δὲ τοῦ πράγματος ἤδη περιφέροντος αὐτὸν τῇ ὑπονοίᾳ καὶ τοῦ γέροντος ἀναβοήσαντος·

« Οἴμοι, πρὸς αὐτῷ γ' εἰμὶ τῷ δεινῷ λέγειν »,

ὅμως ἐξημμένος ὑπὸ τοῦ πάθους καὶ σφαδᾴζων ἀποκρίνεται·

« κἄγωγ' ἀκούειν· ἀλλ' ὅμως ἀκουστέον· »

οὕτω τίς ἐστι γλυκύπικρος καὶ ἀκατάσχετος ὁ τῆς πολυπραγμοσύνης γαργαλισμός, ὥσπερ ἕλκος αἱμάσσων ἑαυτόν, ὅταν ἀμύσσηται. Ὁ δ' ἀπηλλαγμένος τῆς νόσου D ταύτης καὶ φύσει πρᾶος ἀγνοήσας τι τῶν δυσχερῶν εἴποι ἄν· « Ὦ πότνια λήθη τῶν κακῶν, ὡς εἶ σοφή. » 15 Διὸ καὶ

522 B 4-5 ἵνα ... εἶναι om. Δ ‖ 5 σωφροσύνης LΓV (ὑπὲρ σ.) : σωφροσύνην cet. ‖ 7 δὴ : δεῖ M¹N ‖ 10 λεχθῆναι Θ : λελέχθαι cet. ‖ C 12 κἄγωγ' : κἄγωτ' WVYRh κἀγὼ τὸ υX¹ κἀγὼ τῷ LC¹K¹ ‖ ἀκούειν : ἀκούων Sophocle ‖ D 2 εἴποι : εἴποιμι D.

15 Voilà pourquoi aussi nous devons prendre l'habitude de ne pas ouvrir sur-le-champ et avec précipitation une lettre qu'on nous apporte, comme le font la plupart des gens, qui en brisent le sceau avec les dents si les mains sont trop lentes ; de ne pas courir au-devant d'un messager qui arrive ; de ne pas nous lever brusquement si un ami nous dit : « J'ai à te conter quelque chose de neuf », mais lui répondre : « Dis plutôt si tu as quelque chose de bon à dire, ou d'utile. » Un jour que je faisais une lecture publique à Rome, le fameux Rusticus[1], que par la suite Domitien fit périr, jaloux qu'il était de sa gloire, se trouvait dans mon auditoire. Au milieu de la conférence, un soldat vint lui remettre un pli de l'empereur. Il se fit un profond silence et je m'interrompis moi-même pour laisser lire Rusticus, mais lui n'en voulut rien faire et ne rompit le cachet que lorsque j'eus terminé et que les auditeurs se furent dispersés : cet incident fit que tous admirèrent la dignité de cet homme. Mais quand on nourrit sa curiosité de ce qui est permis et que cela l'a rendue vigoureuse et brutale, on n'est plus capable de la maîtriser facilement lorsque par la force de l'habitude elle se porte sur des objets défendus. Ces gens ouvrent les billets de leurs amis, s'introduisent dans des réunions secrètes, se font spectateurs de cérémonies sacrées qu'ils n'ont pas le droit de voir, foulent les lieux interdits, scrutent les actions et les paroles des princes.

16 Cependant les tyrans[2], qui doivent tout savoir, c'est la race de ceux qu'on appelle « les oreilles » et les agents provocateurs qui les rend si odieux. Darius le Bâtard fut le premier à avoir des espions, car il se défiait de lui-même, soupçonnait et craignait tout le monde[3]. Les Denys[4] mêlèrent ces provocateurs au peuple de Syracuse ; aussi, lors de la révolution, ceux-ci furent-ils les pre-

2. Aristote, *Politique*, 5 (8), 9, 3 (1313 B 12 sq.).
3. Darius II, un des seize bâtards de Artaxerxès I, monta sur le trône à la faveur d'une conspiration et fut souvent en butte à des complots. *R.E.* 4, 2199-2205.
4. *Dion*, 28.

πρὸς ταῦτα συνεθιστέον αὐτούς, ἐπιστολὴν κομισθεῖσαν
μὴ ταχὺ μηδὲ κατεσπευσμένως λῦσαι, καθάπερ οἱ πολλοὶ
ποιοῦσιν, ἂν αἱ χεῖρες βραδύνωσι, τοῖς ὀδοῦσι τοὺς
δεσμοὺς διαβιβρώσκοντες, ἀγγέλου ποθὲν ἥκοντος μὴ
προσδραμεῖν μηδ' ἐξαναστῆναι, φίλου τινὸς εἰπόντος·
« Ἔχω σοί τι καινὸν εἰπεῖν πρᾶγμα — Μᾶλλον, εἴ τι
χρήσιμον ἔχεις ἢ ὠφέλιμον ». Ἐμοῦ ποτ' ἐν Ῥώμῃ
διαλεγομένου, Ῥούστικος ἐκεῖνος ὃν ὕστερον ἐπέκτεινε
Δομετιανὸς τῇ δόξῃ φθονήσας, ἠκροᾶτο, καὶ διὰ μέσου E
στρατιώτης παρελθὼν ἐπιστολὴν αὐτῷ Καίσαρος ἐπέδωκε·
γενομένης δὲ σιωπῆς κἀμοῦ διαλιπόντος, ὅπως ἀναγνῷ
τὴν ἐπιστολήν, οὐκ ἠθέλησεν οὐδ' ἔλυσε πρότερον ἢ
διεξελθεῖν ἐμὲ τὸν λόγον καὶ διαλυθῆναι τὸ ἀκροατήριον·
ἐφ' ᾧ πάντες ἐθαύμασαν τὸ βάρος τοῦ ἀνδρός. Ὅταν δέ
τις οἷς ἔξεστι τρέφων τὸ πολύπραγμον ἰσχυρὸν ἀπεργάση-
ται καὶ βίαιον, οὐκέτι ῥᾳδίως πρὸς ἃ κεκώλυται φερομένου
διὰ συνήθειαν κρατεῖν δυνατός ἐστιν· ἀλλ' ἐπιστόλια
παραλύουσιν οὗτοι φίλων, συνεδρίοις ἀπορρήτοις ἑαυτοὺς
παρεμβάλλουσιν, ἱερῶν ἃ μὴ θέμις ὁρᾶν γίνονται θεαταί, F
τόπους ἀβάτους πατοῦσι, πράγματα καὶ λόγους βασιλι-
κοὺς ἀνερευνῶσι.

16 Καίτοι τούς γε τυράννους, οἷς ἀνάγκη πάντα
γινώσκειν, ἐπαχθεστάτους ποιεῖ τὸ τῶν λεγομένων ὤτων
καὶ προσαγωγέων γένος. Ὠτακουστὰς μὲν οὖν πρῶτος
ἔσχεν ὁ νόθος Δαρεῖος ἀπιστῶν ἑαυτῷ καὶ πάντας ὑφορώ-
μενος καὶ δεδοικώς, τοὺς δὲ προσαγωγίδας | οἱ Διονύσιοι 523
τοῖς Συρακοσίοις κατέμιξαν· ὅθεν ἐν τῇ μεταβολῇ τῶν

522 D 5 μηδὲ : μήτε LCGJ ‖ 6-7 τοῖς ὀδοῦσι τοὺς δεσμούς : τούς δ. τοῖς ὀ. GΛ ‖ 8 ἐξαναστῆναι : ἐπανα. LC ‖ 11 Ῥούστικος : ῥ. τις G ‖ E 1 τῇ δόξῃ : τῆς δόξης D ‖ 1-2 καὶ ... παρελθὼν om. LC[1] ‖ 2 ἐπέδωκε : ἀπέδωκε GXV ἔδωκε Λ ‖ 9 κρατεῖν : ἀρκεῖν κρατεῖν GWυVLX[1] ‖ F 1 παρεμβάλλουσιν ΔA : παραβ- cet. ‖ 4 τούς γε : γε τοὺς Δ ‖ 7 νόθος G : πρῶτος Λ νέος cet. ‖ 523 A 2 Συρακοσίοις G[1] : συρακουσίοις cet.

miers à être arrêtés par les Syracusains et à périr sous le bâton. La race des sycophantes appartient à la phratrie et à la famille des curieux, mais, tandis que les sycophantes recherchent tout homme qui a tramé ou commis un délit, les curieux dénoncent et divulguent même les mésaventures survenues involontairement à leurs voisins. On dit aussi que celui qu'on appelle *alitèrios*[1] reçut d'abord son nom de sa curiosité. Il y eut, paraît-il, une grande famine à Athènes et ceux qui avaient du froment, au lieu de le porter au marché public, le moulaient secrètement et nuitamment dans leur maison. Or des gens circulaient pour surprendre le bruit des moulins. On les appela *alitèrioi*[2]. C'est de la même façon que le sycophante gagna son nom. Comme l'exportation des figues avait été interdite, on appela sycophantes des gens qui dénonçaient et faisaient connaître les exportateurs de figues[3]. Il n'est donc pas inutile que les curieux réfléchissent à cela : ils rougiront sans doute de cette ressemblance et de l'affinité de leur conduite avec celle des gens les plus haïs et les plus détestés.

1. Ce mot a plusieurs sens : il peut désigner celui qui a commis une faute contre les dieux, celui qui porte malheur, le génie vengeur, l'homme qui porte malheur, le mauvais génie. On se reportera à L. Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs*, p. 226.

πραγμάτων τούτους πρώτους οἱ Συρακόσιοι συλλαμβάνοντες ἀπετυμπάνιζον. Καὶ γὰρ τὸ τῶν συκοφαντῶν γένος ἐκ τῆς τῶν πολυπραγμόνων φατρίας καὶ ἑστίας ἐστίν· ἀλλ' οἱ μὲν συκοφάνται ζητοῦσιν εἴ τί τις ἢ βεβούλευται κακὸν ἢ πεποίηκεν, οἱ δὲ πολυπράγμονες καὶ τὰς ἀβουλήτους ἀτυχίας τῶν πέλας ἐλέγχοντες εἰς μέσον ἐκφέρουσι. Λέγεται δὲ καὶ τὸν ἀλιτήριον ἐκ φιλοπραγμοσύνης κατονομασθῆναι τὸ πρῶτον. Λιμοῦ γὰρ ὡς ἔοικεν ἐν Ἀθήναις ἰσχυροῦ γενομένου καὶ τῶν ἐχόντων πυρὸν εἰς B μέσον οὐ φερόντων, ἀλλὰ κρύφα καὶ νύκτωρ ἐν ταῖς οἰκίαις ἀλούντων, περιιόντες ἐτήρουν τῶν μύλων τὸν ψόφον, εἶτ' « ἀλιτήριοι » προσηγορεύθησαν. Ὁμοίως δὲ καὶ τῷ συκοφάντῃ τοὔνομα γενέσθαι· κεκωλυμένου γὰρ ἐκφέρειν τὰ σῦκα μηνύοντες καὶ φαίνοντες τοὺς ἐξάγοντας ἐκλήθησαν « συκοφάνται. » Καὶ τοῦτ' οὖν οὐκ ἄχρηστόν ἐστιν ἐννοεῖν τοὺς πολυπράγμονας, ὅπως αἰσχύνωνται τὴν πρὸς τοὺς μισουμένους μάλιστα καὶ δυσχεραινομένους ὁμοιότητα καὶ συγγένειαν τοῦ ἐπιτηδεύματος.

523 A 5 φατρίας : φρατρίας ΛWα ‖ καὶ ἑστίας om. C ‖ 6 τί τις Bernardakis : τις ‖ 8 τὰς om. R ‖ 9 δὲ Δ : om. cet. ‖ B 1 ἐν Ἀθήναις G : Ἀθηναίοις cet. ‖ πυρὸν : τὸν π. WJ[1] ‖ 5 γενέσθαι ΓJ : γεγενῆσθαι cet. ‖ 6 φαίνοντες : φέροντες WΛY[1].

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 7.

1. Les Telchines étaient les plus anciens habitants de Rhodes. Les Grecs hésitaient sur l'accentuation de ce mot d'emprunt et sur la quantité de l'iota. On sait qu'ils étaient sensibles à ces finesses, comme le montre la mésaventure arrivée à l'acteur Hégélochos et dont riront encore trois ans plus tard les spectateurs des *Grenouilles* (v. 304).

2. Strepsiade pourtant cherchait là-dessus noise à sa femme (*Nuées*, v. 55).

3. La même citation se retrouve, mais plus étendue, dans *Quaest. conv.*, 644 F. Diels-Kranz, *FVS*, 22 B 95.

4. Le texte paraît lacunaire, par un saut du même au même μεταχειρίζεσθαι μεταχειρίσασθαι.

5. La coutume de prendre ses repas sur un lit ne devait pas faciliter la préhension des plats et des coupes. Plutarque cite librement un vers des *Nuées* (v. 983).

6. L'expression était passée en proverbe, comme le prouve le vers de Juvénal (Sat. 8, 97),

Furor est post omnia perdere naulum.

Dans un naufrage la victime perd tous ses biens et même, ironie suprême, le prix du trajet. Quant à la question posée à Aristippe, elle rappelle les sophismes de l'*Euthydème*.

P. 8.

4. *De lib. educ.*, 5 A ; *De fortuna*, 99 D. Cf. Aristophane, *Nuées*, 973 *Oiseaux*, 1568.

5. Selon Hérodote (IV, 2), les Scythes crevaient les yeux à leurs prisonniers, comme on le faisait pour les animaux qui tournaient la meule au moulin. Le travail était ainsi rendu plus machinal et plus régulier.

P. 9.

1. La tradition manuscrite nous a conservé une glose d'un lecteur érudit qui a voulu préciser le nom de l'interlocuteur

d'Iphicrate et a écrit Callias. En réalité Callias était fils de Charias et non de Chabrias. La même question est posée à Iphicrate, mais cette fois par un inconnu, en *De fortuna*, 99 E et encore par un orateur ou un homme politique en *Reg. et imp. apopht.*, 187 B. Il n'est pas interdit non plus de penser que Plutarque a pu se tromper ou que la tradition nous a transmis un mot mal orthographié.

2. *Odyssée*, 15, 323.

3. En dépit de certains philologues qui croient à une lacune, nous pensons que le texte est parfaitement cohérent, au prix d'une légère correction, διοικοῦντας au lieu de διακονοῦντας. Les enfants représentent ici les arts mineurs ou serviles, tandis que ceux qui les dirigent figurent la prudence, la pratique de la justice, l'art de bien vivre, qui doivent diriger les premiers.

P. 22.

1. Ménédème d'Érétrie (319-265) avait été l'élève de Stilpon, le second successeur d'Euclide, à la tête de l'école de Mégarc et fut plus tard un des disciples de Phédon d'Élis (Diogène Laërce, II, 216). Quand il retourna à Érétrie, sa patrie, il y fonda une école de philosophic et prit part à l'administration de la cité. Comme philosophe il propagea la méthode et la doctrine de l'École de Mégare, qu'avait fondée Euclide, un compagnon de Socrate, et qui avait adopté l'Éléatisme. Diogène Laërce I, 17-19 ; II, 105, 126 ; Strabon 9, 393 et Cicéron, *Académiques*, 2, 129 font mention de l'école d'Érétrie.

2. Ariston de Chios (vers 250) fut le disciplc de Zénon de Kition, mais se sépara de son maître sur plusieurs points de doctrine. Il ne s'intéressait ni à la logique, ni à la physique, et rejetait la distinction stoïcienne entre les προηγμένα et les ἀποπροηγμένα, ce qui est indifférent et ce qui ne l'est pas : il professait une complète indifférence, ἀδιαφορία, pour les réalités reconnues par les stoïciens comme préférables : instinct de la conservation, santé et les réalités qui ne l'étaient pas : mort, maladie, souffrance. C'était un retour au cynisme. Il jouit d'une grande influence à Athènes, au milieu du IIIe siècle. Avant lui, Socrate posait déjà la question à Protagoras : « La vertu est-elle une et la justice, la tempérance, la sainteté seraient-elles ses parties, ou bien ces vertus que je viens de citer ne seraient-elles toutes que les noms différents d'un seul et même tout ? Voilà ce que je désire encore savoir. » (*Protagoras*, 329 C).

P. 24.

3. Dans l'*Euthydème*, 290 A, Platon compare l'art des orateurs à celui des charmeurs de serpents et dans le *Phèdre*, 271 C, à celui des nécromants.

4. *Timée*, 35 A sq. ; *De animae procreatione in Timaeo*, 1012 B sq.

« L'Âme du monde, écrit Rivaud, est composée de deux essences : l'essence indivisible et toujours identique et l'essence divisible et corporelle. » (*Platon*, t. X, p. 41. C.U.F.). On notera que Platon, et Plutarque le citant, parlent de nature φύσις et non de potentialité δύναμις.

P. 25.

1. Dans le *Timée*, 69 C, 89 E sq. Platon semble distinguer non une âme et des facultés, mais plusieurs âmes. En premier lieu, le principe immortel de l'animal mortel, façonné par le démiurge et foncièrement identique à l'Âme du monde. Il y a ensuite les âmes inférieures qui sont l'œuvre des dieux subalternes : la première, siège de la colère, demeure insensible à la raison, la seconde préside à la nutrition et n'a aucune part à l'intelligence, la troisième enfin, absolument rebelle au raisonnement, a pour domaine la copulation.

2. Dans la *République*, 436 A-B, Platon reconnaît qu'il est difficile de décider « si c'est en vertu du même principe que nous posons chacun de nos actes ou en vertu de trois principes, un pour chaque acte. Apprenons-nous par l'un, nous mettons-nous en colère par l'autre, et par un troisième désirons-nous les plaisirs de la nourriture et de la génération et ceux qui leur sont apparentés ou est-ce par l'âme tout entière qu'en chaque cas nous agissons, quand nous y sommes poussés ? »

3. Cf. *De virtute morali*, 448 A.

P. 26.

2. *Odyssée*, 19, 208-212. *De tranquillitate animi*, 475 A ; *De garrulitate*, 506 A-B ; *De vita et poesi Homeri*, 135.

P. 28.

1. *Iliade*, 16, 167.

2. *Éthique à Nicomaque*, 1103 A 17. *De liberis educandis*, 3 A; *De sera num. vind.*, 551 E.

3. *De virtute morali*, 452.

4. Plutarque recourt ici à un terme technique μεσότης, qu'on pourrait traduire par *médiété*. Dans le *Timée*, 36 A, 45 D, etc., Platon s'en sert pour désigner le moyen terme dans une progression continue.

5. *Éthique à Nicomaque*, 1105 B 20 : « Puisqu'il y a dans l'âme trois ordres de faits, les passions, les facultés et les dispositions acquises, la vertu doit être l'un des trois ».

P. 29.

1. *Éthique à Nicomaque*, 1139 A 6 : « Admettons qu'il y ait deux parties douées de raison, l'une par laquelle nous contemplons

les êtres tels que leurs principes ne leur permettent pas d'être autrement qu'ils sont, et l'autre ceux à qui ils le permettent. »

2. *Éthique à Nicomaque*, 1112 A 21 ; 1140 A 31. Plutarque émet ailleurs (*De fortuna*, 97 E-F) un avis différent sur les rapports de la prudence et du hasard. Il dit en effet : « Si nous imputons les œuvres de la sagacité au hasard, que celles de la justice, celles de la tempérance ressortissent aussi au hasard, et, par Zeus, que le fait de dérober, de couper les bourses, de se débaucher ressortisse aussi au hasard, renonçons alors à nos raisonnements propres pour nous abandonner au hasard, emportés, balayés par un vent violent comme poussière et gravois. »

P. 31.

1. Contrairement à l'usage moderne, les Grecs appelaient la note la plus haute, celle qui était la plus grave, *hypatè* et la note la plus basse celle qui était la plus aiguë, *nètè*. Dans l'heptacorde, la *mésè* est la quatrième note de la gamme. On rapprochera de ce passage, *Platonicae quaestiones*, 1007 E et 1009 B, où sont élucidés les rapports entre la colère ou appétit irascible, la raison et l'appétit. Cf. Platon, *République*, 440 E-441 A. *De virtute morali*, 451 F.

P. 32.

3. Simonide, frg. 17 Diehl, 12 = 517 Page.
4. *Éthique à Nicomaque*, 1128 b 33.
5. Sophocle, *Œdipe Roi*, 4-5 ; cité aussi en *De amic. multitudine*, 95 C ; *De superstitione*, 169 D ; *Quaest. conv.*, 623 C.

P. 33.

3. Alexis, frg. 271, 4-5 Kock. Le fragment est cité en entier en *De audiendis poetis*, 21 D, mais avec une variante au deuxième vers.
4. Fr. com. ades. 217 Kock.
5. Euripide, frg. 840 Nauck[2].
6. Euripide, frg. 841 Nauck[2]. Cité aussi en *De audiendis poetis*, 33 E. Cf. S. Paul, *Épître aux Romains*, 7, 19. Ovide, *Métamorphoses*, 7, 21.
7. Fr. trag. ades. 379 Nauck[2]. *Ad principem ineruditum*, 782 D.

P. 38.

1. Eusèbe, *Praepar. Evang.*, 14, 6, 9. *De virtute morali*, 442 B.

P. 40.

2. Plutarque fait allusion à ces distinctions de synonymes,

chères aux Stoïciens, dans *De vitioso pudore*, 529 D ; Von Arnim, *Stoic. vet. frag.* 3, 107.

3. *Ibidem*, 3, 105-108.

P. 41.

1. *Ibidem*, 3, 93.
2. *Ibidem*, 3, 119.
3. *Iliade*, 10, 374 sqq. *De profect. in virt.*, 76 A.
4. *Iliade*, 11, 547. *De vita et poesi Homeri*, 135.
5. *Alexandre*, 51 et 52.
6. *De cohibenda ira*, 463 D ; *De tranquillitate animi*, 474 E-F.
7. Philotas était le fils de Parménion. Soupçonné de conspirer contre Alexandre, il périt dans les tourments et entraîna son père dans la mort. *Alexandre*, 49.
8. Anaxarque d'Abdère était un philosophe de l'école de Démocrite, que Plutarque nous présente comme un flatteur d'Alexandre et un contempteur de son entourage (*Alexandre*, 52). Il avait accompagné le roi durant ses campagnes. Après la mort de ce prince, il fut mis à mort par Nicocréon, tyran de Chypre (Diogène Laërce, IX, 58-59).
9. *De cohibenda ira*, 458 A.

P. 42.

1. Platon, *République*, 411 B. Toutefois dans le *De cohibenda ira*, 457 B-C, Plutarque insiste sur l'influence de l'âme et de la complexion sur la naissance de la colère.
2. Il s'agit des Stoïciens, bien entendu ! Von Arnim, *Stoic. vet. frag.*, 3, 119.
3. *De superstitione*, 165 A ; *De stoic. repugn.*, 1039 F ; *De com. not.*, 1069 D. C'est déjà le conseil que Théognis donne à son ami : « La pauvreté surtout dompte l'homme de bien, plus que la vieillesse chenue, Cyrnos, plus que la fièvre. Vraiment il faut la fuir et se jeter, Cyrnos, dans la mer peuplée de monstres en ses profondeurs, ou du haut des rochers escarpés » (1, 173-176).
4. Ariphron, *Péan de la santé*, 3-4, (fr. 1 = 813 Page). *De fraterno amore*, 479 A.

P. 43.

3. *Stoic. Vet. fr.*, III, 462.
4. Platon, *République*, 430 E., s'exprime ainsi : « L'expression être maître de soi n'est-elle pas ridicule, car celui qui est maître de soi peut bien aussi être esclave de lui-même, et celui qui est esclave de lui-même, être maître de soi, puisque c'est le même homme qui dans tous ces cas reçoit ces appellations. »

P. 44.

1. Platon, *Timée*, 86 B, parle des maladies de l'âme causées par les dispositions du corps. Une disposition maligne du corps ou une éducation mal réglée rendent vicieux l'homme qui ne l'était pas.
2. Platon, *Timée*, 71 A. Pour loger cette âme, Dieu a inventé la structure du foie.
3. *De libidine et aegritudine*, 6, éd. F. H. Sandbach (Loeb, t. XV).

P. 45.

1. Ce sont les Stoïciens. Von Arnim, *Stoic. vet. frag.*, 2, 150.
2. *De audiendis poetis*, 15 D-E. Il s'agit du roi de Thrace, Lycurgue, qui avait fait couper les vignes de Thrace, par dépit contre Dionysos. Apollodore, *Bibliotheca*, 3, 5, 1, le mentionne. On sait qu'Eschyle écrivit une trilogie composée des *Édoniens*, des *Bassarides*, des *Neaniscoi* et complétée par un drame satyrique intitulé *Lycurgue*. Séchan, *Études sur la tragédie grecque*, p. 63 sq.
3. *De vitioso pudore*, 529 B-C.
4. Poséidon φυτάλμιος. *Septem sap. conv.*, 158 D; *Quaest. conv.*, 675 F, 730 D.
5. Dionysos. *De esu carnium*, 994 A.
6. Platon, *Lois*, 773 D, compare la cité à un cratère dont on tempère le vin pour obtenir un breuvage salutaire. Il applique cela aux unions matrimoniales, trop souvent contractées dans un appétit de richesses, alors qu'il faudrait tenir compte de « l'équilibre des enfants entre eux ».
7. *De virtute morali.*, 499 F.
8. Turyn, fr. 281 ; Snell, fr. 234. *De tranq. animi*, 472 C, fournit une citation plus complète.
9. Von Arnim, *Stoic. vet. frag.*, 3, 100. Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1108 B 1 sq.

P. 46.

3. *Quaest. conv.*, 689 A.; *Quaest. nat.*, 913 D.
4. *De cohibenda ira*, 459 D.
5. *De virtute morali*, 449 E-F.
6. *Iliade*, 13, 284 ; *De vita et poesi Homeri*, 135 (éd. Bernardakis, 7, 408). Le texte homérique porte οὔτε τι λίην.
7. *De virtute morali*, 443 C.

P. 47.

5. La métaphore a été empruntée au *Phédon*, 85 D.
6. Von Arnim, *Stoic. vet. fr.*, 3, 98.
7. On en rapprochera la remarque d'Archidamos à Charillos :

« Comment est-il un homme de bien, celui qui n'est pas mauvais pour les gredins ? » Sous des formes légèrement différentes : *Quomodo adul. ab amico internosc.*, 55 E ; *Apopht. lac.*, 218 B ; *De invidia et odio*, 537 D.

8. Diogène Laërce, IV, 10.

P. 48.

1. *An virtus doceri possit*, 439 F ; Platon, *Lois*, 653 B-C : « Si le plaisir, l'amitié, le chagrin, la haine naissent correctement dans les âmes avant l'éveil de la raison, et que, après l'éveil de la raison, ces sentiments s'accordent avec la raison pour reconnaître qu'ils ont passé à l'état d'habitudes de façon correcte et convenable, cet accord constitue la vertu totale. »

P. 58.

1. Sextius Sylla, qui était d'origine carthaginoise (*Romulus*, 15, 3 ; *Quaest. conv.*, 727 B), comptait parmi les disciples de Plutarque à Rome, τῶν διὰ φιλοσοφίαν πλησιαζόντων (*Démosthène*, 2, 2). Il avait voué à son maître une grande amitié. Nous le voyons offrir un banquet pour fêter le retour de Plutarque à Rome après une longue absence (*Quaest. conv.*, 727 B). C'est à Rome qu'est placé le dialogue *De cohibenda ira*. Dans la *Vie de Romulus*, il nous est présenté comme un homme « favorisé des Muses et des Grâces », capable de donner une explication originale d'un vieil usage du rituel matrimonial (*Romulus*, 15, 3). Dans les *Propos de table*, Plutarque le salue du titre de ἑταῖρος, un terme d'amitié (*Quaest. conv.*, 636 A). Dans le dialogue *De facie in orbe lunae*, Sylla apparaît comme le meneur de jeu. En maints dialogues il se montre comme l'interlocuteur le plus valable : qu'il s'agisse de questions scientifiques ou proprement médicales, ou de problèmes soulevés par les Pythagoriciens (*Quaest. conv.*, 727 B ; 728 D ; 636 A). On notera la familiarité de ses rapports avec Plutarque (*De cohib. ira*, 453 A-B, C-D, 463 C, 464 B sq.). En bref Sylla était un homme dont la culture scientifique et littéraire devait être très étendue et qui portait aussi un vif intérêt à la démonologie.

2. Caius Minucius Fundanus était à la fois un ami de Plutarque et un familier de Pline le Jeune. Ce dernier, dans une lettre adressée à Marcellinus (*Ep.* V, 16) évoque avec émotion la mort de la fille de son ami et le désespoir de ses parents. Cette enfant particulièrement douée donnait à son père toutes les espérances. Fundanus nous est présenté à cette occasion comme un homme cultivé et sage, entendez philosophe, qui dès son jeune âge s'était voué à des disciplines élevées. Cet amour de la philosophie l'avait tout naturellement rapproché de Plutarque. Elle lui procurait la consolation et le réconfort dans les épreuves de la vie. Il appartenait à cette élite romaine, dont faisait aussi partie, aux dires de Tacite, un Agricola (*Agricola* IV). C'était un disciple de

Musonius et un sympathisant stoïcien (Babut, *Plutarque et le stoïcisme*, p. 263). Fundanus fut consul en 107 et proconsul d'Asie sous le règne d'Hadrien.

3. *Iliade*, 22, 373, où il s'agit du cadavre d'Hector que viennent toucher les Achéens.

P. 61.

4. *Iliade*, 23, 598-600. Dans *De primo frigido* (947 D), Plutarque emploie ce verbe pour exprimer le bien-être procuré par un bain de soleil.

P. 62.

3. *Conjugatia praecepta*, 138 F.
4. Eschyle, fr. 357 Nauck² = 698 Mette.
5. Hiéronymos de Rhodes était un philosophe péripatéticien du IIIᵉ siècle avant notre ère.

P. 63.

1. *Iliade*, 18, 22 (Trad. Flacelière). Il s'agit de la mort de Patrocle.
2. *Iliade*, I, 101 sq.
3. Sénèque, *De ira*, III, 13, 3. « Chez Socrate c'était un signe de colère de baisser la voix, d'être plus sobre de paroles. Il était clair alors qu'il se retenait. » (Trad. Bourgery C.U.F.).
4. Ce vers d'un lyrique inconnu (chor. ades. 20 Diehl, 82 = 1000 Page) est encore cité en *De tuenda sanitate praecepta*, 129 A ; *De garrutitate*, 503 A.
5. *Amatorius*, 753 B.
6. Callimaque, *Épigrammes* 43 (42), 5-6 (Anth. Pal. XII, 118).
7. Sénèque, *De ira*, III, 10, 3 : « Ceux qui ont des attaques d'épilepsie pressentent la crise prochaine, lorsque la chaleur abandonne leurs extrémités, que la vue se trouble et qu'ils sont pris de tremblements nerveux, lorsque leur mémoire se perd et que la tête leur tourne ; aussi préviennent-ils le mal naissant par des remèdes, ils écartent tout ce dont l'odeur et le goût troublent leurs esprits et luttent par des cataplasmes contre le froid et l'engourdissement ; si la médicamentation ne produit pas d'effet, ils se tiennent à l'écart et tombent sans témoin. » (Trad. Bourgery, C.U.F.). Plutarque semble résumer ce passage.

P. 64.

6. « Pour détourner les enfants de l'ivrognerie, on leur montrait des Hilotes pris de vin. » *Apopht. lac.*, 239 A.
7. *Prognosticon*, 2 (vol. I, p. 79, éd. Kühlewein). Montaigne, *Essais*, II, 31, cite d'après Plutarque : « Selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage ».

8. Sénèque, *De ira*, II, 35, 1-2 : « Aucune passion ne bouleverse davantage la physionomie : elle enlaidit les plus beaux visages, elle donne aux figures les plus tranquilles un air farouche ; toute grâce abandonne les gens en colère : si leur vêtement est drapé selon les règles, ils laisseront traîner l'étoffe et perdront tout soin d'eux-mêmes ; si leur chevelure, soit par nature, soit par artifice, est disposée avec quelque agrément, elle se hérisse avec l'âme ; les veines se gonflent, la poitrine est secouée par une respiration haletante ; les éclats furieux de la voix distendent le cou ; puis les membres tremblent, les mains s'agitent, tout le corps est en trépidation. » (Trad. Bourgery, C.U.F.). Ici encore Plutarque semble résumer.

P. 65.

4. Dans la *Vie d'Alcibiade*, 2, 6, Plutarque fait dire à son héros, qui tout enfant refusait de jouer de la flûte : « Laissons donc la flûte... aux enfants des Thébains ; car ils ne savent pas converser ; mais, nous, Athéniens, nous avons, comme le disent nos pères, Athèna pour fondatrice et Apollon pour auteur de notre race ; or l'une a jeté la flûte loin d'elle, et l'autre écorché le flûtiste » (trad. Flacelière, C.U.F.). Ovide, *Art d'aimer*, III, 505.

P. 66.

3. L'auteur de ces vers serait, selon Tzetzes (*Chiliades*, I 372), Simonide ; les modernes, depuis Schneidewin, les attribuent à Simias de Rhodes (fr. 3 Powell).

4. Fr. trag. ades. 361 Nauck². *De aud.*, 43 E ; *Anim. an corp.*, 501 A ; *De garrul.*, 502 D ; *Quaest. conv.*, 657 C.

5. Aristote, *H. A.* 591 b 12 nous apprend que les poissons s'en nourrissent : une sorte de plancton. *De audiendo*, 43 D ; *Animae an corp. affect. sint peiores*, 501 A ; *De garrulitate*, 505 C ; *Quaest., conv.*, 657 C.

6. Plutarque combine ici *Lois*, 935 A et 717 B comme en *De cap. ex inim. util.*, 90 C ; *De garrulitate*, 505 C ; *Quaest. conv.*, 634 F.

P. 68.

1. La comparaison est forcée, comme le note Fuhrmann, *Les images de Plutarque*, p. 270.

2. Frag. 87 Puech, fr. 250 Turyn.

3. *Vie de Coriolan*, 15 « Comme il croyait que le désir de vaincre et de dominer en tout et partout est l'effet du courage et non pas de la faiblesse et de la mollesse, lesquelles laissent sortir la colère, comme une tumeur, de la partie souffrante et endolorie de l'âme, il se retira, plein de trouble et d'amertume contre le peuple » (Trad. Flacelière).

4. Platon, *République*, 411 B, mais Plutarque évite de le nommer, par déférence. Par contre le *De virtute morali*, 449 F est d'accord avec Platon sur ce point.

5. Fr. trag. ades. 382 Nauck[2].

6. Fr. iamb. ades. 26 Diehl.

7. (Ps.) Longin, *Traité du Sublime*, 32, 5.

P. 69.

2. Plutarque s'inscrit en faux contre *République*, 411 B.

3. On en rapprochera les fragments 193-194 d'Archiloque (éd. Lasserre, C.U.F.) dont voici la traduction : « ô faon !... tu n'as donc pas de cœur au ventre ! ».

4. *Reg. et imp. apophl.*, 182 C ; Sénèque, *De ira* III, 22, 2. On ignore de quel Antigone il s'agit : « Le portrait physique conviendrait mieux au demi-frère d'Alexandre, Antigone le Borgne ou le Cyclope ; mais la mention des Grecs ferait supposer qu'il s'agit plutôt d'Antigone Gonatas ou d'Antigone Doson. » (Sénèque, *Dialogues* I, p. 89, n. 2. C.U.F.).

5. Athénée, 249 C. Allusion à *Odyssée* 11, 122 avec substitution de « Philippe » à « mer ».

6. *Conjugalia praecepta*, 143 F ; *Reg. et imp. apophl.*, 179 A.

7. Thrasybule était épris de la fille du tyran Pisistrate. Il avait osé donner à la jeune fille un baiser, ce dont la femme du tyran se montra fort courroucée, si bien qu'elle incita son mari à punir l'audacieux ; mais Pisistrate répondit spirituellement, jouant sur le terme qui en grec signifie aimer et embrasser : « Si nous haïssons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent ? » *Reg. et imp. apophl.*, 189 C.

P. 70.

3. Philémon, fr. 144 Kock.

4. Ville et port de Marmarique, à l'entrée de la Cyrénaïque.

5. Il est toujours plaisant de poser à un « professeur » une question embarrassante et la mythologie qui fourmillait de contradictions offrait pour cela un terrain d'élection. Juvénal nous parle avec verve de l'examen que les parents d'élève faisaient subir au futur maître de leur fils, et qui portait précisément sur la mythologie (*Sat.* 7, 233-236). La question de Ptolémée était captieuse, car si Pélée passait pour être le fils d'Éaque, un Éacide, Achille, le fils de Pélée, était à la fois un Péléide et un Éacide ! C'était une aporie. Mais le maître d'école mit les rieurs de son côté en faisant porter l'enquête sur les ascendants du roi. Lagos était un macédonien obscur, dont le père était parfaitement inconnu, mais en outre si Lagos était officiellement le père de Ptolémée, on murmurait qu'en réalité Ptolémée était un fils bâtard de Philippe II de Macédoine.

6. Callisthène périt par pendaison ou, mis aux fers, mourut de maladie, pour avoir refusé de se prosterner devant Alexandre (*Vie d'Alexandre*, 55) et Clitos fut tué par le roi lui-même au cours d'une beuverie (*Ibid.*, 51) ; Sénèque, *De ira*, III, 17, 1. *De virtute morali*, 449 E.

7. Plutarque nous apprend aussi (*Vie d'Alexandre*, 60) qu'« Alexandre ne se borna pas à lui laisser gouverner son royaume comme satrape ; il ajouta des territoires à ses anciens états.» (trad. Latzarus). Cf. *Reg. et Imp. Apopht.*, 181 E ; *De Alexandri M. fortuna aut virtute*, 332 E.

8. Au sortir de l'hiver, le 23 *Anthestérion* (Févricr), les Athéniens célébraient les *Diasies*, en l'honneur de Zeus *Meilichios*, pour provoquer l'adoucissement de la température ct, à l'entrée de l'hiver, ils offraient des sacrifices à Zeus *Maimaktès*, pour apaiser le dieu du ciel des tempêtes. Cf. Preller, *Griechische Mythologie*[4].

9. *De audiendo*, 40 E; *Apopht. lac.*, 215 B : « Il est aisé, dit Pindare, d'ébranler une cité ; les plus vils manants en sont capables. Mais la rétablir en son état, voilà qui est difficile, si la divinité ne vient, comme un bon pilote, diriger les rois. » (*Pythiques*, IV, 484-489 ; trad. Puech C.U.F.).

P. 71.

5. Sophocle, fr. 768 Nauck[2].

6. *Vie de Lycurgue*, 21, 4 ; *Apopht. lac.*, 238 B.

7. Pausanias (4, 8, 11) attribue ce fait au souci des Lacédémoniens de ne pas se débander dans la poursuite : les flûtes sonnaient donc le ralliemcnt, si l'on peut dire, et étaient d'un cmploi tactique plutôt qu'éthique !

8. Sénèquc, *De ira*, II, 34, 6 : « Quelqu'un voudrait-il frapper l'ennemi si fortement qu'il laisse la main dans la blessure et ne puisse se dégager, le coup porté ? Voilà pourtant l'arme qu'est la colère ; on a peine à la ramener en arrière.; nous avons en vue des armes toutes prêtes, un glaive commode et maniable » (trad. Bourgery, C.U.F.). Les poignards symétriques, c'est-à-dirc ceux dont la lame est droite, par opposition aux armes de type navaja à lame recourbée.

9. Xénophon rapporte que Cyrus le jeune périt en chargeant furieusement le Roi des Perses, à la bataille de Cunaxa (*Anabase*, I, 8, 26-27). Tout de même périt Pélopidas, à la bataille de Cynoscéphales, en cherchant à attcindre Alexandre de Phères, son mortel ennemi (*Vie de Pélopidas*, 32).

P. 72.

2. Il s'agit d'Antigone le Borgne. Sénèque donne de ce fait un récit plus circonstancié. *De ira*, III, 22, 4-5. Dans *Reg. et imp. apopht.*, 176 E, ce trait est rapporté à Agathocle. Sur Antigone, on consultera la thèse de P. Briant : *Antigone le Borgne, les*

débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne, Paris 1973.

3. *Problemata*, 3, 27 (875 A 34 sq.).

4. Sénèque, *De ira*, III, 5, 4 : « La colère dépense, il en est peu à qui elle ne coûte rien ; combien d'esclaves un maître irritable a poussés à la fuite, combien à la mort ! ».

5. Ce fut notamment le cas de Téleutias sous les murs d'Olynthe. Xénophon (*Hell.* 5, 3, 7) déclare à ce sujet : « De pareils accidents, je le déclare, peuvent au moins apprendre aux hommes qu'il ne faut en règle générale châtier personne avec colère, même des esclaves » (trad. Hatzfeld. C.U.F.).

P. 73.

1. Le poète est Homère ou plus précisément l'auteur des *Chants Cypriens* (frag. 20, éd. Kinkel). Dans l'*Euthyphron* (12 A), Socrate s'exprime ainsi : « Ma pensée est exactement l'opposée de celle qu'a énoncée le poète, quand il a dit : « Tu ne veux pas t'en prendre à Zeus qui l'a fait et qui cst l'auteur de tout cela ; là où cst la crainte est aussi le respect » (trad. M. Croiset, C.U.F.). Plutarque, qui est ici de l'avis de Platon, approuve ailleurs Homère (*Vie de Cléomène* 30) : « Les Anciens regardaient le courage, non pas comme l'absence de peur, mais comme la peur du blâme et la crainte de l'infamie... Aussi avait-il raison le poète qui disait : « Car où est la peur, est aussi le respect » (trad. Latzarus). Tant il est vrai qu'une citation isolée ne prouve rien.

2. *De virtute morali*, 451 E.

P. 74.

1. *Phocion*, 22 ; *Reg. et imp. apophl.*, 188 D.

P. 76.

4. Platon parle d'une cité, l'Athènes de son temps, où l'on voit « les chevaux et les ânes, accoutumés à une allure libre et fière, heurter dans les rues tous les passants qui ne leur cèdent point le pas » (*République*, 563 C ; trad. Chambry. C.U.F.).

P. 78.

1. *Odyssée*, 20, 392.

2. Sénèque, *De ira*, II, 25, 1. « L'esclave n'est pas assez prompt, l'eau à boire pas assez fraîche, le couvert mis négligemment ; s'emporter pour ces bagatelles, c'est de la folie. » (trad. Bourgery. C.U.F.). Aristote, *Problem.*, XXI, 4, 927 a 27, se demande pourquoi les pains « *froids* » (rassis) ψυχροί paraissent plus blancs que les pains « *chauds* » (frais). Montaigne (cf. p. 74, n. 2) use de l'expression : tout froidement et tout rassis.

4. W. C. Helmbold (Loeb., *Plut. Moralia* VI, traduit « How lucky it is that the wise man takes to the flowing bowl ! » et il explique en note que « comme il n'y a pas de pain pour le *deipnon, le symposium* commencera plus tôt ». Arcésilas veut dire plutôt que le philosophe attache moins d'importance au repas qu'à la beuverie, le *symposium*, qui suit. Dans ces perspectives, le manque de pain est un incident mineur.

5. *De tranquillitate animi*, 471 B, fait de Pittacos le héros de ce trait, au lieu de Socrate.

P. 79.

3. La baguette s'appelait narthex ou tige de férule. « Le narthex était en lui-même un objet profane, qui servait notamment à fustiger les enfants, mais devint un thyrse par addition d'un bouquet magique de feuilles de laurier attachées à sa tige. » E. R. Dodds, *Bacchae*[2], p. 82.

P. 80.

4. Plutarque songe ici à Polémon d'Athènes, qui devint le chef de l'Académie à la mort de Xénocrate (314-313 av. J.-C.) et à qui succéda Cratès en 270. Il semble avoir frappé ses contemporains par sa force de caractère.

5. Aristippe et Eschine comptent parmi les petits Socratiques. Cf. J. Humbert, *Socrate...* p. 250-272 et 214-231. Le premier était de Cyrène : il passait, bien à tort sans doute, pour l'ami du plaisir et fut en réalité « de même qu'Épicure qui dérive de lui... le représentant de l'impassibilité de l'âme (ἀταραξία) ». Le second était athénien et le cadet d'âge d'Aristippe. Il nourrissait « à l'égard des autres socratiques des antipathies ou des sympathies personnelles assez vives ». Diogène Laërce (II, 82-83) se fait l'écho de l'anecdote rapportée ici par Plutarque. Le même Diogène (II, 60) lui attribue sept dialogues, où les Anciens reconnaissaient, franchement imprimé, le « caractère socratique ».

P. 82.

4. Platon, *Lettres*, XIII, 360 C. Après avoir loué Hélicon, Platon ajoute : « Je dis tout cela en hésitant, car ce sur quoi je porte mon jugement, c'est un homme, animal non pas méchant, mais changeant » (trad. Souilhé. C.U.F.). *De tranquillitate animi*, 474 E ; *De vitioso pudore*, 533 B.

5. Cette expression poétique est empruntée à Platon, *Lois*, 853 C.

6. Sophocle, fr. 769 Nauck[2]. Cité en *De fraterno amore*, 481 F.

P. 83.

3. Cette correction pourrait s'autoriser d'Hésiode, *Travaux*, 347.

4. *De audiendo*, 40 D ; *De cap. ex inim. util.*, 88 E ; *De luenda sanitate praecepta*, 129 D ; Horace, *Satires*, 1, 4, 136.

5. Sophocle, fr. 770 Nauck²; *De tranquillitate animi*, 468 B ; *De facie in orbe lunae*, 923 F.

P. 84.

4. Eschyle, *Euménides*, 107 ; Sophocle, *Œdipe à Colone*, 100, 481. Ces libations sans vin étaient versées aux Déesses bienveillantes, les Euménides ; *Banquet des Sept Sages*, 156 D, mais aussi aux Muses, voire à Dionysos (*De tu. san.*, 132 E).

P. 98.

1. Dans les traités de forme épistolaire, Plutarque ne recourt à la formule de salutation que rarement : ici, dans les *Conj. praec.*, 138 A, dans la *Cons. ad uxor.*, 608 A, dans le *De animae procreatione in Timaeo*, 1012 A - 1030 C. Dans les autres lettres, le correspondant n'est nommé que dans le corps de la première phrase. Plutarque s'adresse encore directement à Paccius en 468 E ; le même procédé se retrouve dans l'*A Théodore* de S. Jean Chrysostome (éd. Dumortier, p. 46 et *passim*). De Paccius, nom qui dérive de l'osque Pakis et se retrouve en latin sous diverses formes, Paccius, Pacius, Pacuvius, Paquius, nous ne savons strictement que ce que nous en apprend cette lettre. Juvénal toutefois nous parle d'un auteur tragique, Paccius (*Sat.* VII, 12) et d'un riche Pacius (*Sat.* XII, 99). Ce dernier fut peut-être l'ami de Plutarque.

2. S'il ne peut satisfaire son ami présentement, Plutarque se réserve de le faire. Nous possédons de lui en effet un ouvrage intitulé : *De animae procreatione in Timaeo* (1012 A - 1030 C), mais ce traité — Paccius est-il mort dans l'intervalle — est dédié aux fils de Plutarque, Autoboulos et Plutarque. Citons encore les *Quaest. platon.*, 999 C-1011 sans intitulé.

3. *De cohibenda ira*, 453 B, où Éros est qualifié aussi de compagnon, ἑταῖρος.

4. Fundanus, le principal interlocuteur du *De cohibenda ira* appartenait à l'ordre sénatorial (κράτιστος = *clarissimus*) (*I.G.* IX² (1) 61, l. 18 ὁ κράτιστος ἀνθύπατος : *clarissimus proconsul*). Il était disciple de Musonius et ami de Plutarque. Il semble être le même personnage que C. Minucius Fundanus, consul de juin à août 107, proconsul d'Asie sous Hadrien, à qui Pline le Jeune écrivit trois lettres : 1, 9 ; 4, 15 ; 6, 6. Il jouissait à Rome d'une grande autorité. Plutarque fait ici allusion à la vivacité de son humeur.

5. *De audiendo*, 42 B-E ; *Mul. virt.*, 243 A.

6. Euripide, fr. 778 Nauck². Ce vers est emprunté à la tragédie de *Phaéthon* (fr. inc. sed. 1 Diggle). Mérops, roi d'Éthiopie, et sa femme Clymène étaient les parents de ce héros de la fable.

Cf. Ovide, *Met.* I, 750 ; II, 184 ; *Trist.* III, 4, 30. Grisé : litt. : « Mis hors de son état naturel. »

7. Le mot grec est la transcription du mot latin *calceus;* il désignait, à l'origine, la chaussure montante qui avec la toge distinguait le citoyen romain de l'esclave. Elle fut ensuite réservée aux patriciens, et, à l'époque de Plutarque, aux seuls sénateurs. Elle était de couleur sombre et on la laçait avec des courroies. Plutarque revient à diverses reprises sur ce symbole de l'empire romain : *Conj. praec.*, 141 A ; *Aetia romana*, 282 A ; *Paul-Émile*, 5, 3 ; *Pompée*, 24, 12. Mais avant lui on en faisait déjà un signe de richesse. Ainsi Horace, *Sat.*, I, 6, 27, parle en ce sens des lanières noires qui entravent le mollet. Sénèque, *De tranq. anim.*, II, 9, évoque aussi les *lora patricia:* nous avons là un lieu commun de la diatribe. Ce qui suit en est un autre, comme le prouvent les rapprochements avec Horace, *Epist.* I, 2, 47-54, et Lucrèce, *De natura rerum* II, 34, où il est dit que la richesse ne met pas à l'abri des fièvres et de la goutte. L'anneau est l'insigne des chevaliers, le bandeau semble réservé aux princes et aux rois.

8. Le panaris est opposé aux maladies moins bénignes : *De audiendo*, 43 A-B ; *De adul. et amic.*, 73 B ; *An virt. doc. possit*, 440 A. Dans les *Épidémies*, 2, Hippocrate mentionne le panaris et dans les *Aphorismes* la migraine. Les auteurs de diatribes recouraient volontiers au vocabulaire médical. Ainsi dans cet opuscule nous relevons ἄρρωστος 465 C, νόσος κρᾶσις ὑγίεια 466 D, πάθος νόσημα 468 B, ὀδοντάγρα ἀγκτήρ 468 C, πυρέττειν 468 F.

9. La houle de la vie présente, par opposition à la sérénité que procure la philosophie, est une image courante, tant chez Plutarque : *De virt et vit.*, 101 B, *De exilio*, 602 C, *De lib. educ.*, 8 A, *Galba* 10, 7, *Marc-Antoine* 12, 22, que chez Jean Chrysostome, *A Théodore*, 17, 37 (édit. Dumortier, p. 187 et *passim*).

P. 99.

1. Cette pensée se retrouve plus loin en 474 C et *De virt. et vit.*, 100 D, 101 D, *Cons. ad uxorem*, 611 C. C'était devenu un lieu commun que l'on retrouve chez Démocrite Fr. B 283, 191, 219, 284 ; Métrod. *Epic. Frag.* 53 Körte ; Horace, *Sat.* I, 1 *passim*, *Epist.* I, 2, 56 ; II, 2, 147 sq., Sénèque, *De tranq. anim.* 8, 3 ; 9, 1, *Epist.* 74, 12 ; 115, 16 ; 120, 12. Et à l'époque patristique, Grégoire de Nazianze, *Comp. vit.* 78-83, *P.G.*, 37, 665.

2. Avec Aristote et les Péripatéticiens, le stoïcien Panaitios distinguait deux parties dans l'âme : il les appelait δυνάμεις (Cicéron, *Off.* I, 101). Plutarque, tout platonicien qu'il est, recourt volontiers à cette division bipartite de l'âme. Ainsi : *De virtute morali*, *passim; De adulatore et amico*, 61 D ; *De profectu in virt.*, 82 F, 83 A ; *De soll. anim.*, 960 D ; ce n'est guère que dans le traité *De fac. in orb. lun.*, 943 A-D qu'on trouve la division tripartite platonicienne.

3. Cette fuite loin du présent vers des biens imaginaires est condamnée par Démocrite (Frg. 102, 191). L'on songe au vers de Lucrèce (III, 957)

Sed quia semper aves quod abest, praesentia temnis.

4. Xénophon, *Cyropédie* I, 6, 3.

5. Cette comparaison est reprise plus bas, en 468 C, mais plus brièvement. On observera ici le parallélisme rigoureux établi par l'auteur entre la partie irrationnelle de l'âme et les chiens hargneux. L'image est empruntée à Platon. *République,* 571 A, 589 D, 591 C; *Pol.*, 309 E; *Crat.*, 394 E; *Timée,* 70 E; *Lois,* 935 A; cf. Louis, *Les métaphores de Platon,* p. 118. Ce passage de Plutarque a été imité par S. Basile, *P.G.* 31, 365. Cette comparaison, aussi bien, était devenue un thème rebattu de la diatribe. Sénèque, *De ira,* I, I, 6 ; Musonius, 72, 6, et dans d'autres traités de Plutarque : *De virtute morali,* 451 D ; *De cupiditate divitiarum,* 524 D, 525 E-F, 526 A-B ; *De exilio,* 600 A-B, 601 C ; *De cohibenda ira,* 457 A, 462 E ; *De curiositate,* 516 D, 517 F, 520 F ; *De adulatore et amico,* 54 D.

6. Cette sentence de Démocrite (Diels-Kranz, *Fr. d. Vors.*, 68 B 3) avait été exploitée avec une certaine mauvaise foi par les Épicuriens. Le philosophe d'Abdère n'avait jamais conseillé en effet la fuite devant les responsabilités publiques ou privées, comme le prouve ce que nous lisons sous la plume de Plutarque dans l'*Adversus Colotem* (1126 A) : « Démocrite conseille de faire enseigner la politique, l'art suprême, et de rechercher les travaux qui sont la source des grands exploits pour les hommes. » Mais séparée de son contexte, la formule était devenue un axiome épicurien, qui jouissait de l'autorité de Démocrite. Marc-Aurèle qui la cite (4, 24) s'empresse d'ajouter : « Ne vaudrait-il pas mieux dire : « Fais tout ce que nous ordonnent les règles d'un être sociable et comme elles l'ordonnent » ? (Trad. Bréhier). Sénèque qui lisait la citation dans son contexte, nous paraît mieux l'entendre, quand il écrit dans le *De tranquillitate animi,* XIII, I, après avoir évoqué l'agitation inutile et l'ingérence indiscrète : « C'est cela, je pense, à quoi s'est attaché Démocrite, au début de son livre : « Si l'on veut avoir une vie tranquille, écrit-il, qu'on n'agissc pas trop, ni dans le privé, ni dans la vie publique. » Il songe certainement aux actes superflus. » (Trad. Bréhier). Même son de cloche dans le *De ira,* III, 6, 3. Plutarque vise donc ici non Démocrite, mais les Épicuriens.

Le chapitre deuxième nous apparaît donc comme la réfutation d'un opuscule épicurien qui mettait la tranquillité de l'âme au prix de l'oisiveté. Plutarque le conteste à juste titre. Il croit que rien ne peut nuire à cette sérénité tant recherchée. Quand il condamne le πολλὰ πρήσσειν, Démocrite ne fait que suivre l'opinion de Thucydide qui assimile cette expression au mot πολυπραγμοσύνη, l'ingérence dans les affaires d'autrui (Thuc. 6, 87). Mais Aristophane et Platon (*Acharn.*, 833 ; *Républ.*, 444 B) et bien d'autres condamnaient la même indiscrétion, la même activité

brouillonne. Avec le temps le mot πολυπραγμοσύνη avait pris un sens plus favorable. Polybe (5, 75, 6) l'entend dans l'acception d'activité, et Colotès, qui est ici visé par Plutarque devait l'entendre également ainsi. Les mêmes mots ne recouvraient plus les mêmes réalités. Plutarque s'en doutait, qui devait penser ce que remarquera H. Broecker : « Verbis quidem Democritus est, sententia autem Epicurus » (*Animadversiones*, p. 52).

7. Euripide, *Oreste*, 258. Ce vers est également cité par Plutarque à diverses reprises : *Anim. an corp. affect. sint peiores*, 501 C ; *An seni*, 788 F ; *De plac. phil.*, 901 A ; *Adv. Col.*, 1126 A. Sénèque ne cite pas ce vers, ni sans doute Panaitios.

8. La comparaison de la philosophie et de la médecine apparaît fréquemment tant chez les auteurs de diatribes que chez les écrivains anciens les plus célèbres. Plutarque s'en est abondamment servi dans les œuvres morales (Broecker, p. 55).

P. 100.

1. Toutes les activités étrangères au domaine politique n'obtenaient aucune considération chez les Anciens. A Athènes comme à Rome comptait seule l'activité de l'homme d'État et du citoyen. A plus forte raison les soins du ménage n'étaient-ils guère en honneur. *Conj. praec.*, 142 D ; *An seni*, 784 A ; *Cicéron*, 41, 6 ; *Antoine*, 10, 5 ; *Périclès*, 34, 5.

2. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 519. *De curiositate*, 516 F.

3. Les femmes sont plus irascibles que les hommes. *De cohib. ira*, 457 B.

4. *Odyssée*, I, 191-2 (trad. Bérard). Cette servante s'appelait Sikélè, c'est-à-dire Sicilienne, du nom de son pays d'origine (*Odyssée*, 24, 366).

5. La cité d'Ithaque. Laërte vivait toujours dans l'île, mais à la campagne.

6. *Iliade*, I, 488 sq. (trad. Flacelière).

7. *Iliade*, 18, 104 (trad. Flacelière), *Odyssée*, 20, 379 ; Platon, *Apologie* 28 D.

8. Stobée, 3, 652, éd. Hense ; Usener, *Epicurea*, frg. 555. Épicure conseillait à ses adeptes de négliger la vie publique pour cultiver la sagesse et s'établir dans l'ataraxie.

P. 101.

4. Ce passage est cité par Stobée 3, 249, éd. Hense. Il a été imité par S. Basile dans une de ses lettres : « Je suis semblable à ceux qui, en mer, se désespèrent des nausées qu'ils éprouvent, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de la navigation. Ils s'irritent de la grandeur du navire, à cause des bonds énormes qu'il fait, et ils le quittent pour passer dans une petite barque ou dans un navire léger, mais partout ils ont des nausées et ne savent que faire, car leur dégoût et leur bile changent de place avec eux. »

Lettre 2 (*P.G.* 32, 71) (trad. Courtonne. C.U.F.). Cette comparaison était tombée dans le domaine public. Ariston de Chios (Stobée 2, 31, 95) dit : « Le pilotc n'aura la nausée ni sur un gros cargo, ni sur un petit, mais le novice sur les deux ; de même l'homme cultivé... » Horace, *Épîtres* 1, 1, 92-93 et II, 2, 199-200 ; Sénèque, *De tranq. animi* 1, 17 ; *Épîtres* 24, 26.

P. 102.

1. Euripide, *Oreste*, 232. Platon, *Théétète*, 166 E.

2. Sénèque, *De tranq. animi*, II, 1, dit des personnes qui relèvent d'une grave maladie : « Elles continuent à s'inquiéter de troubles imaginaires, à se faire, quoique rétablies, tâter le pouls par le médecin, et prennent pour de la fièvre la moindre impression de chaleur. » (Trad. Waltz. C.U.F.). Plutarque recourt volontiers aux diminutifs exprcssifs : dans ce traité on trouvc, outre κλινίδιον γύναιον 467 E, χωρίδιον 469 C, παιδάρια 469 C, κυνίδιον 472 C, μόριον 473 C, πινάκιον 473 F. C'est d'ailleurs un fait dc langue et que l'on retrouve dans l'italien moderne.

3. Fr. 56 Nauck², 56 Snell. Ion de Chios « vint très jeune à Athènes où il fréquenta les milieux aristocratiques, assistant vcrs 470 à un festin en l'honneur de Cimon. Il était surtout connu commc auteur de tragédies qu'il fit jouer à Athènes... Scs tragédies auraient eu des ressemblances avec celles de Sophocle. Mais il toucha à tous les genres, épopée, comédic, dithyrambe, hymncs ; il écrivit même en prose et aurait le premier rédigé des mémoires. » J. Defradas, *Les élégiaques grecs*, p. 17.

4. *De virt. et vit.*, 101 C-D ; Xénophon, *Cyr.*, 1, 2, 8 et 11 ; Grég. Naz., *Comparatio vitarum* 96-98 (*P.G.* 37, 656).

5. Diels-Kranz, *Fr. d. Vors.*, 72 A 11. Selon Diogène Laërce (IX, 61), Anaxarque d'Abdèrc aurait accompagné Alcxandre le Grand dans ses campagnes, jusqu'aux Indes. Son nom reparaît chez Valère-Maxime 8, 14, ext. 2 et chez Sénèque, *Épîtres* 91, 17 dans lc mêmc contexte. Alexandre, Agamemnon et Phaéthon sont dcs exemples d'insatisfaction, Cratès, Diogène et Socrate de sérénité. *An vitios.*, 499 C.

6. Plutarque s'intéresse au problème de la pluralité des mondes *De def. orac.*, 422 D - 431 A.

P. 103.

2. Horace disait déjà : « Quand il n'y a pas convenance entre l'homme et sa fortune, c'est comme une chaussure qui, d'ordinaire, fait trébucher si elle cst trop grande et, si elle est trop petite, enflammc le pied. » *Épître* I, 10, 42-43 (trad. Villeneuve, C.U.F.). Cf. aussi *Épître* I, 7, 98 et Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, 3, 39.

3. Plutarque fait encore allusion à ce précepte pythagoricien cn *De exilio*, 602 B ; *De tuenda sanitate pr.*, 123 C ; *De audiendo*, 47 B-C, mais c'est alors pour le louer, comme le faisaient les

Stoïciens à l'époque impériale : Sénèque, *Épîtres*, 82, 16 ; 90, 46 ; *De tranq. anim.*, X, 1 ; Musonius (frag. 5) dit expressément que si chronologiquement le λόγος précède l'ἔθος, l'habitude est plus efficace que la raison. Il semble que Plutarque ait suivi ici Panaitios qui s'écartait sur ce point de l'ancienne *Stoa*.

4. Nous avons ici l'expression d'une idée chère à Plutarque, *De virt. et vit.*, 100 C et 101 C ; *De fortuna*, 99 E-F.

5. Euripide, fr. 287 Nauck[2]. Ces vers appartiennent à la tragédie perdue de *Bellérophon*. Ils sont également cités en *De vit. et poes. Hom.*, 153.

6. Platon, *République*, 604 C. Tout le passage est cité dans *Consol. ad Apollon.*, 112 E-F ; Sophocle (fr. 861 Nauck[2]) et Thucydide (I, 25, 1) avaient déjà usé de cette métaphore. Elle était devenue courante après Platon : Térence, *Adelph.*, 739 sq. ; Plutarque, *Pyrrhus* 26, 2 ; Épictète, *Diss.* 2, 5, 3.

7. Musonius (fr. 38) s'exprime ainsi : « Parmi les réalités, Dieu a fait dépendre de nous les unes et non les autres, de nous, ce qui est le plus beau et le plus recherché, ce qui donne le bonheur, l'usage des représentations, car si cela se produit avec rectitude, c'est la liberté, la prospérité, la tranquillité de l'âme, l'équilibre, mais aussi la justice, la loi, la vertu, le mérite. Mais tout le reste, Dieu ne l'a point fait dépendre de nous. » Dans la même ligne, S. Jean Chrysostome écrit : « La beauté corporelle, Dieu l'a enfermée dans les limites de la nature, mais la grâce de l'âme humaine demeure à l'abri de la nécessité et de la servitude d'ici-bas... » (*A Théodore*, p. 157, trad. Jean Dumortier, Sources chrétiennes).

8. *De vitioso pudore*, 535 D ; et *infra* 476 F - 477 A.

P. 104.

2. On retrouve cette comparaison en *De aud. poet.*, 32 A ; *De aud.*, 41 F - 42 A. Cf. Grégoire de Nazianze, *Ad Seleucum*, *P.G.* 37, 1580. Pour la pensée, Sénèque, *De tranq. animi*, X, 1 et 4 ; Cicéron, *De officiis* 3, 3. Selon H. Broecker (p. 80), ce passage viendrait de Panaitios, puisqu'il précède un autre passage où Cicéron dit qu'il a utilisé le traité de ce philosophe « *Sur le devoir* ». Cf. aussi, *De prof. in virt.*, 79 D.

3. La même comparaison se retrouve en *Sept. Sap. conv.*, 147 C,

4. En d'autres termes, tirer parti des circonstances indépendantes de notre volonté.

5. Zénon fr. 277. On retrouve les exemples de Diogène et de Zénon cités dans le même ordre en *De cap. ex inim. util.*, 87 A et celui de Zénon seul en *De exil.*, 603 D, Diogène Laërce VII, 5. Sénèque s'exprime ainsi : « Quand on lui annonça le naufrage où tous ses biens avaient sombré, notre grand Zénon dit : « La Fortune m'invite à philosopher plus à mon aise. » (*De tranq. animi*, XIV, 3, trad. Bréhier).

6. Ce procédé du dialogue avec un interlocuteur fictif se

rctrouve fréqucmment dans la diatribe, mais il est aussi un procédé oratoire que ne dédaignaient pas d'employer Démosthène et, à son imitation, Jean Chrysostome.

7. *Néméennes* 4, 4 (Pindarc emploie le verbe au présent). Les athlètes s'échauffaient ainsi les muscles avant le concours.

8. Euripide, *Bacchanles*, 66. Cf. *Amalorius*, 758 C; *An seni resp. ger. sit*, 794 B.

P. 105.

1. L'image dc la tempête et de la mauvaise fortune se rencontre aussi chez Sénèque, *De tranq. animi*, V, 5 : « Mais si nous appartenons à un temps où la vie publique soit difficile à pratiquer, arrangeons-nous pour faire plus large la part du loisir et de l'étude ; comme le marin dans les traversées dangereuses, multiplie les escales ; et, sans attendre que les affaires nous quittent, détachons-nous d'elles spontanément..» (trad. Waltz. C.U.F.), *Épîtres* 115, 18. Nous connaissons, par la *Lettre* VII, la mésaventure arrivée à Platon, que Denys le tyran fit vendre comme esclave et comment il fut gratifié, après sa libération, du jardin d'Académos. Cf. aussi *Dion.*, 5. Démocrite avait déjà exprimé une pensée toute semblable à celle de Plutarque : « La culture est dans la prospérité un ornement, dans le malheur un refuge » (fr. B 180).

2. Les exemples précédents prouvaient que le Sage pouvait tirer parti des pires catastrophes ; ceux qui suivent établissent qu'il n'est pas troublé par elles. Sur ce point Sénèque est muet, et sans doute aussi Panaitios. Plutarque en est le seul auteur.

3. La pauvreté d'Épaminondas l'avait empêché d'acquérir la culture de son ami Pélopidas. Mais Épaminondas refusa de profiter de la richesse de son ami (*Pélopidas*, 3).

4. Fabricius cst un autre exemple de pauvreté. *Pyrrhus*, 20 ; Cicéron, *Caton l'Ancien*, 43 ; *Tusculanes*, 3, 56 ; *De officiis*, 1, 40 ; 3, 86-87. ; Horace, *Odes*, 1, 12, 40; Sénèque, *De providentia*, 3, 4, 6 ; *Épîtres*, 98, 13 ; 120, 6 ; etc. Fabricius avait combattu contre Pyrrhus qui tenta vainement de le corrompre par l'argent.

5. *Alcibiade*, 23, 7 ; *Agésilas*, 3, 1-2 ; *Lysandre*, 22, 7-8. La source de ce récit serait Douris de Samos ; Alcibiade se trouvait à Sparte durant l'hiver 413-412, quand Agis II, roi de Sparte, commandait l'armée lacédémonienne en Attique. A son retour, Agis refusa de reconnaître cet enfant appelé Léotychidas.

P. 106.

1. Sophocle, fr. 770 Nauck[2] (trad. Flacelière). Ce fragment est également cité en *De coh. ira*, 463 F; *De fac.*, 923 F.

2. S. Basile a imité ce passage (*P.G.* 31, 221). Il faut montrer de l'élévation d'esprit, être au-dcssus des vilenies de ses subordonnés, quand on occupc un poste comme celui de Paccius.

3. Ces philosophes sont les Stoïciens. Sénèque se demande s'il y a place pour la colère là où il faut rire ou pleurer de tout (*De ira*, II, 10, 5) et dit que « se tourmenter des maux d'autrui, c'est se rendre perpétuellement malheureux. » (*De tranq. animi*, XV, 5). Plutarque exprime la même idée en *De exil.*, 599 B.

P. 108.

3. Le vin de Chios était déjà apprécié du temps d'Aristophane : *Assemblée des femmes* 1139 et *frag.* 216, 3. Cf. aussi Strabon 4, 637, 657 ; Horace, *Odes*, 3, 19, 5 ; *Sat.* I, 10, 24 ; Pline, *Histoire Naturelle*, XIV, 73, 96, 97.

4. Aristippe de Cyrène fut le disciple de Socrate et le précurseur, en morale, d'Épicure. Plutarque le mentionne encore en *De Alex. fortuna aut virtute*, 330 C pour sa dignité, et en *De cupid. divit.*, 524 A-B où il lui fait dire que les hommes vont consulter le médecin pour la boulimie, mais non pour leur insatiable cupidité. Pour contrebalancer les soucis pesants qui l'accablent, Aristippe se met sur l'autre plateau de la balance avec les biens qui lui restent, si bien qu'il se trouve lui-même plus léger. Ce qui est une attitude paradoxale, parce que dans la comparaison de la balance, on essaie de se rendre le plus lourd possible et de faire baisser le plateau sur lequel on se trouve.

P. 109.

2. Antipatros de Tarse était un philosophe stoïcien : *Stoïc. vet. frag.*, 3, 246 fr. 15 ; *Marius* 46, 2 ; Stobée, 5, 1086 (éd. Hense).

3. Tout ce passage évoque la *Pax Romana*. On en rapprochera *De Pythiae oraculis*, 408 B.

4. Plutarque songe à Rome où réside son ami Paccius.

P. 110.

2. Démocrite, Fr. B 191 ; Sénèque, *De ira*, III, 31 ; II, 28 ; S. Basile, *P.G.* 31, 252 ; S. Jean Chrysostome, *P.G.* 61, 332.

3. Plutarque oppose ici les hommes libres aux citoyens romains qui jouissaient de la *ciuitas*. « *Ortu tusculanus, ciuitate romanus* » disait Cicéron (*Leg.* 2, 5) et Paul de Tarse se targuait de ce titre (*Act. Ap.* 22, 27). Cette « échelle » se retrouve dans Télès (éd. Hense, 43) : « Il est serviteur ; il se hâte de devenir un affranchi ». Si j'obtiens cela, dit-il, j'ai tout ce qu'il me faut. » Il devient un affranchi. Vite il désire acquérir un esclave. Cela lui est arrivé. Il s'empresse d'en acquérir un autre. Car, dit-il, une hirnodelle ne fait pas le printemps. Ensuite... il désire devenir athénien, ensuite avoir une magistrature, ensuite une royauté, ensuite comme Alexandre devenir immortel. et s'il obtient cela, je crois qu'il désirera devenir Zeus. »

P. 111.

2. Plutarque fait ici allusion à l'usage romain de la *Renuntiatio*, la proclamation qui établit des rangs entre les candidats élus à la même magistrature. L'adversaire de Muréna se vantait ainsi d'avoir été proclamé le premier (*Pro Murena*, 8, 18). Si l'on compare Sénèque, *De ira*, III, 31, 2, et notre passage, on s'aperçoit que l'ordre des exemples est le même et l'on peut se demander si Panaitios n'est point ici le modèle commun. Cf. aussi Sénèque, *De beneficiis*, 2, 27, 4.

5. Plutarque ne s'adresse pas ici à son correspondant, mais à un interlocuteur fictif. La diatribe succède ici à la lettre.

P. 112.

4. Cette historiette relève du genre de la diatribe. Diogène Laërce la conte à propos de Diogène. Cf. *De exilio*, 604 B.

5. « aux nippes », littéralement « aux tuniques à une manche » portées par les petites gens et... les philosophes.

6. Sénèque nous offre les mêmes développements *De tranq. animi* 10, 5 ; *Epist.* 115, 7, 17 : « Quand nous avons badigeonné d'or nos lambris, faisons-nous autre chose que tirer plaisir d'un mensonge, puisque nous savons que d'affreuses solives se cachent sous cet or ? Au reste, nos murs et nos lambris ne sont pas seuls à exhiber une décoration bien mince : tous ces gens quc tu vois s'avancer tête haute n'ont qu'une félicité de clinquant. Regarde de près : sous cette mince enveloppe de dignité tu connaîtras combien il se loge de misères » (III, 9. trad. Noblot, C.U.F.).

7. Ce récit appartient au patrimoine de la diatribe. Les protagonistes changent : au lieu de Pittacos et de sa femme, nous trouvons Socrate et Xanthippe, au lieu d'hôtes anonymes, Euthydème. *De cohibenda ira*, 461 D. Pittacos fut tyran de Mytilène à la fin du VIe s.

P. 113.

5. Euripide, *Iphigénie à Aulis* 16-18. Cicéron, *Tusculanes* 3, 57 : « On n'oublie pas de rappeler les anapestes fameux où un roi très puissant félicite un vieillard et le déclare fortuné, parce que, dit-il, il ne connaît point la gloire et atteindra dans l'obscurité le terme de ses jours. » (Trad. Humbert. C.U.F.).

P. 114.

1. Cette observation qui relève du simple bon sens est vite devenue banale. On la trouve chez Thucydide I, 140, 1 ; Démocrite fr. B 119 ; Sénèque, *De ira*, III, 6, 5 ; Plutarque lui-même, *De fortuna*, 98 A, *Cons. ad Apollon.*, 117 A, *Cons. ad ux.*, 610 F.

2. Ce sont des animaux de concours, sur lesquels on engage des paris comme aujourd'hui pour les combats de coqs.

3. *De Alex. fort. aut virt.*, 334 C, nous apprend que Philoxène s'était permis de récrire complètement la tragédie que Denys lui avait envoyée pour y apporter de menues retouches. Quant à la mésaventure arrivée au philosophe, Plutarque y fait allusion dans *Dion*, 5, et Platon lui-même dans la *Lettre* VII. Cicéron, *Tusculanes*, 5, 22 (63).

4. Crison d'Himère triompha plusieurs fois aux jeux olympiques : en 448, 444, 440 av. J.-C. (Pausanias V, 23, 4, Diodore XII, 5, 1). Il n'a pu être le concurrent d'Alexandre.

5. *Iliade*, 18, 105-106.

6. Apelle vivait au temps de Philippe de Macédoine, alors que Mégabyze l'ancien était contemporain de Darius et Mégabyze le jeune, celui de Xerxès. Pline l'Ancien (*Hist. Nat.* 35, 36, 12) parle d'Apelle et d'Alexandre, et Élien (*Hist. var.* 2, 2) de Zeuxis et de Mégabyze. Plutarque a confondu.

P. 115.

5. « Connais-toi toi-même ». On en rapprochera Sénèque *De tranq. animi*, VI, 1-3. « Avant tout il est indispensable de s'évaluer soi-même, car la plupart du temps nous nous exagérons nos capacités » (Trad. Waltz, C.U.F.). *De adulatore et amico*, 65 E-F ; Cicéron, *De officiis* I, 113 ; Sénèque, *De ira* III, 7, 2. On peut penser que Panaitios est ici la source de Sénèque et de Plutarque, bien que cette observation ne soit guère originale.

P. 116.

3. L'antithèse est plaisante. Les Anciens choyaient les petits chiens de Mélité (Malte). Strabon 6, 2, 11 ; Athénée 12, 518 E ; Lucien, *Banquet*, 19 ; Théophraste, *Caractères*, 21, 9 : « S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : « Il était de la race de Malte. » (trad. La Bruyère).

6. Isménias de Thèbes était célèbre pour sa richesse. Platon, *Ménon*, 90 A ; *République*, 336 A ; *De cupid. divit.*, 527 B ; *Praecepta ger. reipub.*, 823 E.

7. Euripide, citation du *Télèphe* (fr. 723 Nauck[2]), *De exilio*, 602 B. Cicéron cite aussi ce vers en *Ad Att.* 4, 6, 2.

8. Diehl frag. 4, 10-12 ; *De prof. in virt.*, 78 C ; *De cap. ex inim. util.*, 92 E ; *Solon* 3, 2 ; S. Basile, *P.G.* 31, 573 A ; Grégoire de Nazianze, *P.G.* 35, 877 A.

9. *De prof. in virt.*, 78 DE ; *De laude ipsius*, 545 F où il est question de Zénon et de Théophraste, le premier disant du second : « Le chœur (des disciples) de celui-là est plus considérable, mais le mien plus harmonieux. »

10. Certains préfèrent à l'huile dont on se frotte avant l'épreuve de la palestre le bain qui suit l'exercice.

11. Aristote fr. 664 (édit. Rose). *De profect. in virt.*, 78 D ; *De laude ipsius*, 545 A ; Julien, *Épître à Thémistius*, 265 A :

« Aristote, avant moi, semble s'être représenté ces vérités quand il dit qu'il convient que sa composition théologique lui inspire un orgueil égal à celui du destructeur de la puissance perse et je trouve qu'il a raison de juger ainsi » (trad. Rochefort. C.U.F.).

P. 118.

3. Plutarque songe à l'œuvre de Polygnote, qui se trouvait à la *Leschè* de Delphes, en ce portique orné de peintures, où il dut se promener bien des fois. Pausanias (X, 29, 1) nous apprend qu'il s'agit d'Ocnos, un homme actif et industrieux, dont l'épouse dépensière dévorait la fortune péniblement acquise. On en avait fait un proverbe. Tresser le jonc d'Ocnos : *Ocnus spartam torquens* signifiait se consumer pour un travail sans fruit. Diodore, 1, 97 ; Pline, *Hist. Nat.*, 35, 137 ; Pausanias, X, 29, 2 ; Properce, IV, 3, 21.

4. Sur l'origine de cette doctrine, Plutarque s'exprime ainsi dans *De commun. not.*, 1083 A-B, « La question de la croissance est antique : elle a été posée, dit Chrysippe, par Épicharme. » Le comique se moquait de la doctrine d'Héraclite, pour qui tout s'écoule : Si celui qui avait reçu un dépôt refusait de le rendre parce qu'il n'était plus le même, celui qui le battait prétendait qu'il avait tort de se plaindre puisqu'il avait changé, *Thésée*, 23, 1 ; *De E*, 392 D ; *De sera num. vind.*, 559 B.

P. 119.

4. Diels, *Frag. d. Vors.*^{5}, 1, 162, Héraclite frg. 51. L. Robin note à ce sujet : « L'unité de l'accord résulte de la *composition* de *sons* opposés ; l'unité du mouvement de la flèche, de la composition des tensions contraires de l'arc et de la corde ; la mélodie, des vibrations imprimées par le plectre aux cordes de la lyre. » (*Le Banquet*, p. 25, n. 3. C.U.F.) et W. Jaeger : « Pour illustrer le conflit et l'harmonie des éléments contraires dans le cosmos, Héraclite prend pour exemples l'art et la lyre. Tous deux fonctionnent par « conjonction de mouvements opposés. » (*Paideia*, 1, 224. Trad. Devyver). On notera que Plutarque ajoute κόσμου à l'original transmis par Hippolyte. *De Isi. et Osir.*, 369 ; *De anim. procreat. in Timaeo*, 1026 B ; Platon, *Banquet*, 187 A ; Diog. Laërce IX, 7. Il faut enfin nous souvenir, comme le rappelle H. Broecker (*op. cit.* 151) qu'Héraclite désigne le monde, et Démocrite, le meilleur état de l'âme humaine par les mots d'harmonie et de symétrie.

5. La même comparaison apparaît en *Quaest. conv.*, 613 E ; Platon, *Philèbe*, 17 B.

P. 120.

5. Usener, *Epicurea*, 307, fr. 490 ; Horace, *Epist.*, I, 4, 13-14 ; *Carm.*, I, 9, 13.

6. Tandis que l'Ancien Stoïcisme, les Cyniques et les auteurs de diatribes prétendaient que les richesses faisaient obstacle à la vertu, Panaitios estimait qu'elles pouvaient y concourir, que la vertu ne se suffisait pas à elle-même, mais qu'elle avait besoin de la santé, des biens temporels et de la force (Diogène Laërce VII, 128) ; Plutarque se range ici aux côtés de Panaitios. *Pélopidas*, 3 ; *De virtute et vitio*, 100 D et 101 D.

P. 121.

3. *Cons. ad Apollon.*, 118, D ; *De cohibenda ira*, 463 D. Cicéron, *Tusculanes*, 3, 14 (30) et 24 (58) ; Élien, *Varia Historia*, 3, 2 ; Valer. Maxim., 5, 10, 3 ; Sénèque, *Ad Polyb.*, 11, 2.
4. Platon, *Lettre* XIII, 360 D. *De cohibenda ira*, 463 D ; *De vitioso pudore*, 533 B-C.
5. Passage imité par S. Basile, *P.G.* 31, 364 B. *De virtute morali*, 451 A ; *De sera num. vind.*, 564 D ; *Coriolan*, 21, 2.
6. *De virtute morali*, 449 E ; Cicéron, *Tusculanes*, 3, 52-81.
7. *Paul-Émile*, 26, 33, 36. Cicéron, *De officiis*, 2, 76, nous apprend que l'exemple de Paul Émile avait déjà été employé par Panaitios. Sur la victoire de Paul-Émile, Tite-Live 34, 42, 8 ; Plutarque, *De fortun. Rom.*, 318 B. La royauté, c'est-à-dire la puissance de Persée n'égalait pas l'*imperium* de son vainqueur dont le pouvoir s'étendait sur terre et sur mer (cf. *infra*).

P. 123.

4. L'idée reparaît chez Jean Chrysostome, *A Théodore*, Traité, 13, 64-69 (édit. Dumortier) : « Dans son amour de l'humanité, notre Maître a ainsi ennobli notre race : les biens inférieurs qui nous importent médiocrement et dont la rencontre fortuite est indifférente, il les a remis à la discrétion de la fatalité naturelle, alors qu'il nous a faits les artisans des biens véritables. »
5. Platon, *Apologie*, 30 C-D. Épictète, *Diss.* 1, 29, 18 ; 2, 2, 15 ; 3, 23, 21 ; *Ench.*, 53, 3-4. Sénèque, *De tranq. animi*, 8, 7, où il est question de Diogène.

P. 124.

5. Plutarque, qui admire le suicide de Démosthène (*Comparaison de Cicéron et de Démosthène*, 5), semble ici l'envisager comme une solution possible. Cf. aussi *Paul-Émile*, 33 ; mais ailleurs il combat cette thèse admise par les Stoïciens et les Épicuriens : *Non posse suav. viv. sec. Epic.*, 1103 E ; *De Stoic. repugn.*, 1042 D ; *De commun. not.*, 1063 D. Pour l'image, Sénèque, *Épître* 30, 2 ; Épictète, *Diss.*, 4, 10, 27 : « Si je suis aussi malheureux, la mort est le port. La mort, c'est le port, c'est le refuge de tous. » *Consol. ad Apollon.*, 106 D, où est cité aussi le vers d'un tragique inconnu. Image incohérente. Fuhrmann, *op. cit.*, p. 69-70, note 3.
6. *Odyssée*, 12, 432-434.

P. 125.

4. Sur l'enthousiasme, *De Pyth. orac.*, 404 F : « Ce que l'on appelle l'enthousiasme paraît être la combinaison de deux mouvements simultanés de l'âme : l'un venant de l'action qu'elle subit, et l'autre de son état naturel. » (trad. Flacelière). *De aud. poet.*, 26 A ; *De audiendo*, 42 B ; *De prof. in virt.*, 85 A ; *De virt. mor.*, 452 B ; Sénèque, *De tranq. animi*, XVII, 4, 11.

P. 126.

3. Ces imaginations sont comparées à des athlètes encore novices, qui ne sont pas rompus aux exercices du gymnase, telle la mollesse ennemie de l'exercice dont il vient d'être question. La métaphore est filée, mais le style enchevêtré. Cf. aussi *Odyssée*, 21, 151.

4. Euripide, *Oreste*, 396. Trad. Flacelière.

5. Cette comparaison se retrouve en divers passages : *De profect. in virt.*, 82 B ; *De superstit.*, 164 F ; *Aetia rom.*, 281 C ; *An vit. ad infel. suf.*, 499 F ; *Amatorius*, 769 E.

P. 127.

4. Pindare, fr. 256 Turyn, fr. 214 Snell ; Platon, *Rép.*, 331 A ; Plutarque, *De fraterno amore*, 480 C. Cette expression célèbre fut souvent citée. Cf. Turyn, *op. cit.*, p. 380-381 et S. Jean Chrysostome, *P.G.* 47, 347.

5. *De virt. et vit.*, 100 D ; Platon, *Protag.*, 314 A-B ; Lucrèce, 6, 17 ; Horace, *Epist.*, 1, 2, 69.

6. S. Jean Chrysostome a utilisé tout le chapitre 20. Cf. *P.G.* 48, 955-956.

P. 142.

1. Le mot δόκανα est un dérivé de δοκός, poutre, que l'on rattache à δέκομαι recevoir, car la poutre supporte, reçoit en quelque sorte la toiture (P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, p. 268, c. 2). En marge de son édition de Froben, Amyot écrit : *Nomen videtur compositum quasi dicas* δοκοὶ ἀνάκτων *trabes regum.* Pour Ch. Picard (*Manuel d'archéologie grecque* I, 164), ces deux poutres assemblées symbolisaient deux génies stabilisateurs.

2. Avidius Quietus, un des deux correspondants de Plutarque, n'est point le personnage dont il est question dans une lettre de Pline le Jeune (*Ep.* VI, 29, 1) ; ce serait un autre Quietus qui fut proconsul de la province d'Asie en 125-126.

4. Les deux Molionides, Eurytos et Ctéatos, étaient fils de Poséidon et de Molionè, femme d'Actor et belle-sœur d'Augias. Ils prirent le parti de ce dernier contre Héraclès et tombèrent sous les coups du héros près de Cléonai, ville située entre Némée et Corinthe. Plutarque en parle dans son dialogue « *Sur les oracles de la Pythie* » (400 E).

P. 143.

1. Anaxagore de Clazomènes fut le maître de Périclès. Aristote, qui fit beaucoup pour sa gloire, cite cet aphorisme dans le *De partibus animalium* IV, 10, 687 A. Comme Plutarque, il en prend le contre-pied, en faisant valoir que la Nature avait donné cet outil à qui pouvait s'en servir. Les anthropologues estiment que la station droite, qui libère la main, est capitale dans le développement de l'homme.

2. Géryon, dont Héraclès emmena les bœufs, après l'avoir percé de flèches, possédait un triple corps d'homme, mais une seule paire de jambes. L'être aux cent bras, Briarée, est mentionné dans l'*Iliade* (I, 402-403), mais Hésiode parle de trois géants hécatonchires, Cottos, Briarée et Gyès (*Théogonie*, 149, 714, 817), qui vinrent au secours de Zeus dans sa lutte contre les Titans. Il connaît aussi Géryon (*Théogonie*, 287, 309, 982) ; vis-à-vis de cette mythologie, Plutarque semble adopter l'attitude prudente de Socrate (*Phèdre*, 229 C - 230 A).

P. 144.

1. La théorie des quatre éléments remonte à Empédocle. « Elle a été conservée à travers Philolaos et le Pythagorisme de la fin du ve siècle (le *Timée*), à travers Platon et Aristote, pendant tout le Moyen Age en physique. Elle a fourni à la chimie son premier modèle. » (Abel Rey. *La maturité de la pensée scientifique en Grèce*, p. 96).

2. Cette citation est tirée d'un péan d'Ariphron, un poète de Sicyone au ve siècle. Stobée (IV, 658, éd. Hense) a paraphrasé ce passage. Voir *De virtute morali*, 450 B.

3. Cette citation d'un lyrique, dont le nom nous est inconnu, revient souvent chez Plutarque : *Vie d'Alexandre*, 53, 5, *Vie de Nicias*, 11, 3, *Comparaison de Lysandre et de Sylla*, 39 (1), 3.

4. Hérodote (IX, 37) raconte que ce devin, prisonnier des Spartiates et entravé par eux, s'était coupé la partie antérieure du pied pour se dégager de ses fers.

P. 147.

1. Plutarque a dans l'esprit le début de la *République* (331 A).

2. Apollonis (*circiter* 238-163), née à Cyzique, de famille roturière, fut épousée par Attale I, roi de Pergame. Elle en eut quatre fils. Des inscriptions antiques célèbrent le soin avec lequel elle et son mari élevèrent leurs enfants. En témoigne un décret honorifique d'Antioche en 175. On lui éleva un temple à Cyzique et elle fut vénérée à Téos comme déesse qui favorise le débarquement, θεὰ ἀποβατηρία. (R. E. Pauly-Wissowa II, 163-164).

P. 148.

4. Vers d'Euripide (fr. 1086), souvent cité comme l'indique l'édition de Nauck, p. 703-704. On en rapprochera le vers du *Prométhée*, 473, et le proverbe ἰατρέ, θεράπευσον σεαυτόν.

5. Euripide, *Phéniciennes*, 504-506. Le premier vers d'interprétation difficile signifie sans doute : J'irais du couchant au levant, d'une extrémité du monde à l'autre. Le *Florilège* de Stobée donne αἰθέρος pour ἡλίου, leçon retenue par Chapouthier. *Euripide*, t. V, p. 174, note 2 (C.U.F.).

6. Euripide, *Phéniciennes*, 536-538. Le poète met ces mots sur les lèvres de Jocaste.

P. 149.

1. On connaît l'histoire d'Atrée servant à son frère Thyeste au festin de réconciliation les membres du fils de ce même Thyeste. Les vers cités à ce propos appartiennent à un poète inconnu (fr. trag. ades. 384 Nauck[2]).

2. L'expression est pindarique, mais Plutarque cite d'après la *République*, 331 A.

3. On peut en rapprocher un passage de la *Thébaïde* de Racine, vers 880-883 :

Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sceu retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.

Cité par W. C. Helmbold, *Plutarch's Moralia*, VI, 264.

P. 150.

3. Ce vers appartient à une tragédie perdue (fr. 769 Nauck[2]). Il reparaît dans le *De cohibenda ira*, 463 D.

4. On pourrait en rapprocher le mot d'Aristophane dans les *Acharniens*, 909.

5. Sur l'éphébie, voir H. I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 257 et suiv.

6. Cette citation est empruntée à la tragédie d'Euripide, *Pirithoos*. Elle oppose implicitement les liens forgés qui retiennent le héros aux Enfers et les liens non forgés, ceux de l'amitié, qui l'unissent à Thésée. Elle reparaît dans le *De amic. mult.*, 96 C, le *De vitioso pudore*, 533 A, l'*Amatorius*, 763 F. Cf. pour ἀχαλκεύτοισιν πέδαις, Eschyle, *Choéphores*, 493.

P. 151.

1. *Odyssée*, 13, 331.

2. Théophraste, fr. 74 (p. 181, éd. Wimmer, 1862).

3. L'amitié ne peut naître qu'au bout de longues années de

vie commune. Un hôte à qui l'on offrait le pain et le sel de l'hospitalité ne pouvait devenir un ami qu'après avoir partagé maints repas, car c'est à table que se révèle le mieux le caractère des hommes. Le proverbe en question est également cité dans *De amic. mull.*, 94 A, mais on le rencontre aussi chez Archiloque (fr. 96), chez Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VIII, 4, 8 ; 1156, chez Cicéron, *De amicitia*, 67 ; chez Jean Chrysostome, *Cohabitations* I, 3 (p. 52, éd. Dumortier, 1955).

4. *De amic. mull.*, 94 A.

5. La coutume d'élever des fauves est déjà mentionnée par Eschyle, *Agamemnon* 717 *sq.*

6. *Vie d'Agésilas*, 5. « Chaque fois qu'il se trouvait assis sur le trône royal, à expédier des affaires, et que les éphores entraient, il se levait par déférence. De plus, à chacun des citoyens qui était appelé au Sénat, il envoyait un manteau et un bœuf, comme marques d'honneur. Par ces pratiques, il témoignait de la considération aux grands corps de l'État et relevait, en apparence, leur dignité ; mais, sans en avoir l'air, il augmentait son pouvoir et grandissait la royauté de toute l'affection qu'on avait pour lui. » (trad. Latzarus).

P. 154.

5. « Compare the Judgment of Solomon », note à ce propos W. C. Helmbold. *Plutarch's Moralia*, éd. Loeb, VI, p. 278. I *Rois*, 3, 16-28.

6. Euripide, *Phéniciennes*, 68. Cf. Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 789.

P. 158.

1. Le texte est ici incertain et diverses corrections ont été proposées. Nous croyons, pour notre part, qu'il y a eu haplologie et qu'il suffit pour trouver la bonne leçon de juxtaposer les deux mots que nous ont conservés séparément les manuscrits, de lire φιλικαῖς φιλικός. Peut-être Plutarque songeait-il à un passage de la *Cyropédie* (VIII, 7, 15) où il est question de frères et d'amitié ? Les amis sont précieux dans la vie politique. Ils confèrent du crédit et de la réputation.

P. 159.

1. L'image prend tout son relief, quand nous songeons aux réalités de la vie campagnarde en Grèce. Plutarque nous rappelle lui-même dans la *Vie de Solon* (23), que le législateur athénien n'avait pas négligé les questions d'hydrologie. Dans un discours que nous lisons sous le nom de Démosthène, le *Contre Calliclès*, un plaideur se défend d'avoir détourné sur le champ de son voisin les eaux qui dévalaient les jours d'orage par le chemin. Platon

s'intéresse aussi à ce point de droit. Après avoir spirituellement fait remarquer : « Ainsi, au sujet des eaux, il existe, pour les agriculteurs, de vieilles et de belles lois qui ne valent pas qu'on les dérive vers le canal de nos discours » (*Lois* 844 A), il poursuit : « Si les eaux qu'envoie Zeus font du tort au laboureur des champs au-dessus ou bien à l'habitant de la maison mitoyenne par la faute de quelqu'un qui arrête l'écoulement, ou si au contraire c'est en laissant couler à l'aventure que le laboureur d'en haut fait du tort à celui d'en bas et que, par suite, ils ne consentent pas à s'arranger à ce propos, qui voudra pourra faire appel, dans la cité, à un astynome, dans la campagne, à un agronome pour que soit signifié à chacun ce qu'il doit faire... » *Lois* 844 C (trad. Diès). La métaphore, on le voit, gardait pour un grec un certain éclat, car elle traduisait une réalité courante. Nous avons cru bon de le souligner dans notre traduction. On retrouve la même idée et la même image dans *De cap. ex inim.*, 91 E.

2. Plutarque attribue aux Patriciens romains le dessein de mater les citoyens remuants au moyen de guerres extérieures. Camille se fait l'instrument de cette politique en menant l'armée romaine au siège de Falérics. *Camille*, 9.

3. *Iliade* 6, 227, 229. Plutarque semble oublier le contexte de la citation. Diomède a d'autres Troyens à *tuer* et Glaucos d'autres Achéens !

4. Grypos et Cyzicênos sont respectivement Antiochus VIII et Antiochus IX. Pour l'emploi du pluriel laudatif, on se rapportera à J. Humbert, *Syntaxe grecque*[2], § 16.

P. 160.

2. Il se peut que Plutarque songe aux rivalités d'écoles médicales. Or « on sait quels immenses progrès avait faits, depuis Hippocrate et ses disciples, la médecine à travers l'époque hellénistique, grâce surtout à l'école d'Alexandrie... la rivalité qui, dans les débuts de l'époque romaine, avait été vive entre les dogmatiques (λογικοί), successeurs des Hérophile, des Callimaque, des Érasistrate d'Alexandrie, les empiriques (χειρουργικοὶ καὶ φαρμακευτικοί), se réclamant d'Hippocrate, et les diététiciens (διαιτητικοί), guidés par les théories d'Asclépiade de Bithynie et occupés plus de leurs profits personnels que de la santé de leurs malades ». Fr. Fuhrmann, *Les images de Plutarque*, p. 41.

4. Dans la *Vie de Phocion* 7, après avoir rappelé que du temps de Phocion les hommes d'État « avaient fait du quartier général et de la tribune deux domaines bien séparés », notre auteur ajoute que ce grand homme voulut, lui, « reprendre en son intégrité et restituer dans les deux ordres d'action l'héritage politique de Périclès, d'Aristide et de Solon. Et, en effet, chacun de ces grands hommes se montrait, suivant le mot d'Archiloque : « l'un et l'autre, serviteurs du dieu des combats et connaissant le don des Muses aimables » (Trad. Latzarus). Il semble que les deux positions de notre auteur soient assez divergentes pour qu'on puisse parler de quelque inconséquence !

P. 161.

2. Il s'agit de Darius II (Nothos) qui régna de 425 à 404. Il était réputé pour sa méfiance. Son amitié devait donc être un bien rare et précieux ! Cf. *R.E.*, 4, 2199-2205.

P. 163.

1. Apollonios est un obscur compilateur d'Aristote, de Théophraste, d'Aristoxène et de quelques autres écrivains. Il nous reste de lui des *Histoires merveilleuses*. Il vécut à la fin du IIe siècle avant J.-C. Son frère Sotion écrivit une *Succession des philosophes* et un livre sur les *Silles* de Timon.
2. Plutarque fait apparaître son frère dans les *Quaestiones convivales*, 615 E et 639 A. Il suit l'exemple de Platon dans ce procédé de rendre célèbre un frère. Cf. *De frat. amore*, 484 F.
3. Ch. Picard, *La vie privée dans la Grèce classique*, éd. Rieder, 1930, p. 83 et pl. LVII, 3 ; R. Flacelière, *La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès*, p. 117.
4. Édepsos est une ville d'Eubée, près de laquelle jaillissent des sources d'eau chaude sulfureuse, qui étaient consacrées à Héraclès. Leur réputation était déjà bien établie au temps d'Antiochos Gonatas (Athénée, III, 1, 3, p. 73 C). Pline l'Ancien les mentionne (*H. N.* XXXI, 20 (29), ainsi que Strabon (X, 1, 9, p. 686). Au temps de Plutarque l'établissement de bains offrait toutes les commodités du luxe le plus raffiné. On s'y rendait de tous les points de la Grèce, car on y trouvait un lieu qui possédait tous les plaisirs de la civilisation πολλὰ πρὸς ἡδονὰς ἔχον ἐλευθερίους (*Quaest. conv.*, 667 C-D). Le tyran en question peut être Domitien, qui se rendit très impopulaire par ses exactions.

P. 164.

1. Tout ce passage (487 E-488 A) a fait l'objet de la dernière communication de J. Defradas à la Société des Études grecques ; elle devait être rédigée sous le titre : *Investissements immobiliers en Grèce au temps de Plutarque* (1974).

P. 166.

2. Dans la *Vie de Thémistocle* (14), Plutarque se montre plus explicite. « Cet Ariaménès était un vaillant homme, et, de tous les frères du roi, c'était de beaucoup le plus brave et le plus juste. Ameinias de Décélie et Soclès de Palléné, montés sur le même vaisseau, fondirent sur lui. Les deux navires, s'abordant proue contre proue, se heurtèrent et restèrent accrochés par leurs éperons. Alors Ariaménès essaya de monter à l'abordage dans la trière des Grecs, mais ceux-ci lui firent tête et, le frappant avec leurs lances, le jetèrent à la mer. Artémise reconnut son corps qui s'en

allait à la dérive avec les épaves et le rapporta à Xerxès. » (trad. Flacelière). Hérodote (8, 89) l'appelle Ariabignès.

3. Nous lisons ce trait dans *Reg. et imp. apopht.*, 184 A également. La mention des Galates, qui manque dans certains manuscrits et se trouve à des places différentes dans le reste de la tradition, semble bien être ici une glose introduite par un lecteur érudit qui connaissait les *Apophtegmes*.

4. On sait que l'année athénienne se composait primitivement de douze mois lunaires de trente jours, mais que par la suite on les fit alternativement de vingt-neuf jours (mois creux) et de trente jours (mois pleins) pour les mettre mieux d'accord avec le cours de la lune, quitte à introduire des mois intercalaires à intervalles réguliers. Les noms d'Euctémon et de Méton vers 432 et de Calippe vers 330 sont attachés à deux importantes réformes du calendrier. Dans ces divers aménagements on dut supprimer parfois un jour de tel ou tel mois, ce qui n'allait point sans remous dans l'opinion publique. Dans la comédie des *Nuées*, jouée en 423, Aristophane évoque plaisamment le mécontentement des dieux privés de leurs fêtes traditionnelles par les nouvelles réformes. La Lune est courroucée contre les Athéniens. « Elle prétend, disent les Nuées, ses porte-parole, vous rendre d'autres bienfaits, mais de votre côté vous passez les jours sans régularité, vous les mêlez sens dessus dessous. Si bien que les dieux, dit-elle, la menacent chaque fois qu'ils sont frustrés d'un repas et qu'ils s'en retournent chez eux sans avoir trouvé la fête conforme au calendrier. » Cf. aussi Abel Rey, *L'apogée de la science technique grecque*, p. 62 sq. et *Quaest. conv.*, 740 F-741 B.

P. 168.

2. Il s'agit d'Attale III, qui succéda ainsi à son oncle Attale II. « Renonçant aux vastes desseins, il n'avait songé qu'à jouir de ses richesses, et à les accroître, pour subvenir aux fantaisies d'une vie de dilettante. Il s'adonnait à la zoologie et à la botanique, étudiait la pharmacopée, s'exerçait à la statuaire. Il était en train de sculpter le tombeau de sa mère Stratonice, lorsque, probablement à la fin de juillet 133, il fut frappé d'insolation et expira peu après. » Bloch et Carcopino, *Histoire Romaine* II, 209. Le royaume de Pergame tomba dans le domaine de Rome, car Attale, qui n'avait ni fils, ni frères, avait par testament institué le peuple romain son héritier.

P. 169.

2. Ésope, *Fables*, 16.

3. Il s'agit de rencontres fortuites de mauvais augure. Plutarque, jouant sur les mots, nous avertit que les hommes cyniques sont pires que les chiens, et que les pierres où l'on achoppe sont moins dangereuses que les calomnies.

P. 170.

3. Pour apprécier cette comparaison de Plutarque, il faut se souvenir de quelques notions musicales. A la base du système harmonique grec, il y a le tétracorde, succession de quatre notes séparées par trois degrés; l'intervalle entre les deux notes extrêmes est d'une quarte juste, soit mi - la. La lyre primitive avait pour étendue deux tétracordes. Quand les tétracordes sont séparés par un intervalle, par exemple mi ré do si - la sol fa mi, il y a disjonction; quand ils sont reliés par une note commune, par exemple ré do si la - la sol fa mi, il y a conjonction.

4. *Les Travaux et les Jours*, 707.

P. 171.

1. Plutarque a traité ce sujet dans le chapitre cinquième de cet ouvrage.

2. Ménandre, frag. 744 Koerte ; *De amic. mult.*, 95 D.

3. Les frères ont donc l'un pour l'autre une sensibilité instinctive, presque animale. Cf. Fuhrmann, *Les images...* p. 224, n. 1.

P. 172.

1. Speusippe succéda à Platon à la tête de l'Académie de 347 à 339. De son œuvre considérable il ne nous est resté que de misérables fragments.

2. La cléromancie se pratiquait au moyen de dés, d'osselets ou de fèves, et ce n'est pas la seule mention de son emploi à Delphes. Elle reposait sur la croyance que le tirage au sort manifestait non le caprice du hasard, mais la volonté des dieux. Cf. R. Flacelière, *Devins et Oracles grecs*; P. Amandry, *La mantique apollinienne à Delphes.*

P. 173.

2. Plutarque joue sur la double acception du mot grec qui signifie à la fois oncle et divin. La mention suivante d'Héraclès est due à une association d'idées, car les Aleuades, on le sait, se vantaient de remonter à Héraclés.

3. Iphiclès, fils d'Alcmène et d'Amphitryon, est le demi-frére d'Héraclés. *Quaest. rom.*, 285 F.

4. Leucothéa, la déesse blanche ou encore celle qui court sur la blanche écume, est une divinité de la mer. Homére (*Odyssée*, 5, 333-335) l'identifie déjà avec Ino, la fille de Cadmos. Celle-ci, après la mort de Sémélé, éleva son neveu Bacchos. Le rapprochement avec la déesse Matuta figure aussi dans la *Vie de Camille* 5 et *Quaest. rom.*, 267 D E.

P. 185.

2. Dans une lettre à Trajan (X, 2), Pline remercie le prince de l'avoir jugé digne du privilège réservé aux pères de trois enfants. En plus d'avantages en cas de succession (Gaius 2, 206), le *ius trium liberorum* assurait la priorité pour l'accession aux honneurs. (Pline, *Lettres*, VII, 16 ; X, 92 ; *Panégyrique*, 26) La loi *Papia Poppaea, de maritandis ordinibus* accordait en effet aux candidats qui avaient des enfants l'avantage d'être préférés aux célibataires et aux gens mariés mais sans enfants, pour les magistratures et le gouvernement des provinces. Tacite (*Annales*, XV, 19) parle des adoptions fictives imaginées pour tourner la loi. Sous Néron, un sénatus-consulte réprima ces abus.

P. 186.

4. Cf. *Bruta anim. ratione uti*, 990 C.
5. Simonide, fr. 43 Diehl, 88 = 593 Page. *De audiendo*, 41 F, *De profect. in virt.*, 79 C.
6. *De sol. anim.*, 983 C-D nous fournit sur la forme et la construction du nid de l'alcyon un exposé plus complet et mieux composé. C'est trop peu dire, avec W. C. Helmbold, que Plutarque « adds a few details to this description » (Loeb VI, 337). Voir *supra*, notice, p. 180-181. Il faut reconnaître que nous n'avons dans le *De amore prolis* qu'un canevas ou, ce qui serait lourd de conséquences pour l'authenticité de l'opuscule, un démarquage assez maladroit. Cf. Élien, *Nat. anim.*, IX, 17.

P. 187.

6. *Odyssée*, 20, 14-15 (trad. Bérard). Cf. *De vita et poesi Homeri*, 86.
7. *De sol. anim.*, 971 C-D. Élien, *op. cit.*, III, 16. Aristote, *Hist. anim.*, IX, 8 (613 B).

P. 188.

2. Le même raisonnement est fait par saint Paul dans la première Épître aux Corinthiens (I *Cor.*, 9, 9) : « C'est bien dans la loi de Moïse qu'il est écrit : « Tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain », Dieu se met-il en peine des bœufs ? N'est-ce pas pour nous qu'il parle, évidemment ? »
3. Fr. com. ades. 218 Kock.
4. Usener, *Epicurea*, 320, frag. 527.

P. 190.

4. Celse VII, 7, 17.
5. Aristote, *Hist. anim.*, II, 6 (745 B).

6. Proprement celui qui creuse une rigole d'irrigation. L'image est dans l'*Iliade* (21, 257).
7. Allusion à la fontaine Callirrhoé, recueillie dans un bassin à neuf bouches.

P. 192.

4. Cf. Xénophon, *Mémorables*, II, 2, 3-6.
5. L'auteur de ces vers est inconnu. Il s'agirait des enfants de Niobé (*Quaest. conv.*, 691 D).

P. 194.

3. Fr. com. ades. 404 Kock.
4. Sophocle, *Œdipe Roi*, 1276-1277.
5. Hégésias était un philosophe de Cyrène, contemporain de Ptolémée I, roi d'Égypte. Il fut appelé l'avocat de la mort (Diogène Laërce II, 86) et selon Cicéron, (*Tusculanes*, I, 34, 83) empêché par le prince de traiter ce sujet.
6. Cette maxime se retrouve en diverses tragédies d'Euripide : à la fin d'*Alceste*, d'*Andromaque*, d'*Hélène*, des *Bacchantes*. Cf. *De adulatore et amico*, 58 A.

P. 204.

2. Pour un homme, épouser une femme plus riche que lui, c'est aliéner sa liberté. Nous avons là un lieu commun que l'on retrouve aussi bien chez Plaute, *Asinaria* 37, que chez S. Jean Chrysostome : *A Théodore* (éd. Dumortier. Sources chrétiennes, p. 70) et ailleurs chez Plutarque : *De liberis educandis*, 13 F.
3. Cette citation d'Euripide provient du *Phaéton*, fr. 775 Nauck^{2} = v. 159 Diggle.
4. Il y aurait ici une allusion à la fin tragique de Phaéthon foudroyé par Zeus, à moins de voir dans ce bûcher royal celui où Crésus faillit périr (Hérodote, I, 86).
5. Citation approximative d'Homère, *Iliade*, 23, 297-298. Ce Sicyonien s'appelait Échépole et était le fils d'Anchise. *De audiendis poetis*, 32 F.
6. *Iliade*, 2, 700-701, où il s'agit de Protésilas et de son épouse Polydôra, la fille de Méléagre. On traduit aussi ἡμιτελής par inachevé. Ce qui est moins satisfaisant.

P. 205.

3. Nous lisons <δι'> ἀλόγου σιγῆς, expression platonicienne (*Lois*, 696 E). Ce silence est encore évoqué plus bas par σιωπῶσι, ἡ ψυχὴ μύσασα.
4. Cicéron, dans les *Tusculanes* (II, 22, 53), écrit : « *Videsne igitur opinionis esse, non naturae malum* », une formule d'inspi-

ration stoïcienne, bien éloignée de la sagesse plus humaine de Plutarque.

5. Stace dans les *Silves* (I, 1-107) décrit, dressée sur le forum, la statue équestre colossale, érigée en l'honneur de Domitien « *quae superimposito moles geminata colosso* (1, 1) ». A l'époque de Plutarque, on élevait de telles statues pour les empereurs. Suétone, *Domitien* 15, 4, parle aussi de cette « statue triomphale ».

P. 206.

1. Ce vers d'un comique inconnu visait Métroclès de Marôneia, une ville de Thrace. Métroclès était un philosophe cynique, le frère d'Hipparchéia, femme de Cratès de Thèbes. Après avoir été le disciple de Théophraste et suivi la doctrine péripatéticienne, il fut converti à l'école cynique par Diogène de Sinope. Il passe pour avoir été l'inventeur des *Chries*, ces anecdotes et apophthcgmes d'une espèce particulière, que l'on apprenait pour fortifier son courage dans les épreuves de l'existence. Il est difficile de savoir de quelles *Chries* Métroclès a pu être l'auteur. Ces traits de courage ou ces bons mots étaient tombés très tôt dans le domaine public. Il compta parmi ses disciples Ménippe, que nous connaissons par les *Dialogues des Morts* de Lucien de Samosate. On ne sait pertinemment de lui que sa distinction entre les biens que l'homme peut acquérir à prix d'argent, une maison par exemple, et ceux que lui procurent seulement le temps et la philosophie : les biens de l'âme. Métroclès apparaît dans le *De tranquillitate animi*, 468 A.

2. *De exilio*, 604 C ; Xénophon, *Cyropédie*, 8, 6, 22, précise que le Grand Roi passait sept mois à Babylone en hiver, trois mois à Suse au printemps, deux mois d'été à Ecbatane. On retrouve cette *chrie* de Métroclès, attribuée à Diogène, en *De profectu in virtute*, 78 D.

P. 207.

1. Platon, *Phédon*, 58 E ; Xénophon, *Apologie*, 32.

2. *Parallela minora*, 310 A-B. Le bûcher funèbre est imaginé, ici, à cause du sacrifice à Saturne.

3. La source de Plutarque serait Mégasthène qui écrivit des Ἰνδικά. Il avait été chargé par Séleucus I de différentes ambassades, entre 302 et 291, à la cour du roi indien, Sandrocottos, Çandragupta, qui mena des guerres victorieuses contre les Grecs et dont le petit-fils fut Açoka le Grand. L'information de Mégasthène cst étendue et Arrien y a eu recours pour écrire son ouvrage sur l'Inde.

4. *De tranquillitate animi*, 467 D.

5. Cratès de Thèbes (365-285) fut converti au cynisme par Diogène de Sinope. Il parcourut la Grèce en prêchant la pauvreté et en réconciliant les ennemis.

P. 215.

3. Le texte est corrompu. Le pluriel ὤχραις ne semble pas attesté ailleurs. Aristote (*De motu anim.*, 731 b 31 écrit : ἐρυθήμασι καὶ ὠχρότησι et cette opposition est courante.

4. Cicéron, *Tusculanes*, III, 1, 1.

P. 216.

3. Les médecins. Cette périphrase est une imitation du style homérique : *Iliade*, 21, 151, mais cf. aussi Hérodote, I, 27 et Platon, *Lois*, 769 B.

4. Cicéron, *Tusculanes*, III, 6, 12. *Cons. ad Apoll.*, 102 D, où ce précepte est attribué à Crantor.

5. *De profectu in virt.*, 81 F.

6. *De cohibenda ira*, 462, F.

7. Euripide, *Bacchantes*, 1169-71 ; *Crassus*, 33, où est narrée la représentation de cette tragédie ; Horace, *Satires*, 2, 3, 303. C'était un lieu commun de la rhétorique populaire.

P. 228.

4. *De audiendo*, 43 E ; *De cohibenda ira*, 456 C ; *Animi an corp. affection. sint peiores*, 501 A ; *Quaest. conv.*, 657 D. Fr. trag. ades. 561 Nauck² : ce vers, souvent cité, prend des valeurs diverses selon le contexte.

P. 229.

1. Voir Aristote, *Gén. an.*, 743 B 36 : « L'organe de la vue, comme tous les organes sensoriels, est en relation avec des conduits... L'odorat et l'ouïe sont des conduits en liaison avec l'air extérieur, qui sont remplis d'un souffle d'origine interne et qui aboutissent aux petits vaisseaux qui, du cœur, s'étendent autour du cerveau. » (trad. P. Louis).

2. Plutarque pense-t-il à des porteurs d'eau, les *Aquarii*, dont parle Juvénal (VI, 332) ?

3. Sophocle, fr. 78 Nauck². Trad. R. Flacelière.

4. *De curiositate*, 519 D.

5. Flacelière écrit à ce sujet dans *Sagesse de Plutarque* (p. 53, n. 2) : « Expression proverbiale, que l'on peut comparer à : « Un ange passe. » Hermès est le messager, l'ange (angelos) des dieux. »

6. Trad. R. Flacelière. Fr. chor. ades. 100 Diehl, 82 = 1000 Page. *De tuenda sanitate praecepta*, 129 A ; *De cohibenda ira*, 455 B. La comparaison ne manque pas d'humour.

7. Littéralement : comme on heurte à l'huis.

P. 230.

3. *Iliade*, 5, 226. Peut-être y a-t-il un jeu de mots avec σιγή silence. W. C. Helmbold traduit : *the reins of silence*. Mais Plutarque songe plutôt à l'attelage du *Phèdre* et au traitement que fait subir le cocher au cheval révolté (*Phèdre* 254 E).

4. *Bacchantes*, 386-388 : « Ah ! les discours sans frein, l'extravagance impie ont l'infortune pour fin. » Trad. Grégoire. C.U.F.

P. 232.

4. Le texte est profondément altéré. Nous proposons de lire : à l'étape durant une halte. Cf. Apparat critique.

5. Sophocle, fr. 771 Nauck[2] ; *Praecepta ger. reipubl.*, 810 B.

P. 233.

3. *Odyssée*, 12, 452-453, trad. Bérard, C.U.F. *Amatorius*, 764 A.

4. Dans le traité *Maxime cum principibus philosopho esse disserendum*, 779 C, Denys de Syracuse est comparé à un palimpseste souillé de taches et où transparaît la couleur de l'écriture antérieure, la tyrannie. Dans une lettre à Trébatius, Cicéron (*Ad Fam.*, 7, 18, 2) félicite ironiquement son correspondant qui par économie a écrit sur un palimpseste. Sur du papier gratté, qui « prenait l'encre », on n'écrivait que des brouillons. Le discours du bavard ressemble à un informe brouillon !

5. Dans le *Banquet* de Platon, les personnages du dialogue conviennent de se régler pour boire sur le seul agrément (176 E), mais la veille ils avaient été contraints de boire avec excès par le Symposiarque ou *magister bibendi*. *Quaest. conv.*, 620 A.

P. 234.

2. Allusion à *Grenouilles*, 1045.

3. Anacharsis était un Scythe hellénisé qui voyagea à travers le monde grec et fut compté au nombre des Sept Sages. On le rencontre dans le *Banquet des Sept Sages*. Hérodote raconte qu'il fut tué pour avoir voulu introduire dans son pays les mystères de la Mère des Dieux (4, 76). Les écrivains postérieurs, Diogène Laërce (I, 101) et Lucien *(Anacharsis)*, lui prêtent les traits d'un philosophe cynique, fruste et itinérant.

4. *Sylla*, 14. La ville d'Athènes fut prise en 86 av. J.-C.

5. *Odyssée*, 11, 54.

6. Cette position serait proche de la porte du Pirée et du temple de Chalcodon. Judeich, *Topographie von Athen*, p. 368, n. 8.

7. Cf. *Sylla*, 14, 5.

P. 235.

5. Plutarque songe peut-être à Subrius Flavus, qui devait tuer Néron, quand il chantait au théâtre ou au moment de l'incendie de Rome.

6. Hésiode, *Frag.*, 61 Merkelbach-West. Trad. Flacelière.
7. Il s'agit de Zénon d'Élée. *De Stoic. repugnantiis*, 1051 C; *Adversus Coloten*, 1126 D; Cicéron, *Tusculanes*, II, 22, 52. Le tyran serait, selon Plutarque, Démylos de Carystos, en Eubée.
8. Pausanias, I, 23, 1 ; Athénée, 596 F.

P. 236.

1. Les tyrans sont Hippias et Hipparque. Thucydide 6, 54-59 ; Aristote, *Const. Athen.*, 18, 2.
2. Les conjurés étaient liés entre cux par l'Amour : Thettalos avec la sœur d'Aristogiton, Aristogiton avec Harmodios et Léaîna avec Aristogiton. L'Amour est assimilé au dieu en l'honneur duquel on célèbre des mystères. Léaîna forme, avec les conjurés, un thiase qui danse autour du cratère offert à l'Amour, et le secret révélé aux initiés est celui du complot.
3. Le nom de Léaîna signifie lionne.
4. *De liberis educandis*, 10 E-F ; *De tuenda sanitate*, 125 D; *De garrulitate*, 515 A.

P. 237.

5. Il s'agit d'Antigone le Borgne. *Démétrios*, 29; *Reg. et imp. apopht.*, 182 B.
6. *Reg. et imp. apopht.*, 202 A.

P. 238.

2. L'unité ou monade. Plutarque joue sur le sens de la racine *men* qui signifie rester. Comme le remarque R. Flacelière (*Sagesse de Plutarque*, p. 60, n. 1), notre auteur constate simplement que $1 \times 1 = 1$ et $2 \times 2 = 4$. *De defectu oraculorum*, 429 A; *De animae procreatione in Timaeo*, 1012 D-F. Aristote, *Métaphysique*, 987 B 26, 1081 A 14.

P. 239.

4. Euripide, fr. 411 Nauck[2].
5. Ce conte se retrouve chez Aulu-Gelle, 1, 23. La Fontaine, *Fables*, 8, 6 : *Les femmes et le secret.*

P. 242.

5. Aristote, *Historia animalium*, 6, 13 (567 B) ; *De generatione animalium*, 3, 4 (755 A).
6. *De fraterno amore*, 489 A.

P. 243.

3. *Reg. et imp. apophl.*, 177 A.
4. *Nicias*, 30.

P. 246.

5. *Sur l'ambassade*, 229. Les gourmets athéniens raffolaient de poisson, ct l'on dit que l'orateur Hypéride allait tous les jours au marché aux poissons (*Vitae decem oratorum*, 849 E). Aristophane se moque de ces riches qui s'accoutrent de haillons pour éviter la charge de triérarque, mais émergent un beau jour au marché aux poissons (*Grenouilles*, 1065-68). Cf. *De Fortuna*, 97 D ; *Quaesl. conv.*, 668 A et Athénée VIII, 343 E.
6. Hérodote, 6, 101. Pausanias, 7, 10, 2.

P. 248.

4. Denys le Jeune, chassé de Syracuse, se fit maître d'école à Corinthe. *An seni resp. ger. sit.*, 783 D. Quintilien cite cet adage (*De instit. orat.* 8, 6, 52) comme une allégorie courante.
5. *Démétrius* 42 ; *Apophl. Lac.*, 233 F. Par contre en *Apophl. Lac.*, 216 B, c'est Agis qui fait cette remarque à Philippe.
6. *De E apud D.*, 385 D ; *De Pythiae oraculis*, 408 E. Mais aussi : Pausanias 10, 24, 1 et Platon, *Charmide*, 165 A.
7. *Septem Sap. conv.*, 164 B.
8. Les Anciens établissaient un rapport entre l'épithète d'Apollon, Loxias, et les mots signifiant oblique, obscur. Les philologues modernes préfèrent rapprocher ce terme du nom de Loxô, une des trois jeunes filles qui vinrent des régions hyperboréennes à Délos (Callimaque, *Délos* 293 ; Nonnos, 5, 489). Il faut voir dans la remarque de Plutarque la volonté du prêtre d'Apollon de disculper le dieu du reproche que peut contenir l'épithète de Loxias, si on la comprend au sens de « l'oblique », c'est-à-dire dont les réponses ne sont pas claires et droites.

P. 253.

3. *De cupid. divitiarum*, 524 E ; *De exilio* ; 603 E, *Maxime cum princ. philosopho disserendum*, 776 F ; *Praecepta ger. rei publ.*, 822 D ; *Non posse suaviter vivi sec. Epic.*, 1098 D.
4. Diogène Laërce IV, 63. *An seni resp. ger., sit*, 791 A-B.

P. 255.

4. Euripide fr. 183 Nauck[2]. *De audiendo*, 43 B ; *Quaesl. conv.*, 622 A, 630 B.
5. *Cyropédie*, I, 4, 4. *Quaesl. conv.*, 632 C.

P. 266.

1. L'urbanisme devint florissant en Grèce dès l'époque hellénistique. Comparativement aux édifices civils et religieux, « les progrès architecturaux sont beaucoup plus nets dans la maison qui s'agrandit et gagne en confort et en somptuosité. L'évolution, commencée au IVe siècle, s'accentue, maintenant que l'homme, de citoyen devenu simple particulier, n'a plus sa place à l'extérieur dans les palabres de l'agora et de l'assemblée et qu'il s'intéresse de plus en plus à son intérieur. » Ces remarques de P. Lévêque (*L'aventure grecque*, p. 463) se vérifient également à l'époque romaine.

2. Chéron, le fondateur mythique de Chéronée, avait pour mère Thouro (*Sylla*, 17). Les ruines de Chéronée confirment l'assertion de Plutarque : « L'entrée (de l'Acropole) se trouvait à l'E., au sommet d'une rampe taillée entre les roches. La muraille, de ce côté, est en bel appareil hellénique ; sur l'autre versant, à l'O., on avait conservé une partie de l'enceinte primitive en appareil cyclopéen. » (*Les guides bleus, la Grèce*, éd. 1967, p. 651).

3. Diels, *Frag. d. Vorsokratiker*, I, p. 284, A, 14 ; *Adversus Coloten*, 1126 B. Empédocle (493-433) avait parcouru la Grèce « semant les miracles sous ses pas ». « Ce philosophe est à la fois ingénieur, astronome, physicien, biologiste et thaumaturge. » (P. Lévêque, *op. cit.*, p. 300).

P. 267.

2. *Économique*, 9, 6-7. Tout ce développement contient de nombreux souvenirs de Xénophon.

3. Pythagore, *Carmina aurea*, 42. *De superstitione*, 168 B, cite ces vers avec une variante : παρέβην au lieu de τραπόμην.

4. Lamia était un croque-mitaine dont on effrayait les petits athéniens. Selon certaine légende, c'était la fille de Bélos et de Libye, qui fut aimée de Zeus et persécutée par Héra. Cette dernière l'avait privée de sommeil. Zeus lui donna en revanche la faculté de déposer ses yeux, toujours ouverts, à côté d'elle, ce qui lui permettait de trouver le sommeil. Quand elle les reprenait, elle errait jour et nuit sans dormir et guettait les enfants pour les dévorer.

P. 268.

4. Eschine reprochera à Démosthène son ascendance maternelle. Le grand-père de ce dernier avait épousé en effet une femme scythe de naissance (*Contre Ctésiphon*, 172). Mais l'auteur du *Sur la couronne* (129-130) n'en use pas autrement avec son adversaire.

5. Sur Aristippe, on consultera J. Humbert, *Socrate et les petits socratiques*, p. 250-272.

P. 271.

3. Sophocle, fr. 787 Nauck[2] ; *Aelia romana*, 282 B. La citation complète se trouve dans *Démétrius*, 45. Il y est question des malheurs de Ménélas, et Plutarque applique ces vers à Démétrius : voici le passage qui précède la citation :

« Mais toujours ma destinée sous l'étroite roue
du dieu, tourne et change de nature ;
et comme la face de la lune, deux nuits de suite
ne pourrait jamais rester sous une seule forme ; »

(trad. B. Latzarus).

P. 273.

5. Hérophile de Chalcédoine fut un célèbre anatomiste d'Alexandrie, vers 300 avant J.-C. « Il s'intéressa surtout au système nerveux, au système vasculaire, à certains organes génitaux et digestifs et à l'œil. Il identifia le cerveau comme le centre du système nerveux... il reconnut l'importance du quatrième ventricule... il découvrit le *calamus scriptorius* (région de la partie postérieure du bulbe rachidien, en forme de losange), les quatre vaisseaux où se rejoignent les veines cérébrales... et donna une description précise des méninges... On doit à Hérophile la première distinction nette entre les artères et les veines... Pour la première fois aussi, il distingua les canaux chylifères des vaisseaux sanguins. Et surtout il fit faire à la gynécologie, à l'obstétrique et à l'embryologie de grands progrès, à la fois comme théoricien et comme accoucheur. Car Hérophile fut également un praticien, qui s'occupa toute sa vie de pathologie et de thérapeutique. » J. Beaujeu. *La science antique et médiévale*, p. 387-388.

6. « Célèbre surtout par ses travaux de physiologie, Érasistrate fut d'abord un anatomiste, qui créa l'anatomie comparée de l'homme et de l'animal, à peine ébauchée par Aristote, et l'anatomie pathologique, seule susceptible de révéler l'altération produite dans les organes par les maladies... Pour la première fois il fit la distinction entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs. Il s'intéressa davantage encore au cœur et au système vasculaire, dont la nomenclature lui doit plusieurs de ses termes, en relation avec ses recherches fondamentales sur la physiologie de la circulation. En relation avec les problèmes de la circulation sanguine, Érasistrate fit faire des progrès non moins importants à la physiologie de la respiration... un tel médecin mettait les prescriptions de l'hygiène bien au-dessus de la thérapeutique : seule l'hygiène, surtout l'hygiène alimentaire, peut prévenir les maladies et neutraliser leurs causes. » J. Beaujeu, *ibid.*, p. 388-389.

P. 275.

1. Les cuisiniers faisaient souvent fonction de bouchers.

2. Il s'agit de Charondas, législateur de Catane et d'autres colonies de Chalcis, notamment Rhégium. On l'associe à Zaleucos, le sévère législateur de Locres en Italie,. qui prônait la loi du talion. Mais Charondas lui est postérieur d'un siècle environ. Il semble que la législation de Charondas se soit étendue à tous les domaines de la vie quotidienne.

P. 276.

1. *De garrulitate*, 502 E-F.
2. *De garrulitate*, 503 C-D.
3. *Iliade*, 6, 155-205, nous narre l'histoire de Bellérophon, où l'on retrouve le thème de la femme de Putiphar (*Genèse*, 39, 7-20).
4. On peut comparer ce chapitre avec le chapitre 19 du *De vitioso pudore*, 536 C-D, où apparaît le même appel à l'expérience.

P. 277.

4. Fr. trag. ades. 388 Nauck². *De Herodoti malignitate*, 855 B
5. Jacoby, *Frag. d. gr. Historiker*, 2 B, p. 561 ; frag. 110 (Théopompe).

P. 279.

4. Euripide, fr. 790 Nauck².
5. Élien, *Histoire variée*, 12, 58.

P. 280.

4. Le Musée d'Alexandrie, fondé par Ptolémée Sôter, « devient à partir de Philadelphe un centre académique de hautes recherches : des savants y sont défrayés par la munificence du prince et ils y trouvent des instruments, collections, jardins zoologique et botanique nécessaires à leurs travaux. » P. Lévêque, *L'Aventure grecque*, p. 446-447. Mais on trouvait aussi des « Musées » à Pergame et à Antioche.

P. 283.

1. Il s'agit d'Arulenus Rusticus, mis à mort en 93 de notre ère. Dans la *Vie d'Agricola* (2), Tacite s'exprime ainsi : « Nous avons lu qu'Arulenus Rusticus ayant écrit l'éloge de Paetus Thrasea et Herennius Senecion celui d'Helvidius Priscus, il leur en coûta la tête. » (trad. Rabaud. C.U.F.). Si Plutarque admire la maîtrise de soi de son auditeur, si déférent au surplus pour le conférencier, c'est à bon droit. La lettre apportée par le centurion n'était point en effet un billet quelconque, mais bien plutôt un pli dont

le contenu pouvait être un arrêt de mort, une invitation au suicide.

P. 284.

2. Selon cette étymologie fantaisiste, ἀλιτήριος viendrait du mot ἀλεῖν moudre. Plutarque rejette cette explication en *Aetia graeca*, 297 A pour en proposer une autre : l'ἀλιτήριος serait l'homme à éviter ἀλεύασθαι. Les philologues modernes font dériver ce mot de ἤλιτον, *ἀλιταίνω qui signifie s'égarer. Il appartient au vocabulaire religieux (Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, s.v. ἀλάστωρ).

3. *Solon*, 24. Athénée, 74 E-F. L'étymologie de sycophante reste obscure.

INDEX DES NOMS PROPRES

INDEX DES PRINCIPAUX THÈMES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 MAI 1975
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
A LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1975
IMPR. N. 6203, ÉDIT. N. 1878